

KAREN MILLER

LE MAGE PRODIGE

LES ENFANTS DU PÊCHEUR I



DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Mage du prince (La Prophétie du royaume de Lur, vol. 1)
Le Retour du sorcier (La Prophétie du royaume de Lur, vol. 2)

L'Impératrice de Mijak (Les Seigneurs de guerre, vol. 1)
La Reine et le Guerrier (Les Seigneurs de guerre, vol. 2)
Le Marteau de Dieu (Les Seigneurs de guerre, vol. 3)

KAREN MILLER

LE MAGE PRODIGUE

Les Enfants du pêcheur, livre un

Traduit de l'anglais (Australie) par Cédric Perdereau

Fleuve Noir

Titre original :
The Prodigal Mage (Fisherman's Children, Book 1)

Ouvrage publié sous la direction de Bénédicte Lombardo

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^e et 3^e a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2009, Karen Miller.
© 2012, Fleuve Noir, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.

ISBN 978-2-265-09373-7

À Kim Manners, réalisateur, producteur et conteur exceptionnel. Un homme sage et savant, qui nous a quittés bien trop tôt.

REMERCIEMENTS

Stephanie Smith, éditrice et amie. L'équipe Voyager, sans qui je serais un auteur bien navré et navrant. Ethan Ellenberg, agent de bon conseil. Greg Bridges, illustrateur hors pair. Mary Webber, Peter et Elaine Shipp, Glenda Larke et Mark Timmony, qui méritent une médaille pour leur courage face aux premières épreuves de ce roman. Les libraires, héros souvent anonymes de la littérature. Les lecteurs, qui rendent tout cela possible.

PROLOGUE

La première fois que Rafel dit à son père qu'il voulait franchir les montagnes de Barl, il avait cinq ans. Quand P'pa avait répondu que non, l'expédition de maître Tollin n'avait pas besoin de petits garçons, il avait pleuré... mais pas longtemps, parce que M'man avait promis de venir le regarder monter Danseur, son nouveau poney. Et quand l'expédition était revenue, une éternité plus tard – à la surprise générale, puisqu'on l'avait déclarée perdue – il avait été content de ne pas être parti avec maître Tollin et les autres : quatre des sept hommes étaient morts en chemin, ravagés et rongés sans aucune raison discernable. Même P'pa ne comprenait pas, alors que P'pa savait tout sur tout.

Une fois que tout le monde s'était calmé, qui après des cris de joie, qui après des larmes pour ceux qui étaient enterrés si loin, maître Tollin était venu raconter à P'pa ce qui s'était passé de l'autre côté des montagnes de Barl. Ils s'étaient retrouvés dans ce gros palais où se passaient toutes les affaires de gouvernement des adultes. Là où vivait la famille royale, avant, à l'époque où il y en avait une.

Rafel était au courant, parce que Darran aimait bien raconter des histoires. P'pa disait que Darran était une vieille bourrique, et c'était bien vrai. Il était vieux comme tout, maintenant, avec l'odeur moisie des gens très vieux. Il avait des cheveux clairsemés tout argentés, les yeux presque perdus sous la toile d'araignée de ses rides. Mais ça faisait rien, parce que ses histoires sur la famille royale de Lur étaient bonnes. Il y avait le prince Gar, le meilleur ami de P'pa à l'époque. C'est surtout de lui que Darran parlait, et il se mouchait beaucoup une fois l'histoire finie. Il y avait le reste de la famille royale : la maligne princesse Fane et la belle reine Dana, et le brave roi Borne. Leur façon de mourir, en tombant dans l'Aire de Salbert, était triste. Darran pleurait aussi pour ça, chaque fois qu'il y pensait... mais ça l'empêchait pas de raconter les histoires.

« Tu es trop jeune pour entendre ces histoires, Rafel, mais je ne vivrai pas éternellement. » Voilà ce qu'il disait, l'air décidé et la voix tremblante. « Et je ne peux pas compter sur ton père pour t'en parler. Il a... de drôles d'idées, ce petit chenapan. Mais tu dois savoir, mon garçon. C'est ton héritage. »

Rafel ne comprenait pas vraiment. Il savait simplement que les histoires de Darran lui plaisaient, alors il n'en parlait jamais, au cas où P'pa se serait fâché sur le vieux monsieur.

Il aimait surtout celle où P'pa sauvait le prince de la noyade au Festival de la Moisson Maritime, à Ventlevant. C'était une bonne histoire, ça. Presque aussi bonne que celle où P'pa sauvait Lur du méchant sorcier Morg. Darran lui racontait pas très souvent, celle-là, et à chaque fois il disait de pas en parler. Il pleurait pas, quand il avait fini. Mais il se taisait tout net, comme s'il pouvait plus parler. C'était presque pire.

Quand il avait entendu P'pa prévenir M'man de la visite de maître Tollin, avec sa voix qui disait qu'il était contrarié pis inquiet, Rafel savait que s'il tendait pas l'oreille en cachette, il saurait jamais ce qui se passait – et il avait *horreur* de pas savoir. Le problème des parents, c'est qu'ils vous trouvaient jamais assez grand pour savoir des choses. Ils vous faisaient des compliments, comme quoi on était intelligent et tout, et après ils disaient de filer jouer, de pas s'occuper des histoires de grands.

Ça l'énervait tellement, quand ils disaient ça, qu'il allait dans sa cachette casser des pierres

avec sa magie. S'il avait su, P'pa lui aurait mis un taquet.

Bien sûr il savait parfaitement qu'il était pas censé faire son espion. Il était pas censé faire de magie, non plus, c'était pas seulement de casser des pierres qui était interdit, sauf si P'pa ou M'man étaient avec lui. Ou maître Rumly, son tuteur. P'pa et M'man disaient que c'était dangereux. Ils disaient que parce qu'il était spécial, parce que c'était un *prodige*, il devait être très, très prudent, sinon quelqu'un pourrait se faire blesser. Il les trouvait rasoirs, à se mettre comme ça en torchon, mais il obéissait. Souvent. Sauf quand il ne pouvait plus retenir la magie, quand elle le démangeait si fort qu'il avait envie de crier ; alors il faisait danser les feuilles même sans vent, ou il faisait des formes rigolotes dans l'eau de son bain. Juste pour jouer. Ça, ça faisait de mal à personne.

La fois où P'pa avait dit que maître Tollin et lui allaient se voir pour parler de l'expédition ratée, il était censé rester le nez dans ses leçons. Mais dès que maître Rumly l'avait laissé à ses problèmes pour aller bavarder avec Darran, il avait fait le genre de magie de terre qui permettait à Maman de s'approcher d'un lapin sauvage quand elle voulait le cuisiner, et avait filé vers le palais en pierre blanche. Il avait dû attendre que les gens arrêtent de défiler par ses grandes portes avant de pouvoir se cacher dans les buissons de lampha jaune qui chatouillaient, à côté du porche. C'était difficile d'attendre. Il était sûr que maître Rumly allait le trouver. Mais personne ne le vit se faufiler dans les buissons.

P'pa et maître Tollin arrivèrent un peu après, et il retint sa respiration. S'ils décidaient pas de parler dans le salon du rez-de-chaussée du palais, où P'pa et le Conseil des Mages prenaient les décisions importantes pour Lur, c'était fichu.

Mais si, c'est bien là qu'ils allèrent. Une fois qu'ils furent bien installés à l'intérieur, il rampa à quatre pattes entre le lampha et le mur du palais, jusqu'à se retrouver juste sous la fenêtre du salon.

Là, accroupi sur la terre humide, les fleurs de lampha jaune qui lui chatouillaient le nez si fort qu'il devait se le frotter sur sa manche pour pas se trahir en éternuant, ce qui lui aurait sans doute fait chauffer les oreilles et le derrière, il écouta maître Tollin. Il apprit en même temps que P'pa, qui préférait que ça reste entre eux, ce qu'il avait à raconter sur son aventure.

La région derrière le Mur était sombre et sinistre, révéla maître Tollin. Y avait rien de vert ou de vivant. Pas de gens, même. Ils avaient trouvé que de la mort froide, de la vieille pourriture. Des os moisis et des maisons en ruine. Même pas un oiseau pour chanter dans les arbres tordus. Le sorcier Morg avait tout tué, expliqua maître Tollin. Lur était peut-être bien la dernière région vivante au monde. C'était l'impression que ça donnait, en tout cas. De l'autre côté des montagnes de Barl, on se sentait seul au monde, perdu dans le plus gros cimetière qu'on pourrait voir.

Maître Tollin racontait tout ça d'une voix bizarre, rauque, triste et tremblante. Rafael sentit les yeux lui piquer. Maître Tollin utilisait des mots compliqués, mais il comprenait le sens général. Presque tous les jours, M'man lui répétait qu'il était trop intelligent et que ça lui jouerait des tours, mais ça, c'était le genre de gronderie qui le dérangeait pas, parce qu'elle avait toujours un sourire au fond de ses yeux marron.

Après, P'pa voulut savoir pourquoi maître Tollin et les autres n'avaient pas contacté le Conseil Général avec leurs pierres du Cercle, comme ils avaient promis. « Faute de pouvoir », avait répondu maître Tollin l'air contrarié. Dans les terres mortes derrière les montagnes de Barl, leur magie ne fonctionnait pas. Ni la magie olkenne douce ni la magie doranenne, plus violente. Ils avaient eu beau essayer, ils avaient dû tout faire à la dure. Eux-mêmes, sans

magie pour s'aider.

Rafel se sentit frissonner. Pas de magie olkenne, comme avant que P'pa sauve Lur ? C'était moche. Il ne voulait pas y penser.

Puis P'pa demanda ce qui était arrivé aux quatre qui étaient morts. Trois étaient olkens, dont deux amis à lui, Titch et Derik. Ç'avaient été des Olkens du Cercle, ils l'avaient aidé dans le combat contre Morg. P'pa avait la même voix que Darran, pour dire leur nom. C'était horrible, d'entendre P'pa triste. Recroquevillé tout petit sous la fenêtre du salon, Rafel se demanda ce que ça lui ferait si son meilleur ami Jars mourait. Ses yeux lui piquèrent de plus belle.

Mais avant qu'il puisse entendre ce que maître Tollin avait à répondre sur leur maladie venue de nulle part, maître Rumly vint le chercher. Son vieux tuteur moisi avait un cristal de recherche doranen, que la magie olkenne pouvait pas berner. Maître Rumly avait le droit de l'utiliser pour retrouver Rafel. C'était P'pa qui l'avait dit.

C'était pas juste. Il y avait des règles pour tout le monde, qui interdisaient d'utiliser la magie doranenne contre les gens. Il y avait des règles à propos de toute la magie, même, et des gros ennuis pour les gens qui ne les respectaient pas. Mais parfois, ça ne suffisait pas, et P'pa devait aller à la Maison de Justice pour les corriger comme on corrige les adultes. P'pa avait horreur de faire ça. Même parler de magie à la Maison de Justice, ça l'énervait tellement qu'il y avait que M'man pour le calmer.

En pensant aux colères terribles de son père, Rafel sortit de sa cachette et trotta vers un endroit où maître Rumly pourrait le trouver sans faire d'esclandre. Sinon, P'pa pointerait le nez et son tuteur lui raconterait ce qui se passait. Après, P'pa lui demanderait ce qu'il avait fabriqué, et Rafel lui dirait. Il mentait pas, pas à son P'pa. Pas quand P'pa lui disait « Rafel, t'es qu'un vaurien, t'es trop malin, ça va te jouer des tours », il souriait presque jamais. Ni avec le visage, ni avec les yeux.

Alors il fila vers l'écurie de la tour, où maître Rumly le trouva en train de chouchouter son poney. Tout à fait conscient qu'il s'était fait mener par le bout du nez, son tuteur le gronda et ils retournèrent à leurs leçons dans la tour. Et tout du long de l'après-midi, impatient et mort d'ennui, Rafel se demanda ce que Tollin avait raconté d'autre à P'pa.

Cette nuit-là au dîner, dans le grand solarium rond où ils mangeaient, ses parents discutèrent un peu de l'expédition de maître Tollin. Ils ne parlèrent pas des bouts qui faisaient peur, parce que sa punaise de petite sœur était là aussi, à taper de la cuiller sur son assiette et à faire des bruits débiles au lieu de parler pour de vrai, comme la petite d'oncle Pellen savait faire. Il aurait aimé que M'man et P'pa envoient Deenie ailleurs, pour pouvoir parler normalement.

— Ben voilà, dit P'pa qui avait traité maître Tollin d'idiot pour être parti, et les autres aussi, alors que Titch et Derik étaient ses amis. Cette fois, c'est fini. Et je pense qu'il n'y aura pas d'autre expédition.

— Vraiment ? (M'man haussa les sourcils, comme elle faisait parfois.) Tu sais comment sont les gens, Asher. Laisse passer assez de temps, et...

P'pa but un peu de sa soupe de poisson épicée.

— Bah, j'ai trouvé une solution, va. Tollin écrit un récit de ce qui s'est passé. Jusque dans les détails, sans faire de chichis. J'en ferai faire des copies, pour qu'on le trouve partout où il sera utile, et le premier idiot qui dit qu'il faudrait envoyer d'autres gens derrière les montagnes, l'histoire de Tollin lui rappellera pourquoi c'est pas une bonne idée.

M'man eut ce bruit qui disait qu'elle doutait quand même, mais P'pa n'écouta pas.

— Toute façon, y a pas de raison que le Conseil Général accepte une autre expédition. Tollin a été clair, y a rien à trouver de l'autre côté des montagnes.

— Peut-être pas si près de Lur, répondit M'man. Mais Tollin n'est pas allé très loin, Asher. Il n'est parti que deux mois, et la plupart de ce temps, il l'a passé à s'occuper d'une catastrophe après l'autre.

— Il est allé bien assez loin, assura P'pa en secouant la tête. Morg a empoisonné tout ce qu'il a touché, Dath. C'est idiot de croire le contraire, ou de perdre son temps à penser à ce qui est si loin.

— Oh, Asher, gronda M'man avec un sourire. (Elle souriait presque tout le temps quand P'pa ronchonnait.) Après six cents ans enfermés derrière ces montagnes, c'est un peu normal que les gens soient curieux, non ?

Six cents ans. Rafel avait du mal à imaginer. C'était presque cent fois plus que ce qu'il avait vécu, lui. M'man avait raison. Bien sûr que les gens voulaient savoir. Lui aussi, il voulait savoir. Il était aussi malheureux qu'elle que maître Tollin et les autres aient rien trouvé de bien de l'autre côté des montagnes de Barl.

Mais P'pa s'en fichait. Il lança un regard à M'man, puis trempa sa dernière mouillette dans la soupe.

— Non, moi j'y vois rien de normal, gronda P'pa la bouche pleine. (C'était mal élevé, mais P'pa s'en fichait. Quand M'man lui faisait la remarque, il riait et il était encore plus grossier qu'avant.) Dis-moi, Dath, la curiosité, ça sert à quoi, à part à casser les dents de ceux qui ont la bougeotte ?

Rafel vit sa mère le regarder avec méfiance, et il prit l'air de s'en fiche, comme s'il n'était vraiment qu'un petit garçon qui comprenait rien.

— Tollin et les autres voulaient rendre service, murmura-t-elle. Et je suis désolée que ça se soit si mal passé. J'avais envie de rencontrer les gens qui vivent de l'autre côté de ces montagnes, d'entendre leurs histoires. Et maintenant, on découvre qu'il n'y a personne ? Je trouve ça très regrettable.

Avec un grognement, P'pa prit la miche de pain frais sur sa planche, de son côté de la table, et en cassa un autre morceau avec un regard noir pour M'man. Pas fâché après elle, mais après le monde, comme ça arrivait parfois. P'pa se fâchait jamais après M'man.

— Je te dis, Dathné, dit-il en agitant le bout de pain dans sa direction, c'est la vérité sans masque, prouvée par Tollin – on trouvera rien de bien en fourrant le nez dans les montagnes. Regarde le prix qu'on a déjà payé, hein ? Titch et Derik morts, c'est une foutue honte. Pik Mobley aussi, cette vieille tête de pioche. Et ce fiérot de seigneur Bram. Un mage dorianen, moi je dis qu'il aurait dû savoir, mais il s'est monté le bourrichon, comme les autres. Ils auraient dû m'écouter. Je leur avais bien dit de pas y aller, non ? Je leur avais bien dit qu'y faut être bête pour aller titiller un requin avec un bout de bois. Pour sûr ! Mais ils voulaient pas écouter. Les deux Conseils, tiens, ils ont refusé d'écouter tout pareil. Et résultat, on a des gens qui pleurent dans les rues.

Avec un soupir, M'man posa la main sur le bras de P'pa.

— Je sais. Mais nous en parlerons plus tard. On va manger froid, si on continue.

— Y a plus rien à parler, Dath, dit P'pa en lâchant son pain dans son bol vide et en l'écartant. Ce qui est fait est fait. On peut pas les ramener d'un claquement de doigts, hein ?

P'pa était trop énervé, on aurait dit les cousins de la côte, et pas un Olken de la ville. On

aurait dit le ciel avec une tempête qui souffle. Même ce maudit bébé de Deenie, encore dans ses couches à trois ans, le savait. Elle jeta sa cuiller sur la table et commença à pleurer.

— Ah bravo, Asher, dit M'man avec sa grosse voix. Tu es content de toi, j'espère ?

Rafel leva les yeux au ciel quand sa mère commença à cajoler la sale mioche. Les sourcils froncés, P'pa ramena son bol devant lui et finit sa soupe et son pain à la cuiller, en marmonnant dans sa barbe. La tête baissée, Rafel termina aussi de manger, parce que P'pa aimait pas qu'on gâche de la bonne nourriture. Quand il eut vidé son bol, il regarda son père, un peu boudeur. Il avait une question, et il savait qu'elle allait le chatouiller jusqu'à ce qu'il ait une réponse.

— P'pa ? Je peux te demander quelque chose ?

P'pa leva les yeux de son bol, et sortit de sa bouderie.

— Sûr, petit. Tu sais bien que tu peux demander ce que tu veux.

Il sentit le regard de M'man sur lui pendant qu'elle donnait à manger au bébé.

— P'pa, tu veux plus jamais que quelqu'un passe de l'autre côté des montagnes ? Jamais jamais ?

— Non, répondit P'pa en secouant la tête. Ça sert à rien, Rafe. Tout ce qu'on veut ou qu'on a besoin, on l'a déjà ici, à Lur. (Il regarda M'man, avec un petit sourire, et les yeux tout chauds parce qu'il l'aimait très fort. P'pa s'énervait vite, mais il se calmait aussi vite.) On a de la famille et des amis, et à manger. De quoi d'autre on a besoin, qui mérite qu'on se risque de l'autre côté des montagnes ?

Rafel posa sa cuiller. P'pa était un héros, tout le monde le disait. Y avait pas que Darran qui lui racontait des histoires. P'pa avait horreur d'en entendre parler, il devenait renfrogné à casser du verre, mais c'était vrai. P'pa était un héros, et il savait tout sur tout...

Mais je le crois pas. Pas cette fois.

Oh, c'était une pensée affreuse. Mais c'était vrai. P'pa avait tort. Il y avait quelque chose de l'autre côté des montagnes, il le savait... et un jour, il irait voir. Lui, il trouverait.

Et alors, moi aussi je serai un héros. Je serai Rafe l'intrépide, le grand explorateur olken. Je ferai quelque chose d'exceptionnel pour Lur, comme mon P'pa.

PREMIÈRE PARTIE

Le différend était trivial... mais ça ne changeait rien. *L'important*, comme il se lassait un peu de le répéter, c'était que traîner un Doranen dans la Maison de Justice pour le forcer à défendre son utilisation de la magie, c'était humiliant. C'était une *insulte*. Placer un bouseux d'Olken sur un pied d'égalité avec un mage doranen, c'était une insulte. Se fût-il agi du fameux Asher de Portquiet. Ses capacités de bâtard étaient sans doute la plus grande insulte de toutes.

— Père...

— Quoi ?

Rodyn Garrick baissa le regard sur son fils. Convaincu que cette audience serait pour un jeune Doranen une éducation capitale, il avait dispensé Arlin de ses leçons. Le jeune homme se tortillait sur le banc à côté de lui. Encore une insulte, d'ailleurs. À l'époque de Borne, un Conseiller doranen avait droit à une place dans l'un des sièges de la galerie – mais plus maintenant. De nos jours, la galerie restait vide, et même les Doranens les plus importants de Lur étaient forcés de s'user les os sur les sièges de bois dur, au milieu de la plèbe.

— *Quoi*, Arlin ? L'audience est sur le point de commencer. Et je t'ai déjà dit que je ne tolérerai pas d'interruption.

— Peu importe, murmura Arlin. Je te demanderai plus tard.

Rodyn ravala son humeur. Ce garçon était impossible. C'était à cause de sa mère, bien sûr. Elle avait couvé leur fils unique de manière intolérable. C'était aussi bien qu'elle soit morte. Il avait déjà assez de peine à réparer le mal qu'elle avait fait.

L'air frais de la Maison de Justice bourdonnait de conversations à mi-voix et d'une impatience moins retenue. À défaut de cette fébrilité, lui ne ressentait que rage et angoisse. Il avait choisi de s'installer près du fond, là où l'on risquait moins de les remarquer. Outre la famille d'Ain Freidin, cible de ces accusations aussi insultantes que fantasques, Arlin et lui étaient les seuls Doranens présents. Enfin, à l'exception de sa collègue conseillère, Sarnia Marnagh, bien sûr ; l'administratrice en chef de la Maison de Justice et son consultant olken conféraient à voix basse au-dessus de leurs parchemins, sans jamais lever les yeux.

Tout le monde attendait Asher.

Quand le prétendu sauveur de Lur daigna enfin arriver, il entra par l'une des portes à l'arrière de la salle, au lieu d'apparaître comme à l'époque de Borne : une descente digne et splendide, depuis les hauteurs. Au temps pour la majesté de la loi. Même la tenue d'Asher manquait de l'élégance requise : laine et coton ordinaires, avec un gilet de brocart bronze un peu passé. Pour la Maison de Justice ! Les réunions du Conseil n'exigeaient peut-être pas du velours et des pierreries, mais assurément, ce haut lieu sacré le méritait bien !

Un autre exemple du mépris dont les Olkens faisaient preuve.

Le hochement de tête déférent que lui adressa Sarnia Marnagh était encore plus irritant. Comme si cet Olken lui était supérieur. Comment pouvait-elle continuer de travailler ici, quitte à saper le statut de son propre peuple ? Comment aurait-il pu être *supérieur* ? Asher et ses frères olkens n'étaient même pas leurs *égaux*.

Arlin retint sa respiration.

— Père ?

Avec un effort conscient, Rodyn desserra les poings. Ce nouveau Lur était une arête de poisson coincée dans sa gorge, il le piquait, le brûlait et lui gâtait l'appétit. Mais il ne rendrait service à personne, ne sauverait rien, s'il ne gardait pas son calme. Il était ici pour témoigner, rien d'autre. Il ne pouvait rien faire de plus. Mais ils avaient encore le temps. Quand l'heure serait venue... oh, quand elle serait venue...

C'est un glas qui la sonnera.

Assis à la table de justice sur son imposante estrade, Asher frappa trois fois l'antique cloche d'appel. Le silence se fit.

— Bon, alors, dit-il, affalé sur le trône. C'est quoi cette histoire ? C'est vous qui vous plaignez, maître Tarne, alors c'est vous qui l'ouvrez en premier.

Au moins, il aurait appris le nom de l'Olken. Il n'avait jamais pris la peine de s'y intéresser. Peu importait qui il était. Seule comptait sa décision d'interférer avec la magie doranenne. Même à présent, il peinait à croire que cela soit bien réel. C'était un affront à la nature, à l'ordre des choses, qu'un Olken soit en position de contester les droits d'un Doranen.

L'Olken se rendit sur le carré de l'orateur devant l'estrade. Bouffi de nourriture et de présomption, il posa un regard triomphal sur Ain Freidin, puis planta ses pouces sous ses bretelles déjà bien à la peine et se balança sur ses talons.

— Maître Tarne, c'est moi, monsieur. Et je voudrais que vous régliez cette affaire avec ma voisine. Je ne suis pas du genre à chercher les tracasseries. Chacun chez soi, et toutes ces sortes de choses. Mais je refuse qu'on me malmène, monsieur, et qu'on prenne des airs avec moi. C'est fini, ça. Je connais mes droits.

Asher se gratta le nez.

— Peut-être bien, mais c'est pas ce que j'ai demandé.

— Faites excuse, dit l'Olken vexé. Je plantais le décor, c'est tout. Je vous donnais une idée de...

— Vous me prenez surtout du temps, maître Tarne, coupa Asher. Il se trouve que j'ai pas envie de rester à me faire mal aux fesses toute la journée, alors patientez un instant, et je vais voir si vous écrivez vos plaintes mieux que vous ne les récitez.

Tandis que la baderne olkenne inspirait entre ses dents, piqué, Asher accepta le papier que lui tendait l'assistant olken de Sarnia Marnagh. Commença à le lire, ignora Tarne et les murmures épars des Olkens venus se moquer de l'élite. Il ignora Ain Freidin, aussi. Sarnia Marnagh restait assise, passive : sa seule contribution à l'audience avait été l'incantation pour noter les minutes de cette parodie de justice. Quelle traîtresse. Quelle cuisante déception.

Condamné à l'inaction, Rodyn croisa les bras. Asher semblait encore d'une sacrée humeur. Et qu'est-ce que cela annonçait ? Depuis la destruction du Mur de Barl, c'était la douzième – non, treizième – fois qu'on lui demandait de juger des sujets magiques à la Maison de Justice. Cinq décisions avaient été rendues en faveur des Doranens, les autres à l'avantage des Olkens. Cela traduisait-il un préjugé ? Peut-être. Mais – à sa grande honte – Rodyn n'en était pas certain. Il n'avait assisté à aucune de ces audiences précédentes. Ce n'était que l'an passé qu'il

s'était éveillé, *enfin*, de sa torpeur, pour faire face à la vérité qu'il avait fait tant d'efforts pour se cacher.

Lur n'était plus un foyer où il faisait bon être Doranen.

— Donc, dit Asher en rendant la plainte écrite, maître Tarne. Vous pensez que votre voisine, dame Freidin ici présente, saccage vos récoltes de pommes de terre avec sa magie. J'ai bien lu votre plainte ?

— Oui, dit l'Olken. C'est bien ce qu'elle fait. Je lui ai demandé d'arrêter, mais elle refuse. (Il foudroya Ain Freidin du regard.) Alors je suis venu pour que vous lui rappeliez qu'on n'est plus à l'ancien temps. Je viens pour que vous lui disiez de sortir son nez de mes plants. La magie olkenne est aussi bonne que la sienne, selon la loi, et ça lui interdit d'interférer avec ma propriété.

Arlin, qui jusqu'à maintenant était resté silencieux, eut un hoquet amusé. Pas tout à fait mécontent, Rodyn lui pinça le genou en guise de mise en garde.

— Comment s'y prend dame Freidin pour gâter vos pommes de terre, maître Tarne ? demanda Asher en se vautrant à nouveau sur le trône. Et quelles preuves apportez-vous ?

Nouveau hoquet surpris.

— Ma parole ne suffit pas ? demanda le cultivateur de pommes de terre. Je suis un Olken, vous êtes un Olken. Vous devez...

Avec un soupir, Asher secoua la tête.

— Pas dans la Maison de Justice. Dans la Maison de Justice, je suis une paire d'yeux et une paire d'oreilles, et je peux pas choisir de camp, maître Tarne.

— Il y a des déclarations sous serment, marmonna l'Olken remis à sa place. Vous les avez devant vous.

— Oui, je les ai lus, dit Asher. Votre femme et vous chantez la même chanson, maître Tarne. Ça ne fait pas une preuve.

— Monsieur, pourquoi êtes-vous si prompt à douter de moi ? demanda l'Olken. Je ne suis pas un fauteur de troubles désœuvré ! C'est une dépense, de venir ici. Une dépense que je peux à peine me permettre, mais je la fais parce que j'ai le bon droit pour moi. L'égoïsme de dame Freidin m'a déjà coûté deux récoltes. Et puisqu'elle refuse d'admettre sa faute et de s'amender, il ne me reste d'autre choix que de vous présenter l'affaire.

Asher fronça les sourcils au ton sur lequel l'homme lui parlait.

— J'ai jamais dit que vous n'aviez pas le bon droit pour vous, maître Tarne. La loi est claire, c'est bien le cas.

— Je sais très bien que ma magie de la terre n'est pas des plus fortes, dit l'Olken toujours méfiant. Je suis le premier à l'admettre. Mais je me débrouille. Ça fait deux fois que mes patates pourrissent dans la terre, toutes liquéfiées. Et moi, je perds leur valeur sur le marché. La voilà, ma preuve. Comment je peux habiller et nourrir ma famille, moi, alors qu'elle me vide la moitié de la bourse ?

Les Olkens présents marmonnèrent leur soutien. Mécontent, Asher leva la main.

— Vous autres, vous la fermez ou vous rentrez chez vous. L'un ou l'autre, je m'en fiche. Mais si vous la fermez pas, c'est moi qui déciderai pour vous, compris ?

Rodyn sourit. Il regretta de ne pas porter de dague, il régnait dans la salle une tension à couper au couteau.

— Maître Tarne, reprit Asher le regard toujours dur. Je suis pas fermier, mais même moi j'ai entendu dire que parfois, les récoltes pourrissent.

— Et moi, monsieur, je suis fermier, et je vous le dis, c'est pas des maladies qui m'ont pris mes récoltes, dit l'Olken. C'est de la magie doranenne qu'est fautive.

— Oui, oui, mais il me semble que vous avez pas un fifrelin de preuve.

— Monsieur, c'est la seule explication ! Ma ferme court à côté des terres de dame Freidin. Elle a des dépendances près de la clôture qui sépare mes patates de ses champs, et elle y passe un sacré temps, monsieur. Je saurais pas vous dire ce qu'elle y fait, je l'ai pas vu de mes yeux. Mais mes récoltes pourries parlent d'elles-mêmes. Il y a quelque chose de malsain, et voilà tout.

— Malsain ? dit Asher en haussant les sourcils tandis que les Olkens risquaient le bannissement par leurs murmures. Un sacré mot, ça.

Rodyn se détourna pour regarder Ain Freidin, mais il ne voyait toujours que l'arrière de son crâne. Silencieuse, raide, elle restait assise sans que rien ne trahisse sa réaction à ces accusations. Quant à lui... il n'en savait rien. Ain Freidin n'était guère davantage qu'une connaissance. Il ne savait pas ce qu'elle pensait des accusations contre son peuple, ni quelle magie elle pratiquait en privé.

— Avant d'être une propriété doranenne, la terre à côté de la mienne était une ferme, elle appartenait à Eby Nye, et à cette époque-là, mes patates étaient les meilleures de toute la région, assura l'Olken en se plantant les poings sur les hanches. Pas un poil de moisissure dans la récolte, saison après saison. Il y a deux saisons, Eby a vendu, et celle-là s'est installée ; comme par hasard, ça fait deux saisons que mes récoltes sont fichues. Vous allez pas me dire que ces deux faits-là sont sans lien. (Il désigna Ain Freidin.) Cette femme-là manigance quelque chose, elle...

— *Cette femme-là ?* s'indigna Ain en se levant d'un bond. Quelle audace ! Je suis dame Freidin, pour vous et pour tous les Olkens.

— Rasseyez-vous, dame Freidin, dit Asher. Je me rappelle pas vous avoir demandé de la ramener pour le moment.

Jeune et têtue, à bout de patience, Ain Freidin n'avait pas encore appris à choisir le bon moment. Elle ne se rassit pas, ne se calma pas.

— Vous pensez que je vais ignorer le manque de respect de ce vaurien ?

— Aux dernières nouvelles, y a aucune loi dans les livres qui empêche maître Tarne de vous appeler *cette femme-là*. Je suis même à peu près sûr qu'il pourrait vous qualifier de *brise-sabots* si ça lui prenait, sans que ça soit contre la loi. Par contre, je suis tout à fait sûr qu'ici, quand je dis à quelqu'un de s'asseoir et de la fermer, c'est ce qui se passe.

— Vous osez me parler ainsi ? insista Ain Freidin, les cheveux blonds illuminés par le soleil et le luifeu. À moi ?

— Oui, dame Freidin, je vous parle comme ça, rétorqua Asher sans rien cacher de son arrogance olkenne. À vous, et à n'importe quel autre simplet qui croirait me la faire à l'épate ici. (Il tendit le pouce vers la fenêtre la plus proche, qui donnait sur la place parcourue par les citoyens en habits chauds.) Dehors, vous et moi on est exactement pareils. Mais ici, dans la Maison de Justice, c'est moi qui représente la loi. Et dans ce royaume, personne est au-dessus de ça. C'est Barl en personne qui l'a bien dit. On a une façon de faire les choses, quand il s'agit des règles, et c'est pas vous qui allez décider de comment ça se passe.

Fascinés, les Olkens retenaient leur respiration pour voir ce que dame Freidin allait répondre. Arlin en faisait autant. Rodyn regarda son fils captivé et lut sur son visage un mépris satisfaisant et catégorique. Enfin, il apprenait sa leçon. Très bien.

Asher reprit le marteau de la cloche d'appel.

— Si j'utilise ça, dame Freidin, dit-il avec une douceur de matin d'été, l'audience sera finie avant que vous ayez pu répondre pour votre défense. C'est ça que vous voulez ? Vous avez fait tout le chemin depuis le val de Marling juste pour rentrer chez vous, plus légère de la bourse, sans m'avoir dit pourquoi maître Tarne a vu pourrir ses récoltes ?

— Vous ne pouvez pas me priver de mon droit à la parole, répondit Ain Freidin d'une voix tremblante de rage. Vous n'êtes pas la loi, Asher de Portquiet. Un seul acte de magie au moment opportun ne vous donne pas le droit de me réduire au silence.

— Je veux pas vous réduire au silence, dame Freidin. Je veux que vous répondiez à la plainte de maître Tarne. Qu'est-ce que vous faites dans vos dépendances ?

— Ça ne vous regarde pas, cracha Ain Freidin.

— Je dirais que si, si c'est ça qui fait perdre ses patates à maître Tarne, répondit Asher toujours calme mais avec une étincelle dans le regard. Les gens s'attachent à leurs patates, dame Freidin. Bouillies, écrasées ou frites, les gens n'aiment pas s'en passer. Faudrait pas une pénurie à Lur, croyez-moi.

— Donc, c'est à moi de supporter l'incompétence de cet homme ? C'est là votre idée de la justice de Barl ?

Asher tournait le marteau entre ses mains.

— Répondez à la question, dame Freidin.

— Cette question est impertinente ! Je n'ai pas de comptes à vous rendre, Asher de Portquiet !

Tandis que les Olkens échangeaient des murmures choqués, et que la famille d'Ain Freidin lui tirait la manche pour tenter de lui faire entendre raison, Arlin se tortilla sur le banc.

— Elle a raison, père ? Peut-elle refuser de lui répondre ?

Rodyn hésita. Il avait ordonné au garçon de se taire, donc il lui désobéissait. Mais sa question était pertinente.

— Selon les lois établies après la chute du Mur, non. Les Doranens doivent rendre compte de leur utilisation de la magie.

— Rendre compte aux *Olkens* ?

Il hocha la tête.

— Pour le moment.

— Mais...

Rodyn pinça son fils pour le faire taire.

Avec une inquiétude manifeste, la famille d'Ain Freidin s'échinait à lui faire entendre raison. Mais Asher, irrité par sa réaction et peu enclin à témoigner de la clémence, frappa du plat de la main sur le bureau.

— Bon, on dirait que vous cherchez à m'énervier, dame Freidin, annonça-t-il. Impertinente ou pas, il faut répondre à la question.

— Je suis une mage, dit Ain Freidin d'une voix toujours tendue. Mes arcanes sont complexes et importants.

— Voilà ! s'exclama le fermier olken. Vous l'admettez ! Vous manigancez des choses louches !

Ain Freidin le considéra avec un mépris froid.

— J'admets que vous n'avez aucune chance de comprendre ce que je fais. Je vous suggère de garder le nez dans la terre, au lieu de le fourrer dans mes affaires.

— Vous entendez ça, monsieur ? dit le fermier en se tournant vers Asher. Elle l'a dit elle-même. Elle fait de la magie dans ses dépendances !

— Ça, c'est pas contre la loi, maître Tarne, dit Asher. Pas si la magie est canalisée.

— Elle doit pas l'être beaucoup, si mes patates meurent en masse ! cria l'Olken. Maître Asher...

Une main levée pour faire taire le fermier, Asher se tourna de nouveau vers Ain Freidin.

— Oui, ben, c'est bien le sujet de la dispute, hein ? Dame Freidin, Barl a bien dit pour vous les Doranens quelle magie était acceptable et quelle magie l'était pas, non ? Alors, qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Vous ne pourriez pas davantage comprendre les complexités de mon travail que ce... ce... bouseux à côté de moi, cracha Ain Freidin. La magie olkenne, si l'on peut parler de magie, n'est pas...

— Je vais vous dire ce que c'est pas ce qui nous amène, dit Asher. Et je crois que j'en ai entendu largement assez.

Il frappa la cloche avec son marteau, à trois reprises.

— Je juge en faveur de maître Tarne. Dame Ain Freidin lui paiera en dédommagement deux fois le prix des récoltes de patates perdues pour couvrir les frais de la Maison de Justice, et cinq fois pour avoir manqué de respect aux lois de Lur, à lui payer directement. Et elle paiera cent trins à la Chapelle de la Ville, vu que Barl a jamais apprécié les personnes qui se croyaient meilleures que les autres. Elle sera aussi dépêchée devant le Conseil des Mages, qui fera la lumière sur les soupçons de magie malsaine qui pèsent sur elle. À moins... (Il se pencha en avant et montra les dents en un sourire carnassier.)... qu'Ain Freidin ait envie d'une discussion amicale et privée une fois que ces histoires d'amendes et de tributs à la Chapelle seront réglées ?

Pendant un instant, Rodyn crut que cette imbécile allait faire un esclandre stérile. Il se surprit à retenir sa respiration, espérant qu'elle conserverait dignité et contrôle de soi. Quelque chose en Ain Freidin l'intriguait, l'interpellait. Elle avait du pouvoir. Du potentiel. Il ferait bien de garder un œil sur elle. Mais si elle forçait Asher à sévir...

Comme si elle avait entendu ses pensées, Ain baissa les épaules.

— Une discussion privée serait acceptable, dit-elle d'une voix éteinte.

— Alors c'est réglé, dit Asher l'air écœuré. Dame Marnagh se chargera de régler les détails, et de vous amener auprès de moi quand vous aurez payé vos amendes.

Rodyn se leva.

— Viens, Arlin.

Abandonnant Ain Freidin à son sort, pour que la vermine olkenne s'en occupe comme elle l'entendait, il guida son fils hors de la Maison de Justice. Debout sur les larges marches, il prit une profonde inspiration pour chasser sa colère. Une mage doranenne qui devait des comptes à Asher de Portquiet ? C'était une idée ignoble. Répugnante. Un affront à tous les Doranens de Lur. Mais en l'état actuel des choses, il ne pouvait rien y faire.

En l'état actuel des choses.

Il restait encore assez de jour, en cette fin d'hiver, pour convier des amis à discuter des événements présents.

Car il est impératif que nous en parlions. La situation est de moins en moins tolérable. Je sais comment j'aimerais la régler. Reste à savoir si je suis le seul.

L'heure était venue de l'apprendre.

- Viens, Arlin, répéta-t-il avant de descendre les marches.
- Nous rentrons à pied ? demanda Arlin sans bouger. Mais...
- Tu veux me contredire, Arlin ? demanda son père en se retournant.
- Non, Père, murmura son fils en écarquillant les yeux. Bien sûr que non, Père.
- Tant mieux. Sage décision, petit.
- Oui, Père, dit Arlin avant de le suivre, obéissant.



Assis à son bureau dans un coin de la bibliothèque de la maison, devant un exercice si simple qu'il en aurait pleuré, Arlin écouta son père et ses invités discuter de l'audience de dame Ain Freidin dans la Maison de Justice.

— Inutile de protester contre son accusation par un Olken, Rodyn, dit le seigneur Baden, l'un des meilleurs amis de son père. C'était il y a dix ans qu'il fallait protester, quand Lur s'est effondré autour de nous. Alors nous avons une occasion de façonner le royaume à notre goût. Maintenant, nous sommes forcés de vivre avec les conséquences de notre inaction.

— Éternellement ? dit Père. C'est ça, Sarle ? Tu voudrais que nous acceptions humblement la portion congrue qu'on nous laisse, jusqu'à ce que la dernière étoile s'éteigne au firmament ?

Arlin sourcilla, et fit chuter ses cubes d'exercice sur le tapis.

— Qu'est-ce que tu fais, petit ? demanda Père. Dois-je interrompre mes affaires pour t'éduquer ?

À quatre pattes, ramassant précipitamment les cubes éparpillés sous son bureau, il s'efforça de conserver une voix calme.

— Non, Père.

— Alors relève-toi. Fais tes exercices. Et ne nous interromps plus, ou tu le regretteras davantage que moi.

— Oui, Père.

Les cubes d'entraînement serrés contre sa poitrine, il aperçut un regard de sympathie sur le visage pâle et étroit de Sarle Baden. L'autre visiteur de Père, le seigneur Vail, le considéra avec une antipathie vague et impatiente. Les joues rougies par l'embarras, il se releva. Dans la cheminée de la bibliothèque, les flammes montèrent avec un rugissement.

Le seigneur Baden s'éclaircit la voix.

— Rodyn, mon ami, tu devrais être un peu moins réservé. Suggères-tu que nous devrions fomenter un soulèvement civil ? Car je doute que cette idée soit bien accueillie.

— Tout à fait, admit Vail. La vie est belle, Rodyn. Personne ne regrette la famille royale. Ce que Morg a brisé est réparé depuis longtemps, et la chute du Mur de Barl n'a eu aucune conséquence néfaste. Je doute sincèrement que tu trouves quelqu'un d'autre désireux de causer de l'agitation.

Arlin retint sa respiration. Les cubes qu'il tenait frémirent. Le pouvoir qu'ils contenaient était conçu pour les écarter, et lui cherchait à les unir. Il les apaisa, plus attentif à la réaction de son père. Celui-ci avait horreur qu'on le contredise.

Rodyn hocha la tête, et répondit avec un calme étonnant.

— Certes, Ennet. Rien n'a changé à Lur. Sauf bien sûr si l'on tient compte des Olkens et de leur magie.

— Mais je n'en tiens pas compte, assura le seigneur Vail avec un rictus. Et toi non plus,

j'imagine ? On ne peut pas appeler cela de la magie, Rodyn. Ce serait comme de comparer la flamme d'une bougie et un incendie de forêt.

De nouveau contredit, Père n'aboyait toujours pas. Étonné, Arlin reposa ses cubes sur son bureau et se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Les cubes tremblèrent, animés par des énergies opposées. D'une pensée, il les ramena à une meilleure cohabitation. Puis, reprenant le bloc de base, il laissa son regard couler sur le côté, sous ses cils baissés, pour observer la suite des événements.

Au lieu de s'en prendre au seigneur Vail, Père regarda le seigneur Baden.

— Sarle, que sais-tu sur Ain Freidin ? N'as-tu pas courtoisé sa cousine ?

Le seigneur Baden rit.

— Il y a des années de cela, en vain. Ain n'était qu'une enfant, à l'époque.

— Qu'en as-tu pensé ?

— Ce que j'en pensais ? (Le seigneur Baden regarda Père, surpris.) C'était une *enfant*, Rodyn. Que pense-t-on d'une enfant ?

— Ce que l'on a besoin d'en penser, murmura Père avec un sourire fugace avant de froncer les sourcils. Était-elle précocée, lorsque tu la connaissais ? Était-elle encline à prendre des risques ?

— Des risques ? (Le seigneur Baden passa un doigt pensif sur ses lèvres.) Je ne sais pas, mais à présent que tu en parles, Rodyn... incontestablement, elle était *audacieuse*.

— À l'audience, elle était accusée de magie destructrice.

Le seigneur Vail grimaça.

— Tu croirais ce que raconte un Olken ?

— Jamais, assura Père. Mais je ne puis nier que ses actes paraissent douteux. Elle a accepté la condamnation et les amendes sans les contester. Quand elle a vu une chance d'éviter la comparution devant le Conseil des Mages, elle l'a saisie avec empressement. Cela me fait croire qu'elle cache quelque chose.

— Tu crois qu'elle... expérimentait ? demanda le seigneur Baden au bout d'un moment. Dans ce cas, elle est plus qu'audacieuse. (Il jeta un coup d'œil vers Arlin.) Mais ce n'est peut-être pas le moment d'avoir cette conversation. Ton fils...

— Ne t'inquiète pas pour Arlin, dit Père. Mon fils sait tenir sa langue.

— Ce n'est pas une question de discrétion, Rodyn. Il est jeune, je n'ai aucun désir...

— Et moi, je n'ai aucun désir qu'on me fasse la morale, Sarle, interrompit Père. Plus tôt Arlin apprendra ce que cela signifie d'être Doranen dans notre nouveau Lur, mieux ce sera.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, Rodyn, se plaignit le seigneur Vail. Lur n'a pas changé. Nous non plus. Tout est comme avant, à part les Olkens et leurs gesticulations d'amateurs, et comme je te le répète, cette prétendue magie ne compte pas. Elle n'a pas plus d'importance maintenant qu'elle s'affiche au grand jour.

Père se pencha en avant dans son confortable fauteuil de cuir, les coudes sur les genoux, avec un air prédateur.

— C'est exactement là où je veux en venir, Ennet. Comme Sarle l'a si bien dit, la destruction du Mur de Barl et la chute de la Maison Torvig – la fin de la Climagie – furent un moment où notre vie aurait pu changer. Où elle aurait *dû* changer. Mais nous nous sommes laissés emporter par ce chamboulement, paralysés par la culpabilité à cause de Morg, de Conroyd Jarralt et de Durm. Au lieu de saisir notre chance de devenir encore plus grands, nous nous sommes effacés et rabaissés devant les Olkens. Au lieu de consigner ce bâtard d'Asher à

l'oubli, nous sommes restés spectateurs de son ascension vers l'héroïsme. Pire, même, certains d'entre nous ont soutenu cet escogriffe.

Les seigneurs Vail et Baden échangèrent des regards, mal à l'aise.

— Eh bien, Rodyn, dit le seigneur Baden, il faut reconnaître qu'il nous a sauvés de Morg.

— Et alors ? demanda Père. Je crois qu'il se protégeait surtout lui-même, si l'on regarde bien. C'est par hasard qu'il nous a tous sauvés en même temps. Mais quoi qu'il en soit, cela justifie-t-il qu'il ait encore une autorité sur notre vie, dix ans plus tard ?

— Comptes-tu contester le dernier verdict de la Maison de Justice ? demanda le seigneur Vail. Car je ne vois aucun motif de le faire. Si Ain Freidin expérimentait bel et bien, alors elle a enfreint les Lois de Barl. Cela n'a rien à voir avec Asher, ni avec un quelconque Olken. N'importe lequel d'entre nous aurait pris la même décision.

— Certes, concéda Père à nouveau détendu. Tu as tout à fait raison, Ennet.

— Ce ne sont ni Asher ni les Olkens qui te dérangent, n'est-ce pas ? souffla le seigneur Baden. Ce sont les interdits magiques. Ce que nous avons ou non le droit de faire en tant que Doranens. Je me trompe ?

Au lieu de répondre, Père se leva et alla chercher une liqueur et ses coûteux verres de cristal. Arlin s'occupa avec ses cubes, comme s'il n'écoutait pas la conversation. Comme si cela ne l'intéressait pas ou lui passait au-dessus de la tête. Il valait toujours mieux que Père oublie sa présence.

— Je conçois tout à fait que les Lois de Barl aient eu leur utilité par le passé, dit Père en leur servant du brandy. La retenue magique était essentielle, à l'époque où nous étions dominés par un Climagicien. Rien ne devait déranger l'équilibre, de peur d'amener l'effondrement du Mur.

— Et à présent qu'il n'y a plus de Mur, poursuit le seigneur Vail, cette retenue n'est plus nécessaire ? C'est à cela que tu veux en venir, Rodyn ?

Avec un sourire, Père tendit leur verre à ses amis.

— Est-ce donc une idée si osée ?

— Tu veux expérimenter, c'est cela ? demanda le seigneur Baden. Comme Ain Freidin ? Si c'est bien ce qu'elle a fait, puisqu'elle n'a rien admis.

— Pas en public, tempéra Père en retournant s'asseoir avec son propre verre. Je saurai ce qu'elle a révélé à Asher lors du prochain Conseil des Mages.

— Rodyn, mon ami, je compatis à ta frustration, dit le seigneur Baden. Vraiment. Mais l'idée de lever les interdits de Barl contre la magie expérimentale m'inquiète. Après tout, ce furent les errances de Barl et Morgan qui mirent notre peuple en exil. Voudrais-tu d'une deuxième Guerre des Mages ? Risquer de mettre ce petit royaume en péril, par simple ennui, alors qu'il est à notre connaissance le seul lieu indemne de souillure ?

Père avala son brandy en une seule gorgée colérique.

— Tu me parles d'ennui ? Je vous invite chez moi pour envisager l'avenir de notre peuple, et tu penses que c'est par ennui ? Sarle, je suis insulté.

Avec un sourcillement, Arlin abandonna ses cubes d'exercice. Le seigneur de Baden n'aurait pas dû dire ça. Il était l'ami de Père. Ne le connaissait-il pas ? Il pensait peut-être que Père ne crierait pas parce qu'ils étaient tous les deux adultes.

— Je suis navré que tu réagisses comme cela, Rodyn, dit le seigneur Baden. Mon intention n'était pas de t'insulter. Et je comprends que tu te sentes frustré, ou lésé, mais...

Père posa son gobelet de cristal vide sur le large accoudoir de son fauteuil avec un

claquement.

— *Lésé ?*

— Allons, allons, Rodyn, il ne servira à rien de t'énerver, assura le seigneur Vail mal à l'aise. Tu ne devrais pas prendre ombrage parce que Sarle affirme que tu te sens lésé. Barl sait que c'est mon cas. Et je suis sûr que Sarle en pense autant. Ce que tu dis est vrai, nous avons commis une erreur dans les semaines qui ont suivi le retour de Morg. Nous avons laissé cet Asher, sa femme et les autres Olkens nous fouler aux pieds. Mais c'est arrivé, et tout cela est fait, voilà tout.

— Non ! s'écria Père. Ce qui est fait peut être *défait*, si nous en avons la volonté et le courage. Crois-tu qu'Ain Freidin soit la seule Doranenne tentée d'explorer les magies interdites ?

Les amis de Père le dévisagèrent.

— Rodyn, souffla le seigneur Baden d'une voix rauque, tu n'admetts tout de même pas...

— Je n'ai enfreint aucune loi, assura Père. Je ne suis pas assez bête pour risquer ma place au Conseil des Mages. Il faut que quelqu'un garde l'œil sur Asher. Mais pour autant, il m'arrive de penser... de *rêver*... à un avenir différent. Il m'arrive d'envisager une époque où notre peuple serait libéré de la cage où Barl nous a enfermés.

Le seigneur Vail trempa les lèvres dans son brandy.

— Tu penses être l'homme qui saura ouvrir la serrure de cette cage ?

— Je pense au moins être celui qui a remarqué la serrure, dit Père. Et la cage, aussi.

— Alors pourquoi as-tu besoin de nous ? demanda le seigneur Baden. Pourquoi nous convier ici ?

Père sourit.

— Comme je te l'ai dit, Sarle, je ne suis pas un imbécile. Je sais que je n'y arriverai pas seul. J'ai besoin d'hommes de valeur, comme vous, qui m'aideront à concrétiser ce rêve.

Les amis de Père échangèrent un nouveau regard, prudent cette fois.

— Et quel est ce rêve, exactement ? demanda le seigneur Vail. Ces sous-entendus vagues n'aident pas ta cause, Rodyn. Parle clair, puisque nous sommes tes amis. Qu'envisages-tu de concrétiser avec notre aide ?

Père tourna la tête.

— Arlin.

Il sursauta un peu, puis se leva.

— Père.

— Viens, dit son père avec un signe de la main.

Etait-ce à cause des cubes ? Avait-il commis une erreur ? Mais non, il savait bien que non. Ils étaient empilés à la perfection, à présent, leurs énergies concurrentes étaient parfaitement alignées. Jusqu'à ce qu'il les relâche, ils resteraient unis, solides.

— Arlin, insista Père.

Il claqua des doigts et plissa les yeux. Dissimulant son tremblement, le jeune homme traversa la bibliothèque.

— Père.

Père lui tendit son verre de brandy vide.

— Transmute-le.

— Quoi ? s'étonna le seigneur Baden. Rodyn, il a dix ans ! Il n'est pas assez vieux pour...

— Montre-lui, Arlin, interrompit père avec une étincelle dans le regard. Fais mentir mon

cher ami.

— Oui, monsieur.

Avec un coup d'œil d'excuse pour le seigneur Baden, il posa le verre de cristal de son père en équilibre sur sa paume ouverte. L'odeur du brandy s'attardait, étalé en traces ambre. Elle lui chatouillait le nez, et manquait de le faire éternuer. Il n'aimait pas ce goût vif dans sa gorge. Mais ça n'avait pas d'importance. Seule comptait la satisfaction de son père. Il laissa ses yeux se fermer à demi, et appela ses pouvoirs désœuvrés. Ils répondirent rapidement, souples et obéissants, et il comprit à quoi avait rimé l'exercice des cubes. C'était un échauffement, comme de passer son cheval au trot avant de passer au galop.

Transmuter le verre. En quoi ? Apparemment, Père le laissait libre de choisir. Pourquoi pas un oiseau ? Il les admirait, il leur enviait leurs ailes et le ciel.

L'incantation s'écoula aussi facilement que le brandy de son père. Les symboles étaient déjà dans ses doigts, comme s'ils attendaient qu'on les libère. Il sentit l'air s'allumer d'un feu bref. Sentit le cristal se réchauffer, fondre et se refaçonner selon sa volonté.

— Incroyable, dit le seigneur Vail avec un éclat de rire surpris. Rodyn, c'est stupéfiant.

Arlin ramena son pouvoir au sommeil puis ouvrit les yeux. Un faucon de cristal refroidissait sur sa paume, parfait. Son bec recourbé était entrouvert, ses ailes écartées en défi. Il étincelait sous les rayons du chandelier à luifeu de la bibliothèque.

— Il n'a que dix ans, répéta le seigneur Baden qui dévisageait Père avec une expression étrange. Dix ans, et il parvient déjà à accomplir ceci ? Si je me souviens bien, tu peinais toi-même avec cette incantation alors que tu avais... (Il s'arrêta, et s'éclaircit la voix.) Que peut-il faire d'autre ?

— Toutes sortes de choses, dit Père le regard toujours aussi intense. Il n'est pas sans potentiel. Mais à quoi bon le potentiel, je vous le demande, s'il est enchaîné par le passé ? Entravé par des interdits obsolètes ? Étranglé par les peurs d'êtres inférieurs ? Mes amis, j'ai engendré un mage qui pourrait être le rival de Barl elle-même, et qui le saura jamais ?

— C'est ça, ton rêve ? demanda le seigneur Vail. Libérer Arlin ?

Père se leva.

— Nous libérer tous, Ennet. Depuis six cents ans, nous nous terrons comme des souris dans le blé, terrifiés par toutes les ombres qui nous survolent. Mais Morg est mort, et tout danger est mort avec lui. Je vous le dis, l'heure est venue de nous relever. Redressons-nous avec fierté, pour jouir de notre héritage en plein jour. Nous sommes des Doranens, mes amis. Finissons-en avec la honte, avec les excuses. Avec la peur.

Le seigneur Baden fronçait les sourcils.

— Bien belles paroles, Rodyn. Mais que signifient-elles ?

— Sarle, dit Père, cette liberté aura le sens que nous voudrions bien lui donner. C'est à nous, et non aux Olkens, d'en décider et de façonner l'avenir de notre peuple. Et pas à Barl non plus, morte depuis six cents ans. Puis-je compter sur vous ? M'aiderez-vous à ouvrir la cage de notre peuple ?

— Je reconnais volontiers être las d'en répondre aux Olkens, admit le seigneur Vail. Et je ne nie pas nourrir moi-même des rêves de magie libérée. Très bien. Je te suis, Rodyn – à condition que nous agissions dans le cadre de la loi, et sans provoquer de violence.

— Sans violence, assura Père. Rien qu'une détermination ferme. Sarle ?

Le seigneur Baden regarda le faucon de cristal.

— J'ai des doutes, Rodyn. Je pense que ce sera moins facile que tu l'imagines.

— Je ne m'attends pas à ce que cela soit facile, dit Père. Mais je crois que c'est la chose à faire.

— D'accord, murmura le seigneur Baden. Eh bien, l'avenir nous le dira, j'imagine. (Il hocha la tête.) Compte sur moi. Nous avons assez obéi aux Olkens.

— Excellent, sourit Père. Arlin, tu peux partir. Et jette-moi ce machin au feu. Les figurines de cristal sont vulgaires.

Inutile de protester.

— Oui, Père.

En passant devant l'âtre pour retourner à la bibliothèque, il jeta le faucon qu'il avait façonné dans les flammes gourmandes. Peut-être un jour en fabriquerait-il un autre. Quand il serait adulte, et que Père ne pourrait plus lui donner d'ordres.

Il prit très grand soin de refermer la porte en silence derrière lui.

Le sentiment envahit Asher tandis qu'il se promenait dans la cerisaie que Dathné avait plantée au palais. Non pas qu'il y ait déjà des cerises à chaparder – les arbres n'étaient même pas en fleur. Mais déjà, l'hiver repartait. Sur sa joue, le soleil déposa un baiser où pointait un soupçon de chaleur printanière. Cela signifiait que les cerisiers crouleraient bientôt sous les fleurs roses, puis sous les fruits. C'était une pensée réjouissante, exactement du genre qu'il cherchait en venant se faufiler jusque-là. Il avait besoin d'un moment de solitude, de paix et de calme, au frais, sous le ciel d'un bleu laiteux, avant que les exigences des Conseils et de la Maison de Justice le rappellent.

Puis un sentiment croissant d'anomalie le prit, et il dut se retenir à un tronc noueux pour ne pas tomber. Il peina à retenir son déjeuner, plié presque en deux, et cracha tout de même un peu de bile sur l'herbe humide. C'était violent. D'autant que c'était la première fois qu'il ressentait cela ailleurs que dans ses rêves. Il ne pouvait donc plus se voiler la face, ne pouvait plus mettre cette sensation sur le dos d'un abus de tarte aux pommes ou de crème aux épices avant de se coucher. Cette fois, il devait accepter l'atroce vérité. Il y avait un grave problème dans leur précieux royaume.

Le cœur battant, le ventre tordu, Asher ferma les yeux et attendit que la nausée reflue.

— Épave, marmonna-t-il en se redressant peu à peu. Maudite épave que je suis.

Cela faisait très, très longtemps qu'il n'avait pas eu si peur.

Il s'essuya la bouche sur la manche de sa veste et regarda autour de lui. Il était encore seul, mais puisqu'il avait dit à des gens où il allait, cela ne durerait sans doute pas. Cette vieille truie de Darran n'était jamais si heureux que quand il pouvait le harceler. Il avait besoin de s'isoler pour réfléchir sans être interrompu. Un endroit où personne ne l'imaginerait aller... Plus facile à dire qu'à faire. Vu ce qu'il était... ce qu'il était devenu *contre sa volonté*... ce n'était pas facile de rester tranquille.

La réponse lui apporta un sursaut désagréable.

La chambre de Climagie de Barl.

Bien sûr. Non seulement parce que c'était à l'écart, mais...

La bouche encore amère, le cœur battant, il abandonna le doux jardin fruitier pour se rendre à l'endroit où il avait espéré ne plus jamais mettre les pieds. L'endroit où un Asher était mort, et où un autre avait vu le jour.

Un peu essoufflé, chassant les feuilles mortes et les toiles d'araignée de son manteau de laine, il s'arrêta dans la clairière envahie par les herbes folles et regarda l'édifice. Cela faisait si longtemps qu'il n'était pas venu. Le lendemain du jour où Morg avait abattu le Mur...

Dix ans, envolés. Naufrage... tant que ça ?

Oui. Tant que ça. Parce que Rafel avait dix ans, à présent, et que c'était comme ça qu'il

mesurait sa vie : pas à compter de la mort de Gar ou de la ruine du Mur, mais à partir du miracle de la naissance de son premier enfant. La promesse d'un avenir épargné par la prophétie. Un avenir dont l'existence n'avait rien eu de certain.

Dans les semaines qui avaient suivi la destruction de Morg, les peurs et les émotions liées à la chute du Mur de Barl étaient encore très vives. Certaines personnes avaient réclamé qu'on rase cette chambre de Climagie, qu'on brûle ses planches et qu'on pulvérise ses briques. Asher avait refusé qu'on l'arrache aux souvenirs et à l'histoire. Il était certain que, si l'on effaçait ce rappel constant, il suffirait de quelques années pour que des gens se disent que ce n'était qu'une histoire. La chambre, la magie, la façon dont le climat avait dominé Lur. On pourrait se convaincre que c'était une légende. Un conte de fées.

Et fatalement, on recommencerait à commettre des erreurs.

Dans le royaume en ruine, privé d'ordre et de famille royale, il avait eu gain de cause sans trop de difficulté. Lui, Asher de Portquiet, vainqueur de Morg le sorcier... Les gens qui avaient réclamé sa tête et lui devaient maintenant la vie tenaient à montrer que le passé était oublié. Sans rancune, hein ?

— Ne leur en veux pas, lui avait dit Dathné. Ils avaient peur, ils ont été faibles, Asher, certes, mais ils ne sont pas mauvais. Pas comme Morg.

Ce qui était vrai, dans les grandes lignes. Et puis, il aurait eu beau jeu de les accuser et de se plaindre, alors qu'il avait laissé Gar mourir pour le sauver, sans avoir pu effacer les vilaines paroles qui restaient entre eux. Il avait écarté son ressentiment, ses souvenirs les plus amers – des œufs pourris, des insultes, des coups encore plus cruels – et avait fait de son mieux pour remettre le royaume sur pied. Il avait réussi, avec l'aide de gens comme Dathné, Pellen Orrick ou les membres du Cercle qui n'avaient pas disparu en même temps que Veira.

Et voilà qu'il revenait devant les pierres bleues et usées de cette tour, devant le dôme de verre qui la surplombait, convaincu dans ses tripes que Lur avait à nouveau un problème.

Ravalant sa tristesse et son ressentiment, il tapa des pieds pour se réchauffer... puis alla taper des pieds à l'intérieur.

La pièce était exactement comme Morg l'avait laissée le jour de sa mort, avec son mur circulaire couvert de graphiques et de gribouillages, héritage de cette époque perdue où la volonté de Barl avait dominé toutes les vies de Lur. Sa Carte magique du royaume occupait toujours la majeure partie du parquet usé, presque entièrement détruite par les violentes interventions de Morg. C'était difficile à supporter. De tout ce que Barl avait fabriqué, sa Carte de Climagie était ce qu'Asher trouvait le plus beau. Elle l'enchantait encore quand il était à moitié assommé par la Climagie... mais à présent, il ne restait que quelques vestiges de cette beauté envolée.

Il avait beau venir pour réfléchir, il sourit devant l'étendue verte des Dingles, saupoudrées de villes et villages intacts. Figés, bien sûr. Piégés entre deux battements de cœur, rappel éternel de l'instant où la chute du Mur de Barl avait brisé le mariage ancestral entre le monde et son climat.

Il tendit la main pour toucher le bord le plus proche de la Carte de Climagie. Par reconnaissance envers Barl, en hommage à tout ce qu'elle avait accompli. Ce qui s'était produit une décennie plus tôt n'effaçait rien des six cents ans où elle les avait protégés.

Il effleura la Carte... et une étincelle de pouvoir se cabra dans son sang, là où la Climagie dormait depuis des années.

Surpris, il retira la main.

Non, c'est pas possible. La magie de Barl est morte. Dath et moi, et puis tous les autres, on a senti sa magie mourir, non ? On Va même vue mourir, quand Morg a abattu le Mur !

Le cœur affolé de plus belle, il toucha la Carte de Climagie une seconde fois, prudemment. Y laissa les doigts en retenant sa respiration. Oui. Il sentait quelque chose. Barl n'était pas tout à fait morte.

Ou... ou alors n'était-ce qu'un écho ? Un pied de nez du passé, de la période éphémère où Asher avait régné sur cet endroit – sur le climat de Lur, sur sa magie – roi en tout sauf en nom.

Non pas que j'aie jamais eu envie de ça, bien sûr. Non pas que j'aie fait ça pour moi.

Non. Il l'avait fait pour Gar, un homme honnête et droit, et pour l'amitié improbable qui les unissait. Pour faire la nique à un homme qu'il n'aimait pas. Mais si ça se trouvait, les raisons n'avaient plus aucune importance. Il l'avait fait, et il en avait payé le prix. Contrairement à d'autres, lui n'en parlait jamais.

Etrangement, le désespoir de ces jours noirs s'était presque entièrement estompé. Il se rappelait la panique, la terreur. Il se rappelait le sentiment d'être pris au piège, acculé. Perdu, aussi. Et plongé dans une spirale de « pourquoi moi ? ».

Bien sûr, il était jeune, à l'époque. Revêche, sanguin. Il était plus vieux à présent. Marié, père de deux enfants, président – à son corps défendant – du Conseil des Mages de Lur et voix estimée de son Conseil Général. Défenseur des lois dans la Maison de Justice. Il n'avait jamais voulu diriger quoi que ce soit, mais au bout de dix ans, plus personne ne lui demandait ce qu'il voulait. Que ça lui plaise ou non, l'autorité lui venait naturellement. Après la chute du Mur, les gens étaient si désorientés, même les Doranens, qu'ils avaient eu besoin de quelqu'un pour leur donner des ordres. Les pousser dans la bonne direction. Et puis... vu qu'il les avait sauvés, personne ne voulait le perdre de vue. Personne n'imaginait un avenir sans lui. Alors il avait fait une croix sur son rêve de revoir son bel océan, pour rester à Dorana. C'était la seule façon qu'il avait trouvée pour se racheter auprès de Gar.

Quoi qu'en dise ce vieux bouc de Darran, ça fait pas de moi un roi.

Enfin bon, c'était pas la mauvaise vie. Il pouvait pas se plaindre, alors qu'il avait Dathné, Rafel et la petite Deenie à aimer. Alors qu'il avait des amis comme Pellen Orrick et qu'il se sentait utile. Il faudrait être un sacré salaud d'ingrat, pour geindre que ça se passait pas comme il voulait. Il vaudrait pas mieux que cette limace de Willer, dans ce cas.

Et si de temps en temps il se réveillait d'un rêve de tempête de neige, de douce pluie ou de la turbulence de graines germées, de Climagie bouillonnant dans ses veines... personne ne vivait sans accumuler de petits regrets...

Sous ses doigts immobiles, la Carte de Barl murmurait et bourdonnait. Non, ce n'était pas un écho, mais bien un frisson de pouvoir. Avec un lent soupir, Asher retira la main encore une fois, puis ferma les yeux. Le temps monta comme une crue d'orage, accompagné d'un souvenir brûlant : son premier rituel de Climagie.

Il regarda ses doigts tremblants dessiner les symboles tandis qu'une voix qu'il reconnut à peine comme la sienne récitait l'incantation de pluie. Regarda les symboles s'animer dans les flammes. Vit un feu bleu danser le long de ses bras. Sentit le vent magique monter doucement pour commencer, puis de plus en plus fort jusqu'à ce qu'il le malmène comme un souffle de tempête qui fonçait vers l'intérieur des terres depuis la mer. Son sang bouillit d'un pouvoir inconnu qui lui rappelait l'océan. Il n'aurait pas pu s'arrêter, même s'il l'avait voulu.

Barl le sauve, il n'en avait pas envie.

L'air au-dessus de la Carte commença à s'épaissir. À s'assombrir. Le pouvoir qu'il avait éveillé sans le vouloir s'exprima dans le tonnerre et les déchirures des éclairs. Il avait chaud et froid à la fois. Tremblait, et se tenait tout à fait immobile. Son corps le démangeait, comme sous les baisers d'une centaine de jolies filles. Ses cheveux crachaient les étincelles ; le monde scintillait d'un bleu vif.

Puis la pluie éclata... et le monde passa du bleu au rouge tandis que son sang brûlait sa chair, se déversait par ses yeux, son nez, sa bouche. Où qu'il se tourne, il n'y avait que douleur.

Avec un cri, le cœur battant la chamade dans sa poitrine, Asher se recula de la Carte. Il avait le visage couvert de sueur et le dos glacé. Il toucha son nez, ses yeux, puis regarda le bout de ses doigts, s'attendant à les voir couverts de sang.

Ils étaient propres.

Asher s'épongea le front sur sa manche et fit les cent pas, sans regarder la Carte abîmée. Lentement, trop lentement, les douleurs réveillées dans son corps retournèrent se cacher. Il respira plus aisément. Le souvenir déchirant reflua.

C'est fini. C'est tout fini. Je vivrai plus cette folie.

— Naufrage, marmonna-t-il en écoutant le rythme irrégulier de ses pas sur le parquet rayé. Te remets pas à ça, grand dépendu d'andouille.

Sa voix surprise creva le silence. Puis il entendit des pas rapides sur l'escalier de pierre en colimaçon.

— Asher ! Tu es là-haut ? *Asher !*

Dathné.

Elle passa la porte et s'arrêta net en voyant son visage.

— Jervale ait pitié, ça va ?

Il aurait pu traverser le Mur de Barl lui-même, disparaître dans les ombres, tomber dans un abîme infini et obscur, couler au fond du port de Portquiet, qu'elle l'aurait quand même retrouvé. Elle serait venue le chercher, le ramener chez lui. Chez lui, c'était là où elle se trouvait, maintenant et à jamais.

— Ça va, Dath, assura-t-il en s'immobilisant. *(Ne lui dis pas. Pas besoin de lui faire peur. Pas tout de suite.)* C'est... je... me cachais de Darran.

Dathné tournait toute son attention vers lui.

— Darran et Rafe sont partis acheter des livres en ville.

— Ah. Tant mieux. Je suis tranquille un moment, alors.

Dathné continuait de le regarder avec scepticisme, les sourcils froncés.

— Mmmmh.

Dix ans et deux enfants plus tard, elle n'avait pas changé d'un cheveu. Parfois, quand il se surprenait à la regarder, il s'attendait presque à voir Matt arriver, tellement elle restait la même. La même que cette Dathné de la Place du Marché de Dorana, le premier jour. Petite, élancée, de longs cheveux bruns en désordre, comme ses vêtements. Son apparence n'avait pas varié d'un iota depuis qu'elle était devenue notable. Elle portait la soie comme le coton usé, et riait quand il lui offrait des bijoux.

— Asher... (Dathné le rejoignit et lui posa les mains sur la poitrine. Leva la tête pour le regarder dans les yeux.) Ça n'a rien à voir avec Darran.

Il entortilla le doigt dans une mèche de cheveux échappée des tresses de sa femme, et la tira pour l'écarter de sa pommette.

— Bien sûr que si.

— *Asher*, insista-t-elle en lui prenant le menton entre pouce et index. Ne me traite pas comme une idiote. Plus personne ne vient dans cette salle de Climagie.

— Tu savais bien où me trouver, toi.

Elle sourit, de cette tendresse secrète qui le faisait presque fondre jusqu'aux os.

— Eh bien... oui. Je suis l'Héritière de Jervale, rappelle-toi. (Elle lui donna un léger coup de poing au-dessus du cœur.) Enfin, je l'étais. (Son sourire s'estompa, lui laissant le visage sombre. Et plein de peur.) Alors, assez joué, mon amour. Je sais pourquoi tu es venu ici.

C'était vrai, il le voyait. Il le sentait. Mais il ne voulait pas le dire tout haut. Une fois ces paroles prononcées, ce qu'il avait senti dans la cerisaie, dans ses rêves, deviendrait vrai. Pour l'heure, il n'était pas prêt à affronter la vérité. Dix ans de paix et de prospérité...

Dix ans, ça suffit pas. On mérite plus que ça.

— Quelque chose se réveille en Lur, dit-elle avec comme un écho de larmes dans la voix. Quelque chose... de mauvais. Ça trouble tes nuits. Et il y a quelques instants... j'ai eu une sensation de malaise, plus forte que jamais. Ne me dis pas que tu ne l'as pas sentie comme moi, je ne te croirais pas.

Comme toujours, elle le laissait sans voix. Y avait-il la moindre partie de lui qui échappait à cette femme ? Avant même de l'avoir vu, elle l'avait connu, mieux qu'il se connaissait lui-même. Mais il ne s'était pas rendu compte qu'elle aussi ressentait des choses. C'était agaçant. Pourquoi parvenait-elle toujours à se cacher de lui, alors que lui restait transparent ?

— Si tu ressentais tout ça, Dathné, pourquoi tu l'as pas dit ?

Il parlait d'un ton accusateur, et ça ne le dérangeait pas tant que ça. S'ils se disputaient un peu, peut-être qu'ils éviteraient le sujet qui le dérangeait.

— Je voulais avoir tort, murmura-t-elle en se détournant. (La gorge serrée, elle poussa un gémissement étranglé et revint vers lui.) Je donnerais n'importe quoi pour avoir tort. Mais je savais dès le début que ce n'était pas le cas. Tu sais ce qui cause cette sensation ?

Il n'utilisait presque jamais son pouvoir, depuis le jour où il avait tué Morg – et Gar. Il n'en avait plus ressenti le besoin, et puisqu'il n'avait jamais désiré ni demandé cette magie... Dans les Conseils et la Maison de Justice, il n'avait qu'à réfléchir, parler, et amener les gens à voir de manière raisonnable. Pas besoin de magie pour ça.

Mais ces derniers temps, il avait l'impression que son pouvoir s'agitait quand même.

Je me réveille en nage aux petites heures. Je sens la terre grogner. Je sais que la chanson de la terre de Lur a changé d'air, aussi. Toute sa magie, que ça me plaise ou pas.

— Je sais pas trop, Dathné. Vrai de vrai.

Elle fronça les sourcils.

— Ce ne sont pas les Doranens, tout de même ? Ce n'est pas cette arrogante d'Ain Freidin qui se prend pour une nouvelle Barl ?

— Je pense pas. Les bricoles qu'elle fabriquait, ça pourrait pas énerver la terre. Et elle m'a juré qu'elle allait retenir la leçon. Et pis, ça fait près d'un mois qu'on a jugé cette maudite femme, et Tarne m'a pas parlé de nouvelles récoltes perdues.

— Quand même... (Dathné croisa les bras.) Garde-la à l'œil, Asher. On ne peut pas lui faire confiance.

— Je sais. J'ai pas encore rappelé notre auditeur.

Quoique ça ne simplifiait pas la vie au Conseil des Mages, avec Rodyn Garrick. Ils avaient déjà échangé des paroles vives, Garrick avait bien fait comprendre qu'il n'appréciait guère

l'idée qu'un Olken fasse la leçon à un Doranen à propos de magie. Quand il avait appris qu'Ain Freidin était *surveillée*, il avait failli en faire une attaque. Mais le reste du Conseil des Mages avait rejeté son objection.

À quoi il joue, ce Garrick ? Je le comprends pas. Des audiences formelles devant le Conseil des Mages, c'est des ennuis pour tout le monde. Pas moyen de faire ça discrètement. C'est ça qu'il cherche ? À faire parler de magie doranenne, alors que Lur a presque oublié le cauchemar de Morg ? Pourquoi ?

C'était une bonne question, mais il n'avait pas de réponse. Quoique Rodyn Garrick n'était pas son seul souci. Il commençait à s'inquiéter de tous les Doranens. Faute de Climagie pour rappeler les gens à l'ordre, combien d'autres Ain Freidin se trouvait-il dans le royaume, à tripatouiller des incantations dangereuses ? À enfreindre la Loi de Barl ? Ain Freidin avait eu de la chance. Quelques patates sur la conscience, ça ne faisait de mal à personne. Mais la prochaine fois... La prochaine fois, quelqu'un pourrait être blessé. Ou tué.

— Si seulement Matt était là, soupira Dathné avec une ombre de tristesse sur le visage. Il saurait de qui ou de quoi ça vient. Je n'ai jamais connu personne d'aussi sensible que lui à l'état du monde.

Oui, Asher était bien d'accord. Pas un jour ne passait sans qu'il regrette l'absence de maître Matt. Il ne pouvait pas mettre un pied à l'écurie de la tour sans être assailli de tristesse et de souvenirs. Il le revoyait ferrer un étalon, recoudre une couverture, remuer la bouillie des chevaux sur le vieux poêle de la salle des harnais. On disait que le temps soignait tous les maux, et adoucissait le deuil. L'herbe était censée pousser plus verte sur les tombes.

Mais pas sur la sienne. Ni sur celle de Gar. Je suis aussi blessé aujourd'hui qu'au moment de leur mort. Et même Dathné arrive pas à panser ces douleurs-là.

— Pardonne-moi. Je ne voulais pas raviver... (Elle soupira.) Je suis désolée. Tu n'en parles jamais, alors j'oublie parfois...

— Y a rien à dire, pas vrai ? dit-il avec un haussement d'épaules. On peut pas défaire le passé.

— Et on ne le ferait pas, même si on pouvait, murmura-t-elle en recroisant les bras. (Elle pensait non seulement à Matt, mais aussi à Veira, cette vieille têtue d'opiniâtre. Et à ceux du Cercle qui étaient morts avant qu'elle les rencontre.) Même si ça fait mal.

Parce qu'il ressentait aussi la douleur de Dathné, parce qu'il ne pouvait pas l'effacer d'un baiser, il se tourna de nouveau vers la Carte de Barl.

— Non, ajouta-t-il à contrecœur. On le ferait pas.

Dath se secoua.

— Alors arrêtons d'y penser. Nous avons un problème à régler, et il n'est peut-être pas trop tard.

Désespéré, il secoua la tête.

— Tu crois ?

— Je crois qu'il est temps de partager ce que nous savons. Nous n'aurons aucune chance si nous gardons des secrets, dit-elle vivement. On s'est bien promis l'un à l'autre de ne plus en faire, non ?

Oui. Ils s'étaient promis ça, c'est vrai. Et ils tenaient leur promesse depuis dix ans... parce qu'il n'y avait eu aucun secret à garder. Il fourra les mains dans ses poches, sombre.

— Je croyais que c'était fini, Dath. Je croyais qu'une fois Morg disparu, ta fichue Prophétie crèverait avec, et que la Climagie serait derrière moi pour de bon. Je croyais que Lur était

libéré de tout ça.

Elle prit une grande inspiration tremblante.

— C'est le cas, Asher. C'est fini.

— Non, Dath, c'est pas fini, dit-il en indiquant la Carte de Climagie du menton. Ce maudit machin est pas mort.

— Pas mort ? Asher, enfin, regarde la Carte. Morg l'a détruite quand il a abattu le Mur.

— C'est ce que je voulais croire. Mais je te dis, Dathné, il reste du pouvoir en dedans. Je le sens. Et c'est rien de bon, ça.

Dathné fit le tour de l'objet malmené, les yeux écarquillés, vigilants.

— Comment peut-il y rester la moindre trace de pouvoir ? Il n'y a plus de Climagie à Lur. Morg...

— Oui, c'est ce qu'on se disait, convint-il d'un ton las. Mais on avait tort. On dirait que la magie doranenne meurt pas si facilement. Elle est féroce, Dath. Peut-être qu'elle meurt pas du tout. Elle brûle. Elle veut... elle veut vivre.

Il ne lui avait jamais dit cela, conscient que cette vérité priverait sa femme de toute tranquillité d'esprit. C'était pas un vrai secret. Rien qu'un petit quelque chose qu'il avait gardé dans sa tête, pour elle.

Arrêtée derrière la Carte de Climagie, Dathné leva le regard vers lui. Elle était d'une pâleur inquiétante.

— Tu le sens ? Après si longtemps, tu le sens encore ?

Il hocha la tête.

— Oui.

Longtemps après sa confrontation sanglante contre Morg, il avait gardé au ventre la terreur d'invoquer dans ses cauchemars les bêtes de guerre doranennes que Barl lui avait transmises. Les werslags, les horslirs et autres monstruosité mythologiques. Il se réveillait en sursaut, convaincu de trouver à son côté une Dathné déchiquetée par des griffes démesurées. En fin de compte, épuisé et désespéré, il s'était tourné vers le pothicaire Nix. Le médecin doranen l'avait drogué et avait marmonné au-dessus de lui, enveloppé son esprit fatigué dans des sorts et des réconforts. Lui avait enseigné comment enfermer hermétiquement les terribles mots qu'il avait appris, des mots qui le rendaient capables de tuer d'une pensée. Cet enseignement lui avait apporté une mesure de paix.

Mais ces mots restaient enfouis en lui, comme la Climagie. Même Nix ne pouvait pas les effacer. La magie de Barl l'avait altéré, marqué d'une trace indélébile. Il ne pouvait qu'avancer, et découvrir ce qu'il était devenu.

Le visage de Dathné se froissa de chagrin.

— *Asher...*

— C'est rien. T'inquiète pas pour moi. On a autre chose à s'inquiéter, pour le moment.

Avec un nouveau soupir, elle repoussa la douleur. Regarda la Carte.

— Bien. Qu'implique sa survie pour Lur ?

Il la rejoignit et passa un bras autour de ses épaules étroites. Tandis qu'elle s'appuyait contre lui, il sentit s'apaiser le frisson de l'angoisse, rien qu'un peu.

— Je sais pas, dit-il en posant la joue contre ses cheveux parfumés de jasmin. Tout ce dont je suis sûr, c'est que d'une façon ou d'une autre, ce qu'on sent est lié à cette Carte.

— *Asher...* (Elle posa les doigts sur la poitrine de son mari.) Depuis combien de temps es-tu perturbé ?

— Ha, dit-il en la serrant un peu plus fort. Et toi ?

— Quatre jours. C'est la même chose pour toi ?

Neuf.

— À peu de chose près.

— Je suis désolée de n'avoir rien dit. (Elle le secoua par les pans de son gilet.) Tu aurais dû m'en parler.

Il l'embrassa.

— Oui, bah. Puisqu'on est tous les deux dans le tort, personne en veut à personne. Qu'est-ce que tu ressentais, exactement ?

— Un changement dans l'air, expliqua-t-elle à voix basse. Un changement sous mes pieds. Une note aigre en lisière de ce que j'entendais. Rien qu'un murmure, jusqu'à aujourd'hui. (Elle frissonna.) Aujourd'hui, c'était un cri.

Ça oui, pour sûr.

— T'as pas eu de visions ? Rien t'est venu dans tes rêves ?

— Non, cela fait des années que je n'ai rien vu. Pas depuis la chute du Mur. Je te l'aurais dit, sinon.

— Tu m'as rien dit à propos du reste.

— Je croyais que personne n'en voulait à personne !

Il l'embrassa de nouveau.

— Pardon.

— Je ne voulais pas que ce soit vrai, expliqua-t-elle d'une voix tremblante. Nous étions si heureux, mon amour. Nous avons essuyé la tempête de la chute du Mur, la révélation de notre vraie nature magique. Nous avons forgé un nouveau Lur dans les cendres de l'ancien, et les rares problèmes se sont réglés rapidement. La plupart du temps, Olkens et Doranens sont restés en paix. L'idée que tout cela pourrait s'effondrer est insupportable.

Pour lui aussi. Mais pire que ça, il ne supportait pas de la voir aussi accablée. Il la serra encore, la garda contre lui. Il avait besoin du réconfort de sa chaleur dans ses bras.

— Qui te dit que ça s'écroule, hein ? On en sait rien, Dath. Pas pour de bon. Et même si c'est le cas, ça servira à rien de nous mettre en boule. Quel que soit le problème, on survivra. Après ce qu'on a traversé, Dath, on peut survivre à n'importe quoi.

Il la sentit frissonner. Puis elle s'écarta et recommença à faire les cent pas autour de la Carte, le visage partagé entre révolulsion et attirance.

— Alors cette chose n'est pas morte, après tout. (Elle se mordilla la lèvre, perdue dans ses pensées.) Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Eh bien... (Il commença à faire les cent pas avec elle.) La Climagie de Barl a eu six cents ans pour imprégner le squelette de Lur, Dathné. Cette Carte y jouait un rôle important.

— Si elle n'est pas morte, contrairement à ce que nous pensions, alors... (Elle ouvrit les yeux et eut un hoquet.) *Asher...*

Il hocha la tête, les lèvres serrées. Conscient que la même pensée atroce les habitait tous les deux.

— Je dirais qu'une partie de cette magie continue de fonctionner, alors que le Mur est tombé. C'est ça qui maintient cette Carte un peu en vie.

— De la Climagie rémanente..., murmura-t-elle. Cela expliquerait pourquoi Lur n'a guère changé, après dix ans sans Climagicien. Pas d'inondation, pas de sécheresse, pas de famine... C'est vrai, ça m'a étonné.

Lui aussi s'était fait la réflexion – mais il était encore plus surpris, à présent, d'entendre son épouse l'exprimer à voix haute. Il s'immobilisa.

— Tu n'en as jamais parlé. Quand les gens te posaient la question, tu répondais qu'il n'y avait aucune raison que le climat soit chamboulé.

— Toi aussi. Et nous savons tous les deux pourquoi. Le plus important, c'était que les gens restent calmes.

— Oui, avoua-t-il, troublé. Mais je le croyais, Dathné. Je pensais que t'y croyais aussi.

Mal à l'aise, elle croisa de nouveau les bras.

— Quand le Mur est tombé, j'ai craint que ces tempêtes n'en finissent jamais. Et quand elles se sont arrêtées, j'ai cru – j'ai espéré – qu'en fait, rien n'avait changé. Que les épreuves et souffrances de Lur étaient déjà finies. J'étais idiot. J'aurais dû me douter.

— Pourquoi ? C'est pas de ta faute, Dathné. Comment t'aurais pu savoir ? Personne pouvait se douter, rien de tout ça s'est jamais produit.

Elle parvint à sourire, un peu, malgré sa tristesse.

— Je n'y peux rien. Je reste l'Héritière de Jervale. Ça a toujours été à moi de protéger le royaume.

Et à moi. Mais il ne le dit pas. Rien que de le penser, ça le contrariait. *Personne m'a demandé si ça m'intéressait.*

Dathné s'était à nouveau tournée vers la Carte de Climagie, les sourcils froncés.

— Alors, si la Terre se réveille... si nous sentons un problème... (Elle leva les yeux, une compréhension horrifiée.) Que Jervale nous vienne en aide.

Lui non plus ne voulait pas y croire. L'idée lui donnait le frisson.

— Je crois pas qu'il y a une autre explication, Dath. La Climagie finit par s'épuiser, et Lur commence à le sentir. (Il déglutit.) Nous aussi. Et c'est qu'un début, m'est avis.

Elle avait le visage figé par la colère et la peur.

— Le cataclysme que nous redoutions il y a toutes ces années va se déclencher maintenant ?

— Peut-être. (Il fourra les mains dans ses poches.) Et dans ce cas...

Elle inhala vivement.

— Asher, tu ne peux pas.

— J'ai pas vraiment le choix, Dath.

— On a toujours le choix ! cracha-t-elle. *Plus jamais de Climagie*, voilà ce que tu m'as promis ! Comment oses-tu revenir sur cette décision ?

— Comment j'oserais tenir ma promesse ? C'est tout le royaume qu'est en jeu !

— Mais, Asher, tu as menti aux deux Conseils. À tout Lur. Tu as affirmé qu'en tuant Morg, tu t'étais expurgé de la Climagie. Si tu avoues ce mensonge, plus personne n'aura confiance en toi. Et une fois cette confiance brisée...

— Y a des choses pires que la confiance qui pourraient se briser, Dath. J'ai menti pour que Lur reparte du bon pied. Laisse le passé derrière. Mais le passé vient de nous mordre l'arrière-train, pas vrai ?

— Asher, si tu ramènes la Climagie, tu pourrais en mourir !

— J'ai jamais dit que j'avais envie de la ramener ! protesta-t-il. Crois-moi, Dath, c'est la dernière chose que je veux. J'avais mal tout le temps, à l'époque. Comme si je marchais sur du verre et que je respirais du feu. C'est derrière moi, et bon débarras. Je veux pas retourner à cette maudite époque. Mais...

— Quoi ? *Mais quoi ?*

Il avait le ventre retourné. Ils se disputaient. Ils ne se disputaient jamais. Pas comme ça. Pas à cause de cette maudite magie.

— Tu sais bien, Dath. Si on a passé les dix dernières années à vivre sur les restes de Barl... si le problème que toi et moi sentons, c'est juste un prélude... qu'est-ce qu'on y fait ? Qu'est-ce que *moi*, j'y fais ? Si je suis le seul à pouvoir nous sauver de la ruine ? *Qu'est-ce que je fais ?*

— Qui dit que tu es le seul ? Lur est devenu un pays de magiciens, Asher. On en trouve quinze à la douzaine, où qu'on se tourne.

Elle essayait de le protéger. À une époque, elle l'avait lancé tête la première face au danger... mais c'était avant. Son apparence n'avait peut-être pas changé, mais c'était une autre Dathné, à présent.

La question, c'est de savoir si je suis le même Asher...

— Oui, peut-être, mais pas les bons magiciens, Dath, dit-il. Mais ça, je connais déjà la réponse. (Il sentit la fatigue monter en lui comme une marée sanglante.) Y a pas un homme ou une femme à part moi capable de faire de la Climagie. Je suis le dernier vivant qui la connaisse, et y a plus moyen de la transmettre. Tu le sais. Tu *le sais*, dame !

Son menton pointu levé en défiance, les yeux étincelants, elle le foudroya du regard au-dessus de la Carte problématique de Barl.

— Alors oublie la Climagie. Nous trouverons un autre moyen d'arranger les choses, s'il y a un vrai problème. Mais tu ne peux pas retourner à cette époque de sang et de douleur, Asher, je ne l'accepterai pas. Tu as une famille, maintenant. Tes enfants ont besoin de toi. Et moi aussi.

— Oh, Dath... (Réchauffé à nouveau par son amour féroce, glacé par ses peurs, il secoua la tête.) La question a jamais été de savoir ce qu'on voulait. C'est toujours Lur qui passe en premier. C'est toi qui as dit que j'étais né pour sauver le royaume.

— Et tu l'as fait, dit-elle. (Des larmes tremblaient sur ses cils.) C'est fait, ça.

— Et si c'était pas fait complètement ? Hein ? Et si Lur avait encore besoin qu'on le sauve ? Les larmes coulèrent.

— Alors que quelqu'un d'autre s'en charge, à la fin ! Aucune Prophétie ne t'oblige à le sauver deux fois !

Il la rejoignit, l'enserra dans l'abri de ses bras.

— Non, c'est pas une Prophétie. Plus puissant que ça, je dirais. Comme tu dis, Dath, je suis devenu p'pa. Alors je reculerai devant rien pour protéger Rafe et Deenie.

— Je sais bien, murmura-t-elle. Mais je ne veux pas que tu te mettes en danger. Que tu mettes en danger tout ce pour quoi nous avons travaillé... pour rien d'autre que des impressions. Tu m'entends ? Je ne veux pas ! C'est trop important. C'est de notre vie que je parle !

Oui, mais d'un autre côté, c'était une brise-sabots, une tête de pioche. Elle savait bien que c'était pas si simple. Elle savait qu'il était question de la vie de tous les habitants de Lur. Que tous dépendaient de lui, une fois de plus, alors qu'il voulait que la paix.

— Dath, Dath... (Il avait le cœur tordu par les regrets.) Ça sert à rien de se cacher sous les couvertures. C'est un vrai problème, on le sait tous les deux, et y a des chances qu'on soit pas les seuls. Y a des Olkens d'âme sensible, à Lur. Des gens qui seraient éveillés sur ce qu'y sont. Et si y commencent à s'agiter et qu'on n'est pas prêts à calmer leurs peurs, hein ? Ça fera du vilain, du genre qui se répand fissa.

Elle hocha la tête, contrainte et forcée, avec un frisson.

— Je sais. Mais tu ne peux pas te mettre en danger pour de simples soupçons. Il faut qu'on sache exactement ce qui se passe.

— Oui, mais...

— Le Cercle peut nous aider, dit-elle en s'écartant. Ce qu'il en reste. Je vais contacter nos meilleurs membres... Fernel Pintte, et Jinny de la crique de Houtaine. Un ou deux autres. Je vais leur demander de venir en ville. On verra ce qu'ils savent. Et après, on décidera ce qu'il faut faire. D'accord ?

Il soupira.

— Oui, d'accord.

Elle lui planta l'index dans la poitrine.

— Et ça veut dire, pas de Climagie en attendant, Asher. Pas de tripatouillages à moins d'être sûrs qu'il n'y a pas d'autre remède. Promets-le-moi. *Promets.*

— Je te promets, répondit-il.

Qu'aurait-il pu dire d'autre ? Il ne voulait pas se disputer avec elle. Il ne voulait pas la faire pleurer.

Elle l'embrassa.

— Très bien. Et maintenant, sortons d'ici. Je n'ai jamais aimé cette pièce. Elle me donne envie de vomir.

Dans un silence inquiet, ils partirent main dans la main, par des chemins privés qui leur évitaient de croiser des promeneurs. Enfin en vue de leur maison, Asher sentit Dathné lui broyer les doigts. La pothicaire Kerril se tenait sur le perron de la tour, bien propre dans son tablier de médecin verte. On aurait dit qu'elle les attendait.

— Que se passe-t-il encore ? demanda Dath en le lâchant. Pitié, par Rafel. Que ça ne recommence pas.

Elle pressa le pas.

Asher aurait voulu l'imiter, mais il se força à marcher, avec décontraction. Pas parce qu'il s'en moquait, mais parce qu'il s'inquiétait tellement. Il n'était pas à l'aise à l'idée de montrer à tout le monde à quel point il aimait son fils. Ça ne regardait que lui. C'était son cœur, et personne d'autre n'avait à le connaître, à part Dath. Mais si Rafel avait de nouveau des ennuis, s'il s'était encore blessé, si tôt après sa dernière imprudence...

Il va me tuer, ce petit. Il me fait des cheveux gris avant l'âge.

Quand il arriva à portée de voix, Dath se détourna de Kerril.

— Tout va bien. Ce n'est pas Rafel.

Barl soit louée. Pas besoin de demander si c'était Deenie : sa fille n'était pas aussi casse-cou que son grand frère. Deenie était sa petite souris grise, elle sursautait à tous les bruits et regardait l'audacieux Rafel de loin.

Mais juste après le soulagement, il sentit une pincée d'inquiétude. Le sourire de Dathné était terriblement fragile.

— Quoi donc ? demanda-t-il en rejoignant les deux femmes en haut des marches. Qu'est-ce qu'y a, Dathné ?

Au lieu de répondre, sa femme regarda Kerril. Cette grande Doranenne aux yeux doux et au visage calme avait remplacé Nix quand il était parti en retraite sur la côte. Médecin royal en tout sinon en nom, elle portait un intérêt vif et constant à la santé de ses patients.

Elle le salua brièvement, d'un hochement de tête simple, entre personnes d'autorité.

— Asher, je suis navrée... c'est Darran.

Il sentit son cœur battre un grand coup. *Darran*. Vieille bique. Une épine dans le pied. Ennemi puis allié. Il faisait presque partie de la famille.

— Il est mort ? demanda-t-il.

Il entendit lui-même la dureté de sa voix.

— Non, il est vivant, assura Kerril. (Il aurait aimé lire moins de tristesse dans le regard de la guérisseuse.) Mais son état empire. Une attaque cérébrale.

— Il empire comment ?

— J'aimerais pouvoir te le dire, Asher. J'aimerais avoir de meilleures nouvelles.

Mais si l'envie suffisait, il y aurait beaucoup plus de riches dans le monde.

— Moi aussi. Comment c'est arrivé, d'abord ? Il vient pas de vous voir pour un rhume de poitrine ? Vous allez me dire que vous avez pas remarqué une attaque qu'arrivait ?

Il savait qu'il s'emportait, comme si tout était de la faute de Kerril, responsable simplement parce qu'elle venait lui apprendre la nouvelle. Il savait que ce n'était pas juste, mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Après la cerisaie et la salle de Climagie, ça faisait trop.

Dathné claqua de la langue.

— Asher, ce n'est pas...

— C'est une question raisonnable, Dathné, assura Kerril. Je soigne votre famille, vous devez pouvoir me faire confiance. (Si Asher lui avait fait de la peine ou l'avait mise en colère, il ne le saurait jamais. Elle n'était pas comme Nix, toujours contrarié et affolé. Elle croisa les mains devant elle et fronça légèrement les sourcils.) Les attaques cérébrales frappent souvent sans prévenir, Asher. Un homme peut être en pleine forme un jour et tomber raide mort devant sa porte le lendemain. Hélas, on n'y voit ni cause ni raison. Elles tuent les jeunes comme les vieux, les hommes comme les femmes. Je doute que son rhume de poitrine ait eu le moindre rapport. Il s'en était presque remis, il ne lui restait qu'une petite toux.

— Et maintenant, il est mourant.

Le chagrin monta, inattendu, et lui coupa le souffle. Dans les arbres djelba qui bordaient la cour de la tour, les oiseaux de nuit battirent des ailes. La fin du jour approchait, et ils se réveillaient.

— Asher... (Dathné lui posa la main sur l'avant-bras.) D'après Kerril, Rafel était avec Darran quand l'attaque cérébrale a frappé.

Il la dévisagea.

— Quoi ? Où il est ?

— Chez vous, dit Kerril. Il ne lui est rien arrivé. Il a appelé à l'aide, puis il est resté avec Darran pour le réconforter. Il paraît qu'il a été très courageux.

Bien sûr. C'était Rafel. Exaspéré, il se tourna vers Dathné.

— Et on est là à bavasser au lieu de s'occuper de notre fils parce que...

— Parce qu'il n'a pas besoin qu'on le couve, répondit-elle sèchement. Parce qu'un moment de silence est aussi salvateur que des paroles douces.

Il aimait tant Dathné qu'il oubliait, parfois, à quel point elle pouvait être dure. Elle était plus douce qu'avant, mais ces années à porter l'héritage de Jervale l'avaient rendue dure comme le fer.

— Il pourrait avoir les deux, Dathné, dit-il. Y a aucune raison qu'y choisisse.

Il regarda par la porte ouverte de la tour, l'entrée de marbre... et vit son fils sur l'escalier. Rafe avait ramené les genoux contre sa poitrine, ses cheveux bruns retombaient sur son visage baissé, et ses petites mains serraient ses tibias.

— Je peux voir le vieux Darran ? demanda Asher sans quitter du regard ce petit corps immobile.

— Il vous a demandé, répondit Kerril. Restez aussi longtemps que vous voudrez. J'ai fait en sorte qu'il soit le plus à l'aise possible, et lui ai laissé un élixir. Si les tremblements le reprennent, une cuillerée devrait le soulager.

Avec un effort, il arracha son regard de Rafel.

— Il verra le lever du soleil ?

— Comme je vous l'ai dit, ces choses-là sont imprévisibles, répéta doucement Kerril avant de soupirer. Mais il y a de fortes chances que non.

— Vas-y, dit Dathné. (Ses yeux sombres étaient pleins d'une tristesse résignée. Un cœur de fer, certes... mais pas seulement.) Je m'occuperai des affaires courantes. N'y pense pas.

Il hocha la tête, soudain incertain de pouvoir parler.

— Si vous avez besoin de moi, je serai à l'infirmerie jusque tard, ajouta la pothicaire. J'ai des potions et autres remèdes à préparer.

— Merci, Kerril, dit-il. (Il avait honte de s'être emporté contre elle, d'avoir cherché à la blesser alors qu'elle n'avait rien fait d'autre qu'aider. *Je devrais pas faire des choses pareilles. C'est mon frère Zeth qui fait mal aux gens sans se soucier. Je vau mieux que lui.*) Je pense pas qu'un autre médecin aurait pu mieux prendre soin d'Darran. Il est vieux et usé, c'est la triste vérité. Et je pense que sa route a été longue, plus que pour nous autres.

— Certes, admit-elle. Quoique cela n'est pas d'un grand réconfort.

Aucun, même. Que Barl ait pitié de lui, il en avait plus que soupé, de toutes ces morts. Avec un hochement de tête pour Kerril et un petit sourire pour Dathné qui était tout en douleur et sans plaisir, il quitta les deux femmes et entra dans la tour.

En entendant ses pas lourds, Rafel leva le nez. Le soir tombait, et l'on avait éclairé l'entrée au luifeu. La lumière chaude des appliques au mur accrochait les larmes que le garçon était trop fier pour laisser couler. Il avait le visage et les cheveux sales, couverts de poussière. Rafe chargeait tête baissée dans la vie, comme s'il s'agissait d'une course, sans se soucier de genoux écorchés ou de bleus, sans jamais se plaindre s'il tombait. Et pourquoi pas ? Il se relevait toujours, après tout.

— P'pa, dit le garçon avec une lèvre tremblante. Cette vieille pie se meurt, je le sais.

— Oui, répondit-il avant de s'asseoir à côté de son fils. C'est bien vrai. Mais l'appelle pas comme ça, hein ? Il a un nom, Rafe, et assez d'années dans sa besace pour que tu lui fasses le respect de t'en servir.

Rafe haussa une épaule osseuse.

— Toi, tu l'appelles bien comme ça. Et pire, même, je t'ai entendu.

— Oui, mais ça, c'est moi, répondit-il en passant le bras autour des épaules de son fils. Comment je l'appelle, c'est nos affaires, à Darran et moi. Tu sais que lui et moi, ça fait longtemps qu'on se connaît. Toi t'es qu'un arbrisseau. T'as pas encore le droit.

— Je l'aurai jamais, s'il meurt, dit Rafe. (Sa voix se brisa en sanglots brefs.) C'est mon ami, P'pa. Je veux pas qu'y meure.

— Je sais bien, Rafe, murmura-t-il en attirant son fils contre lui. Personne veut voir ses amis mourir. C'est les amis qui rendent le monde vivable, même quand y brûle de partout. Mais faut se rappeler, Rafe, les hommes vivent pas à tout jamais. Personne est éternel.

Il sentit le corps fin de Rafe trembler.

— Comme Danseur ?

— Oui, souffla-t-il. Comme Danseur. Il a eu une bonne, longue vie, et Darran aussi. Y a pas de raison d'être triste pour ça. Mais laisse pas ta mère t'entendre comparer ce vieux bouc à un poney. Elle te chaufferait les oreilles, tiens...

— Et toi, elle te chaufferait les tiennes de le traiter de vieux bouc, renvoya Rafel avec un sourire crispé.

On aurait dit sa mère, à ce moment, tout en malice fuyante, leurs yeux sombres étaient les mêmes.

— Oui, peut-être bien, dit-il. Alors ce sera notre secret, hein ?

Rafe poussa un profond soupir.

— P’pa...

— Oui, Rafe ?

— Tu... tu pourrais pas être éternel, toi ?

Cette question plaintive se ficha en lui comme un harpon, lui creva le cœur, et lui coupa le souffle. En larmes à l’intérieur, car il n’aurait jamais pleuré devant son fils, il secoua la tête.

— Non, Rafe. Mais faut pas t’inquiéter pour ça, je te le promets. Il s’en faut encore de dizaines d’années avant que je m’en aille.

— Morg était éternel, lui, dit Rafe d’une voix toujours cassée. Enfin, il l’aurait été, si tu l’avais pas tué. Tu pourrais pas... (Il renifla.) Tu sais...

Effondré, Asher regarda par la porte ouverte de l’entrée. Dathné et la pothicaire Kerril étaient encore sur les marches de la tour, à discuter comme les femmes le font souvent, Barl soit louée. Si Dath avait été là, si elle avait surpris Rafe à poser une question comme ça...

Il serra son fils contre lui.

— Non, Rafe. *Non*. (La peur lui nouait la gorge, et l’empêchait presque de parler.) On en a déjà parlé, tu te rappelles ? Ce genre de magie, c’est mal. Et ça existe pas, en plus. Ça existe plus.

— Peut-être. Mais, P’pa, t’es un grand mage, dit Rafe. (Il était têtu, tellement têtu... Il ne savait jamais s’arrêter.) Tu pourrais la retrouver. Tu pourrais t’empêcher de mourir.

Dépassé, Asher serra son fils encore un peu plus fort, des deux bras, comme pour se rattraper à lui.

— Je t’ai dit, gamin, je vais pas mourir tout de suite, assura-t-il d’une voix étouffée par les cheveux poussiéreux de Rafel. Je sais que t’es chamboulé par Darran, mais c’est lui, c’est pas moi. Maintenant, pense plus à ce genre de magie, tu m’entends ? Faut plus jamais en parler. Ni à moi, ni à ta mère, ni à personne d’autre. Tu comprends ?

Rafel hocha la tête.

— Oui, P’pa.

Asher se recula, et regarda son fils en face.

— Tu dis ça pour me faire plaisir, Rafel ? Ou tu m’as compris ? Tu me promets ? J’ai ta parole, d’homme à homme, et tu la reprendras pas ?

Les larmes que Rafe avait retenues débordèrent et lui rayèrent les joues.

— Je te promets, dit-il, étranglé. Parole, P’pa. D’homme à homme.

— Alors ça va...

Il restait terrifié. Sept ans plus tôt, Nix, qui savait ce genre de chose, leur avait dit à Dath et lui que leur cher Rafe avait de la magie en lui, comme son père. Pas une magie olkenne bien paisible : c’était un enfant des deux mondes, capable de brûler autant que de soigner.

— Ça va, répéta-t-il. T’as juré, et on en parlera plus.

— Non, P’pa, murmura Rafel. P’pa, je posais juste la question pour savoir, je pensais pas à mal.

Ce fut comme une autre vague qui s’abattait sur Asher, et qui lui coupa de nouveau le souffle.

— Je sais. Je sais. T’es un bon gars. Je sais.

Il sentit les bras de Rafel se refermer autour de son cou. Sentit la joue sale et mouillée de son fils s’appuyer contre lui. Son propre père avait été bon, tendre, Asher l’aimait de tout son cœur. Mais la pêche, c’était une vie rude ; les embrassades, ça n’avait jamais été naturel. L’amour, c’était de la nourriture sur la table, un lit où dormir, et un toit qui ne fuyait pas.

M'man le serrait parfois dans ses bras, mais elle était morte jeune. Il avait dû attendre Dathné pour se sentir à nouveau aimé. Et quand il avait été à côté d'elle dix ans plus tôt, penchés sur leur nouveau-né braillard, indigné, encore poisseux du sang de la naissance, il s'était fait une promesse : *Il doutera pas de moi. Il se posera pas la question. Je l'embrasserai et je le serrerai contre moi tous les jours.*

— Faut que j'y aille, Rafe, murmura-t-il sans le lâcher. Faut que j'aille voir le vieux, ce pauvre vieux qui meurt.

— Je peux venir aussi ? demanda Rafel. Darran et moi, on n'a jamais fini notre partie. On n'a pas trouvé de livre à acheter, alors on jouait à saute-case, et je gagnais, pour de vrai.

— Tu pourras peut-être le voir plus tard, dit-il. Pour le moment, y a des choses qu'on doit se dire, juste lui et moi.

Rafe renifla et se dégagea.

— Et si y a pas d'après, P'pa ? dit-il en se passant une manche sale sur le visage. Il pourrait mourir tout soudain. Comme la mère de Jars.

— Si j'ai l'impression qu'il s'en va, je lui dirai quelque chose de ta part, promit-il. Qu'est-ce tu veux lui dire ?

Debout sur une marche plus basse, la tête baissée pour cacher ses yeux et ses larmes lentes, Rafel haussa les épaules. Puis il leva le nez.

— Dis-lui que je l'aime, à ce vieil idiot, P'pa. Et pis dis-lui merci pour ses histoires.

Il ébouriffa les cheveux de son fils et se leva.

— C'est d'accord. Maintenant, va retrouver ta maman, Rafe. Je crois qu'elle s'inquiète pour toi.

Mais au lieu de partir, Rafel le regarda, très sérieux.

— Je suis désolé, P'pa. C'est pas juste, que tes amis meurent.

— T'inquiète pas pour moi, Rafe, répondit-il au bout d'un moment, quand il fut certain de ne pas se mettre à pleurer. Je t'ai, toi, et pis ta mère, et ta sœur. Vous êtes mes meilleurs amis, vous trois. Je vais bien.

Le sourire de Rafel s'éclaira derrière le chagrin et les larmes, le même sourire-soleil que sa mère.

— T'inquiète pas pour moi non plus, P'pa. Je te laisserai pas. Je m'en irai pas.

Il regarda Rafel descendre vers l'entrée, traverser le sol de marbre en sautant et courir jusqu'à Dathné, seule à présent sur les marches. Il les regarda se prendre l'un l'autre dans les bras, et pendant un long battement de cœur douloureux, vit Dana et Gar, qui s'étaient aimés comme Dath et Rafel s'aimaient.

Puis il monta à pas lourds les marches de la tour, l'échine courbée par le fardeau du chagrin.

La pothicaire Kerril avait laissé un luifeu allumé dans la chambre de Darran, et des bougies parfumées pour donner à l'air une odeur de printemps. Les rideaux étaient tirés contre les fenêtres, leur velours bleu sombre reflétant un ciel de nuit d'été. Darran dormait dans ce petit espace depuis plus de dix ans. C'était la chambre qu'il avait prise quand Jarralt – Morg – l'avait exilé ici avec Gar. Quand cette affaire avait été finie, une fois Lur sauvé, on lui avait proposé tout l'étage où le prince avait vécu, la chambre privée du roi ainsi que son étude et sa bibliothèque.

Offusqué, Darran avait refusé. Finalement, c'est Rafel qui avait hérité dudit domaine. Et Darran vivait ici, dans une chambre qui faisait moins d'un quart de l'étage, si simple et si nue,

dépourvue de tapisserie ou de fanfreluches, à l'image de Darran qui continuait de se vêtir de noir chaque jour. Il aurait même dormi en chemise de nuit noire, si ç'avait été convenable.

Mais puisque ça ne l'était pas, il était allongé sous les couvertures, sa chemise de nuit blanche boutonnée jusqu'au cou. Ses cheveux rares étaient d'un argent pur sur son oreiller, de la même couleur que la crinière et la queue du vieux Cygnet. Ses mains, à la peau ridée et presque transparente, tachetée de sénescence, noueuses, reposaient sur sa poitrine trop maigre ; il n'avait jamais grossi, pas d'un gramme. Il avait encore des allures de cigogne. Il continuait de soupirer et de faire les gros yeux, comme par le passé. Pour l'heure, son souffle agitait à peine l'air, et son visage était pris de spasmes et de tics.

Asher referma doucement la porte et alla s'asseoir sur la chaise près du lit. Il prit la main maigre de Darran, glacée, comme si l'hiver de Lur n'avait pas relâché son étreinte et qu'il était sorti sans gants.

— Bonjour, l'ancien, murmura-t-il. (Les yeux lui brûlaient. Sa gorge était serrée.) Rester au lit alors qu'y a du travail. Vous trouvez que c'est un bon exemple, ça ?

À y regarder plus attentivement, il vit que les ombres du luifeu cachaient le plus gros de la joue gauche de Darran, toute tordue, sa paupière tombante et sa bouche affaissée. Un filet de salive coulait sur son menton hérissé de poils gris. Asher lâcha la main du vieux secrétaire, prit un mouchoir dans son bol d'eau, sur la table de chevet, et essuya la bouche de Darran. Puis il reposa le linge et reprit la main du vieil homme, dans l'espoir de réchauffer un peu le mourant.

— Asher, souffla Darran sans ouvrir les yeux. (Sa voix tramait, si faible. Comme si parler était aussi difficile qu'appeler la pluie.) Un peu... de respect.

Il serra les doigts, un tout petit peu.

— Oh, oui. Comme si vous en méritiez, hein, vieux bouc.

— Chenapan, souffla Darran. (Il souleva les paupières, avec effort. Ses yeux voilés ne renvoyaient aucune lumière.) Racaille. Ruffian.

— Oui, répondit-il en fronçant les sourcils. C'est moi tout craché, ça.

Darran serra les doigts, aussi faible qu'un bébé.

— Et pire encore. (Il fronça les sourcils.) Qu'y a-t-il ?

Il avait rencontré cet homme douze ans plus tôt, à peu de chose près. Dans toutes ces années, ils avaient dansé plusieurs fois. Ils s'étaient détestés. S'étaient blessés. Avaient pleuré en silence, côte à côte.

— Ce qu'y a ? À votre avis, vieil idiot ?

— Oui, je vais mourir, dit Darran d'une langue acerbe et guère affaiblie, elle. Mais je ne suis pas... assez vieux et bête... pour croire que cela... vous chagrinerait. Il y a... autre chose... ne le niez pas. J'ai passé toute... ma vie à... observer de grands hommes de pouvoir. Je sais reconnaître un problème qui les... perturbe.

« *De grands hommes de pouvoir* » ? Son attaque l'a rendu simple.

— Vous vous trompez, dit-il doucement. Ça me fait pas plaisir de vous voir partir.

— Asher... Asher... (Darran parvint à sourire, un rictus bancal.) Vous voudriez me garder ici, dans ce... corps débile ? C'est cruel... même pour vous.

Il se détourna, jusqu'à être certain de pouvoir parler sans prononcer des mots qu'il regretterait.

— Vous avez envie de mourir ? C'est ça ?

Darran répondit avec la même lenteur, la même tristesse, mais avec autant de fer que

Dathné. Sa mort imminente ne l'ébranlait pas, c'était évident.

— Je veux que... vous me disiez... ce qui se passe. Peut-être... puis-je vous aider. J'aimerais... le croire. Un dernier service... pour le royaume. Je crois... que vous me devez bien cela.

Il n'aurait jamais pu rembourser la dette qu'il avait envers ce vieux pointilleux d'Olken. Ni défaire ses erreurs passées, ou soigner les vieilles blessures.

Mais comment lui dire ce qu'on pense, Dath et moi ? Il s'éteint. Il mérite de mourir tranquille, pas dans la peur de ce qui le dépasse.

— Asher... (Darran ferma les yeux, un instant, puis les rouvrit de force.) Si j'en fais... mon dernier souhait ? Si je vous supplie ? Dois-je... supplier ?

— Pourquoi vous voulez le savoir ? demanda-t-il d'un ton bourru. Vous pouvez rien y faire.

— Je peux écouter, dit Darran. Et ce que vous me direz, je pourrai... le taire jusqu'à ma mort. Ce sera... toujours ça.

Asher soupira, et posa le menton contre sa poitrine. Ce vieillard n'avait pas tout à fait tort... et il pourrait lui dire ce qu'il ne pouvait révéler à personne d'autre. Surtout pas à Dathné. Elle était très courageuse, mais ces nouvelles-là la tueraient. Il lui avait fait une promesse, en sachant pertinemment qu'il mentait.

— Asher, insista Darran en serrant encore un peu les doigts. Si c'est... une affaire de... sécurité du royaume... vous ne pouvez pas me ménager. Vous ne pouvez pas... vous ménager, vous-même. Gar est *mort*... pour Lur. Allez-vous rester là... sans rien dire ?

Le vieux sournois... le prendre en traître, comme ça, en parlant de Gar.

Amer, il regarda Darran.

— Quand c'est que je me ménage, vieux miteux ?

— Jamais, murmura Darran. Alors... ne commencez pas... maintenant.

Naufrage. Naufrage, je devrais partir. Je devrais me taire. Si j'en parle pas, ça existe pas.

— Vous n'êtes pas... un lâche, insista Darran. Barl sait que... vous avez plus de défauts... qu'un bâtard n'a de puces, mais... (Il s'interrompit, le souffle coupé par une quinte de toux, pas encore remis de son rhume.) Un problème... nié est un problème... irrésolu. C'est le père de Borne... qui m'a appris cela. La leçon... est précieuse.

Asher regarda ses doigts. Il lui suffisait de fermer les yeux pour sentir l'étincelle de pouvoir qui imprégnait encore la Carte de Barl. S'il fermait les yeux, il sentait la puissance brute de sa magie...

— Asher, dit Darran d'une voix crispée par la douleur. Lur... est-il en danger ? Est-ce là ce que vous redoutez ?

D'un souffle rauque, il le confirma.

— Oui. On dirait. Et dans ce cas... il se pourrait que je sois forcé de faire quelque chose, contre mon gré, qui pourrait faire autant de mal qu'elle en réglerait.

— Ah, dit Darran avec un long soupir de regret. De la... Climagie ?

Surpris, Asher le regarda.

— J'ai jamais dit ça. Pourquoi vous pensez à ça ? Y a plus d'Cli-magie, Darran, c'est fini, ça.

Le vieil homme était si faible, à présent. Les yeux enfoncés, le teint malsain, la joue secouée de tics. Un nouveau filament de salive rampa sur sa joue. Il l'essuya maladroitement, puis agita les doigts pour demander le mouchoir. Cette fois, il ne voulait pas d'aide. Puis il rendit le mouchoir, le regard voilé trahissant tout de même son humeur, ou le dégoût que lui inspirait l'effondrement de son corps.

— Fini ? Bien sûr... que non, Asher. Vous n'avez... jamais perdu... ce pouvoir. Vous avez... affirmé... le contraire, faussement... parce que c'était... ce que Lur... devait entendre. Je l'ai... toujours su. (Darran cilla lentement et porta ses doigts flétris au muscle tressautant sous sa peau fine comme de la dentelle.) Mais qu'est-ce qui... vous fait croire à présent... que le royaume doit apprendre... le contraire ? Est-ce l'incertitude... que vous sentez dans... la terre ?

— Quoi ? s'étrangla Asher. Comment vous savez ça ? Vous êtes... vous avez dit que vous aviez pas un brin de magie olkenne dans le sang. Ça aussi, c'était un mensonge, Darran ? Vous m'avez menti ?

— Et quand bien... même ? rétorqua Darran avec un écho de sa vigueur passée. Mentir sur... moi-même ? Sur un sujet... si personnel... et privé ? Que je sois ou non... né avec un don, en quoi... cela vous regarderait-il ? En rien. Je crois...

Il s'interrompit sur une nouvelle quinte de toux, trop mal pour s'indigner encore.

— Du calme, du calme, vieux bouc, dit-il en aidant Darran à boire un peu d'eau. Arrêtez de parler, ça vaut mieux. Je devrais vous laisser vous reposer.

Darran déglutit deux fois, avec beaucoup de peine, deux infimes gorgées d'eau, puis se détourna. Asher lui reposa la tête sur l'oreiller, plaça le verre sur le chevet et alla pour se lever. Mais la main de Darran l'en empêcha, avec une force née du désespoir.

— Je ne sens... rien, avoua-t-il d'une voix rauque, luttant pour chaque nouvelle inspiration. C'est... Rafel... qui m'en a parlé. Il a dit que la terre... était bizarre.

Rafel ? Asher se rassit, le cœur battant.

— Mon fils vous a dit ça ? À vous, et pas à moi ?

— C'est... un garçon, dit Darran avec un sourire. Les garçons ont... des secrets, Asher. (Le sourire s'estompa.) Et vous êtes... strict avec lui... je trouve. Sur la magie.

— Si je le suis, c'est parce qu'y faut ! se défendit-il. Vous savez ce que Nix a dit sur lui, Darran. Vous savez les conséquences que ça peut avoir.

— Je sais que vous vous êtes... toujours méfié de... votre don, dit Darran avec douceur. Vous l'avez... en horreur. Vous accusez la magie... de tous les drames.

— Et pourquoi pas ? Pas vous ? Vous en voulez pas à la magie pour ceux qu'elle tue ?

— Ce n'est pas... la magie... qui l'a tué, Asher, dit Darran avec tristesse.

Sous la nervosité, Asher se releva, gagna la fenêtre à pas lourds et écarta l'épais rideau. Ce côté de la tour donnait sur le champ qui longeait l'écurie. Dans le crépuscule, il surprit l'éclat de l'épaisse robe d'hiver de Cygnet tandis que le cheval vieillissant, sans harnais, suivait Jed jusqu'à la porte. Bon vieux Jed, toujours aussi tendre, de plus en plus enfantin à chaque saison. Même Nix ou Kerril n'y pouvaient rien. Le coup qu'il avait pris à la tête, des années plus tôt, l'avait trop abîmé pour qu'on l'arrange. Kerril disait qu'un moment arriverait où on ne pourrait plus le laisser s'occuper des chevaux. Et aussi que son ami ne ferait pas de vieux os.

La mort, avide et omniprésente, sans issue, ici comme dehors. Rafel, qui gardait des secrets. Et cette vieille blessure qui se rouvrait.

Gar.

— Je sais ce qui l'a tué, Darran, dit-il durement sans se retourner. C'était moi. Vous croyez que j'ai besoin de vous pour me souvenir ? Non. J'ai pas non plus besoin que vous me disiez que vous me détestez à cause de ça.

— Vous détester ? s'étonna Darran. Je ne vous... déteste pas. C'est vous... qui nourrissez... de la haine, Asher... C'est vous... qui refusez de... le pardonner.

Il se retourna.

— De quoi vous parlez, vieil idiot ? Je le déteste pas ! Je l'ai jamais détesté ! C'était mon ami.

— Je sais, assura Darran. (Ses yeux voilés étaient pleins de larmes.) Vous l'aimiez... comme un frère. Mais vous... le détestiez... aussi un peu, Asher. N'essayez pas... de le nier. Je meurs, mais... je me rappelle. Et... vous aussi.

Oui, il se rappelait. Il aurait aimé oublier. Il avait cru trouver la paix, après la mort de Gar. Pendant que Rafel poussait dans le ventre de Dathné, il avait cru accepter ce qui s'était passé. Mais non. Certaines blessures étaient trop profondes pour guérir vraiment.

Et maintenant, les changements qu'il sentait sous la peau verte de Lur lui laissaient l'amère impression que tout ça n'avait servi à rien.

— Pourquoi on parle de ça ? Ça compte plus, maintenant. Gar est mort. Vous le serez aussi, bientôt. Qu'est-ce que vous fichez, Darran ? Vous me faites payer une dernière fois, pendant que vous pouvez ?

Le souffle court, Darran se redressa contre ses oreillers.

— Je ne vous en... ai jamais... voulu, Asher, dit-il avec un effort terrible. (L'air frais de la chambre raclait dans sa gorge.) Je sais que ce... n'était pas... votre faute. Gar... n'en a fait... qu'à sa guise. Il ne m'a jamais... dit ce qu'il... préparait. Mais je savais... qu'il avait une idée... en tête. Après tout... je l'observais... depuis sa naissance. Je le connaissais, Asher... encore mieux que... sa famille. Je savais... qu'il cachait... quelque chose. Je le voyais... dans ses yeux.

Dix ans depuis ce moment sur la place du marché de Dorana, devant la grande Chapelle de Barl, et la douleur restait aussi vivace. Les Mots de DéCréation avaient résonné en lui. Gar était tombé comme une pierre.

Dix ans, et tant de silence. Darran et lui avaient pleuré sur le cercueil de Gar, et n'en avaient jamais parlé. Pas une seule fois.

— Vieux salaud. Alors pourquoi vous l'avez pas dit ? (Ses mains étaient des poings, et ils voulaient frapper.) Pourquoi vous l'avez laissé renoncer à sa vie comme ça ? C'était *ma* magie, pas la sienne. La Prophétie était pour *moi*.

Épuisé, Darran retomba. Il parla d'une voix presque trop faible pour qu'Asher l'entende, la joue plus agité que jamais.

— Vous... savez... pourquoi. Parce qu'il... ne m'aurait... jamais pardonné. Parce qu'il était... mon roi. Parce que même si... vous l'aimiez, Asher... vous étiez... aveugle. Pas moi. Moi, je voyais. Et j'avais... juré de le servir. Seul importait... ce que lui... voulait.

Sa rage était une tempête, qui lui masquait presque tout ce qui l'entourait.

— Aveugle ? De quoi vous parlez ? Qu'est-ce que vous avez vu que je sais pas ?

— Que ne pas... mourir pour Lur... l'aurait tué, murmura Darran. Que ça le tuait... de vous avoir livré... à Jarralt – à Morg – malgré... la promesse qu'il vous... avait faite. (Darran toussa de nouveau, les poumons vidés.) Il n'a jamais... pleuré pour lui-même, Asher... mais il a... pleuré pour vous.

— Me dites pas ça, gronda-t-il en se détournant. Pourquoi vous me dites ça ? C'est fini, c'est du passé. Pourquoi le ramener maintenant ?

— Fini ? répéta Darran en griffant ses couvertures. Ce ne sera... jamais... fini. Pas tant que vous... vous souviendrez... de lui. Pas tant que Lur... sera en danger. Il vous a confié... son royaume... pour que vous... le protégiez. Mais si vous... vous détournez... de votre don... qui le protégera ? En quoi serait-ce... une preuve de... votre amour... pour lui ?

— Je n'ai jamais dit que je protégerais pas Lur. Mais ça veut pas dire de faire de la Climagie pour autant. Y a rien de sûr là-dedans.

Darran rit, tout essoufflé qu'il était.

— Il n'y a pas... de sûreté... pour Lur... si vous... ne faites pas... le nécessaire.

— Comment vous sauriez ce qui est nécessaire, vieille baderne ? demanda-t-il presque étranglé par l'indignation. Comment vous pourriez savoir quoi que ce soit, sans une goutte de magie dans votre corps ? À jouer les chefs et à me dire ce que je dois faire ? C'est fini, tout ça, maintenant, vous m'entendez ? On retournera pas à l'époque où les Olkens se prosternaient devant des Doranens au nom de la magie. Le vieux Lur est mort en même temps qu'Gar. Et je vais pas ranimer le cadavre, je vais pas...

— Asher ! Que fais-tu ? Tu as perdu la tête ?

Dathné, les yeux écarquillés, se trouvait dans l'encadrement de la porte.

Il parvint à ravalier les paroles de colère qu'il n'avait pas encore prononcées.

— Dathné, tu...

— Oh, tais-toi, tais-toi, dit-elle en fermant la porte derrière elle. Darran... tenez, prenez un peu de potion...

Sonné, il resta dos au mur et regarda Dathné verser des cuillerées de l'élixir de Kerril dans la bouche de ce vieux sot, aussi doucement et tendrement que si c'était un bébé, ou son père. Elle ramena les couvertures autour du vieil homme et lui frotta les mains, écarta ses cheveux de son front ridé et lui sourit.

— N'en veuillez pas... à Asher, murmura Darran. Vous savez... comment il est... avec nous. Je... l'agace, Dathné. Ce n'est... rien.

— J'en jugerai moi-même, si ça ne vous fait rien, dit Dathné d'une voix douce avec un coup d'œil furieux pour son mari. Et reposez-vous. Gardez vos forces, Darran. Nous ne voulons pas que vous partiez.

Elle avait des larmes dans la voix. Celles de Darran coulaient librement sur sa joue agitée.

— Je sais, dit-il en essayant de sourire malgré le trait de salive qui coulait sur son menton. Mais je pars. (Son regard se décala.) Vous devriez... parler à votre fils... Asher. Vous devriez apprendre... son secret.

— Non, dites-le-moi vous-même, dit-il en fronçant les sourcils. Darran...

Le vieil homme ferma les yeux.

— Rappelez-vous... votre ami, Asher. Rappelez-vous... Gar. Ne gaspillez pas... son sacrifice. Il est mort... pour vous.

La pièce devint floue, et Darran avec. Dathné se laissa tomber sur le lit à côté du vieil homme.

— Je peux pas rester ici, marmonna-t-il. Je sors, j'ai besoin d'air.

— Asher ! lança Dathné en se retournant. Asher, attends, où vas...

Harcelé par les vivants et les souvenirs, il laissa sa femme et le vieil agonisant dans la pièce.

Perplexe, Dathné suivit du regard son mari qui semblait accablé. À côté d'elle, dans son lit, Darran bavait et respirait en sifflant. Par la barbe de Barl. Ce cher vieil homme méritait au moins de mourir dignement, après toute une vie au service altruiste de la couronne et du peuple. Sans Darran, il n'y aurait pas *eu* de Lur. Du moins, pas tel que ses habitants actuels le connaissaient. Au lieu de cela, le royaume serait brûlé et ravagé, réduit à la putréfaction et aux miasmes puants des maléfices, comme les terres se trouvant derrière les montagnes de Barl.

Nous lui devons bien cela. Et maintenant qu'il est mourant, Asher se dispute avec lui ? Je pourrais le gifler, Matt. Je voudrais le frapper.

C'était une vieille habitude, de parler à Matt. Parfois, elle se disait qu'elle devrait s'en défaire. Parler à un mort... ça ne pouvait pas être une bonne idée. Mais il lui manquait autant qu'au premier jour. À l'époque, elle ne parvenait pas à accepter son absence, ne pouvait pas se tourner vers lui pour demander conseil ou réconfort, et se sentait tout à fait seule sans lui. Son ami. Son frère. Sa conscience.

Que dirais-tu, Matt, si tu étais là ? J'aimerais que tu le sois. J'aimerais... j'aimerais...

— Dathné, souffla Darran en serrant ses doigts si faibles autour de son poignet. Pas... d'inquiétude. Et pas... de larmes. Pas pour... moi.

C'est là qu'elle se rendit compte de l'humidité sur ses joues, de la crispation de sa gorge. Elle souleva la main de Darran et l'embrassa.

— Pardon, murmura-t-elle. Il reviendra. J'en suis sûre.

— Allez savoir, dit Darran qui n'avait jamais utilisé un phrasé si populaire. Vous devrez... prendre soin... de votre ruffian, ma chère.

Elle fronça les sourcils.

— Je le fais. Vous le savez bien. Darran, pourquoi vous disputiez-vous, Asher et vous ? De quel secret parliez-vous ?

Les yeux de Darran se fermèrent. Le tic de sa joue avait empiré, le muscle sous sa peau flasque tressautait sans cesse.

— Demandez à Rafel.

— Pourquoi ? demanda-t-elle le cœur battant d'angoisse. Darran, que savez-vous ? Darran ?

Il ne répondit pas. Le sommeil l'avait emporté, la torpeur d'un esprit déclinant. Elle lui lâcha la main et fit les cent pas dans sa petite chambre, à l'atmosphère soudain rendue irrespirable par l'encens. C'était trop. Trop. Trouver Asher dans la salle de Climagie, la peur dans son regard. Et juste derrière, cette horrible nouvelle de Darran. Et maintenant, Rafel ? Son Rafel ?

Quels secrets un enfant peut-il avoir qui justifient de précipiter le trépas d'un vieil homme ? Qui permettent de semer une telle discorde dans ses dernières heures ?

Oh, ce qu'elle aurait voulu être avec Asher. Mais elle ne pouvait pas laisser ce pauvre Darran pour partir à sa poursuite. Et puis, comment faire entendre raison à son mari, quand il était énervé comme ça ? Les années ne l'avaient pas vraiment mûri. Toujours aussi impétueux, susceptible. Toujours borné.

Non. Non, je suis injuste. Il a peur. Nous ne comprenons que trop bien ce que nous ressentons, et cela lui fait peur. Et à moi aussi. Nous pensions la paix assurée. Nous pensions que la vie resterait toujours aussi bonne.

Mais n'était-ce pas précisément ce que les habitants de Lur avaient pensé avant les Derniers Jours ? Il n'y avait eu qu'elle, l'héritière de Jervale, pour sentir la vérité. Et le Cercle, qui avait compté sur elle pour être son guide dans l'obscurité.

La perspective de réunir le Cercle la rendait malade. Non pas de revoir ses amis, mais de ce que cela signifierait. De nouvelles difficultés pour Lur, de nouvelles souffrances pour ses habitants.

Oh, Jervale, si tu m'entends, fais qu'Asher et moi ayons tort. Que tout ceci ne soit qu'une fausse idée, une erreur de notre esprit.

Mais sous ses pieds, elle sentait Lur grogner et s'agiter.

— Maman ? appela une petite voix.

Elle se retourna d'un bloc.

— Rafel, qu'est-ce que tu fais là ? Je t'ai dit que je reviendrais vite.

Échappé des appartements familiaux où Deenie et lui dînaient de bonne heure, Rafel se tenait dans l'encadrement de la porte, tout propre pour aller se coucher. Et Deenie était avec lui, tentée parfois – comme ce soir – de suivre son frère dans les bêtises, quand il ne la chassait pas parce qu'elle l'agaçait.

— Je voulais voir Darran, marmonna-t-il d'un air boudeur. P'pa avait dit que je pourrais.

Oh, qu'il n'aimait pas qu'on le gronde. Il était comme son père, pour ça, fier et susceptible. Les poings serrés à la moindre provocation.

— Ton père a dit qu'il t'appellerait si Darran était d'humeur à recevoir des visiteurs, corrigea-t-elle. La vérité n'est pas une liane, Rafel, qu'on peut tortiller dans le sens qu'on veut. Et toi, Deenie, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils. Toi aussi, tu as faussé compagnie à Cluny ? Honte à toi.

Deenie était petite pour ses huit ans, fine comme une pousse de peuplier, un enfant de brindilles et de murmures. Des yeux ronds comme des soucoupes dans son visage étroit et fermé. Si les remontrances énervaient le frère, la sœur se rabougrissait au moindre haussement de ton.

— Pardon, Maman, dit-elle d'une voix étranglée par l'inquiétude. Je voulais juste dire au revoir, comme Rafel.

Dathné sentit son cœur se briser. *Non, non, elle est trop jeune.*

— Comment ça, dire au revoir ? Qu'est-ce que c'est que ces âneries ?

Deenie regarda son frère, les doigts emmêlés dans sa robe de coton bleu vif.

— Rafe a dit...

— Cafteuse ! lui cracha Rafe en la poussant de l'épaule. Je t'avais dit de te taire. Regarde, tu es contente, Maman est fâchée !

Rafe avait donc dit à Deenie que le vieil homme était mourant. Après un moment de malaise où il pensa qu'il avait pu briser avec tant d'insouciance l'innocence de sa petite sœur, la colère lui fit relever la tête.

Rafel avait levé le menton, ses sourcils étaient froncés en une expression contraire. Oh, c'était son père tout craché, tout prêt à aboyer et à mordre. Ils avaient le même tempérament, on aurait dit deux miroirs face à face.

— Personne m'avait dit de me taire, marmonna-t-il. P'pa m'a pas dit de me taire.

Et elle non plus. Elle n'avait pas pensé cela nécessaire. Elle regarda le lit, Darran, et le trouva réveillé, ses yeux enfoncés et mi-clos braqués sur eux. Ses pupilles brouillées par l'âge et l'agonie reflétaient tout de même un amusement bienveillant. Oh, ce qu'il aimait ces enfants. Si elle ne s'était pas découvert une affection exaspérée pour Darran avant la naissance de Rafe, elle se serait laissé charmer après, par sa manière de couvrir son fils, puis sa fille. Et les deux enfants l'aimaient pour sa gentillesse, ses histoires, et les moqueries tendres mais un peu grossières qu'il réservait à leur père.

— Dathné... (La voix de Darran était un frottement, un souffle.) Vous me feriez... plaisir... si vous les laissiez... rester.

Elle aurait voulu refuser, pour protéger ses enfants. Oui, Rafe et Deenie savaient tous les deux ce qu'était la mort, mais seulement par le deuil miniature d'un animal. Cette mort-ci était moins petite. Darran avait pris une grande part dans leur vie et leur cœur. Elle craignait tant les blessures que sa disparition infligerait à ses enfants.

Etait-ce une décision consciente, de lui accorder tant de place dans notre vie ? Je n'ai jamais remarqué à quel point nous nous reposions sur lui, même Asher... et sans m'en rendre compte, j'ai commencé à l'aimer. Et Asher ? Quand s'est-il tourné vers lui en tant qu'ami pour la première fois ?

Elle ne se rappelait plus. Elle savait seulement que ce vieil homme, cette vieille bique, ce vieux machin, faisait partie de la famille. Et que sa mort causerait du chagrin à ses Rafel et Deenie chéris. Mais elle ne pouvait pas les protéger, alors qu'elle aurait donné sa vie pour sauver leur innocence. Aucune mère ne l'aurait pu.

— S'il te plaît, Maman. Je veux rester.

Elle regarda son entêté de fils, Rafel. Si indéracinable qu'il ne se séparait jamais d'une chose chérie, fût-ce son berceau. Vit avec un sursaut, avec des yeux pleins de tristesse, que ce n'était plus un petit garçon. Dix ans déjà, et il grandissait si vite. Aussi robuste que son père, et son visage enfantin promettait déjà une beauté charmeuse.

Mais ses yeux ne sont plus ceux d'un enfant. Il sait des choses. Il les sent. J'aurai beau prétendre le contraire, cela ne changera rien à la vérité. Nous l'avons maudit, Asher et moi. En le concevant, nous lui avons donné le pouvoir.

Cela la chagrinait que Darran sache des choses qu'Asher et elle ignoraient à propos de leur fils. Il fallait que ce soit un vieil homme mourant qui lui apprenne la douleur qu'un secret causait à son fils.

— S'il te plaît, Maman ? insista Rafel. M'oblige pas à repartir. (Il coula un regard vers Deenie et fit une grimace.) On peut rester, hein ?

Si Asher avait été là, elle était presque sûre qu'il aurait refusé. Pas pour contrarier Darran, mais pour protéger ses enfants.

Et il aurait tort.

— Oui, Rafe, dit-elle avec un picotement dans les yeux. Vous pouvez rester... et dire au revoir. (Puis elle se retourna un peu vers le vieil homme.) Mais ne tardez pas.

— Merci, Dathné, souffla Darran. Je ne les... retiendrai pas.

Elle hocha la tête pour ses enfants, puis leur laissa sa place et alla attendre dans l'ombre. Au

sourire du vieil homme, Deenie monta sur le lit, et prit ses doigts tavelés dans sa petite main. Rafel, trop fier pour ces acrobaties infantiles, copiait son père, raide, les épaules en arrière, le front ridé par la tension.

— Rafel, murmura Darran. Deenie. Vous voulez... une histoire ?

Les sourcils toujours froncés, Rafe haussa les épaules.

— Pourquoi pas. Si tu veux. Ouais.

Mais Dathné, dans l'ombre, le sentait bien moins indifférent. Il en avait désespérément envie. Il adorait les histoires de Darran. Et Deenie aussi. Asher ne regardait jamais vers le passé, pas même pour ses enfants. Les histoires de Darran leur apprenaient qui était leur père, qui les aimait plus que tout mais taisait tant de choses sur lui-même.

Darran indiqua la chaise à son chevet.

— Alors... installe-toi... Rafe.

Ses yeux vitreux paraissaient fiévreux. Elle voyait bien qu'il brûlait ses dernières forces pour ses enfants. En conscience, elle aurait dû les renvoyer.

Mais je ne peux pas. Je ne peux pas. Ils ont besoin de cette histoire, et je crois que lui aussi. Et moi aussi, d'ailleurs.

Rafe se laissa tomber sur la chaise à côté du lit de Darran. Il faisait de son possible pour être courageux, malgré la peine de son petit cœur.

— Votre père, dit Darran en regardant tour à tour Rafe et Deenie, avec tant d'amour que Dathné en sentait la chaleur, est un trublion... un ruffian... et l'homme le plus... courageux... que j'aie jamais... connu. Plus courageux... que notre cher... roi défunt, et Gar... avait du courage... pour vingt.

L'homme le plus courageux ? Plus courageux que Gar ? Dathné entendit son cœur battre dans ses oreilles. Il n'avait jamais dit cela. Il avait loué Asher, oui, mais jamais plus que son cher prince, le garçon qu'il avait considéré comme un fils.

— Rafel, je sais... que je te l'ai... déjà raconté, continua Darran. (Sa voix était rauque, l'air parfumé de la pièce sifflait dans sa gorge.) L'histoire de... votre père... quand il a sauvé... la vie... de Gar. Mais je n'en ai pas... parlé... à ta sœur. Je crois... je crois... (Son regard coula vers l'ombre.) Il est temps... que Deenie... l'entende.

Dathné croisa les bras contre un frisson soudain. Deenie savait que son père était un héros de Lur. Comment aurait-elle pu l'ignorer ? Mais ils lui avaient caché les détails. Elle était encore jeune. Elle avait toute sa vie pour apprendre le dur passé du royaume.

Pourtant... c'était important, qu'elle entende ces histoires de la bouche de Darran. D'une part, Asher ne lui aurait jamais raconté. Il se tortillait et faisait les gros yeux quand quelqu'un essayait de louer ses actes passés. Non seulement parce qu'il n'avait jamais aimé les démonstrations publiques de gratitude, mais aussi parce que sa victoire contre Morg était entachée par les autres morts. Surtout celle de Gar, qui le hantait en sourdine.

Mais Deenie, comme Rafel, avait le droit de connaître son père. Et les histoires avaient un caractère particulier quand elles venaient d'un étranger, plutôt que d'une mère ou d'une épouse. Dathné le savait, elle comprenait ce que les histoires de Darran signifiaient pour Rafel. De la part du vieil homme, ces histoires étaient plus... plus réelles.

Et Deenie mérite cette vérité tout autant que son frère. Elle mérite de savoir que son père est un grand homme.

Darran la regardait, l'air anxieux. Impatient. Il voulait leur offrir une dernière histoire, maintenant ou jamais. Comment pouvait-elle le lui refuser ?

Quand elle hocha la tête, son visage pâle et nerveux s'empourpra de plaisir. Une larme échappa de son œil gauche presque clos et rigola sur sa joue agitée. Dathné tira un mouchoir de sa robe et lui tamponna le visage.

— Merci, Dathné, murmura Darran quand il put de nouveau parler. Deenie. Gardénia. Vous savez... Dathné... quand je disais... que vous devriez donner... ce nom à une fille... je plaisantais.

Elle hocha la tête.

— Nous le savions.

— Ah. (Il garda le silence un moment. Puis se tourna de nouveau vers les enfants.) Très... bien. Une histoire. Cela se passe... quand votre père... était un jeune... intrépide. Le... vieux roi, Borne... était souffrant. Il envoya... son fils... le prince Gar... à Portquiet... à sa place...

Après avoir marché pour se défouler, Asher retourna à l'écurie de la tour. Les garçons d'écurie s'affairaient pour préparer la nuit, les portes grinçaient, la poignée de la pompe à eau grognait, les seaux pleins clapotaient, les lanternes à luifeu scintillaient et projetaient des ombres. Il était fâché, mais souriait de l'impatience des chevaux : des hennissements tendus, des claquements de dents et des grattements de sabot. L'air frais sentait le porridge chaud et le crottin frais. Il trouva Jed dans la salle à fourrage, comptant péniblement les carottes pour les répartir dans sept seaux à mangeoire. En voyant Asher, son visage étrangement jeune et lisse s'ouvrit sur un sourire.

— Tu vois ? dit-il en tendant le doigt d'un air fier. Tu vois ?

— Oui, répondit Asher en claquant l'épaule de son ami d'enfance. Je vois. Tu aides beaucoup, Jed.

Jed hocha la tête, le bout de la langue coincé entre les dents. La cruelle cicatrice en zigzag sur son front accrocha un reflet.

— Aide beaucoup. Aide beaucoup.

Les dernières braises de ressentiment moururent en Asher. Il avait perdu tant de choses. Par déveine, surtout. Et maintenant, il allait perdre Darran, qui le couvait comme une poule. Qui aurait cru que ce vieil imbécile avait autant d'amour à donner ?

Pas moi. J'aurais jamais cru. Parfois, je me dis que je le connaissais pas vraiment.

Après un rapide tour de cuiller dans la bouillie des chevaux, le visage baigné d'une vapeur odorante, il se percha sur le bord de la corbeille à avoine, les bras croisés.

— Jed. Jed, tu m'écoutes ?

Jed hocha la tête, comptant consciencieusement ses carottes. Ce coup à la tête, alors qu'il était ivre, ne l'avait pas privé de sa vie entière. Juste la majeure partie.

— Jed, j'ai quelque chose à te dire. À propos d'Darran.

Le visage de Jed s'éclaira.

— Mon copain Darran. Vieille bique. Vieux bête.

— Oui, la vieille bique, dit-il la poitrine prise dans un étau. Jed... viens, faut que tu m'écoutes.

Derrière la porte presque fermée de la salle de fourrage, les lads sifflaient et riaient. Ils étaient seuls ce soir, maître Divit était parti à Craquebi pour un enterrement dans la famille. Encore un mort. Encore du désespoir. Si seulement les gens pouvaient être éternels. Jed comptait à nouveau les carottes, perdu dans son esprit brumeux.

— *Jed !* lança-t-il vivement en tapant du talon contre la corbeille. Tu m'écoutes, oui ?

Son ami sursauta à ce haussement de ton et laissa tomber ses carottes.

— Pardon. Pardon.

Soudain pris de remords, Asher s'accroupit devant son ami diminué, et lui prit les poignets.

— Y a pas de pardon, dit-il doucement. T'as rien fait de mal, Jed. Rien du tout. Faut juste que tu m'écoutes.

Les yeux écarquillés, ses cheveux en bataille striés de gris, les joues et le menton hérissés d'un duvet noir et gris, Jed hocha la tête.

— Je t'écoute.

Il ne pouvait pas lui dire que Darran était mourant. Même si Jed avait compris, ça n'aurait fait que le chagriner.

— Darran va s'en aller un moment, Jed. Il m'a demandé de te dire au revoir.

— Il s'en va ? répéta vaguement Jed. Où ça ?

Bonne question. Qui savait si les prêtres de Barl avaient raison ? Y avait-il une vie après la mort ?

— À la campagne, Jed.

Jed fronça les sourcils.

— Je peux y aller aussi ? J'aime bien la campagne.

— Je sais bien, dit-il. Mais pas cette fois. Peut-être une autre fois.

— Une autre fois. Oui, oui. (Jed se releva.) Faut que j'aille donner de l'eau à Cygnet, annonça-t-il. C'est mon boulot. Je m'occupe de Cygnet.

La porte de la pièce se referma derrière lui avec un claquement. Asher resta accroupi sur le sol de brique, une douleur chaude battant sous ses tempes. Puis il se releva et commença à distribuer les rations du soir, des cuillerées d'avoine et de foin dans les seaux. Cette tâche autrefois si importante lui servait parfois de refuge.

— Triste nuit, commenta une voix familière.

Sacré Pellen. Furtif comme un chat, même avec une jambe de bois pour remplacer le tibia et le pied que Morg lui avait pris.

Quand il put contrôler son visage, Asher se retourna.

— Oui. Comment tu sais ?

Maire de Dorana depuis dix ans, Pellen Orrick était devenu coriace, et enclin aux sarcasmes vifs. La paternité lui avait rendu un peu de chaleur humaine. Puis le veuvage lui avait apporté une bonne part de rides. Deux ans plus tard, il portait encore le deuil. Il avait aimé Ibby de tout son cœur, un cœur qui n'avait jamais cru trouver une femme dans Lur.

Sans la petite Charis, je pense qu'il aurait suivi Ibby dans la tombe.

Appuyé contre l'encadrement de la porte, son uniforme de garde bleu et rouge à boutons de cuivre depuis longtemps remplacé par une laine marron sobre et respectable, Pellen se racla la gorge.

— Dathné m'a fait prévenir. Vu l'importance de Darran, elle s'est dit qu'il fallait que je sois au courant.

On pouvait toujours compter sur Dathné pour penser à ça. Lui avait été trop en colère. Trop triste.

— Elle avait raison. Y faut.

— Difficile de croire qu'on va le perdre, dit Pellen. Il fait autant partie de Dorana que le palais lui-même.

Il hocha la tête.

— Ouais.

— Tu n'en parles pas, mais je sais que le vieux et toi, vous étiez devenus proches, ces dernières années, dit Pellen tout bas. Je suis navré, Asher.

Maudit bonhomme avec sa compassion. *Va-t'en, Pellen. Je t'ai pas demandé de mettre le nez dans ce que je ressens. Hein ?*

— Ouais. Mais c'est comme ça. Y a rien d'éternel, même quand on se dit le contraire.

Le visage sec de Pellen se figea, sa sollicitude s'altéra.

— Asher ? Qu'y a-t-il ? C'est pas seulement Darran, hein ? Il y a autre chose qui te tracasse.

Naufrage. D'abord Darran, et maintenant Pellen. C'était ça, le problème, quand on avait des amis. Ils remarquaient des choses. Pire, Pellen avait été garde puis capitaine, deux fois plus longtemps qu'il avait été maire. Il n'avait jamais perdu son instinct, et c'était pour ça qu'il était encore maire. Personne ne se dépatouillait des guildes, des Doranens et de tous les fichus Olkens de la ville comme Pellen.

Bah... De toute façon, je lui en aurais parlé.

Il haussa les épaules.

— Ça fait un moment que je... que je sens des trucs. Des changements. Dans l'air. Dans la terre.

Pellen le regarda en silence, la peur montant derrière ses yeux. Pellen Orrick effrayé : c'était inédit, ça.

— Dans le *climat* ?

Bien sûr qu'il allait faire le rapprochement. Il n'en restait que quatre, maintenant, Dath, Pellen, Darran et lui, qui savaient tout ce qui s'était passé avec Jarralt et Morg. Plus que quatre qui avaient regardé le mal en face, avaient senti son haleine fétide. Le reste de Lur, sauvé, avait continué d'avancer. Mais eux demeuraient alourdis par les souvenirs, entravés par le passé. Voilà le prix qu'ils avaient payé pour que Lur puisse avancer. Et maintenant, Darran était mourant...

— Peut-être bien, marmonna-t-il. Tu sens rien, toi ?

— Moi ? (Pellen secoua la tête.) Non. Je n'ai pas vraiment de magie. (Il soupira, et ses rides se creusèrent.) C'était Ibby qui avait le don.

— T'as pas entendu parler de rumeurs dans la ville ?

— Non, dit Pellen. Je ne savais pas que je devais en guetter. Je vais tendre l'oreille, si tu as besoin.

Asher regarda derrière Pellen, dans la cour, où le cheval de son ami essayait de se signaler aux lads, plein d'espoir. Tout le ménage et le nettoyage étaient faits. D'un instant à l'autre, les lads allaient revenir, pour amener à manger aux chevaux. Les bêtes tapaient un peu plus fort contre le mur de leur stalle. Il se tourna de nouveau vers les paniers, pour finir la répartition.

— Je suis pas sûr de ce dont j'ai besoin. À part la bouillie. Tu me passes le pot ? Et la cuiller.

Le maire de Dorana l'aida donc à préparer le repas du soir. Au moment où il terminait de verser la bouillie fumante dans les seaux, les garçons d'écurie débarquèrent, leurs rires interrompus par la surprise de voir le grand Pellen Orrick avec des gouttes de bouillie sur la manche.

— Tenez, voilà, dit Asher. La tambouille est prête, avec un seau en plus pour la carne de Sa Splendeur. (Il se tourna vers Mizzil, le chef de l'équipe.) Te revoilà responsable de la maison de maître Divit, rappelle-toi. Que je voie rien de travers, sinon on va avoir une conversation.

Tandis que Mizzil et les autres juraient leurs grands dieux qu'il n'y aurait pas d'histoire,

Asher croisa le regard amusé de Pellen et l'emmena dans la cour, où le crépuscule avait enfin cédé le pas à la nuit.

— Tu veux voir Darran, alors ? demanda-t-il tandis que les lads emportaient les seaux vers les chevaux. Avant que...

Pellen hocha la tête.

— Je peux ?

— Kerril a dit que ça ferait pas de mal, répondit-il en s'éloignant de la cour. Elle peut rien faire pour l'empêcher de partir.

— Alors je vais y aller, dit Pellen en le suivant. Mais d'abord, parle-moi de ce que tu vas faire pour... l'autre histoire.

— Eh bien, Dath pense qu'il faut réunir quelques Olkens du Cercle. Elle a sans doute raison. À part elle, c'est sans doute les meilleurs mages qu'on a sous la main.

— Non, répondit Pellen avec une calme détermination. C'est toi, notre meilleur mage, Asher.

C'était plus fort que lui...

— Je suis pas mage, Pellen. Plus maintenant.

— Je sais que c'est ce que tu préfères te dire, dit Pellen. Mais je ne vais pas me disputer avec toi pour ça. Pas ce soir.

Ils avaient atteint la porte en bois de la cour de l'écurie, celle qui donnait sur le chemin tortueux qui amenait à la tour en passant par le jardin. Asher l'ouvrit pour Pellen, passa et referma derrière lui. Devant, la tour brillait de mille luifeux, chaude et accueillante. Rien n'indiquait le deuil qui se préparait sous son toit.

— Tu ne peux pas convoquer les membres du Cercle au grand jour, dit Pellen tandis qu'il marchait.

Il boitait, le pas incertain, le gravier bruissant en écho à ses pieds inégaux.

Asher le regarda de côté.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'on risque de les reconnaître. Si tu ne veux pas en faire une montagne...

— Quelle idée. Moi qui comptais claironner nos problèmes depuis le toit de la Maison d'Justice...

— Très drôle. Je t'en prie, aboie-moi dessus jusqu'à te casser la voix, mon ami, si ça t'aide à te sentir mieux.

La seule chose qui aurait aidé, ç'aurait été qu'on lui dise que cette journée était un rêve. Et puisque ça ne risquait pas...

— Tu ne peux pas non plus aller les voir, ajouta Pellen. Même si tu vis assez discrètement, les gens s'intéressent encore beaucoup à ce que tu fais.

Et naufrage, ce que c'était vrai... Il fourra les mains dans ses poches.

— Alors comment on les voit ?

— Avec un petit tour de passe-passe, je pense qu'on pourrait faire entrer ces mages à Dorana sans attirer de soupçons, dit Pellen après une longue pause. Et nous pourrions discuter chez moi. Enfin, si tu penses que le risque en vaut la chandelle. Si tu crois vraiment... (Il soupira.) J'aimerais que tu aies tort.

Ils étaient presque arrivés à la tour. Sa double porte était ouverte, le luifeu baignait les larges marches et le gravier bleu et blanc du perron. Asher posa la main sur le bras de Pellen et l'arrêta.

— Et pas moi, tu crois ? répondit-il en baissant la voix. Tu crois que ça me fiche pas une trouille bleue ?

Malgré son inquiétude, Pellen sourit.

— Toi ? La trouille ? Ha, j'aimerais bien voir ça, tiens.

Autrefois, Pellen avait risqué sa carrière et sa vie, tourné le dos à son serment solennel de capitaine, pour prêter main-forte à Asher. Simplement parce que Gar le lui avait demandé, parce que c'était un homme bon qui ne supportait pas de penser que son erreur avait fait souffrir un innocent. Ç'avait été le point de départ de leur amitié... aussi sincère, à sa manière, que celle qui l'avait lié à Gar ou à Matt.

Asher laissa ses doigts se serrer sur le bras de Pellen.

— Y a pas matière à rire, maître maire. C'est pas... (Il laissa retomber sa main et prit un moment pour souffler, simplement.) Si on s'est réjoui trop vite...

— Tu le penses ? demanda Pellen le regard fermé et la bouche serrée. Tu crois que... ça pourrait être Morg ?

— Non, répondit-il rapidement. Gar et moi, on l'a DéCréé. Il est mort. Mais ça veut pas dire que ses saletés ont été DéCréées avec lui. Tu te rappelles ce que Tollin a trouvé de l'autre côté des montagnes ? Du malheur et des ravages, sans rien de bon où que ce soit. C'est ça qui l'a tué, au final, et ceux qui l'avaient accompagné avec. Ça l'a pris moins vite que les autres, mais quand même. Je pense que l'héritage de Morg a empoisonné le monde entier.

— Et nous avec ? demanda Pellen, alarmé. Asher... (Il s'éclaircit la voix.) Pourras-tu arranger cela ? Tu... tu sais ce que je veux dire.

Oui. Il savait. Comme à Dathné, il avait dit à Pellen la vérité sur sa Climagie. Il pouvait mentir au royaume, mais pas à eux. Pas après ce qu'ils avaient sacrifié pour lui. Et de toute façon, il avait eu besoin qu'ils le tiennent à l'œil, au cas où la magie tournerait vinaigre un jour, vu qu'il était Olken et n'était pas censé pouvoir faire de la magie doranenne.

— Je sais pas, Pellen, dit-il. D'abord, faut que je sache si j'ai raison. Et après, si oui... (Il fronça les sourcils.) Je crois que je verrai quand j'y serai.

— Quand *on* y sera, rétorqua Pellen. Tu n'affronteras pas ce problème seul, Asher. Pas tant que je serai maire de Dorana et membre des Deux Conseils, chargé de protéger la ville et le royaume.

— D'accord, accepta-t-il à contrecœur. Mais faut quand même pas en parler, Pellen. Dath, toi et moi, voilà qui doit savoir qu'y a du vilain. Personne d'autre.

— Asher, je peux accepter de ne rien dire au Conseil Général, du moins pour le moment, accepta Pellen avec réticence. Mais le Conseil des Mages a le droit...

— Non, aucun droit. Tu crois que je vais aller confier une histoire pareille à Rodyn Garrick ? Après tout ce qu'y m'a dit à propos d'Ain Freidin ? Même pour lui demander l'heure, je me méfierais !

Pellen soupira avec emphase.

— Alors au moins Jaffee, le prêtre... et Sarnia Marnagh, et...

— Non, Pellen, l'interrompit Asher. C'est pas prudent. S'ils sont au courant de rien, ils pourront pas faire de vilain.

— Ça ne me plaît pas, Asher, marmonna Pellen. Je ne suis pas à l'aise avec ce genre de secrets.

— T'as intérêt à t'y faire, Pellen. Je peux pas régler cette histoire si l'Conseil des Mages me chafouine les oreilles.

— Ce... ce changement que tu as ressenti..., dit Pellen après un instant. Qui d'autre peut le percevoir, à ton avis ?

Rafel. Mais il ne pouvait pas le dire à Pellen. Rien que d'y penser, ça lui donnait envie de crier. Dathné et lui avaient fait leur possible pour protéger leur fils de la magie qu'il avait en lui... mais cela suffisait-il ? À seulement dix ans, un jeune arbrisseau, était-il déjà trop grand pour leur protection ?

Non. Non. Pourvu que ce soit pas ça.

— Je ne sais pas, dit-il. Mais si ça empire, y aura plein de gens pour le savoir.

— Dans ce cas, il ne sera plus possible de garder le secret, prévint Pellen en se passant une main sur le visage, que ce soit auprès du Conseil des Mages ou du reste du royaume. Combien de temps avant que cela devienne de notoriété publique ?

— Je sais pas non plus.

— Sais-tu quoi que ce soit ?

Asher retint sa répartie et se détourna à moitié. Se bagarrer avec Pellen sous prétexte qu'ils étaient tous les deux bouleversés par la peur et le chagrin, n'aiderait pas vraiment.

— Je sais que j'ai besoin de ton aide, Pellen. J'ai besoin de toi pour croire que je peux trouver une solution.

— Ne sois pas stupide, dit Pellen vexé. Quel que soit le problème, je sais que tu le régleras.

La sincérité de son ami était indubitable. Mais soudain, au lieu de l'aider, la confiance de Pellen était un fardeau effrayant.

Et si y se trompait ? Et si je pouvais pas ? Ça fait dix ans, et j'ai presque jamais fait de magie depuis Morg. Et si j'arrivais pas à faire ce qu'y faut ? Et si je connais pas les mots ?

Pellen le prit par l'épaule.

— Asher, ne t'inquiète pas. Quand le moment sera venu, s'il doit venir, tu sauras quoi faire. Et tu pourras me demander n'importe quoi pour t'aider. Je ne te tournerai pas le dos.

— Tant mieux, dit-il d'une voix rauque. C'est bon à savoir, Pellen.

Et puisqu'il n'y avait rien à ajouter, ils repartirent vers la tour. Ils gravirent les marches de calcaire ensemble puis montèrent à pas lourds l'escalier qui menait à la chambre calme de Darran. La pothicaire Kerril était penchée sur le vieil homme. Dathné les accueillit à la porte. Elle parvint à adresser un sourire tremblant à Pellen.

— Il n'en a plus pour longtemps. Je suis désolée. Il s'est épuisé pour les enfants.

Asher fronça les sourcils.

— Tu as laissé Rafe et Deenie...

— Oui, coupa-t-elle d'une voix durcie. C'était à moi de décider, Asher. Tu étais trop occupé à boudier.

Il ne voulait pas de dispute. Et Rafe avait prévenu qu'il voulait dire au revoir. Mais *Deenie* ?

— J'ai laissé Charis dire au revoir à sa mère, confia Pellen à voix basse. Ça lui a fait de la peine, mais c'était la bonne chose à faire. Ta Deenie est calme, Asher, mais elle est solide. Ce serait plus dur de ne pas dire adieu, je pense.

Pellen connaissait bien Deenie. Charis et elle étaient bonnes amies, complices. Deenie avait un an de moins, mais elles auraient pu être jumelles.

Asher jeta un coup d'œil à Dathné, dont les yeux débordaient presque de larmes. Malgré toute sa prudence, il sentit son cœur se fendre.

— Je suis pas fâché, Dath. T'es leur mère, tu sais ce qu'y faut faire.

— Puis-je prendre un moment avec lui ? demanda Pellen. Je ne resterai pas longtemps.

— Bien sûr, assura Dathné en lui posant la main sur le bras. Merci d'être venu.

Tandis que Pellen allait saluer le vieil homme, Dathné s'essuya la joue du revers de la main.

— Ce cher vieil homme a raconté une de ses histoires aux enfants. La tempête de Portquiet. Il a dit que tu étais l'homme le plus courageux qu'il connaisse. Oh, *Asher...*

Chaque mot était un coup de marteau qui lui broyait encore un peu plus le cœur. *Cette vieille bique, vieil épouvantail, vieux miteux...* il ne pouvait pas parler.

Pellen les rejoignit.

— Je vais vous laisser, dit-il d'une voix lourde de chagrin. Faites-moi prévenir quand... faites-moi prévenir. Nous ferons en sorte qu'on lui rende les hommages nécessaires. Lur a envers lui une dette qui nous dépasse tous.

Sur la pointe des pieds, Dathné lui déposa un baiser sur la joue.

— Merci, Pellen.

Asher hocha la tête.

— Oui. Merci.

La pothicaire Kerrill lâcha le poignet de Darran, se redressa et se retourna.

— Je suis désolée, dit-elle sans prêter attention au départ de Pellen. Je pense qu'il ne se réveillera plus.

Tandis que la pothicaire rassemblait ses affaires, Asher ouvrit les bras. Dathné se pencha contre lui, les sanglots retenus dans sa gorge.

— Reste avec lui, finit-elle par dire. Je vais m'occuper des enfants. Ils ne devraient pas rester seuls.

— Tu as raison, dit-il en lui embrassant le front.

Dathné se recula.

— Il a dit aux enfants qu'il t'aimait. Dis-lui ce que tu as à lui dire, pendant qu'il est encore temps.

Kerrill et elle partirent après cela, et il resta seul dans la chambre avec le vieil homme. Il rapprocha la chaise du lit et s'y assit.

— Pourquoi tu m'as fait te crier d'sus, vieille bique ? murmura-t-il en prenant la main glacée de Darran. J'ai donc pas assez de regrets dans ma vie, pour que tu me fasses crier sur un vieux mourant ?

Le tic sur la joue de Darran s'était calmé, sa poitrine se soulevait lentement, faiblement, à tel point qu'on se demandait s'il respirait encore. Mais il semblait en paix.

— Tu veux que je le dise, c'est ça ? demanda-t-il. Tu veux que je le dise, pour pouvoir me le renvoyer au nez ? (Il s'essuya les yeux de la manche.) D'accord, c'est bon, vieil esbournifneur. Je t'aime. T'es content ? C'est toi qu'as le dernier mot. Allez, vieux pot d'enquiquineur. Rigole donc. Allez. Vas-y.

Le silence s'approfondit, aussi étouffant qu'un tapis de neige.

— Ouais, ce serait bien de toi, hein ? Toujours le dernier mot. Faut me remettre à ma place. (Il serra les doigts.) Quand Gar est mort, je le détestais pas. Tu m'entends, Darran ? Tu m'écoutes ? Si tu le vois, dis-le-lui. Dis-le-lui de ma part.

Le silence était toujours plus profond. Une respiration retenue... une attente... puis, comme une bénédiction, les doigts froids bougèrent.

Mais pendant qu'il pleurait, Darran s'en alla.

Durant trois jours, les gens vinrent se recueillir auprès de sa dépouille, puis on plaça Darran dans la crypte royale, à côté du roi Gar, le meilleur ami de leur père.

Devant son gisant de marbre, Rafel avait du mal à croire qu'il ne s'agissait pas du vieux Darran, transformé en pierre blanche. Il ne savait pas ce qui était le plus choquant, que l'effigie soit si parfaite, ou que ce soit P'pa qui l'ait faite. P'pa n'utilisait *jamais* de magie. Rien que du luifeu, et ça ne comptait pas. Il n'en parlait même jamais. Et si quelqu'un essayait de le forcer, eh bien... ce n'était pas une bonne idée.

La seule fois où il avait eu peur de son p'pa, c'était le jour où il s'était plaint que c'était pas juste, parce que les pères des autres faisaient de la magie, alors pourquoi pas lui ? Les garçons qu'il connaissait de l'école – des Doranens comme Arlin Garrick – se moquaient de lui et lui disaient des méchancetés. Pourquoi est-ce que P'pa s'en fichait ?

Après, M'man était venue avec lui et l'avait laissé pleurer un peu sur ses genoux. Il avait huit ans, était trop grand pour pleurer, mais la colère de P'pa lui avait fait tellement peur qu'il n'avait pas pu se retenir.

— Si ces garçons se moquent encore, laisse-les parler et va-t'en, lui avait-elle dit en le serrant contre elle. Ces abrutis ne savent rien. La magie, c'est une affaire solennelle, Rafe. Ça ne sert pas à se vanter, et ce n'est pas un jouet.

— Jars joue, marmonna-t-il en reniflant. Et cet Arlin, il se vante tout le temps.

Maman lui posa l'index sur le bout du nez.

— Tu n'es ni Jars, ni Arlin Garrick. Notre famille a ses propres règles en ce qui concerne la magie. Rafe... (Elle le serra un peu plus fort contre elle.) J'espère que tu es sage. J'espère que tu te rappelles ce qu'on a dit, ton père et moi. Personne ne doit savoir que tu as de la magie doranenne en toi. Pas pour le moment. Pas tant qu'on ne t'aura pas donné le droit d'en parler.

Il avait horreur qu'on lui rappelle ça. Pourquoi fallait-il qu'il garde le secret ? Quelle importance qu'il puisse faire des trucs de Doranen ? Et il pouvait, c'est vrai. Il en faisait, parfois. Et pas seulement pour fendre des pierres. Depuis trois semaines, quand il était tout seul tranquille, il faisait de la magie doranenne chipée à Arlin Garrick et ses prétentieux d'amis. Chaque fois, il faisait les bonnes incantations et les bons symboles.

Il pouvait pas se retenir. Ça le démangeait, à l'intérieur, et il n'y avait que la magie pour le soulager. Parfois, ça devenait si fort que ça suffisait plus de casser des pierres. La première fois qu'il avait rompu sa promesse à M'man et P'pa, il avait manqué de mouiller sa culotte, tellement il avait eu peur. Il s'était à moitié attendu à être pris, ou à mourir. Mais il ne s'était passé ni l'un ni l'autre. La magie doranenne avait fonctionné. Son poney de bois peint en blanc, il l'avait rendu tout noir, et *il s'était rien passé d'horrible*.

Il avait chipé près d'une dizaine de sorts doranens depuis cette fois-là, et jamais ça avait mal tourné. Alors pourquoi il fallait qu'il garde le secret ? C'était pas juste !

— Rafe, dit M'man. Tu m'écoutes ?

— Oui, M'man, répondit-il avec un hochement de tête.

Il s'en voulait de mentir. Mais il pourrait jamais lui dire la vérité.

— Oh, Rafel, dit-elle. La vie ne se limite pas à la magie. Le courage, la sagesse, la force, ça vient de l'intérieur, pas des sorts. Crois-moi, tu ne serais pas plus heureux si ton père et moi te laissions lancer des sorts du soir au matin.

Elle avait tort, mais il devait faire comme si elle avait eu raison.

— Oui, M'man.

— « Oui, M'man », répéta-t-elle avec un sourire triste. Tu es un grand garçon, Rafe, mais tu n'es pas encore un grand. Ton père et moi savons des choses qui t'échappent encore. Tu auras ta magie quand le moment sera venu, et pas avant.

Plus tard dans la nuit, sur le lit, son père était venu le voir. Dans la chaude obscurité de l'été, il s'était assis à côté de lui, l'avait tenu dans ses bras forts et rassurants, contre sa joue qui grattait.

— Désolé d'avoir crié, Rafe, dit-il d'une grosse voix. Désolé de t'avoir fait peur. T'as seulement huit ans, t'es encore petiot. Tu comprends pas.

— Est-ce que c'est *mal*, la magie, P'pa ? demanda-t-il. Parce que j'ai de la magie, alors... ça veut dire que je suis mauvais ?

— *Non*, avait répondu son père en le serrant si fort qu'il avait du mal à respirer. Mais faut que tu sois prudent, Rafe. La magie, c'est profond, et sombre et dangereux, surtout pour toi.

Et voilà, P'pa qui faisait encore un sous-entendu, comme M'man. Ils disaient jamais rien clairement.

— Pourquoi c'est dangereux ? Parce que je suis comme toi, P'pa ?

P'pa soupira.

— C'est une petite question, mais la réponse est assez grosse pour couler des bateaux, petit. Quand tu seras un peu plus grand, on essaiera d'en reparler. Pour le moment, faut nous faire confiance, et nous écouter.

C'était toujours quand il serait plus grand. Mais c'est maintenant qu'il voulait savoir. C'était sa vie à lui, alors pourquoi c'était à eux de décider ? D'autant qu'ils avaient tort. Sa magie doranenne n'était pas dangereuse. C'était la meilleure du monde entier.

P'pa lui posa un baiser sur le dessus de la tête.

— Ça l'air méchant, hein, petiot ? Injuste, surtout. Mais j'ai jamais dit que la vie était juste. Ça, je te l'ai jamais promis.

Non, c'était vrai. Il secoua la tête contre la large poitrine de P'pa.

— Nan.

— Et je te le dirai, Rafe, vraiment. Un jour. Quand tu seras prêt à savoir.

Il faisait sombre dans sa chambre, sans même la lumière du luifeu, rien qu'un peu de clair de lune qui passait entre les rideaux, mais il leva quand même le nez pour lire l'expression de son père. Il crut y reconnaître la sincérité, la tristesse, et des souvenirs dont il ne voulait pas parler.

— Vraiment, P'pa ? C'est promis ?

— Parole, Rafe, dit P'pa avec un hochement de tête. Parole d'homme.

P'pa tenait toujours promesse. Toujours. Mais quand même...

— Plus grand comment, P'pa ?

— Juste plus grand, répondit-il avec la voix qui voulait dire *ça suffit*.

Il avait dix ans à présent, et il attendait toujours sa réponse. Après cette conversation, il s'était senti si coupable qu'il avait arrêté de chiper de la magie à Arlin. Mais ça n'avait duré qu'un petit moment : ça l'avait de nouveau démangé, et il avait été forcé de se laisser aller. Comme avant, il n'y avait pas eu de problème. Alors il avait arrêté de s'en vouloir. Il avait raison, et P'pa avait tort. La magie n'était pas dangereuse, en tout cas pas pour lui.

Mais il voulait quand même savoir ce que P'pa avait à lui dire.

Peu de temps après son neuvième anniversaire, fatigué d'attendre, il s'était tourné vers Darran.

— Pourquoi P'pa aime pas la magie ? Pourquoi ça l'énerve comme ça ?

Le vieil homme était resté un long moment silencieux à son bureau, à compter les trins dans une cassette pour les faire passer dans l'autre.

— Je pourrais te répondre, finit-il pas dire. Mais je ne sais pas si ce serait une bonne idée.

— Je le dirai à personne, avait-il assuré. C'est promis.

Darran fit la moue, continua d'égrener les trins. La porte du bureau était fermée, ils étaient tous les deux, seuls.

— La magie n'a pas été tendre avec ton père, Rafel, finit-il par dire. On l'a utilisée pour lui faire du mal. Et il l'a utilisée pour blesser, aussi. Il y était forcé, entends bien. Ton père est un homme bon. Si nous sommes en sécurité aujourd'hui, c'est uniquement grâce à lui. Mais il n'a jamais demandé ce pouvoir. Il n'a jamais été à l'aise à l'idée d'être important. Il ne le sera jamais, d'ailleurs.

Mais pourquoi ?

— Je trouve que la magie, c'est sensass, marmonna-t-il. P'pa devrait être content d'en avoir autant.

— Vraiment ? demanda Darran vivement. Alors tu n'as rien écouté de ce que je t'ai dit. Crois-moi, le pouvoir ne promet pas le bonheur. J'ai vécu toute ma vie au milieu d'hommes puissants. Écoute-moi bien, mon garçon ; pour chaque homme qu'il rend heureux, le pouvoir en rend trois autres misérables.

Darran ne comprenait pas. Bien sûr qu'il ne comprenait pas. Il était vieux, et il n'avait pas de pouvoir du tout.

— J'ai du pouvoir, et moi je suis pas misérable, Darran.

— Toi ? (Ses sourcils gris s'étaient haussés.) Rien à voir. Tu as un talent pour la magie, et encore plus pour t'attirer des ennuis. Ce n'est pas du pouvoir, ça. Et je comprends que cette combinaison rende ton père mal à l'aise. (Il plissa les yeux, soudain méfiant.) J'espère que tu ne joues pas avec ta magie, Rafel. Tu connais les règles.

Cela l'énerva. Maudit vieil homme qui le grondait. De quel droit ? Il était ni son père ni sa mère.

— Je sais, je sais, dit Darran. Je devrais m'occuper de mes affaires. Mais c'est toi qui as commencé cette conversation, Rafel, pas moi. Si elle ne te plaît plus, eh bien, je n'y suis pour rien.

Péteux, il regarda ses pieds.

— Euh...

— Rafel, je t'ai fait une confidence, et j'aimerais que tu la gardes pour toi, ajouta Darran toujours sec. Et j'aimerais que tu te rappelles une chose : si on te surveille, et que tu trouves ça agaçant, dis-toi que tes parents ne veulent que ton bien. Parce que c'est vrai, tu as du pouvoir. Mais tu n'es pas assez grand pour t'en servir, ni pour comprendre ce qu'il signifie. Crois-en ton

père. Fais-lui confiance.

— Mais je lui fais confiance ! protesta-t-il. Vraiment, Darran.

Le vieil homme ne paraissait pas le croire, et cela le contraria tellement qu'il partit dans sa cachette secrète et cassa tant de pierres qu'il dut creuser un trou pour les cacher ensuite.

Quand il eut fini, étalé par terre, le nez dans les nuages, en sueur et le souffle court, les paroles de Darran revinrent vers lui, comme des graines de pissenlit au vent.

La magie n'a pas été tendre avec ton père, Rafel. On s'en est servi pour lui faire du mal.

Il n'avait jamais entendu parler de cela. Il avait du mal à le croire. Quelqu'un avait fait du mal à son père ? Avec de la magie ? Comment c'était possible ? P'pa était... C'était... un héros. Il avait sauvé Lur. Darran était une vieille truite hors de l'eau, il ne savait rien de rien. Forcément, il se trompait. Faire mal à son père, avec de la magie ?

Personne aurait pu.

— Rafel. Rafel.

Il cligna des paupières et s'extirpa du passé pour regarder le visage sévère de son père. Il ne restait plus qu'eux dans la crypte. M'man, Deenie et tonton Pellen étaient sortis. P'pa avait l'air très triste, le luifeu lui faisait des yeux trop brillants. Il tendit la main, et P'pa lui serra les doigts.

— C'est un bon gisant, P'pa. On dirait vraiment que c'est lui.

P'pa hocha la tête.

— La magie a bien pris, ça, c'est sûr.

Il regarda de nouveau le Darran en pierre froide.

— C'est avec de la magie doranenne que t'as fait ça, hein ?

— Oui, finit par répondre P'pa. C'est Gar qui m'a appris, il y a longtemps.

Il regarda l'effigie du roi Gar.

— C'est toi aussi qui as fait celle-là ?

Il hocha la tête.

— Oui.

Rafel avait du mal à y croire. Ils discutaient de magie, alors que P'pa refusait toujours d'en parler. Il y avait peut-être un sort dans la crypte.

— J'aimerais bien faire ça, faire une sculpture de pierre du visage de M'man, quand elle sourit.

La main de P'pa se serra.

— Peut-être que tu pourras, petiot. Un de ces jours.

— Seulement si tu m'apprends, P'pa. Seulement si tu me fais faire de la vraie magie.

— De la vraie magie ? (P'pa eut un hoquet désabusé.) De la magie doranenne, tu veux dire.

— Et alors ? marmonna-t-il. C'est plus rigolo que les chansons de la terre et les fleurs.

— Rafe... (Asher le lâcha.) La seule raison pour que tu penses ça, c'est que tu sais pas ce que c'est, la magie doranenne.

Il aurait voulu crier : *Si je sais !* Il voulait montrer à P'pa ce qu'il avait appris tout seul, en chipant ce qu'Arin Garrick montrait. Mais il ne pouvait pas. Les ennuis qu'il aurait, s'il faisait ça...

Alors il tapa du talon sur le sol de la crypte, boudeur.

— Je saurais si tu me disais.

— Et je te le dirai, Rafe, riposta son père. Mais pas aujourd'hui. Commence pas.

— Mais non, protesta-t-il. Mais... P'pa, moi aussi je veux faire des visages dans le marbre,

comme toi. Parce que c'est beau.

Même fâché, Asher se laissa aller à sourire.

— C'est beau, hein ? T'essaierais pas de m'attendrir, hein petiot ?

— Non, P'pa, répondit-il, sincère. (Même si bien sûr, si, un peu, et ils le savaient tous les deux.) Mais je dis juste... tu pourrais pas m'apprendre les mots ? Me les dire ? Juste une fois ?

Il en avait tellement envie que ça lui faisait mal à la poitrine. P'pa et lui, qui feraient de la magie ensemble. Plus besoin de se cacher.

P'pa poussa un lent soupir.

— T'es pas assez fort, Rafe. Une fois que la magie doranenne te rentre dans la tête, on peut plus la ressortir, même pas si on en a envie. Elle reste posée là, comme un crapaud. Et ça te change, petiot.

P'pa avait l'air pire que triste, maintenant. Sonné, Rafel croisa les bras.

C'est pas vrai, P'pa. J'ai pas changé. J'ai pas un crapaud dans la tête.

— Rafel, dit P'pa en s'accroupissant devant lui. Écoute. Faut que je te pose une question. Faut que je te la pose, et faut que tu me répondes pour de vrai.

Il hocha la tête, lentement. La peur lui assécha la bouche. *Il sait ? Il a découvert ?*

— D'accord, P'pa, c'est promis.

— Qu'est-ce que tu as dit à Darran, que t'as pas dit à ta mère ou à moi ? Sur la magie ? Sur... ce que tu sens dans la terre ?

La peur se mua en indignation. *La vieille bique ! Le vieux saligaud. Il avait promis de rien répéter.* La trahison le prit comme un poisson à l'hameçon, et le laissa bouche bée.

P'pa serra ses épaules. Il lui fit les gros yeux, féroce, en le secouant un peu.

— Ça sert à rien d'en vouloir à Darran, petiot. Il est mort, y t'écouterà pas. Et moi, faut que je sache ce qui s'est passé. Quand t'as senti des choses bizarres ?

— La semaine dernière, confia-t-il d'une petite voix.

Il foudroya le Darran de pierre derrière ses paupières mi-closes. *T'avais promis. T'avais promis.*

— Et qu'est-ce que tu faisais ? De la magie ?

Il dut regarder le sol une fois de plus, de peur que son secret coupable se lise dans son regard.

— Non, P'pa. Je travaillais avec les cubes, c'est tout.

Les cubes que la pothicaire Kerril lui avait donnés pour s'entraîner, pour que la magie doranenne ne commence pas à lui pétiller dans le sang. P'pa aimait pas ça du tout, mais Kerril avait dit que c'était obligé. Kerril avait dit que c'était stupide de faire comme si la magie n'existait pas, comme si elle n'était pas là. Rafel n'avait rien répondu, il avait eu trop peur que son secret devienne visible, là aussi. Mais non. Et depuis près de cinq mois, donc, il s'entraînait avec les cubes que Kerril lui avait donnés. Elle avait raison. Ça aidait à repousser le besoin de faire de la magie. Mais... mais...

— P'pa ! demanda-t-il le cœur bondissant. C'était de ma faute ? C'est moi qui...

— Non ! répondit P'pa presque en criant. Rien de tout ça est de ta faute, petiot.

Étourdi de soulagement, il faillit tout avouer. Faillit tout raconter à P'pa – puis ravala les mots juste à temps. Ni P'pa ni M'man devaient savoir. Ils pourraient pas comprendre.

— Rafe, dit doucement P'pa. Dis-moi ce que tu as ressenti. Ça va. T'as pas fait de bêtise.

Du moment bien sûr que Rafel gardait son secret et n'avouait pas la bêtise lui-même.

— J'ai senti comme un grattouillement bizarre, un peu partout.

— Comme des fourmis qui font la course sous ta chemise et ton pantalon ?

Il opina du chef.

— Et après, un genre de vertige, comme si on t'avait mis dans le moulin à poivre et qu'on te secouait ?

— Oui, P'pa, murmura-t-il. Et après l'air... l'air...

P'pa soupira.

— L'air, c'était comme s'il se faisait tordre le cou ? Comme un poulet ?

Un petit sanglot échappa à Rafel.

— Oui. Comment tu...

— Oui. Ta mère et moi aussi, on l'a senti. Combien d'autres fois tu l'as senti, Rafel ?

— Une seule. Le jour où Darran est tombé malade.

Il en eut honte, mais sa voix se brisa. Il sentit ses yeux le brûler, et sa lèvre trembler. Il avait envie de pleurer comme Deenie, qu'il laissait dans son coin parce que les filles, ça joue pas avec les garçons.

P'pa le serra fort.

— Pourquoi tu nous en as pas parlé ? (Il paraissait blessé.) Pourquoi t'es allé voir cette vieille bique plutôt que nous ?

— Je voulais pas vraiment lui dire, P'pa, assura-t-il avec l'impression de planter un couteau dans le cœur de son père. Mais y venait te chercher, c'était pendant que je m'entraînais avec les cubes, et c'est là que j'ai senti tout ça. (Une nouvelle bouffée de colère chaude.) Il m'a vu, il m'a demandé ce qui se passait... Il avait dit qu'il répéterait pas.

— Il en a parlé seulement parce qu'il allait mourir, et qu'il fallait que quelqu'un soit au courant. Rafe, pourquoi t'as gardé le secret ?

Il frotta le sol du bout du pied.

— Je pensais que peut-être j'avais une maladie, marmonna-t-il. J'ai cru que tu m'interdirais d'aller avec Jars et son père à la brasserie d'Banting.

— Et la deuxième fois ? demanda P'pa avant de secouer la tête. J'imagine, avec Darran souffrant...

Il hocha la tête. Et même si en guise de maladie, c'était la mort que Darran avait attrapée, même s'ils étaient devant son cercueil, il se sentait quand même en colère. Parce que Darran avait *promis*.

— Rafe, dit P'pa à qui l'humeur n'échappa pas. Il est mort, le corbeau. Tu lui pardonnes, hein ? Tu te sentiras mieux, va.

Il n'en était pas certain, mais c'était P'pa qui lui demandait, alors il se tourna vers le cercueil et embrassa le front de pierre.

— Je te pardonne, Darran. Tu devais penser que c'était la bonne chose à faire.

— Rafe, dit P'pa au bout d'un moment en s'asseyant sur le sol froid de la crypte. Tu me crois, hein, quand je te dis que c'est pas à cause de tes cubes que les choses sont bizarres ? Parce que c'était pas ta faute, pas plus que c'est de ta faute si tu peux faire de la magie doranenne.

Ça voulait dire qu'ils allaient enfin en parler ? Soudain plein d'espoir, il s'assit à côté de son père.

— Alors pourquoi tu me laisses pas faire de magie, P'pa ? Si j'ai rien fait de mal, pourquoi tu m'apprends pas ?

P'pa secoua de nouveau la tête.

— Parce que ce n'est pas si simple, petiot. C'est pas parce qu'un truc est pas mal que c'est forcément une bonne idée.

— aura un moment où tu feras de la magie doranenne, mais on y est pas encore.

— Mais...

— Je t'ai dit, Rafe, la magie doranenne, ça te prend par surprise. Et on comprend pas ce que ça veut dire avant qu'y soit trop tard.

P'pa ne paraissait plus blessé. Il avait l'air en colère, comme s'il voulait sortir la magie qu'il avait en lui.

— P'pa, dit Rafel d'une petite voix. Je... moi, elle me dérange pas.

— Ah bon ? dit P'pa presque surpris. Elle te flanque pas les pétoches ?

Il secoua la tête, dépit. Comme si ne pas détester sa magie, c'était comme détester son père.

— Non.

— Jamais ?

En rappelant ce que ça faisait de casser des pierres, de faire danser les feuilles ou de façonner des grenouilles, des chiens ou des chevaux dans l'eau de son bain, en se rappelant toutes les autres merveilles, il regarda ses genoux. Il pourrait toujours mentir. Il pourrait dire que oui, parfois, ça lui faisait peur, et peut-être que P'pa serait content. Mais il voulait pas. Il savait pas pourquoi, mais ce serait pire que de ne pas avouer son secret.

— Non, P'pa. Ça me fait pas peur. Pas du tout.

— Rafe, Rafe, soupira son père. Qu'est-ce que je vais faire de toi ?

Plus que tout, il aurait voulu répondre « Laisse-moi devenir un mage ». S'il avait été Doranen, il apprendrait déjà de la magie. Il serait comme Arlin Garrick, à faire que des sorts du soir au matin. S'il avait été comme Jars, un Olken comme un autre, il aurait fait de la magie olkenne, et personne se serait posé de question.

Mais je suis ni l'un ni l'autre. Comme P'pa, je suis les deux. Et il croit que parce que lui, il aime pas ça, je devrais pas aimer non plus. Et ça, c'est pas juste.

Il ne pouvait pas dire ça à P'pa, il était trop petiot. Il rougit, et sentit monter sa contrariété.

— Rafe, si tu sens encore des choses comme ça, faut que tu me dises, ou à ta mère.

— D'accord, P'pa. (Il se mordilla la lèvre.) P'pa, ça veut dire quoi, ce qu'on a ressenti ?

P'pa s'appuya sur la tombe de Gar pour se relever. Le luifeu faisait danser des ombres sur son visage tandis qu'il se promenait entre les effigies de marbre paisibles sans les voir.

— Je l'ai senti, P'pa, alors tu devrais m'expliquer, dit-il avec audace.

Personne donnait d'ordres à P'pa. Enfin, personne à part M'man. P'pa lui lança un regard appuyé, mais ne le gronda pas. Il fronçait les sourcils, comme quand ses pensées étaient embrouillées.

— Dis-moi, P'pa, s'il te plaît. Je répéterai pas, parole, d'homme à homme.

P'pa avait une tête à vouloir jurer. Vraiment jurer, avec beaucoup de vilains mots, ceux que M'man aimait pas entendre.

— C'est compliqué, Rafe. C'est pas une affaire de petiot.

Agacé, agacé...

— Peut-être pas, P'pa, mais j'ai senti la même chose que M'man et toi. J'ai pas demandé à le sentir, mais c'est comme ça. C'est pas juste si tu me dis pas.

P'pa arrêta de faire les cent pas. Il s'arrêta aux pieds de Gar et regarda son visage de marbre froid d'un air sévère. C'était un beau visage. Triste, et sage. Si jeune. Difficile

d'imaginer P'pa si jeune que ça, le même âge que le Roi Gar quand il était mort. Il n'était pas vraiment vieux, maintenant, pas autant que tonton Pellen, mais il avait *l'air* vieux. Pas ridé, mais triste. Fatigué.

J'avais jamais vu qu'il avait l'air fatigué. Jamais vu que ça le vieillissait.

Il se sentit étrange, tout d'un coup. Hors du monde, en train d'observer son père. Toutes ces pensées bizarres dans sa tête. Tout ce qu'il remarquait.

— J'avais ton âge quand ma mère est morte, raconta P'pa tout bas. Elle est tombée malade, et aucun pothicaire pouvait l'aider. D'un coup, j'étais plus un petiot. Mon P'pa était perdu, sans elle. Mes frères... eh bien... (Son visage se crispa.) C'était pas l'amour qui les étouffait. J'ai appris des choses, Rafe. Je les ai apprises trop tôt. (Il indiqua le gisant de Gar d'un mouvement du menton.) Et lui aussi. On avait aucune raison d'être amis, à croire. C'était un prince, et pas moi. Mais il a appris des choses aussi, quand il était jeune, et ça l'a rendu triste. Je savais ce que ça faisait, ça. C'est comme ça qu'on était amis. Il vivait triste, et il est mort triste. Il a jamais eu la moindre chance. Rafe, t'as pas besoin de savoir ce qui se passe. Pas encore, en tout cas. Quand il faudra que tu saches, je te dirai. Parole, d'homme à homme. Mais reste donc un petiot, pour le moment. Tu grandiras bien assez vite.

Rafel le regarda, et sut que ce serait un gaspillage de salive de se plaindre. Comme avec sa magie, il n'avait pas son mot à dire. D'accord, s'il voulait être honnête, le dérangement dans la terre, ça, ça lui faisait un peu peur. Il s'était convaincu que c'était rien du tout, mais au fond de lui, il savait que c'était pas vrai. Et sans rien dire, P'pa le lui avait confirmé.

Il pourra pas faire semblant que je suis normal cent sept ans. Un jour, il pourra plus me traiter comme un petiot.

— Rafel, dit P'pa d'une voix sévère.

La voix qu'il utilisait quand ce qu'il disait, ça valait autant que la loi. Sa voix de la Maison d'Justice.

— C'est de l'affaire sérieuse. Ce que t'as ressenti, faut pas le répéter. T'as parlé à Jars, ou à quelqu'un d'autre ?

Il avait eu envie d'en parler à Jars. Il lui racontait presque tout. Mais il avait attendu de se sentir un peu moins patraque.

— Non, P'pa. Seulement à Darran.

— Bon. C'est déjà pas mal. Alors tu dis rien à Jars, compris ? Va pas faire le malin avec ce que t'as senti, et va pas essayer de savoir s'il l'a senti aussi. T'en parles à personne. J'ai ta parole ?

Il hocha la tête, ravalant sa déception. Il avait horreur de faire des secrets à Jars.

— Oui, P'pa.

— Gentil petiot, dit P'pa. Allez, on ferait bien de rentrer, ou ta mère va penser que nous aussi, on s'est changés en marbre.

Côte à côte, ils quittèrent la crypte, le luifeu s'éteignant derrière eux, et sortirent en clignant des yeux dans le Jardin du Souvenir. Chaque fois qu'il venait là, il s'arrêtait pour regarder la statue de l'homme dont il portait le nom, qui était mort en héros dans la guerre contre Morg. Il ne savait pas vraiment comment ça s'était passé. Darran lui avait jamais raconté cette histoire-là. Mais chaque fois qu'il venait là avec P'pa, chaque fois qu'il regardait le visage de son père, il savait que c'était une histoire triste.

Il y avait quelques autres promeneurs, dans le jardin, parce que tout le monde aimait les fleurs et les arbres, mais personne n'essaya de leur parler. Toute la ville savait qu'on enterrait

Darran aujourd'hui. On les regarda, pourtant. Il y avait un vieux qui pleurait. P'pa le remarqua, mais il ne dit rien.

— Allez, dit-il après un bon moment à regarder les statues de Veira, Rafel et Matt. Le dîner doit nous attendre à la tour, et ta mère avec sa cuiller en bois pour nous taper, vu qu'on est en retard.

Cela le fit glousser, même s'il était encore déchiré, entre tristesse et énervement.

— Pas toi, P'pa. M'man irait pas te taper.

P'pa leva les yeux au ciel.

— Y a personne que ta mère taperait pas, Rafe. Elle a peur de rien, cette mégère. Quand tu te marieras, essaie d'en trouver une comme elle. La vie sera plus douce, comme ça.

Il sourit.

— T'a traité M'man de mégère.

— Faut que tu te laves les oreilles, toi. Jamais de la vie j'aurais fait ça, répondit P'pa avec le même sourire. Allez, agite tes guiboles, petiot. C'est l'heure d'y aller.

En partageant un sourire, ils tournèrent le dos au jardin et rentrèrent chez eux dans un silence détendu. Au-dessus d'eux, la lune fantomatique fit un clin d'œil au soleil tombant, et les oiseaux de nuit se réveillèrent pour chanter dans les djelba. Les oiseaux de nuit n'arrêtaient jamais de chanter, comme s'ils n'étaient jamais tristes.

Rafe ravala un soupir léger. Où que soit Darran, il espérait que le vieil homme les entendait.

Assis nu, Asher écarta les cheveux emmêlés du visage de sa femme et embrassa la commissure de ses lèvres. Elle bougea les lèvres contre celles de son mari, incurvées en un sourire, et elle lui donna une petite tape sur la fesse.

— Relève-toi, espèce d'ours.

Asher obtempéra, roula sur le côté et la ramena contre lui d'un seul bras. Leurs peaux moites collaient légèrement ; elle sentait la rose et l'abricot. Avec un soupir satisfait, la tête bien installée contre l'oreiller, il posa une main sur le sein de son épouse. Elle lui couvrit la main, et ils restèrent un instant dans un silence douillet.

— Cette vieille bique avait atteint un sacré âge, souffla-t-il enfin. Meilleur que mon P'pa, paix avec Barl.

Les doigts de Dathné traçaient des motifs abstraits sur le ventre d'Asher.

— Je me demandais si tu y avais pensé. Mais tu n'avais rien dit, et n'avais pas envie de me mêler de ce qui ne me regardait pas.

Il eut un gloussement de gorge.

— Il y a un début à tout, hein ?

— Brigand, gronda-t-elle en le pinçant. Donc. Tu as fait la paix avec ce cher vieil homme ?

Elle ne lui avait pas posé de question, le soir même. Cela faisait partie de ce qu'il aimait chez elle, cette capacité à attendre, en silence, qu'il soit prêt à parler.

— Oui, répondit-il en sentant à nouveau les doigts froids de Darran dans sa main. On a réglé ce qu'il fallait.

Elle déposa un baiser sur sa poitrine.

— Tant mieux. Vous avez fait un drôle de chemin ensemble. Vous vous faisiez de la peine, parfois exprès et parfois pas... mais malgré cela...

C'était drôle. Elle était bien plus dure que lui, mais elle savait aborder des sujets si proches du cœur, alors que lui en était incapable.

— Ne t'inquiète pas, ajouta-t-elle avec un sourire. Je vais pas te larmoyer dessus, maître Asher.

Il la remercia d'un autre baiser, lent et tendre. Elle rit, un murmure d'amusement, et lui passa la main dans le dos, les doigts rebondissant sur les cicatrices.

— Tu as parlé à Rafe ? demanda-t-elle en posant la tête sur son épaule. J'espère que oui. J'avais fait sortir Deenie et Pellen pour vous laisser un moment tous les deux.

— Oui, je lui ai parlé.

— Et ? insista-t-elle après un moment.

Il soupira.

— Et il aime pas beaucoup qu'on le retienne, Dath.

— Ça, je le savais déjà, répondit-elle. Il voudrait courir avant d'apprendre à marcher, depuis le jour où il a claqué des doigts et appelé du luifeu. Tu te rappelles ? Il n'avait même pas un an. Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je lui ai dit de pas s'inquiéter de ce qu'il avait senti. Que c'était important, mais que toi et moi, on s'en occupait, parce que c'était notre travail, et pas le sien.

— Tu sais... (Les doigts délicats cessèrent leur mouvement sur sa peau, et il en ressentit aussitôt le manque.) Nous ne pourrons pas le retenir sans cesse. Il ne faut pas. Son pouvoir finira par remonter à la surface, même si nous essayons de le garder enfoui.

Il sentit son cœur battre plus fort, son sang se glacer, en y pensant.

— J'ai jamais dit que son pouvoir devait jamais revenir, Dath. Mais il a que dix ans. Il lui reste toute sa vie, pour la magie. Ça peut attendre.

— Vraiment ? ajouta-t-elle en se redressant sur un coude pour le regarder dans les yeux.

Le clair de lune teintait son visage d'argent et lançait des reflets mystérieux dans ses yeux solennels.

— Asher, toi et moi sommes des enfants de l'ancien royaume. Lui est né dans le nouveau. La magie fait partie de son héritage. Comme de tous les Olkens, s'ils choisissent de l'accepter. Et il a pris sa décision, mon amour. Il veut ce avec quoi il est né, la magie olkenne et la magie doranne. Ce que nous voulons... ce que toi, tu veux... ça n'a aucune importance. Enfant ou non, nous ne pouvons pas ignorer ce qu'il pense.

— Parle pour toi, rétorqua-t-il. Moi, je peux. C'est mon fils, et je suis son père.

Elle se laissa retomber sur le matelas de plumes et leurs couvertures.

— Quand tu dis ce genre de choses, Asher, tu dois beaucoup ressembler à tes frères.

Ces paroles le piquèrent au vif, comme elle s'y était attendue.

— C'est pas juste, Dath. Je suis pas comme Zeth et les autres. J'utilise pas mes poings ou ma ceinture, et je crie pas. Je suis pas du genre à le laisser tomber quand il aura plus rien qui m'intéressera. Non, et je suis pas non plus comme mon P'pa. Il a laissé le deuil l'aveugler à ce qui se passait sous son nez. Mais moi, je suis pas aveugle, Dath. Rafe, c'est toute ma vie, et tu le sais, nom de nom. Y a rien que je ferais pas pour lui.

— À part le laisser être lui-même, souffla-t-elle. Asher, il n'est pas comme toi. Il n'est pas...

— Il est pas quoi ? Vas-y, Dath. Me dis pas que t'as perdu ta langue.

Elle resta allongée à côté de lui, son visage assombri au clair de la lune.

— Il n'est pas terrorisé, finit-elle par dire. Il n'est pas amer. Dans sa vie à lui, la magie se fête, elle ne s'écarte pas d'un coup de pied.

Il en resta estomaqué.

— Mon amour, tu ne peux pas le protéger, dit-elle en posant la main sur le cœur affolé de

son mari. Pas contre ça. Barl nous vienne en aide, Asher, nous l'avons isolé, et il a quand même ressenti tout ça. Que ça nous plaise ou pas, c'est la vérité qu'il va falloir accepter, une fois pour toutes. Rafel est un mage puissant, avec de la magie doranenne en lui. Et rien de ce que nous ferons ne le changera.

Il ferma les yeux.

— Tu m'as jamais traité de lâche. Pas une seule fois. Pas même chez Veira, alors que j'étais mort de peur. Tu trouves que je suis un lâche parce que je veux protéger notre fils ?

— Avoir peur et être lâche, sont deux choses très différentes, et tu le sais, riposta-t-elle. N'essaie pas de transformer ça en dispute pour dévier la conversation, Asher. Et c'est *notre* fils. Pas seulement le tien.

— Oui, c'est notre fils, dit-il en se rasseyant. (Elle laissa sa main tomber loin de lui, mais il n'en sentit pas le manque.) Et personne dans ce royaume sait mieux que nous quel mal un mage puissant peut faire. C'est ça que tu veux pour lui ? Après ce qu'on a vécu ? Avec les rêves qu'on a encore, dix ans plus tard ?

— Je veux la même chose que toi, dit-elle. Le bonheur de Rafe, et la sécurité de Lur.

Il sourcilla quand elle lui posa une main chaude entre les omoplates.

— Il trouve qu'on lui fait la vie dure, mais c'est un petiot, encore. Il sait rien de rien. Si on le laisse patouiller dans la magie, Dath, il apprendra bien vite ce que ça veut dire d'être malheureux. Je te jure, si je pouvais lui arracher sa magie, je le ferais.

Un grincement des lattes du sommier quand elle se redressa à côté de lui. Une caresse de chaleur quand elle soupira sur sa peau nue et lui enlaça la poitrine.

— Oh, Asher.

— Peut-être que Kerril peut préparer une potion, dit-il en regardant la lune, grosse, pleine et lumineuse, derrière la fenêtre. De quoi étouffer ce qui bouillonne en lui, en plus... en plus de ce qu'on a enfermé. Il est trop jeune, Dath. Il est pas prêt pour ce que ça veut dire.

— Je croyais que tu n'en étais plus là, murmura-t-elle la joue contre son dos. Dix ans, c'est long. Je croyais... j'espérais... N'accepteras-tu jamais ce que tu es ?

— Et je suis quoi, Dath ? Un pêcheur qui peut pas aller en mer. Un pêcheur qui déborde de magie qu'il a jamais demandée. Un père qui peut même pas protéger son fils. Un père qui l'a empoisonné, qui lui a légué la douleur, dame, avec...

— Asher, arrête ! dit-elle en le serrant à lui faire craquer les côtes. C'est le chagrin qui parle. Tu dis tout ça parce que tu as les nerfs en pelote, depuis cette histoire de Carte de Climagie. Ton imagination bat la campagne, et redoute le pire sans raison. Tu fais l'idiot. Ça ne te ressemble pas.

Avec une profonde inspiration, il se retourna et l'attira dans ses bras. Enfouit le visage dans ses cheveux, enterra ses peurs dans la sensation de sa chair tendre sur des os de diamant et d'or.

— Là, mon amour, là, murmura-t-elle en l'apaisant de ses mains chaudes. Tout ira bien. Rafe s'en sortira. Quelle que soit l'adversité, nous y survivrons. Tu es le Mage Innocent, mon amour. Tu es né pour vaincre.

Parce qu'il l'aimait, parce qu'elle était sa reine, il lui montra son visage.

— Tu en es sûre ? Tu me le promets ?

Les larmes scintillaient dans les yeux de Dathné.

— Je te le promets.

Ils firent de nouveau l'amour, moins tendrement. Et après, épuisés et pantelants, ils

attendirent un long moment que le sommeil les prenne.

— Tu as contacté les membres du Cercle ? demanda-t-il en entendant sa voix traînante. Il faut qu'on règle ça, Dath.

Les cheveux détachés de sa femme le chatouillèrent quand elle secoua lentement la tête.

— Demain, dit-elle d'une voix ensommeillée. Je les préviendrai demain. Maintenant que Darran est en terre, je vais pouvoir m'occuper d'autre chose.

Il n'avait pas voulu la harceler.

— D'accord. Demain.

— Ne t'inquiète pas, murmura-t-elle au bord du sommeil. Ensemble, nous irons au cœur des choses. Ce mystère a forcément une réponse, et ils nous aideront à la trouver.

Lui-même assoupi, il porta les doigts à sa vieille cicatrice sur sa poitrine. Sentit l'éclat de cristal du Cercle qu'il portait encore en lui, qu'il aurait pu retirer une centaine de fois... mais avait gardé.

— Oui, dit-il. Oui, on la trouvera.

Il ne savait pas s'il y croyait ou pas.

Le cœur battant, Rafel ferma la porte de la bibliothèque derrière lui. Il n'avait pas le droit d'être là. Pas sans adulte. Il n'était pas censé savoir ce que P'pa gardait dans le gros coffre sous la fenêtre. Et encore moins y tripatouiller.

Et pourtant, il était là, tout seul. Parce que c'était dans sa tête comme un ver dans sa pomme, de regarder dans ce coffre plein de livres et de parchemins sur la magie doranenne.

Deux jours après qu'ils avaient mis Darran dans la crypte royale, il avait entendu P'pa discuter avec tonton Pellen d'une affaire de magie doranenne qu'il avait dû juger dans la Maison de Justice. Il avait étudié les réflexions de Durm sur le sujet, dans ses journaux. Tonton Pellen avait marmonné que l'idée que cette magie tombe entre les mauvaises mains le rendait très nerveux. Et P'pa avait répondu de pas s'inquiéter, parce que c'était bien à l'abri dans le coffre de sa bibliothèque, où aucun autre œil que les siens pourrait les voir.

C'était tout ce qu'il avait entendu. P'pa et tonton Pellen avaient descendu l'escalier pour retourner à l'écurie. Mais ça ne lui sortait plus de la caboche, et ça l'empêchait de dormir de penser qu'il pourrait apprendre des sorts qu'Arlin imaginait même pas. Et puisque P'pa voulait pas lui montrer, alors qu'il aurait dû...

Puis, une semaine après cette conversation, se présenta soudain une occasion de jeter un coup d'œil dans le coffre. P'pa et M'man étaient sortis tôt pour aller chez tonton Pellen, et Deenie passait la journée avec Charis, surveillées par Cluny. Vu qu'y avait plus de vieux Darran dans la tour, Barl ait pitié, il pouvait se faufiler dans la bibliothèque de P'pa et farfouiller dans ce coffre de magie. Parce que les sorts qu'il avait chipés à Arlin, ça allait, mais c'étaient pas des gros sorts. Et il voulait vraiment, vraiment essayer un gros sort.

Alors, tout en sachant que c'était mal, il attendit qu'il n'y ait plus personne et se glissa dans la bibliothèque comme une anguille dans les algues. Et s'il avait un tout petit peu honte, au fond de lui, de faire ça dans le dos de P'pa, de trahir sa confiance ? Il ne voulait pas y penser. Un secret de plus, ce n'était pas grand-chose. Et puis si P'pa lui avait parlé, comme il avait promis, Rafel n'aurait pas eu besoin de se cacher, d'abord.

Le coffre mystérieux avait un verrou.

Et pas un verrou ordinaire, avec une clé en bronze à tourner dedans. Non, un verrou de magie doranenne. Il la sentait bourdonner dans son esprit, derrière ses yeux. Avec un froncement de sourcils, Rafel se laissa tomber sur le tapis. Aucun sort qu'il avait pu chiper à Arlin ne lui serait utile.

Naufrage.

Il ferma les yeux. Restait très calme, très immobile. Laisse le bourdonnement dans sa tête lui dire à quoi ressemblait le verrou... et peut-être comment le défaire. Dans sa tête, il vit une grosse pelote, des boucles et des nœuds hérissés d'épines. Mais s'il tirait *là...* puis *là...* donnait un peu de jeu et faisait jouer *juste là...*

Avec une étrange élasticité, le verrou magique doranen céda. Surpris, Rafel ouvrit les yeux. Il avait réussi. Tout seul, sans même un sort d'Arlin pour l'aider. Et cette sensation, la sensation épaisse et chaude dans son sang que laissait toujours la magie, le rendait fort et... et... invincible. Aucun sort d'Arlin lui avait jamais donné ça, l'impression d'être un vrai mage. Lui, Rafel de Dorana, il avait défait le verrou de son père.

Et si P'pa s'en rend compte, c'est moi qui vais être défait...

Mais il était trop ivre de sa victoire pour s'en inquiéter. En vitesse – il y avait des risques qu'une des bonnes vienne faire la poussière à l'étage dans pas longtemps – il souleva le couvercle et regarda son contenu d'un œil avide.

Tous ces livres ! Tous ces parchemins ! Toute la magie doranenne secrète !

Prudent, puisque P'pa s'en rendrait compte s'il dérangeait trop le contenu du coffre, il fouilla dans le trésor interdit. Lut un peu de ci, un peu de ça, et comprit quelques bribes. Pas tout. Pas grand-chose, en fait. Mais il sentit le bourdonnement dans son esprit s'agiter, plus fort. Sentit la démangeaison dans ses doigts, qui avaient envie de jouer.

Mais il n'osa pas. *Si quelque chose allait de travers...*

Jars avait dit, un jour qu'ils parlaient de magie, que la plupart des livres de Durm avaient fini à la bibliothèque du Conseil Général. Son père, Conseiller à l'époque, aurait pu en ramener chez lui s'il avait voulu. À part qu'il ne s'intéressait pas à la magie doranenne, qu'avait rien à voir avec le houblon et la bière, et Jars disait qu'il ne voulait pas se prendre un taquet en lui demandant, merci bien.

Mais par rapport à ces livres de magie-ci, les autres n'étaient rien. Il s'en fichait, de ne pas pouvoir les lire. Ces livres, avec le nom de Durm écrit à l'encre passée sur la page de garde, étaient spéciaux. Et un jour, il les lirait, et il apprendrait tous les sorts. Un jour, il aurait fait tout ce qu'ils contenaient de magie. Et alors, il se sentirait comme un vrai mage *tous les jours*.

Mais pas aujourd'hui. Il ne pouvait plus rester dans la bibliothèque de P'pa. Derrière la porte, il entendait Biddy chanter, fort et faux comme d'habitude, tandis qu'elle faisait la poussière en descendant l'escalier de la tour. Si elle le trouvait là, elle ferait un tel bazar...

À contrecœur, il allait refermer le coffre. Puis il aperçut un gros rouleau rangé sur le côté, bien plus récent que les autres. Rafel le tira de là en retenant son souffle, dénoua le ruban qui le fermait, et le laissa se dérouler un tout petit peu.

Son cœur battit si fort qu'il crut que sa poitrine allait éclater. *Récit de l'expédition par-delà le Mur de Barl, par maître Tollin*. Il aurait voulu danser, crier ou éclater de rire. Sans s'occuper de Biddy qui approchait, il laissa le parchemin se dérouler.

Et découvrit qu'il y avait trois copies de ce récit, rangées ensemble. Le texte était écrit en pattes de mouche, afin que les souvenirs de Tollin logent sur le recto et le verso de la même longue feuille de parchemin.

Rafel fixa sa découverte du regard, les mains moites. Tout ce qu'il voulait savoir sur les aventures de Tollin, que P'pa et M'man avaient refusé de lui raconter, dont même ce vieux bavard de Darran ne voulait pas lui parler...

Je pourrais en prendre un. Je pourrais. Pourquoi il leur en faut trois ? Ils ont pas besoin de trois. Si je le cache, personne le saura.

Tous ces livres et ces parchemins de magie. Toutes les vérités que P'pa refusait de partager. La magie dont on le privait. Ce qu'il ignorait... alors qu'il avait le droit de savoir.

Vite, il prit l'un des parchemins de Tollin, le plia et le replia encore pour le fourrer sous sa chemise, dans la ceinture de son pantalon. Il enroula les deux autres, noua le ruban, remit le

récit à sa place et ferma le couvercle avec délicatesse.

Puis il se rendit compte... qu'il fallait à nouveau le verrouiller.

Oh.

Les yeux fermés et l'esprit au repos, sentant ce gros parchemin se réchauffer lentement contre sa peau, il prit les brins défaits du verrou de son père et... les remit comme ils étaient avant. Sans trop savoir comment, mais conscient d'y arriver. Il sentait exactement quel morceau allait où, afin que P'pa découvre jamais ce qui s'était passé.

Quand il eut fini, Rafel ouvrit les yeux, ébranlé par le reflux du bourdonnement dans son esprit. Le coffre était de nouveau verrouillé. C'était le moment de partir. Jars et lui devaient se retrouver à la porte de la ville pour aller faire du cheval. S'il ne se dépêchait pas, il allait être en retard.

Il ferma la porte de la bibliothèque derrière lui et entendit les pas lourds de Biddy. D'une seconde à l'autre, elle allait le trouver.

Il décampa.

— Hé hé ! On fait la course ! cria Jars dès qu'ils furent sortis des portes de la ville.

Il piqua aussitôt des talons dans les flancs de son poney. Les yeux écarquillés, les oreilles couchées, l'animal agita la queue et fila ventre à terre.

Rafel le suivit du regard, puis poussa un cri à glacer le sang. Cerf comprit aussitôt. Avec un renâlement et après une ruade, la monture de Rafel accéléra. Heureusement que la route était déserte. À eux deux, ils auraient facilement fait verser une calèche dans le fossé.

Hilare, le souffle court, le vent dans le visage, Rafel galopa à la suite de Jars.

Les talons battants, les coudes agités, ballotté de gauche et de droite sur sa selle – le maître d'écurie Divit disait que son meilleur ami était calme comme un furet – Jars quitta la route et traversa la prairie vers le point où la rivière formait une retenue, près du Pont de la Tête de Dragon.

Le poney de Jars était dynamique, mais Cerf avait été élevé sur les Dingles, dans la ferme équestre ouverte par le roi Gar quand il était jeune prince. Les meilleures lignées de Lur venaient de Fermeroy : Cygnet, et le pauvre Ballodair qui était mort, et tous les chevaux de la tour. Son premier poney, Puce, aussi. Puis Danseur, et maintenant Cerf.

Debout dans les étriers, les genoux serrés contre les côtes de Cerf, il enfouit les poings dans la crinière noire du poney et cria dans une oreille retournée.

— Allez ! Rattrape-le, Cerf ! Plus vite ! Allez !

Il sentit le poney allonger la foulée sous lui, et vit des mottes de terre s'envoler, délogées par les sabots. Ils rattrapaient Jars... encore... encore... le pont approchait... sa partie préférée de la prairie fleurie... la mare profonde, que les riverains appelaient l'œil du Dragon...

— Ha ! cria-t-il en triomphe quand Cerf dépassa Jars. Je t'ai eu, Jarsouille ! Je t'ai battu ! Ha !

Le cri de défaite de Jars le fit rire à gorge déployée. Ce qui était méchant, il le savait, mais il n'y pouvait rien. Il aimait gagner.

Leur course était finie, ils laissèrent les poneys brouter et se reposer, ôtèrent bottes et chaussettes et s'assirent sur la rive basse et herbeuse de la mare, pour laisser pendre les pieds au-dessus de l'eau. Tout près coulait le Gant, large et lent. La neige des montagnes n'avait pas encore fondu, l'afflux du printemps ne serait là que dans quelques semaines, au mieux. À un long jet de pierre de là, les piles du Pont de la Tête de Dragon faisaient siffler l'eau en tourbillons mous. L'eau scintillait au soleil, les premières libellules dansaient sur sa surface

étale.

Rafel poussa un profond soupir de satisfaction. Après ses exercices de magie, il n'y avait rien de meilleur pour passer une journée que de battre la campagne avec Jars. Avec la mort de Darran, il avait l'impression de ne pas s'être amusé depuis des années.

Et il y a l'aventure de Tollin sous ma chemise. Quelle histoire j'ai à raconter.

— Un de ces jours, dit Jars en agitant ses longs cheveux noirs, je te battraï à la course.

— Tu crois ? répondit-il avec un sourire.

Jars se laissa retomber.

— Sans doute pas.

— T'as sans doute raison, dit-il sans cesser de sourire, et en poussant du pied la cheville de Jars. Trouve-toi un poney des Dingles, et t'auras peut-être une chance.

— Dis pas du mal de Taff, riposta Jars. C'est un bon poney, ça.

En coin, Rafel regarda Cerf et Taff qui broutaient, leur mors pendant, se poussant jalousement du museau pour accéder le premier aux herbes les plus tendres. La robe brun foncé de Cerf ondulait sur ses muscles. À côté de lui, le poney de Jars, d'un crème boueux, n'avait l'air de rien.

Jars, bien qu'il le constatât, resta loyal.

— Et puis même. Même si mon père était du genre à payer le prix des Dingles pour un poney, je garderais Taff. On est des amis, lui et moi.

Rafel ne voulait pas se disputer avec Jars. Pas alors que le soleil brillait, et qu'ils avaient toute la journée pour jouer. Pas avec le parchemin de Tollin collé contre sa peau.

— Je sais. Et puis, tu as raison. C'est un bon poney.

Après un regard appuyé pour vérifier qu'on ne se moquait pas de lui. Jars glissa la main sous son gilet de cuir lacé. Il y eut un cliquetis, quelques efforts, et soudain, Jars posa entre eux deux bouteilles de bière sur la rive herbeuse.

Impressionné, Rafel les regarda.

— C'est pour nous ?

— Non, répondit Jars en louchant. Pour Taff et Cerf.

— C'est celle de ton père ?

— Oui. Sa meilleure bière forte, les bouteilles qui lui ont valu la dernière médaille d'or de la guilde. (Un sourire rapide et timide. Jars était fier de son père.) Ça fait pousser les poils, ça.

Est-ce qu'il voulait avoir des poils ? Ce serait un peu difficile à expliquer... Rafel se mordilla la lèvre et regarda la folie de Jars d'un air dubitatif. De la bière, hein ? Il n'avait jamais bu une bouteille pleine. Parfois, P'pa lui laissait une gorgée de sa chope. Il n'aimait pas trop, mais il ne l'avait jamais dit, parce que partager une pinte, c'était important, pour des hommes. Il n'allait pas non plus le dire à Jars : son ami était trop fier de l'avoir apportée.

— Si ton père te prend à chiper de sa meilleure bière, Jars, il te collera des taquets à t'en décrocher le nez, dit-il. S'il remarque que ça manque, tu pourras pas t'asseoir pendant trois Barldi d'affilée.

Jars aboya de rire.

— Deux bouteilles de moins ? Mon père les remarquera jamais. Il en a tellement au cellier qu'on n'a plus la place pour les patates. Tu devrais entendre ma mère, tiens... Crois-moi, Rafe, ça ne risque rien.

C'était sans doute vrai. Le père de Jars était maître de la Guilde des Brasseurs. Presque toute la cour de sa maison dans le Coin des Brasseurs était occupée par un four à houblon et

une maison de maltage, et les bassins odorants où il fabriquait sa bière. Rien qu'en respirant, chez Jars, on avait l'impression de nager dans ce mélange lourd et piquant. Il rentrait toujours de chez Jars en puant la bière. M'man l'envoyait tout de suite se laver, même quand il était propre.

Jars lui tendit une bouteille.

— À la tienne.

Il prit la bouteille. Son ami avait une étincelle dans les yeux, comme s'il savait que c'était une sorte de défi. Comme s'il savait qu'il pouvait se rattraper d'avoir perdu leur énième course de poneys. Ha ! Rafel déboucha la bouteille avec les dents, cracha le bouchon en bois d'éponge et renversa la tête. Chaude et enivrante, la bière coula sur sa langue et dans sa gorge sèche. Le goût fort, terreux, lui fit comme un coup au ventre. Un coup à la tête, aussi. Elle n'avait pas le même goût que ce que P'pa avait l'habitude de boire.

— Bonne, hein ? dit Jars en claquant des lèvres.

Il avait été élevé à la bière et au vin coupé. Il serait brasseur, quand il serait adulte. Pas tant parce que son père lui disait que c'était comme ça, mais parce qu'il en avait envie.

Et moi, je serai quoi ? Je ne sais pas. Je veux devenir explorateur, mais il reste rien à explorer dans Lur. On est coincés entre le récif et les montagnes, alors ça laisse pas grand-chose. Siéger au Conseil, ça me dit vraiment rien.

— Continue de boire, dit Jars. Si tu laisses la bière reposer trop longtemps, toutes les bulles éclatent. Faut pas la laisser ouverte trop longtemps après l'avoir ouverte, Rafe. Tout ce qui est bon, c'est dans les bulles.

Il coula à Jars un regard en coin.

— Tu t'entraînes pour devenir maître de Guilde, c'est ça ?

Jars haussa les épaules.

— Non. C'est juste que la bière, il faut la boire comme il faut, Rafe. Il faut la respecter.

La respecter ? De la *bière* ? Mais Jars avait l'air sérieux, aussi Rafel haussa-t-il les épaules avant de boire une nouvelle gorgée. Il voulait pas que Jars le prenne pour une fille, hein ? Ç'avait encore meilleur goût, cette fois. Il en prit une autre. Rota. Rit.

Jars regardait sa propre bouteille avec tristesse. Il l'avait presque vidée.

— J'aurais dû en apporter plus.

Il hocha la tête avec un sourire. C'était de la bonne bière. Elle méritait bien sa médaille d'or.

— Ouaip.

— C'est ce que je ferai, la prochaine fois, dit Jars en posant le menton contre la poitrine. Deux chacun. Papa ne remarquera rien. Il ne remarque jamais ce que je fais. Il dit que je ne serai pas intéressant avant d'être en âge de me raser.

Rafel eut une grimace de compassion. Mais la bière était bonne. Gorgée après gorgée, sa bouteille volée se vida.

Sous leurs pieds nus, des taons chassèrent les libellules et décrivirent des cercles rapides au-dessus de la surface calme. Une onde, une éclaboussure, et une grosse carpe argentée bondit en l'air pour gober une bouchée d'ailes diaphanes. Jars gloussa, le doigt tendu.

— Regarde ça ! Eh, t'as vu ?

Jars était grand et maigre pour ses dix ans, il avait encore beaucoup de carcasse à remplir. Il deviendrait sans doute imposant, comme son père. Ce qui rendait toujours surprenants ses gloussements de fille. Comme Deenie et la Charis de tonton Pellen, quand elles jouaient à leurs âneries de poupées ensemble.

Rafel arracha une poignée d'herbe et la lui jeta au hasard.

— C'est un poisson, Jars. T'as jamais vu de poisson ?

— Si, pour sûr, mais ceux-là, c'est des poissons rigolos, Rafe.

Sous la surface de la mare, d'autres carpes argentées s'agitaient. L'eau bouillonna... puis retomba.

— Oh, s'étonna Jars. Où ils sont passés ?

— Ailleurs, dit-il en finissant sa bière tiède. (Dans sa tête résonnait un bourdonnement chaud, comme des mouches d'été. Comme de la magie doranenne.) Tu veux que les carpes reviennent ?

— J'aimerais bien, mais elles sont parties.

Pauvre Jars. Son père ne le remarquait presque pas, et son poney ne venait pas des Dingles. Il ne courrait jamais aussi vite que Cerf, même avec deux pattes de plus. Rafel laissa retomber sa bouteille vide puis tira le parchemin plié de sous sa chemise.

— Tiens, dit-il en l'agitant. Tiens-moi ça. Et le regarde pas.

Jars rata l'objet au vol.

— C'est quoi ? demanda-t-il en ramassant le parchemin dans l'herbe.

— Une surprise, pour plus tard, répondit-il en se poussant tout au bord de la berge.

Il s'avança encore un peu, et se laissa tomber dans la mare de l'œil du Dragon.

— Rafel ! couina Jars. Rafe, sois pas bête ! Va pas là-dedans, tu vas te noyer !

— Je vais pas me noyer, dit-il en sentant l'eau froide laper sa taille. (Sous ses pieds nus, la vase s'enfonça un peu, et les graviers le piquèrent.) Je savais nager avant de savoir marcher.

Enfin, presque. Deenie et lui avaient pas peur de l'eau, P'pa avait tout fait pour ça. Ils avaient même nagé dans l'océan, sur la côte.

— Mais essaie pas, toi, Jars, ajouta-t-il en tendant un index. Toi, t'es un Olken de la ville. Tu te noierais en un rien de temps.

— Allez, Rafe, remonte, lui demanda Jars. Et si tu glisses ? Et si j'arrive pas à te remonter ?

— Taratata, dit-il.

C'était une des vieilles expressions de Darran. Taratata. Ça voulait dire, ne fais pas ta tête de linotte. Cette expression raviva la douleur, et il écrasa ce sentiment comme une punaise. Parce que pleurer Darran ne le ramènerait pas pour autant.

— Rafe, insista Jars.

Ça ressemblait presque à des larmes. La première syllabe était étirée, comme une ficelle tendue. Sacré Jars, tout en longueur même quand il parlait. *Taratata*.

Les taons s'étaient enfuis. Rafel ignora son ami et posa le regard sur la mare ensoleillée. Il voyait le reflet du ciel bleu et des nuages cotonneux. Il voyait son visage. Rafel de Dorana, unique fils de Asher le héros. Il y reconnaissait son père, et aussi sa mère. Des morceaux de gens qu'il ne connaîtrait jamais. Il était là. C'étaient ses yeux.

C'est mon visage. C'est moi. Mais qui est ce moi, justement ?

Dans son sang, il y avait de la bière, dont les bulles éclataient. Dans son sang, il y avait un pouvoir qui pouvait fendre les pierres, faire tourbillonner les feuilles et accomplir toutes sortes de choses. Qui pouvait crocheter des verrous magiques qu'il n'avait jamais vus. À cause de son pouvoir, il sentait l'étrangeté de la terre, comme son père.

Un mage. Voilà ce que je suis. Voilà ce que je veux être.

Avec ses yeux de mage, il regarda au cœur de la mare. Vit les poissons, sans fard, et sentit leur petite vie. Puis il regarda dans son cœur battant, et trouva la magie dans ses veines.

Si P'pa découvre ce que je fabrique, il va y avoir du vilain. Vu qu'il déteste samagie, P'pa me prive de la mienne.

Une contrariété chaude le piqua. Il en avait assez d'être privé. Assez d'être un secret. Jars savait un bout de la vérité, mais pas tout. Rafel faisait confiance à son ami autant qu'à ses propres membres, mais il valait mieux que Jars n'en sache pas trop.

— Jars, dit-il sans lever les yeux. Si je te montre quelque chose, faut promettre de pas en parler.

— Je te promets, dit Jars. Tu veux me montrer quoi ? Rafe, qu'est-ce qui se passe ?

— Tais-toi, dit-il d'un ton rêveur. Il faut que je réfléchisse.

— Rafe ! dit Jars à nouveau au bord du gémissement. Tu me rends nerveux. Tu veux bien sortir de là ?

Il secoua la tête avec un sourire.

— Non, non. Regarde.

— Y a rien à regarder ! dit Jars. Rafe, qu'est-ce que tu fais ?

Au lieu de répondre, il caressa du bout des doigts la surface de la mare.

— Allez, petits poissons, dit-il d'une voix caressante. Vous allez pas vous cacher de ce pauvre Jarsouille, hein ? Revenez. Allez, Rafel vous demande de revenir.

La bière volée était tout avalée, mais il la sentait encore sur sa langue. Il la sentait dans son ventre, chaude et pesante. Il la sentait dans sa tête, avec son bourdonnement léger. Il sentait sa magie frissonner, sa chanson muette, sur une mélodie que lui seul pouvait entendre. Le reste du monde était sourd. Même son père.

P'pa ne veut pas entendre.

L'un après l'autre, les petits poissons de Jars revinrent.

Pendant ses leçons, maître Rumly lui demandait de rester calme, discipliné. De se contenter de petits bouts de magie olkenne. Jamais davantage. Même quand il enfrenait les règles tout seul, pour fendre des pierres, faire danser les feuilles, pour toutes ces bêtises dans son bain ou les sorts qu'il chipait à Arlin, il prenait toujours garde de ne pas en faire trop, au cas où quelqu'un remarquerait. Au cas où P'pa le sentirait et viendrait voir ce qui se passait.

Mais c'était sa journée libre. La bière que Jars avait volée lui bourdonnait dans la tête, et P'pa était loin, dans la ville. Il se sentait grand, impatient. Audacieux et insouciant. Il avait défait un verrou magique. C'était quelque chose, ça. Naufrage, il avait envie de jouer ! Il voulait montrer à quelqu'un de quoi il était capable. Et pourquoi pas ? Après tout, c'était de la magie olkenne, et il était Olken. Il ne faisait rien de mal. Alors il appela les grosses carpes de Jars, les attira depuis les ombres où elles se cachaient jusqu'à la surface, et les fit bondir de joie. C'était l'histoire de la Moisson maritime racontée par Darran. Combien de fois avait-il vu ce bouillonnement du port, dans sa tête ?

— Regarde ! Regarde ! (Jars criait, le visage empourpré par le ravissement et la bière.) Regarde les poissons qui dansent ! Youpi ! Youpi ! (Puis il s'arrêta, arrêta de sautiller sur la berge.) Rafe, c'est toi qui fais ça ?

Les mots étaient encombrants. Il ne voulait pas parler. Alors il agita la main vers Jars, avec un regard appuyé, pour dire *oui*, et *silence* et *laisse-moi* tout à la fois.

Jars écarquilla les yeux, comme deux trins tout neufs.

— Je savais pas que tu pouvais faire de la magie comme ça. Tu m'apprends ? Dis ?

Il n'était pas certain de pouvoir. Il n'y avait pas de mots, c'était juste... une sensation, la sensation des poissons dans l'eau, de leur queue et de leurs nageoires, leur ondulation

argentée quand ils bondissaient dans l'air quasi-printanier. Il voulait qu'ils dansent pour Jars, alors ils dansaient. C'était aussi simple et terrible que cela.

Pourquoi P'pa n'en veut pas ? C'est... C'est génial.

La carpe argentée bondit. La mare bouillonnait. Comme l'eau de son bain, elle commença à prendre des formes, des chiens qui aboyaient, des poneys qui se pavanaient. Les montagnes de Barl, imposantes. Il sentait sa magie brûler, bouillonner, les bulles de bière dans son sang prenaient un éclat d'or vif.

— *Rafe...*

— Quoi ?

Jars ne riait plus. Il avait arrêté de sauter sur place, et serrait les mains autour de ses genoux.

— Rafel, tu devrais peut-être arrêter, maintenant, dit-il d'un ton nerveux. Tu sais que tu devrais pas faire ça.

Impatient, il fit la grimace.

— Tu devais pas voler la bière, ça t'arrête pas pour autant.

— C'était de la bière, pas de la magie, répondit Jars. Rafe, tu devrais arrêter.

— Arrête de m'embêter, dit-il sans l'écouter. Tu m'as déjà vu faire de la magie.

— Pas comme ça, Rafe, dit Jars tandis que la mare se teintait d'argent et que les poissons sautaient par-dessus les montagnes de Barl. Allez, arrête... Rafe...

Rafel lança un sourire à son ami.

— Taratata, Jars. Ça va. T'inquiète.

Les carpes de la rivière obéissaient à son appel, avec de grands bonds conclus par de belles éclaboussures. L'eau enchantée s'agitait autour de lui, et se jetait vers son visage. Sa belle chemise de coton bleu était trempée, ses cheveux courts aussi, et l'eau lui coulait sur les joues comme des larmes. Mais il ne pleurait pas. Oh que non. Il riait. Il riait aux éclats.

Puis il cria quand l'air, la terre et jusqu'à la vase sous ses orteils se déchirèrent. Surpris, il but la tasse. L'eau dormante et croupie noya le bon goût de la bière de Jars et celui encore meilleur de la magie. Il sentit les poissons retomber et fuir dans les ombres, libérés de son sort.

— Rafe ! cria Jars. Rafe, qu'est-ce qui t'arrive ?

Estomaqué, les jambes sapées, il tomba à genoux. L'eau de la rivière se referma au-dessus de sa tête. Il avait les yeux ouverts, mais ne voyait rien. Sa bouche ouverte ne parvenait pas à crier. Il ne pouvait pas respirer, non plus. Tout lui paraissait de travers. Il avait le vertige. La terre et l'air de Lur souffraient.

P'pa... P'pa... P'pa... aide-moi, P'pa !

Il remonta à la surface en battant des bras, carpe argentée nommée Rafel tentant de bondir vers le soleil.

— Rafe ! Rafe ! Prends-moi la main, Rafe !

Avec sa voix larmoyante, Jars était allongé à plat ventre sur la berge, le bras tendu. Il ne savait pas nager. C'était un Olken de la ville. Tas d'incapables, tous autant qu'ils étaient. C'était ce que P'pa marmonnait les jours où la côte lui manquait, les jours où il restait coincé dans la Maison de Justice à faire la leçon aux gens. Tandis que tout tourbillonnait derrière ses yeux, la douleur de la terre et de l'air s'était communiquée à lui. Rafel plongea vers la main de Jars pour s'y ancrer, doigts contre doigts.

— Je te tiens ! haleta Jars en l'aidant à remonter sur la berge herbeuse. Je te tiens, Rafe. Me

lâche pas ! Je te tiens !

Echappé de cette mare puante, hissé sur la berge, Rafel abandonna la main de Jars et recracha jusqu'à la dernière gorgée de bière et d'eau qu'il avait avalée. Il sentait Jars à côté de lui, inquiet et contrarié.

— Je te l'avais dit, hein Rafe. Pas vrai ? Je t'avais dit de t'arrêter ! Rafe ? Rafe ! Dis quelque chose ! Rafe ! T'es noyé ?

Le ventre vide, la bouche amère, il roula sur le dos et plissa les yeux contre l'éclat du soleil. Sa chemise et son pantalon lui collaient à la peau. Et à présent qu'il avait les idées claires, il sentait cette horrible démangeaison sous sa peau. Horrible. Mais la douleur du ciel et de la terre refluit, comme un rêve. C'était déjà ça. Il fallait que ça s'arrête.

Il cligna des paupières et regarda son ami. Jars s'était relevé, mais restait près de lui.

— Comment tu voudrais que je me noie. Jars ? Je viens juste de tout vomir, non ?

— Rafe ! (Jars ouvrait des yeux si grands qu'ils paraissaient prêts à lui tomber de la tête, et son visage était pâle, comme s'il voulait vomir lui aussi.) T'aurais dû t'arrêter quand je te le disais, Rafe. Je t'avais bien dit, non ?

Jars était rigolo. Audacieux voleur de bière un instant, et tout affolé la minute suivante.

— La bougrie, Jars, arrête de me faire la morale.

— Je fais pas la morale, dit Jars vexé. Tu as failli te noyer, Rafe. Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est toi qui... c'est ta magie qui a fait ça ?

Il avait promis à P'pa de ne pas en parler, mais comment pourrait-il garder le silence, à présent ? Jars avait tout vu. Il fallait qu'il s'explique. De toute façon, Jars connaissait déjà son gros secret, à propos de la magie doranenne.

— Je le répéterai pas, Rafe, promit Jars. Tu sais bien.

Oui, il savait. Parce que Jars et lui, ils avaient juré. Deux ans avant, ils avaient juré. Encore un secret. Il avait fendu une pierre, et ils s'étaient tous les deux coupé la main. Ils avaient mélangé leur sang et juré qu'ils seraient amis pour la vie. C'était pas de la magie. Pas vraiment. Rien qu'une promesse. Et Jars l'avait tenue.

Et en plus, il était fatigué de son secret. C'était comme un charbon ardent sous son crâne. P'pa ne voulait pas en parler. M'man non plus. *Quand tu seras plus grand.* Mais c'est maintenant que ça le brûlait.

— Rafe ? insista Jars plus par inquiétude qu'autre chose.

C'était agréable. La famille, ça s'inquiète pour vous parce que c'est comme ça. Jars s'inquiétait parce qu'il avait envie. Ça faisait une différence, même s'il ne savait pas la définir.

C'est Jars. Ne pas faire confiance à Jars, c'est comme se méfier de moi-même.

Et il avait besoin d'en parler. Il avait besoin que quelqu'un l'écoute quand ça deviendrait trop brûlant. Avant, P'pa pouvait en parler au roi Gar. Maintenant, il avait M'man. Et tonton Pellen.

C'est pas juste, que lui, il puisse en parler alors que moi je suis censé me taire !

Rafel ramena les genoux contre la poitrine et fit la grimace.

— C'est pas ma magie qu'a fait ça, Jars.

— Alors c'est quoi ?

— Je sais pas. Mais... y a un truc pas normal.

— Pas normal comment ? demanda Jars les yeux à nouveau écarquillés.

La magie olkenne de Jars lui donnait un don pour faire pousser les choses. Le père de Jars avait dit que c'était ça qui lui avait permis de devenir maître brasseur : il pouvait chanter au

houblon, et séduire le brassin. Mais pour autant, est-ce qu'il pouvait sentir la douleur de la terre ?

— T'as rien senti ?

— Je sais pas, répondit Jars avec prudence. T'as senti quoi, toi ?

C'était difficile de le dire à voix haute. Ça lui redonnait le frisson. *J'ai pas peur. Même pas.*

— Comme si la terre avait mal. Comme si l'air pleurait.

— J'ai jamais senti ça, murmura Jars, choqué. Ça vient de quoi, Rafe ? C'est un problème de magie doranenne ?

Il enfonça les doigts dans l'herbe de la rive, et tira.

— Je sais pas. Peut-être.

Un peu de silence, pendant que Jars y réfléchissait. À côté d'eux, Cerf tapa du pied pour chasser les mouches. La rivière lécha le pont. Plus loin, près de la Route de la Ville, une corne d'attelage souffla. Le vent emporta sa musique ténue. L'air chaud chantait l'arrivée de l'été.

— T'en as parlé à ton père ? demanda enfin Jars. Tu devrais.

— Il est au courant.

Rafel arracha encore un peu d'herbe. Sentit les tiges vertes écrasées et la terre humide. Sentit sa chemise mouillée coller à son dos.

— Mais il veut pas dire ce que c'est, ajouta-t-il.

— Pourquoi ? (Jars hésita, le souffle courte.) Pas parce qu'il ne...

— Non, interrompit-il. Bien sûr que non. Mon père, y sait tout. C'est juste... il pense que j'ai pas besoin de savoir.

— C'est pas juste, ça ! dit Jars toujours aussi loyal. Si tu le sens, il devrait t'expliquer.

— Oui, admit-il. Mais il veut pas. Et je peux pas le forcer, Jars.

Jars soupira.

— C'est dur, d'être un enfant. (Son visage se froissa un peu, et sa lèvre inférieure trembla.) Et toi, Rafe, tu crois que c'est quoi, qui fait mal à la terre et à l'air ?

Rafel déglutit. Jars paraissait si effrayé qu'il regrettait de lui en avoir parlé. Regrettait d'avoir fait danser les poissons, animé la mare, et parlé de son secret à son ami.

— Je sais pas. C'est sans doute rien, Jars. Sans doute que je fais ma fille.

— Sans doute, dit Jars en essayant de rire.

Mais il n'y parvint pas vraiment. Il arracha un peu d'herbe aussi, et regarda Cerf et son poney côte à côte, nez contre croupe, qui se protégeaient des mouches dans un demi-sommeil.

Des copains. Comme nous.

— Rafe..., murmura Jars toujours le regard ailleurs. Ce que tu ressens... c'est pour de vrai, hein ?

Il hocha la tête.

— Oui.

— Et... et ça veut dire que Lur a des ennuis ?

Pour la première fois, il regretta de pouvoir sentir les choses.

— Je suis pas sûr, Jars. Sans doute.

— T'as peur ? demanda Jars en laissant l'herbe lui glisser entre les doigts.

— Non !

Jars se frotta les yeux.

— Moi aussi.

— J'ai pas peur ! insista-t-il en tapant du poing sur son genou.

— a pas de quoi avoir peur ! Mon père, il va tout régler. Il est fort pour ça.

— Je pourrais aider, dit Jars presque dans un murmure. Je pourrais essayer de le sentir. Si tu veux, Rafe. Comme ça, on pourrait...

Rafel se releva d'un bond.

— Non, Jars. Fais pas ça. Tu pourrais te faire du mal.

— Faut pas dire ça, dit Jars en le regardant d'un œil noir. Fais pas ton fier. Je sais que je peux pas casser des pierres comme toi, ou faire sauter des poissons juste en y pensant. Mais j'ai de la magie, Rafe. Je peux faire des choses. Je peux...

— Non ! répéta-t-il. (*Naufrage, si Jars se fait du mal par ma faute...*) Je t'ai dit, Jars, c'est mauvais. Tu trouverais ça horrible. *Moi*, je trouve ça horrible. J'aimerais... (Mais il ne voulait pas le dire.) Tu le sentiras peut-être un jour, Jars. Par hasard. Pendant que tu feras de la magie. Mais va pas chercher à le sentir exprès. Ça nous ferait une correction pour tous les deux, si mon père ou le tien l'apprenait.

Jars soupira. Il cédait presque toujours, quand ils se disputaient.

— Te fâche pas, Rafe. Je voulais juste aider.

— Je sais. (Il fronça les sourcils.) Jars, si tu veux m'aider, jure que t'en parleras à personne.

Jamais, jamais.

— Je le jure. Mais tu vas pas en parler à tes parents ?

— Il faut, si, dit-il en hochant la tête. J'ai promis. Mais... pas tout. Je leur raconterai pas... tu sais. Ça, ça doit rester entre nous.

— C'est notre secret, assura Jars, l'air solennel. Je te jure.

Soulagé, il se laissa retomber sur la berge.

— Et moi, je jure que je parlerai jamais de la bière.

Enivrés de soulagement, ils se sourirent de toutes leurs dents.

— Eh, dit Jars en glissant de nouveau les doigts sous son gilet de cuir pour en tirer le parchemin plié qu'il y avait rangé. Tu veux le reprendre ?

Les aventures de Tollin ! Il les avait complètement oubliées, avec le cri de la terre lorsqu'il aurait manqué de se noyer.

— Merci.

— C'est quoi ? demanda Jars avec un sourire canaille. Une lettre d'amour de Charis ?

Depuis qu'il avait vu la Charis de tonton Pellen faire les yeux doux à Rafel, Jars trouvait hilarant de le titiller. Rafel utilisa sa magie doranenne pour le faire tomber à la renverse. *Prends ça !*

— Non, pas du tout.

Jars hurla de protestation, rua vers le ciel... puis se rassit.

— Alors, c'est quoi ?

Il déplia le parchemin sur l'herbe. Il y avait sans doute un sort doranen pour le défroisser, mais il ne le connaissait pas. Pas encore. Ça viendrait. Un jour, il saurait tout de tout.

Il leva les yeux.

— C'est l'histoire de ce que Tollin et les autres ont trouvé de l'autre côté des montagnes.

Jars en resta bouche bée.

— Je te crois pas !

— Promis.

— Où tu l'as eu ? demanda Jars dans un soupir.

Il faillit lui raconter. Presque. Il était à deux doigts, pour se vanter. Mais il ravala tout et son sourire retomba.

— Vaut mieux pas que je te le dise, Jars. Pas parce que je te fais pas confiance ! ajouta-t-il rapidement en voyant la mine dépitée de son ami. Mais... c'est mieux si tu sais pas.

Jars écarquilla tellement les yeux qu'on aurait dit un pantin.

— Oh, Rafel. Qu'est-ce que t'as fait ? (Il déglutit.) De la magie doranenne ?

Il regarda le parchemin étalé sur l'herbe, et sentit à nouveau le frisson de triomphe inspiré par la chute du verrou de P'pa. Il sentit un mouvement derrière ses yeux, là où dormait la magie. Il avait tellement envie d'en parler à Jars...

Mais je peux pas. Personne doit savoir que ce coffre existe, ni ce qu'il y a dedans. C'est le secret de P'pa. C'est pas à moi d'en parler.

— C'est pas important, dit-il. Ce qui compte, c'est que j'ai trouvé le parchemin. Et je veux bien te le lire, mais...

— Rafel, déclara Jars d'un air solennel, j'en parlerai jamais. Promis. Même pas si Arlin Garrick me plante plein d'épingles dans la peau.

Il fronça les sourcils. Arlin Garrick était le genre de Doranen qui ferait pire que planter des épingles, s'il pensait pouvoir le faire impunément.

— T'as pas intérêt, Jars. Ça, faut que ça reste rien qu'à nous.

— À personne d'autre ! renchérit Jars. Tu me verras jamais dire quoi que ce soit à Arlin Garrick.

Certes. Ils allaient peut-être à la même école, Jars, lui, Arlin Garrick et d'autres garçons doranens, mais ça ne voulait rien dire. Surtout pas qu'ils devaient s'apprécier. *Et c'est tant mieux. Parce qu'on s'aime pas.* Il n'aurait jamais chipé des sorts à un garçon qu'il aimait bien.

— Alors, ça dit quoi ? demanda Jars avec impatience en poussant le parchemin. Commence à lire. Et quand tu auras fini, on pourra jouer aux explorateurs.

C'était un de leurs jeux préférés.

— Tu veux encore faire ça ? demanda-t-il en laissant le parchemin sur place. Quand tu seras grand ? Tu veux pas être brasseur, comme ton père ?

— Y a pas de loi qui m'empêche de faire les deux, dit Jars avec un sourire. Quand je serai grand, je brasserai la meilleure bière de Lur, et j'irai la vendre de l'autre côté des montagnes. Je serai le brasseur le plus riche de tout Lur, moi. Non, l'Olken le plus riche de Lur. *L'homme* le plus riche de Lur, même. Je serai si riche qu'Arlin Garrick, il devra s'incliner sur mon passage.

— Ha ! Si tu veux qu'Arlin Garrick se penche dans la rue, faudra lui coller un coup dans les marrons.

Le sourire de Jars s'élargit encore.

— Je pourrais, oui. Avec des bottes en or massif.

Cette idée était si malicieuse qu'ils éclatèrent de rire et se roulèrent dans l'herbe. Leur gaieté surprit les poneys, ce qui amusa les deux amis de plus belle. Mais leur rire finit par s'épuiser, jusqu'à ce qu'ils soient étendus au soleil, silencieux. Lentement mais sûrement, leur peur recula.

— Allez, vas-y, réclama Jars en brisant le silence. Lis-le. Je veux savoir ce qu'est vraiment arrivé. Je veux savoir pourquoi je pourrai sans doute jamais vendre ma bière de l'autre côté des montagnes.

Une vague vapeur montait de ses vêtements. Il avait des brins d'herbe dans ses cheveux mouillés. Rafel tendit la main vers le parchemin volé. Le leva entre son visage et le ciel, pour ne pas être ébloui par le soleil.

Et commença à lire.

Fatigué d'attendre que la bouilloire chauffe une deuxième fois, Pellen Orrick fut cruellement tenté de demander à Asher de l'aider. Rien qu'un peu. Mais il se retint, parce que demander à Asher d'utiliser sa magie pour un motif aussi futile ne ferait rien pour adoucir l'humeur de son ami. Pendant trois heures le matin même, Asher, Dathné et lui s'étaient penchés sur les dangers qui pouvaient ou non guetter le royaume, sans atteindre de conclusion ou de décision digne de ce nom. Une seule chose était sûre : si le pire était à venir, tous les habitants de Lur – hommes femmes et enfants, Olkens comme Doranens – se tourneraient vers Asher pour chercher le salut.

Est-ce cette perspective qui le rend amer, ou la certitude d'être incapable de nous sauver ?

Il n'avait pas posé la question. Il avait honte même d'y penser, honte d'envisager d'en demander davantage à Asher, malgré tous les sacrifices déjà consentis par cet homme. S'il n'avait eu à s'inquiéter que de lui-même, il n'aurait sans doute rien demandé. L'idée ne lui serait même pas venue.

Mais je suis père, à présent, et cela fait une différence. Je serais prêt à tout pour protéger

Charis.

Autrefois, il avait cru que son amour pour Dorana et pour Lur était le sentiment le plus féroce qu'il pourrait ressentir. À présent, il savait que cette loyauté ne tenait qu'à un fil face à la rage qui montait en lui quand il imaginait sa fille unique en danger.

La bouilloire finit par siffler. Mais tandis qu'il versait l'eau fumante dans la deuxième théière, pour ses nouveaux invités, il entendit Asher inspirer vivement, comme s'il souffrait, et leva les yeux.

— Quoi ? Asher, que se passe-t-il ?

Le regard perdu au loin, au-delà du jardin en friche d'Ibby derrière la fenêtre, Asher secoua la tête et se pinça l'arête du nez. Avec un grognement, il se pencha en avant, comme tourmenté par un mal de ventre.

Pellen reposa la théière.

— Asher, tu es malade ? Tu veux que j'appelle...

Dathné arriva de l'entrée, où elle discutait avec les quatre membres de l'ancien Cercle venus discrètement à Dorana s'entretenir avec eux.

— Asher, tu l'as senti ?

Asher hocha la tête, les yeux plissés contre ce qui lui cuisait.

— Oui. Cruel.

— On l'a tous senti, précisa Dathné. Asher...

Pellen leva la main.

— Je n'ai rien senti. Vous parlez...

— Oui, dit Asher. Ce que je t'ai dit aux écuries. Cette anomalie dans la terre. Elle est revenue.

— Oh.

Parfois, devant les pouvoirs que ses frères olkens redécouvraient après tous ces siècles, il avait ressenti une pointe de jalousie. Encore une joie qu'on lui refusait. Rarement, mais c'était arrivé. À présent, devant la détresse d'Asher et de Dathné, il était reconnaissant que la magie, pour lui, ne soit qu'un léger courant d'air. Il avait vécu très heureux sans elle pendant des années. Il n'en avait pas besoin pour se sentir entier.

Dathné se mordilla la lèvre inférieure.

— Asher. Tu crois que Rafel...

— Sans doute, répondit son mari. Il l'a senti les autres fois. On lui demandera au dîner.

Il cligna des yeux, surpris. Rafel aussi sentait ce qui se passait ? Asher n'en avait pas parlé. Mais Rafe n'était qu'un garçon, à peine formé en magie. Et si *lui* pouvait le sentir...

Les terreurs nocturnes de Charis. Et si je me trompais ? Et si ce n'était pas Ibby qui lui manquait, finalement ? Et si...

Avec un effort, il étrangla son imagination affolée. S'il n'y prenait garde, il étoufferait sa fille. Les petits faisaient des cauchemars. Pas besoin de s'alarmer avec des inventions farfelues.

— Au dîner ? Je préférerais lui demander tout de suite, dit Dathné. (Agitée, elle serra les bras autour d'elle.) Mais on l'a laissé se promener avec son poney toute la journée, libre comme l'air. J'espère qu'il va bien. Si ça doit se reproduire, si on ne peut pas savoir où ni quand cette sensation va frapper, il ne sera peut-être pas à l'abri. Asher...

— Arrête, dit Asher en la serrant contre lui. On peut pas enfermer Rafe dans la tour, Dath. On peut pas l'empêcher de courir la campagne avec ses amis. C'est un petit gars. Faut le laisser

faire ses trucs de gars.

Elle se dégagea.

— Mais ce n'est pas un garçon ordinaire, n'est-ce pas ?

— Pour l'instant, si, insista Asher. Tant qu'on le traitera comme n'importe quel garçon.

— Ce n'est pas n'importe quel garçon, Asher ! rétorqua Dathné. Et tu as beau le regretter, ça n'y change rien !

Le visage d'Asher s'assombrit.

— Il est différent que si on le laisse faire, Dath. Seulement si *nous*, on le trouve différent. Et ça, c'est hors de question. Je vais pas lui gâcher son enfance avec des tracasseries parce qu'il n'était pas comme ses amis. Le pousser à faire de la magie alors qu'il est pas prêt, il a pas besoin de ça.

Spectateur contraint, Pellen se détourna. Il y avait tant de douleur dans la voix d'Asher. Rien à voir avec les problèmes qui menaçaient Lur, mais plutôt avec la paternité. Il voyait aussi la peur de Dathné, et son chagrin. Ils en ressentaient tant qu'ils avaient oublié où ils se trouvaient, et qui les écoutait. Mais en quoi leur fils était-il différent ? Il n'était au courant de rien...

Sa curiosité de garde soudain piquée, il s'éclaircit la voix.

— Euh... les amis...

Si surpris qu'ils en oublièrent leur agacement, le couple le regarda. Puis ils échangèrent un regard d'épouvante muet. Asher, toute alarme oubliée, toussota.

— Pellen...

Et soudain, il eut de nouveau honte. Il n'avait aucun droit de lui demander sa confiance. Après tout, il ne leur avait pas parlé de Charis...

— Peu importe, dit-il. Aucune explication n'est nécessaire. La famille, ça ne regarde que la famille.

— C'est pas qu'on te fait pas confiance, dit Asher soudain mal à l'aise. Tu le sais bien, depuis le temps. Mais c'est compliqué.

— Nous allons tout t'expliquer, ajouta Dathné. Nous ne comptons pas te le cacher définitivement. Comme l'a dit Asher... c'est compliqué.

Leurs protestations lui réchauffèrent le cœur. Dans les mois déchirants qui avaient suivi la perte d'Ibby, peu à même de faire face au deuil avec un bébé, égaré dans les décombres de tous les rêves merveilleux qu'il avait nourris pour sa famille, il avait manqué de peu de s'effondrer. Dathné et Asher l'avaient aidé, l'avaient protégé. L'avaient sauvé, en fait, de la boisson et du silence.

Il haussa les épaules.

— Quand vous jugerez le moment venu. Sautons les haies l'une après l'autre, voulez-vous ? Je ne suis plus aussi lesté qu'autrefois.

Il avait depuis longtemps accepté la perte de sa jambe. Mais pas Asher, et Pellen s'en souvint en le voyant sourciller à cette boutade. *Idiot*.

— Alors, ce que vous avez senti tous les deux, s'empressa-t-il de dire avec un coup d'œil vers le salon. Et les quatre autres membres du Cercle qui sont ici. Vous êtes sûrs que ce sont les mêmes problèmes qui reviennent ?

— Oui, répondit Dathné avec un hochement de tête. Et de quoi qu'il s'agisse, je crains que cela n'empire.

— Mais pourquoi cela se produit-il tout court ? Voilà la question !

— Tu veux qu'on fasse la fin de la réunion ici ? demanda Asher. Je crois que ta cuisine est pas assez grande pour nous trois et les quatre du Cercle, maître Maire.

— Tu as raison, dit-il. Alors allons au salon sans tarder. Je veux qu'on règle ce problème au plus vite. J'ai assez à faire en tant que maire. Pas besoin de me rajouter des migraines en plus.

— Tu n'en as peut-être pas besoin, mais ça ne les empêchera pas de venir, y me semble. Et maintenant, t'as fini de préparer ton thé de vieille femme ?

Il fut forcé de sourire, malgré sa profonde inquiétude. Dans une vie pleine de chamboulements, une étoile restait constante : Asher serait sans doute identique à lui-même, sans peur ni faveur, jusqu'à son dernier jour.

— Vieille femme toi-même, rétorqua-t-il avec chaleur. Un coup de main ne ferait pas de mal.

Asher et lui emportèrent le thé infusé dans le salon, et Dathné se chargea du plateau de tasses, lait, sucre et biscuits. Ils étaient peut-être là pour parler mort et destruction, mais rien ne les forçait à le faire la soif au gosier ou la faim au ventre.

Les anciens membres du Cercle étaient assis dans le salon, inquiets. Deux hommes et deux femmes, dont un seulement de moins de cinquante ans, et tous familiers des mystères de la magie olkenne. Sensibles, comme l'étaient Asher et Dathné, et apparemment Rafel – Charis, peut-être ? – aux changements subtils qui se jouaient sous la surface placide de Lur.

— Si je ne sens pas ces perturbations, dit-il en aidant Dathné à distribuer les tasses de thé fumantes, je ne doute pas pour autant de leur réalité. Nous devons décider, dès à présent, ce qu'il convient de faire à leur sujet.

— S'il y a quoi que ce soit à faire, relativisa Polly Marsh, venue de Wynford, de l'autre côté des Collines Safran.

Ronde comme une pomme, étonnamment vêtue d'un pantalon bouffant et d'une chemise plus bouffante encore, avec ses cheveux poivre et sel coupés à la garçonne, elle versa trois cuillerées de sucre dans son thé.

— Il me semble, ajouta-t-elle, que nous sommes à la merci du hasard. Nous n'avons reçu aucune mise en garde des troubles de la terre, ni aucun signe de ce qui peut les causer. Nous sommes dans l'ombre.

— Polly a raison, jugea l'homme assis à côté d'elle sur le canapé. Quelle que soit la source de cette agitation, je crains que nous soyons impuissants à l'endiguer.

De toutes les personnes présentes, c'était Beale Lafton qui avait fait le voyage le plus long : Tamwold se trouvait près de la côte, à proximité de Salaison. Ses cheveux et sa barbe étaient saupoudrés d'argent, son visage aussi ridé qu'un mouchoir froissé. Mais malgré son grand âge, sa voix était énergique, et ses manières brusques. Dathné se laissa tomber sur un tabouret.

— Absurdités, lança-t-elle. D'où te vient une telle idée, Beale ?

L'intéressé la regarda de sous ses sourcils fournis.

— De plus de soixante années passées à lire la terre, jeune femme.

— Je ne conteste pas que ce soit... inconfortable, Beale, dit Dathné, devenue pâle. Mais nous estimer *impuissants* ? C'est une reddition par avance.

— Et que veux-tu que nous fassions, Dathné ? (Jinny, de la crique de Houtaine, avait posé sa question d'une voix douce, ses yeux aveugles allant de côté et d'autre. Elle avait perdu la vue lors du combat contre Morg, quand le lien avec le Cercle et Veira avait été tranché.) Nous avons peut-être retrouvé notre magie d'Olkens, mais elle n'est pas plus forte qu'auparavant.

Nous ne pouvons pas forcer la main à la nature. Nous ne pouvons pas dominer avec nos pouvoirs, comme les Doranens.

Résolu à observer la scène sans intervenir, depuis la cheminée froide, Pellen vit Dathné lancer un regard à Asher. Il était perché sur le bord de la fenêtre la plus profonde du salon, les bras croisés, son visage hirsute figé dans son renfrognement familial.

— Je le sais, Jinny, dit Dathné. Ce n'est pas ce que je suggère.

Fernel Pintte, le plus jeune des quatre, répondit d'un ton querelleur. Il avait une trentaine d'années, était d'une beauté simple. Mais n'avait rien de doux pour autant : il était impatient et brusque, toujours.

— Alors pourquoi nous avoir appelés ? Nous avons laissé tomber ce que nous faisons pour accourir, Dathné, par respect pour ce que tu étais autrefois. Mais...

— Elle l'est encore, interrompit Asher. L'Héritière de Jervale. Baisse d'un ton, Fernel. J'ai guère de patience pour ceux qui manquent de respect à ma femme.

Fernel posa sa tasse sur l'accoudoir en bois de son fauteuil. Il se calma un peu, et un air de prudence s'invita dans son regard.

— Ce n'était pas un manque de respect, Asher. Je suis juste surpris. (Il regarda les autres membres du Cercle.) Nous le sommes tous. Et je crois qu'on nous doit une explication, pour savoir ce qui motive cet appel.

— Vous êtes ici pour nous dire ce que vous sentez, si vous sentez quoi que ce soit, dit Dathné. Et quand vous avez commencé à le ressentir. Vous êtes ici pour que nous puissions cerner le sens de ces agitations, et la façon dont nous pourrions protéger Lur, si le royaume est effectivement en danger si peu de temps après Morg.

Sachant qu'Asher et Dathné comptaient sur ses dons d'observation, Pellen restait spectateur. Il vit l'impact de ce nom tant redouté sur les membres du Cercle, vit leurs inspirations vives ou leur crispation.

— De tout ce qui reste du Cercle aujourd'hui, vous êtes les quatre plus forts. C'est vous qui avez les sens les plus fins, les instincts les plus affûtés. À vous quatre, plus Asher et moi, je suis certaine que nous parviendrons au cœur de ce mystère.

— Et que ferons-nous alors ? demanda Polly, mains jointes pour cacher leurs tremblements. Jinny a raison. Nous ne pouvons pas forger de nouvelles chaînes pour Lur.

— Pas sans conclure une entente avec les Doranens, ajouta Fernel. Est-ce ce que tu as en tête, Dathné ? Nous refaire danser cette triste valse ?

— Cette *triste valse* nous a sauvés de Morg et de sa domination, rétorqua Dathné avec agacement. Tu te rappelles ?

— Je me rappelle surtout avoir vécu vingt ans dans la terreur d'être découvert, riposta Fernel. (Son visage étroit était pincé et dur, et il tendit la main vers sa tasse de thé comme s'il avait besoin de se cramponner.) Je me rappelle ces années de secrets et de mensonges, je me rappelle avoir retenu ma respiration chaque fois que je croisais un Doranen, certain qu'il allait sentir la magie en moi et me dénoncer. Je me rappelle avoir pleuré en apprenant l'exécution de Timon Spake, parce que sa mort aurait pu être la mienne.

Sur l'appui de la fenêtre, Asher s'anima.

— Timon Spake est mort et enterré. Vous êtes pas là pour parler de lui.

Pellen croisa le regard éteint d'Asher. Vit sur le visage de son ami un reflet de sa propre peine, de ses propres souvenirs, jamais tout à fait surmontés ou oubliés.

— Nous avons tous peur, Fernel, assura Polly en se penchant pour lui caresser la main.

Mais ça ne sert à rien de ressasser cela. Les mauvais souvenirs sont derrière nous. Enfin, ceux-là.

Elle soupira. Dathné, sur le repose-pieds bas, posa les coudes sur les genoux et cala le menton sur ses mains jointes.

— Fernel, je ne sais pas comment te répondre. Peut-être ce mystérieux problème pourra-t-il être réglé si les Olkens et les Doranens unissent à nouveau leur magie. J'espère que ce n'est pas le cas. Je veux regarder vers l'avenir, pas vers le passé. Tu penses que je ne vois pas les dangers inhérents à un tel choix ?

— Sont-ils au courant ? demanda Beale. De ces... décalages ?

Dathné secoua la tête.

— Je suis sûre que non. Nous n'avons rien dit au Conseil Général. Ni au Conseil des Mages. Ni à un quelconque Doranen de notre connaissance. Et rien ne nous a été rapporté. Mais à mon avis, c'est une simple question de temps. Nos deux peuples vivent peut-être séparés, mais si ce que nous ressentons s'aggrave...

— Si cela commence à se concrétiser, tu veux dire ? demanda Jinny. Si quelque chose d'étrange commence à se produire avec le... le climat ?

Et sur ce mot, tous les regards se tournèrent vers Asher.

— Y a aucune raison de penser qu'on en arrivera là, dit-il tout net. Après dix ans sans Climagie, la pluie vient autant qu'on en a besoin. Neige et glace en hiver, assez pour les vins de glace et le patinage sur les lacs, mais pas assez pour ensevelir les gens. Plein de nourriture, pas de menace de famine. Je pense pas qu'on a de raison de se dire que ça va changer.

Il paraissait confiant, mais Pellen vit un éclair entre Dathné et lui. Une crainte, qu'ils choisissent de taire. Il les connaissait trop bien. Son ventre et sa gorge se serrèrent.

Mentez-leur s'il le faut, mais pas à moi. Quand nous en aurons fini avec ces quatre-là, nous poursuivrons la conversation tous les trois.

— Asher a raison, dit Dathné en levant le menton pour les mettre au défi de la contredire. On ne vient pas parler du climat. Ne jouons pas à nous faire peur sans raison.

— Alors que vient-on faire ? demanda Jinny. Qu'est-ce qui dérange la terre ?

Les yeux marron aveugles de Jinny étaient écarquillés, comme si elle voyait des choses cachées aux autres.

— Et devrions-nous en parler aux Doranens ? ajouta Fernel. Avant que la terre le leur dise à notre place, et qu'on nous accuse de méfaits terribles.

Comme un coup de tonnerre à l'horizon, la peur crispa l'air. Dix ans, c'était trop court pour faire oublier six siècles de secrets.

— Ça te concerne pas, ce qu'on leur dira ou quand on le fera, dit Asher. C'est à Pellen et moi de le décider, vu qu'il est maire de Dorana et qu'on siège tous les deux au Conseil des Mages.

— Ça ne me concerne pas ? (Fernel eut un rire mauvais.) Ne sois pas stupide, Asher. Ça concerne tous les Olkens. Jusqu'au jour où le dernier Doranen quittera nos terres, nous devons vivre avec eux. Nous devons vivre avec leur magie, qui a écrasé la nôtre par le passé, et pourrait aisément recommencer.

— Non, elle ne pourrait pas, assura Dathné. Il y a des lois, Fernel, des lois catégoriques qui nous protègent. Et Asher préside à la Maison de Justice pour s'en assurer.

— L'inquiétude de Fernel ne me paraît pas sans fondement, commenta Beale en serrant l'accoudoir de ses doigts noueux. C'est leur bonne volonté qui discipline les Doranens, et non la peur de nos représailles. Ils savent que nous ne pouvons rien leur faire. Rien ne garantit que

leur discipline durera.

— Bien sûr que si. C'est moi qui le garantis, affirma Asher. Tu crois que je resterais sur mes fonds de culotte si un Doranen essaie des trucs louches ? Je me suis occupé de cette maudite Ain Freidin, non ? Crois-moi, j'ai pas oublié ce que j'ai appris en tuant Morg. Et je m'en servirai en un clin d'œil si un Doranen rompt les lois qu'on a acceptées.

— Et s'ils décident que quand nous, on garde des secrets, c'est une infraction à cette loi ? contra Polly. Que se passera-t-il ?

— J'ai pas dit qu'on allait garder des secrets, Polly, dit Asher d'un ton presque sec. Mais je vois pas l'utilité de bavasser avant de savoir quoi dire. Et toi ?

Les joues de Polly rosirent.

— Je ne vois aucune raison d'être grossier, Asher.

Il leva les mains au ciel.

— Je suis pas *grossier*. Pourquoi les gens croient toujours que je suis *grossier* ? Je dis juste...

— Peut-être un tantinet brusque, relativisa Pellen en ravalant un éclat de rire. (L'absence de tact d'Asher et sa surprise sincère devant ses effets ne manquaient jamais de l'amuser.) Mais cela partait d'une bonne intention. (Il hocha la tête vers Polly, pour lui exprimer sa sympathie.) Je comprends votre inquiétude, madame, mais après dix ans en tant que maire de Dorana, à fréquenter les Doranens chaque jour, je peux vous promettre qu'ils n'accueilleront pas bien une nouvelle de problèmes magiques sans preuve ou explication raisonnable.

— Ils admettent déjà à peine que ce que nous faisons est bien de la magie, renchérit Dathné avec amertume. (Puis elle haussa les épaules.) Cela n'a rien d'étonnant, j' imagine. Par rapport à eux, nous sommes des braises à côté d'un feu de joie.

Fernel eut un rire sans joie.

— Nous sommes subtils. Ils sont démonstratifs. Ce n'est pas la même chose. Honte à toi, Dathné, de rabaisser ton propre peuple.

— Elle rabaisse personne, dit Asher avec une dureté inquiétante dans la voix. Fernel, c'est quoi ton problème ? Peut-être qu'on devrait aller s'expliquer dehors, hein ?

— Certainement pas ! s'offusqua Dathné en se relevant. Je n'ai pas besoin que tu corriges Fernel ou quelqu'un d'autre pour moi. Fernel...

— Je le dis comme je le pense, se défendit Fernel. Je n'y peux rien, si ça ne vous plaît pas...

— S'il vous plaît, ne nous disputons pas, dit Jinny un peu essoufflée par cette agitation. Nous sommes réunis pour parler des problèmes de Lur, pas pour en susciter de nouveaux entre nous.

Pellen s'éclaircit la voix.

— Elle a raison. Vous voulez que je sorte mon vieil uniforme pour jouer les gardes sous mon propre toit ? Asher ?

— Non, marmonna l'intéressé.

— Non, répéta Fernel la mâchoire crispée.

— Alors arrêtez, dit-il fermement. Tous les deux. On a bien assez de choses à dire sans rouvrir de vieilles blessures, qu'il s'agisse de la mort de Timon Spake ou de la vie des membres du Cercle à l'époque, ou de ce qu'on fait les Doranens plusieurs siècles avant notre naissance. Rien de tout cela n'a d'importance.

Asher et Fernel se regardèrent sans aménité, mais n'ajoutèrent rien.

Dathné poussa un soupir violent et se rassit sur le repose-pieds, avant de hocher la tête pour Polly.

— Commence. Dis-leur ce que tu as senti dans la terre.

Prise au dépourvu, Polly s'agita un peu à côté de Beale, ses doigts replets montant à la pierre rose pâle suspendue à son cou.

— Je ne sais pas, dit-elle. C'est difficile à expliquer. (Puis elle eut un hoquet, entre le rire et le soupir.) Vous allez me prendre pour une vieille folle.

— Non, assura Dathné en se penchant en avant. Je t'ai demandé de venir pour nous faire part de tes impressions, Polly. (Elle regarda les visages de l'assemblée.) Personne ne se moquera de toi, quoi que tu dises.

Polly serra les doigts autour de son pendentif.

— La seule façon que j'aurais de le décrire, ce serait... que j'ai l'impression que les fleurs pleurent.

— Les fleurs ? s'étonna Fernel. Allons, Polly ! Comment les fleurs...

— Je ne sais pas ! cria Polly en se tournant vers lui. Je vous avais dit que ça aurait l'air stupide. Mais je suis une jardinière. Mon don, c'est de faire pousser les plantes, et je vous dis que lorsque je plante des graines ou que je soigne des bulbes, quand je désherbe, quand je taille ou quand j'arrose, je suis unie avec la terre, et les fleurs pleurent !

Beale la prit par la main et la secoua un peu, d'un air rassurant.

— Tout va bien, Polly. Nous te croyons.

— Et toi, Beale ? demanda Dathné. Qu'as-tu ressenti ?

Le vieil homme ne répondit pas tout de suite, gardant la main sur celle de Polly. Puis il s'anima, et ferma à demi les paupières.

— Quand le Mur est tombé, dit-il d'une voix qui était à la limite de trembler, ce fut un choc terrible. L'air lui-même était lacéré. La terre saignait dans mon cœur. Mais elle a fini par guérir et par retrouver son intégrité. Mais ces temps-ci... ces temps-ci...

— Quoi ? murmura Dathné. Beale, je t'en prie. La vérité, aussi difficile soit-elle à dire ou à entendre.

Beale ouvrit les yeux. Ils étaient rouges de larmes retenues.

— Cela va vous paraître idiot et naïf, comme Polly. Mais je nous vois à l'intérieur d'un sablier, Dathné. *Il se vide...* Et je ne sais pas pourquoi. Je sais seulement que lorsqu'il se sera écoulé en entier... que Jervale ait pitié de notre pauvre royaume.

Pellen regarda Asher, et ce qu'il vit sur le visage de son ami faillit le foudroyer net. *Il sait. Il sait de quoi Beale parle.* Pendant un instant, il fut si furieux qu'il en aurait craché le feu. Asher le sentit et le regarda... puis se détourna. Masqua rapidement ses yeux avec un regret honteux.

Dathné, absorbée par Beale, n'avait rien remarqué.

— Je t'en prie, Beale, ne t'affole pas. Quel que soit le sens de cette impression, je ne doute pas que tout ira bien.

Le vieil homme hocha la tête.

— Oui, oui. (Il parvint à sourire, d'un air douloureux.) Avec le Mage Innocent pour nous épauler, je ne doute pas que nous vaincrons.

Si le Mage Innocent était d'accord avec lui, il n'en dit rien. Le visage d'Asher était renfrogné. Hermétiquement fermé pour quiconque ne le connaissait pas. Mais Pellen, qui le connaissait si bien, qui l'avait vu dans toutes les extrémités – la rage, l'agonie, le désespoir et le deuil – savait qu'il était à présent plein de peur.

Damnation, Asher. Que nous caches-tu ?

— À toi, Jinny, dit Dathné.

La douce et fragile Jinny de Houtaine soupira, les doigts pressés contre ses lèvres pâles. Tout le monde se tourna vers elle. On supposait que ceux qui perdaient la vue gagnaient d'autres sens pour compenser. Allait-elle le prouver ?

— Jinny, insista Asher. C'est pas facile d'en parler, je sais, mais... aucun de nous peut se cacher, même si on le voudrait.

Les épaules affaissées, Jinny serra les mains entre ses genoux.

— Je me sens sur les nerfs, en permanence, dit-elle. Comme si j'attendais une mauvaise nouvelle, d'un instant à l'autre. Même quand le soleil me réchauffe le visage, sous la chaleur, il y a un froid glacial. Un effroi. (Elle s'étrangla.) Voilà. Je suis tétanisée.

— Tétanisée, dit Fernel avec un mépris qui aurait rayé du verre. Des fleurs qui pleurent. Un sablier. Mais écoutez-vous ! Si Veira était là, elle vous giflerait tous les trois. Et toi aussi, Dathné, et même Asher, pour les avoir encouragés. L'explication de ce malaise est évidente, si vous voulez bien vous réveiller de votre rêve.

— Quel rêve, Fernel ? demanda Asher.

Au lieu d'un ton agressif, il parlait avec une politesse dangereuse. Pellen vit Dathné se raidir, et se tendit avec elle.

Attention, attention. Ne nous énervons pas.

Mais soit Fernel Pintte ne connaissait pas assez Asher pour lire la mise en garde, soit il s'en moquait.

— Celui dans lequel nous pouvons rester sur le chemin que nous avons choisi sans en payer les conséquences. (Son regard hostile les balaya tous.) La magie doranenne empoisonne Lur depuis des siècles. Je crains que notre foyer soit enfin en train de succomber. Si nous ne mettons pas un terme à la souillure doranenne, notre terre dépérira et finira par mourir.

— Comment cela, « mettre un terme à la souillure doranenne » ? demanda Dathné en le regardant. Ils vivent ici, Fernel.

— Uniquement parce que nous ne les avons pas renvoyés, rétorqua Fernel. Quand le Mur fut détruit, nous aurions dû leur dire de partir. Lur n'est pas leur patrie. C'est la nôtre, et ils nous l'ont volée. Nous aurions dû la reprendre.

Dathné secouait la tête.

— Où aurions-nous renvoyé les Doranens ? De l'autre côté des montagnes ? Tous les milliers qu'ils sont ? Toutes les mères, avec leurs bambins ? Les enfants à peine assez vieux pour marcher ? Les anciens, les infirmes ? Fernel, tu as perdu la tête !

— C'est de là qu'ils sont venus, s'emporta Fernel à présent rouge de colère. Ils auraient pu repartir dans la même direction. Ou en bateau. Du moment qu'ils partaient pour ne jamais

revenir.

— On peut pas dépasser le Récif des Dents du Dragon, dit Asher en regardant l'homme de près. Tous les gosses de Lur le savent. Les tourbillons et les creux laissés par la Climagie empêchent les bateaux de sortir en haute mer. Pas même un canot. C'est du suicide d'essayer. On a assez d'imbéciles enterrés dans les villages de pêcheurs pour le prouver, même à toi.

— *Je m'en moque !* lança Fernel en montrant les dents et en plissant les yeux. Qu'ils se noient jusqu'au dernier. Je n'en perdrai pas une minute de sommeil. Lur ne sera jamais sain tant qu'il ne sera pas libéré des Doranens.

Dathné se leva.

— Je n'en crois pas mes oreilles, dit-elle, abasourdie. Depuis combien de temps ta haine monte-t-elle, Fernel ? Veira savait-elle que tu nourrissais ces sentiments ?

— Non, cracha Fernel. Je ne le lui ai jamais dit. Pour quoi faire ? Ça ne la regardait pas. Mon devoir était de protéger Lur, le Cercle et toi, et je l'ai fait, au mépris du danger. Tu comptes me faire honte parce que je déteste les intrus qui génèrent ce danger ? Qui m'ont forcé à vivre dans le mensonge ? Qui encore à présent se moquent de moi parce que je ne suis pas l'un d'eux ?

Dathné leva les yeux au ciel, tandis que Polly et Beale dévisageaient l'homme d'un air incrédule, et que Jinny se tordait les mains sur ses genoux.

— Fernel, Fernel, personne ne se moque de toi !

— Bien sûr que si, Dath, concéda Asher en se relevant. On a des tonnes de Conroyd Jarralt à Lur. Rodyn Garrick et ses sbires, pour commencer. Des gens blonds et pleins de magie qui se croient meilleurs que les autres. Vous et moi, on sait peut-être qu'y se trompent, mais ça fait rien. C'est que des idées. Et les gens peuvent penser ce qu'y veulent. Fernel, là, peut penser qu'on devrait tous les jeter au-delà des montagnes, ou dans l'océan. Je refuse, et je le laisserai pas faire. Mais y peut le penser autant qu'y veut, si ça lui fait plaisir.

Fernel se leva, les poings serrés.

— Je ne suis pas le seul, vous savez. Je ne suis pas le seul Olken qui réclame la restitution de Lur à ses propriétaires légitimes. À présent que le Mur est détruit, la seule chose qui retient les Doranens, c'est l'avidité, et leur habitude de croire que notre terre leur appartient.

— Fernel, il n'y a rien de l'autre côté de ces montagnes ! dit Dathné. Tu sais ce que l'expédition de Tollin a trouvé. Des terres ravagées, et des fléaux encore vivaces. Nous ne serions que des meurtriers si nous les y envoyions !

— C'était il y a plusieurs années, dit Fernel. À cause de la lâcheté de notre Conseil Général, nous ne savons pas ce qui s'y trouve à présent. Peut-être ces terres ont-elles verdi et sont-elles redevenues fertiles, Dathné. Pour ce que nous en savons, Tollin a peut-être menti, par peur. Ou a-t-il tué ces hommes par son incompetence et concocté une histoire absurde pour cacher la vérité !

Pellen avait connu Ryn Tollin, et l'avait apprécié.

— Et après, il s'est rendu malade, et les autres survivants avec lui, j'imagine, pour être sûr que personne ne douterait de leur histoire ? Honte à toi, Pintte, de calomnier des hommes qui ne peuvent pas se défendre.

Tandis que Fernel Pintte lui répondait par un rictus moqueur, Dathné se tourna vers Asher.

— Il est fou, dit-elle, dépassée. Je n'en avais aucune idée. Je doute que Veira l'ait su, ou elle ne l'aurait jamais recruté dans le Cercle. C'est une insulte à son souvenir.

Asher secoua la tête.

— Dath...

Sa femme l'ignora et se tourna vers Polly et Beale.

— Et vous, le saviez-vous ? Avez-vous déjà entendu ce... cette immonde diatribe ?

— Je savais qu'il n'aimait guère les Doranens, dit Beale après un moment. Mais moi non plus, à vrai dire.

— Polly ?

Polly Marsh tripota son pendentif sans la regarder.

— Je n'ai rien contre eux personnellement, murmura-t-elle. Certains sont très gentils.

Désespérée, Dathné se tourna de nouveau.

— Jinny ? Jinny, dis-moi que tu n'es pas d'accord avec Fernel. Je t'en prie.

— Non, mais je comprends sa colère.

— Mais vous deux, vous partagez ses opinions ? demanda Dathné à Beale et Polly. Vous pensez que les Doranens sont une souillure, et un poison pour Lur ?

— Je n'irais sans doute pas jusque-là, dit Polly en rougissant. Mais ils ont vraiment pris ce qui nous appartenait, Polly.

— Ils nous ont protégés de Morg ! rétorqua Dathné. Du mieux qu'ils pouvaient. Ce n'était peut-être pas une solution parfaite, mais nous n'avons jamais souffert. Nous avons *prospéré*.

— Va donc dire ça à Timon Spake, cracha Fernel. Et à Maura Shay, assassinée avant lui. Quant à Morg, ce sont les Doranens qui l'ont créé. C'était leur devoir de nous sauver de ses actes, puis de nous laisser en paix !

— Oh, c'est ridicule, dit Dathné. Vous êtes ridicules. Fernel, il te faut un bon pothicaire. Même si tu as raison à propos de Barl et des premiers Doranens qui sont venus ici, les Doranens actuels de Lur sont innocents des crimes commis il y a plusieurs siècles. Ils n'ont pas davantage demandé à naître ici que nous. Nous monter la tête pour ce qui s'est passé il y a six cents ans ne change rien, espèce d'idiot ! Nous ne pouvons que nous inquiéter du présent. Et nous avons un nouveau défi devant nous. Et si nous ne le relevons pas, d'autres Olkens et d'autres Doranens pourraient mourir.

Fernel croisa les bras.

— Je vous ai montré d'où venait le problème. Je vous ai expliqué comment le résoudre. Si vous choisissez d'ignorer mon conseil, je n'y peux rien. Mais rien ne m'oblige à rester.

Alarmée, Dathné regarda Asher, puis Fernel.

— Que vas-tu faire, Fernel ? Renier ton serment au Cercle et répéter ce qui a été abordé ici ?

Fernel haussa un sourcil méprisant.

— Quel serment ? Le Cercle est brisé, Dathné. Tu l'as brisé toi-même, il y a huit ans, ne l'oublie pas. Tu as dit qu'il n'était plus nécessaire. Si tu te rappelles bien, je me suis opposé à ta décision. Mais tu te croyais la plus sage, comme toujours, n'est-ce pas ? Tu es arrogante, Dathné. En fait, tu ressembles beaucoup aux Doranens. C'est peut-être pour cela que tu défends leur cause. Tu as toujours cru qu'être l'Héritière de Jervale te rendait meilleure que nous.

Dathné recula d'un pas, comme s'il l'avait frappée.

— Quoi ? Je n'ai jamais... Fernel, c'est faux.

Asher s'éclaircit la voix.

— Eh bien... C'est un peu vrai, Dath. T'étais très autoritaire, et tu l'es encore. Ça a guère changé. Mais bon, t'as pas tort. (Il se tourna vers Fernel.) Cercle brisé ou pas, maître Pintte,

t'as juré de tout ton cœur que tu protégerais Lur. Une fois un serment prêté, on peut guère s'en dédire.

— Alors maintenant, je suis censé t'obéir ? demanda Fernel. C'est ça ?

Le sourire d'Asher était d'une douceur trompeuse.

— J'imagine qu'on peut voir les choses comme ça. C'est pas mon cas, mais on peut.

— Je préférerais éviter, dit Fernel Pintte la lèvre courbée par un autre rictus de mépris. Je préférerais partir. Si vous voulez bien m'excuser...

Ecœuré, Pellen regarda Asher. Il retiendrait cet imbécile par la force s'il le fallait, trouverait un prétexte ou un autre pour le laisser se calmer dans les geôles de la ville pendant une journée ou deux. L'ancien capitaine n'avait rien oublié du manuel, et pourrait fabriquer de quoi leur laisser un peu de temps.

Je ne me sentirais pas glorifié, mais je pourrais le faire. Nous avons déjà trop perdu pour sacrifier tout le reste.

Fernel Pintte était presque à la porte du salon. Asher le regarda, poussa un soupir irrité. Tendit le doigt, et dit :

— *Drego.*

Fernel Pintte se figea un pied en l'air, pétrifié d'un seul mot.

Tandis que Beale et Polly criaient leur désaccord, et que Jinny l'aveugle hoquetait, Dathné se laissa retomber sur son siège, pâle de désespoir, le nez vers le tapis. Asher alla se planter à côté de Fernel, et regarda son visage rigide.

— Alors, tu vois ? dit-il d'un ton un peu contrarié. Tu m'as forcé à utiliser la magie contre toi, Fernel. J'aime pas ça. Je me sens sale, après. Et j'aime pas être sale. Alors écoute un peu ce que j'ai à te dire.

Mais Pellen, qui le connaissait, sentait la rage assassine derrière ses paroles. Dathné leva les yeux.

— Asher...

Il leva un doigt dans sa direction, sans retirer son regard froid des yeux écarquillés de Fernel.

— J'étais sérieux, tout à l'heure. Tu peux penser ce que tu veux. Je vais pas t'en empêcher. Tu es libre, et le pays aussi. Mais si j'entends que tu pousses d'autres gens à la haine. Si j'apprends que t'agites la foule le soir à la taverne, et que tu leur dis qu'Lur irait mieux si on jetait ces pestes de Doranens par-dessus les montagnes de Barl ou les Dents d'Dragon... Et tu sais que je l'apprendrais, Fernel. J'apprends tout, tôt ou tard. Eh ben, si j'apprenais ça, je pourrais me retrouver un rien fâché. Alors je viendrais te voir. (Il se rapprocha encore.) Fernel ! Tu veux pas que je vienne te voir. Tu veux pas que je m'énerve. Le dernier qu'a réussi à m'énerver, c'était Morg. Ça lui a rien valu de bon. Tu devrais pas faire la même erreur.

Pellen déglutit, les veines glacées. L'air dans son salon chaleureux était épaissi de menace.

— *Vardo*, dit Asher en reculant d'un pas.

Blême et en nage, Fernel Pintte regarda Asher en silence. Essayait de parler, mais ne put que balbutier.

— Alors ? dit Asher. Qu'est-ce que t'attends ? File !

Fernel Pintte partit en courant.

— Ce n'est pas quelqu'un de mauvais, vous savez, finit par dire Beale pour rompre le silence tendu. Il se laisse emporter, c'est tout.

Pellen échangea un regard dubitatif avec Asher, puis se tourna vers le vieil homme.

— Vous le connaissez bien ?

Beale soupira.

— Assez pour savoir qu'il parle plus qu'il n'agit.

— Tu voudrais qu'on te croie sur parole, sans doute ? demanda Dathné d'une voix morte.

Nous devrions lui faire confiance ? Après les propos qu'il a tenus ?

— Fernel ne fait que dire tout haut ce que d'autres pensent, riposta Polly. Si tu passais moins de temps en ville et plus de temps à parler à des Olkens normaux, tu ne serais pas si surprise.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ? demanda Dathné piquée au vif.

— Rien, nous sommes tous sous le coup, assura Jinny avant que Polly ait pu répondre. Je vous en prie, nous ne sommes pas là pour parler de l'obsession de Fernel à propos de l'héritage perdu des Olkens. Nous avons des sujets d'inquiétude bien plus importants. Qu'allons-nous faire pour le sujet qui nous occupe, l'anomalie de la terre ? Je crains que tout Lur soit frappé par la calamité si nous ne corrigeons pas ce déséquilibre.

— Tu supposes donc qu'il peut être rétabli, Jinny ? dit Beale en regardant Asher. Est-ce le cas ? Ou sommes-nous en train de cracher au vent ?

— Je sais pas, répondit Asher avec un haussement d'épaules. Tout ce que je cherchais dans cette réunion, c'était d'être sûr que c'était pas dans mon imagination. Je pensais pas que vous me demanderiez de claquer des doigts et de tout régler. (Il eut un rire sans joie.) Comme par magie.

— Est-ce bien le moment de plaisanter ? dit Beale avec un air contrarié. Alors que ce pauvre royaume grogne de douleur, tu...

— Cela ne l'amuse pas plus que toi, Beale, s'empressa d'assurer Dathné. Il est comme ça. Bien sûr qu'il s'inquiète pour...

— Je crois que je peux encore parler tout seul, Dath, dit Asher avec un froncement de sourcils. Je suis grand, maintenant. Mais Beale s'empporte juste parce qu'il a peur de nos problèmes, c'est tout.

— Et pourquoi n'aurais-je pas peur ? demanda Beale. Alors que tu prends ce qui se passe à la légère ? Depuis toujours, nous te vouons une confiance aveugle, convaincus que tu sauveras ce royaume de la destruction. Fernel se trompe peut-être, mais pas entièrement. Beaucoup de gens convenables ont renoncé à la paix et au bonheur pour que tu puisses accomplir ta destinée. Et ces années de sacrifice ont laissé leur marque.

— *Je vous ai jamais demandé aucun sacrifice !* cracha Asher. Alors viens pas me jeter ça au nez ! Naufrage, tu crois que je voulais tout ça ? J'avais une vie, aussi, et des projets ! Mais ton maudit Cercle et toi, ta bragaille de Veira, vous aviez déjà décidé sans moi. Et j'ai fait ce que vous vouliez. J'ai sauvé ce maudit royaume. Et j'ai tué mon meilleur ami au passage. Alors viens pas m'accuser, bien assis sur tes vieilles fesses ! Pas si tu me demandes encore de sauver Lur !

Le silence qui suivit était tendu. Pellen, le cœur brisé, regarda Asher tourner le dos à la pièce, le souffle court. Dathné pressa les doigts contre ses paupières, essayant de retenir ses larmes. Polly, moins décidée, tira un mouchoir de son sac. Jinny lissa sa jupe de laine verte sur ses genoux. Puis, avec précision, elle croisa les mains sur ses genoux.

— Tu ne nous as toujours pas dit que ce que tu avais ressenti, Asher, dit-elle doucement. Que cela te plaise ou non, tu es le Mage Innocent. Le magicien olken le plus puissant de tout

Lur. Que t'a murmuré la terre ?

Asher hésita, puis se retourna. Fourra les mains dans les poches, et reprit son masque hostile. Pellen le regarda, puis Dathné. Elle avait les lèvres serrées, les bras croisés comme pour contenir une douleur cuisante dans son ventre. Il sentit un nouveau malaise s'abattre sur lui.

Quoi qu'ils sachent, c'est très, très grave. Je me demande si je suis assez fort pour la vérité.

— Asher ? insista Beale. (Malgré son grand âge, il se leva. Dans son visage aux rides chaotiques, un soupçon se fit jour.) Sa question est légitime. Pourquoi ne réponds-tu pas ? Qu'as-tu ressenti ?

— Je réfléchis, gronda Asher. Il y a des choses pas faciles à mettre en paroles, Beale. Je suis pas Fernel Pintte, moi. J'ai pas la langue agile comme lui.

— Et toi, Dathné ? demanda Polly. (Une fois ses larmes taries, sa tristesse s'était muée en tension.) En tant qu'Héritière de Jervale, tu étais douée de visions. Que t'ont-elles montré ? Que crois-tu qui se passe à Lur ?

— J'ai cessé de recevoir des visions avant même que Morg soit tué, dit Dathné. Je ne suis plus l'Héritière de Jervale. Pas en cela. Comme vous, je suis une mage olkenne, liée à la terre. Mais je n'ai jamais été de ceux qui la comprenaient le mieux. Je ne sais rien de plus que vous : après ces dix années de sommeil paisible, la terre de Lur se réveille.

— Se réveille pour faire quoi ? murmura Jenny. Je croyais que la peur et la destruction des Derniers Jours étaient derrière nous. Avais-je tort ? Le pire reste-t-il à venir ?

— *Asher*, insista Beale. Agile ou non, il est temps d'utiliser ta langue. Quand tu avais besoin du Cercle, nous étions là pour toi. Certains d'entre nous, comme cette pauvre Jinny, comme Veira et son Rafel, ou ton ami Matthias, ont payé le prix fort pour leur aide. Voilà ta chance de payer cette dette. Dis-nous ce que tu sais. Dis-nous ce que tu crois savoir, et ce que tu comptes faire. Honore les sacrifices que nous avons consentis pour toi.

Asher grimaça, comme si Beale l'avait frappé. Cette fois, il n'y eut pas de colère, pas de déversement de paroles furieuses. Dathné étrangla un cri de protestation, en voyant le chagrin qui illumina les yeux d'Asher comme un éclair dans le ciel.

— Tu veux que je dise n'importe quoi ? demanda-t-il en soutenant le regard accusateur de Beale. Pour te rassurer, que ce soit vrai ou pas ?

— Bien sûr que non, dit Polly en se levant pour se ranger à côté de Beale. Nous voulons ton respect. Tu nous as demandé de venir, et nous voici, sans question, quels que soient les tracas que cela pouvait nous causer. Tu nous as demandé de te dire ce que nous ressentions, et c'est chose faite. À ton tour, maintenant.

— Si tu refuses, prévint Jinny tranquillement en se levant à son tour, nous partirons. Et la prochaine fois, tu nous demanderas notre aide en vain.

Cela faisait longtemps que Pellen n'avait pas vu Asher au pied du mur. Rappelé péniblement à une époque qu'il avait rangée derrière lui, il se réfugia dans l'observation du sol. Osa une seule fois regarder Dathné, et vit qu'elle ne parvenait pas non plus à soutenir l'angoisse de son mari. Elle fixait ses genoux, sans bouger.

Puis Asher soupira.

— Vous pensez que j'ai toutes les réponses juste parce qu'à une époque, j'avais la tête qu'il fallait pour votre Prophétie ? Désolé, Jinny. Ça marche pas comme ça. J'ai aucune idée de la raison pour laquelle je peux faire quelques tours de Doranen. Pour autant, je sais pas tout sur tout. J'en suis pas devenu Barl.

— Je ne me rappelle pas que nous ayons dit cela, tempéra Beale.

Asher eut un reniflement désabusé.

— Peut-être pas. Mais je crois que ça vous a traversé l'esprit. (Il secoua la tête.) Ecoutez, l'ancien, je sens la même chose que vous. Il y a un problème. Mais c'est tout. Si j'avais les réponses, je vous aurais fichu la paix. Vous croyez que j'ai pas conscience de ce que je vous dois, à tous les trois ? Et même à Fernel Pintte ? Vous pensez qu'il se passe un seul jour sans que je m'excuse auprès de Veira, de Rafel et de Matt, de les avoir fait mourir ? Vous croyez que j'avais envie de tout ça ? Que j'avais envie que Pellen se retrouve handicapé ?

Pellen releva vivement les yeux.

— J'étais capitaine de la garde de Dorana. Je me suis battu pour notre royaume et pour la ville. Je ne le regrette pas. Et je n'ai pas non plus besoin que tu le regrettes.

Surpris, Asher le dévisagea.

— Pellen...

— Oh, la ferme, dit-il. Parfois, tu me fatigues, Asher. (Il regarda Beale.) Quant à vous... nous vous avons appelés ici aujourd'hui parce que nous avons besoin de vos lumières. Vous nous les avez apportées, et nous vous en sommes reconnaissants. En tant que maire de Dorana, je vous adresse mes remerciements officiels. Et je vous demande de garder pour vous ce dont nous avons parlé ici.

— Nous savons garder des secrets, rétorqua Polly. Les serments du Cercle restent valides. Mais il s'en trouvera certainement d'autres pour sentir ces remous. D'autres qui n'auront pas juré de garder ces impressions pour eux-mêmes.

Pellen hocha la tête.

— Je sais. Mais à moins que j'aie très mal évalué la situation, il nous reste un moment avant que des angoisses personnelles se transforment en panique généralisée. Nous mettrons ce délai à profit, je vous le promets, pour découvrir la cause de ces perturbations.

— Et c'est une promesse officielle, j'imagine ? demanda-t-elle avec un air piqué. Du maire de Dorana ? (Elle regarda Asher de côté.) Et du Mage Innocent ?

Il hocha la tête.

— Oui.

Avec un soupir, Dathné se leva de son repose-pieds et posa un regard déstabilisé sur les trois visiteurs.

— Vous me maudissez sans doute de vous avoir traînés jusqu'ici. D'avoir joué de vos anciennes loyautés pour vous placer face à des ténèbres dont vous espériez qu'elles n'existaient que dans votre imagination. Je le regrette. Vraiment. Plus que tout, j'aurais voulu que ce danger soit faux.

— Comme nous tous, dit Beale. Mais la Prophétie n'a jamais parlé de ceci, n'est-ce pas ?

Dathné poussa un triste soupir.

— Non, Beale. Jamais.

— Tu n'avais pas le choix, Dathné, dit Jinny. Tu étais obligée de nous appeler. Et nous de venir.

— Mais Jinny a raison, ajouta Polly avec un éclat de mise en garde dans le regard. Ne considère pas notre soutien comme allant de soi.

— C'est pas ce que j'ai voulu dire, dit Asher à nouveau renfrogné. Cette affaire... je suis perdu. Je pensais en avoir fini avec la Prophétie. Je pensais qu'elle en avait fini avec moi. J'aime pas trop me dire que c'est sans doute pas le cas.

— Aucun de nous n'en est enchanté, Asher, assura Beale en tendant la main. Nous menons le même combat. Autant ne pas nous déchirer entre nous.

Soulagé, Pellen regarda Asher traverser le salon pour serrer la main du vieil homme.

— Oui, Beale. Autant éviter. (Il le lâcha.) Alors. Si on en arrive à un autre combat, je peux compter sur vous ?

Tandis que Beale et Polly échangeaient un regard, Jinny hocha la tête.

— Bien sûr, assura-t-elle. Nous sommes nés pour entrer dans le Cercle, Asher, et nous mourrons à son service. Tout comme le jour de ta mort, tu resteras le Mage Innocent, même si tu n'as jamais voulu l'être et si tu le regrettes à chaque minute.

— Merci d'être venus, dit Pellen. Et merci de nous avoir fait confiance.

— Cette confiance est nécessaire, Pellen, dit Polly entre ses lèvres tremblantes. Nous devons croire qu'il existe un remède. Nous n'aurions pas vaincu Morg pour voir Lur s'effondrer si peu de temps après. Je ne peux pas croire que c'est ce que Jervale avait en tête.

— Ça ne l'est pas, dit Dathné. Simplement... (Elle s'éclaircit la voix.) Peut-être nous sommes-nous reposés sur nos lauriers un peu trop tôt.

— Et les Doranens ? demanda Beale. Nous ne pouvons pas les laisser éternellement dans l'ignorance.

Asher haussa les épaules.

— Eux, c'est mon problème, je dirais. Laissez-moi faire.

— Et Fernel ? ajouta Pellen en fronçant les sourcils. Je sais que c'est votre ami, je sais que vous lui êtes loyaux, et je sais pourquoi. Croyez-moi, je n'ai aucune envie de vous séparer. Mais j'avoue que ses propos me dérangent. J'ai le chic pour sentir les fauteurs de troubles. Votre ami ne me semble pas du genre à garder ses doléances pour lui. (Il regarda Asher, puis revint aux trois membres du Cercle.) Malgré l'avertissement.

— C'est moi qui connais le mieux Fernel, dit Polly. Nous habitons à moins d'une journée de route l'un de l'autre. S'il cause de l'agitation, je le saurai vite. Mais je n'arrive pas à croire qu'il...

— Et pourtant, il y a guère de doute, dit Asher. Pellen se trompe jamais à ce sujet. (Puis il fit la grimace.) Enfin, presque jamais.

C'était une pique cachée, en rapport avec leur lointain passé. Pellen, après un regard appuyé, sourit à Polly.

— J'espère que vous avez raison. Mais si vous vous sentez mal à l'aise, ou si vous apprenez quelque chose d'indélicat...

— Oui, accepta Polly. Je vous ferai prévenir.

— Vous devriez tous rester vigilants, dit Dathné en regardant Jinny, Polly et Beale. Pas seulement à cause de Fernel. Il faudra nous prévenir dès que vous entendrez parler d'agitations ou de doléances, ou de ce que quelqu'un aura senti dans la terre.

Les trois autres membres du Cercle hochèrent la tête.

— Merci, dit-elle. Et si j'ai été trop autoritaire, imposante, ou si je vous ai... si vous vous êtes sentis insultés... je vous prie de me pardonner. Ce n'était pas mon intention. Je m'inquiétais aussi, et je ne m'accommode guère mieux qu'Asher de l'angoisse.

Elle les embrassa l'un après l'autre, puis Pellen les raccompagna à sa porte. Jinny l'aveugle tenait le bras de Polly, ferme et composée. Il regarda Beale les escorter avec courtoisie jusqu'à la porte du jardin, puis rentra chez lui et retourna au salon.

— Naufrage, Pellen, dit Asher en levant les yeux. Quel désastre.

— Oh, je n'en suis pas sûr, dit-il en se laissant tomber avec reconnaissance dans le fauteuil que Jinny avait utilisé. Certes, ça s'est animé par moments, mais tu as obtenu ce que tu voulais. Tu as appris ce qu'ils savaient... et les as complètement bernés.

Asher le dévisagea, perplexe.

— Hein ? Pellen, de quoi...

— N'essaie même pas de me dire le contraire, lança-t-il. (Il fixa sur Asher son meilleur regard noir de capitaine de la Garde.) Tu en sais davantage que ce que tu as révélé à ces trois membres du Cercle. Mais à moi, tu vas me dire la vérité, Asher. Jusqu'à la dernière syllabe. Et pas plus tard que tout de suite.

Au lieu de répondre, Asher regarda Dathné. Pellen, qui observait leur communion silencieuse, pensa à Ibby. Oh, comme elle lui manquait, elle et ces pensées qu'ils partageaient en un seul coup d'œil.

— Il le faut, Asher, soupira Dathné. Il a le droit de connaître la vérité.

Avec un grognement étouffé, Asher retourna se percher sur l'appui de la fenêtre. Comme s'il trouvait des forces, ou du réconfort, dans la charpente solide qui l'entourait.

— Tu crois que je le sais pas, femme ?

Dathné haussa les sourcils.

— » Femme » ? Attention. Mage Innocent ou non, je peux encore...

— Oh, assez, interrompit Pellen. Après tout ce que nous avons traversé, vous pensez que vous arriverez à me mener par le bout du nez ?

Ils se dandinèrent, réduits au silence.

— Et je veux que vous m'expliquiez Rafel, aussi, ajouta-t-il toujours brusque. S'il sent des choses...

Sa gorge se serra, la peur étouffa ses paroles.

— Pellen ? dit Dathné. (Elle le lisait presque aussi facilement qu'Ibby.) Que se passe-t-il ?

Avec un effort terrible, il posa sa main, ouverte, sur l'accoudoir du fauteuil.

— Charis.

— Elle sent aussi des choses ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Je me pose la question. (Il dut cligner des paupières, assez fort, pour retenir la peur.) Alors quel que soit le problème de ce royaume, nous devons le régler, parce que ma petite a mal. Elle a mal, Dathné, et je ne peux pas l'aider. Je suis son père, je devrais la protéger, mais...

Dathné s'accroupit à côté de lui et lui prit l'avant-bras à deux mains.

— Pellen, ne t'inquiète pas. Tu es un père merveilleux. Charis t'adore. La façon dont elle te regarde, parfois, avec tout son cœur dans les yeux... Elle te noierait sous son amour, si elle le pouvait. Tu as fait tout ce qu'il fallait pour elle. Et tu n'en feras jamais moins.

— Dath a raison, ajouta Asher d'un ton bourru. T'es un super-Papa, Pellen. T'as aucune raison de douter dans ce domaine.

Touché, un peu réconforté, il regarda d'abord Dathné, puis Asher.

— Ce... cette anomalie dans la terre. Comment l'avez-vous expliquée à Rafel ?

— Je lui ai pas expliqué, dit Asher. Pas vraiment. Je lui ai dit qu'il fallait pas qu'il s'inquiète. Je lui ai dit que je lui expliquerais ce que ça signifiait quand il serait plus grand.

— Oh, dit-il. Et il l'a accepté ?

— Bien sûr, tiens. Je suis son père, après tout.

Eh bien, oui, mais...

— Et c'est ton digne fils, Asher. C'est un garçon entêté. Le genre de garçon qui aime les vraies réponses, quand il pose des questions.

— Ça servait à rien de lui bourrer le crâne d'histoires de Climagie et de machins comme ça, dit Asher avec Une grimace. Il a pas besoin de savoir tout ça.

Besoin ? Bien sûr que non. Mais Rafel était le genre de garçon à en avoir envie. Ses parents devaient s'en rendre compte. Ils n'étaient quand même pas aveugles vis-à-vis de leur fils ?

— Rafel va bien, assura Dathné en reculant vers le canapé. Et je suis sûre que Charis aussi. Ne nous inquiétons pas d'eux pour le moment. Nous sommes déterminés à régler ce problème, Pellen. Rapidement, pour que Rafel, Charis et tous les habitants du royaume puissent reprendre leur vie loin des ombres.

Cette intention lui convenait parfaitement.

— Mais comment comptez-vous le régler, Dathné ? Allez. Il est temps que vous vidiez votre sac.

— Oui. (Asher laissa retomber sa tête contre le cadre de la fenêtre, et regarda le jardin de telle sorte que ses yeux étaient cachés.) Tu as raison. Il faut tout te dire. Alors, bon, voilà ce que je sais.

Avec une inquiétude croissante, Pellen écouta son ami révéler ses terribles secrets. Ses nombreux réveils soudains, avec une terreur indicible. Ses tripes se nouaient un peu plus à chaque phrase, à mesure que les fondations de Lur paraissaient chanceler. À mesure que, terriblement, fantastiquement, la Climagie de Barl semblait impliquée.

Et la Carte de Climagie, que l'on croyait morte depuis dix longues années...

— Vivante ? dit-il avec horreur. Encore imprégnée de pouvoir ? Comment est-ce possible ?

Asher haussa les épaules.

— Je sais pas, Pellen. Comment tu veux que j'en aie une idée ? C'est pas moi qui l'ai fabriquée, hein ?

— Mais tu disais qu'elle était morte.

— Parce que je croyais qu'elle l'était ! rétorqua Asher. On dirait que j'avais tort. Tu veux m'enfermer parce que je me suis trompé ?

— Non ! Je veux que tu m'expliques ce que cela signifie ! Je veux savoir ce qui se passe, ce qui a dégénéré !

Je veux que tu le règles, ajouta-t-il intérieurement. Il savait qu'après une journée pareille, mieux valait se taire. Mais Asher, étant Asher, entendit sa phrase muette.

— Naufrage, Pellen ! Tu vas pas t'y mettre ?

Asher ramena un genou contre sa poitrine et y posa le front. Transpercé par la culpabilité, Pellen le regarda lutter contre la peur, le désespoir, livrer sa bataille perpétuelle contre ce qu'on lui demandait, contre ce qu'il était, qu'il n'avait jamais demandé à être. Et contre le devoir qu'il ne pouvait pas rejeter, parce que c'était un homme bon.

— Je suis désolé, répéta-t-il. Vraiment. (Il prit une profonde inspiration, hésita... puis céda à sa propre peur.) Mais c'est tout Lur qui est en jeu, Asher. Nous n'avons nulle part où nous réfugier.

Asher releva la tête. Son regard était éteint par une acceptation résignée.

— Je sais, Pellen. Je sais ce que je suis. Le Mage Innocent. Et que ça me plaise ou non, le dernier Climagicien vivant de Lur.

La Climagie. En se rappelant ces moments, il grimaça.

— Tu as été Climagicien par le passé. Faut-il que tu le redeviennes ?

— Peut-être.

— Non, certainement pas, intervint Dathné. Nous trouverons un autre moyen.

— Et si y en a pas ? demanda Asher fatigué. Que se passera-t-il, Dath ?

— Je m'en moque ! (Dathné se leva d'un bond.) J'ai déjà failli te perdre une fois à cause de la magie doranenne, Asher. Si tu crois que je lèverai le petit doigt pour t'aider à risquer ta vie...

— D'accord ! (Asher tapa du poing sur le cadre de la fenêtre.) Alors cette fois, je reste posé sur mes joufflues et je fais rien. Et après ? Lur crève ? Dans ce cas, à quoi bon l'avoir sauvé la première fois, Dath ? À quoi bon que Gar soit mort, que Matt soit mort, que ta précieuse Veira soit morte, et son Rafel avec ? À quoi bon, si je fais rien quand il y a d'autres problèmes ?

— Je ne te dis pas de ne rien faire ! Je te dis de trouver *un autre moyen* !

Pellen, mal à l'aise, observa un fil tiré sur son pantalon bleu. Il devrait arrêter l'accroc, un peu plus tard. Il releva le nez, et surprit l'angoisse sur le visage de Dathné, la résignation sur celui d'Asher, et sentit son cœur se déchirer.

— S'il vous plaît. Ne vous disputez pas. Nous sommes les gardiens du royaume. Comment pourrions-nous l'aider si nous nous déchirons ?

Dathné se laissa retomber sur le canapé.

— Comment peux-tu me demander de ne pas me disputer avec lui, Pellen ? Il est toute ma vie.

— Et tu es la sienne. Mais il a raison. Si nous ne comptons pas sauver Lur cette fois, nous aurions aussi bien pu le laisser à Morg.

— Et puis, ajouta Asher en essayant de rester léger, c'est toi qui as commencé, Dath, avec ta Prophétie, ton Cercle et tout ça.

— Oh, pas la peine de me le rappeler, dit-elle amère. J'en suis malade, Asher. Malade !

Asher se leva de son encadrement de fenêtre et la rejoignit. S'assit à côté d'elle sur le canapé et l'attira contre lui, puis l'embrassa dans les cheveux.

— Ne te rends pas trop malade. C'est quand même la Prophétie qui nous a fait nous rencontrer, tu te rappelles ?

Elle se laissa tomber contre lui.

— Eh bien, maintenant, je voudrais qu'elle nous laisse tranquilles !

— Tu es certain que la solution à nos problèmes se trouve dans la Climagie ? demanda Pellen.

— Certain ? (Asher secoua la tête.) Y a rien de certain dans cette histoire, Pellen. Mais c'est ce que je me dis.

— Et si ce que vous avez tous ressenti était lié à la Climagie ? À la Carte de Climagie de Barl ? Nous ne savons pas vraiment comment fonctionne la Carte, n'est-ce pas ?

— Non, dit Dathné. Nous savons seulement ce que Gar a expliqué à Asher. Et je crois que le prince même ne comprenait pas tout. Je crois que certains éléments échappaient même à Durm. C'était Barl l'experte, et elle n'a pas laissé d'instructions.

Silence frustré. Puis Asher s'éclaircit la voix.

— Eh bien, Dathné... c'est peut-être pas tout à fait exact.

Dathné s'écarta de lui et regarda son mari en face, les yeux pleins de crainte. Asher semblait inquiet.

— Son journal ? finit-elle par dire. Asher, tu veux dire...

— Vous parlez du journal de Barl ? demanda Pellen tandis que les deux époux s'affrontaient du regard. Celui-là même dont tu as dit que Gar l'avait brûlé, pour protéger Lur de la magie qu'il contenait ?

Asher haussa les épaules.

— Oui, oui. Ben, j'ai menti.

— À moi ? s'écria Dathné en se relevant. Asher, comment as-tu pu faire ça ?

La mâchoire serrée, Asher haussa de nouveau les épaules.

— J'avais promis à Gar de le protéger, après tout.

— Et la protection de Lur ? demanda Dathné les poings sur les hanches. Tu l'as dit toi-même – malgré l'égalité qui existe à présent entre les Olkens et les Doranens, il reste des mages comme Rodyn Garrick qui se considèrent supérieurs. Qui regrettent l'ancien temps. Si la magie brute de ce journal devait tomber entre ses mains, ou entre celles d'un autre de son acabit...

Asher secoua la tête.

— Ça risque pas.

— Tu espères que ça ne risque pas, plutôt ! En ce qui concerne la magie doranenne, je trouve que mieux vaut prévenir que guérir. Tu aurais dû brûler ce journal, Asher. Tu n'avais aucune raison de le garder. Ni de mentir !

— Bon, dit Asher. Je suis désolé. Tu devais jamais apprendre que le journal était encore là. Mais...

— Et pourquoi l'est-il ? demanda Pellen. Gar et toi, plus que quiconque, auriez dû savoir à quel point il est dangereux.

— Parce que Gar... (Asher soupira.) Ça a l'air crétin, je sais, mais il... je pense qu'il aimait bien Barl, en fin de compte. À traduire des bouts de son sacré journal, je crois que... et il allait *mourir* ! (Il se passa la main sur le visage.) C'était sa dernière volonté, bon sang, que je protège le journal pour qu'il reste un morceau de Barl en ce monde. Comment j'aurais pu refuser ?

Le visage figé, Dathné le foudroya du regard.

— Tu aurais pu accepter, et le brûler après.

— Manquer à ma parole ? riposta Asher avec un regard tout aussi dur. Certainement pas, non. Et si tu crois que j'aurais pu faire ça, Dathné, alors...

— Je ne sais plus ce que je crois, dit-elle froidement. Après tout, il y a quelques minutes encore, je croyais que tu ne me mentirais jamais.

— Mais tonnerre de naufrage ! dit Asher près de crier. Je lui devais ça, Dathné, et je...

— Et moi, que me dois-tu ? demanda-t-elle au bord des larmes. Ta femme. La mère de tes enfants.

— Oui, eh bien, je crois que tu avais bien oublié de me dire une vérité ou deux par le passé, Dath, dit Asher vraiment énervé. Alors peut-être que tu devrais pas me tracasser pour ma paille, ma jolie, vu...

— D'accord, dit Pellen tandis que Dathné allait se camper près de la fenêtre. Allez, respirez un grand coup, tous les deux. Il ne faudrait pas que quelqu'un dise quelque chose de regrettable. Asher...

— Quoi ? demanda l'intéressé avec un froncement de sourcils furieux. Toi aussi tu en veux à ma couenne, Pellen ?

— Non. Non, bien sûr que non, dit-il de sa voix la plus apaisante. Mais je me demande... Asher, tu n'aurais pas pu nous faire confiance ?

Asher le regarda comme s'il avait perdu la tête.

— Ne sois pas stupide, Pellen. Je pensais que vous seriez plus heureux si vous saviez rien, c'est tout. Plus heureux en pensant qu'aucun Doranen risquait de mettre les mains sur ce maudit journal et utiliser la vieille magie. Je sais que moi, si je le pensais, je serais plus heureux !

Se rappelant ses cauchemars de la bataille du marché, des hommes et des femmes impuissants que Morg avaient mués en immondes bêtes sanguinaires... se rappelant les créatures terrifiantes qu'Asher avaient invoquées pour les vaincre... il hocha la tête.

— Je n'en doute pas.

Asher le regarda durement.

— Parfois, je me réveille en pleine nuit, terrifié de ce qui se trouve dans ce journal, chuchota-t-il. Terrifié de ce qui pourrait se passer si ses sorts se libéraient. Tu crois que je voulais la même chose pour Dathné et toi ?

— Oh, c'est très gentil de ta part, dit Dathné d'un ton glacial. Mais c'est peut-être le genre de décision que nous aurions dû prendre par nous-mêmes !

— Sois pas stupide non plus, Dath, dit Asher. Une fois que je t'aurais dit, tu aurais su, hein ? On peut pas le reprendre, après.

Dathné ouvrit la bouche, puis réfléchit un instant.

— Peu importe, marmonna-t-elle. Ce qui compte, c'est que je n'aime pas qu'on me traite comme une enfant.

— Mais non ! Je t'ai traitée comme la femme que j'aime le mieux au monde. J'essayais de te protéger, Dathné. Et toi aussi, Pellen. Bon, maintenant, vous savez que je l'ai pas brûlé, alors calmons-nous, hein ? Ce qui est fait est fait.

Tandis que Dathné poussait un profond soupir, Pellen fronça les sourcils.

— Alors... où est-il caché ?

— Ha ! (Un amusement tendu et bref arrondit les lèvres d'Asher.) C'est Gar qui l'a. Il le dévisagea.

— Quoi ? Tu ne veux pas dire...

— Si. Dans son cercueil. Personne risque d'aller y farfouiller.

— C'est dégoûtant, dit Dathné.

— Pourquoi ? Lui, ça le dérange pas, relativisa Asher. Ça veut dire qu'il continue de protéger le royaume, non ? Je pense que ça le ferait sourire, s'il savait.

— Asher...

Pellen leva la main pour calmer les humeurs.

— Paix, Dathné. Il a raison. Ce qui est fait est fait. Nous devons à présent décider de ce qui sera fait ensuite. Le journal nous sera-t-il seulement utile ? Nous savons qu'il contient des sorts de guerre, mais s'y trouve-t-il autre chose ? Quoi que ce soit qui puisse nous servir ?

— Gar en avait traduit une partie, dit Asher. (L'amusement disparut de son visage, le laissant plein de chagrin.) Mais j'ai jamais rien lu d'autre que les sorts de guerre. Et après avoir tué Morg... après que Gar... (Il secoua la tête.) J'ai plus jamais voulu le voir, ce machin. Alors il est possible, insista-t-il, que ce journal explique ces événements. Peut-être même contient-il un sort qui pourrait... qui pourrait guérir Lur avant que même l'Olken le moins sensible se soit rendu compte qu'il y a un problème. Ou que quelqu'un prévienne les Doranens, voire qu'ils le remarquent eux-mêmes.

— S'il y en a un et que Gar l'a traduit, nous pourrons éviter une panique générale, dit Dathné. (Les bras croisés, les yeux noirs, elle regarda Asher.) Nous pourrions sauver Lur sans que quiconque se doute qu'il est en danger. Sans Climagie.

— Ça m'irait très bien, ça, dit Asher. C'est pas comme si je mourais d'envie de reprendre ces singerie.

Pellen le considéra, méfiant même si c'était leur meilleure chance d'éviter le désastre.

— Alors tu vas récupérer le journal ?

— Dès que je pourrai, répondit Asher. Parole.

Pellen hocha la tête, étrangement réconforté. S'il y avait un moyen de sortir Lur des problèmes, son ami le trouverait.

— Tant mieux.

Asher fronça les sourcils.

— Pellen, va pas te faire des espoirs. On est pas sûrs que je trouverai une réponse dans ce journal. Et même, ça se pourrait que je sois pas assez bon pour utiliser cette magie. Personne m'a formé, et je peux pas demander son aide à un Doranen. J'essaierai, hein, je ferai de mon mieux. Mais je peux rien promettre.

Ce n'était pas juste, ce qu'on lui demandait. Ce qu'on attendait de lui. Pris de culpabilité, Pellen essaya de ne pas voir la peur sous les abords brusques d'Asher.

— Je sais bien que tu ne peux rien promettre. Ce n'est pas grave.

— Ha, marmonna Asher. Si, c'est grave, Pellen. Mais c'est comme ça.

Un silence inconfortable tomba entre eux, tandis qu'ils se perdaient dans des pensées et des peurs différentes. Enfin, craignant de se noyer complètement dans les choux, et rongé par un dernier détail, Pellen leva le nez. Il répugnait à en parler, même s'il avait très envie d'obtenir une réponse.

— Qu'y a-t-il ? demanda Dathné.

Il sentit son visage s'empourprer. *Elle me connaît trop bien.*

— Rien. Pardon. Enfin... vous vouliez me parler de Rafel.

— Rafel, soupira Asher. Oui. (Il se frotta le menton.) Eh bien, Rafel est comme moi.

— Comme toi..., répéta-t-il d'un ton neutre. (Puis il comprit ce que son ami voulait dire.) Un *mage* comme toi ? Il peut utiliser la magie doranenne ?

— Oui. (Asher ne paraissait guère enchanté. Il avait le regard dur, la bouche pincée.) Et c'est pas ce qu'on aurait voulu, Dathné et moi.

Bien sûr que non. Qui savait mieux qu'eux les complications liées à un tel talent ?

— Qui d'autre est au courant ?

— Eh bien, Rafe, dit Asher avec une sorte d'humour noir. Le vieux pothicaire Nix. Et Kerril, depuis que Nix est à la retraite. Darran savait aussi.

— Personne d'autre ? Au Conseil des Mages ?

— Non, dit Dathné aussi perturbée que son mari. Et nous comptons que ça dure.

— Il ne manquerait plus que Rodyn Garrick et ses pesteux d'amis entendent parler de Rafel, dit Asher. Déjà qu'ils me regardent de travers. J'ai pas besoin qu'ils regardent mon Rafel pareil.

— Et Deenie ? Elle...

— Nous n'en avons pas l'impression, non, dit Dathné. Elle n'en a montré aucun signe, pour le moment.

— Croisez les doigts que cela reste le cas, ajouta Asher. Ma petite souris a pas besoin de magie doranenne.

En pensant à Charis, ce qu'il ferait si elle était affectée du même problème que Rafel, il fronça les sourcils.

— Non. (Puis il comprit ce que cela impliquait.) Rafel sait, n'est-ce pas, à quel point il est important qu'il ne...

— Oui, dit Asher. Dath et moi, on lui a dit.

En regardant ses amis de plus près, Pellen vit son propre malaise se refléter sur leur visage. Vit plus que du malaise, et sentit ses nerfs tressauter.

— Quelle est sa puissance ?

Asher et Dathné échangèrent un regard prudent. Puis Dathné soupira.

— Assez pour que nous... ayons pris des précautions quand il était encore petit, admit-elle à contrecœur. Avec l'aide de Nix, nous l'avons restreint, pour qu'il ne puisse pas se faire de mal. Ni à quelqu'un d'autre.

— Le sait-il ?

Asher secoua la tête.

— Si on le dit à Rafe, il essaiera de se libérer. Ça l'énerve de pas pouvoir faire de la magie comme il veut, notre Rafe.

Cela ne l'étonna guère. Asher et son fils avaient beaucoup de points communs.

— Merci de m'en avoir parlé, dit-il en se sentant étrangement flatté d'avoir été mis dans la confidence. Bien sûr, je n'en parlerai à personne.

Après cela, il ne semblait plus rester quoi que ce soit à dire. Tandis qu'il raccompagnait Asher et Dathné à la porte, Charis revint de la tour. La servante qui l'avait ramenée lui lâcha la main, le salua d'une révérence, avant d'en faire autant pour Asher et Dathné, accepta un trin d'argent en remerciement, puis repartit.

— Papa ! Papa ! glapit Charis en brandissant un tournesol. Regarde ce que j'ai fait pousser !

Pellen souleva sa fille de terre et enfonça le nez dans ses boucles brunes. L'amour le ballottait comme une tempête.

— Je vois ça ! Ce que tu es maligne, ma fille !

Charis se tortilla, et sourit à Dathné et Asher.

— Deenie aussi en a fait pousser un, mais le mien est plus gros, dit-elle toute fière. Et maître Rumly m'a pas du tout aidée !

— Tu as eu cours avec maître Rumly ? dit-il en secouant la tête vers ses amis.

Pas parce qu'il s'opposait à ce qu'elle utilise sa magie, ce don qui lui venait d'Ibby, mais parce que le mage olken faisait payer ses leçons le prix fort, et que ni Asher ni Dathné n'acceptaient qu'il paie une partie du tarif quand Charis se joignait aux leçons de Deenie.

Dathné déposa un baiser sur la tête de Charis.

— C'est un très beau tournesol, Charis.

— Oui, dit Asher avec un sourire. Tu es la reine des tournesols, mignonnette.

Pellen serra fort sa petite fille contre lui.

— Non, c'est la reine de la baignoire. Allez, petite jardinière. C'est l'heure du bain. Asher...

Dathné...

Le sourire mourut dans le regard d'Asher.

— On parlera, bientôt.

— Très bien, dit-il d'une voix plus sérieuse. Et plus jamais de secrets.

— Des secrets ? demanda Charis. Quel secret, Papa ? Qui c'est qui fait des secrets ?

Ah, que Barl lui vienne en aide. Les enfants.

— Moi, dit-il en se détournant de ses amis. Et je suis sûr que tu ne trouveras jamais ce que c'est.

— Si, si ! Je vais trouver ! assura-t-elle avec une moue. Je suis sûre que je peux trouver !

Riant à sa véhémence, il l'emmena à l'intérieur, et ferma la porte sur le monde et ses problèmes. Pour, une dernière fois, faire comme si Lur était en sécurité et que ses problèmes n'étaient que des histoires du passé.

Laissant derrière eux l'élégant quartier résidentiel où vivaient les Doranens et les Olkens les plus riches, et où Pellen résiderait tant qu'il serait maire, Asher et Dathné retournèrent sans se parler au quartier commercial, pour pouvoir remonter par la Grand-Rue, d'un pas tranquille. Le marché hebdomadaire n'ouvrait que dans quatre jours, et les rues n'étaient que peu encombrées. Quelques cavaliers, quatre ou cinq charrettes et calèches. Des piétons, usant à pas lourds le cuir de leurs chaussures. Habitué à voir le couple se promener à pied, les habitants de Dorana se contentèrent de hochements de tête et de sourires sur leur passage. Sauf les Doranens, qui s'en abstinrent parfois.

Le soleil commençait sa lente dégringolade, dorant les murs et les tuiles colorés des édifices. Les boutiques fermaient portes et fenêtres contre les ombres qui s'allongeaient. Contrarié, Asher se fit la réflexion que malgré cette journée passée à se pencher sur les problèmes de Lur, Dath et lui n'étaient pas plus près de les résoudre. Au lieu de cela, ils s'étaient rajoutés des différends, avec la haine frénétique que vouait Fernel aux Doranens. Fernel, et pas que lui, à en croire Polly.

Cette nouvelle lui restait entre les dents, et il n'en aimait guère le goût... ni l'idée de récupérer le maudit journal de Barl... et il laissa le silence s'éterniser jusqu'à ce que Dath et lui soient à mi-chemin de la tour. Puis il lui prit la main et, possessif, la tira un peu plus près de lui.

— Allez, Dath, la cajola-t-il. Tu sais que tu peux pas rester fâchée après moi toute ta vie.

Elle eut un rire désabusé.

— Je peux essayer.

— C'était peut-être pas bien, que je t'aie caché le journal... mais c'était pas faute de te faire confiance.

Il sentit les doigts de son épouse se détendre. L'entendit pousser un long soupir lent.

— Je sais. (Elle avait la voix de ces moments où elle voulait être en colère, mais n'y parvenait pas.) Ça n'empêche que je pourrais te gifler.

— Tu pourras faire mieux que me gifler, après l'extinction, suggéra-t-il. Tu pourras me

faire tout ce qui te passera par la tête, et je me défendrai pas.

Nouveau rire ironique.

— Tu es impossible.

— Oui, convint-il avec un sourire. C'est pour ça que tu m'aimes, il me semble.

Troisième rire désabusé.

— Ah parce que je t'aime, moi ?

Sans se soucier de qui pourrait les regarder, il s'arrêta, la prit dans ses bras et la pencha en arrière pour l'embrasser à pleine bouche.

— Oui.

Rouge pivoine, elle tambourina de ses petits poings contre la poitrine de son mari.

— Asher ! protesta-t-elle tandis que des passants olkens murmuraient et gloussaient. Mais qu'est-ce que tu fais ?

Il haussa un sourcil.

— Je m'entraîne pour l'extinction.

Et elle éclata de rire, comme il avait su qu'elle le ferait. Main dans la main, ils reprirent leur chemin.

— Asher..., dit Dathné en rompant le bref silence qui avait suivi. À propos de Fernel Pintte...

Il lui serra la main.

— Va pas t'inquiéter pour lui, Dath. Je crois que je l'ai remis sur le droit chemin.

— Tu lui as fichu une frousse épouvantable, plutôt, rétorqua-t-elle. Et à moi, par la même occasion.

— C'était pas voulu, répondit-il surpris. Pas à toi, s'entend. Lui, je voulais qu'il soit terrifié. L'abruti. Qu'est-ce qui lui prend, de vouloir faire ce genre de vilain ?

Dathné se mordilla la lèvre inférieure.

— Asher, et si c'était vrai ? Et si certains Olkens étaient aussi malheureux que Polly et lui le prétendent ?

— Dath, j'ai jamais entendu ces glanderies du moindre Olken. Tu t'es laissée surprendre, c'est tout.

— Ce n'est pas parce que personne ne le dit que personne ne le pense.

— Et alors même ? Comme tu dis, Dath, on peut pas mettre les Doranens dehors. Ils ont nulle part où aller. Alors s'il y a d'autres Olkens stupides comme Fernel Pintte et cette gardeuse d'oies de Polly, il faudra qu'ils se résignent, hein ? Parce que les Doranens sont à Lur pour de bon, comme nous autres Olkens.

Elle soupira.

— Oh, Asher...

— Dath, tu peux me donner du « Oh, Asher » autant que tu voudras. J'ai raison et tu le sais. (Il lui serra de nouveau la main.) T'inquiète pas. Quand on aura calmé la terre, tout le reste se calmera. Tu verras.

Retombant dans un silence chaleureux, ils quittèrent la ville pour entrer sur la propriété du palais. Remontèrent la large voie carrossable bordée de djelbas vers la tour, saluant d'un sourire les visiteurs attardés dans le Jardin du Souvenir pour y témoigner leur respect. Ils s'arrêtèrent parfois pour bavarder, comme si tout allait bien, parce que c'était ce que l'on attendait d'eux. Ils n'étaient pas la famille royale de Lur – mais ils l'avaient remplacée.

Enfin, ils passèrent les grilles qui coupaient la tour du domaine public... et trouvèrent leur

fil sale assis en tailleur sur l'herbe, sous un arbre. Quand il les aperçut, il se releva d'un bond, les poings serrés à ses côtés. Sa lèvre inférieure saillait, boudeuse, signe certain qu'il s'attendait à des ennuis.

— P'pa. M'man. Il faut qu'on parle.

Juste avant de se coucher, à moins qu'il ne soit malade ou puni, Rafel descendait à l'écurie pour donner une pomme à Cerf. Même par les nuits d'hiver les plus froides. Cela le réchauffait à l'intérieur, de savoir que son poney ne s'endormirait pas avant qu'il ait pu lui murmurer à l'oreille.

La cour chichement éclairée de luifeu était silencieuse, tous les garçons d'écurie et Jed étaient dans le dortoir au-dessus des écuries, là où autrefois P'pa logeait aussi. Dans leur petite stalle, les chevaux faisaient les bruits de la nuit, un claquement de sabot contre la brique, un bruissement de paille. Une lampe brûlait dans les quartiers du maître d'écurie Divit au-dessus de la salle du fourrage, et une ombre jouait contre ses rideaux tirés : il était chez lui, à faire ses affaires d'adulte.

Cerf regarda par-dessus la porte de sa stalle, les oreilles dressées, la tête agitée. Sa façon de poney de dire *allez, vite, vite*. Rafel claqua de la langue et Cerf eut un bruit de gorge, comme s'il avait ri. Comme s'il était content de le voir. Avait faim de sa pomme.

— Tiens, dit Rafel en caressant le cou chaud du poney tandis qu'il bavait et broyait le fruit, les babines bordées d'une mousse blanche.

— C'était bien, aujourd'hui, tu as couru plus vite que le canasson de Jars. Tu es le meilleur poney du royaume.

Cerf piaffa d'assentiment. Rafel posa le front contre la joue de Cerf et tendit les doigts pour le gratter derrière les oreilles. Il entendit le claquement mou des lèvres de Cerf, le bruit qu'il faisait quand son maître trouvait l'endroit où ça le démangeait.

— J'ai peur, Cerf, murmura-t-il. Papa et Maman disent que ce que j'ai senti dans la mare, c'était Lur qui se retournait dans son sommeil, mais c'est pas vrai. Je sais que c'est pas vrai. Et je pense que P'pa va essayer d'arrêter ce qui va pas. Et s'il y arrive pas, Cerf ? C'est vraiment grave. Et si P'pa... et si...

Il ne pouvait pas le dire tout haut. La simple idée lui donnait le vertige.

Rafel se passa la manche sur le visage, furieux d'avoir peur que P'pa meure. Furieux que son père lui ait menti. Qu'il le traite comme un petit.

Je suis pas Deenie. Je suis assez grand pour savoir.

Cerf lui poussa le bras du bout du museau, pour réclamer une autre pomme.

— Désolé. J'en ai apporté qu'une. J'en apporte toujours une seule. Tu devrais le savoir, depuis le temps.

Cerf renâcla de nouveau, le nez froncé, et tira sa longue langue. Parce que c'était leur jeu, et parce que Cerf n'y était pour rien si Rafel était nerveux, le garçon saisit la langue du poney et tira dessus, mais seulement deux ou trois fois. Il n'était pas d'humeur à jouer.

— Bonne nuit, Cerf, le salua-t-il en lui flattant l'encolure. À demain.

Il retourna à la tour, sentant le calme et le silence de cette nuit nuageuse autour de lui. Même le chant des oiseaux était étouffé, comme s'ils ne pouvaient pas s'empêcher de chanter mais craignaient de réveiller quelque chose. Une lumière vive brûlait dans le salon de ses parents. Il était bien trop tôt pour qu'ils dorment. À mi-hauteur du perron de la tour, le garçon s'arrêta dans l'escalier. Il était censé aller se coucher tout de suite, c'était leur organisation.

Une pomme pour Cerf, et hop, au lit. Mais...

Comment je pourrais dormir alors qu'ils veulent pas me dire la vérité ? Ils devraient m'expliquer, après ce que j'ai ressenti aujourd'hui.

Mais ça ne servirait à rien de discuter. Il avait déjà essayé. Papa s'était mis en colère à faire peur, et M'man avait dû le calmer. Elle était douée, pour ça. Elle avait beaucoup d'entraînement. Et vu la colère de P'pa, il avait été content de pas leur avoir tout raconté. Il leur avait dit ce qu'il avait ressenti à la rivière, mais avait discrètement omis de parler des carpes. C'était pas de la magie doranenne, mais quand même... ça les aurait énervés. Et c'était pas une bonne idée de mettre P'pa en colère : c'est là qu'il commençait à remarquer des détails.

Et s'il comprend ce que j'ai fait d'autre... un jour où il est déjà remonté...

Coupable et effrayé, et deux fois plus nerveux à cause de tout ça, il monta l'escalier en colimaçon jusqu'à l'étage bleu, qui était tout à lui. Il se sentirait peut-être mieux s'il relisait les aventures de Tollin. Ça aussi, ça faisait peur. Jars et lui avaient failli se faire dessus, en lisant ce parchemin – mais d'une façon rigolote, c'était une bonne peur. Comme une histoire de fantômes. Après, ils avaient joué aux explorateurs tout l'après-midi, et avaient fait semblant de mourir des dizaines de fois, toujours de manière atroce et longue. Mais sur le retour, il s'était rappelé la mare, et sa joie avait fondu. Le parchemin de Tollin lui changerait les idées, bien sûr. Mais...

Deenie l'attendait, perchée au centre de son lit.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il en claquant la porte. C'est ma chambre, t'as pas le droit d'entrer ici.

Son cœur battait trop fort. Si elle avait mis son nez partout... si elle avait trouvé le parchemin caché...

Les genoux recroquevillés contre sa poitrine, les bras autour, perdue dans sa longue chemise de nuit rose qui brillait au luifeu de la veilleuse, Deenie le regarda avec des larmes dans les yeux.

— Sniff, sniff, sniff, ajouta-t-il le cœur sauvage. T'es vraiment qu'une fille, Deenie. Retourne te coucher.

Elle renifla mais ne bougea pas.

— Qu'est-ce qui s'est passé aujourd'hui, Rafe ?

Cela le fit cligner des yeux.

— Rien. Pourquoi ? De quoi tu parles ?

— J'ai senti quelque chose, dit-elle en serrant ses genoux un peu plus fort. Je... je t'ai senti.

— Même pas vrai. T'es juste une petiote, Deenie. Tu sens rien de rien.

— Si, assura-t-elle en hochant violemment la tête. T'as fait une grande magie, Rafe. Et après, t'as eu peur, et t'es tout tombé quand la terre a fait bizarre. Je l'ai senti.

— Non, tu l'as pas senti ! (Il avait la bouche sèche et le ventre serré.) Et si tu le dis à P'pa et M'man, je... je... je fais pas de magie, d'abord !

Elle avait le menton qui tremblait.

— Si, tu en fais. Aujourd'hui, tu as fait sauter les poissons. Et parfois, tu casses des pierres, tu fais danser des feuilles et tu fais des trucs idiots avec l'eau de ton bain. (Elle respirait tout en sanglots, maintenant, les yeux brillants.) Et tu fais des choses plus difficiles, aussi. Ce matin, tu as fait quelque chose de très difficile.

Elle sentait les sorts qu'il volait à Arlin ? Elle l'avait senti crocheter le verrou doranen de

P'pa ? Le souffle coupé, il regarda sa sœur. Puis il la poussa fort des deux mains, et elle tomba à la renverse contre les oreillers.

— Si tu dis tout ça à P'pa ou M'man, je... je te crache dessus ! haleta-t-il, étourdi par la peur. Avec de la magie dedans ! Tu verras !

Deenie descendit du lit, qu'elle garda entre elle et son frère.

— Je dirai rien. Pourquoi je dirais ? Me crache pas dessus. S'il te plaît me crache pas dessus, Rafe.

Soudain, il se sentit honteux, comme la pire personne de tout Lur. Deenie ouvrait des yeux si grands... C'était une sale gosse, sa petite sœur, une *filles*, mais elle était de sa famille. Et voilà qu'elle le regardait avec de grands yeux pleins de larmes, à cause de ce qu'il avait dit. C'était de sa faute. Il lui avait fait peur. Il se laissa tomber sur le lit.

— Je le ferai pas, dit-il soudain rouge de honte. Je te cracherai pas dessus, Deenie, je te le promets.

Avec un nouveau reniflement, elle grimpa à côté de lui.

— Pourquoi tu es tout tombé, Rafe ?

— Je sais pas trop, dit-il en tendant les bras pour qu'elle se blottisse contre lui. C'est difficile à expliquer. Pourquoi tu sais quand je fais de la magie, Deenie ? Même P'pa il le sait pas.

Bien à l'abri et rassurée, elle haussa les épaules, en une petite ondulation.

— Je sais, c'est tout, murmura-t-elle.

— Oui, mais comment ?

Nouvelle ondulation des épaules.

— Je le sens, dit-elle. Là. (Elle posa le doigt contre sa poitrine.) Comme un chatouillis.

Il n'avait jamais entendu parler de ça. La pothicaire Kerril en avait jamais parlé. Ni P'pa ou M'man.

— Qui sait que tu sens la magie ?

— Personne. Juste toi.

— Même pas M'man ? Ou P'pa ?

Elle secoua la tête.

— Non.

— T'as rien dit à Charis ?

— Rafe...

— Pourquoi ? Tu lui dis tout le reste. Vous êtes toujours en train de glousser et de chuchoter, toutes les deux.

Elle se tortilla pour sortir de sous son bras.

— Même pas vrai ! Et puis, vous êtes pareils, Jars et toi. À part que vous gloussez pas, vous faites des rires tout gras. Charis, elle dit que c'est pareil que glousser, mais pour les garçons.

— Charis, railla-t-il. C'est une sacrée enquiquineuse, tiens.

— C'est pas vrai ! dit Deenie. Et pis Jars, ben... ben... il pue la bière.

— T'es une menteuse !

— Non !

— Si !

— Non !

— Si ! Il... il...

— Tais-toi, Deenie, dit-il en levant le poing. C'est ma chambre, et Jars, c'est mon ami. Alors

t'as pas le droit de l'insulter.

À nouveau au bord des larmes, Deenie se leva et posa les poings sur les hanches.

— T'es méchant, Rafel. T'es... t'es... une vieille chouette méchante !

Il leva les yeux au ciel.

— J'ai dix ans, Deenie. Je suis pas vieux, bousaille.

— *Oooooh !* couina-t-elle en se plaquant la main sur la bouche. T'as dit bousaille, Rafel. T'as dit un gros mot.

Il eut un rictus.

— Toi aussi. Alors on est quittes. Na.

— C'est pas pareil.

— Si.

— Non !

Furieux, ils se foudroyèrent du regard. Puis Deenie gloussa. Il essaya de rester fâché, essaya de conserver sa grimace contrariée, mais il n'y parvint pas. Alors ils gloussèrent ensemble, Deenie remontant vite à côté de lui, les genoux contre la poitrine, comme elle aimait.

Puis il n'eut plus envie de glousser, parce qu'il se rappelait ce qu'elle avait dit. Comme s'il allait toucher une dent qui faisait mal exprès, il ne pouvait pas s'en empêcher.

— Tu m'as vraiment senti appeler les poissons ?

Solennelle, les yeux ronds comme un hibou, elle hocha la tête.

— Et après ça ? Tu as senti... tu as senti...

Il ne pouvait pas le dire. Chaque fois qu'il pensait à la terre qui grognait, il était malade en dedans.

— Mmmh. (Ses yeux s'emplirent encore de larmes. Deenie était une cruche à eau, elle pleurait tout le temps. C'était bien une fille...) Tout est devenu bizarre, murmura-t-elle. Comme si ça craquait, ou si ça se froissait. L'air avait une odeur bizarre. Et tu avais tellement peur...

Il eut envie de s'en défendre. Mais il savait qu'elle insisterait. C'était étrange, la façon dont elle le décrivait. Craquer, froisser. Ce n'était pas la façon dont il ressentait les choses, mais la pothicaire Kerril disait que chaque mage était différent.

Il fronça les yeux pour sa peste de petite sœur.

— Tu as dit à M'man ou P'pa que tu avais senti la terre devenir bizarre ?

— Non. (Elle parut se recroqueviller en elle-même.) Et tu leur dis pas non plus, hein.

Cela l'étonna.

— Pourquoi ? (Au lieu de répondre, elle traça des forces du bout du doigt sur son dessus-de-lit.) Deenie, pourquoi tu veux pas leur dire ?

Elle haussa les épaules.

— P'pa est contrarié. Il aime pas la magie.

Deenie était trop jeune pour que P'pa lui parle d'homme à homme. Alors comment savait-elle qu'il était contrarié ?

— C'est encore des choses que tu sens ? demanda-t-il méfiant.

— J'y peux rien, assura-t-elle la voix tremblante. Je le sens, c'est tout.

Ça ne lui plaisait pas, mais il la comprenait.

— Pourquoi t'as rien dit à Charis ?

— Parce que, dit doucement Deenie. Elle est tout excitée, après, elle sait pas garder un

secret. Elle fait pas exprès de répéter, mais elle répète quand même. (Elle soupira.) Tu as parlé à Jars ?

— Bien sûr, dit-il avec mépris. Il est pas excité, lui. Il sait la boucler. Pas comme une fille.

— C'est pas parce que c'est une fille ! C'est parce que c'est Charis. Mais c'est quand même ma plus meilleure amie. (Le visage contrarié de Deenie se fit enchanté.) Elle fait pousser de très beaux tournesols. Mieux que les miens.

Rafel poussa sa sœur doucement avec le genou.

— Peut-être. Mais elle sent pas des choses comme toi.

— Si, peut-être. (Deenie suivit du doigt l'une des rayures bleues du couvre-lit.) Je suis pas sûre. Je lui ai pas demandé. Mais je crois qu'elle aussi, elle sait qu'il y a un problème.

Rafel y réfléchit. Il savait, P'pa et M'man savaient, Deenie, et maintenant Charis ? P'pa voulait que ça reste un secret, mais si ça se trouvait, il y avait déjà plein de gens au courant. Et dans ce cas, ils viendraient bientôt lui crier dessus. Les gens étaient comme ça. Ils faisaient un drame, comptaient sur lui pour arranger les choses comme la dernière fois, parce que c'était le Mage Innocent. La peur revint, chaude, affamée, dans sa gorge.

Il a pas le roi Gar pour l'aider, cette fois. Il a M'man, mais c'est pas pareil. C'est pas juste. Tout ça, c'est la faute des Doranens. C'est eux qui ont commencé. C'est eux qui devraient arranger. Et si P'pa peut pas tout régler tout seul ? Et si... Et si...

— Rafel, dit Deenie. (Sa voix était presque un murmure.) Rafel, qu'est-ce qu'il y a ?

Puis la porte de la chambre s'ouvrit, et M'man les regarda avec un air... *oh là là*.

— Rafel ? Deenie ? Jervale ait pitié, mais qu'est-ce que vous faites ? Vous savez l'heure qu'il est ? Au lit, jeune fille. Et toi, Rafe ! Toi aussi tu devrais être couché. Si tu n'en fais qu'à ta tête, il n'y aura plus de pommes pour ton poney !

Deenie descendit précipitamment du lit en ravalant un sanglot.

Elle ne pouvait jamais s'empêcher de sangloter quand on la grondait.

— Je suis désolée, Maman.

— J'espère bien. Et toi, Rafe ? demanda M'man quand Deenie la dépassa pieds nus. Toi aussi, tu es désolé ?

Pas du tout, mais s'il le disait à sa mère, Cerf n'aurait pas de pomme pendant au moins une semaine, à coup sûr. Alors il pencha la tête.

— Oui, M'man.

— Ha ! (Sa mère était difficile à berner.) Tu n'as pas l'air convaincu.

Elle avait encore l'air contrariée, mais pas trop. Alors il releva le nez.

— Maman...

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en entrant vraiment dans la chambre. Rafe ? De quoi parliez-vous, Deenie et toi ? Tu ne lui as rien dit, n'est-ce pas ? À propos de ce qui s'est passé aujourd'hui ?

Non, Maman. C'est elle qui m'en a parlé. Mais il ne pouvait pas dire ça non plus.

— Bien sûr que non. Tu m'as dit de pas lui en parler.

— C'est bien, le félicita-t-elle en s'asseyant à côté de lui pour lui caresser les cheveux. Parce qu'elle a beau être très intelligente, ça reste une petite fille. Une petite fille timide, Rafe. Elle est n'est pas costaud et intrépide comme toi.

Costaud et intrépide. M'man lui avait jamais dit ça avant. Ça lui plaisait bien.

— Deenie, c'est une vraie cruche à eau. Bou hou hou, elle pleure tout le temps.

M'man lui pinça l'oreille.

— Ce n'est pas gentil, Rafe. Les grands frères doivent prendre soin de leur petite sœur. Et pas les insulter.

— Oui, M'man, dit-il comme un bon garçon, parce qu'il ne voulait pas qu'elle le prive de sa visite nocturne à l'écurie. Pardon, M'man.

— Charmeur, dit-elle avec un sourire un peu réprobateur. Pire que ton père. Allez, en chemise de nuit, mon bon monsieur, et au lit.

— D'accord, M'man. Tout de suite.

Cette fois, elle lui embrassa le front.

— M'man..., dit-il quand elle se leva. P'pa... P'pa...

Il va nous sauver ? Il peut nous sauver ?

Mais il ne put forcer les mots à franchir sa gorge. M'man s'accroupit et prit sa main froide.

— Rafel, ne t'inquiète pas, souffla-t-elle les yeux brillants. Il ne se passera rien de mal. Ton P'pa va empêcher les problèmes. C'est l'homme le plus fort et le plus courageux du royaume. On ne pourrait pas être mieux protégés, je te le promets.

Il hocha la tête, les yeux piquants, en voyant son visage se brouiller. Il n'avait pas reniflé une seule fois en leur racontant ce qu'il avait senti dans la mare... mais à présent, il ne pouvait plus se retenir.

— Allons, allons, dit M'man. Au lit. Et quand je reviendrai, je veux te trouver bien endormi.

— Oui, M'man, dit-il en se forçant à déglutir.

Tandis qu'elle fermait la porte de la chambre derrière elle, il retira ses bottes. Arracha ses chaussettes, ôta sa chemise, son pantalon et son sous-vêtement, les laissant en tas sur sa commode, et se glissa dans sa chemise de nuit. Il plongea sous les couvertures et moucha les lampes à luifeu d'un claquement de doigts.

C'est l'homme le plus fort et le plus courageux du royaume. On ne pourrait pas être mieux protégés, je te le promets.

Blotti autour des paroles de M'man, ses peurs bannies sans avoir eu à sortir le parchemin de Tollin, il s'endormit.

Asher ne se serait pas imaginé retourner si vite dans la crypte royale. Après avoir laissé Darran à son sommeil éternel, il croyait en avoir fini avec cet endroit, et avec les blessures à demi guéries qu'il réveillait toujours. Cela aurait mieux valu pour tout le monde. C'étaient les plus proches de lui, ceux qu'il aimait le plus, qui souffraient quand l'obscurité le prenait comme une tempête du sud-est en pleine mer.

— Mais personne s'est jamais soucié de ce que ça me faisait, tout ça, hein ? demanda-t-il au visage de pierre de Gar. Jamais. Alors y a rien qui change.

Le luifeu dansa et parut révéler sur les lèvres de Gar un sourire amusé mais réprobateur.

Asher, Asher. Ça ne te va guère, de faire des caprices.

Surpris, il se retourna. Crut un instant voir le prince à côté de lui, vivant, au lieu de son gisant de marbre froid. Mais non. Il était seul.

— Un caprice ? Je fais pas de caprice. Je suis fâché. Et je crois que j'en ai bien le droit, Gar. C'était censé être fini, tout ça. Toi et moi, je croyais qu'on avait tout réglé.

Aucune réponse. Il n'en attendait pas. Gar était mort, et les morts ne parlent pas.

Il resta là un long moment, à broyer du noir. Dathné avait proposé de l'accompagner, pour qu'il ne soit pas seul face au cercueil de Gar. Mais il avait refusé de laisser Rafe et Deenie seuls avec Cluny, au cas où les péripéties de la journée leur donneraient des mauvais rêves. Se rappelant le récit de son fils et son expression angoissée, Asher sentit ses tripes se serrer.

Faut que j'arrête tout ça. Et vite. Ça fait du mal à mon gamin.

Contraint et contrarié, il utilisa un sort de compulsion doranen pour écarter le gisant, juste assez pour glisser le bras à l'intérieur. Il retint son souffle quand le couvercle coulisssa, craignant d'être assailli par l'immonde et déchirante puanteur de la pourriture... mais au lieu de cela, il perçut l'odeur douce des fleurs. Des pamarandums, que Nix préférait pour les salles des morts. À eux deux, le vieux Holze et le pothicaire Nix avaient bien pris soin de Gar. Il était intact, épargné par le temps.

Les yeux fermés, il glissa la main dans le cercueil.

Peut-être que c'était pas une si bonne idée de cacher ce maudit journal là-dedans, après tout.

Quand ses doigts effleurèrent Gar, au travers de ses bandelettes de lin, il sentit son ventre se soulever de protestation. Dut presser son poing gauche contre sa bouche pour endiguer la montée de bile. Où était ce maudit machin ? Il devait encore y être. Personne savait ce qu'il avait fait. Il pouvait pas ne pas être là.

Sur une inspiration vive, presque un sanglot, le doux parfum des pamarandums devenant acide dans sa gorge, il tâtonna à l'aveugle dans des endroits auxquels il préférait éviter de penser et s'égratigna les phalanges sur le flanc et le fond du cercueil.

Allez... arrête de te cacher... allez...

Il faillit crier en sentant enfin l'antique couverture de cuir, douce et fraîche après dix ans

dans l'obscurité. Il ramena les secrets de Barl à la lumière et se cogna dans sa hâte contre le couvercle du cercueil.

Le souffle court, il regarda le petit livre, qui, entre les mains arrogantes de Durm, avait accompli la prophétie et amené un royaume au bord de la destruction. Avait détruit des vies. Ravagé des villages. Endeillé les innocents, les avait privés de leur femme, de leur mari ou de leurs parents, et empilé les cadavres dans la rue comme des boisseaux de bûches.

Tant de morts. Tant de ruines. Tout cela parce qu'un homme a fourré son nez là où il fallait pas.

Mais c'était fait, et plus à défaire. Et Durm avait payé un prix terrible pour son orgueil.

Adossé contre la tombe fraîche de Fane, il attira une boule de luifeu et feuilleta le journal de Barl. Pour son œil d'Olken, les entrées de Barl n'étaient que des pattes de mouche, mais il avait conservé les traductions de Gar, intercalées entre les pages. Il omit les sorts de guerre. Il ne voulait même pas les regarder. Au lieu de cela, pour la première fois, il parcourut les autres extraits, la mémoire agitée par la plume adroite et ordonnée de Gar.

Des écrits sur la pénible traversée des montagnes par les Doranens... les terres qu'ils avaient découvertes, les peuples rencontrés. Le chagrin à la perte d'amis, d'enfants... le soulagement de trouver des autochtones si dociles, les Olkens... le terrible marché qu'ils avaient conclu. Les paroles de Création et de DéCréation – *nauffrage, celles-là, je m'en rappelle, tiens* – et le sort qui avait permis à Durm de voir au travers du Mur, et ouvert la brèche par laquelle Morg était entré dans le royaume pour sceller leur destin...

Page après page, il chercha en vain une mention de Climagie ou de la Carte. Les yeux secs, comme s'il avait du sable sous les paupières, Asher sentit le désespoir monter à mesure que les feuillets de Gar s'empilaient sans réponse. Il n'avait pas eu le temps de tout traduire, certes, mais sûrement, sûrement, s'il avait pu traduire l'histoire, qui n'avait aucune importance à l'époque, Gar avait eu le temps de traduire ce qui comptait, la magie ? Il était bien placé pour savoir que c'était le plus important.

Et pourtant, on dirait bien que non ; lorsqu'il arriva à la dernière page griffonnée à la hâte, il n'avait pas trouvé un seul renseignement utile.

Incrédule, désespéré, il laissa le journal retomber sur ses genoux. Regarda l'effigie de pierre qu'il avait créée avec tant de soin.

— Gar, Gar, espèce d'idiot. Grande moule, va. Pourquoi t'as pas eu l'idée que j'aurais besoin de magie, un jour ?

Gar, soit parce qu'il était mort soit parce qu'il était malin, garda le silence.

Les muscles froids, les articulations raides, Asher se redressa, et laissa le journal tomber par terre pour faire les cent pas tout en soulageant son humeur par l'emploi d'un vocabulaire choisi.

Quand il fut assez calme pour raisonner, il s'appuya contre le cercueil de Darran avec un malin plaisir, sachant que cela aurait fait jurer la vieille bique.

— Bon, d'accord, dit-il avec un regard noir pour l'effigie silencieuse de Gar. T'étais pas le seul intellectuel de Lur, hein ? Il y a d'autres Doranens pour avoir étudié les mêmes oiseries que toi. Des vieux livres et des poèmes, et la façon dont vous parliez avant. Jaffee, le prêtre, il se fait presque loucher tellement il lit. Je pourrais lui montrer le journal, pas ? Je pourrais lui confier, non, tu crois pas ? C'est un prêtre, dame. Toute cette piété. Si je lui faisais jurer le secret, il serait forcé de tenir parole, pas ? Pas ?

Il avait envie de le croire. Mais le Maître Magicien Durm, le mage le plus puissant et le plus

important après le roi, savait mieux que personne les dangers des zones d'ombre de ce journal. Et qu'en avait-il fait ? Il avait fait entrer Morg par la petite porte.

Donc, non. Même Jaffee, c'était trop risqué. Il devrait régler le problème tout seul. Merveilleux. Comme s'il avait la moindre idée de ce qu'il fallait faire... il foudroya du regard le visage de pierre de Gar.

Je sais pas où tu es, ni si tu m'entends, mais au cas où ? Un peu d'aide, ça ferait pas de mal.

Silence. Ombres. Le battement sourd de son cœur.

— Ben voyons. Voilà. J'en ai de la chance. (Il secoua la tête.) Tout ce que je voulais, c'était un bateau de pêche rien qu'à moi.

Il rangea le journal dans sa cachette. Ramena le couvercle du cercueil en place par magie. Prit un moment pour rendre hommage à Borne et Dana, et faire une grimace à Fane. Pincer le nez de pierre de Darran, parce qu'il pouvait. Puis, avec un dernier froncement de sourcils pour Gar, il moucha toutes les boules de luifeu sauf une, qu'il emmena avec lui en quittant la crypte royale.

Les nuages hauts s'étaient dissipés, laissant une nuit pleine d'étoiles et une lune grasse. Cela faisait près de trois semaines qu'il n'avait pas plu. Il regarda l'obscurité bossue des montagnes. Après tout ce temps, il lui arrivait encore d'être étonné par l'absence du Mur. Il lui suffisait de fermer les yeux pour revoir ce rideau de magie doré qui avait isolé Lur du reste du monde.

Si quelqu'un lui avait demandé, quelques semaines plus tôt, s'il regrettait sa destruction, il l'aurait traité d'imbécile. Bien sûr que non ! Et sans réfléchir à deux fois, encore. Parce que quelques semaines plus tôt, il les croyait encore à l'abri, il croyait encore que leur vie était douce et leur avenir certain. En l'espace de quelques semaines, le pays s'était déséquilibré... des hommes comme Fernel Pintte jouaient les agitateurs... et la sécurité d'un royaume reposait pleinement sur ses épaules.

Et si être fâché à cause de ça, ça fait de moi un capricieux, alors d'accord. Je veux bien être capricieux, Gar. Mais je veux pas être incapable de réparer les problèmes de Lur.

Sur cette sombre pensée, il moucha le luifeu et retourna à la tour.

Dathné fut réveillée par le froid baiser de la neige sur son visage.

— Asher, murmura-t-elle en se tournant vers lui. Asher, réveille-toi.

Il ne bougea pas. Par la fenêtre aux rideaux mi-clos, la lune teintait d'argent les flocons qui tombaient du nuage qu'il avait créé depuis son rêve, sous le plafond décoré de leur chambre à coucher.

— Asher, appela-t-elle à nouveau tandis que les flocons de neige dansaient et fondaient dans ses cheveux. *Asher.*

La première fois, dans sa chambre au-dessus de la librairie, cela avait changé sa vie en un clin d'œil. Depuis, le pouvoir qu'il contenait s'était éveillé de nombreuses fois dans son sommeil. Dans ses rêves, il était sans défense... et la Climagie était la plus puissante de toutes. Réveillé, il savait la retenir, quel que soit l'effort que cela lui demandait.

Mais tôt ou tard, elle finissait toujours par se libérer.

Dathné posa une main sur son épaule tendue.

— Asher. Il neige. Il faut que tu te réveilles.

Il sourcilla à son contact, la tête agitée sur l'oreiller. Entre ses paupières closes, un filet de sang frais brilla. Elle devait être prudente. Une fois, elle l'avait réveillé en sursaut : il avait tant souffert que la douleur l'avait cloué au lit pendant deux horribles journées.

— Asher... tu m'entends ? murmura-t-elle en lui caressant la joue. Reviens, reviens vers moi. Arrête. Reviens.

Sa voix ne manquait jamais de le ramener. Mais cette fois, il ne semblait pas l'entendre. Le visage tordu, le souffle court, il crispa les poings sous la couverture.

— *Asher*, insista-t-elle de plus en plus inquiète. S'il te plaît, mon amour. Réveille-toi.

Un courant d'air froid traversa la chambre et fit valser la neige. Le vent était presque douloureux. Puis elle manqua de crier : autour de leur lit douillet, l'air se mit à frémir. Une sensation sombre et terrifiante lui frôla la peau. Elle avait déjà senti cela... elle l'avait vu... dix ans plus tôt...

— *Asher* ! cria-t-elle en le frappant des deux poings, désespérée. Asher, tu appelles des bêtes de guerre ! Asher, réveille-toi !

Cruellement arraché à la magie, Asher se réveilla, mains tendues. Le sang coulait abondamment de ses yeux et de son nez sur les draps blancs.

— Quoi ? Quoi ? demanda-t-il sans émotion. Je vois rien. Qu'est-ce qui se passe ?

Tandis que l'air se condensait autour d'eux, épaissi par la neige et le feu, encombré de silhouettes monstrueuses et sinueuses, Dathné frappa vivement dans ses mains, deux fois, et anima ses pensées. Inonda leur chambre de luifeu, puis saisit le visage d'Asher à deux mains.

— Regarde, Asher ! Regarde ! (Elle le força à regarder ce qui se passait.) Arrête. Tu es réveillé. *Arrête de rêver.*

Sur un cri de douleur étranglé, il se redressa. Regarda avec horreur les monstres qu'il avait invoqués par inadvertance.

— *Luk rana ! Rana !* ordonna-t-il d'une voix rauque en agitant un bras. *Rana !*

Les bêtes de guerre disparurent, et la neige avec elles.

Avec un grognement, il se laissa retomber sur les oreillers. Pressa les deux mains sur son visage ensanglanté. Pris de tremblements, chaque inspiration le blessait comme un coup de couteau.

Tout aussi secouée, Dathné se rallongea, une main sur l'épaule de son mari, et l'autre sur son propre cœur. S'il avait battu plus fort, il aurait jailli de sa faible poitrine.

— Tu vas bien, Dath ? demanda Asher d'une voix étouffée, encore caché derrière ses mains. Ces choses t'ont pas fait de mal ?

— Non, murmura-t-elle, honteuse de s'entendre pleurer. Asher... que s'est-il passé ? Ça ne t'était jamais arrivé.

— Ce maudit journal, dit-il en laissant ses mains retomber. (Sous le sang étalé, son visage était blanc comme un linge.) De le lire, ça a tout ravivé, on dirait.

Elle passa les doigts dans les cheveux humides et emmêlés de son mari, puis se pencha et l'embrassa. Sentit le sel et le fer de son sang.

— Ce n'était pas de ta faute.

Il secoua la tête, les yeux plissés contre l'éclat vif du luifeu. Voyant cela, elle l'atténua. Avec honte, elle se rendit compte que cette lumière chiche la réconfortait : la douleur et la peur de son mari s'en trouvaient masqués. Cachés. Elle ne supportait pas de le voir souffrir. Elle avait été si forte, si impitoyable, autrefois... mais l'amour l'avait ramollie. Parfois, elle pensait que l'ancienne Dathné, celle qui avait reçu les visions, qui avait prévu d'empoisonner Timon Spake, qui avait tout sacrifié au service de la Prophétie... parfois, elle pensait que cette Dathné-là n'était qu'un rêve.

— Bien sûr que si, c'est de ma faute, dit Asher toujours impitoyable. C'est moi qui les ai

appelés, ces machins, non ? (Puis il grogna, ressentant une vive douleur.) J'ai l'impression que ma tête va se fendre en deux.

— Oh, Asher... (Elle l'embrassa de nouveau.) Je suis désolé. J'ai essayé de te réveiller en douceur, mais...

— Tu as bien fait. (Il la regarda, et lui brisa le cœur.) J'ai toujours eu peur de faire ça un jour. Invoquer les bêtes de guerre du passé. Elles sont en moi, Dath. Elles sont en moi, et je peux pas les arracher. Et si je les appelle encore ? Et si je peux pas les arrêter, la prochaine fois ?

— Tais-toi, dit-elle en pressant les doigts contre ses lèvres striées de sang. Tu te tourmentes pour rien. Tu es assez fort pour contrôler la magie. Vraiment. C'est arrivé une seule fois. *Une seule*. Et ça ne se reproduira pas.

Avec un grognement, il se redressa. La prit dans ses bras et enfouit le visage dans son cou. Il tremblait, de peur autant que de douleur. Elle le tint de toutes ses forces, et déversa tout son amour en lui.

— Ça va aller... ça va aller..., murmura-t-elle. Asher, ça va aller.

La porte de la chambre s'ouvrit à la volée, et Rafe entra, affolé.

— Faut venir ! haleta-t-il. Vite ! Deenie a une paniction !

— Vraiment, dit dame Marnagh en fronçant les sourcils devant ses doigts entrelacés, je n'ai aucune objection à votre proposition, en principe. En principe, elle semble sensée, et pratique, et allégerait certainement la charge de travail de l'équipe de la Maison de Justice. Et elle semble être cohérente avec les autres changements effectués ces dernières années. (Elle se tourna légèrement dans son fauteuil.) Voyez-vous un obstacle spirituel à la suggestion du Conseil Général, Jaffee ?

Pellen, bien installé dans son fauteuil, reporta une partie de son attention sur le vieux prêtre, dont les réponses venaient toujours après mûre réflexion. Pour autant, il ne cessa pas d'observer Asher. Au lieu de prendre sa place à la table, ce dernier était appuyé au chambranle d'une fenêtre, et regardait d'un œil noir les jardins en contrebas. Il avait à peine prononcé un mot de toute la réunion, même à propos de la surpêche effectuée par la flotte de Bavecrique dans les eaux se situant entre la côte ouest de Lur et le Récif des Dents du Dragon.

Quelque chose clochait. De nouveaux développements ? L'expression d'Asher semblait l'indiquer. Il ne manquait plus que cela... une nouvelle crise à régler.

La respiration de Jaffee était sifflante, encore plus que quelques mois plus tôt. Ce bruit paraissait disproportionné, dans le silence du Conseil. Le prélat de l'église de Barl caressa sa longue barbe de dévotion, l'anneau sacré en or passé à son pouce lançant des éclats de feu au soleil. Thady et Eylin, côte à côte, échangèrent des regards résignés et laissèrent leur menton tomber sur leur poitrine. Depuis deux ans, ils représentaient les Olkens au Conseil des Mages. Ils savaient à quel point il serait stérile de presser Jaffee.

Rodyn Garrick tambourina des doigts sur l'accoudoir de son fauteuil. De taille moyenne pour un Doranen, et plus massif que la plupart de ses cousins, ses yeux bleu pâle exprimaient rarement la chaleur. Doranen né à la campagne, il avait été élu au Conseil depuis ses terres rurales du Pays de Cocagne, où sa famille cultivait du raisin à vin de glace.

— C'est une affaire séculière, commenta-t-il avec sa brusquerie typique. Les lignes directrices établies il y a six cents ans stipulent que toute dispute entre un Doranen et un Olken doit être réglée à la Maison de Justice. Je ne vois aucune raison de modifier cet arrangement.

— Ça m'étonne pas que vous disiez ça, Rodyn, commenta Asher sans se détourner de la fenêtre. Mais tenez, réfléchissez un peu. Depuis six cents ans, la justice pour les Olkens en bisbille avec un Doranen est décidée dans l'endroit construit par les Doranens. Plein du sol au plafond de statues, de peintures et de je sais pas quoi de Barl. Il y a des gens qui trouvent que le temps est largement venu d'abandonner ces habitudes qui donnent l'air de favoriser les Doranens contre les Olkens... et ils ont pas forcément tort.

— Puisque vous avez rendu justice contre Ain Freidin en faveur de ce fermier olken, dit Garrick, je trouve ce commentaire risible.

Pellen ravala un grognement. *Ça ne va pas recommencer.*

— Rodyn, s'il vous plaît. Ain Freidin était dans l'erreur, et elle l'a reconnu. Ne perdons pas notre temps avec des querelles infondées. Si nous pouvions...

— Pardonnez-moi, mais je dois également protester, dit dame Marnagh. En tant qu'administratrice de la Maison de Justice, je suis responsable des affaires qui y sont menées. Suggérer qu'il a pu s'y prendre des décisions iniques revient à remettre en doute mon intégrité.

Asher la regarda par-dessus son épaule.

— C'est pas ce que je dis, Sarnia.

— Alors que dites-vous ?

— Je dis que beaucoup de choses étaient plus simples quand on avait une famille royale. Borne ou Gar prenaient leurs décisions dans la Maison de Justice, et personne y trouvait à redire, parce que... eh bien, on avait l'habitude qu'ils rendent la justice. La vie est plus si claire, à présent. Voilà ce que je dis.

— Elle ne perdra de sa clarté que si nous lui en donnons l'occasion, dit Garrick. Mon objection reste valable. Je ne vois aucune pertinence à ce changement.

Asher se détourna de la fenêtre et fixa sur le noble doranen un regard incrédule.

— Rodyn, vous êtes aveugle ? Il y a eu que du changement depuis que le Mur est tombé, pertinent ou pas. Et que ça vous plaise ou non, c'est pas fini. Loin s'en faut.

Les lèvres fines de Garrick se crispèrent.

— Que suggérez-vous ? Que nous rejetions toutes les traditions ? Que nous abandonnions des siècles de précédents juridiques établis pour transformer Lur en grand charivari judiciaire ?

— Bien sûr que non, trancha Asher. Mais faut être réalistes, Rodyn. Le bon vieux temps est envolé pour de bon. Maintenant, c'est au présent qu'il faut penser. Et si une personne de votre peuple et une du mien se retrouvent à se prendre le bec, y a rien de mal à ce qu'ils essaient de régler ça chez eux, comme de bons voisins. S'ils peuvent pas, j'interviendrai dans la Maison de Justice, comme toujours. Mais on devrait les laisser essayer entre eux, d'abord.

Avant que Garrick ait pu riposter, Jaffee s'agita et s'éclaircit la voix.

— Oui, cela semble juste, annonça-t-il d'une voix faible et tremblante. La bienheureuse Barl n'a jamais désiré fouler au pied le peuple olken.

Pellen se tourna vers Thayd et Eylin.

— Qu'en pensez-vous ?

Ils échangèrent des regards, puis Eylin haussa les épaules.

— Cela dépend de ce qu'Asher a en tête, quand il parle de régler ça entre eux. Sommes-nous certains que les Doranens accepteront les décisions des cours de justice olkennes ?

— Si la décision est contre eux, s'entend. Je les vois mal contester une décision en leur

faveur.

— Et vous pensez cela probable ? demanda Garrick. Un tribunal olken qui rendrait verdict pour un Doranen ?

Atterré, Pellen tapa du plat de la main sur la table.

— Mais à la fin ! Dans cette chambre, nous sommes chargés de faire respecter la justice pour chaque citoyen du royaume !

— Certes, Pellen, c'est bien notre objectif, reconnu Eylin. Et dans cette chambre, nous parvenons bien souvent à oublier qui est brun et qui est blond. Hors de ce palais... la situation est rarement si nette.

— Elle a raison, ajouta Thady. Je connais des gens convaincus qu'aucun Olken ne sera jamais traité à l'égal d'un Doranen tant que ceux-ci n'auront pas accepté de se rabaisser.

Des gens comme Fernel Pintte. Rongé par l'inquiétude, Pellen regarda la table. *Qu'est-ce qui a fermenté dans nos villes et villages sans que je m'en rende compte ? Sans que les Conseils de Lur en aient vent ? Combien de Fernel Pintte trouverait-on dans ce pays ?* Il essaya de croiser le regard d'Asher, mais celui-ci s'était à nouveau tourné vers la fenêtre. Il était clair, au moins pour lui, que le Mage Innocent ne souhaitait pas être présent.

Rodyn Garrick regardait Thady, aubergiste le plus prospère de la ville et l'un de ses meilleurs mages, comme s'il venait de lui pousser une deuxième tête.

— Vous êtes sérieux ? finit-il par demander. Les Doranens n'ont-ils toujours pas renoncé à suffisamment de choses ? Barl nous vienne en aide, nous avons restitué les terres, changé certaines lois, nous vous laissons faire de la magie, nous...

— Pardon ? s'indigna Eylin. Vous nous *laissez* utiliser la magie qui est la nôtre depuis toujours ? Alors que sans les chants de terre olkens Barl n'aurait jamais été capable...

— Allons, allons, interrompit Jaffee en levant les deux mains. Nous ne gagnerons rien à ressasser le passé. Ne pourrions-nous pas seulement admettre que...

— Si, votre éminence, nous pouvons certainement admettre, dit Eylin.

Fermière des Cenelles, habituée de la tauromachie, elle ne craignait ni les prêtres, ni les nobles doranens.

— Nous pouvons admettre que s'il est difficile pour votre peuple de vous voir délogés de vos piédestaux, vous devriez vous y résoudre. Comme nous avons accepté de perdre notre souveraineté à votre arrivée.

— Les Doranens vous ont sauvé la vie ! cracha Garrick. Vous paraissez bien impatiente de l'oublier.

— Je vais vous dire ce qui m'impatiente, moi, dit Asher avec douceur. Je suis impatient que vous la fermiez tous les deux, une bonne fois.

Pellen se couvrit la bouche pour masquer son sourire. Les deux interpellés paraissaient sous le choc. Ce qui était stupide, depuis le temps qu'ils connaissaient Asher. Celui-ci leur adressa son regard le plus aigre.

— Vous parlez pour rien dire, tous les deux. Vous pensez que personne d'autre a jamais dit tout ça ? Déjà à l'époque où le Mur est tombé, pendant qu'on recollait les morceaux, on agitait tout ce qui est mort et enterré. Pendant six siècles, le royaume s'est bien porté, dans les grandes lignes. Et maintenant, dix ans après Morg, vous voulez tout fiche par terre ?

— Bien sûr que non ! s'emporta Thady. Mais...

— Mais ? Mais rien du tout, dit Asher en lui rendant son regard noir. Le choix est simple, Thady. On s'entend, ou pas. On s'entraide, ou pas. À toi de voir.

Une fois Thady réduit au silence, Asher se tourna vers Garrick.

— Et vous, Rodyn. Vous savez à qui vous me faites penser ? Conroyd Jarralt.

Pellen sourcilla. *C'est un coup bas, Asher.* Sarnia Marnagh pâlit. Jaffee embrassa son anneau sacré. Et Garrick eut l'air d'avoir avalé un hérisson entier.

— Vous n'avez aucun droit de me dire cela, dit-il d'une voix crispée par la rage.

— Soyez pas idiot, dit Asher. J'ai parfaitement le droit. Vous voulez que je vous montre les cicatrices que Jarralt m'a laissées ?

Les poings de Garrick se crispèrent, exsangues.

— Ce n'était pas Jarralt. C'était Morg.

— C'était bien les deux, va. J'ai travaillé avec Conroyd Jarralt pendant plus d'un an. Je le connaissais. Il méprisait les Olkens, et il a savouré ce que nous a fait Morg. Ce qu'il m'a fait, en particulier. Ils étaient de la même étoffe, tous les deux. Et vous, Rodyn ? Vous aussi, vous êtes le genre de Doranen qui pense que les Olkens sont que du bétail ?

— Non, Asher, ce n'est pas ce qu'il pense, assura Jaffee avec une vigueur inhabituelle. Sarnia, lui et moi sommes tous des enfants de Barl, aussi dévoués à Lur que tous les Olkens de ce Conseil, je vous l'assure. Et consacrés de tout cœur à l'union et à la paix. Quels que soient vos doutes, je vous encourage à les apaiser sur ce point.

— Belles paroles, éminence, le félicita Asher sans quitter du regard le visage froid de Rodyn Garrick. Mais je les trouverais plus belles si elles venaient du seigneur Garrick.

Pellen retint son souffle. Garrick était hautain, certes, comme la plupart des Doranens, mais était-ce pour autant un nouveau Jarralt ? *Je ne le pense pas... mais je pourrais me tromper. Barl nous vienne en aide. Fernel Pintte de notre côté, Rodyn Garrick du leur. Sommes-nous donc condamnés ? La paix est-elle hors d'atteinte ?*

Garrick s'éclaircit la voix.

— Je regrette de m'être mal exprimé, dit-il avec raideur. Jaffee m'a bien compris. Il va de soi que j'accepte les Olkens comme des égaux.

— Tant mieux, dit Asher avec un regard perçant. Ça me fait drôlement plaisir de l'entendre.

— Mais je désire que vous reconnaissiez quelque chose, Asher, ajouta Garrick. Je veux vous entendre admettre qu'un Olken est aussi capable de parti pris – de préjugé – qu'un Doranen. Le nierez-vous ?

— Le nier ? s'étonna Asher en haussant les épaules. Alors que chaque jour j'entends cette limace de Willer Driskle m'aboyer sur la nuque ? Bien sûr que non, Rodyn. Aucun de nous tient toutes les cartes, quand le jeu est à qui sera le plus bête.

— Non, dit Garrick. En effet.

Asher hocha la tête.

— Alors je crois que tout va bien, Rodyn. (Il regarda Thady et Eylin.) Vous trouvez pas ?

Thady et Eylin hochèrent la tête avec un murmure d'assentiment. Sur ce, la tension presque insoutenable de la salle du Conseil s'allégea. Pellen baissa les yeux pour masquer son soulagement, puis tendit la main vers son carnet et sa plume.

— Donc, si j'entends bien, dit-il d'un ton aussi naturel et professionnel que possible, nous acceptons l'altération des protocoles judiciaires, et la soumettrons en conséquence à l'approbation du Conseil Général lors de sa prochaine assemblée ?

Ils acceptaient. Et puisqu'il s'agissait du dernier point de l'ordre du jour, ils avaient fini. Mais alors qu'il prenait une inspiration pour ajourner la réunion, Jaffee leva une main prudente.

— Pardonnez-moi. Il est une question dont j'aimerais parler. Sans trop savoir ce qu'elle signifie. Vous me prendrez pour un vieux fou, mais j'estime qu'il est de mon devoir de parler.

— Alors parlez, invita Pellen en sentant son ventre se serrer. Quelle est votre inquiétude, éminence ?

Jaffee joignit les doigts de ses deux mains devant lui, les pressa contre ses lèvres et ferma à demi les yeux.

— Comme vous le savez, mes responsabilités de prêtre de Barl dans cette ville ne s'arrêtent pas à la conduite de services dans la chapelle. Il m'incombe d'entendre des secrets, des inquiétudes, de soulager les affligés et de leur rendre la paix de Barl. Cette dernière semaine, j'ai entendu des murmures alarmés, mes amis. Quatre Olkens différents m'ont rapporté la même histoire. Sans trahir de nom, j'aimerais vous répéter leurs propos... car je m'avoue démuni.

Pellen n'osait pas regarder Asher.

— Je vous en prie, éminence, continuez.

— Les quatre individus m'ont rapporté des rêves aussi saisissants qu'inquiétants, expliqua Jaffee. Et la sensation terrible d'un problème diffus. Dans la terre. (Il haussa les épaules.) Je sais que cela paraît étrange, mais c'est ainsi qu'ils le formulent. *Un problème dans la terre*. Bien sûr, étant Doranen, je ne puis partager leurs inquiétudes. J'ai prié pour recevoir les lumières de Barl, hélas en vain. Mes ouailles attendent de moi que je les guide, mais en l'espèce, je ne sais que dire. Asher...

Cette fois, Pellen osa le regarder, comme tous les autres. Le visage d'Asher ne trahissait rien. Toujours à la fenêtre, son expression ne montrait qu'un intérêt poli.

— Oui, Jaffee ?

— Savez-vous de quoi ils parlent ? Avez-vous ressenti quoi que ce soit d'inhabituel ces derniers jours ? Ou vous, Pellen ? Thady ? Eylin ? La chanson de terre est un don olken. L'un ou l'autre d'entre vous a-t-il ressenti cette perturbation ?

Seule son ancienne vie de garde permit à Pellen de rester tout à fait inexpressif. Il se sentait nauséux.

— Rien, pour ma part, dit-il profondément soulagé que ce soit vrai. Et vous, Thady, Eylin ?

— Moi non plus, dit Thady. Et je n'ai rien entendu de tel au *Cochon*. Pourtant, j'entends presque tout, en travaillant au bar. Et je vois presque tout. Plus que je voudrais, en général.

— Rien non plus en ce qui me concerne, dit Eylin. Asher, vous êtes le mage olken le plus puissant de Lur. Qu'avez-vous ressenti ?

— Rien, répondit Asher sans hésitation.

— Quant à moi, on ne m'a rapporté aucune rumeur à la Maison de Justice, assura dame Marnagh. Et Dathné ? Elle vous en parlerait, Asher, n'est-ce pas, si elle sentait quelque chose... d'étrange ?

— Bien sûr, Sarnia. Mais elle m'a rien dit, assura Asher sans trahir la moindre tension. Alors je peux pas vous expliquer de quoi il retourne, éminence. Désolé.

Les sourcils froncés, Jaffee écarta les mains et tripota sa barbe de Barl.

— Inutile de vous excuser. Il doit être possible que ces Olkens se soient... fait des idées.

— Ou aient bu un peu trop dans une autre auberge, proposa Asher en haussant un sourcil vers Thady. Une où la bière serait de moins bonne qualité.

— C'est tout de même étrange, vous ne trouvez pas ? dit Eylin. Asher, vous êtes certain que Dathné et vous n'avez pas...

— Si je vous le dis, c'est que je suis sûr, l'interrompit Asher avec un froncement de sourcils. Vous pensez que je serais du genre à garder une nouvelle pareille pour moi ? Vous pensez que je viendrais pas vous prévenir en courant s'il y avait un problème à Lur ?

— Non, non. Bien sûr que vous nous en parleriez.

Pellen ravala un grognement. *Asher, Asher... si un jour ils apprennent...*

— Restons vigilants, et nous verrons bien, suggéra-t-il. Ce n'est sans doute rien. Quelque étrange phénomène naturel. Lur est aussi prospère et fertile qu'auparavant. Rien n'indique que cela puisse changer. Mais si l'on vous rapportait encore de telles impressions, éminence... ou si l'un de nous en entendait parler... nous nous réunirions aussitôt. Entendu ?

Les autres Olkens hochèrent la tête. Puis Rodyn Garrick tapa sur la table du bout du doigt, pensif.

— Et si ce n'est pas rien ? Que ferons-nous ?

— Alors bien sûr, nous nous occuperons du problème, rapidement et discrètement, assura dame Marnagh. Ce Conseil des Mages est chargé d'assurer la sécurité du royaume. Évitions de mentionner cette affaire hors de ces murs ou de nous en enquérir de notre côté, de crainte d'alarmer le peuple. Asher...

— Sarnia ? demanda Asher très poli.

— Je ne comprends en rien vos pouvoirs de mage plus que particuliers... mais serait-il possible que vous... *recherchiez* cette anomalie dont parle Jaffee ?

— Sans doute, dit Asher. J'ai jamais rien fait de tel, mais je peux toujours essayer, si le Conseil estime que ça peut servir.

Il était si désinvolte. Paraissait si peu concerné. Du moins en surface. Pellen s'en émerveilla. *Mais ç'a toujours été un bon menteur.*

— Cela me semble une excellente suggestion, dit Jaffee avec un sourire approbateur pour dame Marnagh. Assurément, si quelqu'un peut parvenir au cœur de ce mystère, c'est notre Mage Innocent.

Pellen, toujours concentré sur Asher, vit sa mâchoire se crispier. *Ne crie pas sur Jaffee. Par pitié. Une dispute à la fois, c'est bien assez.*

— Oui, oui, je vais essayer. Mais vous faites pas d'espairs. Parfois, il se passe des choses comme ça, sans raison. Faut se dire que tout ira bien, d'une façon ou d'une autre.

— Certes, admit Jaffee d'un ton solennel. La foi est le vent qui porte nos ailes.

Asher cligna des paupières.

— Oui.

— D'accord, s'empressa d'intervenir Pellen. Pas d'autre sujet à aborder... ? Alors nous en avons fini.

La chambre du Conseil se vida rapidement. Resté seul avec Asher, Pellen referma la porte et se tourna vers son ami avec un regard peiné.

— Quoi ? demanda Asher. Tu as cru que j'allais leur dire ? Ha, par ma voile, pas question ! Profondément troublé, Pellen retourna s'asseoir.

— Asher... ne rien dire tant que l'on ne te pose pas de question, c'est une chose, dit-il en tripotant sa plume. Mais là, tu leur as menti sciemment. S'ils l'apprennent, crois-tu qu'ils te le pardonneront ? Cela fait dix ans que tu as sauvé Lur, mon ami. Je soupçonne que ton crédit de Mage Innocent n'est pas illimité.

Une épaule appuyée contre le mur, Asher grogna.

— J'ai pas besoin qu'il soit illimité, hein. Juste qu'il dure jusqu'à ce que Lur soit sauvé.

— Et combien de temps faudra-t-il pour cela ?

Asher ne répondit rien. Une impression dangereuse semblait ramper sous sa peau. Pellen décida de soulager la tension en changeant de sujet. Du moins pour le moment.

— Dis-moi, commença-t-il en lâchant sa plume et en s'appuyant au dossier. Crois-tu en la capitulation facile de Rodyn Garrick quant aux changements de la Maison de Justice ?

— Ha. Je crois en rien de ce qui concerne Garrick. Je préférerais encore me fourrer un harpon dans l'œil que de croire qu'il estime les Olkens et les Doranens égaux.

— Eh bien, je n'irais peut-être pas jusque-là, mais après la dent qu'il a contre toi pour avoir censuré Ain Freidin... (Il tambourina des doigts sur la table.) Dans ce cas, pourquoi cette docilité si atypique ?

— Une indigestion ? suggéra Asher en essayant de sourire. (Et là encore, cette impression sombre, inquiétante, de calamité.) C'est Rodyn Garrick, bon sang de bois. Qui sait ce qu'il a dans la caboche ? Je compte pas y perdre le sommeil. Pas tant qu'on l'a à l'œil au Conseil.

— Certes, admit-il à contrecœur. Mais il me met mal à l'aise.

Au lieu de répondre, Asher croisa les bras et regarda par terre.

La tension sur son visage raviva les inquiétudes de Pellen.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Tu es distrait... agacé... depuis ton arrivée. Que se passe-t-il ?

Asher soupira.

— Tu veux pas savoir.

— Eh bien si, en fait, rétorqua-t-il. Parfois, je crois que tu oublies qui je suis, Asher, et à qui je réponds.

— Non, j'oublie pas ! dit Asher piqué.

— Vraiment ? Alors prouve-le. Dis-moi ce qui se passe.

Pour la première fois ce matin-là, Asher se posa dans son fauteuil habituel du Conseil. Posa les coudes sur la table et se passa les mains sur le visage. Il paraissait épuisé. Presque... vaincu.

Soudain malade, Pellen eut le frisson.

— Le journal ? Tu as lu le journal ?

— Oui, dit Asher d'un ton fatigué. Et il nous sert à rien du tout. Ce que Gar a traduit, c'est que des sorts de guerre et des élucubrations personnelles. Le sort qui a tué Morg. Rien sur le Mur, la Climagie ou rien de rien. Rien pour expliquer ce qui remue sous nos pieds, ni comment je peux nous en sauver.

Il était si amer. Et qui lui en aurait voulu ? Le poids d'un royaume le plaquait peu à peu à genoux.

— Je suis d'accord, c'est un coup dur, dit Pellen avec prudence. Mais nous ne pouvons pas nous laisser abattre.

— Pourquoi pas ? marmonna Asher. Nous laisser abattre, faire les pieds au mur, nous plier en quatre... pour ce que j'en sais, ce sera aussi utile que n'importe quoi d'autre, pour nous sortir de cette panade.

Oh, Asher. Pellen claqua le plat de la main sur la table.

— Non. Je refuse de croire que nous ne pourrions pas trouver de remède pour ce qui afflige notre royaume. Et Durm ? C'était le Maître Magicien, il a guidé Borne dans sa Climagie pendant des années. Ses livres dont tu m'as parlé, ceux que tu as cachés dans ta bibliothèque. Ils doivent bien contenir quelque chose d'utile ? Il a dû laisser quelques instructions de Climagie, ou...

Mais Asher secouait à nouveau la tête.

— Quand il s'agit de Climagie, il y avait qu'un seul livre qu'avait l'air utile. J'ai demandé à Holze de le regarder, pas longtemps après la chute du Mur. Mais il en comprenait pas plus que moi. Ce maudit machin est écrit en code, Pellen, des pattes de mouche sans queue ni tête. Du vent, je te dis. Durm a gardé tous les secrets de la Climagie, et il a jamais formé son successeur Maître Magicien. Borne et lui, ils avaient trop peur d'un autre schisme. Alors ils ont jamais rien révélé.

Pellen poussa un soupir lent.

— Ils n'imaginaient sans doute pas que les choses pourraient si mal tourner, murmura-t-il. Et on les comprend. Il n'y avait qu'une seule personne au courant.

— Oui, bah, ce sacré Jervale a pas fini son boulot, hein ? dit Asher. Dommage qu'il se soit réveillé avant que son rêve arrive jusqu'à ces gadaines-ci. Ma vie serait dame plus facile s'il avait vu tout ça.

Il était tentant de compatir, mais ils n'avanceraient pas en se lamentant sur ce qu'on ne pouvait pas changer.

— Il n'y a rien d'utile sur les murs de la Chambre de Climagie ?

— Je crois pas. Je retournerai regarder, mais... (Asher grogna de frustration.) Je sais pas quoi faire, Pellen. Je sais que je suis le seul à pouvoir tout régler, mais je sais pas comment, dame.

— Mais si, souffla-t-il. C'est en toi, quelque part, Asher. Enterré profondément, peut-être, mais j'en suis certain. Toute la Climagie qu'on a mise en toi contient la solution à tout ceci. Forcément.

Asher se leva avec humeur.

— T'en sais rien ! lança-t-il en faisant les cent pas, poings dans les poches. Même moi j'en sais rien, et c'est moi qu'ai dû gober toute cette magie !

— Je le sais, parce que Barl n'était pas idiot, rétorqua-t-il. Elle a mis dans sa magie tout ce

que le Climagicien avait besoin de savoir, Asher, j'y parierais ma vie. Sans cela, elle aurait laissé des instructions. Il te suffit de chercher la solution. Accepte ce que tu es, au lieu de lutter. Ouvre ton esprit, cherche la réponse en toi. Tu la trouveras. Par tout ce que j'aime, je parie que tu le trouveras.

— Tout simplement, hein ? dit Asher sans s'arrêter. Alors tu penses que c'est une broutille ? Une affaire entendue ?

— Je ne dirais pas ça, mais je pense que tu te compliques la vie. Tu n'as pas eu besoin qu'on t'apprenne à appeler la pluie, la neige ou le vent. Cette connaissance était déjà en toi. Elle l'est encore, Asher, et tu peux y arriver.

— Oui, Pellen, peut-être que je peux ! cria Asher en se retournant. Mais je veux pas ! J'ai passé dix ans à essayer d'oublier ce que je sais !

— Oui, c'est exactement de ça que je parle ! lança-t-il au bord de crier à son tour. Et pardonne-moi si ça paraît dur ou hostile, mais tu n'as aucun droit d'oublier tout cela. Juste ou non, Asher, tu es ce que tu es, et tu n'as pas le droit de te payer le luxe de nous mettre tous en danger juste parce que...

Asher bondit vers lui. Saisit la chaise vide la plus proche et la claqua sur le parquet.

— Pellen Orrick, tu es un fieffé imbécile ! Tu bavasses sur des choses où tu connais rien à rien ! Tu veux savoir ce que j'ai fait hier au soir, maître maire ? Maître maire qui peut même pas faire germer des graines ? Pendant que je dormais, ma femme à côté de moi, mon fils et ma fille à quelques pas de là ? J'ai appelé des bêtes de guerre. J'ai manqué les tuer. Dath, Rafe et la petite Deenie, qui sont plus que le monde entier pour moi. J'ai manqué de les tuer avec la magie qu'est en moi. Il a suffi que je lise le journal de Barl, et ça m'a assez agité pour que j'appelle des bêtes de guerre dans mon sommeil. Alors tu veux vraiment me faire la leçon comme quoi j'ai pas le droit de vouloir faire dormir ce que j'ai dans le sang ?

Sonné, Pellen le regarda. Regarda la terreur, les larmes dans ses yeux, et fut envahi par la pitié, l'horreur et la honte.

— Asher... pardon... je ne...

— Et Deenie l'a senti, ajouta Asher sans l'écouter.

Il se détourna et recommença à faire les cent pas, presque en chancelant, ballotté par une profondeur d'émotion qu'il n'avait jamais révélée auparavant.

— Elle a crié. Oh, Pellen, elle criait. Si tu l'avais entendue, ma petite Deenie, crier à cause des bêtes de guerre que j'avais appelées, parce qu'elle les sentait à l'intérieur de moi. Je savais pas qu'elle pouvait, mais elle sent la magie dans les gens. Elle nous l'avait jamais dit, mais elle est capable. (Le souffle court, il retourna à la fenêtre. S'appuya d'une main, et laissa son visage retomber dans le creux de son coude.) Elle aussi, elle sait qu'il y a un problème dans la terre. Elle sent tout ça. C'est sans doute moi qui l'ai empoisonnée avec ça. Moi et ma maudite magie.

Pellen voulut parler. Dut s'éclaircir la voix.

— Asher, tu ne peux pas en être certain.

— Bien sûr que si, murmura Asher. Y a pas d'autre Olken qui peut faire de la magie doranenne, hein ? Eh ben, y a aucun Olken dont Dath ait entendu parler qui pourrait sentir la magie comme Deenie. Bien sûr que c'est de ma faute. Ça peut venir de personne d'autre.

— D'accord, finit-il par dire, pas tout à fait sûr de contrôler sa voix. Peut-être ce... ce don vient-il de toi. Mais pourquoi le traiter de poison ? Pourquoi ne pas y voir du bon ?

— Du bon ? s'étrangla Asher. Si tu l'avais entendue crier, Pellen, tu parlerais pas de don. (Il se détourna d'un coup, son épaule heurta le mur, et il se laissa glisser jusqu'à s'asseoir par

terre.) C'est pas un don. C'est une malédiction de malheur.

Pétri de chagrin, Pellen hocha la tête.

— Oui. Oui. Je vois. Pardon, Asher. Je... je ne sais pas quoi dire d'autre.

Asher passa une main tremblante sur son visage.

— Y a rien à dire, Pellen. Ni à faire, d'ailleurs.

— Tu as raison. C'est horrible. Et j'espère que tu sais que je préférerais me couper l'autre jambe si cela pouvait vous épargner de tels chagrins, à Dathné et toi. Épargner à Deenie ce malheur... (Il regarda la table. Il se détestait, mais il se sentait forcé de le dire.) Mais ça n'a rien à voir avec le problème actuel. Et je regrette, mais tu ne peux pas te laisser détourner ce cela. Nous n'avons plus le temps.

— Je sais, finit par répondre Asher en appuyant la tête contre le mur. Pourquoi tu crois que je suis dans cet état-là ?

— Il nous reste peut-être quelques instants, mais nous ne pouvons pas, nous ne *devons* pas, compter dessus. Tu as berné Jaffee et les autres aujourd'hui. Mais demain, ou peut-être la semaine prochaine, d'autres Olkens vont confier leurs peurs à notre prêtre bien aimé. Il sert à cela. Ou Thady entendra une conversation au bar. Et d'où que vienne ce tremblement de la terre, s'il empire, s'il s'amplifie – alors même des gens aussi sourds que moi finiront par l'entendre. Et là... (Il sentit sa bouche s'assécher.) Ce sera pire qu'à la chute du Mur.

— Mais ça aussi, je le sais, Pellen ! dit Asher. Crois-moi, je le sais.

Et pourtant, il ne supportait toujours pas d'être poussé vers l'inévitable. Mais tant pis. Peu importait ce dont il avait envie. Seul importait qu'il fasse le nécessaire, le moment voulu.

Et cette fois, on ne lui demande pas de mourir...

Écartant toute culpabilité, Pellen s'éclaircit de nouveau la voix.

— Asher...

Son ami releva la tête, le visage si fermé qu'il en ressentit un choc.

— Je sais ce que tu crois que je devrais faire, dit-il d'une voix tendue. Tu penses que je devrais retourner à la Chambre de Climagie et mener les rituels qu'il faut pour nous sortir de là. Soit réparer cette maudite Carte de Climagie, pour qu'elle continue de faire ce qu'elle a fait pendant des siècles, soit finir le travail de Morg pour que Lur recommence de rien, comme on pensait que ç'avait été fait. Hein ? C'est pas ça que tu veux, Pellen ?

Rendu agressif par un regain de honte, il hocha la tête.

— Si. Ce royaume est mon foyer. C'est le foyer de ma fille. Grâce à Morg, c'est le seul foyer que nous connaissons jamais. Et je veux que tu le sauves. Je regrette, mais c'est comme ça.

— Bien sûr, dit Asher en regardant au loin une horreur que lui seul pouvait voir. Mais voilà le problème. Si je fais de la Climagie, Deenie va le sentir. Ça manque me tuer, Pellen. Tu le sais. Alors à ton avis, ça lui fera quoi, hein ? À une petite fille de huit ans ? Si c'était Charis à la place, tu ferais quoi, toi ? Tu tuerais ta petite pour sauver ce royaume ?

Il ne pouvait pas parler. Avait même du mal à respirer. Cette question ignoble restait suspendue entre eux, sans réponse. Car elle n'en avait pas.

— Oui, dit Asher en se relevant maladroitement. C'est bien ce que je pensais.

La porte de la pièce se referma très doucement derrière lui.

Assise dans l'ancien jardin privé de Gar, celui que Fane et lui avaient détruit avec leur rage et leur luifeu, Dathné brodait pour tâcher de soulager ses nerfs hérissés. La chaleur du soleil lui caressait la peau, simplicité bienvenue après les terreurs froides de la nuit. Égarée par le

souvenir, elle se piqua le doigt. Suça la perle de sang rouge avec un juron bas, puis écarta cette horreur, comme elle avait écarté tant de souvenirs sanglants.

Elle devenait très douée à ce petit jeu.

Avec un soupir, elle considéra la tapisserie. *Domage que je ne sois pas douée pour ça aussi.* Mais des activités aussi rangées ne l'avaient jamais intéressée. Les affaires, les livres, l'herboristerie, les visions. L'autorité. Voilà à quoi elle était bonne. Enfin, à quoi elle avait été bonne, au moins. L'enseignement. Elle était bonne pédagogue. Dans les premières années après la chute du Mur, ç'avait été capital pour elle, de transmettre aux enfants olkens ce qu'elle savait de leur magie et de ses traditions. De leur raconter leur histoire. De s'assurer qu'ils apprennent la vérité, alors que cette vérité était encore récente et imparfaitement connue.

Mais à présent, on enseignait l'histoire de Lur dans toutes les écoles, dans toutes les chapelles. Rien de caché. Plus de secrets.

Enfin... plus qu'un.

Soudain, le soleil perdit de sa chaleur, et elle eut le frisson, oppressée par ce qu'elle cachait.

Je pensais que c'était fini. C'était censé s'arrêter.

— Coucou, dit Asher en se laissant tomber à côté d'elle sur le banc de pierre.

Comme toujours, il apparaissait lorsqu'on avait le plus besoin de lui. Aveugle, elle se tourna vers lui, lâchant son ouvrage dans l'herbe. Elle se cacha contre sa poitrine.

— Je sais, je sais, dit-il en la berçant. Je sais, Dath. Je sais.

Et il savait vraiment. C'était la seule consolation de Dathné, dans sa douleur pour ses enfants. Elle n'était pas seule.

Les fleurs soignées du jardin parfumaient l'air. Les abeilles butinaient sans hâte, et dans les branches des tarla si délicats, de petits oiseaux verts chantaient et voletaient. Le printemps arrivait, et Lur renaissait. Calmée, elle s'écarta de l'étreinte presque étouffante d'Asher. Mais quand elle vit son visage, elle se sentit de nouveau le souffle court.

— Quoi ? Il s'est passé quelque chose au Conseil ?

— Oui, on peut dire ça. (Il avait la voix basse, les yeux malheureux.) On dirait qu'il y a des gens pour parler à Jaffee de drôles de choses qu'ils ont ressenties. Il l'a mentionné au Conseil, et maintenant tout le monde sait qu'il y a un souci.

— Et quoi d'autre ?

Parce qu'elle savait que ce n'était pas tout. Elle connaissait chacune de ses humeurs, chaque recoin et courant de son cœur.

— Je leur ai menti, Dath, dit-il. Je leur ai dit que j'avais rien senti du tout. Ils me croient, pour le moment, mais... mais ça durera pas longtemps. Thady et Eylin ont encore rien senti, mais quand ce sera fait, ils croiront plus que leur cher Mage Innocent ignore tout de la chose. Rodyn Garrick non plus, comme les autres Doranens. Alors...

Alors. Elle savait ce que cela signifiait. Le retour de la Climagie. Figée, hors d'atteinte du soleil ou de sa chaleur, elle se leva et recula.

— Tu ne peux pas. Et Deenie ? Elle va le sentir. Asher, elle est trop jeune pour vivre ça.

Au lieu de répondre, il souleva sa broderie et la regarda. Un bateau de pêche sur l'océan. C'était elle qui avait eu l'idée. Elle avait voulu lui faire la surprise. En plein soleil, il effleura les points bleus du bout d'un doigt couturé de cicatrices. Il faillit sourire. Presque.

Elle aurait pu taper du pied comme une enfant capricieuse.

— Asher ! Tu m'écoutes ? Je ne te laisserai pas faire. Je ne te laisserai pas faire du mal à notre fille.

— Ne sois pas idiote, Dathné, dit-il en laissant l'ouvrage retomber sur le banc. Je vais pas faire de mal à Deenie.

— Comment pourrais-tu ne pas lui faire du mal ? rétorqua-t-elle. Tu lui en as fait hier. Je sais que tu ne voulais pas, mais c'est quand même arrivé. Et ce sera mille fois pire avec la Climagie, tu le sais.

Il hocha la tête.

— Oui.

— Alors ?

— Alors, Dath, dit-il en encaissant la colère de sa femme sans sourciller, il va falloir que tu t'en occupes.

— *Moi, m'en occuper ? De quoi...* (Elle s'étrangla, et écarquilla les yeux. Elle le connaissait trop bien.) Je ne peux pas. Tu as perdu la tête ?

— Peut-être, répondit-il en baissant les sourcils. Mais je ne vois pas d'autre moyen. Et toi ?

— Tu veux que je la drogue ? Pour pouvoir faire de la Climagie ?

Il soutenait toujours son regard.

— Fut un temps, tu étais prête à assassiner un homme avec tes drogues, pour moins que cela.

Il aurait aussi bien pu la frapper. Estomaquée, elle se laissa tomber sur l'herbe tondue.

— *Asher...*

Puis il fut à genoux, et la prit par les épaules pour la relever.

— Tu crois que j'en ai envie, Dath ? demanda-t-il la gorge serrée. Tu crois que c'est une idée qui m'est venue facilement ? J'ai pas le choix – et toi non plus. Quoi qu'il y ait comme problème avec le temps, ma belle, soit je le tue dans l'œuf, ce soir, soit ces dix années d'accumulation vont nous tomber sur le coin du nez.

Elle se sentait pleurer, des larmes chaudes sur son visage glacé.

— Tu n'en sais rien. Tu ne peux pas en être sûr.

— Si, j'en suis sûr ! dit-il en la secouant. Et toi aussi. (Il la secoua de nouveau, le visage déformé par l'angoisse et la colère.) C'est toi qui as commencé tout ça, Dathné. Toi qui as fait de moi le Mage Innocent. Et maintenant, c'est à moi de finir le travail. Pour Deenie, et Rafel. Et pour nous tous.

Elle lui tapa sur la poitrine, encore et encore. En hochant la tête, secouée par les sanglots.

— Je sais. Je sais.

— Oh, Dath, grogna-t-il en l'attirant contre lui et en enfouissant le nez dans son cou. Ça va aller. Ça va aller. Je te le promets.

Elle aurait voulu le croire, tellement cela lui faisait mal. Mais elle savait autant que lui qu'en ce qui concernait Barl et la Climagie... les promesses n'étaient pas plus solides que le luifeu par un vent fort.

— Alors, Rafe, comment s'est passée ta journée ?

Rafel haussa les épaules et poussa ses épinards du bout de la fourchette. Maman essayait de s'intéresser. Elle essayait de prendre l'air guilleret, comme s'il n'y avait pas de problème. Ça l'énervait, parce qu'il y en avait un gros, de problème. La tension dans l'air du solarium lui donnait envie de crier.

Je suis plus un mouflet comme Deenie. Je suis pas sourd, aveugle ou idiot comme Jed. Elle devrait pas faire semblant. C'est pas bien. C'est comme de mentir.

— Rafel ? insista Maman. Tu m’as entendue ? Comment s’est passé...

— Bien, bien. Comme de l’école, dit-il dans un demi-grognement.

Et il ne voulait rien ajouter. Il ne voulait dire à personne ce qui s’était passé. Ce qu’il avait fait. Ce qui faisait qu’il se sentait petit et sale, pire que quand il était plein de culpabilité de garder un terrible secret.

— Rafe, intervint P’pa. Parle pas sur ce ton à ta mère. Et regarde-la quand elle te pose une question. Et mange tes épinards, tu veux ? C’est pas un jouet, ça se mange.

Plein de ressentiment, il foudroya son père du regard sous ses cils baissés, puis posa sa fourchette dans l’assiette.

— Je veux pas de mes épinards, je suis plein.

— Tu seras plein quand l’assiette sera vide, dit P’pa. Je te dis de manger.

Maman soupira.

— Asher...

Les yeux tout ronds, Deenie commença à pleurer. Pas un gros sanglot fort, rien que quelques larmes, mais quand même. P’pa jeta sa serviette sur la table, recula sa chaise d’un grand geste et alla à la fenêtre pour regarder le jardin.

Il regardait toujours par la fenêtre quand il était fâché, et on voyait que l’arrière de son crâne. Il aimait pas qu’on lise ses émotions sur son visage.

— Asher, répéta M’mam.

Mais on aurait presque dit une question. Comme si elle avait peur. Pourquoi ?

À la fenêtre, Papa hocha la tête.

— Oui.

Tremblant, Rafel regarda M’mam se lever de table, abandonnant presque tout son canard rôti, ses carottes et ses épinards. Elle alla voir Deenie, le visage pincé, muette, et tira la chaise de sa sœur de la table. Puis elle tendit les bras, et laissa Deenie s’y blottir, comme quand sa sœur était un bébé.

— Chut, Deenie, ne pleure pas, dit M’mam tandis que Deenie sanglotait contre son chemisier jaune soleil. C’est l’heure de te coucher, souris. Tu n’as pas assez dormi la nuit dernière.

Rafel se rappela la nuit en question et sentit ses entrailles frémir à nouveau. La nuit dernière avait été horrible. Aujourd’hui aussi. Tout était horrible. Il avait envie de pleurer.

M’mam emmena Deenie à P’pa, et celui-ci se détourna de la fenêtre pour lui chatouiller la nuque. Ça la faisait toujours glousser. Mais cette fois, Deenie ne gloussa pas : elle tendit les bras vers lui et voulut s’y réfugier.

— Non, non, souris, dit M’mam en la retenant. P’pa ne peut pas te faire de câlin tout de suite. Il a du travail. Il... il te fera un câlin demain matin. Asher...

P’pa glissa le doigt sous le menton de Deenie et lui releva la tête.

— Va pas contrarier ta maman, petite coquine, dit-il en faisant semblant d’être très sévère.

Puis il sourit, mais pas avec les yeux. Ses yeux étaient horribles, vieux et tristes. Il se pencha pour poser un baiser sur le bout du nez de Deenie.

— Au lit, souris. Dors bien. Et fais-moi de beaux rêves, tu veux ?

D’autres grosses larmes coulèrent sur les joues de Deenie.

— Je me sens pas bien, P’pa, gémit-elle. Je me sens mal fichue... (Elle posa son petit poing sur sa poitrine.) Là.

— Je sais, murmura P’pa. Mais ça va passer, Deenie. Je te promets.

M'man emmena la petite, et P'pa retourna au fond de la pièce. En le regardant, Rafel vit sa tête basse, ses épaules avachies comme s'il était trop triste pour rester droit. Il sentit sa gorge se serrer. Son nez le chatouillait, et ses yeux le piquaient fort. Faute de savoir quoi faire, il reprit sa fourchette et la planta dans ces maudits épinards.

— Laisse, Rafe, dit P'pa. À vrai dire, moi non plus j'aime guère les épinards.

Il reposa sa fourchette.

— Je voulais pas te fâcher, P'pa, dit-il difficilement. Je voulais pas fâcher M'man non plus.

P'pa tendit le bras pour lui dire d'approcher. Rafel le rejoignit, soulagé. Avant qu'il ait pu battre des paupières, une grosse larme coula de son œil.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé à l'école, aujourd'hui, Rafe ?

P'pa parlait d'une voix calme, et son bras le serrait avec affection. Rafel haussa les épaules.

— Rien, P'pa. C'était l'école, c'est tout.

— Rafe...

Son fils se tortilla, et donna un coup de pied dans le mur sous les fenêtres. P'pa resserra le bras.

— Fais pas ça. Raconte-moi.

— Rien. Juste... cette engeance d'Arlin Garrick, marmonna-t-il. Qui faisait la peste qu'il est. On s'est bagarrés. Je l'ai pas touché, P'pa ! ajouta-t-il rapidement. Je te promets !

À sa surprise, P'pa rit tout bas.

— Tel père, tel fils, hein ? dit-il presque pour lui-même. Ça m'étonne pas. Alors, qu'est-ce qui s'est passé, Rafe ? Oublie rien, hein, dis-moi tout.

Il poussa un profond soupir.

— Arlin faisait de la magie. Au déjeuner. Dans la cour, sous le grand arbre. Maître Vyne voit pas cette partie-là, depuis les classes. Arlin faisait sa frime, comme toujours. P'pa, il appelait des boguèles.

— Des boguèles ?

— Tu sais, s'impatientait-il. Des bêtes qui fichent la frousse. Il les faisait avec de la magie. Je te dis, il faisait sa frime. *(Comme si c'était le seul à pouvoir le faire. J'y arrive aussi. Je l'ai fait souvent, et les miennes font cent fois plus peur.)* P'pa, il allait les envoyer dans l'école des filles, de l'autre côté de la haie.

P'pa le regarda.

— Rafel... qu'est-ce que tu as fait ?

Il faillit donner un nouveau coup de pied dans le mur.

— Je... je les ai fait éclater. C'était pas difficile. La magie d'Arlin est pas très évoluée. (Il sentit le bras de son père se raidir.) Il fallait, P'pa. Les boguèles, c'est...

— Rafe, l'interrompit son père avec une expression atroce. Tu as arrêté de la magie doranenne ? Les Olkens normaux peuvent pas faire ça ! Tu sais que tu... naufrage, combien de fois va falloir que...

— Arlin a pas deviné que c'était moi ! protesta-t-il. Promis, P'pa, promis juré. Mais...

Il s'arrêta, soudain conscient d'en avoir dit bien assez. Trop tard.

— Mais quoi ? demanda P'pa en le secouant un peu. Rafel, je t'ai dit de rien oublier.

Il fourra les mains dans ses poches.

— J'ai éclaté de rire. Quand les boguèles ont éclaté. J'ai pas pu m'empêcher, P'pa, Arlin avait l'air si contrarié. Et quand il a pas réussi à les faire revenir, il... il avait l'air prêt à se faire dessus, tellement il se crispait l'oignon. Et c'était bien fait, non ? Il allait envoyer les boguèles

contre les filles, il...

— Oui, Rafe, tu l'as déjà dit, coupa P'pa d'une voix toujours grondante. Qu'est-ce qui s'est passé quand tu t'es moqué d'Arlin ?

Il haussa les épaules.

— Pas grand-chose.

— *Rafe.*

C'était la partie grave. La partie qu'il voulait pas dire. Tant pis s'il se prenait un taquet pour avoir éclaté les boguèles, et tant pis si P'pa se fâchait à propos de la magie. Et tant pis si on lui interdisait d'apporter sa pomme à Cerf pendant une semaine. Deux semaines. Jed la lui donnerait, et Cerf raterait rien.

Mais il avait pas envie de répéter à P'pa ce qu'Arlin Garrick avait dit.

— Rafe, insista P'pa de sa voix qui disait qu'il avait plus de patience. Qu'est-ce qu'il a fait, ce gros étron ?

— Il... il a dit des trucs, répondit-il en se tortillant. Des mensonges.

P'pa ne répondit pas tout de suite. Puis il soupira.

— Sur moi ?

Il hocha la tête. Il n'était pas sûr de pouvoir parler. Il avait le nez qui coulait, et la pièce était toute floue autour de lui.

— Rafe... (P'pa s'accroupit devant lui.) On en a déjà parlé, gamin, dit-il en posant une main lourde sur l'épaule de son fils. Les gens disent des choses. On peut pas les arrêter. C'est pas juste, mais on n'y peut guère.

Rafel croisa les bras et secoua la tête. Comment P'pa pouvait-il dire ça. Ça lui faisait rien ?

S'il avait entendu ce qu'avait dit Arlin, que c'était qu'un meurtrier, d'avoir fait tuer le roi Gar comme ça, et que c'était qu'un Olken, et comment un Olken aurait-il pu détruire un grand mage doranen comme Morg ? Un Doranen avait dû l'aider, et après il avait fait quelque chose pour lui faire oublier, alors c'était pas vraiment un héros. Si P'pa avait entendu Arlin dire tout ça...

— Tu crois que je me soucie de ce que déblatère un petiot Doranen ? demanda P'pa doucement en lui posant la main sur la joue. Crois-moi, Rafel, je m'en fiche bien.

Il renifla.

— Pourquoi pas, P'pa ? Pourquoi ça te fait rien ?

P'pa se tut, le regard sur le côté, comme souvent quand il se rappelait des mauvais souvenirs.

— Parce que c'est comme ça. Parce qu'il y a des choses qui méritent pas d'y penser, finit-il par répondre. Un jour, quand tu seras plus vieux, je te raconterai tout ce qui s'est passé le jour où Morg est mort. Et là, tu sauras pourquoi je me fiche d'Arlin Garrick, ou de son père, ou de tous les Doranens – et les Olkens – qui bavent dans mon dos. Et toi aussi, tu t'en ficheras.

— Tu pourrais me raconter maintenant, dit-il avec espoir. Le vieux Darran m'en avait raconté un bout, mais je veux savoir le reste.

Le visage de P'pa se ferma.

— Je sais, Rafe, mais t'es pas encore prêt.

Mais si, il l'était. P'pa avait aucune idée de ce qu'il était prêt à entendre. Ce qu'il pouvait faire.

— Si, je le suis. P'pa...

— Petit, faut que t'apprennes à avaler non comme réponse, pour que ça te pourrisse pas le ventre. Je t'ai dit que t'étais pas prêt, et c'est réglé. (Il soupira de nouveau.) Alors, t'as éclaté les

boguèles d'Arlin, et t'as ri quand il était fâché. Ça l'a énervé, et il est venu dire des machins sur moi qui t'ont énervé. Et après ?

Et après, Jars avait pris la défense de P'pa, pour traiter Arlin Garrick de gros veau pesteux, loucheux et miteux. Alors le meilleur ami de Garrick, Trentham Villot, avait traité le père de Jars de vieux brassin moisi, ce qui n'était sans doute pas très grave, sauf quand on était le maître de la Guilde des Brasseurs.

Et là, Jars et Trentham avaient commencé à se taper, du pied et du poing, et maître Vyne était arrivé en courant, et au final, Jars et Trentham Villot s'étaient tous les deux fait rosser les fesses à la canne, et c'était pas très juste.

— T'as avoué que c'était toi qui avais commencé ? demanda P'pa. Avec Arlin ?

— J'ai essayé, P'pa, mais maître Vyne a rien voulu écouter. Arlin riait, c'est tout. Il s'en fichait que Trentham se fasse fesser à sa place.

— Et Jars ? demanda P'pa. J'imagine qu'il te parle plus, c'est ça ?

C'était l'autre partie. Presque aussi grave que les mensonges d'Arlin.

— Non. Il a dit de pas s'en faire. Il a dit... il a dit...

Et là, comme aurait fait Deenie, il éclata en sanglots. *C'est pas grave*, avait dit Jars d'une voix rauque d'avoir crié sous la canne, les yeux rouges et mouillés. *Un jour, tu viendras me défendre, je le sais. Parce qu'on est amis, toi et moi, Rafe. Et entre amis, c'est normal, ça.*

— Alors tu as appris une dure leçon, aujourd'hui, dit P'pa en le serrant contre lui. Tu as mis un ami dans le pétrin parce que tu t'es laissé mener par ta colère ; faut éviter que ça se reproduise, hein ?

La voix étouffée par le gilet de P'pa, il hocha la tête.

— C'est promis, P'pa, je ferai attention. (Puis il se tortilla un peu, pour voir le visage de son père.) Mais j'aimerais...

— Quoi ? demanda P'pa avec un infime éclat dans le regard. Pouvoir réduire Arlin Garrick en bouillie avec ta magie ?

Il en avait honte, mais il hocha la tête.

— Oui, murmura-t-il. Oui, c'est ça.

P'pa lui pinça le bout du nez.

— Tu crois que je sais pas, petit ? Tu crois que ça m'est jamais arrivé, de vouloir la même chose ?

Parce que P'pa ne paraissait pas en colère, il osa une grande question.

— Quand tu as tué Morg, P'pa... tu en avais envie ? Ça t'a fait plaisir ?

— Naufrage, Rafe... (P'pa le lâcha et se recula vers la fenêtre.) Tu as de ces questions... Oui. Je voulais le tuer. Il était mauvais, entièrement. Mais ça m'a pas fait plaisir, Rafe, parce que je tuais pas que lui. Deux autres hommes sont morts avec lui... et aucun le méritait. Tu devrais y penser, petiot, quand tu te retrouves à vouloir écrabouiller Arlin Garrick avec ta magie. Penses-y, et pense à ton pauvre vieux Jars avec son derrière zébré. Y a rien dans le monde qu'est plus simple avec de la magie. La magie, ça sert qu'à tout compliquer.

— Oui, P'pa, répondit-il parce qu'il savait que c'était ce qu'on attendait de lui.

Mais il n'y croyait pas vraiment. Partout dans Lur, la magie leur simplifiait la vie. Si elle était si terrible que cela, personne ne l'utiliserait, hein ?

— Alors voilà ce que je pense, dit P'pa en le regardant pardessus son épaule. C'est pas seulement la dispute avec Arlin qui te met dans cet état, Rafe. Les boguèles qu'il a appelés... ça t'a fait penser à la nuit dernière, hein ?

La nuit dernière. Il ne voulait pas en parler. Ne voulait pas se rappeler les cris de Deenie. Deenie qui avait couru dans sa chambre en criant qu'il y avait des monstres, que la terre bougeait, qu'il y avait un homme avec des yeux or vert et des cheveux rouges, qui pleurait des larmes de sang dans une rivière.

— T'occupe pas de ça, dit P'pa. Y a rien qui te fera du mal dans cette tour, Rafe. Rien qui te fera du mal ailleurs, non plus. Ni à toi, ni à Deenie. Je laisserais pas arriver ça. Tu m'entends ?

— Oui, dit-il avec un hochement de tête.

— Et tu me crois ?

Il en avait envie. Mais la nuit dernière, Deenie avait crié que P'pa était en danger, qu'il avait mal, et qu'il manquait en mourir. Et Deenie sentait des choses. Il le savait, maintenant. Ce qu'elle sentait était vrai.

Si P'pa peut pas se protéger lui-même, comment il pourra nous protéger, nous ?

— Rafe ? insista P'pa l'air blessé et surpris. Tu me crois pas ?

— Bien sûr que si, répondit-il rapidement. Je te crois, P'pa. M'man et toi, vous nous laisseriez pas avoir du mal.

— C'est ça, dit P'pa en lui ébouriffant les cheveux. C'est ça. (Il laissa retomber sa main.) Maintenant, j'ai du travail, petiot. Tu devrais aller te plonger dans le bain, te réchauffer et te coucher. Allez, ouste. On se voit demain matin, hein ?

P'pa avait du travail ? Mais il était tard. Derrière la fenêtre de leur solarium, les oiseaux de nuit chantaient, et les étoiles s'étaient étalées sur le ciel. P'pa avait travaillé toute la journée. C'était pas juste qu'il doive aussi travailler la nuit.

— C'est quoi comme travail, P'pa ? demanda-t-il. Je peux t'aider ?

P'pa sourit.

— C'est gentil, Rafe, mais non. Toi aussi, tu as du travail, il me semble – laver toute cette saleté sur ta frimousse.

— Elle est pas si sale, P'pa ! protesta-t-il. Je suis propre, moi.

— Ouais, mais moins que quand tu seras lavé, dit-il. Allez, file.

— Mais, et Cerf ? demanda-t-il. Il a pas encore eu sa pomme du soir.

— Ce soir, c'est moi qui lui donne, Rafe. (P'pa lui ébouriffa de nouveau les cheveux, puis se baissa et lui donna une petite tape derrière la tête.) Allez, au trot.

Avec la crise de Deenie, ils n'avaient pas fini leur dîner. La tarte à la pêche du cuistot était sur la desserte, intacte, appétissante et toute fraîche.

P'pa le vit regarder le dessert, et sourit un peu.

— Allez, va, prends une part. Mais le dis pas à ta mère, vu que t'as pas fini tes épinards. Si elle apprend ça, je dirai que j'étais pas au courant.

— Elle en saura rien, P'pa, dit-il avec un sourire. Promis.

P'pa rit.

— Elle le saura bien, quand elle verra la part qui manque.

Cela le fit rire. Mais malgré la plaisanterie, il sentait que son père était sérieux. Et malgré son sourire, il avait encore le regard triste.

— Bonne nuit, P'pa, murmura-t-il en le serrant dans ses bras. Dors bien, hein. Fais de beaux rêves.

P'pa le serra si fort, un instant, qu'il se sentit tout écrasé.

— Oui, mon petiot. Toi aussi.

La première bouchée de tarte à la pêche volée explosa dans sa bouche comme un été. À mi-

chemin de la porte, il se retourna, la bouche ouverte pour dire à P'pa qu'elle était délicieuse et qu'il devrait en prendre. Mais il se tut. P'pa était presque tourné vers la fenêtre, on ne voyait qu'un tout petit bout de son visage, comme un croissant de lune. Et ce morceau avait l'air si sombre, si triste...

La tarte à la pêche se transforma en sciure dans sa bouche. Rafel descendit à pas lourds jusqu'à sa chambre, ouvrit la fenêtre... et jeta le reste.

Assis dans son fauteuil préféré, Rodyn Garrick regarda son bon ami Sarle Baden lever son verre de brandy vers la lumière chaude du feu.

— Beau cru, dit Sarle d'un ton approbateur. Ta cave est vraiment unique.

C'était vrai. Il s'enorgueillissait de la qualité de ses vins et de ses spiritueux. Cela allait de soi. Avec ses vignobles, son palais et sa réputation, il ne pouvait servir que ce qui se faisait de mieux.

Sarle avala goulûment – c'était là son côté le moins charmant – puis regarda la porte de la bibliothèque d'un air méfiant.

— Tu es certain qu'on ne nous dérangera pas, Rodyn ?

Il était tard. La maison était silencieuse. Ses serviteurs avaient été congédiés vers leur cave et leur grenier, et son fils savait qu'il ne fallait pas quitter son lit sans raison.

Il hocha la tête.

— Tout à fait certain.

— Tant mieux, dit Sarle en se détendant dans son propre fauteuil. Dans ce cas, parlons affaires. Ain progresse rapidement.

— Le contraire m'étonnerait, dit-il. Cette femme a du talent. Ce n'est pas une nouvelle Barl, bien sûr, mais néanmoins... c'est une perle rare. Je pense... (Il posa le bout de l'index sur ses lèvres.) Elle pourrait bien être la bonne tutrice pour Arlin. Je lui en parlerai.

— Vraiment ? s'étonna Sarle. Rodyn, je sais que ton fils est doué, mais il est jeune pour...

— Arlin accomplira ce qu'on lui demandera, dit-il en trempant les lèvres dans son verre. Ce n'est un enfant que par son âge. Son potentiel, lui... (Il sourit.) Il n'a pas d'âge.

Sarle fronça les sourcils.

— Bien, bien. C'est ton fils, Rodyn. Tu dois savoir ce qui vaut le mieux pour lui.

— En effet. Et maintenant, dis-moi... Ain est-elle certaine qu'elle n'aura plus de problèmes avec son balourd de voisin ?

— Elle a bien appris sa leçon, dit Sarle. Ses ateliers sont bardés de charmes pour éviter tout débordement ou toute détection par cet imbécile que ton Conseil des Mages a envoyé. Il continue de monter la garde en espérant la prendre sur le fait. (Il renifla.) Dommage que tu n'aies pas pu faire ployer Asher.

Rodyn garda une expression bienveillante. Pour arriver à ses fins, il aurait besoin de l'aide de Sarle. Cela l'obligeait à accepter son impertinence... quoique avec bien moins de plaisir que Sarle à avaler son brandy.

— Oui. Franchement dommage. Mais vu nos plans, Sarle, il est prudent de ne pas éveiller les soupçons de ce butor. Il suffit qu'il n'ait pas décidé d'insister quant aux lois de Barl.

— Il n'a aucune idée de ce que nous cherchons ?

— Aucune, assura-t-il avec un sourire. Je le ménage, pour le moment. Il peut penser que

notre accrochage à propos d'Ain m'a fait hésiter. Je me moque bien de son opinion.

Le bois craqua dans la cheminée. Sarle vida son verre et le posa.

— Certes. Mais dans ce cas, Rodyn, qu'est-ce qui te contrarie ?

— Ai-je l'air contrarié ? demanda-t-il d'un ton désinvolte, ennuyé de s'être trahi. Ce n'est pas ta compagnie, tu peux me croire.

— Alors de quoi s'agit-il ? demanda Sarle en tendant une main maigre vers la chaleur du feu et avivant les flammes d'une pensée. Le Conseil des Mages de ce matin était-il donc si irritant ?

Il se confiait rarement à qui que ce soit, mais parfois à Sarle.

— Non. Mais je soupçonne vaguement qu'Asher nous a menti, aujourd'hui.

Sarle se pencha en avant.

— À quel sujet ?

— Ce vieux fou de Jaffee a mentionné que des Olkens sont venus lui parler de perturbations dans la terre. Quand il lui a posé la question, Asher a affirmé ne rien sentir. (Il fit la moue.) Je ne saurais préciser pourquoi, mais quelque chose dans la façon dont il l'a dit, dans son regard...

Sarle éclata de rire, incrédule.

— Tu laisses les Olkens t'inquiéter ? Rodyn, mon cher ami, es-tu souffrant ? Les Olkens ne valent guère mieux que des enfants effrayés par leur ombre. Une perturbation dans la terre ? Une perturbation dans leurs boyaux serait plus vraisemblable. À force d'avaler de la bière par tonneaux entiers... Et quant à Asher... il est bien trop attaché à son statut de sauveur exalté de Lur pour se risquer à un mensonge. Mentir au Conseil des Mages ? (Il eut un rictus méprisant.) Ce butor n'en a pas le courage.

Amusé, Rodyn remplit leur verre de brandy puis posa un bras sur le manteau de la cheminée.

— Tu dois avoir raison, Sarle. Cela doit venir de mon imagination. Et maintenant, dis-moi... comment s'est passé ton entretien avec Artin Moyne ?

Sarle redevint sérieux.

— Il est intéressé, Rodyn. Il sympathise à notre cause.

C'était une excellente nouvelle. Artin Moyne était influent.

Et leur cause, si vitale, si capitale, avait besoin de toutes les voix doranennes qu'elle trouverait. Pour l'heure, trop peu de leurs cousins doranens comprenaient ce qu'il fallait faire, ou étaient prêts à l'entreprendre. Les Doranens de Lur étaient trop à l'aise. Complaisants. La vie dans ce pays emprunté les avait ramollis.

Mais je changerai cela. Il faudra du temps – mais j'en ai. Et j'ai les ressources. Je me moque du temps qu'il faudra – je réaliserai ce rêve.

— Moyne n'a exprimé aucune réserve ? Aucun doute ?

— Rien de la sorte, assura Sarle. Il est d'accord avec nous, comme je l'avais annoncé. Il fera tout son possible pour nous aider discrètement.

Rodyn sentit sa satisfaction s'élever sur un nuage de brandy coûteux.

— Excellent, Sarle. Lentement mais sûrement, nous approchons de notre but.

— En effet, dit Sarle en levant son verre. À notre réussite, mon ami. Au jour où nous quitterons Lur une bonne fois pour toutes – et au jour qui le suivra certainement, où nous poserons à nouveau le pied dans notre véritable foyer, le royaume perdu de Dorana.

— À l'antique Dorana, répéta-t-il en levant son propre verre. Et à ceux d'entre nous qui

auront l'intelligence et la sagesse de la trouver.

Asher avait cru que Dath l'entendrait entrer dans la chambre de Deenie, mais elle ne bougea pas quand il franchit le seuil. Deenie, le souffle profond, était blottie sous ses couvertures à rayures vertes et blanches. La luilanterne sur sa table de chevet était réglée en veilleuse. La pièce était confortable, chaleureuse, et tout en rose et dentelles pour sa petite fille. Un verre vide était posé à côté de la luilanterne, avec encore quelques traces de la potion préparée par Dathné. *Bonnuit*, selon le nom qu'elle lui avait donnée. Une promesse de rêves.

— Elle se porte bien ? demanda-t-il en restant dans l'ombre.

Il craignait ce que Dathné pourrait voir dans son regard, si elle se tournait vers lui.

— Oui, souffla sa femme. (Elle ne paraissait pas en colère. C'était déjà ça.) Si la tour s'écroulait autour de nous, elle ne l'entendrait sans doute pas. Elle ne se réveillera pas avant demain après-midi, au moins. Je m'en suis assurée.

— Dath... (Il fut forcé de se taire. D'attendre. Sa voix le trahissait.) S'il y avait un autre moyen...

Elle haussa une épaule. *Tais-toi*, voulait-elle dire. Elle n'avait peut-être pas de colère dans sa voix, mais cela ne signifiait pas qu'elle n'en ressentait pas.

Mieux valait ne pas finir ce qu'il allait dire, dans ce cas. Mieux valait faire attention où il mettait les pieds, puisque le terrain était déjà glissant.

— Bon, ben je vais y aller, dit-il à la place. Je sais pas pour combien de temps j'en ai.

Elle écarta une mèche de cheveux de Deenie, et la glissa derrière son oreille.

— Je devrais t'accompagner.

— Pas la peine, dit-il. Tu pourras rien faire, Dath. Et puis, tu préfères être là, avec Deenie.

— Tu ne devrais pas faire de Climagie tout seul.

— En général, c'est tout seul que je la faisais. J'ai l'habitude.

— Ce n'est pas la même chose et tu le sais ! cracha-t-elle. Envoie chercher Pellen. Qu'il monte la garde pendant que tu travailleras.

— Pellen a sa Charis. Il ne la laissera pas, à cette heure-là.

— Il peut me la confier. Je m'occuperai des deux filles. *Asher...*

Dathné se retourna sur son tabouret au chevet de sa fille. Ses joues étaient presque blanches.

— Tout se passera bien, Dath, dit-il pour essayer de les rassurer tous les deux. Je suis le Mage Innocent, après tout.

— *Ne fais pas ça*, dit-elle d'une voix féroce mais basse par égard pour Deenie. Ne me jette pas ça. Et tu n'es plus innocent, Asher. Aucun de nous ne l'est. Nous savons des choses redoutables, à présent !

— Dath... (Il abandonna l'abri de l'ombre, alla poser un genou en terre à côté d'elle. Pressa un index sur les lèvres de son épouse.) Tu sais qu'il faut que je le fasse. Alors pourquoi se compliquer la tête ? Discuter de la réalité équivaldrait à faire comme un chien qui court après sa queue. Ça tourne et ça tourne, et ça sue en vain.

Elle se détourna.

— Et si tu mourrais ? Que dirais-je à nos enfants ?

Il utilisa le même doigt pour la ramener face à lui.

— Je vais pas mourir, Dath. Comment tu veux que je meure ? Je vais pas me battre contre Morg, cette fois. Rien que la magie qu'il a laissée derrière lui. Et j'ai Barl avec moi. Toute sa magie qui dort en moi. Barl et moi, on va pas laisser ce salaud gagner.

— Que vas-tu faire ? murmura-t-elle. Briser la dernière emprise que la Carte de Climagie a sur ce royaume ? Remonter à l'époque d'avant l'arrivée des Doranens ? Ou essayer de tout remettre en l'état que nous connaissions avant l'interférence de Morg ?

Il haussa les épaules.

— Je sais pas. Je sais pas ce qui est possible, Dath. Je sais même pas ce que je sais.

— Tu ne pourras pas ériger un nouveau Mur, dit-elle les yeux vidés par la peur. Tu ne peux pas. *Ça*, ça te tuerait.

— On n'a pas besoin d'un nouveau Mur, Dath, dit-il en lui caressant la joue. (Elle appuya la main dans sa paume, pour chercher son réconfort.) Ces dix dernières années nous ont montré qu'on a plus rien à craindre derrière ces montagnes. Nos problèmes, ils sont là, chez nous.

— Et tu dois les régler, je sais. (Elle posa la main sur celle de son mari.) Par Barl, je le sais bien. Et ça me fait horreur, Asher. Tu n'imagines pas à quel point.

Il parvint à trouver un sourire pour elle.

— Oh, je crois que j'ai ma petite idée.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre, alors, à côté de leur fille droguée, et s'embrassèrent comme s'ils se voyaient pour la dernière fois.

— Garde Rafe à la maison, demain, dit-il tandis qu'ils se tenaient front contre front. Garde-le dans la tour. Qu'il aille pas courir la campagne sur son poney. Fais prévenir Pellen dès que tu pourras que Deenie se porte mal, pour que Charis vienne pas. Si je suis pas rentré de la Chambre de Climagie demain soir à la même heure, envoie Pellen me chercher. Viens pas toi-même, Dath. Laisse pas les petiots tout seuls.

— Non, Asher, je...

— S'il te plaît, Dath. (Il ne supportait pas l'idée qu'elle le trouve mort, si ce qu'il comptait essayer se muait en grand désastre.) La dernière fois, j'ai fait ce que tu voulais. Tu pourras faire ça pour moi. Dis-moi que oui.

Il sentit son souffle chaud quand elle soupira. Sentit les doigts de sa femme se serrer sur sa nuque. L'entendit avaler un sanglot.

— D'accord. Naufrage, d'accord. Je ferai ce que tu me demandes.

Il l'embrassa.

— Oui, mais t'es une belle entêtée, quand même.

Elle s'écarta de lui, se leva et lui tourna le dos, les bras autour d'elle, comme si elle grelottait.

— Alors file, puisque tu es si pressé de mettre ta vie en danger.

Impuissant et perdu, il se leva.

— Dathné...

Elle leva la main.

— Va-t'en.

Il embrassa sa fille endormie et partit.

Après avoir donné sa pomme du soir au poney de Rafe, et s'être presque amusé de sa contrariété de le voir, lui, au lieu de son maître, Asher traversa l'obscurité des jardins du palais jusqu'à la Chambre de Climagie. Ferma la porte du bas derrière lui, invoqua du luifeu et gravit les cent trente marches de pierre jusqu'au dôme de verre qui se trouvait au sommet. Il ferma aussi cette porte-là derrière lui.

Seul, le cœur battant et pas seulement à cause des marches, il aviva le luifeu et regarda la

Carte de Climagie ravagée. À l'œil nu, elle paraissait identique à ce qu'il avait vu quelques jours plus tôt. Mais il s'agenouilla, posa les doigts sur le point culminant des montagnes de Barl, sentit les mouvements noirs des méfaits de Morg... la nausée... et en dessous l'étincelle vivace de la magie cruelle et complexe de Barl. Elle luttait encore pour se faire entendre. Barl et Morgan continuaient à se battre.

Il s'assit sur le parquet et croisa les jambes. Posa les coudes sur ses genoux et le menton sur ses phalanges, perplexe.

Bon, et maintenant ? J'imagine que personne a envie de me filer un indice ?

Silence stérile. Il avait enfilé un manteau chaud avant de quitter la tour, mais malgré cela, l'air froid sous le dôme de verre lui picotait la peau. Il écarta cet inconfort et tourna ses pensées vers la magie.

Depuis la destruction de l'Orbe de Climagie, la magie de Barl ne vivait plus qu'en deux endroits. Son sang, et la Carte de Climagie. Quand il touchait la Carte, il sentait la magie s'agiter des deux côtés. Mais cela signifiait-il quoi que ce soit ? Ces deux sources du pouvoir étaient-elles liées ? Pouvaient-elles... aussi fou que cela paraisse... se parler ?

Avec appréhension, il tendit les mains. Les posa sur la Carte de Climagie, la gauche sur les Dingles et la droite – *pourquoi pas, après tout ?* – pile sur Portquiet.

Regarde-moi, P'pa. Me revoilà plongé dans ces singeries.

Quelques battements de cœur plus tard, il sentit le crépitement de la Climagie dans son sang. Sentit le frisson du pouvoir, l'appel de la pluie, de la neige et du vent. Vit presque les paroles imprononçables des sorts devant son œil intérieur, sentit ses doigts désireux de tracer leurs symboles ardents dans l'air froid de la pièce. Les immondices laissées par Barl s'agitèrent aussi, lui donnèrent le frisson, éveillèrent des souvenirs enfouis de tourments, rappelèrent le murmure d'une voix méprisante et méprisée. Il eut le frisson, la nausée. Malgré lui, il se rappela son emprisonnement dans la Maison de la Garde, et Morg le sorcier, installé dans le corps plein de haine de Conroyd Jarralt, qui fouillait son esprit à la recherche de gens à tuer. Qui fouillait son esprit avec plaisir, parce que ce salaud savait à quel point c'était douloureux.

Le souffle court, Asher retira ses mains de la Carte de Climagie. Se sentit basculer et percuta le sol. Il resta là un long moment, agité de légers frissons. Dans le cadre du dôme, les étoiles indifférentes le regardaient. Étincelle par étincelle, son sang retrouva son calme... mais à la place monta une marée de peur.

Naufrage, je n'y arriverai pas. Je ne peux pas.

Mais il le fallait. Pour Rafel. Pour Deenie. Pour tous les enfants de Lur. S'il ne faisait rien ce soir, s'il laissait la turbulence de Lur continuer sans obstacle, eh bien, certes, les choses pourraient s'arranger toutes seules. Mais aussi facilement que le monde pourrait basculer tout à fait. Comment pouvait-il prendre ce risque ? Même s'il parvenait à emmener des milliers de réfugiés de l'autre côté des montagnes, il n'y avait rien là-bas qu'une mort lente et puante. Et en se rappelant comment Tollin était mort... comment pouvait-il envisager cette solution ? C'en était pas une. Pellen avait raison. Ce pauvre petit royaume tremblant était leur seul foyer.

Alors. Morg était peut-être vaincu, mais rien d'autre n'avait changé.

Il se redressa, se passa une main sur le visage. Regarda la Carte de Climagie avec une répulsion certaine.

Barl, Barl... je te dis, tout ça sert à rien. Dathné est pas la seule brise-sabots que je connais.

Le souffle court et laborieux, il posa de nouveau les paumes sur la Carte blessée. Cette fois, il ne lutta pas contre la nausée qui monta en lui, le souvenir de Morg, mais chercha plutôt les faibles traces de la magie miraculeuse de Barl.

Oui, elle était là. Une faible chandelle qui tremblait au vent, qui luttait vaillamment contre le malaise de Morg. Douce, là où la main du sorcier avait laissé le goût amer du poison. Un parfum d'espoir et non de condamnation. Il sentit sa respiration se hacher, car malgré tout ce qu'il avait pu dire en dix ans, ces sensations lui avaient manqué. Pour la première fois en plus de dix ans, depuis qu'il avait laissé la furie de la DéCréation le traverser, Asher s'abandonna à la magie.

Et poussa un cri sauvage quand le pouvoir endormi dans son sang s'anima.

Deux fois auparavant il avait ressenti cette éclosion : quand il avait pris la Climagie en lui-même et quand il s'était tenu devant Matt dans les Bois Noirs, enragé. La même invincibilité naissante, comme s'il lui poussait des ailes et qu'il devenait un homme nouveau. Il lutta contre cette séduction, mais rit tout de même, car il se sentait à nouveau entier. Depuis dix longues années, il restait incomplet – et cela venait de s'arrêter. Il aurait voulu que ce ne soit pas vrai. Il aurait voulu que ce soit un mensonge.

Mais non. Loin de là. Que Barl vienne me sauver, c'est la vérité vraie.

C'était la raison pour laquelle il refusait son pouvoir. Il le savait, depuis toujours. C'était pour cela qu'il luttait si fort pour discipliner le pouvoir dans son sang. Parce que même au moment où sa magie avait brûlé et tué Gar, il avait senti sa splendeur sauvage. Senti le point commun qui l'unissait à Morg.

Non. Non, je suis pas lui. C'est Barl en moi, et pas lui.

À part qu'ils étaient tous les deux en lui, à présent. Il frissonna devant la Carte de Climagie, ses mains caressant sa surface ravagée, et sentit les deux sorciers doranens s'affronter dans ses veines. Chaque fois qu'il touchait la flétrissure laissée par Morg, il sentait son ventre se soulever, la bile lui noyer la gorge. Sentait Morg, immonde et satisfait. Mais quand il touchait une région intacte, il entendait une autre voix murmurer dans son esprit, luttant pour se faire entendre par-dessus les murmures pourris de Morg. Une voix jeune et douce, une voix de femme qu'il avait déjà entendue dans ses rêves. Mais pas celle de Dathné.

C'était la voix de l'Orbe du Climat, qui gravait ses secrets dans ses os.

Je suis là, Barl. Je t'écoute. Dis-moi ce que je dois faire.

Tout à fait ouvert à la Climagie, suivant sa danse comme une dague dans ses veines, il sentit aussi les blessures de la Carte, plus clairement que jamais. Ses cris le secouaient et baignaient ses joues de larmes. Les battements lourds et affolés de son cœur résonnaient dans ses tympanes. Sous la douleur, il percevait autre chose, un lien déroulé entre la Carte et le royaume de Gar. Le lien entre la magie de Barl et la terre de Lur. Pas encore tranché. Pas tout à fait. Mais il tremblait, au bord de la rupture...

Il sut alors, sans trop comprendre comment il le savait, qu'il détenait le pouvoir de sauver la Carte de Climagie. De lui insuffler une vie nouvelle, une magie nouvelle. De repousser, sinon vaincre, le pire des ravages de Morg. Puis, d'une chanson, rendormir la terre tourmentée de Lur. Il avait le pouvoir de donner au royaume un bref répit, ô combien précieux.

Mais dame de naufrage, ce que ça va faire mal...

Toute retenue abandonnée, tous ses doutes, ses peurs et ses ressentiments rejetés, Asher se plongeait dans la magie. Y plongeait aussi la Carte de Climagie. Tout ce que l'Orbe du Climat avait déversé en lui, dans cette Transférance, il y avait si longtemps, les sorts, les symboles qu'il

n'avait jamais regardés et encore moins utilisés, coulèrent de sa langue et de ses doigts. Se déversèrent de lui dans une cascade de chaleur, de lumière et de douleur.

Le temps fondit comme du beurre. Il coula et se déversa autour de lui, doré comme le luifeu.

Pendant des heures et des heures, il cria ces paroles anciennes, encore et encore. Cria leurs syllabes et sa souffrance. *Aravnakai te remakari*. Ses doigts brûlaient l'air. *Shas'o shas'o ahani*. Le sang gouttait de son visage. *Tolnek rusta. Rusta tolnek. Ta rastu. Ta rastu ne*. Ses os se dissolvaient. Sa gorge était déchirée, élimée. Sa voix se fit rauque. Il la perdait à force de crier.

Sous sa main gauche, il sentait la Carte de Climagie trembler. Au-dessus de lui, les étoiles se firent timides, puis disparurent l'une après l'autre tandis que la nuit fuyait devant l'aurore. Des heures de magie, et il n'avait pas fini. Le lien entre Lur et la Carte était encore en danger. La corruption de Morg n'était pas vaincue. Malgré ses cris et ses symboles, les blessures de la Carte de Climagie n'étaient pas soignées.

Il ne voyait plus, tant il avait de sang dans les yeux. Il devait respirer par la bouche, parce que ses narines étaient bouchées par du sang séché. Il en avait aussi sur les manches, et sur les mains. La Carte de Climagie était mouchetée de rouge.

Vais-je mourir, à force de me vider de mon sang ? Tout mon sang se déverse-t-il sur cette maudite Carte ?

Peut-être, mais il ne pouvait pas s'arrêter. Plus maintenant. Pas alors qu'il était à deux doigts de sentir la victoire, au goût mêlé de sel et de fer sur sa langue.

Si je meurs en faisant ça, Dathné va me tuer.

Ses sens étaient depuis longtemps émoussés sous l'assaut incessant de la douleur liée à la magie. Le pire appel de la pluie avait été inconséquent par rapport à ceci. Cette magie-ci l'avait ouvert comme un rasoir, comme les impitoyables Récifs des Dents du Dragon. Il aurait presque pu croire qu'on était en train de le DéCréer, comme il avait DéCréé Morg. Ses pensées étaient arrachées comme des miettes, comme des grains de poussière trempés de sang.

Enfin... après tant de temps... tandis que le soleil montant déversait sa chaleur et sa lumière dorée par le dôme de verre... vide, épuisé et au bord de l'évanouissement, il se laissa retomber contre la Carte de Climagie. Souleva péniblement ses paupières raidies par le sang séché et vit que la Carte était presque guérie. Un soupçon de corruption là... un peu ici... Presque impossible à remarquer. Pratiquement rien, par rapport à avant.

On a réussi, Barl. On a réussi, bon sang !

La Chambre de Climagie tournoya autour de lui, et il tomba tête la première dans la nuit fuyante.

— *Asher... Asher... pour l'amour de Barl, enfin, réveille-toi ! Allez !*

Irrité, il essaya d'écarter le chiffon humide qu'on lui collait sur le visage.

— Foulcamp.

— Asher ! Oh, Jervale soit louée. Barl soit louée.

Il prit une inspiration rapide et douloureuse. Dathné ? C'était Dath. Et l'autre voix... Pellen. Pellen Orrick, sans doute le dernier de ses amis qu'avait pas réussi à mourir. Avec un grognement, Asher ouvrit les yeux.

— Tiens, dit Dathné le visage baigné de larmes. Bois ça. Sans discuter.

Le bras fort de Pellen lui souleva les épaules et le tint fermement pour que Dathné puisse porter une tasse de bois contre ses lèvres.

— *Bois !* répéta-t-elle.

C'était Dathné, alors il but.

— Mais filet rompu, Dath ! (Il s'étrangla, la bouche en feu, le ventre soulevé. C'était encore plus infect que toutes les potions que Nix avait pu lui faire avaler.) Tu veux m'empoisonner ou quoi ?

— Tiens ça, dit Dathné en tendant la tasse à Pellen. Et donne-moi le chiffon. (Un instant plus tard, elle avait remplacé Pellen et le lavait comme un bébé. Maudite femme, elle croyait qu'il était devenu débile ?) Arrête de t'agiter ! Si tu te voyais, je te jure que tu en mourrais de peur.

— Comment va Deenie ? marmonna-t-il en se laissant laver le visage. Et Rafe ?

Le soleil l'éblouit et lui réchauffa les joues. Il mourait de faim.

— Ils vont bien, assura-t-elle. (Elle paraissait oppressée par la colère... ou la peur.) Deenie s'est réveillée comme une fleur il y a une heure, et Rafe a passé la journée à retourner la tour, pour qu'on l'envoie se promener avec son poney.

Il regarda Pellen.

— Et Charis ? Comment va Charis ?

— Bien aussi, Asher, assura Pellen. Elle a entendu la terre chanter.

Il avait le visage gravé de rides d'inquiétude, et son sourire était mitigé. Asher ferma les yeux.

— Chanter ? Ha, c'est poétique, ça.

— Deenie a dit la même chose, ajouta Dathné. Ce qu'elles se ressemblent...

Il l'écouta rincer le chiffon dans un bol d'eau et l'essorer.

— Et Rafe, il dit quoi ?

— Tu connais Rafel, répondit-elle d'un ton amusé. Ce n'est pas la poésie qui l'étouffe. Mais il a trouvé la terre joyeuse. Pour Rafe, c'est presque du lyrisme.

Avec un effort, il rouvrit les yeux et se redressa, soutenu par Pellen. Il avait mal partout. Il regarda sa femme et son ami tour à tour.

— Ça fait longtemps que je suis là ?

— Pas tellement, dit Dathné des larmes dans les yeux. Le soleil se couche dans une heure.

Donc, pas tout à fait une journée. Il crut se rappeler le lever du soleil. Il se rappelait la magie. Il avait une migraine carabinée, et sa gorge était à vif.

— Que s'est-il passé ? demanda Pellen. Qu'as-tu fait ? Tu te rappelles ?

Asher se retourna pour regarder la Carte de Climagie de Barl. Encore un peu souillée ça et là, mais presque intacte. Presque reconstruite. Certainement un miracle.

— T'avais raison, Pellen, dit-il d'une voix râpeuse et faible. La magie était en moi. Il me suffisait de... de la laisser sortir. (Il frissonna, le souvenir de la douleur ravivé.) Alors je l'ai fait.

— Laisser sortir comment ? demanda Dathné. Asher, qu'est-ce que tu as fait ?

Avec un froncement de sourcils, il toucha la Carte de Climagie. Prit une inspiration rapide, sentit la chaleur, la force et un étrange sentiment de paix. Sentant la Climagie dans les os du royaume. La souillure continuait de murmurer, mais elle était inaudible. Presque morte. Encouragé, il essaya de sentir le reste, ignorant la douleur cruelle, et sentit un écho de cette chaleur et de cette force dans la terre du royaume sous leurs pieds.

— Je sais pas trop. Je crois... peut-être... je l'ai envoyée dans la Carte. Dans Lur.

En silence, ils regardèrent l'incroyable création de Barl.

— Et tu as failli y déverser ta vie, au passage, dit enfin Dathné. Imbécile.

— Ne le gronde pas, Dathné, dit rapidement Pellen. Pas après qu'il a manqué se tuer pour

nous sauver.

— Ne me fais pas la leçon ! C'est mon mari, le père de mes enfants, et si je veux, je peux le traiter de crâne botté toute la journée, pour avoir manqué de me faire veuve et de faire ses enfants orphelins. Et si ça me prend, ce n'est pas toi qui me feras changer d'avis !

Asher sourit avec fatigue devant son ami troublé.

— T'inquiète pas, Pellen. J'ai bien l'habitude, après dix ans de mariage.

Dathné le gifla.

— Tiens ta langue, sauvageon.

Asher lui prit la main et la pressa contre ses lèvres sèches et crevassées.

— Naufrage, ce que tu es belle quand tu es en colère.

Dathné resta sans voix, mais son regard promettait une vengeance.

— Asher, souffla Pellen. Cela suffira-t-il ? Ce que tu as fait ? Les problèmes de Lur sont-ils réglés une bonne fois pour toutes ?

Que Barl lui vienne en aide, il l'espérait.

— Je sais pas. Y a intérêt, je pourrais pas en faire davantage.

— Non, constata Pellen. Tu ne pourrais pas. En l'état, tu as déjà failli en faire trop. Ne recommence jamais, Asher. Tu m'entends ? Jamais.

— Crois-moi, Pellen, je vais pas insister.

C'était vrai. Il y avait un vide en lui qu'il n'avait jamais ressenti. Il se sentait presque... presque brisé. Épuisé.

— Vous savez comment nous devons aborder la situation, n'est-ce pas ? demanda-t-il en regardant sa femme puis son ami. Ça doit rester un secret total. Jamais eu lieu. Ça fait des années que je suis pas venu ici. Pareil pour toi, Pellen. Et toi, Dathné, t'as jamais mis les pieds ici. T'as oublié que la Chambre de Climagie existait. Et on en reparle jamais. D'accord ?

En silence, ils hochèrent la tête.

— Entendu, dirent-ils presque d'une même voix.

— Tant mieux. (S'il avait été moins fatigué, s'il avait eu moins mal, il aurait été satisfait.) Alors c'est réglé. Et maintenant, si on s'en allait ? Il doit bien y avoir une ou deux bouteilles de vin de glace dans la tour, et je sens qu'elles m'attendent. Vous pourrez boire de la bière.

Dathné et Pellen parvinrent à le remettre debout. Avec un grognement, chaque centimètre de son corps émettant de nouvelles plaintes, il tourna le dos à la Carte de Climagie de Barl et quitta la pièce à pas traînants. Descendit par miracle ces cent trente maudites marches et sortit dans le soleil du printemps.

Sous ses pieds fatigués, la terre rassérénée dormait.

Le bras de Dathné se glissa autour de ses côtes. Elle porta ses lèvres chaudes contre la joue de son mari.

— Allez, viens. On rentre à la maison.

DEUXIÈME PARTIE

Ecartant leurs querelles partisans, ignorant les quatre doléances en attente à la Maison de Justice, les guildes olkennes de Lur s'unirent avec les Doranens pour donner un bal dans la Maison de Guilde de la ville, la nuit d'été où Pellen Orrick prit sa retraite, pour le remercier de ses vingt années de service au poste de maire.

Le gala d'adieu fut splendide. Éclairée du sol au plafond de luifeu doré, décorée de fleurs, de guirlandes et de délicats sorts doranens, la Maison de Guilde résonnait des mélodies légères de chansons enlevées, du bruissement de jupons de soie, du pas mesuré de bottes polies et d'escarpins ornés de bijoux. Tout ou presque de ce que Lur comptait de notables avait fait le voyage pour danser, bavarder, séduire, boire et grignoter jusqu'à l'aube.

Essoufflée, Dathné attrapa au vol un verre de vin doux pétillant sur un plateau.

— Regarde, Asher, murmura-t-elle avant d'y tremper les lèvres. Rafel et Charis font vraiment un couple adorable.

Asher grogna, les sourcils froncés dans sa chope de cidre épicé. Après quatre danses d'affilée, il en avait assez de bouger, et Dath et lui s'étaient tassés dans un coin où il pouvait garder l'œil sur ce qui se passait sans qu'on vienne lui tenir la jambe. Sur la piste – la salle de réunion de la Maison de Guilde, un peu réaménagée – son trublion de fils et la fille de son meilleur ami bondissaient, tournaient et se ridiculisaient sur une des nouvelles giges à la mode, avec une centaine d'autres Olkens et Doranens qui auraient dû apprendre à se tenir. Fernel Pintte était du lot, d'ailleurs, ce pied pourri.

— Asher ! (Dathné le poussa du coude.) Arrête de faire la tête. Fernel est élu. C'est entendu.

Oui, dame, mais ça lui faisait des nœuds dans les tripes. Il avait failli se décrocher la langue à force de parler, et avait bien surveillé le décompte le jour dit, mais ce fichu Fernel Pintte était le nouveau maire de Dorana. Et si c'était pas une honte, ça...

— Je te suggère de te faire une raison, ajouta Dathné lasse de ses bouderies. (Le luifeu de la Maison de Guilde scintillait sur la soie rouge de sa robe et le collier de rubis qu'il lui avait offert.) Que ça te plaise ou non, il a le sceau.

Eh bien ça ne lui plaisait pas. Fernel Pintte était un agitateur et un enquiquineur, un parvenu de chacal. Arrogant comme un Doranen, et deux fois plus fatigant. Comment pouvait-il penser succéder à Pellen Orrick...

Jusqu'au dernier moment, il avait cru que le père de Jars pourrait gagner la course électorale. Ned Martin était un gars du coin, après tout. Brasseur toute sa vie, avec assez de médailles pour le faire couler sous la mer, et cinq mandats de maître de guilde pour montrer qu'il savait tenir les gens. Ça devait bien compenser sa nature tatillonne, hein ? Non ?

Lui, il aurait dit que si. Il avait espéré. Mais on ne pouvait jamais savoir ce que les gens allaient décider. Trois ans plus tôt, Fernel Pintte était arrivé en ville pour reprendre le *Voyageur Fourbu*, une des auberges les plus anciennes, une des plus appréciées. Il était entré

dans la Guilde des Hôteliers, et hop, en un clind'œil il avait le nez dans tout ce qui se faisait dans Dorana, voire en dehors. Pellen aussi s'en était trouvé chagrin, il avait fait son possible pour rogner les ailes à Pintte... mais il avait rien trouvé pour prouver que c'était un problème. Alors Fernel Pintte avait continué son bonhomme de chemin, était devenu influent, avait charmé les abrutis treize à la douzaine, les avait éblouis pour cacher les orties derrière son sourire, et leur avait dit exactement ce qu'ils voulaient entendre.

Depuis l'époque où ils l'avaient fichu dehors de chez Pellen, ils n'avaient jamais entendu parler de ses idées de chasser tous les Doranens de Lur – et pourtant, ils avaient tendu l'oreille. N'importe qui d'autre aurait cru que ça lui avait passé. Même Pellen y croyait, à moitié. Mais Asher, beaucoup moins. Pintte n'en parlait peut-être pas, mais ça voulait pas dire qu'il avait abandonné son rêve.

Quand Pellen avait annoncé son départ, Pintte s'était porté candidat.

Asher avait envisagé de se lancer aussi dans la course... mais Dathné le lui avait interdit.

— *Tu n'es pas assez vaillant, avait-elle tempêté, les larmes aux yeux. Tu pourras me faire la tête autant que tu veux, Asher, mais nous le savons tous les deux. Et je refuse que tu te mettes en danger. Pour quoi ? Pour devenir maire ? Non. Ça ne vaut pas le risque.*

C'était ça, le problème, avec Dathné. Elle avait la sale habitude d'avoir raison. Depuis la nuit où il avait déversé sa magie dans la Carte de Climagie de Barl, déversé ses forces, ses terreurs, son espoir et son désespoir, pour que Lur ne s'effondre pas, il était... différent. Il avait davantage de cheveux gris. Davantage de douleurs. Davantage de cauchemars... et moins de sommeil.

— Asher, répéta Dathné plus doucement. Pellen était obligé de prendre sa retraite.

Elle lui caressa le bras, sur sa manche verte, pour le ramener au présent. Il avala une nouvelle gorgée de cidre épicé. Dommage qu'il soit pas un peu plus fort. Il avait besoin de boire raide, ce soir, avec Pintte qui caracolait dans la Maison de Guilde, l'insigne de Pellen au cou, suivi de ses flagorneurs comme un sillage de mauvaise odeur.

— Je sais. Mais ça non plus, je suis pas obligé d'apprécier.

Les sourcils froncés, il regarda Rafel faire trotter Charis autour de la piste, les deux mains autour de sa taille fine. Il avait l'air sacrément beau, ce soir, en soie bleue et velours vert sombre. Toutes les filles à qui il souriait en brillaient.

Un mal de poitrine avait cloué Pellen au lit au début de l'hiver. À la fin de la saison, Kerril faisait des prédictions sinistres, et il n'avait eu d'autre choix que de raccrocher les gants. Vingt ans. Aucun maire n'avait tenu le poste plus longtemps, dans l'histoire de Lur.

Certain que le père de Jars prendrait la suite de son ami, Asher avait pensé que peut-être, enfin, il allait pouvoir quitter la ville et s'installer sur la côte avec son bateau de pêche. Pas à Portquiet, car Zeth y était encore, ce vieil homme aigre, mais ailleurs. Sa famille et lui pourraient être en sécurité, heureux, et il aurait plus jamais besoin de penser à la magie.

Il avait vraiment cru que ce serait possible. Un peu plus de dix ans étaient passés depuis le moment où il avait sauvé Lur la deuxième fois. Dix années de paix, et pas un signe de problème. Il était pas encore vieux, mais il vieillissait, quand même. Il avait bien gagné le droit de vivre pour lui-même, non ?

Mais il y avait eu Fernel Pintte... et ce salaud recommençait à agiter les gens. Recommençait à faire du bruit sur les Doranens, et à demander à qui appartenait vraiment Lur.

Il en parle peut-être plus poliment que la dernière fois, mais il a pas changé d'air. Et

maintenant, il se trouve des choristes.

Et à voir qu'il s'était si facilement fait nommer maire, les ennuis faisaient que commencer. Le maire de Dorana avait beaucoup d'influence, non seulement dans la ville, mais dans presque tout Lur. Les gens l'écoutaient. Avec Pellen, ça voulait dire que les problèmes étaient étouffés au plus d'endroits possible. Mais il savait, il savait, l'alarme sonnait dans ses os, que Fernel Pintte allait attiser les flammes au lieu de les noyer.

Parce que c'est le genre de vaurien qu'il est. Et une fois qu'il commencera à vraiment agiter, Barl nous vienne en aide. J'avais raison. On peut pas lui faire confiance.

Puisque Pellen n'était plus en état de danser, ce qu'il réussissait auparavant bien à faire malgré sa jambe de bois, on l'avait installé sur une estrade, dans le confort et l'élégance, au bout de la vaste salle de réunion de la Maison de Guilde. Pour le moment, il était seul, et souriait en regardant Rafel et Charis s'incliner et faire la révérence à la fin de leur gigue. Asher avala la fin de son cidre épicé et se leva.

— Je vais aller discuter un peu avec Pellen, annonça-t-il.

— Oh, souffla Dathné déçue. Mais c'est l'heure du Choix de la Dame, Asher. J'allais t'inviter à danser.

Encore ? Oh, pitié.

— Invite Pintte, dit-il en lui tendant sa chope vide. Vois si tu arrives à le faire parler de ce qu'il mijote.

Il laissa sa femme protester à mi-voix et traversa la foule en bordure de la piste, avec des sourires et des hochements de tête, mais sans s'arrêter avant de rejoindre Pellen dans son beau fauteuil, sur l'estrade.

— Tu serais mieux chez toi, non ? dit-il en rapprochant une chaise vide.

Avec n'importe qui d'autre, il se serait assis sur l'estrade, mais puisqu'il s'agissait de Pellen, il se tenait à carreau.

— Ça te donne pas mal à la tête, toutes ces cavalcades ? insista-t-il.

— Aussi étrange que cela puisse paraître, dit Pellen avec un sourire un peu plus grand, certains d'entre nous apprécient la musique.

Asher se laissa tomber sur la chaise et fronça les sourcils vers la masse grouillante d'Olkens dans la galerie au-dessus d'eux, avec les violons, les flûtes et autres instruments.

— C'est pas de la musique, ça, c'est une famille de chats qui se fait étrangler pour qu'un groupe d'idiot puisse se pavaner comme des agneaux de printemps ivres et se rendre tout suants.

Pellen le regarda.

— Tu traites ma fille d'agnelle de printemps ivre ?

— Tu sais ce que je veux dire.

— Généralement, concéda Pellen en éclatant de rire.

Ha ! Tandis que les gesticulations reprenaient, Asher regarda la foule réjouie. Les filles qui avaient l'audace d'inviter un homme à danser menaient leurs beaux vers de nouvelles réjouissances. Rafel ne resta pas sur la touche, bien sûr. Une jolie petite Olkenne. Charis, cette petite intrépide, avait invité un jeune Doranen à danser la gigue avec elle, et il avait accepté. Les sourcils s'étaient haussés çà et là. Égaux ou pas, de nos jours, peu de Doranens dansaient avec les Olkens, et on n'entendait jamais parler d'amourettes entre les deux.

Ça viendra peut-être, un jour. Sans doute. Mais je doute d'être là pour le voir. Tu parles d'un scandale.

Fernel Pintte avait accepté de danser avec Dathné. La chaîne usurpée de maire étincelait sur sa poitrine tandis qu'il se frayait un chemin vers le milieu de la piste. Ces dix années l'avaient vieilli, et trop de nourriture grasse l'avait épaissi, mais cela n'empêchait pas ce salaud de regarder Dathné avec un appétit de chat errant.

Asher sentit son visage se crispier.

— Je préférerais encore que Morg me crève les yeux avec son tison plutôt que de rester à regarder ça.

— Asher... (Pellen secoua la tête. Plus un seul cheveu brun. Le temps les avait abandonnés sans crier gare.) C'est une chose de ne pas aimer Fernel, c'en est une autre de le qualifier de malfrat sans aucune preuve.

Il eut un rire sans joie.

— Preuve ? On a toutes les preuves qu'il faut. Tu l'as entendu, ce jour-là, dans ton salon. Tu sais ce qu'il pense, et tu sais ce qu'il veut.

— Oui. Je l'ai entendu. Je t'ai entendu aussi. Un homme n'est pas défini par ce qu'il pense, mais par ce qu'il fait. Pour l'heure, Fernel Pintte n'a rien fait de plus scandaleux que de remporter une élection que tu aurais voulu qu'il perde.

— Pellen, tu deviendrais sourd sur tes vieux jours ? Il recommence son cirque, il...

— ... n'a incité personne à la violence pour le moment, dit Pellen. Il ne fait que parler, Asher. Il est tout à fait libre de parler.

Pris au dépourvu, Asher regarda d'un œil noir Pintte qui riait à ce que Dathné venait de dire. *Tu voudrais séduire ma femme, hein ? Si tu lui poses la main dessus un peu de travers, salaud, je t'enverrais un werslag si vite que...*

— Et puis, dit Pellen, il n'y a pas que Fernel Pintte, tu sais. Il y a aussi des Doranens qui regardent vers les montagnes d'un air nostalgique.

Quoi ? Il n'en avait pas entendu parler. C'était tout typique de Pellen de savoir ça.

— Qui ça ?

Pellen examina ses ongles.

— D'après ce qu'on m'a rapporté... Rodyn Garrick. Sarle Baden, aussi. Oh, et Ain Freidin. Tu te souviens d'elle ?

Ain Freidin ? Oui. Que fabriquait Rodyn Garrick avec une Doranenne de ce genre-là ? Il lui aurait volontiers posé la question, mais Garrick n'était pas là ce soir, bien sûr – on ne le surprendrait pas à remercier un Olken. Arlin était là, lui. Il faisait la vie à Rafel à l'école, ce maudit miteux. Tel père, tel fils. Sarle Baden, en revanche, il ne le connaissait pas trop. Il vivait généralement à la campagne, quelque part après le Foyer. Avec un peu de chance, il y resterait.

Et ils commencent tous à remuer, hein ? Il faudrait que je tende un peu plus l'oreille.

— Peut-être, dit Pellen d'un air calculateur, pourront-ils convaincre le Conseil Général d'envisager une autre expédition, s'ils parlent assez longtemps et se montrent convaincants. (Ses yeux fatigués s'écarquillèrent en parodie d'inquiétude.) Imagine donc ça, mon ami. Fernel Pintte et Rodyn Garrick partant main dans la main par-delà les montagnes. Je comprends que tu t'y opposes. Personne ne voudrait que tu t'inquiètes pour eux.

— Ha, dit-il en regardant Pellen d'un air aigre. Très drôle.

Pellen sourit.

— Je trouve aussi.

— Eh bien non, en fait. Il ne faudrait pas que les gens se bousculent pour essayer de repartir derrière les montagnes. Tu te rappelles combien de temps il nous a fallu pour nous en

remettre, la dernière fois ? La moitié du royaume était mort de peur, et pour rien.

— Je me rappelle, soupira Pellen Orrick. Et tu as raison. Ça ne doit pas se reproduire.

— Aucune raison de croire que ça a pu changer depuis ce que ce pauvre Tollin avait trouvé. Mais ce maudit Fernel Pintte... (Il tourna son regard noir vers le nouveau maire, qui continuait de danser avec Dathné.) C'est le genre de type à pas accepter qu'on lui tienne tête. Il va tempêter et insister, convaincu que tôt ou tard la marée tournera pour lui. Et si on a même des Doranens pour ramer dans son bateau...

— Je crois que les murmures se trompent, dit Pellen. Je n' imagine pas Rodyn Garrick prêter main-forte à un Olken.

— Oui, bah... (Asher se gratta le menton.) On croise les doigts, hein ? Bon, et toi, comment tu te sens ?

— Ça va. Charis prend bien soin de moi. C'est une bonne petite. Elle ressemble tellement à mon Ibby. Asher, ne le prends pas mal, mais...

— Quoi ? demanda son ami quand Pellen hésita.

— Je préférerais qu'elle n'ait pas de peine de cœur. Alors si Rafel ne fait que... passer le temps...

Surpris, il regarda son ami.

— Rafe et Charis ?

— Tu ne savais pas ?

La danse du Choix de la Dame était finie, et une nouvelle danse commença. Asher regarda les couples colorés qui dansaient, et vit son fils au bras d'une autre Olkenne. Il la connaissait de vue mais plus de nom. Il y avait toujours des filles pour bourdonner autour de Rafel, comme des abeilles sur une fleur.

— Pellen... (Penaud, il secoua la tête.) Rafe m'a jamais dit qu'il avait le béguin pour Charis.

— Et c'est pour ça que je m'inquiète, dit Pellen. Autant que tu le saches, elle l'a pour lui.

Oh. Alors je ferais mieux de bavarder avec mon brigand de fils, hein ? Faudrait pas qu'il nous fasse du vilain pour une histoire de jupons. Surtout avec Pellen qu'est pas bien portant, et un bon ami.

— Je ferai en sorte qu'elle lui serve pas de passe-temps.

— Ce n'est pas que je considère Rafel indigne d'elle, ajouta rapidement Pellen. C'est un bon garçon. Mais... je me rappelle avoir été jeune, et plein de sang chaud. Je me rappelle... (Il rit, et ses joues rosirent un peu.) Enfin, comme je disais. Je ne voudrais pas que Charis ait de la peine.

Asher fut forcé de sourire. Alors comme ça, dans sa jeunesse, Pellen avait eu le cœur aventureux ? Il devait avoir fière allure, dans son uniforme de garde, en plus. Pour sa part, il n'avait eu que peu d'intérêt pour les filles... avant de rencontrer Dathné.

— Il la traitera bien, Pellen. Rafe est peut-être imprudent, mais pas cruel. Jamais.

Pellen, parce que bien sûr c'était Pellen, entendit tout ce que la phrase ne disait pas.

— Vous êtes toujours en froid, tous les deux ?

Il haussa les épaules.

— Il me trouve vachard, mais ça lui passera vite.

— Je sais que tu en es persuadé, dit Pellen après un moment. Mais, Asher... ce n'est plus un enfant. C'est un jeune homme, avec un don, et il veut l'explorer. Pour l'heure, tu n'as pas réussi à le convaincre que c'est une mauvaise idée.

— Pas la peine de le convaincre, en même temps. Je suis son père, il fait ce que je dis.

Pellen secoua la tête.

— Pourquoi est-ce si important, pour toi, qu'il poursuive cette mascarade ?

— Tu le sais bien, Pellen !

— Il y a une différence entre faire de la magie doranenne en privé et en faire la démonstration sur la Place du Marché, répondit Pellen en gardant la voix basse. Et même s'il se montrait, il ne serait pas en danger. La Première Loi de Barl est morte, Asher. Nous l'avons tuée.

— Ce n'est pas la question, dit-il, irrité. Rafe pourrait jurer par les seins de Barl qu'il ne causera pas d'esclandre, c'est mon fils et je le connais. Qu'un gars comme Arlin Garrick lui dise quelque chose de travers une fois, et ce sera réglé. Et on ne remet pas la bière renversée dans sa chope, hein ? Laisser Rafel explorer son don, ça donnera rien de bon. Il peut le laisser de côté, comme moi. Au lieu de se préoccuper de sa maudite magie, il peut se décider sur ce qu'il veut faire de sa vie. J'en ai assez qu'il papillonne sans jamais choisir un vrai chemin.

— Ce n'est pas toujours une décision simple, Asher.

— J'ai jamais dit que c'était simple, Pellen. Mais il peut pas continuer de dériver sans cap, hein. Et il peut pas espérer passer sa vie à travailler la magie. Ça, c'est pas possible. Je veux pas le laisser faire.

Pellen soupira.

— Eh bien... je suis sûr que tu sais ce qui est mieux pour lui.

Autrement dit, *Asher, tu commets une erreur*. Mais non. Il sentait dans ses os que c'était dangereux de laisser Rafe toucher à la magie doranenne.

— Enfin bon, pas la peine de t'en faire pour Charis. Je m'en occupe.

— Je ne m'inquiète plus, dit Pellen en lui posant la main sur l'épaule. Mais... ma fille est à l'âge fatidique, tu sais. Tu as Deenie, tu sais ce que c'est.

Deenie. Gardénia. Sa petite souris brune. Il la chercha du regard sur la piste, mais non. Y avait-elle posé un pied, ce soir ? Il ne croyait pas. Deenie adorait son tonton Pellen, alors bien sûr elle était au bal, mais...

— Si je m'inquiète, dit-il, c'est parce que c'est pas une fille qui bat des cils. Beaucoup trop calme, ma Deenie. Je sais même pas...

— Là, indiqua Pellen avec un mouvement du menton. Je crois que Charis la persuade d'en battre un peu.

Pellen avait raison. Charis, lumineuse comme du luifeu dans sa robe de soie jaune, flanquée de deux Olkens en adoration, riait devant Deenie et cherchait à l'attirer vers la piste. Timide et mesurée dans sa robe de soie bleue, Deenie secouait la tête en rougissant. Derrière la longue table des rafraîchissements, un verre d'eau au citron brandi comme s'il s'agissait d'une potion pour repousser le mal.

Vas-y, ma souris. Va danser. Amuse-toi donc. Tu ne pourras pas passer toute ta vie dans l'ombre, à te faire oublier.

Bien sûr, Charis eut gain de cause. Deenie ne savait jamais résister très longtemps à sa meilleure amie. Avec un sourire, Asher la regarda prendre le bras de l'un des jeunes hommes – Mick Greeley, son P'pa dirigeait les marchés de Dorana, c'était un gars bien, respectable, pas un type à problèmes – et l'accompagna d'un air timide jusqu'à la piste. Dathné la vit et cligna de l'œil. Elle allait danser avec le père du jeune Greeley, justement. L'autre danseur présent, Asher le reconnaissait à présent, c'était Jars, le meilleur ami de Rafe. Avec un peu de chance, Charis lui ferait les yeux doux. Voire s'amouracherait de lui. Ce serait bien pratique.

Rafel, Rafel... j'espère pour toi que t'as pas touché de trop près la fille unique de Pellen.

Où était ce garnement, d'ailleurs ? Pas sur la piste. Ni aux tables des rafraîchissements. Nulle part, à ce qu'il voyait. Et il n'apercevait pas non plus ce furoncle d'Arlin Garrick...

Ah ces deux-là, je vous jure. À couteaux tirés, depuis qu'ils se sont rencontrés.

Mal à l'aise, plein d'appréhension, il se leva.

— Asher ? demanda Pellen. Que se passe-t-il ?

— Rien, dit-il parce que son ami n'avait pas besoin de nouvelles inquiétudes. J'ai juste envie de me dégourdir les jambes. Si je vais me promener, ça va aller ?

Pellen fit la grimace.

— Je ne suis pas encore sénile, merci. Je t'en prie, file. Je suis sûr que je parviendrai à m'amuser sans toi.

Il eut un bref sourire.

— Ça, ça ne m'étonnerait guère.

Il s'éloigna de l'estrade, et une poignée d'Olkens s'avança pour prendre sa place. Pellen les accueillit chaleureusement, et ils se mirent à discuter. Asher sortit par la première porte, et se trouva assailli par Eylin Cross, qui restait influente même si elle ne siégeait plus au Conseil des Mages. Derrière elle gravitait Nan Mortley, de la Guilde des Bergers.

— Asher, dit Eylin de sa manière directe, un instant s'il vous plaît. Nan voudrait vous parler de l'affaire qu'elle a dans la Maison de Justice.

Il leva les deux mains.

— Allons, Eylin, tu sais que je dois pas parler de ce qui se prépare avant...

— Croyez-moi, annonça Eylin d'un air sombre, vous devriez faire une exception.

Eylin n'était pas du genre à discuter. Si elle disait que c'était important, si elle envisageait d'insister ici, au bal de Pellen, alors...

— D'accord. (*Rafel, tu as intérêt à te tenir à carreau.*) Eloignons-nous un peu, et dites-moi ce qui vous chagrine.

Réfugié loin de la Maison de Guilde, du luifeu trop vif, des rires, de la chaleur et de Charis, Rafel tourna son visage vers les étoiles. Ici, dans le petit jardin généreux, l'herbe tondue sous les pieds, les fleurs autour de lui à profusion, un vent frais jouant comme une fille avec ses cheveux, il put respirer profondément et lentement. Et expirer chaque once de tension, de frustration et de chagrin.

Tonton Pellen a l'air mal en point. Et ce maudit Fernel Pintte – il arrive même pas à faire semblant de le regretter. Pas étonnant que P'pa le déteste. Comment il a pu devenir maire ?

M'man et P'pa faisaient comme si leur vieil ami se portait bien. Mais il n'était pas le fils d'Asher de Portquiet pour rien. Il savait ce qu'il sentait, et cela lui faisait mal au cœur. Il n'y avait pas que ça pour lui cuire, mais ce soir, le visage tiré de Pellen, ses yeux usés et sa chair flasque lui faisaient plus de peine que tout le reste.

Et Charis, cette sacrée Charis, qui dansait comme un tourbillon. Et qui bavardait comme si tout allait bien. *Quand Papa ira mieux, Rafe, on ira voyager un peu dans Lur. Quand Papa ira mieux, on plantera un nouveau jardin. Quand Papa ira mieux...* alors que même un aveugle aurait vu que c'était un homme en piteux état, et qu'elle se faisait des illusions.

Malgré ça, tu ne pouvais pas t'empêcher de la regarder, hein ?

Surexcité, il sentait sa magie bouillonner en lui. Plus que tout, si fort qu'il le sentait sur sa langue, il avait envie de la déchaîner et de briser quelque chose. Fendre des pierres. Briser du

verre. Réduire les djelbas du jardin de la Maison de Guilde en éclats. Arracher les étoiles du ciel.

Oui, comme si ça ne prouverait pas que P'pa a raison et moi tort ?

— Rafel... ?

Il ne se retourna pas. Pas la peine.

— Retourne à l'intérieur, Deenie. Je préférerais être seul, pour le moment.

— Oh. D'accord. Si tu veux. Mais...

La douleur dans sa voix aviva sa colère.

— Y a pas de *mais*, Deenie. Juste que tu fais ta peste, comme d'habitude. Retourne à l'intérieur.

— Oui, oui. Mais... (Elle avait la voix tremblante. Encore blessée, mais têtue, aussi. Et ça résumait bien sa sœur, ça.) Rafe, tu es tout agité. Tout chaud et noué en dedans, je le sens.

Il lui lança un regard furieux par-dessus son épaule.

— Tant mieux pour toi. Et maintenant, à moins que tu veuilles le voir, va-t'en.

— Pas la peine d'être méchant, dit-elle. Ça sert à rien d'être méchant.

— Pas la peine de picorer dans mes affaires, non plus, mais ça t'empêche pas. De picorer.

— D'accord, dit Deenie. T'as qu'à te brûler, alors. Bien fait pour toi.

Il l'écouta retourner à grands pas dans la Maison de Guilde, où la musique battait et où les gens dansaient, presque tous réjouis. Il avait essayé de feindre cette gaieté aussi, mais le mensonge le fatiguait. Malgré les années que Pellen Orrick avait en plus de P'pa et M'man, malgré l'amitié qui les avait unis avant leur mariage, lentement, il était aussi devenu l'ami de leur fils.

Comme le vieux Darran. Une oreille attentive. Une épaule réconfortante. Quelqu'un qui sait comment est P'pa, et ne prend pas toujours son parti.

Et il en avait besoin, parce que même s'il aimait son père, ce qu'il pouvait être pénible, parfois ! Avec la magie, par exemple. Il était fatigué de devoir cacher son pouvoir doranen, comme si on était encore à l'époque où la Première Loi de Barl les dominait. Quelle importance que les Doranens sachent qu'il était comme P'pa ? Ses parents n'avaient jamais répondu à cette question. Ils ne faisaient que lui donner des ordres, en comptant qu'il obéisse. À voir P'pa, c'était clair qu'il avait honte. Honte du fils qui avait hérité de son don.

Comme si c'était de ma faute. Comme si c'était moi qui avais fait quelque chose de mal.

Devrait-il partir de la maison ? Trouver un nouvel endroit où vivre, et une occupation qui le nourrirait pendant qu'il apprendrait par lui-même l'étendue de sa magie doranenne ? Il n'en avait pas envie. S'il partait comme ça, ça briserait le cœur de M'man. Mais P'pa ne lui laissait guère le choix.

Parce que c'est ma vie, et il faut que je la mène comme je veux.

Des pas derrière lui.

— *Deenie !* dit-il toujours sans se retourner. Naufrage, pourquoi ne...

— Deenie ? (Un rire doux, déplaisant.) Au temps pour la fameuse sensibilité olkenne.

Ravalant un juron, Rafel se retourna. Le luifeu tamisé du jardin lui montra des cheveux argentés et une soie rayée flamboyante. Un sourire qui ne devait rien à l'amitié. Et soudain, il était à nouveau bambin, face à son ennemi juré dans la cour d'école... ou la rue.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Arlin ? demanda-t-il avec une fausse sympathie. Aucune fille veut danser avec toi ?

— Je peux choisir n'importe quelle fille, ici, dit Arlin en plissant les yeux. Même ton bonnet

de nuit de sœur, Rafel. Il suffirait que je claque des doigts...

— Essaie, conseilla-t-il. Vas-y. On verra à quel point tu le regretteras. Tripote Deenie, et je te montrerai ce que c'est, la magie olkenne. Et peut-être même...

— Allons, allons, dit P'pa en sortant de l'ombre. Du calme, Rafe. Tu as perdu ton sens de l'humour, petit ? Arlin plaisante, c'est tout. Il sait qu'il ne faut pas commencer une chamaillerie à propos d'une fille. Pas quand c'est ma fille à moi, en tout cas.

Le sourire moqueur d'Arlin s'évanouit.

— Monsieur Asher. (Il recula d'un pas – s'en rendit-il compte ?

— et croisa les bras.) Vous avez dû mal entendre. Moi, intéressé par une Olkenne ? Certainement pas. J'ai meilleur goût que ça.

— Rafe, dit P'pa en levant une main. Laisse-le. Tout le monde ne tient pas la boisson comme un homme. Montre un peu de pitié pour ceux qui s'imbibent.

Rafel n'était pas certain de pouvoir parler. Il ne sentit qu'un maigre plaisir éphémère devant la mâchoire crispée d'Arlin, et se mordit la langue. Il sentit aussi du plaisir à l'idée que pendant toutes les années où il avait chipé les sorts d'Arlin, ce dernier ne s'était rendu compte de rien. Comment Arlin pouvait-il être aussi arrogant à propos de sa magie, alors qu'il ne paraissait pas meilleur que les autres Doranens ?

— Tu devrais aller te faire désirer ailleurs, jeune seigneur, suggéra P'pa avec bonté. Va t'asseoir quelque part pour dessoûler. J'aimerais pas te voir vomir sur tes jolis arpions, hein ?

— Maître Asher, salua Arlin après un instant tendu. Rafel.

Il leur accorda à tous les deux un hochement de tête brusque et se retira sans dignité.

— Sale petite merde, dit P'pa en le regardant partir.

Toujours méfiant, Rafel grogna. P'pa le regarda.

— Qu'est-ce qui t'arrive encore, fiston ?

— C'était pas la peine que t'interviennes, P'pa, dit-il d'une voix serrée. J'ai pas besoin d'aide face à un Arlin Garrick.

P'pa haussa les sourcils.

— Non ?

— Non ! dit-il, à deux doigts de crier. En y mettant ton nez, t'as fait que... que... (*Me ridiculiser. Je me sens petit et inutile.*) P'pa, j'avais pas besoin d'aide.

— Ah oui ? renvoya P'pa. Tu veux dire que t'allais pas t'emporter, toi pourtant si patient, et essayer de rosser la petite limace de mer à grands coups de magie ?

C'était pénible que P'pa le lise si facilement !

— Et même ? Il parlait de Deenie !

— Oui, mais si Deenie l'entend jamais, Deenie sera pas blessée, rétorqua P'pa. Et te crêper le chignon avec Arlin Garrick, ça réglera quelque chose, Rafel ? Si tu fais les choses à ta manière, tout le monde le saura !

Pourquoi P'pa ne voulait-il pas comprendre ? Pourquoi n'était-il pas en colère ?

— Les gens comme Arlin Garrick devraient pas pouvoir dire ce qu'ils veulent sans conséquence !

— Oh, Rafe. (P'pa secoua la tête.) Les gens comme Arlin Garrick sont des Doranens. Ça fait des centaines d'années qu'ils sont arrogants, ces benêts. Tu crois qu'ils vont arrêter tout seuls ?

— Non, P'pa. Rien changera si on leur tient pas tête.

— Ça a déjà commencé à changer, s'impacienta P'pa. T'es juste trop jeune pour te rendre

compte. Et ça va continuer. Mais ça prend du temps, Rafe, alors pendant ce temps, faut apprendre à laisser courir. Ça servira à rien de faire empirer les choses. Surtout pas avec de la magie. Pas tant qu'on est coincés avec eux comme chats et chiens dans un tonneau.

— Alors peut-être que Fernel Pintte a raison, marmonna-t-il. Il est peut-être grand temps de se débarrasser d'eux.

— *Rafel...* (P'pa se détourna, une main sur le visage, puis revint face à lui.) Tu voudrais te ranger du côté de Pintte ? Le jour des adieux de Pellen, tu...

— Oui, P'pa, exactement ! rétorqua-t-il. Si Pintte a raison, alors...

Sans prévenir, les boules de luifeu qui parsemaient le petit jardin de la Maison de Guilde flamboyèrent et crachotèrent. Rotèrent une fumée qui piquait les yeux et serrait la gorge.

— Naufrage, dit P'pa la tête relevée. Rafel, tu as senti ça ? Tu as senti ?

Et sous leurs pieds, dans les profondeurs de la terre, Lur grogna.

Des cris surpris montèrent à l'intérieur de la Maison de Guilde. Par ses nombreuses fenêtres, Rafel vit des sautes de lumière tandis que le luifeu sous les poutres montait et crachait des étincelles.

Les vagues de malaise dans la terre montèrent de plus en plus. Rafel se retourna, et vit son propre écoëurement reflété sur le visage de son père.

— P'pa ? Qu'est-ce qui se passe ? Je croyais...

— Oui, Rafe, moi aussi. Allez, viens, dit Asher en se dirigeant vers la Maison de Guilde. Allons retrouver ta mère et ta sœur.

Il parlait d'une voix étrange, presque comme s'il était *effrayé*. Mais ça ne pouvait pas être ça.

— Asher ! appela M'man en les apercevant.

Les gens dans la Maison de Guilde s'étaient immobilisés et criaient tandis que les boules de luifeu continuaient de pétiller. Même les Doranens paraissaient surpris, rassemblés en petites grappes ; la plupart murmuraient entre eux et regardaient leurs hôtes olkens d'un air accusateur. M'man les ignora et fendit la foule angoissée.

Quand elle les eut rejoints, P'pa la serra contre lui.

— Où est Deenie ?

Le visage de M'man était blanc comme neige, et ses grands yeux noirs étaient écarquillés. *Elle* paraissait effrayée, aucun doute possible.

— Elle est avec Jars, dit-elle d'une voix essoufflée. Par là, dans le coin.

Elle tendit sa main libre. Rassuré, P'pa hocha la tête.

— Pellen ? Et Charis ?

— Je suis sûre qu'ils vont bien. Asher...

— Je ne sais pas, Dath, dit P'pa sans la lâcher. Nous en parlerons à la maison. Rafe...

Il posa la main sur l'épaule de son père.

— Oui, P'pa. T'inquiète pas, je vais chercher Deenie.

P'pa lui adressa un sourire tendu et rapide.

— Merci, petit.

Pour une fois, ça ne le dérangeait pas qu'on le traite d'enfant.

Il laissa ses parents et contourna la piste de danse, essayant de ne pas grimacer sous la pluie d'étincelles du luifeu. Essayant de ne pas grogner tout haut tandis que les ondes de perturbation montaient et coulaient sous ses pieds mal assurés. Cela faisait dix ans qu'il n'avait rien ressenti de tel. Il avait la tête qui tournait, et des fourmis dans tous les membres.

Nombre d'Olkens qui un instant plus tôt s'étaient amusés le sentaient aussi. Il entendait leurs gémissements, lisait leur peur. Les regarda pleurer de peur, blottis les uns contre les autres.

S'il ne faisait pas attention, ses larmes aussi pourraient monter.

— Rafe ! *Rafe !*

Et c'était Jars, bien à l'abri dans un coin avec Deenie. Sa sœur ne criait pas, mais elle tremblait comme une fleur par grand vent, malgré les bras puissants de Jars.

— Eh, dit-il en les rejoignant. Ça va ?

Jars avait poussé et s'était étoffé cette dernière année. À côté de lui, Deenie avait l'air d'une petite fille, alors que c'était devenu une jeune femme.

— Bien, dit-il avec un hochement de tête. Mais pas toi, hein ? Rafe... (Il avait le regard terne.) C'est comme...

— La mare ? Oui, répondit-il le ventre retourné. Mais chut, hein ? Deenie...

Sa sœur tourna son visage pincé vers lui.

— Que se passe-t-il, Rafe ? murmura-t-elle. Je me sens si mal. Lur se sent mal. Je ne comprends pas. Je croyais...

Puis elle cria, et elle ne fut pas la seule, car une autre vague d'anomalie traversa la terre, l'air, le sang et les os de la plupart des Olkens qui se trouvaient dans la pièce.

Hors de la Maison de Guilde, la nuit fut assourdie par le tonnerre.

— Rafe ! dit Jars quand Deenie blottit le visage dans son beau gilet de brocart. Tu peux faire quelque chose ?

Un nouveau coup de tonnerre rugit, comme un glissement de terrain. Puis des cris quand le luifeu de la Maison de Guilde s'éteignit dans une averse d'étincelles, plongeant la pièce dans le noir. Un battement de cœur plus tard, il se ralluma par à-coups, tandis que des lances d'éclairs blanc bleu zébrèrent le ciel.

— Je sais pas, dit-il le sang en feu. Tu peux rester encore un peu avec Deenie ? Il faudrait...

— Non, Rafe, dit Deenie. S'il te plaît, je ne...

— Je vais pas loin, assura-t-il. Et Jars reste avec toi. T'inquiète pas, Deenie. Je reviens tout de suite.

— Fais ce que tu as à faire, dit Jars. Je m'occupe d'elle.

Quelque chose dans la façon dont son ami dit cela, la façon dont il passait le bras autour de Deenie, son expression... le fit marquer un temps d'arrêt. *Jars... et Deenie ? Il ne m'en a jamais rien dit.* Mais ce n'était pas le moment d'y penser. Il avait des sujets d'inquiétude plus alarmants.

Toutes les personnes présentes dans la Maison de Guilde criaient. Quelqu'un avait trouvé des bougies – de petites flagues de lumière avaient éclos dans la pièce. Un autre avait dû dire aux musiciens que les violons étaient apaisants, car ceux qui se trouvaient dans la galerie avaient recommencé à jouer. Par-dessus la musique et les cris, il entendait Fernel Pintte qui essayait d'être maire, mais ça ne marchait pas. Trop d'inquiétude et d'énervement. Trop de Doranens qui demandaient des explications. Et dans la voix de Pintte, il entendait la douleur de Lur. Le nouveau maire de Dorana était un puissant mage.

Rafel essayait de se couper du bruit et de la douleur, puis il avança en trébuchant, s'excusant à chaque fois qu'il bousculait quelqu'un, jusqu'aux portes ouvertes de la Maison de Guilde.

Une fois au-dehors, il tomba nez à nez avec ses parents.

— Où est Deenie ? demanda son père. Rafel...

— Elle est avec Jars. Elle va bien. Je voulais... (En voyant le ciel, sa voix mourut dans sa gorge.) Oh, P’pa, murmura-t-il. P’pa, c’est grave.

Il sentit sa mère lui glisser le bras autour de la taille. La main de son père se posa sur son épaule.

— Oui, petit. Bigrement.

Les magnifiques étoiles d’été avaient disparu, escamotées par d’épais nuages. Des fourches d’éclair lumineux poignardaient la ville. Le tonnerre grondait et roulait, appuyant chaque fois contre sa peau et sous son crâne. Il sentait sa magie rouler, bouillir dans son sang. La sauvagerie de la nuit l’appelait. Il voulait bondir, crier.

— Tiens bon, Rafe, dit P’pa. Parce que c’est que le début.

Et comme si les paroles de son père étaient une lame de couteau tranchant une amarre tendue... l’éclair craqua... le tonnerre gronda... et une pluie froide s’abattit, avec des gouttes qui ressemblaient à des marteaux. Comme si c’était la fin du monde.

Faute de pouvoir parler, Dathné regarda le monde pleurer depuis la fenêtre du solarium.

Le bal d'adieu de Pellen remontait à deux semaines, et l'orage n'avait presque pas cessé. On en avait senti les secousses partout dans le royaume. Les criques, ruisseaux et mares débordaient. Il y avait même eu quelques noyades. La Maison de Garde de Dorana – comme toutes celles du royaume, d'ailleurs – était sur le pied de guerre. La peur rendait les gens idiots. Les cellules de Dorana étaient pleines d'Olkens et de Doranens qui en étaient venus aux mains à force de s'accuser des maux de Lur. Jars était du nombre, pris qu'il avait été dans une rixe en essayant de secourir un camarade en danger.

Quels imbéciles. Ils ne comprennent donc pas ? Si nous ne nous unissons pas pour survivre, nous mourrons seuls.

Elle entendit Asher changer de position sur le canapé du solarium.

— Dath ? Tu vas dire quelque chose ?

— Crois-moi, Asher, tu ne veux pas savoir ce que j'ai à dire.

— Oh si, dit-il. Vraiment.

D'accord, mon amour. Ne viens pas dire que tu n'étais pas prévenu.

Elle se tourna vers lui.

— Tu ne peux pas. Tu as failli mourir, la dernière fois. Et de toute façon, nous savons tous les deux que nous n'en sommes plus au point où la Climagie peut réparer la situation. Tu avais donné un sursis à Lur, mais il a expiré.

— Dath... (Asher leva la tête de ses mains.) Si je n'essaie pas une deuxième fois, ces idiots de Pintte et Garrick vont...

— Qu'ils y aillent ! cracha-t-elle. S'ils sont assez stupides pour ne pas t'écouter, tant mieux pour eux. Tu ne les aimes pas, de toute façon, quelle importance s'ils se noient ?

Il soupira.

— Tu ne le penses pas.

— Vraiment ? (Elle eut un rire chargé de mépris.) Si j'avais à choisir entre leur vie et la tienne, qui crois-tu que je choisirais de sauver ?

— Bien sûr, Dath, dit-il en appuyant sur ses paupières. Je sais.

— Asher... (Désespérée pour lui malgré la peur qui la faisait enrager, Dathné retourna rapidement s'asseoir à côté de lui. Lissa ses cheveux ébouriffés.) Arrête de t'en vouloir. Tu as fait tout ce que tu pouvais. Plus qu'on ne pouvait t'en demander.

Il haussa les épaules, toujours abattu.

— Ça a pas suffi, hein ?

— Asher, tu nous as donné dix ans de plus. Personne dans tout Lur n'aurait pu faire davantage. Quant à Fernel et Garrick... tu t'es cassé la voix dans les deux Conseils et tu t'es adressé à eux en privé, et ils ont tout de même insisté pour t'ignorer. S'ils sont déterminés à

rester aveugles, ainsi soit-il. Mais tu ne peux pas prendre le risque de refaire de la Climagie. Je refuse. Je ne veux pas te perdre pour...

Des pas pressés dans l'escalier de la tour. Rafel. Il entra dans le solarium, le visage illuminé de plaisir. Mais Dathné, qui le connaissait, y lut aussi de la nervosité.

— Jars est libéré, annonça-t-il. (Ses cheveux et ses épaules étaient mouillés de pluie.) Tout le monde a été relâché. Avec un avertissement et une amende, mais rien de plus.

— Ha ! dit Asher sans se redresser. Me dis pas que ce capitaine Mason est laxiste. Quand le Conseil l'a placé à la tête de la Maison de Garde, il a promis d'être strict.

— L'amende était salée, dit Rafel. Cinquante trins, que le père de Jars refuse de payer. Et le nom de tous les fauteurs de troubles noté dans l'archive des rixes. C'est assez strict, vu que Jars avait rien fait de mal.

Dathné sourit. Son fils était toujours prêt à défendre quelqu'un.

— Mais à part qu'il est moins riche, il se porte bien ?

— Il a un bel œil au beurre noir, dit Rafe avec une grimace. Et quelques dents qui bougent.

— Eh bien, ça lui apprendra peut-être à pas se bagarrer sur la Place du Marché, dit Asher. J'espère que tu as écouté la leçon aussi.

Dathné vit l'éclair de ressentiment dans le regard de leur fils. Vit sa mâchoire et ses poings se serrer.

Oh, Asher. Fais attention. Ne te laisse pas aveugler par les nouveaux problèmes de Lur.

— D'autres nouvelles, Rafe ? demanda-t-elle en posant la main sur le poignet de son mari en signe de mise en garde. Que raconte-t-on dans la rue ?

Rafe eut un regard de côté pour son père, puis s'approcha de la fenêtre du solarium.

— Il paraît que Fernel Pintte et Rodyn Garrick partent pour la côte à la fin de la semaine.

— Quelqu'un d'autre les accompagne ? finit par demander Asher.

— Ça, j'en sais rien, répondit Rafe avec une grimace. Mais j'imagine qu'Arlin les accompagnera, pour pouvoir dire après qu'il a sauvé Lur à lui tout seul.

— S'il y a un après, marmonna Asher. S'ils se tuent pas et la moitié de Ventlevant avec pendant qu'ils essayent.

— P'pa... (Rafe se fourra les mains dans les poches, en reflet involontaire de son père.) On peut pas rester à rien faire. Je vois pas pourquoi ce serait mal d'essayer de briser le Récif.

— Rafe, d'autres ont déjà essayé, répondit vivement Asher. Même moi, j'ai essayé. (Encore un souvenir cruel qu'il avait fait de son mieux pour étouffer.) Et quand j'ai eu échoué, Holze et les meilleurs mages doranens que Morg n'avait pas réussi à tuer ont essayé à leur tour. Et tu sais comment l'histoire se termine ? Ils étaient presque tous morts, et Holze a déliré pendant près de trois mois. Ce maudit Récif est empoisonné. On peut pas le briser.

Rafel le dévisageait.

— Je savais pas que tu avais essayé de briser le Récif.

— Oui, bah, c'était il y a longtemps, et déjà à l'époque, on l'avait pas crié sur les toits. Mais l'important, Rafe, c'est qu'on a pas réussi.

— Mais P'pa, comme tu dis, c'était il y a longtemps, dit Rafe. *(Si jeune, si... certain de tout savoir.)* Tu l'as dit, les choses changent. On pensait tous que Lur était à l'abri, mais non. Le royaume est de plus en plus dangereux. Et si la pluie s'arrêtait pas ? Et si les tremblements de terre empiraient ? Il y a déjà des récoltes gâtées et des troupeaux noyés. Si ça continue, la nourriture va manquer. Et alors, comment on fera pour vivre ? Il faut qu'on trouve moyen de sortir de ce maudit royaume. Et si on peut pas passer les montagnes, on n'a pas le choix. Il faut

qu'on parte en bateau.

Asher se leva d'un bond.

— Quels bateaux, Rafe ? Les bateaux de pêche tiendraient jamais en haute mer.

— Alors on construira de plus gros bateaux, dit Rafe sans hésiter. De meilleurs bateaux.

— Et pour aller où, petit ? demanda Asher qui commençait à s'emporter. Que ça te plaise ou pas, on a nulle part où aller. Depuis qu'il y a des Olkens dans Lur, aucun bateau est jamais arrivé, que je sache ? Non. On n'a même pas aperçu une voile sur l'horizon !

— Ça veut pas dire qu'il faut pas essayer ! cria Rafe. Et si tu veux pas le faire, quelqu'un d'autre doit s'en charger. Il faut pas rester là, à dire aux gens de baisser les bras. Barl nous aide, P'pa, tu pourrais te tromper. Pourquoi tu veux jamais imaginer que tu pourrais te tromper ?

En voyant le visage d'Asher, Dathné se leva, tremblante.

— Rafel, ça suffit, dit-elle d'une voix rendue frissonnante par la douleur qui sourdait du regard d'Asher. Tu ne sais pas tout. Tu ne sais pas...

— J'en sais assez, M'man, dit Rafel, devenu pâle. Je sais que Lur est brisé et que P'pa peut pas le réparer. Et si lui ne peut pas, personne en est capable. Fernel Pintte et le seigneur Garrick me plaisent pas plus qu'à vous, mais au moins, ils essayent de faire quelque chose. Qu'on les laisse faire. On a rien à perdre.

— C'est pas toujours vrai, Rafe, souffla Asher. Parfois, on sait pas ce qu'on a à perdre tant que c'est pas parti.

Le visage de Rafe se ferma.

— Bon, bref. C'est ça, les dernières nouvelles.

— Rafe, où vas-tu ? demanda Dathné quand son fils se dirigea vers la porte du solarium. Rafe...

— Je sors un peu, dit-il sans ralentir. Je rentrerai pour le dîner.

Elle resta là, silencieuse, à écouter ses pas disparaître. Puis elle se tourna vers Asher. Lui aussi était fermé, toutes ses pensées et ses émotions cachées. Elle lui posa la main sur le bras.

— Asher, il est jeune, il ne...

Son mari alla jusqu'à la fenêtre. Posa la paume sur la vitre et regarda la pluie, le jardin trempé.

— Dathné, moi aussi il faut que j'y aille. À Ventlevant. Si ces idiots sont décidés à faire ça... il faut que j'y sois.

Elle aurait voulu le lui interdire. Elle aurait voulu s'emporter contre sa résignation, le serrer contre elle et l'embrasser jusqu'à ce qu'il change d'avis. Mais elle ne pouvait pas, parce qu'à Ventlevant, il restait une petite chance qu'il puisse faire la différence.

Et quoi qu'il fasse là-bas, au moins ce ne sera pas de la Climagie.

— Je vais t'accompagner, murmura-t-elle. Nous viendrons tous avec toi.

Il se retourna.

— Non, Dath. Les enfants et toi, restez ici. Va savoir ce qui va se passer quand ils commenceront à magouiller avec le Récif. Holze, moi et les autres, on était prudents. Ces abrutis de Pintte et Garrick vont essayer de le tailler en pièces. Ce sera dangereux.

— Pour le moment, tout le royaume est dangereux. Rafe a au moins raison sur ce point. Et puis, il est grand temps qu'il apprenne un peu la vie, notre brave fils. Et je ne veux pas laisser Deenie toute seule. Elle est encore fragile. Elle a besoin de moi. Et... Asher, toi, tu as besoin de nous.

Elle sentait le conflit en lui. Il voulait discuter, se camper en héros inébranlable. En loup solitaire. Mais ses yeux racontaient une autre histoire. Rafe lui avait fait de la peine. Cette arrogance de la jeunesse était plus tranchante qu'un poignard. Et pire que la douleur, il y avait la honte... parce qu'il avait laissé Dathné le dissuader de tenter à nouveau la Climagie.

Mais elle refusait de s'en vouloir. Ils n'en avaient pas parlé, mais elle savait que certaines blessures en lui n'avaient pas guéri. Et ne guériraient sans doute jamais. Qu'avait dit un jour la reine Dana à Gar ? Gar l'avait répété à Asher, qui lui en avait parlé...

La Climagie est une épée à double tranchant, et chaque fois qu'on la manie, on se coupe un peu.

Eh bien. Pour le bien de Gar et de Lur, Asher avait manqué se tailler en pièces. Elle n'avait aucun désir de le voir recommencer. Ni maintenant, ni jamais. Et il le savait.

Mais... pouvait-elle être certaine qu'il respecterait la peur qu'elle ressentait ? Si Pintte et Garrick échouaient à Ventlevant, comme cela semblait très probable, et si les problèmes de Lur menaçaient effectivement de déchirer le royaume... pouvait-elle être certaine qu'il n'essaierait pas de les tirer de là une deuxième fois ?

Bien sûr que non. Pas avec Asher.

— Mon amour, dit-elle. Je veux que tu me donnes ta parole. Quoi qu'il arrive sur la côte, promets-moi que tu en as fini avec la Climagie. Sur la vie de nos enfants, promets-moi que tu ne toucheras plus à la Carte.

Il secoua lentement la tête.

— Dath...

— *Promets-le-moi.*

— D'accord, dit-il après un silence terrifiant. Je te le promets.

Elle eut un sourire serré. *Tant pis s'il m'en veut. Peu importe ce qu'il fera, du moment qu'il ne retourne jamais dans cette maudite Chambre de Climagie.*

— Très bien. Et maintenant, je devrais aller préparer nos malles, puisque nous partons pour la côte.

— Je m'occupe de l'attelage et des chevaux, dit Asher. Et après ça, je vais aller bavarder un peu avec Pellen. Ça lui fait de la compagnie, et il sera content qu'on l'informe du plan de Pintte et Garrick.

Elle fronça les sourcils.

— Il est censé se reposer. Si tu le fatigues avec des histoires de politique, Asher, il ne...

— Crois-moi, Dath, il sera encore plus contrarié de ne pas être au courant. Pellen ne voudrait pas qu'on le mette sur la touche.

C'était vrai aussi. Elle soupira.

— Rentre pour le dîner. Ou tu vas nous contrarier la cuisinière, et ce n'est pas toi qui dois écouter ses états d'âme.

Elle se tourna pour partir une deuxième fois, et pour la deuxième fois il l'arrêta.

— Dath...

Vingt ans, c'était longtemps au côté d'un homme. Elle le connaissait aussi bien qu'elle se connaissait elle-même. Trop pour que cela soit confortable, parfois. Trop pour mentir.

— Tu ne peux pas, Asher, souffla-t-elle. Je sais que tu veux qu'il ait bonne opinion de toi, toujours. Mais mon amour, demande-toi si cela aidera Rafe, ou si cela l'aidera que tu lui parles de la Carte de Climagie. Alors qu'il ne peut rien en faire ? Alors qu'il ne peut rien faire pour toi ? (Elle approcha pour le consoler.) Il ne l'admettra peut-être pas, mais il a peur, comme nous

tous. Rafe te connaît. Il t'aime. Tu ne l'as pas perdu. Il sait mieux que quiconque que tu n'es pas un lâche.

Il voulut sourire.

— Tu crois ?

— Oui. Et maintenant, va distraire Pellen. Salue-le de ma part. (Elle retourna jusqu'à lui et l'embrassa avec douceur sur la bouche.) Et n'oublie pas... moi aussi, je t'aime.

Alors, elle le laissa, car ce n'était pas un homme à qui les larmes venaient facilement lorsqu'il était accompagné. Pas même si c'était par sa femme.

Jusqu'au jour où Morg avait essayé de détruire Dorana, la taverne qui se dressait là s'était appelée *l'Oie Verte*. D'après ceux qui s'en souvenaient, ç'avait été le débit de boisson préféré du personnel du palais et de la tour. P'pa y buvait, y chantait et jouait aux osselets trois ou quatre soirs par semaine, à ce qu'on disait. Mais la taverne avait brûlé le jour de la mort de Morg, avec l'aubergiste et toute sa famille.

La taverne rebâtie sur cet emplacement s'appelait *l'Ours qui Danse*. Le père de Jars leur fournissait la bière, et parfois Jars aussi, puisqu'on lui confiait à présent le houblon, le malt et les recettes qui avaient remporté des prix à la foire annuelle.

Toujours fâché après son père, Rafel surveillait d'un œil noir sa bière blonde brassée par Jars. Deux violons et un tambourin produisaient de la musique joyeuse dans un coin, bien plus à son goût que le bruit qu'ils avaient eu au bal de Pellen. Beaucoup de choses avaient changé en ville, mais cette auberge restait un établissement olken. Aucun Doranen ne venait boire ici. Et la plupart de ces Olkens observaient en cachette le fils du héros, assis dans le coin. Des regards qui suggéraient la déception et l'incompréhension, car ledit héros n'avait pas levé le petit doigt pour les sauver.

M'en parlez pas. J'ai essayé de lui en parler, pourtant.

— Salut. (Jars se glissa sur le banc face à lui. Il avait les cheveux mouillés. La pluie ne s'arrêterait-elle donc jamais ?) J'ai reçu ton message. Un problème ?

Il haussa les épaules.

— Non. Mais j'avais pas envie de boire seul, c'est tout. (Son humeur maussade s'allégea un peu, et il s'appuya au dossier.) C'est grave, la dispute avec ton père ?

Jars fit signe à une des serveuses, et fit la grimace.

— Disons juste que je ne suis pas son fils préféré.

— Jars, tu es son fils unique.

— Et pas son préféré, c'est ça.

— Mais tu n'as rien fait de mal, protesta Rafe. Tu essayais d'aider Solly.

— Ce qui m'aura coûté cinquante trins, et l'inscription de mon nom dans la Maison de Garde, alors... (Jars s'interrompit et sourit à la serveuse.) Une pinte de brune, ma belle Flora.

Flora sourit de toutes ses fossettes.

— La tienne, ou celle de ton père ?

— La mienne, répondit Jars avec un sourire. Sinon, ça va jaser. Un brasseur qui boit pas sa bière ? On en parlerait longtemps, tiens.

Les fossettes de Flora se creusèrent encore.

— Une pinte, tout de suite.

Rafe admira un instant le balancement aguicheur de ses hanches tandis qu'elle retournait au bar. Puis il se tourna de nouveau vers Jars.

— Ton père est un sacré idiot. Il devrait être fier de toi, d’avoir défendu ton ami.

— Il le serait sans doute, si ça me coûtait pas cinquante trins, se résigna Jars. Tu sais comment est mon père quand il s’agit d’argent.

— Oui, dit-il.

Il but encore une gorgée. Elle était un peu plus douce que quand le père de Jars la préparait. Mais ça n’était pas étonnant : Jars était plus doux que son père.

En attendant sa boisson, Jars observa la salle. On entendait des rires, des gens jouaient, la musique était forte et joyeuse, mais sous cette gaieté vibrait un relent de peur. La pluie n’aidait pas, à tambouriner toujours aussi fort sur les tuiles du toit, rappel constant que Lur s’effondrait.

— J’ai entendu parler de ce que le maire et le seigneur Garrick préparaient, dit Jars en baissant la voix. C’est vrai ? On n’a pas d’autre choix que de leur faire confiance ?

La bière dans son ventre devint soudain aigre.

— On dirait.

— Mais Rafe... (Jars se mordilla la lèvre, aussi stupéfait que les autres Olkens dans la salle.) C’est ton père, le Climagicien, il...

— Il l’était, Jars. Je ne sais plus ce qu’il est, maintenant.

Le retour de Flora leur imposa un silence choqué.

— Merci, ma jolie, dit Jars d’une voix morne.

Il tira quelques pièces de sa poche pour elle, et après qu’elle fut partie, il se pencha sur la table usée.

— Rafe, que se passe-t-il ?

Rafel posa sa chope et se passa la main sur le visage. *Je ne voulais pas dire ça. Je ne voulais pas...*

— Rien, marmonna-t-il. En tout cas, rien dont j’aie envie de parler.

— Tu te sens encore mal ? demanda Jars tout en sympathie. Je croyais que ça s’était un peu calmé. J’ai entendu d’autres Olkens, des mages puissants, dire que ça s’apaisait.

— Oui, oui, concéda-t-il d’une voix fatiguée. Tu as raison, la terre crie moins fort. (Sans doute parce qu’elle s’était presque épuisée à force de crier. Mais il n’était pas assez fort pour avoir cette conversation. Pas ce soir.) Alors oui. Je me sens mieux.

Pour le moment. Jars hocha la tête.

— Tant mieux. Rafe...

Ils étaient amis depuis si longtemps que Jars n’eut pas besoin de finir sa phrase.

— Non. Je peux rien faire pour régler le problème. P’pa veut pas me laisser faire.

— Rafe... (Jars se frotta le nez.) Ton père essaye seulement de te protéger.

La colère flamboya en lui.

— Mais je lui ai rien demandé ! dit-il en tapant du poing sur la table. J’ai rien demandé, Jars. Et du coup, alors que je pourrais aider, avec le pouvoir que j’ai... (Il se recula sur le banc et finit sa chope.) Je suis aussi utile qu’un chapeau pour un taureau.

— Enfin bon, dit Jars mal à l’aise, au moins tu te sens plus aussi malade. (Il but à son tour. Rota.) Je suis passé devant la chapelle pour venir. Elle était tout illuminée. Pleine de gens pendant l’office de Jaffee. (Son regard parcourut la pièce encombrée.) De nos jours, quand on ne boit pas, on prie.

— On pourrait faire autre chose. Jars, dit-il en se levant. (Il avait la tête qui tournait, le ventre plein de bière.) On peut parier, aussi. Allons nous trouver une partie d’osselets. Je me

sens en veine.

Ils rejoignirent une partie de quelques gars qui travaillaient au quartier du bétail, où s'invitèrent deux ou trois vieux amis d'école. Agités et turbulents, ils rirent, crièrent et échangèrent cuicks et trins, lancèrent les osselets jaunis, comme si tout allait bien dans le meilleur des mondes.

Puis Rafel regarda l'horloge au-dessus du bar, et vit qu'il risquait de rentrer en retard pour le souper. Il se pencha de côté, prit une grande inspiration et beugla dans l'oreille de Jars.

— L'heure a cavale. Faut que je file.

Joyeusement imbibé de bière. Jars hocha la tête.

— D'accord. Mais passe à la brasserie à la première heure demain, tu veux ? On manque de mains... et t'as rien de mieux à faire.

L'intention était taquine et amicale, mais ces mots le piquèrent comme des épingles. *Rien de mieux à faire.* Oui, c'était bien vrai. *Je suis pas Jars. Je veux pas être brasseur. Tout ce que je veux être, je peux pas. Et je sais toujours pas ce que je peux y faire.* Mais c'était pas la faute de Jars... et suer un bon coup à la brasserie, c'était une façon de tuer le temps et de gagner un peu d'argent.

— Oui, dit-il. J'y serai.

Une fois sorti, il releva le col de son manteau. La pluie avait ralenti, mais le crachin continuait de rendre les rues glissantes. Les luiverbères crachaient et clignotaient, à la peine comme depuis le bal d'oncle Pellen et la tempête qui avait arraché Lur de son cocon chaud et rassurant.

Mais il ne voulait pas y penser, alors il fourra les mains dans ses poches profondes et commença à rentrer. Poussé par ce que Jars avait dit, il n'emprunta pas les petites rues mais passa par la Place du Marché. Sur le perron de la chapelle encore éclairée de luifeu se massaient encore tous les fidèles qui n'avaient pas pu entrer. Toute la congrégation chantait. Des chants magnifiques. Des hymnes à Barl. Il resta dans l'ombre de la place pour écouter, et peu à peu, sa colère se dissipa. Apaisée par les voix douces, plutôt que par la bière douce de Jars.

Après un moment, il se rendit compte qu'il n'était pas seul à écouter. Il regarda sur le côté et vit P'pa, un peu à l'écart.

— J'ai passé la soirée avec Pellen, expliqua P'pa sans quitter la chapelle du regard. À discuter de ci et de ça.

Tonton Pellen n'était pas sorti de chez lui depuis la nuit de la Maison de Guilde. Rafel sentit l'inquiétude lui serrer la gorge.

— Il se sent mieux ?

P'pa secoua la tête.

— Non.

— Alors Kerril a raison ? Il est mourant ?

— On est tous mourants, petit, dit P'pa. Certains vont plus vite que d'autres, c'est tout.

Ce n'était pas la réponse qu'il avait attendue.

— Merci, P'pa. C'est très réjouissant.

P'pa eut un rire ironique.

— Tu sais que t'es en retard pour le souper ?

Il leva le visage vers le ciel nocturne nuageux, sentit la bruine durcir, annonçant un regain de pluie.

— Toi aussi.

— Oui, concéda P'pa toujours pensif. On a au moins ça en commun.

Ils avaient aussi la magie en commun, mais il devait faire semblant que non. La colère se souleva à nouveau – mais il était trop plein de bière et de fatigue pour se disputer, aussi retint-il sa langue.

— Je vais à Ventlevant, dit P'pa. Deenie et ta mère viennent aussi. Tu devrais nous accompagner. Histoire de voir par toi-même ce qui se passe quand on tripote ce qu'il faut pas.

— P'pa... (Il se retourna.) Pourquoi tu le dis comme ça ? Pourquoi tu dis pas que tu vas à Ventlevant pour soutenir le maire et le seigneur Garrick ?

— Parce que j'y vais pas pour ça, dit P'pa avec un haussement d'épaules.

— Tu y vas pour te moquer et dire après coup que tu les avais prévenus ? demanda-t-il étonné. P'pa, c'est méchant.

P'pa le regarda, le visage contrasté par le luifeu, les yeux brillants.

— J'y vais pour être là quand ça fera vraiment du vilain, Rafel. J'y vais pour peut-être sauver ces imbéciles quand leur arrogance sera sur le point de les tuer. J'y vais... (P'pa s'arrêta, prit de grandes inspirations.) J'y vais au cas où je pourrais les dissuader avant qu'ils commencent.

— Tu pourras pas, dit-il. Ils ont pris leur décision, P'pa. Autant que toi.

— Je sais, murmura P'pa. Mais il faut que j'essaye, petit. Sinon, je pourrai pas vivre avec moi-même.

Il paraissait si perdu. Si blessé. Secoué, Rafel le regarda. *C'est pas mon père. Asher de Portquiet parle pas comme ça.*

— Allez, petit, dit P'pa. (Comme par magie, il redevint lui-même. Brusque, assuré, indifférent au monde et à ce qu'il pouvait ressentir.) On devrait rentrer fissa, avant que ta mère ne nous casse une spatule sur la tête. Elle y tient, à ses heures de repas, ta mère. C'est une sale habitude, mais elle veut rien y faire.

Encore nerveux et chamboulé, Rafel ne put s'empêcher de rire.

— D'accord.

Laissant la chapelle et ses chants, ils partirent vers la Grand-Rue, et leur maison.

— P'pa, dit-il tandis que les voix plaintives montaient vers les étoiles cachées. Tu y crois, à tout ça ?

— Tout quoi ? demanda P'pa sans ralentir.

Soudain, il se sentit mal à l'aise. Gêné. Mais il avait commencé, autant aller jusqu'au bout.

— Tu sais. La chapelle. Les prières. La clémence de Barl. Tu crois qu'elle existe ?

— Elle a existé, répondit P'pa après un moment. C'était une femme de chair et d'os, Rafe. Elle a vécu, et elle a marché dans les mêmes rues que nous.

— Oui, je sais. (Pourquoi son père ne pouvait-il jamais répondre simplement ?) Mais, maintenant ? Tu penses qu'elle veille sur nous ? Qu'elle nous entend prier ? Qu'elle fait ce qu'on lui demande ?

P'pa grogna. Ils avaient atteint la partie raide de la Grand-Rue, là où elle grimpait vers les portes du palais. Marcher vite y devenait essoufflant.

— C'est plutôt une question pour des gens comme Jaffee, non ?

— Je sais déjà ce qu'il en pense. Je voudrais savoir ce que *toi*, tu en penses. Je veux savoir si...

— Si on se fait des illusions en priant ? demanda P'pa entre deux inspirations. Si on se remplit la panse de faux espoirs comme tu as empli la tienne de bière ? (P'pa secoua la tête.) Je

sais pas, Rafe. Vraiment. Peut-être. Peut-être qu'il n'y a que nous pour entendre ceux qui chantent, là-bas. Mais si ça les rassure... si ça leur donne des forces... quelle importance ? Les gens ont besoin de se raccrocher à quelque chose, quand l'eau commence à s'agiter.

— Elle s'agite beaucoup, hein ? Lur a des problèmes, P'pa. De vrais problèmes.

— Oui, admit lourdement son père. Pas de doute.

Il avait la tête qui battait.

— Alors, quand est-ce qu'on part pour Ventlevant ?

Dans l'obscurité moite, il sentit la surprise de son père. Son plaisir prudent.

— Ça veut dire que tu viens ?

La brasserie ne risquait pas de s'en aller. Il pourrait gagner de l'argent en rentrant. Il enverrait un message à Jars. Son ami comprendrait.

— Oui. Je viens.

— On part demain, le plus tôt possible, dit P'pa. Je veux arriver avant Pintte, Garrick et les autres idiots. Je veux prendre la température de l'endroit, surtout maintenant. Je veux voir si ce qu'ils veulent est possible.

Rafel le regarda, surpris, et ralentit un peu.

— Et dans ce cas ? Tu les aideras ?

— Si c'est faisable, je serai bien obligé de les aider, non ?

— Comment ? Personne n'utilisera de magie olkenne, P'pa. Tous les sorts seront Doranens.

— Oui, bah, dit P'pa soudain fuyant. J'ai quelques tours dans ma manche.

Le coffre. Les grimoires et parchemins secrets de Durm. Ceux dont il devait ignorer l'existence. Il hocha la tête, feignant l'indifférence et l'innocence.

— Tant mieux, P'pa. C'est bon à savoir.

Ils terminèrent le chemin en silence.

Au point du jour le lendemain, par une bruine constante, ils chargèrent leur attelage et quittèrent Dorana pour rejoindre la ville côtière de Ventlevant.

Le voyage fut très désagréable. Treize jours de pluie intermittente, de grand vent, deux averses de grêle et quatre autres tremblements de terre. La diligence s'embourba trois fois, et ils cassèrent une roue, sur une route isolée entre Ferplat et Coin-la-Misère. La magie doranenne les sortit des tracasseries, puisque c'était Asher qui conduisait à ce moment et que personne ne pouvait les voir.

Rafel regarda son père réparer les rayons brisés avec une aisance désinvolte et dut s'éloigner, tellement cela l'énerva. Deux poids deux mesures, pour P'pa et lui. Et ses parents se demandaient pourquoi il s'énervait si facilement...

Quand enfin ils atteignirent Ventlevant, bien avant Fernel Pintte et Rodyn Garrick, ils prirent des chambres au *Dauphin qui Danse*, toujours debout après tant d'années.

Après cela, il ne resta qu'à attendre.

Chagrin et contrarié, Asher se tenait avec sa famille sur le long quai de pierre de Ventlevant et regarda les eaux endormies du port. Et regarda au-delà, les lointains rouleaux d'écume qui passaient le Récif des Dents du Dragon. Derrière le récif tournaient des tourbillons et des trombes d'eau traîtresses, engendrés par la magie impure que la destruction de Morg avait laissée en l'état. La magie qui avait essayé de le tuer, tant d'années plus tôt. C'était un mauvais souvenir, presque aussi mauvais que ce qui était arrivé à Matt, Veira... et Gar.

Ha, j'aurais préféré jamais y repenser.

Et pourtant, il y repensait. Ramené face à un passé qu'il ne pouvait ni oublier, ni distancer.

Deux jours plus tôt, l'après-midi où sa famille était arrivée à Ventlevant, il avait pris un esquif pour aller jusqu'au Récif. Tout seul, même si sa famille n'avait guère apprécié l'idée. Deux fois par an, chaque année, un membre de la communauté des pêcheurs parcourait toute la longueur du Récif, pour voir si les tourbillons et trombes faiblissaient, mais ce n'était jamais le cas. Trois hommes s'étaient même noyés, pris par surprise. Dathné, Rafel et Deenie s'inquiétaient qu'il devienne le quatrième. Il les ignora. Il avait besoin de voir le Récif de près.

Il tint la barre fermement contre les tourbillons, approchant le plus près possible, il regarda les trombes monter de la surface chaotique de l'océan. Les yeux plissés, il sentit l'écume le fouetter au visage, tremper ses cheveux et ses vêtements. Mouiller la voile. L'air était plein d'un bruit colérique, et le battement affolé de son cœur résonnait dans tout son corps. Puis il regarda la bouche agitée et béante des tourbillons, trous monstrueux dans l'océan, impatients d'avaler les navires et de les emmener à leur perte. Il ouvrit son esprit à leur pourriture.

C'était aussi terrible que dans son souvenir. Il vomit son déjeuner par-dessus bord. Pintte et les autres étaient fous. Il devait les arrêter avant qu'il ne soit trop tard. Mais comment ?

Des voix fortes le ramenèrent au présent. Plus loin, vers l'extrémité du quai, on s'agitait autour de Rodyn Garrick, de son fils et des autres mages doranens venus avec eux pour défier la corruption de Morg. Cette pénible d'Ain Freidin était avec eux – et ça intriguait beaucoup Asher.

Fernel Pintte aussi s'agitait, coude contre coude avec le maire de Ventlevant et le conseil, et haranguait les pêcheurs olkens qui avaient accepté – contre une rémunération conséquente – de les emmener au Récif. Bande d'imbéciles. Pas un pour sauver l'autre.

Les sourcils froncés devant cette scène, il sortit les mains de ses poches et croisa les bras.

— Je vous le dis, c'est une bougre de mauvaise idée.

À côté de lui, Dathné lui posa la main sur le bras.

— Oui, Asher. Nous avons compris.

Deenie posa les doigts dans le creux du coude de son père.

— Le Récif me donne le frisson, dit-elle à voix basse.

— Même ton ombre te donne le frisson, railla Rafe. Pourquoi tu es venue ?

Puisqu'il valait mieux ignorer les humeurs querelleuses de Rafel, Asher regarda sa fille.

— Le Récif est mauvais, souris, je sais. Mais c'est tout ce que tu ressens ?

— Fais pas ça, P'pa, dit Rafel. Faut pas l'encourager. Tu sais comment elle est.

Agacé, il lança à son fils un regard de mise en garde. C'était une sacrée honte que Rafe ait croisé Arlin Garrick au petit déjeuner et se soit laissé titiller par ce maudit étron. Cela dit, il ne fallait pas grand-chose, en ce moment. Dath avait raison – leur fils avait peut-être vingt ans, mais il avait encore de la marge avant d'être grand.

Vingt ans. J'avais son âge quand je suis parti à la ville. Est-ce que j'étais aussi dur que lui ? Aussi intrépide, aussi certain de tout savoir ?

Il ne se rappelait pas. Il s'était passé trop de choses entre-temps. Il avait passé le cap des quarante ans. *Quarante*. Comment était-ce possible ?

— Ça va, P'pa, dit Deenie avec un sourire tremblant. Ne t'en fais pas pour moi.

C'était typique d'elle, mais ça ne répondait pas à sa question pour autant.

— Deenie, si tu as l'impression qu'il y a autre chose que nous...

— Non, P'pa, insista-t-elle. T'en fais pas. Les gens vont nous regarder. Surtout moi.

Pour Deenie, il n'y avait pas pire que cela. Rafel adorait qu'on s'intéresse à lui. Il vivait pour l'attention des foules, pour le bruit. Mais Deenie ? Elle n'était jamais si heureuse qu'enfermée dans son livre.

C'est un bon mélange de Dath et moi. Mais Rafe ? Naufrage, Rafe est tellement comme son grand-père. Avant la mort de M'man, P'pa était la lanterne du village, tout le monde le suivait.

— S'il te plaît, P'pa, dit Deenie en tirant sur la manche de son père.

Elle regarda d'un œil inquiet si les Olkens et les Doranens qui couraient sur le quai les avaient entendus.

— Deenie, proposa Dathné, si tu ne te sens pas bien nous pouvons retourner à l'auberge.

— Ta mère a raison, souris, dit-il en caressant le bras de Deenie. T'as aucune raison de rester là si ça t'amuse pas.

Rafel eut un rire sardonique.

— T'aurais dû rester à Dorana, Deenie. Pour tenir compagnie à Charis.

— Non. Charis a assez de soucis avec tonton Pellen. Elle n'avait pas besoin de moi dans ses jambes.

Ramené au chagrin qui les attendait à Dorana, Asher regarda la maçonnerie du quai tachée de sel. Puis, en prenant la main de Deenie, il lança un coup d'œil de mise en garde à Dathné et entraîna leur fille un peu en arrière sur le quai, vers la ville de Ventlevant où presque autant de curieux étaient réunis que pour la Moisson Maritime annuelle.

Quand ils furent à bonne distance des oreilles indiscrètes, Pintte, Garrick et les autres, et même Rafel, il lui lâcha la main et passa un bras autour de ses épaules. Elle le regarda, si confiante. Une petite créature qu'on ne remarquait pas, aussi menue que sa mère quand il l'avait rencontrée.

— Allez, souris. Dis-moi ce qu'il y a.

— P'pa... (Le visage de Deenie se froissa.) Je n'aime pas en parler. Et puis, tu le sais déjà.

— Je sais ce que *moi*, je sais. Mais pas ce que toi, tu sais, hein ? Allez, Deenie ? Garder des secrets, ça donne jamais rien de bon.

Avec un soupir, elle le prit dans ses bras, comme faisait sa mère, et tourna la tête pour regarder le port. C'était le milieu de la matinée, et pour la première fois depuis des jours, il ne pleuvait pas. Le soleil dégagé lançait des étincelles sur l'eau, et un vent frais et salé lui ébouriffait les cheveux et lui colorait les joues.

— Quelle importance ce que je sens, P'pa ? murmura-t-elle. Ça ne changera rien, hein...

Malheureusement, c'était vrai. Mais il avait quand même besoin de savoir ce qu'elle sentait. Depuis cette maudite nuit où elle s'était réveillée en hurlant parce qu'il avait invoqué des bêtes de guerre dans son sommeil, il s'inquiétait pour elle. Pas comme pour Rafel, qui s'était emporté contre toute forme de garde-fou. Il avait peur pour Deenie parce que, comme lui, elle ne semblait guère apprécier sa magie... Et pourtant, comme son frère, elle était maudite comme aucun autre Olken ne l'était.

— Pour moi, c'est important, ma souris. C'est mon travail de te protéger, après tout. Je peux pas y arriver si je sais pas tout, hein ?

Elle avait un sourire adorable, sa Deenie, mais pour l'heure ses lèvres étaient serrées.

— Tu ne pourras pas me protéger éternellement, P'pa. Tu ne seras pas là éternellement. Pellen.

— Charis et toi, vous avez beaucoup bavardé, hein ma souris ? Ça t'inquiète, ce qui arrive à son père ? Te laisse pas affoler par la santé de Pellen. Je bouge pas, moi.

Deenie le regarda. Jeune, si jeune, mais cruellement adulte dans son regard.

— Jusqu'à ce que tu bouges.

— Deenie... Deenie... (Il la serra contre lui avec force.) Je vais bien, et Pellen aussi ira bien.

Si Morg a pas réussi à le tuer, c'est pas une toux qui va réussir. Et maintenant, arrête de me faire dériver, hein, et dis-moi ce que tu ressens.

Les cris stridents des mouettes de Ventlevant comblèrent le long silence. Des voix courroucées s'élevèrent tandis que Fernel Pintte faisait ce qu'il savait le mieux faire : se mettre des gens à dos. Patient, Asher attendit que Deenie soit prête à parler.

— C'est juste le Récif, P'pa, murmura-t-elle enfin la tête sous le menton de son père. C'est ça qui me dérange. Je sens la façon dont la magie de Barl est emmêlée dedans. Je sens les tourbillons et les trombes. P'pa, ils ont tellement faim. Ils vont avaler tous ceux qui s'en approcheront. Et je sens... (Elle trembla.) Je sens Morg, P'pa. Je sens sa magie, comme une mauvaise herbe qui étranglerait une rose magnifique. Elle est toute... tordue et laide. Tu comprends ce que je veux dire ?

Alors elle ressentait bien la même chose que lui. Il ferma les yeux, écoeuré par le chagrin. *C'est moi qui lui ai fait ça.*

— Oui, ma souris.

Elle lui serra la taille.

— Et je te sens, aussi, P'pa. Tu as peur. Ne me dis pas le contraire, je le sais.

Sur le quai, Dathné et Rafel se tenaient à l'écart des autres. Il était raide et tendu, et elle lui avait posé la main dans le dos pour le réconforter. Rafe voulait être un des mages qui briseraient les maudits sorts du Récif et donneraient au peuple de Lur l'espoir d'un avenir différent.

— Pourquoi je peux pas, P'pa ? avait-il demandé. Arlin va les aider, et je suis meilleur que lui. Tu le sais. Alors pourquoi je peux pas ?

— Tu sais pourquoi, Rafe, avait-il répondu d'une voix lasse. Ils doivent pas voir ce que tu peux faire. Pas encore. (Jamais, s'il avait son mot à dire.) Et puis, c'est trop dangereux.

Et oh, ce que Rafe avait crié. Il avait rué contre sa protection, contre l'idée de rester caché. Dès son plus jeune âge, il avait mal vécu de devoir faire attention. Mais il n'avait jamais su à quel point les Doranens le guettaient, pour attendre de voir s'il serait aussi anormal que son père. Ils avaient surveillé Deenie, aussi. Ils continuaient, d'ailleurs. Des Olkens avec le pouvoir de la magie doranenne dans les veines ? Un seul suffisait bien. Il les avait sauvés, alors ils le toléraient. Mais plusieurs... autant lâcher le renard dans le poulailler.

Mais Rafe a jamais voulu me croire. Il veut pas reconnaître qu'être différent, c'est pas forcément un bien.

Alors il avait discuté et discuté afin de se joindre à Pintte et Garrick dans leur folie, et n'avait cédé qu'à court d'arguments, avec mauvaise grâce. Grâce à Dath. Elle l'avait cajolé. Adouci. Calmé. Elle avait tendu un pont entre son père et son fils, pour s'assurer qu'ils continueraient de se parler. Ce qui était le cas, de justesse...

Cela lui faisait terriblement mal, d'être en froid avec Rafe. Mais comment aurait-il pu aimer son fils sans le protéger ? Quel genre de père aurait-il été, s'il l'avait confié aux soins douteux

de Fernel Pintte ?

— Tu es fâché après moi, P’pa ? murmura Deenie. J’ai fait quelque chose de mal ? Si c’est ça, je suis désolée, je voulais pas.

Surpris, il la regarda.

— Fâché après toi ? Non, ma souris. Je réfléchissais, c’est tout.

Elle reposa la joue contre la poitrine de son père.

— Rafe est furieux, mais il se remettra. Tu es son univers, P’pa. Il est tellement fier de toi qu’il pourrait en éclater, parfois. Et il croit que s’il brise la magie de ce maudit Récif pour qu’on quitte tous Lur et qu’on trouve un endroit où la terre ne crie pas, alors tu seras fier de lui. C’est pour ça qu’il est contrarié.

Il dut attendre un moment avant de pouvoir parler.

— Rafe t’a dit tout ça ?

Deenie fronça le nez.

— Ne sois pas bête, P’pa. Rafe ne me parle presque jamais. Je suis sa peste de petite sœur. Mais je le sais. Je le sens.

— Comme tu sens que je suis en danger ou que j’ai peur.

— Oui. Comme ça. Je ne fais pas exprès. Je ne peux pas m’en empêcher.

— Je sais, ma souris, dit-il en déposant un baiser sur le sommet de son crâne. Je sais.

Elle le regarda, les yeux pleins de larmes.

— P’pa, est-ce qu’il va y avoir un problème ? Au Récif ?

Il ne voulait pas lui mentir – mais c’était encore pire de dire la vérité.

— Tout va bien se passer, ma souris, dit-il en essayant de sembler y croire. Pintte et Garrick vont juste se mouiller et attraper froid, c’est tout.

Deenie hocha la tête, mais elle avait encore les yeux brouillés. Elle frissonna de nouveau.

— Je ne sais pas, P’pa. J’ai peur quand même.

Qu’est-ce que ça voulait dire ? Était-elle en plus atteinte de visions, maintenant, comme sa mère avant elle ? Il ouvrit la bouche pour la rassurer, parce qu’il ne supportait pas de la voir si troublée... et jura à la place.

Ce maudit Fernel Pintte approchait.

— Asher !

Pintte parlait d’un ton brusque. Asher regarda sa tenue, ses braies de velours et sa chemise de soie coûteuses, et son gilet avec des paons dorés ridicules. Et sa chaîne de maire, bien sûr. Que personne n’oublie qu’il était maire de Dorana.

Pellen, Pellen, pourquoi il a fallu que tu tombes malade ?

— Fernel, répondit-il sans lâcher sa fille. Belle journée, hein. Tu es sûr de vouloir la gâcher ?

Pintte ignore Deenie et regarda Asher de haut. Il y avait quelque chose de furtif chez cet homme qui lui rappelait Willer, cette limace de mer.

À moins que ce soit son gilet de paon...

— La gâcher ? railla Pintte.

Dix ans plus tard, il n’avait toujours pas pardonné qu’on le chasse de chez Pellen. Ce souvenir cuisant se lisait dans son regard. Profondément enfoui... mais pas assez.

— Je crois que tu veux dire la sauver. Alors, Asher, je te repose la question. Veux-tu te joindre à nous ? Car c’est ta dernière chance de faire quelque chose pour ce royaume.

Avant qu’il ait pu répondre, Deenie se glissa de sous son bras et bondit sur le maire de Dorana. Sa petite souris timide, qui mordait le chat miteux. *Barl la bénisse.*

— Comment osez-vous dire ça ? Mon père a fait davantage pour Lur que quiconque depuis Barl. Plus que vous n'en ferez jamais. (Elle avait serré les poings, et les larmes coulaient sur ses joues.) Vous devriez l'écouter, maître Pintte. Vous ne devriez pas faire ça. C'est mal !

Fernel Pintte avait les yeux écarquillés par la surprise.

— Asher ! Contrôle ton effrontée de fille, ou je bannirai ta famille sur la côte. On ne t'a laissé monter sur ce quai que par politesse.

Bannir ma famille. Oui, il le ferait, ce petit étron fielleux. Il n'avait aucune autorité ici, pas à Ventlevant, mais il trouverait quand même un moyen de peser dans la balance. Comme cette limace de mer de Willer, Fernel Pintte était bien du genre à se le permettre.

— Deenie... (Asher ravala son humeur et toucha l'épaule de sa fille.) Ta mère voudrait peut-être te revoir, hein ?

Il eut un mouvement du menton vers Dath, restée seule. Rafe était parti parler avec un des pêcheurs de Ventlevant qui se préparaient à faire voile.

Deenie regarda la direction qu'il indiquait.

— D'accord, P'pa.

Elle l'embrassa sur la joue. Lança un dernier regard noir à Fernel Pintte. Tourna les talons, superbe, et s'éloigna dans sa jupe de soie neuve, au bleu étincelant. Comme elle lui allait bien !

Il finit par ramener le regard sur Fernel Pintte. Regarda l'homme de la tête au pied. Avait-il seulement le bon sens de se sentir nerveux ? Ou était-il si imbu de lui-même, si certain que le maire de Dorana n'avait qu'à claquer des doigts pour commander aux océans, qu'il était convaincu que ses sbires doranens et lui étaient intouchables ?

— Tu comptes faire voile jusqu'au Récif avec Garrick et les autres, Fernel ?

Les narines de Pintte s'évasèrent de contrariété.

— Bien sûr.

— Tu devrais peut-être passer ton tour.

— Non, je ne crois pas.

— Fernel... (Avec un effort, Asher ravala de nouveau son humeur.) Bon, oublie que c'est moi qui te dis ça. Oublie qu'on s'aime pas, et que je t'ai fait fuir comme une fille, et écoute-moi, tu veux ? Les Doranens et toi, vous pourrez rien faire pour briser le Récif. Vous...

Fernel Pintte inspira entre ses dents serrées.

— Asher, tes arguments ne m'intéressent pas plus ici qu'à Dorana. Je veux simplement savoir si...

— Oublie ce que tu veux et écoute-moi, lança-t-il. Parce que j'essaie de te sauver la vie, Fernel. Barl seule sait pourquoi, d'ailleurs. La seule chose que tu vas faire sur ce rafiote, c'est gêner Rodyn Garrick, et certainement mourir avec lui, son maudit fils et tous les imbéciles qu'il a persuadés de l'accompagner.

— Par les seins de Barl ! s'étrangla Pintte. Tu dois être l'homme le plus arrogant... (Il se détourna et revint face à Asher, rouge de furie retenue.) Es-tu si plein de tes gloires passées que tu penses être pardonné pour ton inaction, aujourd'hui, alors que Lur a le plus besoin de toi ?

L'envie de pousser Pintte dans le port était difficile à contrôler.

— Je me fiche bien du passé, Fernel. Je vois pas plus loin que l'heure qui vient. Je veux pas la passer à vous regarder vous noyer ! Alors ravale ta fierté, accepte que je sais de quoi je parle, et fais ce que je dis au lieu...

— Asher, assez ! cria Pintte en levant une main. Et pour l'amour de tout ce qui est olken, dis

que tu vas nous accompagner. J'ai beau te mépriser, je ne peux nier ton pouvoir, ni oublier que tu es le seul Olken capable de manier la magie doranenne. Ni que tu as déjà vaincu les maléfices de Morg par le passé. (Pintte le prit par le bras et le secoua.) Ton don pourrait faire pencher la balance en notre faveur. Tu ne peux pas nous tourner le dos.

Asher se dégagea et fourra les mains dans les poches pour ne pas étrangler ce crétin.

— Si, je peux, Fernel. Parce que mon prétendu don fera aucune différence, là-bas.

— Tu n'en sais rien !

— Bien sûr que si ! La dernière fois...

— Oublie la dernière fois ! cria Pintte. C'était il y a plus de vingt ans. Asher, tu dois savoir à quel point il est important de détruire la magie de ce Récif. Une fois la route dégagée vers l'océan...

— Oui ? Qu'est-ce qu'on fera, alors ? demanda-t-il soudain fatigué. On brise le Récif, on calme les tourbillons et les trombes, et après, Fernel ? Tu masses les Doranens sur des bateaux, comme des moutons, pour les envoyer vers l'horizon ? Jusqu'à ce qu'ils soient à court d'eau, ou de vivres, ou qu'ils coulent dans une tempête ? C'est ça ton idée, maître maire ? Tous les chasser de Lur, bonne chance et bon débarras ?

— Ils ont *envie* de partir, insista Fernel les joues rouges.

— Peut-être que Rodyn Garrick veut mettre les bouts, on m'en a touché deux mots, et Barl sait qu'il insistait autant que toi à propos du Récif. Et son copain, Sarle Baden, aussi. Il doit en avoir envie, ou sinon il serait pas là. Ain Freidin et Ennet Vail pareil. Mais...

— Et s'ils ont envie de partir, Asher, qui es-tu pour le leur interdire ?

— D'accord, Fernel, disons qu'ils veulent, lança-t-il. Ça fait quatre Doranens, c'est pas la majorité. Et qu'est-ce qui vous fait croire que ce sont pas les seuls ? Parce que j'ai pas entendu parler d'autres Doranens qui réclamaient de partir. Et toi ?

Fernel Pintte releva de nouveau le menton.

— Ce n'est pas ça qui importe, hein ? Ce ne sont pas leurs désirs qui m'importent. C'est le bien de ce pays. Notre pays.

— Par les cors aux pieds de Jervale, bon sang, Pintte ! dit-il au bord de secouer cet imbécile. En quoi les Doranens font-ils du mal à Lur ? Je dois être aveugle, je vois pas de dégâts !

— Eh bien, oui, tu as raison, tu es bien aveugle, Asher. Ce sont des Doranens. Ils ont la conquête et la domination dans le sang. Ils nous ont asservis une fois, et ils recommenceront, à présent que Lur a des ennuis. Des ennuis que tu ne sembles même pas remarquer.

Asher regarda Fernel Pintte. *Bon, même pas la peine de le secouer, autant l'étrangler de suite.*

— Tu crois que je sais pas qu'on a des ennuis, Fernel ? Crois-moi, je le sais bien.

— Alors aide-nous ! implora Pintte. Notre seule défense contre la magie doranenne, c'est toi – et à quoi donc sers-tu ? Tu ne peux pas arranger ce qui ne va pas, et tu refuses de briser la magie de ce maudit Récif ! Alors qu'on peut la briser !

— Qui t'a raconté ça ? Rodyn Garrick ? Tu serais prêt à risquer ta vie sur sa parole ? Fernel... (Il écarta les bras.) La seule raison pour laquelle Garrick est arrivé aussi haut, c'est que tous les *bons* mages doranens sont morts.

Pintte s'approcha, l'air salé grinça dans sa gorge. L'étincelle de son regard était troublante, et désespérée.

— Lur manque de temps, Asher. Notre seul espoir est de fuir cette prison – pas seulement un espoir contre les Doranens, mais aussi contre la famine, l'inondation, les tremblements de terre et ce climat impitoyable – des calamités dont je sais en mon cœur qu'ils sont

responsables. Pourquoi refuses-tu de le voir ?

— Tout ce que je vois, c'est un Olken qui laisse sa peur et son amertume le rendre si laid qu'il... (Le souffle court, il ravala le reste.) Fernel, les Doranens sont pas nos ennemis, et ce que tu comptes faire, là, c'est pas la réponse à nos malheurs. Si tu touches à ce Récif, tu feras qu'empirer la situation de Lur, et pas qu'un peu.

Pintte tendit l'index et le planta dans la poitrine d'Asher.

— Tu sais d'où vient ton problème, Asher ? Tu restes le laquais de cette famille royale disparue. Les Doranens ne sont pas nos amis – tu es le seul à ne pas le voir. Tu vis depuis si longtemps dans leur poche que tu en as oublié que tu es Olken. (Il recula.) À moins que... tu ne le sois pas. À moins que cette souillure de magie doranenne dans ton sang...

— *Ferme ta grande gueule, Fernel !* dit-il le regard troublé par la rage. Avant que je...

— Avant que quoi ? demanda Fernel méprisant. Avant que tu me tues avec tes pouvoirs doranens ? Cela ne te rendrait guère meilleur que Morg. (Il éclata d'un rire mauvais.) Tu devrais descendre de ta tour dorée, Asher. Tu serais surpris de voir combien de personnes partagent mon opinion à propos des Doranens.

Plus écœuré que surpris, si tu veux mon avis.

— Pauvre imbécile. T'es prêt à causer des problèmes comme on n'en a plus vus depuis des siècles. Et quant à ce Récif, je te le répète une dernière fois. Ces mages vont pas le briser. Tout ce qu'ils feront, c'est vous faire tuer.

Fernel recula, le visage tordu par le mépris.

— Je ne peux pas te forcer à nous aider. Mais ton refus aura des conséquences, Asher. Pour toi et pour ta famille.

Asher lui rendit son regard glacial.

— Tu menaces ma femme et mes enfants ?

— J'énonce un fait, riposta Fernel le regard jubilant. Et en voici un autre, que tu pourras méditer. Ce rituel va fonctionner. Il purgera le Récif des Dents du Dragon des derniers vestiges de magie noire. Il fera retomber les tourbillons et les trombes, et ouvrira la voie au départ des Doranens. Et pour la première fois depuis que Barl et ses voleurs auront franchi les montagnes, Lur appartiendra de nouveau aux Olkens.

Il secoua la tête, incrédule.

— T'es fou, Fernel.

— Un dernier avertissement, Asher, si tu refuses de nous aider, ajouta Pintte sans réagir. Si tu cherches à entraver nos efforts, tu seras banni à vie de Ventlevant.

— Mon frère a déjà essayé. Ça a pas marché. Mais t'inquiète pas, Fernel, dit-il avec un sourire sauvage. Si tu veux te tuer, te gêne pas pour moi. Je verserai pas une larme.

Avec un sifflement cruel, Fernel lui tourna le dos et retourna sur le quai, où se trouvent le maire de Ventlevant et les Doranens. Tandis que le vent se levait, les tambours et flûtes de Ventlevant entonnèrent un nouvel air entraînant. Avec une appréhension soudaine, Asher se rappela le Festival de la Moisson Maritime où Gar et lui avaient failli se noyer. Vit des dizaines de morts, et Ventlevant en ruine.

J'aurais jamais dû laisser Dath et les petits m'accompagner. J'aurais dû tenir tête et les faire rester à la maison.

Mais ça servait plus à rien de se lamenter. Fernel Pintte, Rodyn Garrick et les autres idiots allaient jouer avec le feu. Et quand ils se brûleraient... quand Morg, pourtant mort et disparu, les brûlerait...

Naufrage. Moi aussi, j'aurais dû rester à la maison.

Rafel se demanda un instant s'il ne devait pas risquer la colère de P'pa et s'interposer entre Fernel Pintte et lui avant qu'ils en viennent aux mains. Des fragments de leur dispute lui parvenaient par le vent vif, des mots comme *abrutis*, *dangereux* ou *arrogant*. Des mots de bagarre. Des doigts tendus. Les bras s'agitaient beaucoup. Encore quelques minutes, et sûr qu'ils se rouleraient par terre comme des chats sauvages.

Mais P'pa me remerciera pas d'avoir fourré mon nez là. P'pa s'intéresse pas à ce que j'ai à dire. J'ai perdu mon temps à venir ici. J'aurais dû rester à Dorana pour aider Jars à faire sa bière.

L'agacement montant, il regarda autour de lui. Derrière, Maman avait été rejointe par Deenie, qui n'avait fait que soupirer et geindre depuis leur arrivée. Arlin Garrick, son père et les autres mages doranens, regardaient le Récif avec quelques chuchotements. Ils préparaient la façon dont ils le briseraient, une fois pour toutes. Le maire de Ventlevant et ses partisans leur tournaient autour comme des moutons, jetant des regards inquiets d'abord aux Doranens, puis à P'pa et Fernel Pintte qui continuaient de se disputer. Les autres Olkens sur le quai, les pêcheurs, ignoraient tout sauf leur tâche qui consistait à préparer leur embarcation pour braver le Récif.

Le reste de la flotte de pêche de Ventlevant était ancré à l'écart des rituels qui allaient suivre. Rafel fronça les sourcils. C'était bizarre. La famille était venue sur la côte deux ou trois fois depuis sa naissance. Il était même sorti sur un bateau de pêche, une fois, avec certains des cousins qu'il considérait presque comme des étrangers. Ça ne lui avait pas beaucoup plu. Il avait du mal à imaginer P'pa vivre cette vie faite de poisson, puanteur, tripes, travail, écailles, ampoules, cals et sel. P'pa parlait toujours de revenir s'installer ici, de quitter la ville pour vivre à côté de l'océan.

Il peut si ça l'amuse. M'man aussi, et Deenie. Mais pas moi. C'est son rêve, pas le mien. J'ai mes propres rêves, et quoi qu'il en dise, je les réaliserai. Quoi qu'il dise, je deviendrai un grand mage.

— Rafe...

M'man. Il fourra les mains dans ses poches et continua de regarder la flotte immobile. Il ne voulait pas l'entendre défendre P'pa, une fois de plus. Prendre son parti, une fois de plus.

Une fois, rien qu'une, j'aimerais que ce soit mon parti qu'elle choisisse.

— Je pourrais le faire, tu sais, dit-il en laissant son regard flotter jusqu'au Récif. (S'il plissait les yeux, il distinguait les trombes qui dansaient derrière lui.) Je ne vous ferais pas honte devant Rodyn Garrick et ses amis.

— Nous faire honte ? Rafe... (M'man le prit par le bras et le retourna face à elle. Elle avait les yeux écarquillés.) Ça n'a rien à voir avec Rodyn Garrick ou un Doranen, ni avec une quelconque peur que tu nous déçoives. La question est de savoir quelle est la bonne chose à faire.

— Ce que P'pa considère comme la bonne chose à faire. Mais, M'man...

Elle serra les doigts autour de sa manche.

— Non, Rafe. Ne recommence pas. Tu devrais le savoir. Il n'y a aucun mage dans tout ce royaume, olken ou doranen, qui comprend mieux que ton père qu'il y a des choses à ne pas toucher. Comment peux-tu faire comme si tu l'ignoris ? Tu es son fils. On t'a raconté des choses que personne d'autre ne sait.

— Même si c'est vrai, dit-il. Je ne...

— *Si c'est vrai ?* répéta M'man. (La surprise fut dissipée par la colère.) Tu prends des airs de grand mage devant moi et tu voudrais en douter ? Tu ne sens pas ce qui se trouve là-bas ? Ce que ton père et Deenie sentent ?

Si, bien sûr. Le mélange de magies dans le Récif des Dents du Dragon était *mauvais*. Il avait un goût de moisi dans son esprit, comme une viande infestée de vers. Et pire que ça, c'était fort. En vingt ans, toute sa vie, elle n'avait pas faibli d'un souffle. Aucun doute, la tâche de briser cet obstacle serait dangereuse.

Mais je m'en fiche. Je pourrais y arriver. Je sais que je pourrais. J'en ai le pouvoir.

Il tira son bras des mains de sa mère.

— Je pense pas que ce soit une question de risque. C'est à cause de P'pa. Il veut pas que j'aide Garrick et les autres parce qu'il veut pas avoir tort à propos du Récif.

M'man hoqueta.

— *Rafel...* Tu es aveugle, ou quoi ? Ton père se moque d'avoir tort, il s'inquiète que des gens meurent sans raison ! Il est venu ici, malgré toute l'opposition, pour essayer de sauver Fernel Pintte et les Doranens de leur arrogance, qui nous met tous en danger !

— Vous n'arrêtez pas de répéter ça, tous les deux, mais...

— Parce que nous connaissons un peu cette histoire, Rafel. Nous avons quelques années de plus que toi. Je connais ton père, mieux que quiconque sur cette terre. S'il n'arrête pas ces imbéciles, il s'en voudra. Ce sera de leur faute, pas de la sienne, mais il s'en voudra quand même. Et si... non, *quand* les choses échapperont à leur contrôle devant ce Récif, Rafel, veux-tu savoir ce qu'il fera, à ce moment-là ? Il risquera sa vie pour eux, alors qu'ils se moquent de lui et le traitent de lâche dans son dos. De lâche ! Alors qu'il a sauvé toutes les vies de ce royaume. Alors qu'il était prêt à mourir pour cela. Alors qu'ils réclamaient sa tête, alors que... et maintenant, toi, son fils, tu...

Le chagrin enragé de sa mère moucha la colère de Rafel.

— Pardon. Je ne voulais pas... M'man, *pardon...* (Il la serra contre lui, sentit le passé la faire frissonner, honteux et mouché.) M'man, s'il te plaît, ne t'énerve pas. C'était il y a vingt ans. Ne...

— C'était hier, dit-elle en s'arrachant à son étreinte. Pour lui comme pour moi. Tu ne sais rien, Rafe. Malgré toutes les histoires que Darran t'a racontées, crois-moi, tu ne sais rien. Ce que ça lui a coûté. Ce que ça continue de lui coûter. Ce que ton père a dû faire depuis...

— M'man ? demanda-t-il en la regardant. (Elle paraissait si petite, à présent. Ç'avait été la plus grande femme au monde.) Qu'y a-t-il. Il s'est passé quelque chose que...

— Non. Il ne s'est rien passé. (Elle pleurait.) Ne fais pas attention, Rafe. Je suis fatiguée, c'est tout.

C'était un mensonge. Ses parents continuaient de lui cacher la vérité. Un de ces jours, bientôt, il faudrait qu'ils arrêtent de le traiter comme un enfant. Ils seraient bien obligés.

Des pas derrière lui. Lents. Presque hésitants. P'pa. Puis une main se posa tendrement sur son épaule.

— Rafe. Rafe. Tu crois que je ne sais pas à quel point tu veux faire partie de ce rituel ? demanda P'pa. Si, je sais. Et je sais aussi que pour l'instant, tu ne m'aimes pas beaucoup. Mais je peux pas me laisser influencer par ça. Je préfère que tu sois vivant pour m'en vouloir, que m'aimer mort.

Son père essayait de l'amadouer. Il ne voulait pas se laisser faire. Il se dégagea d'un haussement d'épaules, s'écarta et se retourna.

— Je suis pas certain que je mourrais.

— Je suis pas certain que tu mourrais pas, rétorqua P'pa. (Comme M'man, ses yeux étaient pleins de souffrance.) Tu crois que je suis prêt à te risquer pour un peut-être ?

— Ce que je pense, dit-il derrière ses dents serrées, c'est que tu dois me laisser choisir par moi-même.

P'pa secoua la tête.

— Pas cette fois, petit.

Petit.

— Je suis plus un petit, P'pa, bon sang ! Je suis...

— Je sais ce que t'es, Rafe, dit P'pa d'une voix étranglée. T'es le cœur qui bat dans ma poitrine. Tu vas me regarder dans les yeux et me demander de l'arracher ? De mes propres mains ? Me demander de le jeter par terre aux pieds de ta mère et de dire *Tiens, femme. Voilà comme j'aime mon fils ?* Hein ? C'est ça que tu veux que je fasse, Rafe ?

Qu'est-ce qu'il pouvait répondre à ça ? Il avait rien à dire. P'pa tapait sous la ceinture, comme un ivrogne, et il pouvait rien répondre.

Puis un mouvement derrière eux détourna leur attention. Des voix fortes, des bottes qui marchaient sur la pierre du quai. P'pa et lui se retournèrent. Fernel Pintte, le seigneur Garrick et son étron de fils, ainsi que les autres mages doranens, descendaient le quai vers les vieux bateaux de pêche choisis pour les emmener au Récif.

Pintte et le seigneur Garrick ne marquèrent pas de pause, ne tournèrent pas la tête, mais Arlin ralentit le plus possible et sourit de toutes ses dents. Il puait l'insolence et le mépris.

— Maître Asher. Rafel.

— Arlin, salua P'pa. Que la bénédiction de Barl t'accompagne.

Arlin éclata de rire.

— Comme si nous en avons besoin.

— Il vous faut quelque chose, répondit P'pa. Du genre d'un miracle.

— Arlin ! aboya Rodyn Garrick par-dessus son épaule.

Son fils se pressa de le rattraper.

Sarle Baden, Ennet Vail et Ain Freidin ne ralentirent pas, ne dirent rien. Ils essayaient de faire comme si P'pa n'était pas là. C'était blessant. P'pa le sentait-il ?

Même si c'était le cas, il ne le montrerait pas. C'est mon père, mais dans ces moments-là... je le connais pas.

— Asher, dit M'man en les rejoignant avec Deenie. Rien ne nous oblige à rester ici. Nous pouvons retourner à l'auberge. Nous pouvons faire nos malles et rentrer.

P'pa secoua la tête.

— Je peux pas, Dath. (Il fit un pas dans la direction des mages doranens et de Pintte.) Dath, je...

M'man l'attrapa par sa manche à rayures vert et bronze.

— Non, Asher. C'est trop tard. Ils ne te laisseront plus les accompagner. Pas même si tu les suppliais. Ils te laisseraient t'humilier pour mieux te rire au nez.

Le regard que son père adressa à sa mère faillit briser le cœur de Rafel.

— J'aurais dû trouver un moyen de les arrêter, Dath.

Dathné prit son mari par les épaules.

— Ne fais pas ça, dit-elle d'un ton catégorique. Ils ont choisi eux-mêmes de persévérer. Le Mage Innocent les a mis en garde, et ils ont refusé d'écouter. Personne ne peut te le reprocher.

Tandis que P'pa regardait sa femme comme un homme désespéré, Deenie gémit et appuya le poing contre sa poitrine. Des larmes lui emplirent les yeux. Quelle fontaine !

— Je ne me sens pas bien, P'pa. Fais-les changer d'avis.

Asher lâcha Dathné et regarda le bateau de pêche. Son équipage était embarqué, et ses passagers les suivaient.

— Je peux pas, ma souris. Ta mère a raison. C'est trop tard. Dath... ramène-la au *Dauphin*.

Le visage de Dathné était pincé. Le soleil scintillait sur les fils d'argent de ses cheveux.

— Et toi ? Asher...

— Ne commence pas, Dath. Emmène Deenie loin d'ici, c'est tout.

— Viens, Deenie, dit Dathné d'une voix dure mais avec un visage inquiet. Toi aussi, Rafe.

Il alla pour protester, tout en sachant que ça ne servirait à rien. Mais Asher parla le premier.

— Non. Je veux que Rafe reste avec moi.

Sonnée, Dathné le regarda.

— Quoi ? Asher, non. Rafe ne peut...

— Il a raison, Dath. C'est plus un petit, dit P'pa sombrement. Et quand ça ira mal, j'aurai besoin de lui. J'y arriverai pas tout seul.

— Il faudra bien, dit M'man d'un air terrible. Il n'est pas prêt. Il n'est pas *formé*. Il...

— J'étais pas formé non plus, dit P'pa avec un regard tout aussi intimidant. On m'a poussé dans le grand bain. C'est même toi qui m'as poussé, je crois bien.

— *Asher...*

— Il a la magie en lui, Dath, gronda P'pa. (Deenie frissonna. P'pa ne grondait *jamais* après M'man.) Elle est en lui comme en moi. Et j'ai besoin de lui. Il s'en tirera.

— Maman... (Rafel tendit la main vers elle.) Ne t'inquiète pas. Je peux...

Mais elle repoussa sa main.

— Tu n'es qu'un garçon, tu ne sais rien ! Asher, il ne peut pas ! Les deux époux se faisaient face. Il se passait quelque chose, ils se disputaient sans parler. Rafel regarda Deenie, qui secoua la tête. Elle ne comprenait pas non plus.

— Dathné, je vais arranger ça, dit P'pa d'une voix à nouveau douce. Pardon. Il aura ce qu'il lui faut. Il ne risquera rien. Je te promets.

— Et les Doranens ? demanda M'man les yeux pleins de larmes.

P'pa soupira et fit la grimace.

— Eh ben on dira que j'avais tort. Rafe pourra pas rester un secret toute sa vie.

Et M'man céda. Tout simplement. Elle céda, le cœur brisé.

— D'accord.

— Ma souris, dit Asher. Attends-nous. Rafe et moi, on revient vite vous voir.

Deenie se jeta au cou de son père, et P'pa se cramponna à elle comme s'ils se noyaient tous les deux, puis la lâcha.

— Sois prudent, Rafe, murmura Deenie en lui posant une main sur la poitrine. Veille sur Papa.

Il essaya de sourire devant sa pleurnicheuse de sale gosse de petite sœur.

— Promis. Maman...

— Vous..., dit-elle avec un regard noir. Tous les deux...

Les larmes coulaient librement sur les joues de Dathné. Elle s'approcha, lui tira la tête vers le bas pour l'embrasser sur le front. Embrassa Asher sur la bouche, avec force. Puis elle saisit

la main de Deenie et elles s'éloignèrent, passèrent devant le maire de Ventlevant et ses lèche-bottes, et seule Deenie se retourna pour les regarder.

Rafel leva la main. Agita les doigts vers elle, une seule fois, puis fronça les sourcils. Quelque chose le titillait. *Dathné, je vais arranger ça.*

— P'pa, de quoi tu parlais ? Arranger quoi ? M'arranger, *moi* ?

Le bateau de pêche, avec ses voiles jaunes claquant gaiement au vent et sa large coque bleu clair fendait les vagues, s'éloigna du quai. P'pa l'ignora et regarda le Récif.

— C'était une façon de parler. Il te faudra un coup de main pour ça. T'inquiète pas, Rafe. Je m'occupe de toi.

— Je m'inquiète pas, dit-il. Mais... (Il secoua la tête, perplexe.) Je comprends pas, P'pa. Tu veux pas aider Garrick et les autres à briser le Récif, et tu veux pas me laisser les aider, mais tu es prêt à risquer ta vie, et la mienne, pour les sauver quand il y aura du vilain. Comment peux-tu expliquer ça ?

— Je sais pas, dit P'pa en haussant les épaules. Mais ça me paraît normal.

— *P'pa...*

— Rafe, c'est comme ça. (Asher se tourna, et le secoua doucement par l'épaule.) D'une manière ou d'une autre, ça se serait terminé dans le sang, petit. Mais si on le fait à ma manière, ça veut dire que quand tout ça sera fini, les gens sauront que t'avais rien à voir avec le sang. Ils sauront que tout ce que t'as fait, c'est sauver des vies. Et ça, c'est tout ce qui compte.

Quelque chose dans la voix de P'pa, dans son regard, lui fit battre le cœur.

— D'accord.

— Rafel... (P'pa s'éclaircit la voix.) Tu sais que je t'aime, hein ? Tu sais que je traverserais le feu pour toi ?

Ils avaient eu beaucoup de disputes ces derniers temps. Aboyé, grogné, montré les crocs. Beaucoup de leçons, sur Charis. De disputes sur la magie. Ces derniers temps, on aurait dit qu'ils ne savaient pas se parler gentiment.

— Oui, répondit-il quand il fut certain de pouvoir parler. Bien sûr que je sais. Et c'est pareil pour moi, P'pa. N'importe quand. Tout le temps.

Au-dessus d'eux, les mouettes criaient et tournaient, leur voix rauque étouffant la musique joyeuse qui parvenait depuis la rive. De petites vagues léchaient le quai. La magie pourrie du Récif rampait dans son sang.

— Bon. Et maintenant ?

— Et maintenant, petit ? On attend. (Asher paraissait en colère... et résigné.) Et on croise tout ce qu'on peut, aussi. Parce qu'il y a toi, et moi, et personne d'autre.

— Arlin. Pour l'amour de Barl, faut-il vraiment que tu me fasses honte ?

Le ventre encore retourné alors qu'il venait de le vider, Arlin s'essuya la bouche sur sa manche de soie souillée.

— Pardon, monsieur. Mais je n'y peux rien, je...

— Tais-toi, ordonna son père. Et contrôle-toi. Tu peux commencer par lâcher ce bastingage. Le temps est clément, mais tu te comportes comme si nous traversions une tempête.

— Oui, monsieur.

Il força ses doigts à s'ouvrir, son corps à rester droit, alors que les crampes dans son ventre réclamaient qu'il se plie en deux et déverse le contenu de son estomac sur le pont poissonneux et couvert d'écailles.

Avec un regard de dégoût pour son fils, son père s'écarta pour rejoindre Sarle Baden, Ennet Vail et Ain – dame Freidin – à la proue courtaude du bateau. Par les seins de Barl, toute l'embarcation puait les tripes pourries. Pourquoi n'aurait-il pas vomi, avec cette puanteur qui lui souillait les narines et la gorge à chaque inspiration ? Et le climat était peut-être au beau, mais les vagues sous la coque étaient rythmiques et incessantes, et le bateau tanguait... tanguait...

Avec un gémissement d'angoisse, il se pencha de nouveau pardessus le bastingage, et son corps tenta de se retourner comme un gant, les yeux si tendus qu'il crut les sentir éclater.

— Vous inquiétez pas, dit un pêcheur proche tout en enroulant une corde goudronnée. Tout le monde peut pas avoir le pied marin, jeune seigneur.

Arlin se redressa et le foudroya du regard.

— Je ne vous ai rien demandé. Faites votre travail et occupez-vous de vos affaires.

L'Olken cligna des yeux, le visage perdant toute expression.

— Ah d'accord. Entendu. Désolé de vous avoir interrompu, monsieur.

Pauvre ignorant. Le problème des Olkens, c'est qu'ils n'avaient plus aucun respect, depuis qu'ils se considéraient comme des *égaux*. Son père avait raison sur un point, au moins : la stupidité de Durm avait détruit davantage que le Mur. Elle avait détruit un mode de vie. Détruit des siècles d'obéissance, d'acceptation de la supériorité intrinsèque des Doranens – malgré les pathétiques prétentions magiques des Olkens.

Lur est en ruine, à présent. Que les Olkens le gardent. Quelque part, au-delà de ces rives, s'ouvre une terre digne des Doranens. Pas notre patrie ancestrale, Père se trompe sur ce point. Notre antique foyer est certainement perdu. Mais nous trouverons forcément un autre endroit. Et une fois ce maudit Récif brisé, nous quitterons ces dévastations infestées d'Olkens.

Les crampes dans son ventre étaient enfin soulagées. Il tourna son visage vers le vent chargé de sel, prit une grande inspiration et attendit, mais son estomac resta sage. Avec un

peu de chance, le pire était enfin derrière lui. Il alla maladroitement rejoindre son père, plongé dans une conversation sérieuse et discrète avec ses compagnons. Ces trois mages étaient des amis proches et partageaient l'idée que Lur n'avait plus rien à offrir aux Doranens. Le maire olken se tenait avec eux, stupidement convaincu qu'il avait un rôle à jouer dans les événements du matin. Bien sûr que non. Pour tout le bien que ferait sa magie olkenne, il pourrait aussi bien cracher sur le Récif des Dents du Dragon.

Mais nous le tolérons pour son utilité. Son antipathie ignorante envers les Doranens joue en faveur des plans de Père.

Son père lui adressa un sourire froid quand il atteignit la proue.

— Bien. Nous y sommes presque, Arlin. As-tu bien compris comment va se dérouler ce rituel ?

— Oui, monsieur, répondit-il avec un hochement de tête. Seigneurs, ma dame, salua-t-il les autres. Maître maire. Pardonnez-moi. Sans doute quelque impureté dans ce que je mangeai pour le petit déjeuner.

Baden et Veil répondirent par des murmures indifférents, ils lui accordaient rarement leur attention. Un regard offusqué de Pintte. Et dame Freidin – Ain – hocha la tête sans sourire. Elle ne lui souriait jamais. Depuis huit ans qu'elle le formait en secret, qu'elle lui apprenait tout ce qu'elle savait, l'aidait à découvrir toute l'étendue de son talent – et la meilleure façon de le cacher – elle n'avait jamais souri. Bien sûr, il s'était remis de l'amourette infantile qu'il avait eue pour elle. Mais tout de même. Un sourire. Était-ce trop demander ?

Arlin se protégea les yeux et regarda l'écume de l'océan qui se brisait contre le Récif. Ils n'étaient plus très loin. Le vent s'était levé, et le bateau de pêche avançait rapidement. Derrière le Récif, les trombes d'eau dansaient, capricieuses et mortelles, et les tourbillons bâillaient avec de grandes gueules profondes. Leur rugissement était une mise en garde basse et prédatrice.

Il sentit ses tripes se contracter à nouveau, et repoussa sa peur sans pitié. *Je suis prêt. Je suis un grand mage.* Et il avait si hâte de le prouver... Cela faisait assez longtemps qu'il attendait dans l'ombre.

Fernel Pintte s'éclaircit la voix.

— Comme vous le savez, messieurs, madame, les Olkens ont une affinité particulière avec tout ce qui concerne la nature, annonça-t-il. Depuis mon arrivée à Ventlevant, je concentre mes pensées et mes sens sur le Récif des Dents du Dragon. Je suis tout à fait certain que nous avons choisi sa partie la plus vulnérable. Et tandis que vous affronterez les poisons laissés par Barl et Morg, je vous enverrai mes forces en prière, afin que nous prévalions.

En privé, Père traitait le maire de Dorana de merle strident. Mais cette fois, il sourit, avec toute l'amabilité possible et s'inclina devant Pintte.

— Votre aide sera des mieux venues, maître maire. La tâche qui nous attend est immense. Pintte étrécit les yeux.

— Mais nous sommes à même de l'accomplir, n'est-ce pas ?

— Oh oui, assura Père avec une infime tension dans la voix. (Un Olken qui mettait sa magie en doute ? C'était une insulte plus cuisante qu'une lame acérée.) Je vous assure, maître maire, que notre but est tout à fait à notre portée. Nous ne cherchons pas la destruction de toute la magie qui imprègne encore le Récif. Juste une petite portion de cette barrière.

— Exactement, dit Pintte. C'est tout ce que l'on vous demande.

Père ourla de nouveau les lèvres, mais ses yeux étaient des éclats de glace bleue.

— Je vous suggère de trouver un endroit à l'écart où vous retirer, monsieur, afin de pouvoir nous adresser vos forces sans être dérangé. Nous devons nous préparer pour le rituel.

À voir son expression, Pintte n'appréciait guère d'être congédié, mais il aurait fallu être stupide pour croire qu'il avait sa place avec les vrais mages. Il se retira, et Père fit signe à chacun d'approcher.

— Ne vous méprenez pas, dit-il avec un regard froid et concentré. Ce rituel nous mettra à l'épreuve comme jamais auparavant. Barl et Morg nous ont tendu un défi qui aurait sans doute coûté au roi Borne en personne, ou à Durm. Mais nous sommes à la hauteur. L'avenir de chaque Doranen piégé dans ce cloaque navrant dépend de nous, aussi devons-nous être à la hauteur. Suivez mes instructions. Imitiez-moi. Ne vous laissez pas emporter. Surtout toi, Arlin.

Arlin baissa le regard vers le pont. Aussi loin qu'il se rappelle, Père n'avait jamais manqué une occasion de le rabaisser en public, tout en vantant en privé les prouesses de son fils. Il savait pourquoi, bien sûr. Pour protéger leur secret.

Mais cela lui faisait tout de même mal.

— Oui, monsieur.

— Il est essentiel que nous conservions notre concentration, quoi qu'il se déroule autour de nous, poursuivit son père. À moins de presser nos volontés jointes contre le point faible du Récif, sans nous laisser égarer, nous ne percerons pas la barrière qui nous coupe de ce monde. Il faudra jusqu'à la dernière goutte de notre sueur et de notre pouvoir pour effondrer les tourbillons et les trombes sur cette portion du Récif. Mais une fois que cela sera accompli... (Le visage de son père s'illumina d'un rare sourire sincère.)... il sera simple de détruire le Récif lui-même, et d'ouvrir ainsi un accès à la haute mer. Et alors... alors...

Derrière eux, l'un des marins olkens cria.

— Au Récif ! Au Récif, capitaine !

Ils se portèrent tous au bastingage, et virent que le marin ne se trompait pas. Le Récif des Dents du Dragon se trouvait juste devant eux, couvert et couronné d'écume. Derrière, les agitations magiques. Sous leurs yeux, deux autres trombes d'eau prirent vie, comme des fouets depuis la surface agitée de l'océan. Dans le même temps, trois autres retombèrent, avec un grand choc humide sur l'eau de mer. Les tourbillons avides ne cessaient plus leur bourdonnement.

— Seigneur Garrick ! Un instant.

Père se tourna.

— Oui, Hayle ?

Le capitaine du bateau de pêche était un jeune homme, courtaud et musclé, à la peau cuite par le sel. Quelque chose en lui, sans qu'il sache quoi, évoquait à Arlin le père de Rafel. Un air, une attitude, une indifférence qui hérissait le poil. L'arrogance olkenne était difficile à supporter.

— Vous pourrez faire ce qui vous amène d'ici ? demanda le capitaine devant eux les poings sur les hanches et les pieds écartés. C'est qu'on est à la fin des eaux calmes, dame. Après, les tourbillons et les trombes d'eau agitent la soupe. Et j'ai guère envie de voir mon bateau réduit en allumettes.

Père regarda le Récif, les sourcils froncés. Étaient-ils trop loin pour leur rituel ? La magie doranenne était forte, mais l'était-elle assez pour porter de si loin ?

— Si vous ne pouvez pas faire mieux, commenta père avec réticence, ainsi soit-il. Nous devons simplement compenser nous-mêmes votre incompétence, j'imagine.

Le capitaine olken fronça les sourcils et étrécit les yeux.

— Vous pensez mettre combien de temps ?

— Combien de temps ? (Père écarta les mains.) Le temps nécessaire. Hayle, nous comptons libérer Lur des derniers liens posés par Morg le maléfique. Voulez-vous dire que vous avez autre chose à faire de plus important ?

— Bon, alors on jette l'ancre, dit l'Olken soudain rouge. Et on attend.

Père tourna le dos à cet idiot. Puis il leva la main et appela son fils.

Tandis que le capitaine se retirait et aboyait quelques ordres à l'équipage, Arlin approcha.

— Père ?

— Il est temps de nous préparer. Nous sommes assez proches. Ouvre-toi, et dis-moi ce que tu ressens.

À part le mal de mer, voulez-vous dire ? Mais s'il avait verbalisé sa pensée, Père l'aurait renvoyé se tourner les pouces avec Pintte. *Vous avez besoin de moi, à présent. Je ne compte pas vous faire changer d'avis.* Aussi ferma-t-il les yeux, ignorant les cris et les pas des pêcheurs qui s'empressaient d'obéir à leur capitaine, repoussant la nausée encore présente dans son estomac vide, et se concentra-t-il sur le Récif. Il libéra ses sens si étroitement contrôlés et se tendit vers sa magie.

— *Faugh !* s'exclama-t-il, révolté, avant de regarder son père. C'est... mais... C'est ignoble. Je... je ne sens rien de la douceur de Barl. Aucun de ses sorts ne survit-il donc ?

Son père hocha la tête.

— Si, quelques-uns. (Même son attitude intimidante paraissait ébranlée. Autour d'eux, les autres mages paraissaient tout aussi décontenancés.) Mais à peine. La magie de Morg a eu vingt ans pour infecter cette région. Comme une peste, elle s'est répandue. Il aurait fallu l'éradiquer aussitôt.

— Je croyais qu'Asher avait essayé.

— Et il a échoué. Puis peu après cela Holze échoua à son tour, et Asher assura au Conseil de l'époque que cela ne pouvait être accompli, et ils le crurent sans poser de question. (Le visage de Père se tordit.) Parce qu'il était le Mage Innocent. Parce qu'il avait tué Morg. Parce que... parce que... (La rage l'étranglait.) Parce qu'il y a vingt ans, nous avons laissé la culpabilité écloper notre raison, et sommes devenus des servants.

— Vous n'aviez rien dit ? demanda-t-il sans réfléchir.

Le regard que Père lui adressa était si cruel et si froid qu'il crut que le sang allait lui geler dans les veines. Il recula d'un pas, et bouscula Sarle Baden.

— Pardon, monsieur. Pardonnez-moi.

Il ne savait pas s'il parlait à Baden ou à son père.

Sarle l'excusa et s'écarta pour se ranger à la gauche de son père. Ain à sa droite, et Ennet Vail à côté de Sarle. Puis Père lui tourna le dos, et les autres l'imitèrent. Le message étant parfaitement clair, il regarda de nouveau le pont, rien qu'un instant, puis soupira jusqu'à se vider entièrement de ses émotions. Se vider autant qu'il le pouvait, avec tant de sentiments ravalés.

— Suivez-moi, invita son père d'une voix basse et lente. Le but de ce rituel est de déconstruire ce qui avait été construit. De détruire ce qui a été créé. De purifier ce qui a été empoisonné. Commençons par le Trisse-charme de Dissolution de Ramin. *Shin'tak tak'shin. Dodek'ma ma'dodek. Shin'dodek ta'ma. Adek. Adek...*

En récitant le sort et en traçant ses symboles dans l'air salé, Arlin oublia qu'il avait le mal

de mer... oublia sa frustration, oublia Ain... et aussi l'inutile maire olken derrière lui, l'équipage du bateau de pêche, et Asher prostré sur le quai du port. Oublia Rafel, qui tremblait au côté de son père. Seul comptait le Récif des Dents du Dragon. Seul comptait de ne pas décevoir son père.

Tout à fait ouvert aux immondices du Récif, il sentit la bile remonter dans sa gorge. Sentit son ventre meurtri frémir de plus belle. Entendit les faibles hoquets de dégoût des puissants amis de son père tandis qu'eux aussi abaissaient leurs défenses et acceptaient pleinement les magies amères qui imprégnaient le Récif.

Père, bien sûr, n'émit aucun bruit, à part les paroles urgentes du sort de dissolution de Ramin.

Et s'il peut le supporter, alors par les seins de Barl... moi aussi.

Le maire de Ventlevant et la plupart des notables étaient retournés sur la promenade déjà encombrée. Deux hommes étaient restés en arrière, portant de solides matraques de bois et une expression fermée. Sur l'ordre de ce maudit Fernel Pintte, supposa P'pa, pour les garder à l'œil. *Vilains curieux.*

Isolé au bout du long quai de pierre avec son père, l'œil cherchant le Récif perdu dans la distance, Rafel sourcilla quand le premier filament de magie doranenne propre lui fit vibrer le sang.

P'pa, qui arpentait le quai en long et en large, s'arrêta et leva le nez.

— Allez, c'est parti.

Le point bleu et jaune du bateau de pêche dansait sur l'eau lointaine. La magie doranenne s'anima de nouveau et se heurta aux immondices du Récif. Rafel sentit la bile lui brûler la gorge et la bouche. Il entendit son père grogner. Le vit se déplacer d'un demi-pas, comme pour retrouver son équilibre.

— Naufrage.

— Quoi, P'pa ? demanda Rafel alarmé. Que...

— Ça sert à rien, là, dit P'pa en regardant le Récif. On est beaucoup trop loin. D'ici, on est à peu près utile comme des seins sur un taureau.

Il s'était posé la question, mais puisque son père n'en parlait pas... et il en avait assez de sembler se plaindre. Il regarda les chiens de garde qu'on leur avait laissés.

— Peut-être, P'pa, mais on pourra pas s'approcher plus. Ces deux-là nous laisseront pas quitter...

— Ha, fit Asher. Comme s'ils avaient leur mot à dire. (Il se tourna, et passa un regard impatient sur la ligne proche de bateaux ancrés là, esquifs, smacks et autres.) Rien de trop chic, juste un machin qui coulera pas quand ça gigotera un peu...

Sonné, il regarda de nouveau les gardes. Devenus méfiants, ils avaient posé la main sur leur matraque.

— P'pa... attends... tu veux qu'on vole un bateau ?

— Qu'on *remprunte*.

Voler... emprunter... il doutait que les chiens de garde du maire voient la différence.

— P'pa...

Asher le regarda d'un œil dur.

— Rafe, on n'a pas le choix.

Une nouvelle montée de magie souillée les traversa. Plus forte cette fois, avec un soupçon

de menace. Il vit son propre malaise reflété sur le visage soudain accablé de son père.

— Tu as raison, dit-il en tamponnant la sueur froide à son front. Mais comment...

— Je m'occupe d'eux, dit P'pa. Rafe...

Et là, entre deux battements de cœur, il vit P'pa changer d'avis. Vit une peur soudaine étouffer le malaise. Vit sa détermination chanceler.

Il s'approcha d'un pas.

— Pas question, P'pa. Je viens aussi.

— Non, répondit Asher en secouant la tête. Ta mère a raison, je peux pas te mettre en danger, petit. T'es pas prêt. Pas pour ça.

— Et toi, tu l'es ? demanda-t-il en approchant encore. Personne est prêt, P'pa !

— Non, insista Asher. Je veux pas te pousser dans le grand bain, Rafe.

— Tu me pousses pas, c'est moi qui saute ! rétorqua-t-il. Et les yeux grands ouverts. Comme t'as dit, P'pa, je suis plus si petit. C'est moi qui décide, et tu as besoin de moi alors... alors arrête de parler pour rien, tu veux ? Il faut qu'on rejoigne le Récif avant qu'il soit trop tard.

P'pa le regarda, furieusement surpris. Lui aussi avait de l'argent dans les cheveux, comme sa mère. De l'argent dans le duvet qui lui couvrait les joues et le menton. Des rides autour de la bouche et des yeux. Plus vieux, plus fin, plus fatigué qu'il le montrait...

Puis il secoua la tête.

— Dame de naufrage, Rafe, ce que tu peux avoir comme audace. Je me demande de qui tu tiens ça, hein...

Rafel sourit, le cœur battant.

— Je sais pas, P'pa. Laisse-moi un instant, je vais trouver...

— Très drôle, gronda P'pa. Mais t'es pas trop grand pour un taquet.

— Tu me le donneras plus tard, suggéra-t-il. Pour le moment, faut qu'on avance.

Comme pour appuyer son propos, les eaux du port léchèrent le quai de pierre, plus haut et plus fort qu'auparavant. La flotte de pêche à l'ancre, agitée, tira sur ses amarres. Et le vent salé de la mer frissonna, apportant la puanteur de Morg.

P'pa le saisit par l'épaule, presque désespéré.

— Tu sais que c'est pas un jeu, hein Rafe ? Tu sais qu'on pourrait mourir ?

Il avait une repartie maligne sur le bout de la langue, des mots pleins de bravoure. Et s'il avait été face à Jars, il les aurait prononcés. Mais pas avec P'pa. Il hocha la tête.

— Je sais. Et je vais tâcher d'éviter. Je ferai de mon mieux pour que ça t'arrive pas non plus. Mais P'pa... il y a une raison pour qu'on soit comme on est. Et si on refuse ça, eh ben, je me dis qu'on s'aimera pas beaucoup.

Silence, tandis que P'pa le regardait. Puis il sourit, les yeux pleins d'ombre.

— Je crois que t'as raison, petit. (Il le lâcha, et indiqua une grappe de bateaux ancrés près du quai.) Cet esquif-là, ce sera bien. Va le détacher pendant que je m'occupe des deux andouilles.

Les idiots lancèrent une mise en garde, matraque tirée, quand il descendit les marches glissantes et sauta dans le petit esquif usé que P'pa avait choisi. Sa peinture vert sombre était passée et cloquée, sa voile unique en toile brute était copieusement rapiécée. Tandis qu'il dénouait son amarre huilée, il regarda P'pa figer les deux chiens de garde d'un seul mot.

— Reste pas planté là, petit, dit P'pa en le rejoignant. Sors les rames.

— Et les gardes de Pintte ? demanda-t-il en plaçant les rames dans leurs logements.

P'pa grimpa dans la petite embarcation.

— Je vais les lâcher dans un instant. Allez, du nerf. Rame pour nous éloigner du quai.

À peine vexé, il se posa sur le banc de nage en bois échardeux, prit les rames et commença à tirer. P'pa était debout près du mât et regardait vers le Récif distant.

— Encore un peu, Rafe. Allez, encore. T'as rien dans les bras ou quoi ?

Alors il rama encore un peu, les écartant de la flotte ancrée pour les porter en mer, sentant la magie doranenne se tordre et ses muscles s'étirer en grinçant. Le quai et les gardes figés s'éloignèrent. Encore. La sueur lui piquait les yeux. P'pa se retourna avec un hochement de tête et tendit le doigt.

— *Vardo.*

— C'est bien pratique, ça, P'pa, dit-il en voyant les gardes crier et sauter sur place. Quand tout ça sera fini, tu pourras me l'apprendre.

— On verra... C'est bon, Rafe, tu peux t'arrêter.

Ils amenèrent les rames, puis il se retourna sur le banc inconfortable. Ils étaient encore loin du bateau de pêche bleu et jaune, et du Récif.

— Et maintenant ?

P'pa le regarda.

— Maintenant, tu t'accroches.

— Comment ça je m'acc... *merde* !

Une vague s'était levée sous le bateau, fluide et puissante, et les portait vers les Doranens arrogants qui se croyaient assez forts pour briser l'emprise de Morg sur le Récif.

Cramponné au banc des deux mains, Rafel regarda son père, bouche bée.

— Oh non, mais ! P'pa, ça, il faudra que tu m'apprennes !

— Pour quoi faire ? demanda P'pa en haussant un sourcil. Vu ce que tu arrivais à faire dans ton bain ?

De nouveau stupéfait, il déglutit.

— T'étais au courant ?

— Bien sûr, tiens, dit P'pa pendant que la vague les portait rapidement sur les flots. Je serais un mage à la pisse si je sentais même pas ça sous mon propre toit.

— T'as... t'as jamais rien dit.

— Tous les gamins ont besoin d'avoir des secrets, dit P'pa avec un haussement d'épaules. Et puis, tu faisais de mal à personne. Tu te défoulais, c'est tout.

Partagé entre ses sentiments, il regarda le bateau de pêche, bien plus proche. Regarda les trombes d'eau furieuses de l'autre côté du Récif, engendrées par des magies capricieuses et cruelles. Crut entendre le rugissement des tourbillons. Essayait de ne pas s'imaginer ballotté et noyé dans leur tumulte.

— P'pa...

Asher grogna, concentré sur leur trajectoire.

— P'pa, je faisais pas que ça, dit-il rapidement avant de pouvoir changer d'avis ou de mourir sans avoir avoué ses fautes. Pendant des années, j'ai chapardé des sorts à Arlin, pour les essayer. Plein de sorts différents. Et je me suis jamais trompé.

L'esquif retomba sur les eaux agitées. Projeté au bas du banc par l'impact, Rafe regarda le visage choqué de son père.

— Je suis désolé. J'étais furieux. Tu voulais pas me... tu voulais pas m'apprendre... et... (Avec prudence, il se redressa.) Je suis désolé.

Asher passa une main dans ses cheveux trempés.

— Rafel...

— C'est pas tout, dit-il en se calant contre le flanc de l'esquif. J'ai fait pire.

P'pa se cramponna au mât et s'éclaircit la voix.

— Je t'écoute.

Rafel faillit manquer de courage. *Je n'aurais rien dû dire. Il va me détester.* Mais il était trop tard.

— Le coffre, dans ta bibliothèque, dit-il d'une voix rauque. J'ai... j'ai défait le verrou.

— Tu as défait le verrou ? demanda P'pa abasourdi. Mais quand ?

— Le jour où j'ai senti la terre devenir bizarre. À la mare. Tu te rappelles ?

— Quoi ? (P'pa avait l'air de vouloir s'asseoir.) Rafel, t'étais un gosse. T'avais dix ans. Comment tu as ouvert ce maudit verrou ?

— Je sais pas. Je l'ai fait comme ça. C'était... c'était pas compliqué.

P'pa se passa une main sur le visage.

— Naufrage... (Il inspira vivement entre ses dents.) Rafe, t'as pas chipé de sort dans le...

— Non, assura-t-il aussitôt. Non, je te promets que non.

— Tant mieux.

— Je regrette, répéta-t-il. Mais... au moins tu sais que je peux en faire. De la magie doranenne. Et avec le Récif... je te gênerai pas.

P'pa le regarda d'un air étrange. Pas en colère. Presque... presque coupable. Ça n'avait aucun sens. Puis il se détourna vers le bateau de pêche.

— On en reparlera, Rafe. Allez, debout, et fais-moi voir ce que tu sais faire avec une baignoire grande comme le port, hein ? Allez, vite, petit. On n'a pas longtemps.

C'était vrai. Quoi que Rodyn Garrick et ses mages aient fait, ça avait rendu le Récif agressif. La douleur éclata derrière ses yeux. Incertain, il se leva, chercha sa magie... et hésita.

— Aie confiance en toi, souffla P'pa. Autant que j'ai confiance en toi.

C'était tout ce dont il avait besoin.

Il expira, comme une prière, et réunit l'eau sauvage du port, qui n'avait jamais été domptée dans une baignoire. Puis, pour la première fois, sans se cacher, sans murmurer, il s'ouvrit au pouvoir en lui.

L'esquif emprunté grimpa sur sa poupe et courut.

— Bien, Rafe, bien, dit P'pa tandis que la vague les emmenait en avant, soumise à son esprit.

De plus en plus vite, Ventlevant disparut derrière eux, le Récif et le bateau de pêche approchèrent.

Leur tâche était sérieuse, terrible... et il avait envie de rire.

— Doucement, petit, dit P'pa après quelques minutes. Tu voudrais pas nous envoyer en plein dans les Dents. Repose-nous, tu veux ? J'aimerais sentir ce que ces imbéciles fabriquent.

À regret, il suivit le conseil de son père, laissa la vague qu'il avait conjurée disparaître presque entièrement. L'esquif s'arrêta, peut-être éloigné d'un kilomètre du bateau de pêche bleu et jaune. Assez loin pour qu'on ne le remarque pas trop vite, mais assez près pour voir son équipage sur le pont, et à la proue les têtes blondes des mages doranens.

Non loin du bateau de pêche s'étirait le Récif déchiré, avec son nuage de magie malsaine. De l'autre côté du Récif, six énormes trombes fouettaient la surface agitée de l'eau. Et sous leur hurlement aigu, les tourbillons grondaient. Rafel abrita ses yeux et crut en voir un,

creusant un trou dans l'océan.

— Maudits, dit P'pa crispé. C'est bien une idée crétine, ça, Garrick. Moi qui te croyais plus intelligent que ça.

Goûtant l'air comme son père, il poussa un soupir vif. Crétin, c'était le mot juste. Le père de ce maudit Arlin avait mené l'attaque contre la magie du Récif avec un sort de coercition doranen, connu pour écarter les choses. Ce qui était pratique quand on cherchait à déterrer un rocher ou à abattre un vieux mur de briques, mais ça n'était pas le cas ici. Pire, il sentait encore les vestiges du premier sort qu'ils avaient essayé, et les échos du sort de compulsion brouillaient le chant de coercition et...

— Tu sens ça, Rafe ? demanda P'pa en levant une main vers sa tête. Le Récif riposte.

— Oui, hoqueta-t-il. Barl ait pitié de nous, c'est Morg ?

Il avait la chair de poule tant le contact de cette magie était méprisable. Et la douleur le traversait, dans ses tempes et sa poitrine. Il en avait la nausée, et il cracha un mélange de salive et de bile jaune entre ses pieds. Asher se pencha en deux, les mains sur les genoux.

— Ce qu'il en reste. Rafe, te laisse pas aller. Laisse pas entrer ses saletés en toi. Je vais sans doute avoir besoin de toi rapidement.

— Pourquoi ? demanda-t-il en crachant de nouveau. Qu'est-ce que tu vas...

Mais Asher ne l'écoutait plus. À genoux, une main sur le flanc de l'esquif, il déversa son pouvoir vers le Récif, essayant de renforcer le peu qu'il restait de la douceur de Barl. Rafel avait peine à croire qu'il puisse déverser autant de pouvoir. En comparaison, les pouvoirs de Rafel n'étaient rien. P'pa était si fort que ça ? Il n'avait jamais laissé deviner sa puissance. En vingt ans, pas une seule fois.

Comment peut-il posséder cela mais pas en vouloir ? Il est fou.

Aussi étonnant que soit son père, ce qu'il donnait ne suffisait pas. La malveillance ignoble de Morg était trop vile, trop forte. Même la puissance de P'pa et des mages doranens dans le bateau de pêche ne pouvaient étouffer l'obscurité du Récif. Guidé par son seul instinct, il essaya d'apporter son propre pouvoir, mais par rapport à P'pa et aux Doranens, il n'était rien. C'était comme de pisser sur un incendie d'été dans un champ de blé.

Son père respirait si fort qu'il paraissait presque grogner. Le ventre toujours révolté, la bouche amère, Rafel se glissa jusqu'à la proue.

— P'pa ! P'pa !

Du sang coulait de sous les paupières closes de son père, et de ses narines sur ses lèvres crispées. Il avait les mains exsangues à force de serrer le bastingage, et tous les muscles de son corps frissonnaient.

Accroupi, il posa un bras sur les épaules frissonnantes de son père.

— P'pa, ça sert à rien. On pourra pas. Arrête avant de te tuer.

— Non, Rafe. (Asher ouvrit un œil. Il claquait des dents.) On peut. Mais faut que tu m'aides.

— Comment ? demanda-t-il en sentant sa voix se briser. Dis-moi quoi faire, et je le ferai.

Les doigts de P'pa s'accrochèrent dans sa chemise, et la tordirent. L'attirèrent à lui.

— Rafe... (Sa voix était un murmure étranglé.) Tu me fais confiance ?

Quoi ?

— Oui, P'pa ! Tu le sais bien !

P'pa hocha la tête, pris d'une grosse quinte de toux. Ses doigts tirèrent à nouveau sur la chemise.

— Rafe, pardon. On voulait pas que tu l'apprennes. Pas comme ça.

Il le dévisagea.

— Que j'apprenne quoi ? P'pa, de quoi tu...

Puis il eut le souffle coupé quand son père posa la main sur son visage. Un éclair de lumière, ardent. Une convulsion dans son sang. Une déferlante de pouvoir, incandescent, comme un lever de soleil dans son esprit. Il essaya de reculer, de protester, mais il ne pouvait pas bouger. Il ne pouvait pas parler. Son sang était en feu, son cœur pompait des flammes. Ses os s'embrasèrent... et il ne parvenait toujours pas à crier.

Avec un cri, P'pa retira sa main. Rafel se sentit tomber en arrière, sentit ses épaules percuter les clins mouillés de l'esquif. Sonné, il regarda le ciel bleu, les nuages qui y rampaient, prêts à masquer le soleil.

Puis il comprit : *je suis différent*.

Il ferma les yeux au ciel, tourna son regard vers l'intérieur – et découvrit un chaudron de pouvoir dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. C'était terrifiant. Merveilleux. Chaud, lumineux, affamé... c'était à lui.

D'abord arriva un plaisir surpris. Puis la rage. Son père se releva et le redressa, le visage sinistre derrière son masque de sang séché.

— Rafe ! tu me détesteras plus tard. Tu me détesteras autant que tu voudras, jusqu'à ce que je meure de vieillesse – mais d'abord, faut aider Garrick et les autres idiots avant qu'il soit trop tard !

Il se sentait tellement trahi, blessé, il aurait voulu vomir ou pleurer. Il se dégagea des mains de son père, attrapa le mât du navire pour s'équilibrer et ouvrit ses sens éveillés au monde. Il sentit l'afflux ardent de la malveillance brute de Morg, vit ses griffes plantées au cœur du Récif, vit avec ses nouveaux yeux la façon dont elles étranglaient les vestiges déchirés du miracle de Barl. Dont elles s'en nourrissaient, les déformaient, et les consumaient comme un parasite.

L'esprit chaviré, il parvint à rester debout dans le tangage et le roulis. Les eaux du port se réveillaient. Une présence terrible s'agitait. Une onde redoutable de nausée monta et le traversa.

— Merde ! Que... que...

— T'es avec moi, Rafe ? demanda P'pa, le souffle court. J'ai besoin de toi, petit. Parce que d'un instant à l'autre... d'un instant à l'autre...

À ce moment, il eut l'impression que le monde entier inhalait, que le temps convergeait, et qu'il était broyé. Il sentit la magie du Récif, la magie de Morg, se tordre et frissonner dans ses tripes nouées. Il sentit son sang s'embraser de plus belle, se glacer puis jaillir de ses yeux et de son nez. Il s'entendit crier. Entendit P'pa crier. Sentit le monde expirer et la magie déchirer l'eau entre le Récif et l'esquif. Leur bateau emprunté décolla et les projeta en l'air, puis s'abattit à nouveau sur la surface agitée.

Sa tête percuta un bois trempé de sel, ses genoux et ses coudes amortirent le reste de la chute. Projeté à côté de lui, son père grogna de douleur. Meurtri, il se redressa et regarda autour de lui. P'pa eut la même idée. Cramponnés à la rambarde de l'esquif tandis qu'il tourbillonnait, ils virent le bateau de pêche bleu et jaune s'éloigner hors de portée. Son équipage courait en tous sens pour répondre aux cris diffus du capitaine. Terrifiés dans la lumière du soleil qui filtrait des nuages, les Doranens se pressaient les uns contre les autres.

Un battement de cœur plus tard, il cria, parce qu'un tourbillon se formait juste devant ses yeux brûlés par le sel, dans l'étendue d'eau affolée qui les séparait du bateau de pêche. Dans le port de Ventlevant, où ils avaient toujours été à l'abri. Le courant d'abord faible forcissait peu

à peu, les eaux du port tournaient... tournaient... et sous ses yeux horrifiés, le bateau de pêche jaune et bleu dérivait vers son bord.

— Rafel ! cria P'pa en tendant la main vers lui d'un air désespéré. Il faut qu'on arrête ce machin. On peut pas avoir des tourbillons dans le port. Ce sera la fin de tout, petit.

— L'arrêter ? dit-il en appuyant la main contre son crâne, contre la pique de douleur qui lui vrillait le crâne. Comment ?

— Je sais pas, dit P'pa les dents serrées. Mais faut qu'on essaye.

La tête battante, il regarda son père, qui lui avait menti. Qui l'avait trahi.

— P'pa, on pourra pas...

Asher referma les doigts si fort sur son poignet qu'il eut peur que les os se brisent.

— Tu voulais savoir ce que ça faisait, d'affronter Morg ? Tu voulais savoir ce que je ressentais ce jour-là ? Bah voilà, Rafel. C'était comme maintenant. On se pisse dessus, on se chie dessus. Voilà pourquoi je voulais pas que tu mettes le doigt là-dedans.

Avec un cri strident, une trombe prit vie à un jet de pierre de leur proue. Un autre cri, et il y eut deux trombes – trois – quatre. L'esquif tangua et ballotta comme un bateau de papier sur un ruisseau tandis que l'écume les trempait jusqu'aux os.

Trop loin, trop près, le tourbillon s'élargit.

Rafel se passa la manche sur le visage. *On va mourir. Naufrage, on va se noyer, ou se faire avaler dans ce machin, ou déchirer par une trombe d'eau.* Il se tourna vers son père, sans savoir ce qu'il y trouverait. Vit la colère. Vit la révulsion. Vit la pitié. Vit la peur.

Puis il vit le visage du Mage Innocent.

Le pouvoir se déversa depuis les doigts tendus d'Asher en un torrent de lumière ardente. Elle toucha la trombe d'eau la plus proche, qui retomba en une vague molle. Toucha la suivante, la suivante encore, puis la dernière. Quand leur esquif arrêta sa danse folle, P'pa tomba en travers du banc de nage.

— P'pa ! cria Rafel en se tendant vers lui.

— Ça va, petit, grogna P'pa en se relevant.

Du sang frais lui barrait le visage, mêlé au sel de l'eau de mer. On aurait dit que quelqu'un avait cherché à l'écorcher vif. Heureusement que M'man était pas là pour voir ça. Elle l'aurait vraiment écorché vif. D'ailleurs, ce n'était pas exclu pour plus tard.

Si je le fais pas avant elle.

Ses pouvoirs éveillés se cabrèrent.

— Rafe, souffla P'pa. Tu sais, quand les mages doranens font un rituel, parfois ils ne prononcent pas tous le sort. Parfois, certains se laissent simplement utiliser. Tu sais ?

Il hocha la tête, distrait. Le tourbillon devait mesurer pas loin de huit mètres de diamètre, et rugissait encore plus fort. L'équipage du bateau de pêche avait beau lutter, il ne parvenait pas à retenir l'embarcation. Ils ne survivraient jamais à cette rencontre. Ils seraient taillés en pièces.

— Rafe ! insista P'pa. Écoute-moi.

Il le regarda de côté.

— Quoi ?

— Petit, j'ai besoin de t'utiliser. Il faudra plus de pouvoir que ce que j'ai pour arrêter ce maudit tourbillon.

— On peut le faire ensemble. Apprends-moi...

— Y a pas le temps. (Son visage poisseux de sang se tordit. P'pa lui posa la main sur la nuque.) Et j'ai pas le temps de faire ça doucement. Rafe, ça va faire mal. Tu me suis ?

Il regarda de nouveau le bateau de pêche. Les trombes d'eau les avaient rapprochés – du bateau, du Récif et du tourbillon. Tandis que l'équipage du bateau de pêche menait sa bataille désespérée, ce maudit Fernel Pintte se pencha par-dessus bord avec de grands gestes. Rodyn Garrick, trempé, ses longs cheveux blonds collés au crâne, se tenait à côté de ce maudit Arlin, grand, maigre et trempé comme une soupe, ses cheveux blonds courts comme c'était la mode chez les jeunes Doranens. Comme les autres mages, ils lançaient des sorts contre ce trou hurlant dans l'océan. Vu l'effet qu'ils avaient, ils auraient aussi bien pu lancer des fleurs. Ou des crottes.

P'pa resserra la main.

— Rafe, tu me suis ?

— Pose pas des questions stupides, P'pa, dit-il couvert d'une sueur froide. Fais-le, pendant

qu'on a encore le temps.

— D'accord. Ça pourrait être mieux que tu sois assis.

Alors il posa son fondement sur le fond rugueux de l'esquif, et laissa ses mains retomber sur ses genoux. Regarda le bateau de pêche qui dérivait, impuissant. Regarda Arlin, qui allait en cracher du sang quand il apprendrait qui avait aidé à le sauver.

Ha.

P'pa lui posa doucement la main sur la tête.

— Allez, c'est parti. Résiste pas. Tu te sentiras mal, mais tu mourras pas.

Au début, il ne sentit qu'une étrange chaleur, tandis que son père chuchotait et tendait la main vers le tourbillon qui continuait de s'étendre. Puis P'pa traça un symbole dans l'air salé et humide, qui s'embrasa avec une odeur forte et sauvage.

Le pouvoir monta. La magie s'anima. Rafel prit une profonde inspiration. P'pa murmura de nouveau et dessina un autre symbole, et Rafel ressentit une sorte d'effondrement, comme s'il était un ballon crevé, qui perdait lentement de l'air. Une autre profonde inspiration. Un autre symbole de feu. Puis il ressentit une douleur fulgurante derrière les yeux – et soudain il se vidait de sa magie. Et ça faisait mal... par les seins de Barl, ce que ça faisait mal...

Il était vaguement conscient de la lutte de P'pa contre le tourbillon. Il entendait vaguement des gémissements, et comprit qu'ils venaient de sa propre bouche. Le flot de pouvoir qui le quittait s'élargit... s'élargit encore... et soudain P'pa lui tirait sa magie en un torrent incandescent. Il étrangla un cri.

P'pa insultait le tourbillon, à présent, il insultait Morg, et même Barl. Rafel se joignit à ses jurons, tremblant de douleur. Puis P'pa se laissa tomber sur le fond de l'esquif, avalant de l'air à grandes goulées, et la terrible hémorragie magique s'interrompit.

— Ça marche pas, hoqueta P'pa. Tous les tourbillons s'alimentent les uns les autres, et se nourrissent sur ce maudit Récif. Je suis pas assez fort pour les briser.

Alors... C'était fini ? Ils avaient échoué ?

— Allez, petit, dit P'pa au milieu d'une quinte de toux. Debout. On a encore du pain sur la planche.

Il ne pouvait pas se lever. Il avait les os comme évidés, les muscles réduits en bouillie. Il sentait le fer et le sel de son sang sur ses lèvres. Mais P'pa le redressa, et il parvint à ne pas retomber. Parvint à ouvrir ses yeux lourds et secs.

Oh. Merde.

Le bateau de pêche condamné dansait sur la crête du tourbillon. Le gouffre d'eau devait mesurer près de quinze mètres à présent, et ses cris affamés étaient un tonnerre grondant.

— Pour faire quoi ? grinça-t-il. P'pa, qu'est-ce qu'on peut faire ?

Glacé de terreur, il sentit l'esquif glisser sous leurs pieds.

— On peut sauver ces foutus idiots, par exemple. Avant qu'ils arrivent à se noyer.

Dépassée par la panique de Deenie, Dathné sursauta et faillit crier quand on frappa à la porte de sa chambre à l'auberge.

— Maîtresse Dathné ! Vous devriez venir !

C'était Silas, qui avait repris le *Dauphin qui Danse* à la mort du père, trois ans plus tôt. Elle regarda la porte close avec hostilité, puis se pencha sur sa fille, blottie sur le lit, prise de tremblements si forts que le bois du sommier en grinçait.

— Maîtresse Dathné ! appela de nouveau Silas. Vous êtes là ?

Elle déposa un baiser sur le front de Deenie puis se pressa d'aller répondre. Entrouvrit la porte et essaya de perdre sa grimace soucieuse.

— Silas ? Que se passe-t-il ? Deenie se sent plutôt mal, et...

Silas était grand et rougeaud, comme son père.

— Des problèmes au port, maîtresse Dathné, dit-il les yeux écarquillés. On dirait que votre Asher y est mêlé. Et votre Rafel aussi. Le maire a envoyé quelqu'un vous chercher.

Dathné ravala un juron. Bien sûr que ses hommes s'étaient jetés tête la première dans les ennuis. Que savaient-ils faire d'autre ?

Je me demande qui a sauté le premier. À moins qu'ils y soient allés ensemble ?

Elle jeta un coup d'œil à Deenie, qui frissonnait sur le lit moelleux.

— Je ne peux pas partir, Silas. Ma fille...

— Vas-y, M'man, dit Deenie d'une voix frêle. Ils ont peut-être besoin de toi. Moi, je peux rien faire. Je sers à rien.

Elle agita la main vers Silas pour lui demander un instant, ferma la porte et retourna vers le lit.

— Ne parle pas comme ça, gronda-t-elle en caressant les cheveux moites de sa fille. Tu n'es pas inutile. Au contraire, tu es trop sensible. Deenie, je...

Son visage pâle était mangé par ses deux grands yeux, et Deenie parvint à sourire.

— Je ne suis pas mourante, M'man. Je suis juste... juste une petite souris. Vas-y.

Une vague de désespoir enragé la balaya. Elle n'avait rêvé que d'une chose, que la Prophétie soit achevée. Elle avait voulu la paix et le bonheur pour sa famille. Pour ses enfants. Pourquoi ne pouvaient-ils pas l'avoir ? Pourquoi les catastrophes s'acharnaient-elles ?

Est-ce ma faute ? Mon passé a-t-il détruit tous leurs espoirs d'avenir ?

— Maman...

Elle ravala ses larmes de faiblesse et baissa le regard.

— Quoi, ma souris ?

— Vas-y, s'il te plaît.

— Je n'en ai pas pour longtemps, promit-elle en frottant la main froide de sa fille. Si tu as besoin de moi, appelle Silas, il me trouvera n'importe où.

Le *quelqu'un* envoyé à sa recherche par le maire de Ventlevant était un jeune Olken rebondi et nerveux. Debout dans la salle commune de l'auberge, il faillit courir vers elle en la voyant descendre l'escalier.

— Maîtresse Dathné ! Barl soit louée !

Qu'elle soit maudite, surtout.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle sèchement en se dirigeant vers la porte d'entrée.

Le jeune *quelqu'un* du maire lui emboîta le pas.

— Trotter, Phlim Trotter.

— Et que se passe-t-il, maître Trotter ?

— On dirait que la magie a perdu la tête, d'après le maire Threewe, confia-t-il à voix basse tandis qu'ils quittaient l'auberge pour se diriger vers le port. Et Asher...

Elle lui jeta un coup d'œil, marchant aussi vite qu'elle le pouvait dans la rue de l'Appâteur sans se mettre à courir.

— Je sais. Silas m'a dit.

— Mais c'est très bien, ajouta Phlim Trotter déjà à bout de souffle. S'il y a un homme qui peut nous sauver, c'est le Mage Innocent.

Sa foi simple aurait dû lui faire chaud au cœur. Au lieu de cela, elle était glacée en dedans.
Asher... Asher...

Indifférente à l'inconfort essoufflé de Phlim Trotter, Dathné vira vers la gauche dans la plus petite ruelle entre deux tavernes, se faufila entre un mur et une rangée de poubelles, et émergea à l'autre bout dans la Grand-Rue du Rouleau. L'artère était très encombrée. Les habitants de Ventlevant et ses visiteurs traînaient ou s'agitaient, regardaient vers le bas de la pente et le port. Ignorant les bêlements stériles de Trotter, elle bondit sur la plus haute marche d'une boulangerie stratégiquement placée, s'abrita les yeux et fixa son regard inquiet sur l'eau lointaine.

Oh, que Jervale nous protège.

Les trombes d'eau fouettaient le port au large où le bateau des mages, rendu minuscule par la distance, se cabrait comme un cheval fou, assez proche du Récif pour que les gens dans la rue crient de peur et de consternation. Encore plus petit, simple point noir, un autre bateau. Un esquif. Il dansait aussi follement dans l'eau affolée du port.

Dathné sentit son cœur se serrer.

Je vais les tuer.

À condition, bien sûr, que les trombes d'eau ou pire ne s'en chargent pas avant. Mais ils s'en sortiraient peut-être... si Asher défaisait les entraves du pouvoir de Rafel.

Oh, Rafel. Nous pardonneras-tu ?

Elle écarta le sentiment de peur, considéra Phlim Trotter accablé au pied de l'escalier de la boulangerie.

— Jeune homme, pouvez-vous courir ?

— Courir ? répéta-t-il. (Son visage rubicond dégouttait déjà de sueur après leur marche rapide.) Euh...

— Peu importe, dit-elle en soulevant ses jupes. Et ne vous inquiétez pas, maître Trotter. Je dirai au maire que vous avez fait de votre mieux.

Elle l'abandonna sur place.

Quand le troisième pêcheur olken fut projeté par-dessus bord et se noya dans les eaux grêlées de tourbillons, Arlin abandonna tout espoir de survie.

Son père chancelait sur le pont incliné, rendu furieux par la peur, et criait après le capitaine du bateau.

— C'est vous le marin, Hayle ! Éloignez-nous d'ici ! Ramenez-nous au quai !

— J'essaye ! répondit Hayle sur le même ton.

Un sourcil ouvert lui peignait le visage d'un rouge inquiétant. Il avait noué une longueur de corde au mât et enroulé l'autre extrémité à son poignet, pour s'aider à rester debout quand le bateau penchait dans un sens ou dans l'autre.

— Pourquoi vous aidez pas ? demanda le capitaine. Pourquoi y a pas un seul sort doranen pour nous sauver le cuir ?

Bien sûr, il y en avait. Il existait plusieurs incantations conçues pour déplacer un bateau à volonté sur l'eau. Ain et les deux autres mages les récitaient désespérément – mais elles ne fonctionnaient pas. La magie de ruine laissée par Morg était trop forte pour eux. Les symboles s'effaçaient dans l'air presque aussitôt qu'ils s'embrasaient.

— Occupez-vous des tâches qui vous incombent, Hayle ! aboya Père. Et laissez la magie à ceux qui peuvent la comprendre !

— Oui monsieur, dit le capitaine en retournant à ses hommes.

Arlin toucha le bras de son père.

— Vous devez me laisser faire quelque chose. Pourquoi m’amener ici si vous ne...

— Pas encore. Je refuse de te révéler pour le moment.

— Mais, *monsieur...*

Son père le gifla.

— *Fais ce que je dis !* T’ai-je mûri pendant vingt ans pour te voir gâcher tous mes efforts aujourd’hui ?

Le visage brûlant, Arlin secoua la tête.

— Non, monsieur.

— Alors écarte-toi, lança son père. Nous sommes à la hauteur de la situation.

Il regarda son père rejoindre Ain et les autres. *Je l’espère, pour nous tous.* Puis il saisit le bastingage du navire et regarda avec une fascination horrifiée le tourbillon qui les piégeait.

Ce cauchemar mesurait au moins vingt mètres de diamètre, assez pour avaler le bateau en entier. Et si par miracle de magie ils n’étaient pas avalés, leur bateau avait toutes les chances d’être brisé contre le Récif, parce que tandis que le tourbillon les attirait inexorablement vers les Dents, une demi-douzaine de trombes d’eau montaient de manière imprévisible. Les jets colossaux gémissaient comme s’ils étaient vivants et les ballottaient de droite et de gauche tout en les écartant du Récif. Les faisaient tourner sur place et les lançaient au-dessus de l’eau, avant de les ramener dans son étreinte humide.

Il avait de nouveau vomi, deux fois.

Puis il faillit perdre l’équilibre quand le bateau de pêche se retourna. Ses pieds glissèrent, et seule sa prise désespérée sur le bastingage l’empêcha de tomber. Il adressa une rapide prière à Barl, malgré toute son enfance à apprendre que la religion était un mensonge.

Barl, si tu me rappelles à toi, par pitié, fais-le vite.

Le rugissement du tourbillon et le gémissement des trombes d’eau étaient si forts qu’il en restait presque sourd. Il était couvert de bleus, égratigné de partout, il avait des échardes plein les paumes, les joues et le front après avoir glissé sur le ventre d’un bout à l’autre du pont.

Au travers de la douleur, il ressentit une soudaine pointe de colère.

J’avais des projets. Des rêves. Je ne veux pas mourir.

Quelque chose lui toucha le genou. Il se retourna et baissa les yeux : Fernel Pintte, blême, blotti dans un entrelacs de filets de pêche. L’Olken avait le crâne ouvert et saignait du nez.

— Vous aviez promis que cela ne se produirait pas, gémit-il. Vous aviez promis sur l’héritage de Barl que...

Le cri du capitaine détourna soudain l’attention d’Arlin. Il se retourna et aperçut un petit navire, qui les rattrapait le long du Récif, apparemment indifférent au tourbillon et aux trombes. Mais comment était-ce possible ?

— C’est Asher ! cria Hayle. Le Mage Innocent vient nous sauver ! (Son visage changea.) Le pauvre fou, il va se faire tuer ! Personne peut nous sauver, même pas lui.

Quoi ? Asher ? Mais... mais... Rafel l’accompagnait-il ? Ignorant les protestations de Pintte – qu’il se vide de son sang ou bascule par-dessus bord, il ne manquerait à personne –, il lâcha le bastingage et risqua ce qu’il lui restait de vie pour se rendre à l’autre bord du bateau. Il s’y rattrapa, s’y cramponna et regarda la voile de toile brute qui approchait. Deux hommes se tenaient dans la coque, tous deux bruns. Un de son âge, et un de celui de son père.

Je préférerais mourir qu’être sauvé par Rafel.

Son père laissa ses amis à leurs sorts désespérés pour le rejoindre.

— Regarde-le, dit Père entre ses dents serrées. Asher. Qui se pavane avec ses talents anormaux.

Arlin secoua la tête, perplexe.

— Comment fait-il ? Comment peut-il contrôler cet esquif et l’eau avec tant de facilité, alors que vous... (Un regard de côté pour son père l’arrêta.) Alors qu’Ain et les autres ne peuvent pas...

— Efface-moi cette admiration et cette jalousie de ton visage, fils ! cracha son père. Aucun Olken ne devrait pouvoir manier la magie doranenne. Cet homme est une abomination.

Bien sûr. Mais s’il y avait une chance qu’Asher puisse les sauver...

Parce que moi, je ne peux pas. On ne me laisse même pas essayer.

L’esquif d’Asher était assez près pour qu’Arlin voie le visage des Olkens. Ou plutôt, ce qu’on en voyait sous le sang et la tension. Père et fils se tenaient côte à côte à la proue, la main gauche de Rafel serrée sur la droite de son père. Ils avaient les yeux plissés par la concentration, et accompagnaient les mouvements de leur embarcation avec autant d’aisance que s’ils s’étaient trouvés sur le quai de Ventlevant.

Arlin sentit le pouvoir qui les traversait. Sentit leur lien, et leur union. Rafel était plus grand. Son père plus mince. Mais ils n’avaient qu’un seul esprit, un seul cœur.

Par les seins de Barl, ce qu’il les haïssait.

Les pêcheurs qui ne s’étaient pas encore noyés rirent et crièrent, tapèrent des pieds sur le pont. Le capitaine Hayle se pencha dangereusement par-dessus le bastingage. Les mains en porte-voix, il inspira à pleins poumons.

— Approche pas, Asher, où tu seras pris comme nous !

Ni Asher ni Rafel ne répondit. Ils étaient trop occupés à combattre l’eau sauvage et les boucles de magie immonde qui continuaient de se déverser du Récif. Une magie qui était restée endormie jusqu’à ce que Père, lui et les autres l’éveillent et suscitent cette violence.

Alors tout est de notre faute. Asher avait raison, le maudit ! Nous n’aurions jamais dû tenter de briser l’emprise de la magie sur le Récif.

— Asher ! cria Hayle. Repars pendant que tu peux ! Ça sert à rien de te noyer avec nous !

Asher et Rafel l’entendaient-ils seulement ? Arlin en doutait, avec les brisants qui s’abattaient sur le Récif et l’écume qui volait partout, sans compter le rugissement des tourbillons et les gémissements des trombes d’eau.

Asher leva le bras gauche, les doigts tendus vers la trombe la plus proche, et un torrent de pouvoir brut jaillit de son corps. L’eau retomba.

Hayle et ses pêcheurs crièrent de joie. Arlin aurait facilement pu les imiter. Il sentait l’écho du pouvoir d’Asher dans ses os. Écrasant. Enivrant. L’Olken était peut-être une abomination, mais il leur avait accordé un sursis, aussi éphémère soit-il. À côté de lui. Père se pencha sur le bastingage, le regard affamé, les lèvres retroussées en une grimace furieuse.

L’esquif continuait sa course pendant qu’Asher brisait toutes les trombes d’eau qu’il pouvait atteindre. Quelle était donc sa puissance, pour pouvoir dompter la magie du Récif et guider son navire en même temps ?

Arlin ouvrit la bouche, sonné par la compréhension. *Mais non...*

Asher affrontait les trombes d’eau, mais c’était *Rafel* qui guidait l’embarcation. Il l’avait entouré d’une compulsion et moulait l’eau sous sa coque. Cela signifiait que Rafel était...

était...

Comme Asher.

Estomaqué, Arlin regarda le fils arrogant d'Asher. Bien sûr. Et maintenant, il comprenait son antipathie immédiate et persistante envers Rafel. Toute leur vie, depuis l'enfance, il sentait le potentiel du fils du Mage Innocent. Quand il avait la chair de poule, ou le sang échauffé, c'était à cause de lui.

Parce que Rafel est anormal. Comme son père. Et comme son père, il peut nous tuer par magie.

— Le menteur ! Le sale menteur ! (Son père tremblait, livide de rage.) Il avait dit que son fils était un Olken on ne peut plus normal, mais la perversion s'est transmise. Je le ferai radier du Conseil des Mages. Je le ferai censurer, et chasser aussi loin que possible de Dorana !

Arlin avait la bouche cotonneuse. Il dut tousser et cracher avant de pouvoir parler.

— Et sa fille ?

— Comment le saurais-je ? demanda son père d'un ton venimeux. Mais je l'apprendrai. Je... (Puis l'incrédulité lui coupa la parole.) Barl ait pitié, que fait-il ? Il ne peut pas... il ne peut pas... même *Asher* n'envisagerait pas...

Mais à l'évidence, Asher l'envisageait. Comme son père, Arlin le sentit : la poussée désespérée de l'Olken contre le tourbillon qui grandissait.

— Rodyn ! cria Ain en se pressant de les rejoindre.

Elle était trempée et épuisée, mais restait aussi splendide. *Ain, s'il vous plaît, souriez-moi.* Sarle Baden et Enner Vail la suivirent.

— Est-ce seulement possible ? À votre avis ?

Avant que son père puisse répondre, il s'avança.

— Peut-être. Asher est...

— Tais-toi, interrompit son père en lui serrant le bras. Tu me fais honte.

Tant de fois, il s'était promis de résister à la dureté de son père. Il n'avait jamais tenu parole. Et pas non plus aujourd'hui. Du moins pas ici, pas encore.

Mais quand cette crise sera derrière nous... quand nous serons de nouveau à l'abri sur la terre ferme...

— Rodyn ? insista Sarle Baden. (Il avait les yeux rouges, et le reste du visage exsangue, après tous leurs efforts.) Va-t-il vraiment...

— Oui, cracha Père. Mais même le fameux Asher ne peut pas espérer détruire ce tourbillon. Il est alimenté par le pouvoir obscur du Récif. Même avec l'aide de son ignoble fils, il ne pourra pas réussir.

— Oui... son fils, dit Ennet Vail d'un air aussi effondré que Sarle Baden. Rodyn, nous ne pouvons pas permettre...

— Peu importe, Ennet ! Nous devons aider l'Olken à faire s'effondrer le tourbillon.

— Tu veux que nous l'aidions ? demanda Baden. Ce sale parvenu olken ?

Père se tourna vers lui avec un aboiement :

— Je veux vivre, Sarle. Pas toi ? Alors prêtons-lui notre assistance, si tu veux bien ? Sauvons-le afin qu'il nous sauve, afin de pouvoir à loisir le voir renversé. Arlin ? As-tu suffisamment d'esprit pour te joindre à nous ?

Il sourcilla, et s'en voulut terriblement.

— Oui, Père. Je suis prêt.

Je suis toujours prêt. Je suis toujours votre fils obéissant, quoi que vous disiez ou fassiez.

Le sourire de son père était si féroce que même Ain et les autres durent s'en détourner.

— Alors sauvons-nous, pendant que nous le pouvons encore.

Vibrant de pouvoir, maintenant l'esquif dangereusement près du Récif et du tourbillon, Rafel osa un regard sur le côté.

— Je pense pas que tu devrais faire ça, P'pa. Je pense pas...

— Quoi ? (P'pa rouvrit les yeux juste le temps de le regarder.) Que je suis en état d'y arriver ? Ha, tu parles. (Il essaya de sourire, mais ne parvint qu'à lancer une grimace sinistre.) J'ai même pas un orteil dans la tombe.

Il n'avait pas le temps d'insister. Il ne pouvait rien faire d'autre que maintenir le bateau à l'écart du Récif et du tourbillon. Prêter davantage de forces à P'pa, si c'était nécessaire. Le souffle difficile, il luttait contre l'eau sous leurs pieds, luttait pour maintenir l'esquif à la même place, tandis que P'pa déversait toute la magie et tout le pouvoir qu'il abritait dans le tourbillon qui continuait de s'étendre.

Mais ça ne suffira pas. Ça ne peut pas suffire. Il est tout seul.

Il entendit P'pa hoqueter, et sentit lui aussi le choc d'un afflux de pouvoir extérieur. Surpris, et tâchant tout de même de contrôler l'eau, il regarda le bateau de pêche bleu et jaune, si dangereusement près d'être avalé par le tourbillon.

— Grand vent de travers, marmonna P'pa. Tu les sens, Rafe ? Ou je rêve sans m'en rendre compte ?

— Non, P'pa. Tu rêves pas.

Les mages doranens essayaient de les rejoindre dans un rituel. Rodyn Garrick, son maudit fils et les trois autres. Ça n'aurait pas marché pour un autre Olken... mais puisqu'il était Asher...

Et moi. Ils sont au courant, pour moi. Ça va faire des vagues, quand tout ça sera fini... si je suis pas mort. Même si je le suis, sans doute...

— Laisse-les entrer, Rafe, dit P'pa tandis qu'un nouveau filet de sang coulait de son nez. Ça peut plus faire de mal. Et ça pourrait aider. Ils essayent pas de nous tuer – ils essayent de pas mourir.

Rafel resserra la main sur l'épaule de son père, sentit les doigts de P'pa se cramponner brutalement à lui, il s'ouvrit au pouvoir des Doranens. Il poussa leur force jusque dans P'pa, ce dément décidé à dompter un tourbillon.

C'était étrange, d'être si blessé, si en colère, et pourtant de se sentir si fier.

P'pa respirait difficilement, de longues inspirations lentes, autour desquelles ses poumons paraissaient se déchirer. Du sang lui coulait des yeux.

— Laisse-moi t'aider, P'pa, insista-t-il. Tu peux pas y arriver tout seul.

— Je suis pas tout seul, petit. J'ai ces mages doranens de luxe pour me tenir la main, dit P'pa en essayant de sourire et de le rassurer. Empêche le bateau de bouger. Écarte-le du Récif et du tourbillon. C'est une belle saloperie. Je pourrai pas...

Rafel cria, sentant la magie empoisonnée des Dents du Dragon se tordre et se cabrer, la sentant résister aux efforts de son père pour détruire le tourbillon enragé. Morg était mort, et pourtant continuait de combattre, déterminé à ravager ce qu'il ne pouvait ni voler ni posséder. Horrifié, il sentit P'pa tomber à genoux. Sentit la douleur éclore en Asher comme en lui-même.

La voile de l'esquif craqua une fois, puis la proue commença à glisser... glisser...

— Tiens bon, Rafe ! cria P'pa furieux. Fais pas attention à moi ! Maintiens ce maudit rafiot !

— Mais, P’pa...

— Fais-le, petit, ou tu vas tous nous tuer, tu comprends ? Tu veux pas me tuer, Rafel ? Tu me détestes pas à ce point ?

À deux doigts de pleurer comme une fille, comme sa sœur, il ferma son esprit à la douleur, à la peur, à l’expression qu’aurait sa mère en apprenant que son Asher avait été tué par la magie des Dents du Dragon. Au lieu de cela, il plongeait toute sa pensée et tout son être dans la stabilité de l’esquif, suspendu à un saut de puce du tourbillon. Mais c’était si difficile. La magie de Morg était épaisse comme du goudron, elle essayait de le piéger et de l’étouffer. De gagner, alors qu’il était mort depuis longtemps.

Aide-moi, Barl. Toi aussi tu es là, non ? Il y a pas que lui. C’est ton combat autant que le nôtre, alors bats-toi !

Deux autres trombes s’animèrent, si proches qu’il sentit leur écume.

— Rafel..., grogna P’pa. Débarrasse-t’en.

Qu’il s’en débarrasse ? Comment ? Il n’avait pas eu le temps d’apprendre le sort. En même temps... il avait su comment s’y prendre pour déverrouiller le coffre, après tout. Et s’il avait réussi à dix ans...

Désespéré, pris de vertige, il fouilla aux tréfonds de lui-même et mobilisa ce qui restait de sa magie nouvellement éveillée... et la jeta en bloc à l’assaut des trombes. Un pouvoir embrasé jaillit de lui. À moitié aveugle, pris de nausée, il vit en son œil intérieur les traces obscures dans les monuments d’eau. Vit la confrontation entre sa magie et celle de Morg.

Les jets d’eau retombèrent.

Choqué, il faillit en perdre l’équilibre. Puis il sentit quelque chose glisser. Céder. Il se retourna et vit que le tourbillon ralentissait.

— P’pa ! cria-t-il. Tu y arrives ! Naufrage, P’pa, ça fonctionne !

— Oui, souffla P’pa. (Ses jambes le trahirent d’un coup, et il retomba sur le banc de nage.) Oui. Encore un peu... encore un peu...

Les sorts des mages d’oranens sur le bateau de pêche aussi commençaient à s’estomper. Ils avaient déversé leurs dernières forces dans le rituel, pour aider P’pa.

Mais pas parce qu’ils voulaient le protéger. Uniquement pour sauver leur propre peau. Ne l’oublions pas. Surtout maintenant qu’ils connaissent la vérité.

Le rugissement du tourbillon avait changé de tonalité. Il était plus léger, à présent. Plus doux. Plus liquide. Rafel retint sa respiration et regarda l’eau ralentir... ralentir... poussa avec son esprit pour que le trou se referme... meure... mais c’était trop demander, même pour le Mage Innocent.

Je me plains pas pour autant. T’es un sacré miracle, P’pa.

— Rafe... (P’pa murmurait à peine.) Rafe, vite. On a pas longtemps. Approche-nous du bateau de pêche.

Il était lui-même au bord de l’épuisement. Sentant son sang goutter de son nez, il ramena l’eau impatiente sous l’esquif et les fit avancer entre le Récif affamé et le tourbillon ralenti, vers le bateau et ceux qu’ils venaient sauver au péril de leur vie.

Plus près... toujours plus près... l’effort lui donnait la migraine. Il n’osait pas regarder son père, impressionné par sa respiration laborieuse. *Barl, aide-le. Tu as intérêt à l’aider.* Enfin ils furent assez proches, et il arrêta l’esquif.

Le capitaine du bateau de pêche était encore en vie, mais ce fut Rodyn Garrick qui prit la parole. L’effort de toute cette magie l’avait pâli, mais il conservait la force de faire le coq.

— Grimpez donc à bord, Asher. Puis votre garçon et vous-même pourrez accomplir votre magie mystérieuse... (Son visage se tordit de dégoût. *Au temps pour la gratitude doranenne. Typique*)... et nous ramener en sécurité.

P'pa avait posé les mains sur ses genoux, avachi, le visage tordu de douleur. Rafel le regarda et comprit qu'il n'avait même plus la force de parler. Il parvenait à peine à maîtriser le tourbillon.

Accroche-toi, P'pa. Lâche pas maintenant, ou on est tous coulés.

— Désolé, répondit-il en regardant les Doranens. (Rodyn Garrick, avec ce maudit Arlin à côté de lui, livide. Les trois autres, juste derrière.) C'est pas possible. Va falloir revenir à quai avec P'pa et moi.

Garrick éclata de rire, incrédule. Et eut un mouvement de menton railleur pour l'esquif.

— Sur ce machin ? Nous tous ?

Le petit bateau frissonna sous ses pieds, rétif à son contrôle incertain. La magie et la discussion en même temps... moins facile qu'il y paraissait. Il sentait la sueur couler sur son échine et son visage. Epuisé, endolori, il se laissa emporter par l'énervement.

— Eh bien, si c'est pas assez bien pour vous, restez où vous êtes ! Vous croyez que ça me dérangera ? Mon P'pa a failli se tuer pour vous sauver, mais si vous voulez pas, très bien. Restez là et noyez-vous, avec votre *garçon*.

— Tu es le fils d'Asher ? demanda le capitaine assez fort pour se faire entendre par-dessus le vacarme pendant que Garrick encaissait le choc.

— Oui. Rafel.

— Hayle, répondit le capitaine. On vous rejoint tout de suite. (Son regard fatigué glissa sur le côté.) Enfin, ceux qui sont sûrs de pas vouloir se noyer.

Il se détourna du bastingage et appela son équipage. Soulagé, Rafel s'agenouilla à côté de son père.

— Tiens bon, P'pa. On a presque fini.

P'pa hocha la tête, faiblement.

— Fais vite, petit, souffla-t-il. (À quelques pas de là, le tourbillon gronda.) Il va m'échapper d'un instant à l'autre.

Non. Non. Il posa un bras sur les épaules de son père.

— On se presse, P'pa. Tiens bon.,

Il leva le nez et son regard se heurta à celui d'Arlin Garrick. Tant de furie. Tant de haine. *Il est pas très content d'apprendre ce que je suis vraiment, on dirait.* Malgré l'effort mortel pour stabiliser l'esquif, il sourit.

— Tu as quelque chose à dire, Arlin ?

— *Arlin !* appela Rodyn Garrick par-dessus son épaule.

Avec une grimace de chien qui a pris un coup de pied, Arlin se tut.

Puis le capitaine Hayle revint avec son équipage – ce qu'il en restait – et ils commencèrent à nouer des cordes huilées au bastingage. Arlin comptait les têtes. *Six... sept... huit...* Ça allait être serré.

— Tout le monde est là ?

Hayle hocha la tête tout en serrant son nœud. *Non, il manque quelqu'un,* se dit Rafel.

— Où est Fernel Pintte ?

— Monsieur le maire est inconscient. Il s'est cogné la tête. Nous vous le ferons descendre

en premier.

Pintte, assommé ? Enfin une bonne nouvelle.

— D'accord, capitaine, mais faites vite, hein. Il nous reste peu de temps avant...

— Oui, assura Hayle en regardant le tourbillon. Vous pouvez rapprocher un peu votre embarcation ?

Que Barl me vienne en aide. Vivement conscient du regard d'Arlin, qui le sentait utiliser la magie, qui le sentait endolori et épuisé, il força l'eau sous sa coque à les soulever... les soulever... jusqu'à ce que la poupe caresse la coque du bateau de pêche.

Hayle et ses hommes jetèrent Fernel Pintte par-dessus bord, attaché comme une oie troussée pour le four. Dès que le maire de Dorana se fut abattu sur le pont, indifférent à son indignité, Rafel l'écarta du chemin et regarda de nouveau le capitaine.

— À vous, Hayle.

— Non, moi en dernier. Faut que je m'occupe d'abord de ce beau monde.

Grâce à P'pa, il connaissait un peu l'entêtement des marins.

— D'accord.

Hayle se tourna vers Arlin et lui fourra une corde entre les mains.

— Allez-y, jeune seigneur. Tenez-vous bien, glissez vite. Si vous vous écorchez un peu les mains, rappelez-vous... ça pourrait être bien pire.

Arlin hésita.

— Allez, Arlin ! cria Rafel. On a pas toute la journée !

Derrière lui, P'pa grogna.

— Rafel...

— Arlin ! Arrête de gamberger ! cria-t-il avant de se tourner vers son père.

Le visage d'Asher était cendreuse sous le sang séché.

— Je le perds, Rafe. Fais-les descendre avant... Il faut...

— Le tourbillon ! cria Sarle Baden. Vite !

De l'écume... des éclaboussures... un murmure de pouvoir. L'eau commença à tourner plus vite.

P'pa sanglotait presque sous l'effort de retenir le tourbillon.

— Rafe...

— Je sais, P'pa, assura-t-il désespéré. Encore un tout petit peu. Pas longtemps. Rien qu'un peu.

Puis il se retrouva à livrer une bataille tout aussi désespérée quand l'eau sous l'esquif monta, répondant au tourbillon, pour tester son contrôle. Tandis qu'il luttait pour retenir l'embarcation de glisser vers le tourbillon, tandis qu'une autre trombe d'eau prenait vie avec un rugissement, le bateau de pêche tangua furieusement... et les cinq Doranens se laissèrent désespérément glisser par-dessus bord.

Une deuxième trombe d'eau jaillit, assez proche pour les tremper de son écume – et il perdit le contrôle de sa vague. Il tomba à la renverse sur le maire encore inconscient.

Les Doranens basculèrent dans les eaux sauvages comme des pommes pourries d'un arbre frappé par la foudre.

Rafel se releva, guère préoccupé par le mal qu'il pourrait faire à Fernel Pintte, et se jeta en travers de l'esquif. Il tendit la main vers la tête blonde la plus proche, la saisit par les cheveux et la remonta.

C'était Arlin.

Il tira ce pauvre étron, toussant et à demi noyé, dans le bateau. Arlin cria de douleur puis vomit des litres d'eau de mer.

— Mon père... mon père... Ain...

Rafe l'écarta.

— Reste baissé et ferme-la.

Deux autres trombes d'eau jaillirent en hurlant des eaux du port. Il n'avait pas le temps de les briser, même s'il en avait eu la force, ce qui n'était plus le cas. Et P'pa était étendu en travers du banc de nage, presque immobile. D'ailleurs, il respirait à peine. Mais il n'était pas mort, pas encore. Il faudrait qu'il se débrouille, Rafel ne pouvait rien pour lui. Le jeune homme tendit la main pour saisir le mage doranen le plus proche, lui prit le poignet et tira. Tira de nouveau. Sentit son épaule chercher à s'arracher de son logement, une douleur aussi chaude et vive que la magie, mais continua de tirer. Et ramena le Doranen étranglé dans l'embarcation.

C'était pas Rodyn Garrick.

Les trois autres mages doranens étaient trop loin pour les atteindre. Leurs longs cheveux blonds collés sur le visage, ils pataugèrent faiblement vers l'esquif agité. Cramponné au bord de l'embarcation, Arlin criait fort et agitait les bras. Rafel ne pouvait plus passer.

— Père. Père !

— Mais reste baissé, j'ai dit ! cria Rafel.

Il le poussa à la renverse. Avec un hurlement, Arlin se releva. Rafel l'ignora, et tendit la main. Mais au moment où ses doigts se refermaient sur la chemise trempée du mage le plus proche, le tourbillon échappa à la magie de son père avec un grondement de tonnerre. Une énorme trombe d'eau grimpa pour renverser le bateau de pêche. La chemise du Doranen fut arrachée à sa main.

Plus le temps de penser. Plus le temps de sentir. Plus le temps de regarder, horrifié, le bateau de pêche bleu et jaune brisé, son capitaine et son équipage agonisant sous ses yeux. Plus le temps d'essayer de sauver les trois derniers mages se trouvant dans l'eau.

De toute façon, ils étaient condamnés. Le tourbillon les avait pris. Ils tournèrent encore et encore, avec un cri, et disparurent à leur vue.

— Père ! hurla Arlin avant de bondir. Rafel, salaud, assassin !

Rafel lui donna deux coups dans le ventre, le faisant tomber à genoux. Puis il croisa les doigts et lui assena les deux poings sur le visage. Il sentit la peau se fendre sur ses phalanges, vit la pommette d'Arlin s'ouvrir jusqu'à l'os. Cela ne lui faisait rien. S'il ne l'assommait pas aussi net que Pintte, ils allaient tous mourir.

Avec ses dernières forces, il chercha en lui-même cet endroit où un tel pouvoir avait été niché en secret. Le pouvoir que P'pa lui avait caché. *Pense pas à ça. Ça fait rien. Pas maintenant.* Le chaudron était presque vide. Il ne restait que quelques étincelles.

Il faudrait que ça suffise.

Avec un frisson, il les appela. Il imposa sa volonté à l'eau. L'eau résista – résista – et il força pour la briser, au bord de rompre lui-même, sentit le sang chaud couler de ses yeux et de son nez. Cracha une salive rouge sur les clins entre ses pieds.

Récalcitrante, l'eau finit par obéir. L'esquif tressauta quand la vague qu'il avait créée les éloigna de la mort. À moitié aveugle, épuisé, il se cramponna au mât. Se tourna pour voir si son père pouvait aider... mais P'pa était encore étendu sur le banc de nage, et seuls les mouvements irréguliers de sa poitrine montraient qu'il n'était pas mort. Il avait si mal, la tête battante, tout le corps ébranlé, mais Rafel refoula sa peur.

Il ira bien. Il ira bien.

Brisé, en larmes, Arlin était blotti sur le ventre aux pieds de Rafel. L'autre Doranen qu'il avait sauvé tendit la main vers lui. De qui s'agissait-il ? Sarle Baden ? Avec un juron, Arlin repoussa la main de son aîné. Le mage recula puis se retourna – oui, c'était Baden – et écarta les cheveux mouillés de ses yeux. Il se redressa avec un grognement, et regarda le port turbulent jusqu'au Récif.

— Que Barl nous vienne en aide, grinça-t-il. *Regardez.*

Le tourbillon avait repris ses droits, et continuait de s'élargir, projetant une écume blanche dans les airs. Derrière le Récif, des dizaines de trombes d'eau gémissaient et fouettaient les flots. Et le bateau de pêche, ravagé, retomba enfin en morceaux et fut avalé fragment par fragment jusque dans les profondeurs du port.

Toujours accroché au mât, Rafel se détourna de ce spectacle terrible et regarda le quai de Ventlevant. Si loin, beaucoup trop loin... et lui qui était déjà si fatigué... il n'avait plus rien à donner.

En l'espace de trois battements de cœur, cinq nouvelles trombes d'eau prirent vie autour d'eux. Puis une autre. Et une septième. L'esquif si lent bascula brutalement vers bâbord, puis encore plus fort vers tribord. Rafel tomba à genoux dans sa lutte pour le contrôler.

— Barl nous vienne en aide, souffla Baden. Ne pleure pas ton père, Arlin. Nous allons le rejoindre.

Fernel Pintte, abandonné comme un saucisson, s'agita avec un marmonnement. Rafel le regarda, la vision brouillée par la douleur et l'effort. Regarda Arlin et son chagrin. Sarle Baden. P'pa. Quatre vies qui comptaient sur lui... mais une seule importante. Quelle pensée terrible. Honteuse. Cruelle. Et vraie.

Tiens bon, P'pa. Tiens bon.

Malade de terreur, de toute la magie immonde qui se déchaînait, Dathné regarda l'esquif virer et tressauter, pour essayer de rejoindre le quai. À côté d'elle, sur la moitié supérieure du quai, le maire de la ville était presque en larmes.

— Je vous en prie, maîtresse Dathné, nous ne pouvons plus rester ici ! C'est trop dangereux. Nous devons nous retirer ! (Les doigts implorants de Threeve étaient à un cheveu de se refermer sur son bras.) Nous pourrions être emportés à tout moment !

Ce poltron exagérait... mais de peu. L'eau claquait vigoureusement les deux côtés de la jetée, et agitait dangereusement la flotte de pêche. Elle avait perdu le compte des trombes d'eau qui s'agitaient sur le port... et il lui semblait que trois autres tourbillons s'étaient formés. Mais quelle importance ? Tant que Rafel et Asher étaient encore là... pas noyés...

— Je m'en fiche, Threeve, répondit-elle, si terrifiée qu'elle en paraissait calme. Fuyez si vous voulez. Je ne bougerai pas d'ici.

— Mais je ne peux pas vous laisser là ! protesta Threeve. S'il vous plaît, Dathné, s'il vous plaît...

— Regardez ! cria un des pêcheurs de Ventlevant à bonne distance derrière eux. Voilà le bateau !

Inconsciente du danger, des exclamations de Threeve et des embruns cinglants, Dathné fila vers le bout de la jetée. L'esquif approchait, sur une trajectoire erratique, menacé à chaque moment par de grandes vagues et des jets d'eau. Il était assez près pour qu'elle voie Rafel et un Doranen debout, le mât entre eux. Mais où était Asher ? Où était-il, bon sang ? Elle sentit la rage et le chagrin éclater d'elle en un seul cri gémissant.

Puis elle entendit un martèlement sourd derrière elle, tandis que les marins de Ventlevant la suivaient. Ils risquaient leur vie, et elle s'en fichait. C'était vers Asher qu'ils couraient. Asher, et leur fils.

Elle s'arrêta en glissant, les bras agités pour garder l'équilibre, et regarda l'esquif dériver, perdre de la vitesse et de l'élan. Non, non. Pas si près. Elle ne pouvait pas les perdre si près du but. Pas si près qu'elle voyait le visage vidé de son fils, baigné d'eau et de sang, vidé d'espoir.

Deux mains la saisirent et l'écartèrent sèchement. L'un des pêcheurs. Elle ne connaissait pas son nom.

— Restez là, ordonna-t-il exactement comme Asher l'aurait fait. C'est notre port.

Sonnée, Dathné regarda les six hommes descendre rapidement un escalier de pierre menant à l'eau. Pour arriver à un autre esquif, arrimé à un anneau de fer fiché dans le quai. L'un d'eux désamarra l'embarcation, l'autre resta à côté du gouvernail, et les quatre derniers prirent les rames. À deux par rame, ils plantèrent les lames de bois dans l'eau agitée, pour rejoindre Rafel avant qu'il soit trop tard. Elle porta les doigts à ses lèvres, tremblante. Son regard terrifié parcourait tout le port, s'attendant d'un instant à l'autre à ce qu'une trombe d'eau se soulève et brise les deux bateaux.

L'esquif de Rafel tourna sur lui-même et prit l'eau. Elle voyait une autre tête blonde dans le petit bateau, un homme assis, voûté. N'y avait-il personne d'autre ? Rafel et deux Doranens.

L'esquif gîta de nouveau, et alors elle vit Asher, vautre sur le banc de nage.

Barl me vienne en aide. On dirait qu'il est mort.

Elle ravala des larmes et regarda les marins rejoindre son mari et son fils. Rafel et le mage Doranen qui l'accompagnait attrapèrent les entraves au vol et arrimèrent les deux esquifs ballottés. Tandis que le port se soulevait et que les trombes d'eau se rapprochaient, les sauveteurs reprirent les rames. Rafel souleva son père, fit signe au Doranen qui se tenait avec lui, et ils sortirent les rames de leur esquif. Commencèrent à souquer avec l'énergie du désespoir.

Quand Threeve lui toucha l'épaule, Dathné sursauta tant qu'elle faillit tomber du quai.

— C'est bientôt fini, dit le maire. (Comme elle, il était trempé jusqu'aux os et frissonnait.) Vous devriez reculer, Dathné. Pour ne pas les gêner.

Il avait raison. Tandis que les esquifs arrimés atteignaient la jetée, elle recula, alors que tout son instinct lui disait de descendre ces marches de pierre pour se jeter sur Rafel et Asher.

L'un après l'autre, les pêcheurs ramenèrent les hommes secourus. D'abord Rafel, qui chancelait à chaque pas. Puis les deux Doranens – Sarle Baden et Arlin Garrick tous deux à demi noyés. Arlin saignait au visage. Puis suivit Fernel Pintte, l'esprit comme égaré, tout attaché, les cheveux et le visage croûtés de sang d'une blessure à la tête. Elle ne l'avait pas vu dans l'embarcation. Et enfin Asher, tout à fait inconscient. Ils le déposèrent sur la jetée.

— Maman, dit Rafel. (Elle ne l'avait jamais vu si fatigué, si dévasté.) Maman, je...

Mais avant qu'elle ait pu l'atteindre, avant qu'elle ait rejoint Asher, Arlin Garrick se tourna vers Threeve.

— Arrêtez Rafel ! Immédiatement ! Il a assassiné mon père, Ain Friedin et un autre Doranen en sus !

Stupéfait, Threeve regarda Sarle Baden.

— Seigneur, est-ce la vérité ?

— Bien sûr que non ! dit Rafel d'une voix craquelée. Ils se sont noyés. On a voulu les sauver, mais ils se sont noyés. S'il faut accuser quelqu'un, ce sera Garrick et Pintte, pour avoir ignoré mon père et...

Arlin le frappa.

— *Crevure d'Olken ! Tais-toi !*

Tandis que Rafel repoussait Arlin, manquant de le faire tomber dans l'eau, Dathné bondit vers Asher, qui était couché, inconscient, sur la pierre mouillée. Threeve protesta, Pintte croassa une objection, et Sarle Baden s'éloigna. Cinq pêcheurs échangèrent des regards, puis séparèrent Rafel et Arlin.

Mais le sixième pêcheur tendit la main.

— Que Barl nous vienne en aide ! Fuyez !

Deux monstrueuses trombes d'eau se dirigeaient directement vers la jetée, fendant l'eau plus vite que des chevaux au galop.

Dathné regarda l'homme le plus proche.

— Aidez-moi !

Sans élégance ni douceur, ils soulevèrent Asher aux épaules et aux chevilles, et commencèrent leur course branlante vers la ville. Threeve et les autres pêcheurs aidèrent Pintte, Arlin Garrick et Sarle Baden. Rafel refusa toute aide, et saisit le gilet de son père pour aider.

— Maman..., dit-il en manquant tomber. C'était pas un meurtre, je te jure. Je pourrais...

— Je sais que tu ne pourrais pas, haleta-t-elle. Garde ton souffle, Rafe. Tu me raconteras plus tard.

La côte de Ventlevant était pleine de curieux venus voir en famille ce qui se passait au Récif. Mais maintenant que le désastre frappait, les trombes d'eau et les tourbillons agitant ce qui aurait dû être une eau sans danger, les instruments de musique s'étaient tus, et des voix s'élevaient, pleines d'angoisse et d'incrédulité.

Puis elles s'unirent en un terrible cri de peur. Le cœur battant, les doigts crispés et douloureux autour des chevilles d'Asher, Dathné risqua un rapide regard en arrière... et vit les deux trombes d'eau labourer la flotte de pêche de Ventlevant. Les vit briser les bateaux de bois, les projeter en l'air comme des jouets. La destruction fut totale et instantanée. Les fragments de bois et de toile plurent sur la jetée de pierre balayée par les vagues.

— Que Barl ait pitié de nous ! entendit-elle Threewe sangloter. Que Barl nous pardonne !

Mais il était bien trop tard pour cela.

Par miracle, ils atteignirent l'abri sains et saufs, essoufflés et sous le choc. La foule recula, aidée par des gardes armés de matraques. Dathné les ignore, totalement indifférente à ce que l'on pourrait dire ou faire, et déposa Asher dans l'herbe pour aller s'agenouiller à côté de lui. Elle lui prit la main et caressa son visage froid et couvert de sang. Rafel s'accroupit de l'autre côté de son père, pour lui prendre également la main. Non loin, Arlin Garrick criait des menaces incohérentes. Sarle Baden tentait de le calmer, comme le maire Threewe le faisait pour Fernel Pintte. Dathné les ignore tous. Elle regarda son fils. Il y avait en lui quelque chose de différent. Un tranchant acéré, récemment forgé, malgré l'épuisement.

Il leva le regard. La douleur dans ses yeux, et la colère qui brûlait sourdement sous la peur. Elle sut.

Oh, Rafel. Mon petit garçon.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Nous pensions que cela valait mieux. Nous pensions...

Il baissa les yeux.

— Pas maintenant, Maman.

Sur l'herbe, entre eux, Asher gémit puis ouvrit les yeux.

— Dath...

— Chut, dit-elle en laissant couler ses larmes. Tais-toi.

— Rafel ?

Son fils se pencha, sa colère soudain ravalée.

— Je suis là, P'pa.

— Dath, j'ai essayé de les arrêter, murmura Asher. J'ai essayé de les sauver. Mais ils sont morts.

Elle lui caressa la joue.

— Chut, mon amour. Ce n'est pas de ta faute.

— Dath... (Il toussa, faiblement.) Dath, je crois qu'on a un problème.

Elle aurait voulu le démentir. Elle aurait voulu assurer qu'il se trompait.

— Je sais, dit-elle en lui appuyant sur les lèvres. Mais n'y pense pas. Pour le moment, tu dois te reposer. (Elle regarda Rafel, à genoux, avec sa colère profonde, et son angoisse à la surface.) Nous aurons le temps de penser à tout cela quand nous serons rentrés chez nous.

— Oui..., soupira Asher. Oui, je veux rentrer.

— Rafel... (Elle entendit sa voix se briser.) Rafe...

Mais son fils refusait de la regarder. *Oh, Asher, Asher. Qu'avons-nous fait ?*

— Asher et sa famille sont partis ce matin pour Dorana. Le savais-tu ?

Assis à la fenêtre de son salon, Arlin hocha la tête. Lissa sa manche de brocart de soie bleu, comme s'il importait qu'elle soit froissée.

— J'ai appris cela.

— Oui. (Sarle Baden s'éclaircit la voix. Sa veste était prune. Ce n'était pas davantage une couleur de deuil que le bleu, mais... il ne s'était pas attendu à avoir besoin de noir.) Threewe n'avait aucune raison de les retenir.

— Threewe affirme qu'il n'avait aucune raison de les retenir. (Il haussa les épaules.) Mais que pouvions-nous attendre d'autre ? C'est un Olken.

— Vous pourrez soulever la question au Conseil Général, dit Baden après un instant. Voir au Conseil des Mages. Vous pouvez demander une audience à la Maison de Justice.

Il pleuvait. À nouveau. Derrière les rideaux ouverts, les rues pavées de Ventlevant étaient désertes, et les trombes d'eau dansaient dans son port vide et gris.

— Non. Je ne rentre pas à la capitale, seigneur Baden.

Perdu au milieu du tapis coûteux du salon, Baden le dévisagea.

— Puis-je vous demander...

Parce que j'ai des choses à faire chez moi. Des choses qui ne peuvent pas attendre.

— Non.

— Arlin...

Il tourna la tête, le moins possible. La coupure tuméfiée sur sa pommette le lançait.

— Seigneur Garrick.

Silence. Sarle Baden, le plus vieil et le plus cher ami de son père, inspira et expira sans bruit. Sans bouger. Seules ses paumes égratignées indiquaient l'aventure de la veille. L'homme ferma brièvement ses yeux injectés de sang. Il avait pleuré. À moins que ce fût le sel du port de Ventlevant.

— Seigneur Garrick, dit enfin Baden. Si cela vous convient, je peux parler en votre nom au Conseil Général. Je peux déposer une demande au...

— Non.

Baden s'avança.

— Vous ne pouvez pas laisser cette affaire impunie. Votre père est mort.

Et Ain, qui ne lui avait jamais souri. Ennet Vail aussi, qui ne comptait pour rien du tout.

— Oui, merci, j'avais remarqué ! lança-t-il en se levant. (Il tourna le dos aux rues pavées et au port. À la folie qui l'avait laissé sans cadavre à inhumer.) Sortez, seigneur Baden. Retournez à Dorana avec maître Pintte. Dites ce qu'il vous chantera à ces idiots de la ville. Il n'y aura aucune justice pour mon père en ce lieu. Il fut assassiné par le fils d'un héros.

Baden déglutit, les yeux voilés par le chagrin. Ce qu'il prenait pour du chagrin. Cet homme ne comprenait pas ce qu'était la vraie peine.

— Arlin...

— Seigneur Garrick !

— Arlin, vous n'avez que des serviteurs sur les terres de votre famille. Vous avez besoin d'être entouré d'amis, en ce moment difficile. Vous avez besoin...

— D'être seul. (D'un mouvement de tête, il indiqua la porte fermée.) Il me semble vous avoir donné congé.

— Et le travail de votre père ? demanda Baden d'une voix rauque. Son rêve de mener notre

peuple hors de sa servitude à cette terre.

Il haussa un sourcil.

— Oui ? Qu'en est-il ?

— Je compte réaliser ce rêve, Arlin. Et il voudrait que vous m'y aidiez.

Vous comptez ? Certainement pas, Sarle.

— Comme vous le dites, seigneur Baden, mon père est mort. Je doute qu'il veuille ou rêve quoi que ce soit.

— Je vois, soupira Sarle Baden. (Deux petits mots, très serrés, très brusques.) Avez-vous une objection à ce que je reprenne sa cause ?

Toutes les objections au monde.

— Sarle, Sarle... (Il sourit.) Pour ce que cela me chaut, vous pouvez sauter dans un tourbillon.

La porte de la pièce claqua si fort derrière le meilleur ami de son père que la vitre en trembla dans la fenêtre.

Il y avait du brandy dans le salon privé. Dédaignant les règles de civilité, Arlin délaissa les verres et but à la bouteille. Sentit les vapeurs lui brûler le nez et les yeux. Sentit sa puissance lui embrumer l'esprit.

Je suis orphelin. Mon père est mort.

Cela n'aurait pas dû tant le surprendre. Contrairement à l'impression qu'il donnait, son père était aussi mortel qu'un autre. Pourtant, il était pris au dépourvu. Il n'avait jamais paru possible que Rodyn Garrick meure.

Je devrais pleurer. Ne suis-je pas censé pleurer ? Je suis l'endeuillé. C'était mon père. Je devrais pleurer.

Mais il avait les yeux secs. Il était vide. Aussi but-il davantage de brandy, pour se remplir.

Les deux semaines de trajet retour vers la ville furent les pires de l'existence de Deenie.

P'pa était si mal en point, à vomir trois ou quatre fois par heure, que Rafe conduisit tout du long. Maman avait voulu engager quelqu'un, mais Rafe avait refusé, alors que lui aussi était malade. P'pa dormait pendant cette discussion, alors il n'avait pas pu prendre le parti de sa femme. M'man était tellement inquiète pour lui qu'elle avait laissé à Rafe le dernier mot. Enfin – c'était une partie de la raison. Mais il y en avait une autre. Deenie le sentait, sous la surface. Elle le voyait dans la façon dont M'man évitait le regard de Rafe, et dont Rafe s'inquiétait pour P'pa mais refusait de rester à côté de lui.

Rafe était en rage, plus brûlant et noué qu'elle l'avait jamais senti. La terrible éclosion de pouvoir qu'elle avait ressenti chez son frère lui avait fait enfouir le visage dans l'oreiller pour crier et crier et crier. Le pouvoir qui était en lui était à présent enfin libéré.

Mais personne n'en parlait.

Ils avaient quitté Ventlevant au point du jour le lendemain du désastre, alors que maître Threave était venu en personne au *Dauphin qui Danse* pour les supplier de rester, afin que P'pa ou M'man ou Rafel ou *n'importe qui* puisse faire disparaître les tourbillons et les trombes d'eau. Elle entendit P'pa dire à M'man que c'était impossible, d'une voix brisée et triste, et M'man l'avait répété au maire. Il avait voulu discuter, vexé et décontenancé, mais M'man lui avait tenu tête. Alors le maire avait évoqué les Doranens noyés, une plainte officielle, et avait dit que s'ils ne voulaient pas de problème, ils resteraient tant qu'on leur demanderait...

C'était là que Rafel était sorti de sa chambre, crépitant de tant de pouvoir que le maire Threave avait manqué se faire dessus.

— Vous venez nous menacer ? demanda Rafel en dominant le maire de toute sa taille. Qui êtes-vous ? Le chien de garde d'Arlin Garrick ?

Le maire Threeve était deux fois plus vieux que Rafe, c'était un homme important, mais il avait pâli.

— Non... non... vous vous méprenez. Je...

— Non, maître maire, c'est vous qui vous méprenez, dit Rafe, l'œil scintillant. Seul un fou écouterait Arlin Garrick en ce moment. Son père a été avalé par un tourbillon. Le chagrin l'a rendu à moitié fou. Et mon propre père a failli se tuer en essayant de sauver celui d'Arlin et les autres mages doranens ainsi que vous, les pêcheurs. Alors demain matin, nous rentrerons chez nous. Le port, c'est votre problème. P'pa vous avait dit que c'était une erreur d'y toucher. Ça vous apprendra à ne pas l'écouter.

Presque en larmes, le maire Threeve avait abandonné et était reparti.

Le lendemain, il pleuvait, mais Rafel refusait de changer d'avis. Ils partiraient, et il tiendrait les rênes. Il ne voulait pas rester dans la cabine avec P'pa et M'man, il voulait être seul, quitte à en tomber malade. M'man en était blessée, mais elle fit comme si de rien n'était. Elle plaça P'pa dans la cabine, bien emmitouflé dans une couverture, et n'ajouta pas un mot.

La pluie tomba pendant trois jours, sans discontinuer. Pendant trois jours dans l'attelage qui avançait sans cesse, P'pa dormait, M'man se taisait, et Deenie restait blottie dans un coin pour regarder défiler le monde détrempé. Elle aussi gardait le silence, parce que ses parents ne parlaient guère et que Rafel se contentait de monosyllabes laconiques, même quand ils passaient la nuit dans une auberge.

Le quatrième jour, ils s'éveillèrent sous les nuages, mais sans pluie.

— M'man, je voudrais m'asseoir avec Rafel un moment, dit-elle pendant qu'ils prenaient un petit déjeuner froid et insipide. Je peux ? S'il te plaît ?

P'pa se réveilla. Il paraissait encore mal en point, les yeux enfoncés, le visage horriblement pâle. Chaque fois qu'il respirait, c'était comme si l'air le brûlait. Il avait les lèvres sèches et craquelées.

— Bien sûr que tu peux, ma souris, dit-il. Ça dérangera pas Rafel.

À part que si, ça dérangeait son frère. Elle le voyait dans ses yeux boudeurs. Elle attendit qu'il proteste. Et lui demanda pourquoi il s'en abstenait quand ils furent de retour sur la route pleine de nids-de-poule.

Rafel haussa les épaules.

— Pourquoi ça me dérangerait ? Je compte pas te parler. Tu pourrais aussi bien être un bagage.

Cela la blessa, comme il y avait compté. Plusieurs jours avaient passé depuis le port, et il n'était pas moins enragé. Elle ne riposta pas. Elle savait que ce serait inutile. Alors elle resta posée là comme une malle, heureuse d'être au grand air. Heureuse de profiter de la campagne, des oiseaux qui filaient dans les haies, du vent sur son visage, des chevaux, et d'attendre qu'il parle.

Parce qu'il parlerait. Elle connaissait son frère.

Cinq heures plus tard, il releva la tête. Ils avaient acheté des pâtisseries et du lait frais à Yelton, l'un des petits villages qui menaient aux Plaines. Il lui avait laissé tenir les rênes pendant qu'il mangeait et buvait, à présent que les plus gros vomissements étaient passés. Quand il les lui avait repris, avec un remerciement contraint, il la regarda de côté.

— Pourquoi tu me cries pas dessus ? demanda-t-il d'un ton presque... contrarié. Pourquoi

tu me laisses te traiter aussi mal ?

Elle avait encore sur la langue le goût de sa propre pâtisserie, un peu épicée.

— Tu es énervé. Ce n'est pas grave.

— Énervé, marmonna-t-il en faisant claquer les rênes contre le dos des chevaux pour les pousser à un trot plus soutenu. Tu dis ça comme ça, toi ?

Être à côté de lui, c'était comme de s'asseoir à côté d'un poêle. Le pouvoir en lui brûlait chaudement, de manière très lumineuse. Il n'avait jamais brûlé aussi fort avant le port de Ventlevant. Elle aurait sans doute pu le trouver les yeux bandés en pleine nuit.

— Tu le sens, n'est-ce pas ? demanda Rafel d'un ton accusateur. Tu l'as toujours senti, Deenie ? Tu faisais partie de leur mensonge ?

— Je ne t'ai jamais menti, Rafe ! protesta-t-elle. Jamais.

— Tu m'as jamais dit que tu sentais des choses. C'est comme si tu m'avais menti. En ce qui me concerne, c'est pareil.

On aurait dit un vrai gosse. Comme s'il se préparait à faire un caprice.

— Rafe, j'ai jamais menti. Je ne savais pas.

Il soupira, plein de douleur.

— Je sais seulement parce que P'pa avait besoin de mon pouvoir. Si on n'était pas allés à Ventlevant, j'aurais sans doute jamais appris. Je serais mort vieux comme Darran sans jamais savoir ce que j'avais en moi. Ce que je pouvais faire.

Le ciel nuageux était de plus en plus bas. L'air paraissait soudain humide. Il allait se remettre à pleuvoir, d'un instant à l'autre, et quand ça recommencerait, on la rappellerait dans la cabine. P'pa et M'man disaient qu'elle était *délicate*.

Et ils ont un peu raison. Mais je n'aime pas ça.

— Moi aussi, je serais en colère, Rafe, s'il s'agissait de moi, dit-elle rapidement. Même si je savais pourquoi ils ne m'en avaient pas parlé. Même si je comprenais qu'ils avaient peur pour moi. Je serais folle de colère.

— Ha ! dit-il en arrondissant les épaules. Essaie pas de me calmer, Deenie. Je suis pas d'humeur !

— Mais non.

— Mais si. Tu t'énerves jamais. (Il la poussa du coude.) Tu devrais essayer, un jour. Ça te ferait sans doute beaucoup de bien.

Elle n'était pas d'accord. Elle avait déjà assez de mal avec la contrariété des autres.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Rafe ? Tu peux pas faire la tête toute ta vie.

— T'es sûre ? (Il fit de nouveau claquer les rênes, et les chevaux accélérèrent.) Je vais essayer, pour voir.

— Oh, Rafe...

— T'inquiète pas, dit-il vivement. C'est pas ton problème, hein ?

D'une certaine façon, si. Parce que ce qu'il ressentait, elle le ressentait aussi, qu'elle le veuille ou non. Et ce qu'il ressentait, si chaud et si dur, la rendait malade.

— Ils t'aiment, Rafe, murmura-t-elle. Comment peux-tu les punir parce qu'ils t'aiment ? Ce n'est pas juste.

Il regarda le dos large des chevaux.

— Comment ils peuvent m'aimer et me mentir en même temps ? Tu trouves que c'est juste, ça ?

Pauvre Rafe. Il voulait que ce soit simple. Il voulait avoir raison, et que les parents aient

tort, sans terrain flou et désagréable entre les deux. Mais rien n'était aussi simple, dans la vie. Elle l'avait appris grâce à tout ce qu'elle sentait. Elle laissa sa tête tomber contre l'épaule de son frère, et attendit qu'il la déloge. Mais il ne le fit pas. Elle avait des larmes plein les yeux, tellement il souffrait.

Puis il commença à pleuvoir, et M'man lui dit de rentrer.

— Allons ! Allons ! Un peu de tenue ! Nous sommes en séance du Conseil Général ! cria Shifrin, le président du Conseil, en frappant de son maillet presque jusqu'à le rompre. Si vous ne mettez pas un peu d'ordre dans cette séance, je vais y mettre fin !

Le Conseil Général l'ignore. Frustré, Shifrin se laissa retomber sur son fauteuil, jeta son maillet sur son bureau et se prit la tête dans les mains. Tout autour de lui, la tempête faisait rage, des accusations, des réfutations, des lamentations et des contestations.

Asher envisagea de tous les faire taire en balançant un ou deux éclairs dans la pièce. Mais pas sérieusement. C'était grave, mais pas assez pour qu'ils doivent dire la vérité sur la Climagie à ces abrutis. Pas aujourd'hui.

Et à Barl ne déplaie ; jamais.

Mais entre-temps, il n'avait aucune raison de devoir subir ces grimaceries. En deux jours, depuis qu'ils étaient rentrés de Ventlevant, il était à peu près remis de ses efforts. Les horribles potions de Kerril l'avaient bien aidé. Il se fatiguait encore un peu facilement, conservait encore quelques douleurs. Et les yeux fermés, il entendait le rugissement du tourbillon...

Mais ça m'a pas tué. Et Rafel non plus. Quant à ceux qui sont morts, eh bien, on a fait de notre mieux pour les sauver, ces pauvres. On peut pas me les reprocher.

D'autres avaient essayé. Ils essayaient encore, pour certains. Pas Arlin Garrick, en tout cas pas pour le moment. On lui avait rapporté qu'il s'était effondré sous le poids du deuil. Mais l'ami de Garrick, Sarle Baden, faisait un esclandre. Ce bougre de Fernel Pintte aussi. Il en rebattait les oreilles de tous ceux qui voulaient bien l'écouter. Mais pour le moment, ils avaient rien fait d'officiel, et s'ils changeaient d'avis... eh bien, qu'ils fassent attention. Parce qu'il les avait prévenus, il leur avait *dit*, de ne pas toucher aux Dents du Dragon.

Mais on peut pas dire non à un mage blond. Ni à un Olken aussi arrogant que Pintte.

Il regarda le président Shifrin, dans l'espoir qu'il ramène l'ordre, mais Rufus avait renoncé à asseoir son autorité. Alors il regarda le maire de Dorana, parce que Pellen n'aurait pas supporté une telle honte plus de deux minutes. Mais Fernel Pintte était trop occupé à se disputer avec Sarle Baden, avec son petit pansement autour du front comme une décoration.

Les sourcils froncés, Asher se leva.

Alors c'est encore pour ma pomme, hein ? Pourquoi c'est toujours moi ?

Il se fraya un chemin à coups d'épaules entre les Olkens et les Doranens qui se disputaient, arriva à la table du président et tapa sur les documents qui s'y trouvaient.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Rufus ? T'es président, oui ou non ?

Rufus le foudroya du regard.

— Tu veux essayer de les calmer, toi, ces imbéciles ? Je te souhaite du plaisir. (Il retira sa chaîne de fonction et la jeta sur l'ordre du jour à l'écriture méticuleuse.) Moi, j'arrête.

— Oh non, protesta-t-il. Parce que si tu démissionnes, un crétin va finir par me demander de te remplacer. Alors tu remets ta chaîne, et je vais leur rabattre le caquet.

Il monta sur la table de Shifrin. Invoqua sa cloche de la Maison de Justice, utilisant au vu de

tous la magie doranenne, et la fit sonner au-dessus de sa tête.

— La ferme ! lança-t-il. Vous tous, là, vos gueules !

L'un après l'autre, ils se turent, les Olkens et les Doranens choisis par leur guilde et leur quartier pour se rencontrer en Conseil Général une fois par mois, afin de régler les questions importantes pour Lur. Quand, enfin, on n'entendit plus que la cloche, il la posa sur la table. Les regarda tous de ses yeux encore jaunes, et secoua lentement la tête.

— Mais quelle honte vous faites, tous. Vous pensez que c'est pour ça que les gens vous envoient ici ? Pour montrer les dents et chercher quelqu'un à qui faire porter le chapeau ? Ça sert à quoi, hein ? C'est pas en se faisant des reproches qu'on va régler quoi que ce soit.

Des coups d'œil piteux, des regards posés sur le sol. Les mains dans les poches, les châles resserrés. Tous la mine honteuse, comme il se devait.

— Je sais bien qu'on est dans une vilaine situation, continua-t-il, toujours debout sur la table. Avec les tourbillons et les trombes qui poussent partout comme des ronces, entre le Récif et la côte de Lur. Toutes les flottes de pêche du royaume sont soit coincées à l'ancre, soit réduites en morceaux. On a beaucoup de familles qui gagnent plus leur croûte, du coup.

— C'est pire que ça, Asher, dit Sarle Baden. Sans cette pêche, puisqu'il n'y a pas assez de poissons dans les lacs et les rivières pour compenser, et puisque les récoltes sont presque toutes détruites au champ, les têtes de bétail noyées ou malades – et je viens d'apprendre qu'il y a une maladie dans mes vergers –, Lur est face à une crise aux proportions inouïes.

Les Olkens comme les Doranens s'agitèrent et murmurèrent. Puis Bediah Threeve, venu à Dorana depuis Ventlevant spécialement pour cette réunion, passa les pouces dans ses bretelles et se balançait sur les talons.

— Tu es sûr de pas pouvoir arranger les ports de Lur, Asher ? Même avec ton petit gars ?

Mon petit gars. Il sentit ces mots le piquer. Il n'avait presque pas vu Rafe depuis Ventlevant. Des jours et des jours de silence, à s'éviter mutuellement. Parce qu'ils avaient trop de choses à dire, et aucun moyen de le dire : tout était étranglé par le chagrin, la culpabilité, la colère et le reproche. Dathné lui avait dit de ne pas insister. De laisser du temps. Et il essayait. Vraiment. Mais...

— Asher ! insista Threeve. Vous pouvez, ou pas ? Il faut qu'on sache.

Il régnait dans la pièce un silence de mort, comme dans une crypte. Tous les regards étaient posés sur lui, toutes les respirations retenues. Il toisa le maire de Ventlevant.

— Les « arranger », Bediah ? Non. Je te l'ai dit à Ventlevant – personne peut les arranger, c'est pour ça que j'avais dit de pas toucher au Récif, nom de nom.

Et ça, ça ne plaisait à personne, mais tant pis. C'était la vérité, et il comptait pas la ravalier parce que d'autres trouvaient ça gênant. Ou parce que Rodyn Garrick et ses amis étaient morts d'être bêtes.

Frustré, il regarda les visages devant lui.

— Vous pensez que ça me retourne pas le ventre, ce qui s'est passé ? Vous pensez que j'ai pas envie de claquer des doigts pour faire disparaître les tourbillons ? Mais je peux pas, alors arrêtez de vous dire le contraire. (Il leva un doigt en mise en garde.) Et mon petit peut pas non plus, alors ayez pas la riche idée d'aller l'embêter jusqu'à ce qu'il accepte pour avoir la paix.

Parce que ça vous dérangerait pas d'essayer et il le ferait, et je vous tannerais le fondement à chacun si vous mettiez mon fils en danger.

Rufus se dandina sur son fauteuil.

— Oui. À propos de Rafel, Asher.

Nouveaux murmures, nouveaux marmonnements. Échanges de regards. Tension nouvelle.

— Oui, Rufus, soupira-t-il. Pour une fois, les commères de la ville ont raison. Rafe a un soupçon de magie doranenne en lui, comme son père.

Sarle Baden le toisa de son regard gris pâle.

— Vous en aviez gardé le secret.

— C'est une accusation, seigneur Baden ?

— Une observation.

— Oui, ah, alors en voilà une autre, dit-il en laissant filtrer son énervement. Ma famille vous regarde en rien. (Il regarda les personnes présentes.) Et ça vaut pour vous tous. Si ça vous convient que moi, j'aie de la magie doranenne, vous avez intérêt à croire que c'est assez bien pour mon fils. Et si quelqu'un veut dire le contraire, c'est à moi qu'il aura affaire. On était venu ici régler les problèmes de Lur, ou on rentre tous chez nous ?

— Il n'y a qu'une seule réponse à tous nos maux, déclara Fernel Pintte. Ce Conseil doit révoquer l'interdiction de l'envoi d'une expédition de l'autre côté des montagnes de Barl.

— Pourquoi ? demanda Sarnia Marnagh, l'une des rares à rester assise dans la pièce. Pour que vous puissiez expulser tous les Doranens de Lur ? Nous chasser du seul foyer que nous ayons jamais connu ? Est-ce là votre intention, maître maire ? Entamer une purge des Doranens, et vous sauver à nos dépens ?

Sa question courroucée déclencha un nouvel éclat, les Olkens criant contre les Doranens, les Doranens agitant des poings serrés vers les Olkens. Asher ferma les yeux et sentit un frisson dans l'air. La colère et le pouvoir, c'était un mauvais mélange.

Que Barl nous sauve tous. On se sera tranché la gorge bien avant de mourir de faim.

Inutile de refaire sonner la cloche. Il fallait se montrer un peu plus définitif, cette fois. Se rappelant un sort qu'il avait lu dans le carnet de Durm, il en marmonna les mots, en traça les symboles, et regarda chaque chaise de la pièce bondir comme si elle prenait vie. Les regards tressauter et faire un vacarme terrible, raclant et tapant le sol en mosaïque. Il ressentit une satisfaction cruelle à entendre les cris surpris, les glapissements de peur, à voir chaque membre de l'assistance se tétaniser devant cette nouvelle menace.

Le prêtre Jaffee, le souffle sifflant, s'était levé de son siège et fronçait doucement les sourcils en signe de réprobation. Il leva la main et lui toucha le genou.

— Je crois que vous vous êtes fait comprendre, Asher, dit-il en brisant le silence choqué. Profitez de cet instant, et forcez ces idiots à écouter. Car si nous n'agissons pas rapidement, je crains que Lur ne soit condamné.

Pour une fois, ce vieux prêtre à demi sénile donnait un avis utile. Sans descendre de sa table, Asher se posa les poings sur les hanches.

— Vous avez entendu Jaffee, lança-t-il. Maintenant rasseyez-vous.

Olkens et Doranens le regardèrent, méfiants.

— *Posez vos putains de culs ou je commence à lancer les meubles !*

Les yeux écarquillés, tous les Conseillers s'assirent. Méfiants à présent, un peu effrayés. Ils venaient de se rappeler – *il était temps !* – que c'était aussi l'homme qui avait tué Morg.

— Fernel, Fernel, soupira-t-il en secouant la tête. T'apprendras jamais, hein ? D'abord le port, et maintenant ça. Tollin a prouvé qu'on avait rien à trouver de l'autre côté des montagnes.

— Tollin y est allé il y a quatorze ans ! rétorqua Pintte aussitôt debout. Comme tu es arrogant, de te camper sur cette table en affirmant qu'il est inutile d'aller voir par nous-mêmes ce qui s'est passé pendant ce temps. À moins que tu affirmes savoir sans voir ? Cela signifie-t-il que tu nous caches autre chose, Asher ? Ou que tu inventes des histoires ?

Tandis que les murmures fusaient dans la salle, Asher descendit de la table du président. Alla se camper par terre, au même niveau de Pintte, et fourra les mains dans ses poches.

— Tu me traites de menteur, maître maire ?

Pintte ne recula pas.

— J'avance seulement que tu as sans doute peur. Et que tu veux faire partager ta peur à chacun.

Etron moisi, j'aurais dû te laisser te noyer.

— Donc je suis un menteur *et* un lâche ?

Heureux d'avoir un public, Pintte sourit avec une fausse humilité.

— Asher, tu as autrefois rendu à Lur un grand service. Je ne le nie pas. Mais ce grand service n'a pas fait de toi notre roi. Ta parole ne fait pas loi, tu ne peux pas émettre de décret. Tu ne possèdes qu'une seule voix, pas plus importante ou plus forte qu'une autre. (Il indiqua le Conseil réuni.) Et nous, représentants élus du peuple de Lur, *nous* décidons de ce qui est ou non faisable.

Asher le considéra.

— Ah oui ? Comme vous avez décidé que ce serait une riche idée d'essayer de briser la magie du Récif des Dents du Dragon. Une fière réussite, pour sûr. Alors je t'en prie, partons nous promener de l'autre côté des montagnes. Après tout, ça ne risque rien, hein ?

— Alors que suggères-tu que nous fassions ? cria Fernel pardessus la clameur renouvelée. Devons-nous nous cramponner à l'espoir fragile que Barl nous enverra un miracle ? Si Barl se souciait de Lur, nous n'en serions pas là !

— Espoir fragile ? s'indigna Jaffee en se levant péniblement. Je trouve votre formulation

fâcheuse, maître maire. Notamment parce que vous la criez à l'un des miracles de Barl. Vous accusez Asher d'arrogance. On pourrait en dire autant de vous, qui déclarez qu'elle nous a abandonnés.

Le menton de Fernel se releva rapidement.

— Barl était une Doranenne. Ce sont les Doranens qui ont apporté la calamité ici. Pardonnez-moi de rechigner à confier l'avenir de Lur à la sorcière qui a aidé à créer ce dilemme.

La chambre du Conseil trembla sous un nouveau rugissement scandalisé. Cette fois, les Olkens comme les Doranens vilipendaient Pintte. Mais pas tous, remarqua Asher. Du moins pas tous les Olkens. Une poignée se rangèrent au côté du maire de Dorana, et le défendirent vigoureusement contre les assauts.

Asher se laissa aller contre le bord de la table du président, pas du tout enclin à se jeter dans cette mêlée-là. C'était l'affaire de Jaffee, grand prêtre de Lur. Mais Jaffee ne semblait pas d'humeur à se disputer.

Holze me manque. C'était un homme de cran. Il avait tenu tête à Morg. Mais Jaffee a guère de colonne vertébrale.

En fin de compte, ce fut Sarle Baden qui rappela ce beau monde à l'ordre, et on l'écouta. En tant que mage survivant de Ventlevant, l'un des mages doranens les plus puissants encore vivant dans Lur, il pouvait taper des mains et faire luire une lumière vive autour de lui. Cela arrêta les gens assez longtemps pour qu'il puisse en glisser une.

— Maître Pintte, le ressentiment que vous nourrissez contre mon peuple n'a rien de secret. Ni votre désir de nous voir quitter ce royaume pour ne jamais y revenir. Ni que beaucoup d'Olkens partagent vos sentiments. (Il étrécit les yeux et sourit sans aucune chaleur.) Il est temps que ce Conseil sache qu'autant de Doranens sont d'accord avec vous.

Silence sonné. Puis Rufus s'éclaircit la voix et se pencha pardessus la table de président.

— Vous souhaitez quitter Lur ?

— Cela vous surprend, président Shifrin ? demanda Baden en se tournant vers lui d'un air interloqué. Avez-vous... Un quelconque Olken s'est-il jamais demandé si les Doranens étaient heureux, ici ?

— Bien sûr que nous le sommes, dit rapidement dame Marnagh en regardant dans la salle les Olkens assis autour d'elle. Lur est notre foyer. Seigneur Baden, n'ayez pas la présomption de parler au nom de...

— Lur est notre foyer *d'adoption*, interrompit délicatement Baden. Imposé il y a plusieurs siècles par des circonstances malheureuses. Mais l'époque a changé, Sarnia. Morg est mort... et derrière les montagnes de Barl se trouve notre véritable foyer, la Dorana perdue. Nombre d'entre nous aimeraient y retourner, pour y créer des vies libres de lois inutiles et surannées.

Asher fronça les sourcils.

— Les lois sur le trifouillage de la magie ?

— Vous voudriez nous faire abandonner la sagesse de Barl ? Seigneur Baden, ce serait...

— Un choix, dit Baden. Que beaucoup de Doranens, comme moi-même, pensent avoir le droit de faire en conscience. D'où notre aide volontaire pour tenter de briser le Récif.

— Mais vous avez échoué, dit Jaffee. Vous devriez y voir un signe.

— En effet, reconnut Pintte. Un signe qu'il est temps qu'une deuxième expédition franchisse les montagnes de Barl. En cela, au moins, le seigneur Baden et moi sommes parfaitement d'accord.

— Pintte... (Asher secoua la tête, épuisé et incrédule.) Combien de fois va falloir vous le dire ? Il se trouve rien pour nous de l'autre côté des montagnes.

— Je ne vous crois pas, répondit Pintte la mâchoire serrée. Si Tollin avait poursuivi sa route, s'il n'avait pas fait demi-tour comme un lâche au moment...

Asher se redressa.

— Un lâche ? Comment ça ? Tu veux dire que Tollin et ses hommes étaient des lâches parce qu'ils sont rentrés chez eux une fois que les autres ont commencé à mourir ?

Fernel Pintte s'empourpra.

— S'ils ne s'étaient pas laissés dominer par leur peur, alors...

— Alors quoi ? demanda-t-il furieux. Pintte, tu es un crétin ignorant. La seule chose qu'on trouvera derrière ces montagnes, c'est une mort lente et cruelle. Et si tu crois que je vais rester le pouce dans le cul pendant que tu pousses des gens à se suicider pour tes beaux yeux... tu me connais bien mal.

Sans laisser à un Fernel Pintte bouche bée le temps de répondre, il se tourna vers Sarle Baden.

— Et *vous* ! Vous avez un sacré culot, seigneur Baden. Vous savez comme la magie de Morg est mauvaise. Combien de temps elle survit. Comment elle tue et déforme. Votre ami le seigneur Garrick vient de laisser sa vie contre la magie de Morg. Et vous voulez envoyer des gens là où ce sale fou faisait la loi ? Mais ça va pas ? Vous croyez quoi ?

Pâle de rage, Sarle Baden écarta de son chemin quelques Conseillers jusqu'à se tenir lui aussi devant la table du président.

— Je pense que si Barl n'avait pas rendu les Doranens impuissants, nous aurions une chance de vaincre l'héritage de Morg, cracha-t-il. Car vous avez raison en un point, Asher... nous n'avons aucune chance de laver la tache qu'il a laissée sur le monde alors que la seule magie à notre disposition est une tromperie fadasse transmise par Barl. Mais derrière les montagnes, dans le royaume perdu de Dorana, se trouve notre vraie magie. Notre héritage. Il est plus que temps de le récupérer. Et parce que mon ami Rodyn Garrick est mort pour ce rêve, je suis déterminé à achever ce qu'il avait entrepris.

— En passant au-delà des montagnes ?

— *Oui*, dit Baden. Asher, il se trouvait des Doranens prêts à braver l'océan, alors que nous n'avons jamais été une race de navigateurs. Par rapport à ces terreurs, braver une chaîne de montagnes n'est rien. Les Doranens l'ont déjà traversée par le passé. Nous pouvons le refaire.

— Avec Fernel Pintte, qui crée l'agitation contre vous ? Qui ranime la rancœur contre vous ?

Baden lança à Pintte un regard bref mais discret.

— Avec quiconque nous aidera. Et puis, ce que ressentent Pintte et les Olkens comme lui n'a rien de neuf, Asher. Cela fait six cents ans que votre peuple en veut au mien. (Il sourit sans chaleur.) Comme vous le savez. Vous étiez peut-être ami du roi Gar, mais à part cela...

— Me fourrez pas dans le même panier que Fernel Pintte, si ça vous fait rien, dit-il d'une voix grave. J'ai peut-être pas grande affection pour vous autres, Baden, mais ça veut pas dire que je veux vous balancer tous sur le cul pour autant.

Baden soupira.

— Il n'est pas question de nous balancer, Asher. Nous partirons de notre propre gré.

— Vous voyez ? se réjouit Fernel Pintte. Alors, Asher. Vas-tu tenter de retenir des gens contre leur volonté ?

Face à des questions qu'il ne s'était jamais posées et ne voulait pas résoudre en public, saturé d'un mépris cordial pour Pintte, Asher regarda Jaffee.

— Éminence ? Vous avez un avis ?

— Pas pour le moment, dit Jaffee apparemment secoué. J'aimerais prier avant de me prononcer.

— Nous n'avons pas besoin de vos prières, dit Baden sans ménagement. Ni de l'approbation d'une femme morte depuis six cents ans. La religion que vous servez est stérile, Jaffee. Nous cherchons à présent nos réponses dans ce que nous avons laissé en arrière, dans l'antique royaume de Dorana, et pas d'un tableau sur le mur de votre précieuse chapelle.

Tandis que la pièce résonnait de consternation, Asher foudroya Fernel Pintte du regard.
Regarde ce que tu as fait, sale agitateur de merde.

— Ce en quoi le seigneur Baden croit ou non n'a pas sa place dans ce Conseil, dit-il. Je pense que c'est entre lui, Barl et Jaffee. La seule chose qui compte pour nous, en ce moment, c'est ce projet inepte de nouvelle expédition. Alors je pense qu'on devrait...

— Et *moi*, commença Fernel Pintte en élevant la voix, je pense que vous devriez nous dire la vérité, Asher. Enfin. Nous dire comment vous savez depuis dix ans que notre petit royaume aurait bientôt des ennuis. Nous dire ce que vos étranges sens de mage vous ont appris – et que vous avez caché au Conseil.

Asher sentit sa bouche s'assécher.

Salaud. Pauvre abruti de salaud.

— Asher ? s'étonna dame Marnagh tandis que le silence s'étirait vers le point de rupture. De quoi parle-t-il ?

Pas un bruit dans la pièce. À peine un souffle, tandis que trente regards l'épinglaient sur place. Il sentait son cœur battre à s'en réduire en bouillie. Avec un effort, il ouvrit les poings. Se prépara pour le mensonge qu'il allait proférer.

— Asher, insista Jaffee. Est-ce la vérité ?

— Oui, c'est vrai. Il y a dix ans, je savais que Lur se préparait peut-être des ennuis. Je sentais des choses. Des anomalies, dans la terre et l'air. Je...

— Mais, Asher, s'étonna Jaffee avec une grimace contrariée. Au Conseil des Mages... lorsque j'en avais parlé...

C'était difficile, sacrément difficile, mais il se força à croiser le regard du vieux prêtre sans sourciller.

— Je sais ce que j'avais dit, mais...

— Rodyn avait donc raison, dit Sarle Baden. Il m'avait dit que vous mentiez. Est-il mort à cause de ce mensonge, Asher ? Est-il mort à Ventlevant parce que...

— Non ! cria-t-il par-dessus les vociférations du Conseil. J'ai essayé de sauver Garrick à Ventlevant. J'ai essayé de vous sauver tous ! J'ai menti au Conseil des Mages parce que j'étais pas sûr de ce que je ressentais, et je voulais pas déclencher une panique pour rien ! Il se trouve que j'avais tort, et je le regrette, mais...

— C'est ce que vous dites à présent, dit Baden. Mais Rodyn étant mort...

Non, non. Tout ça se passait de travers.

— Je suis pas le seul à avoir su qu'il y avait un problème, Baden ! Fernel Pintte aussi était au courant. Pourquoi pas dire que c'était lui qui voulait que Rodyn Garrick se noie ?

— Vous voudriez salir mon nom pour sauver le vôtre ? demanda Pintte. Comme c'est typique. Mes amis... (Il regarda les visages agités dans la pièce.) Je n'avais rien à voir avec ce

qui s'est joué à Ventlevant. Comme vous le savez tous, j'ai manqué de mourir moi aussi.

Le souffle presque coupé, Asher secoua la tête.

— Je jure sur les os de Barl, j'ai essayé de sauver tout le monde.

— Nous le savons bien, assura Jaffee avec un regard noir pour Sarle Baden. Suggérer l'inverse serait une calomnie des plus sévères. Mais cette autre affaire... (Il soupira.) Maître maire...

— Oui ! se réjouit Pintte. J'ai tenu ma langue il y a dix ans, c'est vrai – parce que Asher avait assuré que parler serait dangereux. Je me suis tu parce qu'il est le Mage Innocent, que Barl me pardonne. Peut-être aurais-je dû avoir davantage foi en moi-même, et moins en Asher. Alors peut-être aurions-nous depuis longtemps trouvé ce dont nous avons besoin derrière les montagnes. Alors nous n'aurions pas bravé les périls du Récif des Dents du Dragon, et le jeune Arlin Garrick ne serait pas en deuil, comme tant d'autres. (Il tourna vers Asher des yeux brûlants de haine et de triomphe.) Penses-y, Asher. Toutes ces morts évitées. La terreur épargnée à notre peuple. Peut-être même lui aurions-nous évité la famine et la souffrance... si seulement je ne t'avais pas fait confiance.

Il en avait le vertige.

— Alors tous les maux du royaume sont de ma faute, Pintte ? C'est ça ?

— Non, non, pas du tout, assura Jaffee le souffle de plus en plus sibilant. Il se trouve certes des questions auxquelles il faut répondre, mais...

— Oui, trancha Pintte en coupant la parole à Jaffee. Contestes-tu ce que je dis, Asher ? Nies-tu quoi que ce soit ?

Asher regarda les Conseillers. Lut l'hostilité, les doutes et les peurs. En vit d'autres baisser les yeux, se détourner, éviter son regard. Donc il pourrait contester les accusations de Pintte jusqu'à devenir bleu, les dégâts étaient déjà faits.

— Non.

— Non, répéta Pintte presque en gloussant. Et dis-nous, Asher, puisque pour une fois tu sembles d'humeur honnête – pourras-tu sauver Lur, cette fois ? Es-tu encore le Mage Innocent ?

La sueur lui coulait sur l'échine.

— Non.

— Alors je pense, dit Fernel Pintte en élevant la voix pour couvrir l'inquiétude du Conseil, que tu ne devrais plus interférer avec ceux qui souhaitent faire ce qui t'est impossible. En fait... il me semble que tu en as assez fait comme ça.

Au bord de la nausée, Asher regarda Fernel Pintte. Puis il regarda le reste de l'assistance silencieuse.

— Vous voulez me faire porter le chapeau pour les problèmes du royaume ? Très bien. Je peux pas vous en empêcher, dit-il d'une voix qu'il sentit grincer. Vous voulez écouter Pintte ? Et Baden ? Vous voulez envoyer vos êtres chers derrière les montagnes ? Alors faites-le. Je peux pas vous arrêter non plus. Mais si vous revenez pas, ou si votre famille commence à mourir, comme Tollin et son équipe ? Dites pas que je vous avais pas prévenus. Parce que je suis là, devant vous, et je vous dis de pas y aller. Parce que ça se terminera dans le sang et les larmes. Comme Ventlevant.

Le silence persista, et les gens refusaient toujours de croiser son regard. Pintte souriait. Sarle Baden restait impassible. Alors Asher haussa les épaules et sortit.

Y avait rien d'autre à faire.

En voyant le visage de son mari quand il rentra dans la tour, les épaules voûtées, Dathné abandonna sa plume et son papier.

— Que se passe-t-il ? Qu'y a-t-il ?

Au lieu de répondre, il alla jusqu'à la fenêtre couverte de pluie. Appuya le front et le poing contre ses carreaux plombés, l'air si abattu qu'elle dut se faire violence pour ne pas le rejoindre en courant. Mais si elle le couvait, il s'énervait. Depuis Ventlevant, il était susceptible. Il s'accusait de tout. Ne pas avoir arrêté le rituel. Ne pas avoir sauvé les vies qui avaient été perdues. Il s'accusait du deuil violent d'Arlin Garrick. Il s'en voulait pour Rafel et Deenie, et ce qu'ils souffraient. En vérité, elle ne l'avait pas encore tout à fait pardonné pour cela, elle non plus... mais le reste ?

Le reste n'était pas de sa faute. Parfois, on ne peut pas sauver les gens contre leur gré. Quand va-t-il l'apprendre ?

Sans doute jamais. Parce que c'était un homme généreux, qui ne supportait pas de voir quiconque souffrir.

— Asher... (Elle serra les mains sur son petit écritoire.) S'il te plaît. Parle-moi.

Il soupira.

— Pintte. Et Sarle Baden.

— Pas Rafe ? demanda-t-elle avec une peur soudaine. Ils ne s'agitent pas à cause de ses...

— Non, assura-t-il. Ils se fichent complètement de lui.

— Alors que se passe-t-il ?

Il lui expliqua, à mots tremblants. Quand ce sordide récit fut achevé, il se tut, le souffle laborieux. Le visage détourné. Tourmentée par sa propre douleur, sa propre culpabilité, elle le regarda sans mot dire. Puis elle eut un frisson et sentit une présence, ce qui lui fit tourner la tête vers la porte du solarium. Deenie s'y trouvait, saupoudrée de farine des pieds à la tête. Elle avait été à la cuisine, avec maîtresse Watt. Mais bien sûr, la détresse de son père l'en avait rappelé comme un signal.

Dathné secoua la tête. *Pas tout de suite.* Deenie hocha la tête, son visage maigre inquiet, et se retira doucement. Quelle gentille fille. Si seulement il y avait moyen de... de *défaire* ce qu'elle faisait. La vie s'annonçait bien cruelle si elle continuait de tout ressentir avec tant de finesse.

Elle regarda de nouveau Asher. Il lui tournait encore le dos.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Si je n'avais pas demandé à Fernel de venir la première fois – par les seins de Barl, je savais qu'il pouvait être pénible. Mais c'est un de nos meilleurs magiciens. Je pensais que nous aurions besoin de lui.

— C'est pas ta faute, Dath, soupira-t-il. C'est moi qu'ai dit d'en parler à personne.

— Pour protéger Lur ! Pour empêcher la panique ! Pas pour une autre raison. Pas pour... garder le pouvoir, ou...

— Oui, mais ça a plus guère d'importance, hein ? dit-il en tournant vers elle son regard triste. Ce qui compte, c'est que les gens me regardent de travers. Ils doutent de moi. Ils se demandent ce que je sais d'autre qu'ils ignorent. Et Dath, c'est vrai que j'ai des secrets.

— Comme tout le monde, Asher.

— Pas les mêmes, non ! La Climagie ! Le journal de Barl. Ce que j'ai fait pour empêcher Lur de tomber. Et si les gens apprennent...

— Ce n'est pas possible, dit-elle en se levant. Mais Asher, même s'ils l'apprennent, je refuse

de croire que quelqu'un comme Fernel Pintte ou Sarle Baden puisse retourner les habitants de Lur contre toi. Pas après ce que tu as subi et sacrifié pour ce royaume. (Elle sentit sa rage monter.) Et s'ils essaient...

— Dath... (Asher se frotta les yeux.) C'est pas pour moi que tu devrais t'inquiéter. Pintte et Baden se sont mis en tête de monter une deuxième expédition. Pintte a carrément dit que les Doranens avaient pas leur place ici. Et ce maudit Sarle Baden, il était d'accord. Il dit que plein de Doranens veulent partir de Lur le plus tôt possible. Ils veulent rentrer chez eux, retrouver l'ancien Dorana.

— Eh bien qu'ils partent ! rétorqua-t-elle. Ils ne nous manqueront pas. Nous n'avons plus besoin d'eux.

— On croirait entendre Fernel Pintte, dit-il en la regardant fixement.

Elle haussa les épaules.

— On peut être haineux et avoir raison en même temps, Asher. Lur est irrémédiablement brisé. Tu le sais. Sans les Doranens, les Olkens auront moins de problèmes.

— Tu ne penses pas ce que tu dis, dit-il en s'écartant de la fenêtre pour se laisser tomber sur le canapé du solarium comme si chaque pas lui faisait mal. Dath, Pintte et Baden vont tous les envoyer à leur mort. Tous ces imbéciles à qui ils vont faire croire leur histoire... Ils vont mourir.

— Asher... (Hésitante, elle le rejoignit sur le canapé, mais laissa un peu de distance entre eux pour qu'il ne se sente pas acculé.) Si les gens choisissent de partir, alors...

— Alors je ne dois pas m'en faire pour eux ? demanda-t-il. C'est ce que tu as dit pour Ventlevant, Dathné. Et au cas où tu n'aurais pas remarqué, je m'en fais ! Je ne peux pas laisser des Doranens partir vers la mort. Comment je pourrais expliquer ça à Gar ?

Elle lui prit la main.

— Gar est mort, Asher. Ta loyauté doit aller aux vivants. À ton peuple. Aux Olkens.

C'était peut-être vrai, mais ce n'était pas ce qu'il fallait dire. Elle le comprit au moment même où elle prononçait ces mots... trop tard. Il se releva, et commença à faire les cent pas.

— Il y a eu assez de morts, Dath. Je peux pas... je vais pas... (Il se retourna vers elle.) Je peux les arrêter. Je peux faire en sorte que personne soit obligé de partir.

Elle se glaça.

— Asher, je t'interdis d'y penser.

Il avança d'un pas vers elle.

— Dath, je...

— Non. (Elle leva les deux mains pour l'arrêter.) Après Ventlevant ? Après ce qui s'est passé la dernière fois ? Non. Et puis, même si tu pouvais déverser davantage de magie dans cette Carte sans te tuer, ce qui n'est pas le cas, en quoi cela résoudrait-il quoi que ce soit ? Les Doranens veulent partir. Tu n'as aucun droit de les arrêter !

— Ils veulent partir à cause des problèmes de Lur ! rétorqua-t-il.

Et parce que Sarle Baden leur bourre le mou d'absurdités romantiques. S'ils avaient moins peur, ils l'écouteraient pas. Ce serait juste un fêlé qui marmonne dans son coin. Et Pintte ? Ce maudit voyou utilise la catastrophe de Lur comme prétexte pour les chasser ! Et aucun ne veut entendre qu'ils ont nulle part où aller !

— Alors arrête de le leur dire ! Arrête d'essayer de sauver des gens qui ne veulent pas qu'on les aide !

Incrédule, Asher la regarda.

— Dathné, mais réfléchis ! Le Conseil va approuver l'expédition de Pintte et Baden. Et quand elle échouera, parce que ça arrivera forcément, on va se retrouver exactement au même point. Coincés dans Lur, qui nous tombe sur le coin du nez. Alors si on essaye pas d'arranger les choses, on fera quoi ?

— Je ne sais pas, répondit-elle aussi entêtée que terrifiée. Tout ce que je sais, c'est que tu m'as promis de ne plus jamais toucher à cette Carte de Climagie. Asher, tu me l'as promis. Et si tu romps cette promesse, je ne te le pardonnerai *jamais*.

Et elle sortit de la pièce, pour qu'il y réfléchisse un moment, seul.

Jars regarda par-dessus le bord de la vaste bassine de chêne.

— Non, dit-il. Pas encore. Continue d'écraser.

En nage, étranglé par la puanteur de l'orge maltée, Rafel le regarda d'un œil noir.

— Ça fait des heures que je broie ce maudit machin, Jars. J'ai les bras qui vont tomber, moi !

— Tu fais ça depuis même pas cinq minutes, sourit Jars. Fillette, va.

— *Fillette ?* (Il se sécha le front avec la manche.) Au cas où tu perdrais la tête à force de boire ton produit, maître Jars, tu devrais te rappeler que je rentre tout juste de Ventlevant où...

— Tu as été un héros, oui, je sais, répondit Jars juste avant de perdre son sourire. Et tu es passé à deux doigts de nourrir un tourbillon, aussi. Alors si tu es encore fatigué, on peut...

Il l'était. Pas seulement de ce qui s'était passé dans le port, mais aussi du long voyage de retour – et surtout de l'effort qui lui était nécessaire pour contenir sa magie éveillée. Ce pouvoir était indiscipliné, il frissonnait toujours à la limite de son esprit. L'appelait, le titillait, demandait à être libéré. Et Rafel s'y refusait. Parce qu'il fallait le contenir.

Oh oui. Il était fatigué.

Mais il aurait préféré se réduire la peau en lambeaux avant de le reconnaître.

— Fatigué toi-même ! railla-t-il en recommençant à écraser le malt. Roule ton avoine. C'est ça, ton boulot, je crois, pas de m'ennuyer.

Avec un rire ironique, Jars ajouta une nouvelle dose de grains dans le tapis roulant, et activa la lourde manivelle.

— Allez, Rafe. La vie mérite pas d'être vécue si je peux pas t'ennuyer.

— Ha ! dit-il en reprenant son lourd maillet. La vie mérite pas non plus d'être vécue la tête dans un tonneau !

Jars fit la grimace.

— C'est vrai.

Ils continuèrent de travailler dans cette ambiance joueuse. Jars essayait une nouvelle recette de bière, aussi préparaient-ils une petite dose dans la brasserie privée, derrière la demeure familiale. L'air sentait le malt écrasé et l'orge roulée, et était moite de la vapeur des grandes bassines d'eau bouillie qui préparerait le brassin à la fermentation.

Rafel regardait Jars rouler sa dernière dose d'avoine avec une pointe de jalousie pour la concentration et l'excitation retenue qu'il trahissait. Veinard de Jars, qui savait ce qu'il aimait et qui était bon pour ça. Qu'on laissait être bon pour ça. Personne ne le regardait bizarrement parce qu'il était brasseur. Personne ne le regardait avec curiosité et méfiance, comme s'il risquait d'éclater d'un instant à l'autre.

Jars leva les yeux de ce qu'il faisait.

— Comment va ton père ?

— P’pa ? (Il tendit la main vers la large palette de chêne et délogea le malt broyé.) Il va bien.

— Et toi ?

— Aussi.

— Tu es sûr ?

Il fronça les sourcils.

— Oui.

Jars n’avait pas l’air convaincu. Son père avait beau ne plus être maître de la Guilde des Brasseurs, ça ne l’empêchait pas d’entendre tout ce qui se racontait au Conseil Général. Trois jours s’étaient écoulés depuis l’accrochage entre P’pa et Fernel Pintte. Dorana en était encore tout affolé – alors que les gens ne savaient pas la moitié de ce qui se passait.

Et moi, si je suis au courant, c’est que parce que Jars m’en a parlé. Son père lui parle comme à l’adulte qu’il est. P’pa et M’man veulent que je reste petit. Même après Ventlevant, ils essayent de me protéger. Quand est-ce qu’ils vont comprendre que c’est trop tard ?

Jars vint à nouveau jeter un coup d’œil au malt broyé.

— Ça ira, déclara-t-il en prenant le grand seau d’avoine.

À deux, ils soulevèrent la lourde bassine de malt, la vidèrent dans l’avoine puis l’écartèrent.

— Tiens, dit Jars en lui tendant la palette de chêne. Touille-moi ça comme il faut.

— Oui chef, dit-il en se mettant à l’œuvre.

Pendant qu’il mélangeait avoine et malt, Jars traîna le tonneau de chêne vide réservé pour sa recette. Leva la première bouilloire pleine du poêle et versa doucement, encourageant la vapeur à monter. Il y versa la deuxième bouilloire, et une partie de la troisième.

— Bon, dit Jars avec un sourire. (C’était un homme qui aimait son métier.) C’est le moment de faire de la magie.

Ils versèrent l’orge maltée sèche et l’avoine roulée dans le tonneau de chêne plein, puis Rafel se recula pour laisser Jars déverser davantage d’eau bouillante. Quand ce fut fait, son ami hocha la tête, satisfait.

— Et maintenant, on attend un moment. Tu veux goûter ma dernière production ?

— Elle était comment ? demanda-t-il prudent. J’ai pas envie de m’étourdir si tôt dans la journée.

— Aucun risque, promit Jars. Elle est douce comme du lait. Plus faible que celle-ci, c’est pour ça que j’ai un peu trafiqué la recette.

Rafel prit la bouteille fraîche que Jars lui tendait, tirée d’une fosse d’argile et de tuile ménagée dans le sol, la déboucha et avala. De l’or liquide lui coula dans la gorge.

— Pas mal, dit-il avec une indifférence feinte. (Il posa la moitié d’une fesse sur un tonneau de chêne à la bonne hauteur.) Je pourrais même la payer, s’il fallait vraiment et que je trouvais rien d’autre.

Jars ne se laissa pas piéger.

— Alors, dis-moi la vérité, Rafe, dit-il. Comment vas-tu ?

Il soupira. *J’aurais dû savoir qu’il ne changerait pas d’idée. Il n’en change jamais.* Le jour de leur retour, il avait raconté à Jars tout ce qui s’était passé à Ventlevant. Lui avait dit que P’pa avait caché presque toute sa magie pendant des années, et ne lui avait révélé la vérité que contraint et forcé. Devant Jars, il n’avait pas eu besoin de se cacher. Sa douleur, sa rage, son sentiment de trahison, Jars savait tout cela. C’était réconfortant.

— Ça va pas.

Jars le regardait attentivement.

- Tu parles toujours pas à ton père ?
- Pas de... (Il secoua la tête.) Pas vraiment.
- *Rafe.*

Il avala une autre gorgée de bière.

- Il pourrait me parler, lui. Il pourrait s'excuser.
 - Il ne sait peut-être pas comment, dit Jars avec douceur.
 - Ou alors il regrette pas.
 - Et même ? demanda Jars. Dans ce cas-là, tu vas lui faire la tête toute ta vie ?
- Sale Jars avec ses questions. Il était comme Deenie, tiens.

- Tu trouves que j'ai pas le droit d'être en colère ?

— Je trouve qu'avec les problèmes qu'il y a en ce moment, il y en a peut-être qui méritent plus ta colère que lui. Fernel Pintte, pour commencer.

— Oui, admit-il un nœud dans le ventre. (Aussi fâché qu'il soit après son père, ce que Pintte avait dit au Conseil Général...) Crois-moi, Jars, je regrette d'avoir aidé à lui sauver la vie. Ou celle de Sarle Baden.

Jars eut un rire sans joie qui partit dans la bouteille qu'il buvait.

— Que Jaffee t'entende pas dire ça. (Puis il secoua la tête.) Sarle Baden est en deuil, Pintte est furieux, tu le sais. Ton père... il a jamais fait de mal à Lur. Faudrait être idiot pour le croire. Et un idiot méchant pour le dire. Fernel Pintte est un idiot méchant et cruel, Rafe.

— Je sais, admit-il. P'pa le sait aussi. Mais bon... il a de la peine. Il le dira jamais, mais je le sens bien. (Il grimaça.) Même sans lui parler.

— Ce que ton père a dit, qu'il ne fallait pas aller de l'autre côté des montagnes... Il est sincère ?

- Bien sûr. Tu as déjà vu mon père dire quelque chose sans le penser ?

— Mais... (Jars fronçait les sourcils.) Il ne sait pas à coup sûr si ce que Tollin a écrit est vrai, hein ? Il a pas eu de vision, ou un truc de ce genre ? Hein ?

- Non, reconnut-il doucement. J'imagine que c'est qu'une impression.

— Et toi, tu sens la même chose ? demanda Jars. Tu crois qu'il y a encore la mort, derrière les montagnes de Barl ?

Rafel regarda le sol de briques, et eut de nouveau cinq ans. Caché dans les buissons de lampha devant le palais, pour écouter ce qu'il était pas censé savoir. Il se rappela le gosse qu'il était, ses rêves d'exploration, il se rappela aussi les larmes dans la voix de Tollin. Le chagrin qui la faisait parfois chanceler. Et la colère qu'avait trahi P'pa, à l'idée que des hommes convenables soient morts pour rien.

Et il se rappela Ventlevant, si proche et si brut. La souillure de la sorcellerie de Morg. Comment P'pa et lui avaient vomi pendant la moitié du voyage de retour, pour se purger de cette souillure. Il comprenait un peu mieux pourquoi P'pa était si décidé à ce que personne ne quitte Lur.

Mais pour autant, j'ai envie de voir ce qu'il y a derrière ces montagnes.

Bien sûr qu'il en avait envie, danger ou pas.

Il regarda son meilleur ami.

— Jars... je déteste Fernel Pintte, c'est une bouse... mais il a raison. On peut pas rester bloqués dans ce royaume. Pas avec ses problèmes qui ne font pas mine de se régler.

Jars posa sa bouteille à moitié bue sur la partie froide du poêle.

- Alors tu penses que c'est sans danger ?

— J'ai pas dit ça. Ce que Morg a laissé derrière lui ? (Il frissonna.) J'ai pas de mots pour t'expliquer. Mais c'est pas de la magie vivante. C'est des vestiges. Et je pense qu'on peut les battre. (*Je pense que je peux les battre moi-même.* Mais il ne pouvait pas le dire à voix haute, pas même à Jars.) Avec des mages assez bons, en tout cas.

— Et Sarle Baden ? C'est un bon mage ? demanda Jars en se tournant de nouveau vers sa bière. Assez bon pour protéger ceux qui partiraient en expédition ?

Rafel le regarda rajouter de l'eau dans le tonneau. Inspira l'odeur lourde de la bouillie.

— Eh bien, Rodyn Garrick n'était pas un idiot fini, et il a confié sa vie et celle d'Arlin à Baden quand ils travaillaient sur le Récif. Pourquoi ?

Jars remit le couvercle du tonneau, posa la bouilloire vide avec les deux autres, puis se fourra les mains dans les poches. Puis en tira une pour se frotter le nez.

— Rafe... j'y vais.

— Où ça ? Ta bière est pas finie de préparer, Jars, et je sais pas la finir, moi. C'est toi le brasseur.

— *Rafe*, soupira Jars. Je veux dire que je pars avec Pintte et Baden. C'est pas encore annoncé, mais le Conseil a accepté une nouvelle expédition. P'pa et moi, on a décidé que j'y allais, pour la Guilde.

Des années plus tôt, quand ils avaient été petits, Jars et lui en étaient une fois venus aux mains. Pour une raison stupide, bien sûr. Il avait peut-être dit que Cerf était le meilleur poney, clair comme la neige. Aucune importance. Jars lui avait donné un coup de poing dans le ventre, si fort qu'il lui avait coupé le souffle. Si fort qu'il était tombé sur le cul, et était resté là, la gueule ouverte comme un poisson hors de l'eau, pendant que Jars restait planté devant lui, les poings serrés, et criait : « C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! » Alors il avait admis que ce n'était pas vrai, et ils n'en avaient plus jamais reparlé. Jamais. Il n'avait plus jamais rien dit sur les poneys de Jars, non plus. Pas sur celui qui était couleur crème sale, ni le suivant.

À présent, il regardait son ami, le ventre tordu de la même douleur. Si estomaqué qu'il ne pouvait pas parler, incrédule, catastrophé.

— Tu vois, expliqua Jars avec détermination, P'pa est trop vieux. Il voudrait partir, mais sa jambe lui fait des misères, sa poitrine siffle, et aucun pothicaire peut les soigner. La Guilde est inquiète, Rafel. Après tout le mauvais temps, les récoltes d'orge sont moitié moins bonnes. Pareil l'avoine. Et la qualité du grain ? Loin de ce qu'on avait avant. J'ai vu les archives de la Guilde. Et il n'y a pas que la pluie et les tremblements. C'est comme si Lur fatiguait. Comme si le royaume était usé de faire pousser des choses. Et il faut faire quelque chose. Toutes nos brasseries sont en jeu. Toute la Guilde en dépend, je crois.

— Et c'est ça, l'idée de ton père ? dit-il en retrouvant sa voix. T'accompagnes l'expédition de Pintte et Baden ?

Jars hocha la tête.

— Oui.

— Mais... pourquoi toi ?

— Pourquoi pas moi ? opposa Jars prêt à se vexer. Si c'est une affaire de guilde, il faut que quelqu'un de la Guilde y aille. Gryf Macklin est peut-être maître de guilde de nos jours, mais aucune grande décision se prend sans que mon père ait son mot à dire. Et il veut que ce soit moi.

— Et toi, Jars ? Tu veux y aller ?

— J'étais pas sûr, au début, admit Jars. C'est un gros truc. Et avec ce que ton père a dit...

mais, il pourrait se tromper. Et si je pars, alors je fais partie d'un truc important. Pas seulement pour la guilde, mais pour Lur. J'aimerais bien faire quelque chose d'important. J'aimerais être important. (Ses joues rosirent.) Aussi important que toi.

— Moi ? (Doublement perplexe, Rafel se laissa glisser du tonneau où il était assis et commença à faire les cent pas.) Jars, sois pas crétin. T'es le plus jeune brasseur à avoir reçu la Médaille de la Guilde. La brune que t'as préparée l'hiver dernier, c'est la bière qui se vend le mieux dans tout Dorana ! Jars, t'as fait plus de choses que moi. Et tu...

— Quoi ? demanda Jars. Rafel, quoi ?

— T'as un avenir, marmonna-t-il enfin alors qu'il s'était promis de ne jamais le dire. Et moi, j'ai quoi, hein ? Une magie que personne veut que j'utilise. Et un P'pa qui... qui...

— Rafel, ton père, c'est un *héros*, dit Jars. Ton père est le meilleur homme jamais né à Lur. Battre Morg... et ce qu'il a fait à Ventlevant, il...

— Il est plus pareil. Gosse, dit-il sans ralentir. Ventlevant... ça l'a changé. Jour et nuit, il maugrée sur les imbéciles qui se sont noyés, sur les ports ruinés du royaume, et pourquoi il l'a pas arrêté, et pourquoi il peut pas réparer Lur. Il rumine sur ma magie.

— Je le comprends, Rafe, dit Jars. C'est un sacré morceau, quand même.

— Peut-être, mais c'est ma magie, pas la sienne, rétorqua-t-il. C'est à moi de l'utiliser, de l'ignorer ou de l'étudier si j'ai envie. P'pa a si peur que la magie me détraque, Jars, il m'enchaîne comme un chien !

Jars haussa les épaules.

— Alors détache-toi, Rafe. Fais ce que tu veux. Viens avec moi.

— Quoi ? (Rafel recula.) Jars, je peux pas. Enfin, je voudrais... mais je peux pas.

— Pourquoi ? demanda Jars un peu blessé. Après toutes ces années à jouer aux explorateurs ? Je croyais... (Puis il sursauta, et se retourna.) Naufrage, le mélange.

Toute pensée d'expédition fut écartée tandis qu'il retirait le couvercle du tonneau de chêne, attrapait son épaisse hampe de chêne et mélangeait l'orge maltée et l'avoine, aussi épais que du porridge et deux fois plus lourd. Ce n'était pas un travail pour deux, aussi Rafel se rassit-il sur le tonneau vide pour réfléchir.

Je peux pas y aller. Comment je pourrais y aller ? Qu'est-ce qu'on croirait ? Et M'man ? Elle me pardonnerait jamais.

— Bon, dit enfin Jars en ressortant la hampe du tonneau. Maintenant, ça reste comme ça une ou deux heures. (Il plongea le pouce dans le mélange chaud et odorant, le ressortit rapidement et goûta.) Pas mal. Ça devrait fermenter vite une fois que j'aurai mis la levure.

— Content de le savoir, marmonna Rafel d'un ton pincé. Je sais pas ce que les tavernes de Dorana vont faire quand tu seras parti gambader derrière les montagnes.

Éclaboussé de mélange de bière, puant le malt, Jars le regarda dans les yeux.

— Rafe. Tu vas te tourner le ventre toute ta vie ? Jusqu'à ce que tu sois vieux ? *Viens avec moi.*

— *Je peux pas*, Jars, dit-il au supplice. Pas après ce qui s'est passé au Conseil. Pas après ce que P'pa a dit.

Jars reprit sa bouteille de bière et la vida. Lâcha un rot énorme, puis jeta la bouteille sur une pile bien placée de sacs de jute.

— Je vais dire quelque chose, annonça-t-il. Tu auras peut-être envie de me cogner après, mais il faut que tu l'entendes, alors je prends le risque. Et toi, tu peux rester assis là et m'écouter en silence, ok ?

— Jars...

— *En silence*, insista Jars. Et écoute.

Il croisa les bras.

— D'accord. J'écoute.

— Alors voilà, dit Jars. Si un tourbillon avait pris ton P'pa à Ventlevant, comme celui d'Arlin, ou si sa magie l'avait tué, tu serais tout seul. S'il était pas là, si t'avais pas de compte à lui rendre... tu viendrais ?

Et pendant un battement de cœur, oui, il eut envie de frapper Jars, pour oser seulement poser une question pareille. Pour oser exprimer à haute voix cette petite pensée horrible qui rôdait dans son esprit.

Oui. Oui. Oh oui je viendrais.

Mais il ne pouvait pas le dire.

— Laisser M'man et Deenie toutes seules ? Comment je pourrais faire ça ?

— Tu pourrais pas, c'est vrai, dit Jars. Mais puisque ton P'pa est pas mort, Rafe, elles sont pas toutes seules. Si tu veux venir, tu devrais. Comme tu dis, c'est ta vie. Pas la sienne. (Il sourit, son sourire en biais.) Et puis, si t'es pas là, Rafe, je serai coincé avec ce fichu Fernel Pintte. T'oses dire que t'es mon ami et tu me ferais ça ?

Rafel grogna et appuya sur ses yeux.

— T'es pas juste. Jars. Rien de tout ça est aussi simple que tu le dis.

— Ah non ? demanda Jars en rangeant le rouleau à avoine. Il avait quel âge, ton père, quand il est venu de Portquiet ?

— Mon âge, marmonna-t-il. Tout le monde le sait.

Jars le regarda de côté, sans cesser de ranger.

— Donc, tu veux dire que lui, c'était un homme à vingt ans et il pouvait se tailler son avenir... mais pas toi.

— Faut être un fieffé gougnafier pour dire ça, Jars, murmura-t-il quand il eut repris son souffle.

— Ecoute, dit Jars en laissant sa brosse à rouleau retomber. Si tu veux pas venir, Rafe, c'est une chose. Je le respecterai. Promis. Mais si tu veux partir et que tu restes à cause de ton père ? Tu le regretteras. Tu lui en voudras. Et il le saura. Et bientôt, ça va encore empirer entre vous... et ça s'arrangera sans doute jamais.

Il secoua la tête, perplexe.

— Depuis quand c'est toi qu'est intelligent. Jars ? C'est moi qui suis malin, toi tu as la bière.

— Mon cul, dit Jars avec un sourire. J'ai toujours été intelligent, Rafe. T'étais juste trop arrogant pour le savoir.

Ouille. *Arrogant ? Je suis pas arrogant. Je sais ce que je pense, c'est tout.*

— Bon. Qui d'autre part en expédition, à part toi, ce fichu Fernel Pintte et Sarle Baden ? Tu le sais ?

— J'ai entendu quelques noms. Mais personne de définitif. Arlin Garrick veut venir, il paraît, mais Sarle Baden refuse d'en entendre parler.

— Tant mieux. Arlin est pas droit dans sa tête. Il aurait préféré me tuer que me parler, à Ventlevant. Perdre son père comme ça...

Il avait beau détester ce petit con, il ne pouvait pas s'empêcher d'être désolé pour lui. La façon dont Rodyn Garrick avait été avalé tout cru...

— Rafe ? demanda Jars. Tu vas bien ?

Il se libéra de ces souvenirs.

— Oui.

— Rafe, soupira Jars plein de compassion. Ça pourrait aider si tu en parlais.

La seule chose qu'il n'avait pas dite à Jars, c'était le détail de ces morts dans le port. Ce serait un peu trop comme retourner là-bas lui-même – et les cauchemars lui suffisaient bien assez. Il ne voulait pas mettre ces images-là dans la tête de Jars.

— Un jour, dit-il. Jars, tu pars quand ? C'est décidé ?

Jars hocha la tête.

— Dans la semaine. Pintte et Baden préparent des pierres de dialogue assez fortes pour fonctionner, cette fois. Ils ne veulent pas partir avant d'en être certains.

C'était une précaution raisonnable.

— Une semaine, soupira-t-il. Alors tu as le temps de changer d'avis.

— Je veux pas changer d'avis, Rafe, souffla Jars. Mais une semaine, c'est assez pour que tu puisses convaincre ton père... si tu veux.

Bien sûr qu'il voulait. L'idée que Jars franchisse les montagnes sans lui était insupportable. Mais pour convaincre Asher, il faudrait qu'ils se parlent. Donc, il devrait mettre sa colère de côté assez longtemps pour faire le premier pas. Il devait choisir ce qui était le plus important, de l'amitié ou de la fierté.

Comment pourrais-je ne pas y aller ? C'est ma chance. Peut-être ma seule chance de découvrir quel genre d'homme – quel genre de mage – je suis.

— Je vais lui parler, Jars, dit-il. J'arriverai à le convaincre. Tu as raison. Il est temps que je me fasse entendre. Que je vive comme je veux. Et puis... j'ai pas envie de penser aux problèmes que tu vas t'attirer si je te laisse partir sans moi.

— Ha ! C'est audacieux de dire ça, quand on a failli se faire avaler par un tourbillon, le taquina Jars avec un sourire. Toi et moi, Rafe. On part enfin à l'aventure.

Il avait les nerfs en pelote, il redoutait déjà la conversation à venir, mais Rafel lui rendit son sourire.

— Les montagnes ont qu'à bien se tenir.

— Ça, c'est sûr, dit Jars.

Et ils rirent, et rirent, et rirent.

Jars le mit dehors peu de temps après : il n'avait plus besoin d'aide pour brasser sa bière et la Guilde réclamait son attention. Il quitta donc le quartier des Brasseurs à pied. Son cheval s'était tordu un boulet et boitait. Il n'avait pas trouvé d'autre monture à emprunter. P'pa et M'man avaient emmené Deenie en promenade à la Lande d'Ardoise, dans l'espoir qu'un peu d'air frais la requinquerait après Ventlevant. Elle était pâle et apathique depuis leur retour.

— Les nerfs, jugeait la pothicaire Kerril. Elle est trop sensible, ça lui joue des tours.

Il n'aurait pas dit le contraire. Il ne comptait plus les occasions, ces derniers jours, où il avait surpris sa petite sœur à le regarder avec ses grands yeux. Qui le poussait en silence à faire la paix avec P'pa. Il voyait bien qu'elle sentait leur énervement. Mais ça ne la concernait pas. Elle avait intérêt à se faire une raison.

Beaucoup de personnes l'arrêtèrent en chemin vers la Grand-Rue, écartant la peur qu'il pouvait leur inspirer pour lui demander des nouvelles de son père. Des matrones olkennes lui tapotaient la joue ou lui caressaient la main, et le remerciaient de ce qu'il avait fait à Ventlevant. Les gens assez vieux pour avoir connu Morg et les Derniers Jours de la Prophétie se rappelaient la vie avec les Doranens avant que les Olkens découvrent leur magie. P'pa occupait une place à part dans leur cœur.

— Pense à lui transmettre notre affection, Rafel. Nous priérons pour lui. On a laissé des fleurs pour lui à la Chapelle de Barl. Nous, on sait ce qu'on lui doit, même si d'autres ont oublié.

Les jeunes Olkennes qu'il croisa ne s'arrêtèrent pas. Elles gloussèrent derrière leur main, les cils battants, en le dépassant en petits groupes comme des nuages de colombes. Enfin, une au moins s'arrêta. Charis. Espiègle et effrontée, cette petite, elle le saisit par le bras pour qu'il soit obligé de rester avec elle, et renvoya l'amie qui l'accompagnait à l'écart.

Charis le rendait nerveux. Elle portait de longues jupes aux couleurs vives et des chemisiers à froufrous. Elle piquait plein de fleurs dans ses cheveux, et elle sentait même la fleur. Un parfum doux et entêtant, de roses et de freesias. Toute aguicheuse au gala d'adieu de son père, elle l'avait invité à danser, avec l'air le plus *entendu* dans les yeux...

Naufrage, ce qu'il s'est passé de choses, depuis.

— Rafel, Deenie se sent un peu mieux ? Je suis désolée de ne pas être venue la voir, mais Papa, tu sais, il... il... (Elle s'arrêta, son assurance estompée en même temps que son sourire.) Enfin... Il a encore ce mal de poitrine, quoi que fassent les pothicaire.

Il était au courant. P'pa s'inquiétait pour la santé de tonton Pellen, en plus du reste. Hormis M'man, Pellen Orrick était le seul ami de cette époque qu'il lui restait. Maintenant que Darran était parti... et Jed, deux hivers plus tôt... puisqu'il ne parlait plus à sa famille sur la côte...

M'man, Deenie, Pellen et moi. Voilà qui il a dans la vie. Ça fait pas beaucoup, quand on y pense. Et voilà que je décide de partir derrière les montagnes avec Jars...

Il écarta cette pensée dérangement.

— Rafel, insista Charis. Tout va bien ?

Surpris, il la regarda.

— Oui. Bien sûr que oui.

— Avec cette expédition, ce charivari dans la réunion du Conseil, et puis ce qui s'est passé à Ventlevant... (Elle lui serra le bras.) Je sais que ça n'a pas été facile, Rafel. Je suis navrée.

Cette compassion chaleureuse le prit par surprise. Autant, d'ailleurs, que le réconfort que lui apportait la main de la jeune femme sur son bras. Il s'éclaircit la voix. Ne put s'empêcher de repenser à la mise en garde de P'pa, pendant qu'ils faisaient route vers le sud.

« Cette petite, c'est la fille de mon meilleur ami, Rafe. Tu la touches pas si tu veux pas avoir de gros ennuis. »

Il recula.

— Oui, oh... On n'y peut rien, hein ? Charis, il faut que...

— Bien sûr, l'interrompit-elle en rougissant. Mais... Rafel, tu pourrais demander à ton père de passer nous voir ? Bientôt ? Papa se sentirait mieux. Il n'est pas venu depuis votre retour, et... eh bien, Papa s'inquiète. Il aime beaucoup ton père.

— Je lui en parlerai, promit-il. Et toi, salue Pellen pour moi, hein ? À bientôt, Charis.

— J'espère, répondit-elle à nouveau aguicheuse.

Elle agita les doigts dans sa direction, puis rejeta ses cheveux derrière son épaule et retourna à son amie. Elles partirent bras dessus, bras dessous, dans un gloussement partagé, et lui reprit son chemin vers la tour.

Enfin libre de réfléchir un peu, puisqu'on croisait moins de monde de ce côté-là de la Grand-Rue, il regarda les montagnes de Barl et leur horizon acéré contre le ciel nuageux. Le vieux Darran parlait souvent de l'air qu'elles avaient, avant que le Mur tombe. La façon dont la magie troublait leur sommet. Il disait parfois que le Mur de Barl transformait le ciel en or, même par grand soleil. Et que la nuit, c'était si beau qu'il lui arrivait de pleurer.

Il essaya de s'imaginer gravir ces montagnes désormais dépourvues de magie. À pied. Forcément à pied. Aucun cheval ne pouvait monter là-haut. La perspective était glaçante.

Pas à pas, à force d'y réfléchir, il ralentit. Glaçante ou pas, l'idée l'attirait, l'impatience le crispait. C'était comme un goût dans sa bouche. La liberté. L'aventure. L'occasion de faire ses preuves, seul. P'pa devrait le comprendre mieux que personne.

Il a oublié ce que ça fait d'avoir vingt ans.

P'pa lui avait fait courir des risques à Ventlevant, mais seulement par nécessité. Il ne voulait pas qu'il se mette en danger. Tant pis pour ce que son fils voulait. Il refusait de voir les choses autrement que ce qu'il avait décidé. Comment pouvait-on être aussi entêté ? Il ne connaissait que son père, à ce point-là d'obstination.

Si je le leur demande, Pintte et Baden m'emmèneront dans leur expédition. Ils ne voudront peut-être pas de moi, mais sachant que ça contrarierait P'pa, ils accepteront. Et puis... ma magie sera forcément utile, et ils le savent.

Sa décision était prise, donc. Il partirait. Quoi que P'pa fasse comme esclandre, il irait. Dommage qu'il ne puisse pas partir en secret, en pleine nuit, comme P'pa à son départ de Portquiet. Ce serait plus facile.

Je ne veux pas me sentir coupable de partir.

Mais... mais... P'pa avait pleuré, à Ventlevant.

Cette nuit-là, alors que la ville était sens dessus dessous, son port ravagé par les tourbillons et les trombes d'eau, après qu'il avait chassé ce salaud de maire Threewe du *Dauphin*, alors il avait vu l'amour de son père. Les profondeurs infinies de la peur qu'il arrive quelque chose à son fils unique. C'était brut. Douloureux. Presque... trop intime. Et il avait paru *si fragile*.

Un nouveau ressentiment s'agita. L'amour n'excusait pas le mensonge. Et ça pouvait être un fardeau autant qu'une bénédiction.

S'il m'aime vraiment, il ne me barrera pas le chemin. Alors je vais y aller. C'est décidé.

Mais... mais... P'pa avait pleuré, à Ventlevant.

Mais je ne peux pas laisser Jars y aller tout seul. P'pa pourrait se tromper à propos de ce qui se trouve derrière les montagnes, mais il pourrait avoir raison.

Si je laisse Jars y aller seul et qu'il lui arrive quelque chose... je ne me le pardonnerai jamais. C'est mon meilleur ami. C'est comme un frère.

P'pa le comprendrait forcément. Après ce qui était arrivé au roi Gar ? Il comprendrait.

Mais si je pars, et que P'pa s'inquiète tellement qu'il se rend malade... ou pire... comment je le vivrai ? Si je traverse les montagnes, et si je reviens en héros, mais que P'pa est mort de peur pendant que j'étais parti ?

Cette idée le rendit malade. Maintenant, il devait donc choisir entre son meilleur ami et son père ? Entre sa propre liberté et la vie de son père.

Mais c'est pas juste !

Mais... mais... il n'avait pas le choix, voilà tout.

Jars comprendra. Lui aussi, il a un père.

Résigné, il continua de marcher et rentra chez lui.

Entendant des coups discrets frappés à la porte close de sa bibliothèque, Asher leva le nez.

— Entrez.

La porte s'ouvrit. *Rafe*. Il avait les yeux... inquiets.

— P'pa ? Tu es occupé ? On dirait.

Lentement, prudemment, il posa la plume qu'il venait de tremper dans l'encrier, le souffle un peu troublé.

— Non, je suis pas occupé. (Il regarda les papiers posés sur le bureau devant lui.) Je prépare une affaire de la Maison de Justice, c'est tout. On croirait que les gens peuvent arrêter de se chicaner pendant cinq minutes, mais non. Que des imbéciles, je te dis.

Rafe hésita, puis entra et se posa sur la chaise de l'autre côté du bureau.

— Je t'ai entendu dire ça toute ma vie, P'pa. Tu vas pas me dire que ça t'étonne ?

Cela arracha à Asher un demi-sourire.

— Non, pas vraiment.

Un silence tendu. Rafe se frotta le nez. C'était une de ses petites manies, quand il était agacé ou qu'il allait avouer une bêtise.

— Tu es sûr que tu es prêt pour la Maison de Justice, P'pa ? T'es pas trop fatigué ?

— Je suis pas tombé de cheval ce matin, dit-il plutôt doucement. Je dois pouvoir rester assis sur mon fauteuil là-bas. Rafel...

— J'ai croisé Charis, dans la rue, dit Rafel en grattant une tache sèche sur son pantalon. Tonton Pellen demandait après toi. Elle s'étonnait que tu sois pas passé le voir depuis qu'on est rentrés.

Piqué de culpabilité, Asher regarda par la fenêtre de la bibliothèque. Les nuages revenaient. Il pleuvrait avant la nuit.

— Kerril dit qu'il est guère en forme. Je veux pas le fatiguer. (Et c'était vrai, au moins en partie. Pellen lui poserait des questions sur Rafel, et Ventlevant, et il n'avait pas la force d'en parler. Pas encore.) J'irai peut-être le voir demain. Ou après-demain.

Rafel hocha la tête.

— Tu devrais. Elle s'inquiète. Plus qu'avant.

Oh, Pellen.

— D'accord. Rafe...

Rafel se leva et alla à la fenêtre. Regarda la cour de gravier de la tour. Son visage, pas tout à fait caché, débordait de secrets et de non-dits.

— Tu es au courant ? Le Conseil a dit à Pintte et Baden qu'ils peuvent avoir leur expédition.

— Oui. Ces imbéciles. (Il secoua la tête.) Ils vont le regretter.

Rafe lui glissa un regard en coin.

— Jars les accompagne.

Comme un poing de fer, la peur lui broya le cœur.

— Ah oui ? Pas toi.

— Ah bon ? demanda Rafel en fourrant les mains dans ses poches. C'est toi qui décides, P'pa ?

— Oui.

Rafe se retourna, les sourcils froncés.

— Comme tu as décidé de me cacher ma magie doranenne ?

Il se leva. Il était obligé. Ce n'était pas le genre de conversation qu'on a en position assise.

— Parle-moi mieux que ça, petit.

— Tu n'aurais jamais dû en faire un secret, P'pa, dit Rafe le menton relevé et le regard intense. Pas avec moi.

— T'avais pas besoin de savoir, Rafe.

— Peut-être pas quand j'étais vraiment petit, dit Rafe en se rapprochant. Peut-être pas. Mais maintenant ? Je suis un homme, à présent. Tu aurais dû me le dire.

— Et je te l'ai dit, non ? Quand il fallait.

— Quand il fallait *pour toi*, cracha Rafe. (Où était passé son fils si doux ?) Mais c'est *ma* magie, P'pa. T'avais pas le droit de la cacher. Comme t'as pas le droit de décider où je vais ni ce que je fais de ma vie !

La peur s'abattit de nouveau sur lui. Maudit Fernel Pintte et son expédition. *J'aurais dû laisser ce saligaud se noyer.*

— Alors tu crois que tu peux abandonner ta famille ? C'est ça ?

— Tu veux dire, comme toi quand tu avais mon âge ? rétorqua Rafe. Partir en pleine nuit, sans dire au revoir ?

Asher tapa du poing sur son bureau, faisant déborder l'encre.

— J'ai quitté Portquiet pour aller gagner de l'argent et m'occuper de mon père. C'est pour ça que je suis parti. Et toi, pourquoi tu veux t'en aller ? Parce que ce qui nous attend à Lur, c'est pas assez d'aventure pour toi ? Tu te dis que tu vas devenir un héros, à te promener dans les terres dévastées des autres ?

— Non ! cria Rafel en serrant les poings. Je me fous bien d'être un héros. J'ai assez entendu parler de héros pour plusieurs vies !

C'était une attaque personnelle, et délibérée. Malade à l'idée de perdre son petit, blessé par la pique, il sortit de derrière son bureau.

— Alors ouvre bien tes oreilles, maître Langue Pendue. Écoute-moi bien, dit-il en plantant l'index dans l'élégant gilet de son fils. Ces idiots de Pintte et de Baden ont déjà tué des Olkens. Et maintenant, ils essaient d'emmener d'autres gens de bonne volonté de l'autre côté des montagnes. T'as que de la viande dans la caboche, Rafe, si tu crois que ce qu'ils préparent va pas se terminer dans les larmes. Et si...

— Tu n'en sais rien ! cria Rafel en écartant la main de son père. Tu dis ça au hasard.

— Peut-être, rétorqua-t-il. Peut-être que c'était aussi un hasard que je les prévienne de pas toucher au Récif des Dents du Dragon. Mais je me trompais pas, hein ?

— Non, admit Rafe avec tension. Mais ça ne te donne pas raison pour autant sur tout le reste. Et Jars...

— Ah oui, Jars, dit-il avec raillerie. Tu te prétends son meilleur ami, hein ? Si c'était vrai, tu le dissuaderais de ces folies, au lieu de l'encourager. Tu as dit que tu irais avec lui ?

— Et alors ? demanda Rafel le souffle rauque. Même si je lui avais dit ?

— Alors tu devrais aller lui expliquer que tu t'es trompé. Parce que tu partiras pas avec lui, Rafe. Tu sortiras pas de cette ville.

Rafe secoua la tête.

— C'est pas à toi de décider ça, P'pa, parce que je suis pas criminel, et qu'on est pas à la Maison de Justice. Tu peux pas faire la loi dans ma vie. Je peux sortir d'ici sans que tu aies ton mot à dire. Si je veux, je peux aller avec l'expédition *et tu peux pas me dire que j'ai pas le droit*.

— Ah non ? dit-il d'une voix rendue douce par la colère et la peur. Tu devrais réfléchir, Rafe. Personne, homme ou femme, ira de l'autre côté des montagnes sans que le Conseil donne son accord. Je suis peut-être un peu en froid avec eux pour le moment, mais si tu crois qu'ils te laisseront partir sans m'avoir demandé mon avis... là, petit, t'es une belle andouille.

Rafel avait les yeux brillants.

— Tu ferais ça ? murmura-t-il au bord des larmes. Tu me ferais cette honte-là devant le Conseil ? Devant la ville ?

Asher s'efforça de masquer ses tremblements et hocha la tête.

— Rafel, je ferais encore plus que ça pour te protéger. *T'es mon fils*.

— Oui, dit Rafe en reculant. Ça oui. Et c'est bien fait pour moi.

La porte claqua derrière lui, comme un point final.

Perdu sur le tapis de la bibliothèque, Asher écouta son cœur battre la chamade. Se dit que ce n'était rien, rien du tout.

Les pères et les fils, ça se dispute, c'est comme ça. Ça va passer. Il va se calmer. Il le faut, pour lui. Il le sait. Il reviendra, petit à petit.

Autour de lui, le silence s'éternisa.

Dathné retrouva son fils dans la cour d'écurie à peine éclairée, à soigner son cher Dragon de Feu. À genoux dans la paille de l'étalon, il étalait de l'onguent sur le boulet foulé du cheval, le regard plein de douleur et de colère.

— Si tu viens le défendre, M'man, te fatigue pas. Je suis pas d'humeur.

Elle passa la main sur la moitié supérieure de la porte du box, qui était fermée.

— Tu sais, Rafe, nous avons décidé tous les deux de masquer ta magie. Tous les deux, nous préférons que tu l'ignores. Tu ne peux pas en vouloir à ton père sans m'en vouloir aussi.

— T'inquiète pas, M'man, dit-il en flattant le cheval quand il sursauta. J'en ai aussi après toi.

Elle aurait pu sourire, si elle n'avait pas tant eu envie de pleurer.

— Avions-nous tort de te la cacher ? Vraiment ? Alors que tu volais les sorts d'Arlin Garrick ? Que tu rentrais dans la bibliothèque de ton père pour fouiller dans ses affaires privées ? Dans des affaires dangereuses ! Aurions-nous dû te confier tout ce pouvoir alors que nous ne pouvions pas te faire confiance ? Alors que tu ne voulais pas entendre à quel point il était important de faire attention ?

Il rougit.

— J'étais gosse, M'man ! Tous les enfants font des bêtises.

— Des bêtises, oui, admit-elle. Faire danser les feuilles, fendre des pierres, ce sont des bêtises. Agiter l'eau du bain. Mais, Rafel...

— Je sais ! Je n'aurais pas dû faire tout le reste. Je savais que c'était pas bien, mais ça m'a pas arrêté, et je suis désolé. Il s'est rien passé de mal, mais quand même. Je suis désolé.

L'étalon marron agita la queue et la tête, dérangé par le ton qui montait. Rafel le calma, puis prit dans sa trousse de soin un bandage propre.

— Tu as vraiment dit à Jars que tu l'accompagnerais dans les montagnes ? demanda-t-elle. Ou as-tu seulement dit ça parce que tu étais en colère après ton père – et que tu voulais lui faire de la peine ?

Énervé, il leva les yeux.

— Tu crois que je pourrais faire ça ?

— Je ne sais pas, répondit-elle après un moment. Peut-être. Tu es si... mordant, depuis Ventlevant.

— Tu trouves que j'ai pas le droit d'être en colère ?

— Oh, Rafel. (Elle dut cligner des paupières pour retenir les larmes.) Je veux dire qu'on ne peut pas reprendre ce qu'on a fait. Je veux dire que ton père et moi t'aimons très fort, et que si nous avons commis des erreurs, c'est par amour, pas pour te blesser. Si c'est un crime de protéger ses enfants, alors nous sommes coupables, sans discuter, et tu dois nous condamner comme il te semble juste.

Rafel épingla le bandage de son étalon puis se releva. Caressa le long cou du cheval. Fronça des yeux vers le ciel quand la pluie commença à tambouriner sur le toit de tuiles.

— J'ai vraiment dit à Jars que je l'accompagnerais, répondit-il sans la regarder. Mais j'ai changé d'avis en rentrant.

— Pourquoi ?

— À ton avis ? Parce que je savais ce que ça ferait à P'pa, si je partais.

Elle le considéra. Cinq minutes plus tôt, encore, c'était son petit garçon, tout en sourires, rires et baisers avant d'aller dormir. Maintenant, c'était un homme qui se tenait devant elle, avec la colère et la fierté d'un homme. La fierté de son père... et son courage, aussi.

C'est tout le portrait de son père. C'est bien le problème...

— Pas à moi, Rafe ? finit-elle par demander. Tu ne t'es pas inquiété de ce que ton départ me ferait ?

— M'man... (Il contourna le cheval et tendit la main vers Dathné par-dessus la porte.) Bien sûr que je ne veux pas te faire de la peine. Mais je ne connais personne de plus fort que toi. Tu es l'Héritière de Jervale. Alors que P'pa... ce qui lui est arrivé à Ventlevant... Il n'est pas... il n'est plus aussi fort qu'avant, M'man. Ça fait des années. Et... et...

Elle prit son cher visage à deux mains. L'embrassa sur les deux joues, appuya le front contre celui de son fils. Sourit en sentant ses mains se poser sur ses épaules.

— Je sais.

— Mais il a réussi à m'énerver, marmonna Rafel. Il ne m'a pas laissé le temps d'expliquer. Quand j'ai dit que Jars partait avec Baden et Pintte, il m'a sauté dessus. Et je... je...

Elle l'embrassa de nouveau.

— Ce n'est rien, Rafe. Je sais comment il est.

— Et maintenant, il faut que je revienne sur ce que j'ai dit à Jars. (Il avait des larmes dans la voix. Il paraissait si *jeune*) Je ne fais pas un très bon ami.

— Rafe, il comprendra. Il ne s'attend pas à ce que tu le choisisses lui plutôt que ta propre famille. Lui en voudrais-tu de faire passer son père avant toi ?

Il se détourna et se passa la manche sur le visage.

— Non. Bien sûr que non.

— Tu vois.

— Mais... (Il grimaça.) J'ai peur pour lui, M'man. Cette expédition...

— Je sais. (Elle parvint à sourire, pour lui.) Il faudra juste prier un peu plus fort, prier pour que ton père se trompe, pour une fois. Tu viens ? C'est presque l'heure du dîner, et tu sais que j'ai horreur qu'on mange en retard.

Cela l'amusa un peu.

— J'arrive vite, promis.

— Tu as intérêt, dit-elle. Et, Rafe... (Elle dut attendre un instant.) Fais la paix avec ton père.

Il soupira.

— M'man...

— S'il te plaît, Rafel. Pour moi ?

— D'accord. Pour toi. Mais quand je pourrai... et comme je pourrai.

Elle aurait voulu un peu plus que cela, mais ne pouvait pas le lui demander. Après tout, Asher était en partie responsable. Et elle aussi. Alors elle sourit à son fils, et lui envoya un dernier baiser, avant de le laisser soigner son cher étalon.

On aurait dit que tout Dorana et la moitié de Lur étaient venus saluer le départ de l'expédition. Dathné emmena Deenie et Charis avec elle sur les marches de la Maison de Justice, un beau point d'observation pour voir Jaffee et quelques prêtres de Barl bénir les explorateurs qui se réunissaient sur la Place du Marché avant de partir vers les Bois Noirs et les montagnes. Rafel aussi était dans les parages. Il disait au revoir à son meilleur ami en privé.

Asher tenait compagnie à Pellen, qui dépérissait dans son lit. C'était sa deuxième visite depuis qu'il était rentré. Pendant la première, l'état de son ami s'était détérioré, et il était rentré si inquiet qu'il en avait presque perdu le sommeil et l'appétit. Entre-temps, Kerril lui

avait administré des soins, et cela semblait faire du bien à Pellen.

Pour le moment.

Il avait tout de même le visage terne et marqué, la voix éteinte et le souffle court.

— J’imagine, dit-il, que le Conseil aurait pu choisir pire que Rubin Stott, pour remplacer Pintte en tant que maire. Tu peux me servir un peu d’eau ?

Asher remplit un verre à bière au broc posé sur son chevet, et regarda Pellen s’efforcer de le boire sans en verser.

— Vu que t’avais engagé Stott comme adjoint, je suis assez d’accord. (Il reprit le verre vide, en feignant d’ignorer le tremblement des doigts de Pellen.) Et puisqu’ils ont dû lui forcer la main lourdement pour lui faire accepter, je dirais qu’ils ont bien choisi. C’est les hommes qui veulent le pouvoir, les moins bien placés pour l’avoir.

— Oh que oui.

Pellen fut pris d’une quinte de toux qui le redressa. Quand il retira le mouchoir qu’il avait plaqué sur sa bouche, Asher y vit du sang. Il ne put pas tout à fait cacher son horreur ni son inquiétude.

— Pellen...

— Non, non, dit son ami d’un ton de reproche joyeux. Range-moi cette mine de six pieds de long. Les potions de Kerril me requinquent bien.

— D’accord, mais est-ce qu’elles peuvent te guérir ?

— Non, répondit enfin Pellen en regardant le mouchoir. Non, ça par contre, elles ne peuvent pas.

Asher s’éclaircit la voix.

— Tu l’as dit à Charis ?

— Non. Pas encore. C’est lâche de ma part, mais je crois que je vais laisser faire la peur. Dathné et toi... vous l’aidez, quand je serai parti ?

— Tu en as, des questions idiotes, toi, lança-t-il. (La colère écartait son chagrin.) Bien sûr que oui, tiens.

— Excuse-moi. Je m’inquiète. C’est une fille intelligente, mais trop jeune pour rester seule dans cette époque incertaine.

Époque incertaine. Ha ! Oui, on pouvait dire ça comme ça. *Moi, je la qualifierais d’atroce.*

Pellen l’étudiait de près, le regard voilé, les yeux enfoncés dans leurs orbites aux cernes violacés. Il avait l’air condamné. Charis avait bien dû le deviner. Donc, le père comme la fille gardaient des secrets. Si ça leur permettait de supporter la douleur chaque jour, il serait bien gonflé de les en empêcher. Comme père, il n’avait de leçon à donner à personne.

— Ce n’est pas de ta faute, tout ça, Asher, dit Pellen tout bas. Pas plus que Ventlevant. Tu as fait de ton mieux pour arrêter Pintte et les autres. S’ils ont choisi de t’ignorer, c’est leur faute. Personne ne s’est battu plus âprement que toi pour ce royaume. Tu ne dois pas te faire de reproches.

Pellen était un bon ami, il essayait de le réconforter, mais rien n’aurait pu y parvenir. L’effroi lui rongait le cœur.

Le visage de son ami se fit sombre.

— Tu penses toujours que l’expédition est condamnée ?

— On se fiche pas mal de ce que je pense, Pellen, dit-il avec un haussement d’épaules. Ça intéresse personne.

— Asher... (Pellen changea de position contre ses oreillers.) Il ne veut toujours pas te

parler ?

Rafel. Une semaine après leur dispute, son fils ne lui avait toujours pas parlé autrement que pour relancer les hostilités. Bien sûr, il ne s'agissait pas seulement de Jars. Il y avait Ventlevant et sa magie, aussi. Il y avait un sacré paquet de ronces entre eux.

Il secoua la tête.

— Nan.

— Je suis navré, dit Pellen. Ah, ces enfants... Nos vies seraient bien vides sans eux... mais bien moins douloureuses, aussi.

L'amitié de Pellen l'émut.

— Je m'en fiche, répondit-il conscient qu'il mentait et que Pellen le savait. Il peut m'en vouloir jusqu'à sa mort, du moment qu'il vit assez vieux pour devenir grand-père. Je pouvais pas le laisser partir, Pellen. C'est sûr, je peux pas prouver que l'expédition va au désastre, mais... (Il se frappa la poitrine, où chaque inspiration était douloureuse.) Je le sens. Jusque dans mes os, je le sens. Alors comment j'aurais pu le laisser partir ? Si j'avais cédé... si je me disais que c'était plus important qu'il m'aime, plutôt qu'il vive ? Ce serait plus rapide et plus humain de me trancher la gorge tout seul.

Il entendit sa voix se briser, et en eut honte. Il n'avait pas le droit d'affliger ainsi Pellen avec tous ses problèmes. Son ami était mourant. Il avait pas besoin d'histoires à se retourner le ventre.

— Asher, dit Pellen en tendant la main. Ne te mets pas dans cet état-là. Rafel est en colère, je sais, mais la colère n'est pas éternelle.

Il regarda les doigts maigres posés sur son bras.

— Pas chez certains, c'est vrai. Mais dans ma famille ? On est plutôt du genre rancunier. Regarde donc Zeth. Il me déteste autant aujourd'hui que le jour où P'pa est mort. Que le jour où M'man est morte, même. Que le jour où je suis né, sans doute, parce qu'il se disait que ça faisait une bouche de trop à nourrir.

Pellen eut un rire sans joie.

— Rafel n'est pas aussi aigri et amer que ton frère. C'est ton fils, et il t'aime.

— C'est un homme, Pellen, dit-il tout bas. Et je le traite comme un gosse. Ce Jars... s'il lui arrive quelque chose... quand il lui sera arrivé quelque chose... (Le chagrin menaça de le terrasser de nouveau, et il dut s'arrêter un moment pour cligner des yeux et respirer à fond.) J'ai eu des mots avec le père de Jars, tu sais. J'ai essayé de le convaincre d'empêcher son fils de se sacrifier comme ça, pour les beaux yeux de Pintte. Mais il m'a pas écouté, cet abruti.

— Et qu'en dit Dathné ?

— Pas grand-chose, dit-il. Mais elle pleure, la nuit, quand elle croit que je l'entends pas.

Pellen lui serra le bras.

— Attends un peu. Rafel comprendra.

— Pas si Jars meurt. Si Jars meurt et qu'il se dit qu'il aurait pu l'aider... (Avec un grognement, il appuya sur ses paupières closes.) Je suis peut-être plus jeune que toi, Pellen, mais je suis plus si jeune que ça. Et j'ai des douleurs, à cause de cette maudite Climagie. Des blessures qu'ont jamais guéri en vingt ans. (Il laissa sa main retomber et regarda son ami, pour une fois sans rien cacher.) Je suis fatigué. Cette dispute avec Rafe me mine.

— Je peux lui parler, dit Pellen. Tu penses que ça pourrait aider ?

Touché, et à nouveau honteux, Asher secoua la tête.

— Il t'écouterait pas, Pellen. T'es mon ami. Pour lui, ça veut dire que t'es aussi rabat-joie

que moi.

— Certainement, dit Pellen en ramenant sa main avec un nouveau soupir. C'était une idée, comme ça... mais, tes douleurs, Asher. Ces... blessures qui n'ont pas guéri. Je devrais m'inquiéter ? Dathné est au courant ? Qu'est-ce que tu fais à ce sujet ?

La honte fut emportée par la colère, pour avoir laissé le désespoir le faire parler.

— T'inquiète pas pour ça. C'est rien. Oublie ce que j'ai dit.

— Trop tard, dit Pellen. On remet pas de la bière renversée dans la chope. Cette affaire avec la Carte de Climagie, la dernière fois. C'est ça qui a fait des dégâts, n'est-ce pas ? Et les événements à Ventlevant ont dû empirer les choses. C'est ça que tu paies. Je me trompe ?

Il regarda ses genoux, sans répondre. Oh, ce qu'il se détestait !

— *Asher !* insista Pellen. *Je me trompe ?*

Asher soupira.

— Et même si tu as raison ? Comme tu dis, Pellen... une fois que c'est renversé, c'est renversé.

— C'est grave ?

Les douleurs ne le quittaient pas, la fatigue le rongeaient. Et même les potions les plus fortes de Kerril n'apaisaient pas ses maux.

— Assez.

— Eh bien, si un crapaud borné comme toi *admet* que c'est grave...

Sitôt qu'il eut fait sa plaisanterie, Pellen se rembrunit. Ce n'était pas drôle, il le savait. Rien de tout ça n'était drôle.

— Je suis désolé, Asher. Pour tout.

— T'as pas grande raison de t'excuser, va, dit-il en luttant pour ne pas craquer.

— Il faut bien que quelqu'un s'excuse, dit Pellen. Et puisque Fernel Pintte s'y refuse... (Il haussa les épaules, puis son regard se fit plus acéré, et il redevint le capitaine Orrick de la Garde de ville.) Asher... J'espère que tu n'envisages pas de commettre une folie.

— Bien sûr que non.

Mais Pellen ne le croyait pas.

— Tu as failli mourir sur cette Carte de Climagie, il y a dix ans. Et Dathné avec, tellement ça lui a fait mal de te voir de te voir dans un tel état. Tu ne peux pas lui infliger cela une deuxième fois.

Il regarda Pellen, désabusé.

— Tu vas me dire qu'à l'époque où tu étais notre robuste Capitaine de la Garde, après qu'un crétin d'Olken avait essayé de te cogner, tu évitais les bagarres ?

— Ce n'est pas pareil ! rétorqua Pellen. Ta Climagie est mortelle, Asher.

— Un couteau aussi, dit-il en se levant. Pellen, arrête. J'ai pas décidé ce que j'allais faire... me complique pas les choses, hein ? À me regarder là tout souffrant, pour utiliser ma compassion contre moi.

— D'accord, concéda Pellen. Mais compte sur moi pour te parler franchement.

Debout devant la fenêtre ouverte, face aux toits de la ville qui s'alignaient jusqu'à la Place du Marché, il secoua la tête.

— Oh que oui, j'y compte. Je te connais depuis assez longtemps.

Le soleil lui réchauffait le visage, la brise parfumée des fleurs des jardinières et piquante des effluves de fiente de pigeon. Saletés d'oiseaux, ils s'installaient dans tous les recoins. Plus loin, il voyait les tuiles de la Maison de Justice et quelques vitraux de la chapelle de Dorana. Les bouts de rue qu'il voyait étaient déserts. Personne ne partait régler des affaires urgentes, ni ne faisait de lèche-vitrines. Tous ceux qui n'étaient pas cloués au lit étaient sur la place ou

le long de l'avenue qui menait aux portes de la ville, serrés comme des sardines au tonneau pour pouvoir dire à tous ceux qui les écouteraient après, *j'ai vu l'expédition partir*.

C'était comme la dernière fois, quand Tollin et ses amis intrépides s'étaient fait bénir par Holze. La brise lui porta quelques vivats, tandis que les gens se racontaient que leurs problèmes seraient bientôt finis.

Rires quand ils partent, larmes quand ils reviennent. Pourquoi les gens ont si peu de mémoire ?
— Asher...

Il se retourna. Que Barl lui vienne en aidé, Pellen avait l'air mal. *C'est pas juste. Pourquoi tous mes amis meurent ?*

— Oui ?

— Tu as déjà pensé que tu pourrais te tromper ? demanda Pellen presque hésitant. Nous avons eu un temps plus clément, ces derniers jours. Les inondations ont reflué, les tremblements de terre se sont arrêtés. Peut-être... peut-être n'était-ce qu'une fausse alerte.

— Pellen... (Il secoua la tête. Comme ça lui coûtait, d'étouffer les fragiles espoirs de son ami.) Non. J'aimerais te dire oui, mais c'est non. Ce qui s'est passé, c'est Lur qui se dégoûdissait les membres. Maintenant, le royaume retient son souffle. Il attend le moment.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Asher ferma les yeux. Ignore l'inquiétude de Pellen et la douleur dans ses os. Il laissa le mage en lui sonder les profondeurs, sentit les dernières gouttes de la magie qu'il avait déversée dans la terre. Il en restait si peu, à présent. Il y avait tant de peine devant eux.

— Parce que c'est vrai, murmura-t-il. Parce que je le sens. (Il rouvrit les yeux.) Et je suis sûr que Fernel Pintte le sent aussi. C'est sans doute pour ça qu'il a tellement hâte de filer derrière les montagnes. Il sait ce qui se prépare, et il veut être le plus loin possible.

— Eh bien, si tu as raison... quoi qu'il arrive, Lur y survivra, dit Pellen le regard fiévreux. Nous avons survécu avant la Climagie. Nous avons survécu à la venue des Doranens, à la chute du Mur de Barl. Quoi qu'il arrive d'autre, Lur y survivra aussi. Je crois en cela, à défaut d'autre chose.

J'aimerais y croire aussi. Mais il garda cette pensée pour lui. Peut-être Pellen le croyait-il vraiment. Ce ne serait pas très gentil de lui retirer ça.

— Asher, dit Pellen d'un ton vif. Je veux que tu me promettes quelque chose.

Méfiant, il fourra les mains dans ses poches.

— Quoi donc ?

— Promets-moi de ne pas faire quoi que ce soit d'idiot tout seul. Que pour une fois dans ta vie de tête de mule, tu iras demander aide et conseil à ceux qui tiennent à toi *avant* de commettre l'irréparable.

Pellen voulait bien faire, mais il ne comprenait pas. Comment l'aurait-il pu ? Il n'était pas mage. Il ne sentait pas la terre, il ne faisait que marcher dessus.

— Je gaspille ma salive, hein ? demanda Pellen déçu en se reposant sur ses oreillers. Tu feras ce que tu penses être bon, quoi que Dathné ou moi puissions te dire.

— Je regrette, Pellen.

— Mais non. Tu es le Mage Innocent. Je ne devrais pas...

— Tu ne *devrais* pas ? aboya-t-il. Alors que c'est toi qui as fait sortir Gar, Matt et Darran de la ville, pour les sauver de Morg ? Si on a vaincu ce salaud, c'est uniquement grâce à toi. (Le souffle court, il se passa la main sur le visage.) Tu ne devrais pas ? Naufrage, Pellen, ose un peu répéter ça, et je... je...

— Tu quoi ? demanda Pellen avec un sourire. (On entendait un râle au fond de sa poitrine, des plus inquiétants.) Tu frapperas l'agonisant qui essaie de te sauver ?

Qu'aurait-il pu répondre ? Rien. Mais même s'il avait trouvé les mots, les larmes étaient trop proches.

— Oublie ce que j'ai dit, et promets-moi plutôt autre chose.

Avec un terrible effort, Asher se força à sourire.

— Oh mais ! Encore ? Quoi donc, cette fois ?

Pellen se pencha et ouvrit le tiroir de sa table de chevet, pour en tirer un paquet de cartes à jouer usées.

— N'invoque pas un horslir pour me tuer une fois que je t'aurai battu au zéphyr.

Pellen, Pellen. Tu me fends le cœur.

— D'accord, j'invoquerai pas de horslir, dit-il en revenant s'asseoir près du lit. Mais je te promets pas que je ferai pas neiger sur ta chemise de nuit – *si* tu me bats. (Il prit les cartes et les battit vivement.) Ce qui arrivera pas. Alors tu risques pas d'engelures, pour le moment.

— Jars.

Parmi l'animation fiévreuse des ultimes préparatifs, à présent que Jaffee les avait bénis, Jars prenait un moment pour faire le point dans ses pensées, à l'écart. Il était assis sur un seau retourné, devant l'écurie derrière la Maison de Justice, où le groupe d'aventuriers de Pintte et Baden traînait les pieds et discutait.

— Jars, appela de nouveau Rafel voyant que son ami ne levait pas le nez. T'as un moment ?

La seule fois où il avait revu Jars, depuis l'après-midi où il avait accepté de l'accompagner, ç'avait été pour revenir sur sa promesse.

Jars leva la tête.

— Rafe.

Ils se regardèrent en silence. Un peu plus loin, Fernel Pintte, Sarle Baden et les huit autres qui partaient – quatre Olkens et quatre Doranens – rassemblaient harnais et selle, vérifiaient fontes et paquetages. Rafel n'en reconnaissait aucun. Il enfonça les mains dans ses poches. Il y avait trop de monde, avec de grandes oreilles et des langues pendues.

— T'as un moment pour moi ? On peut s'éloigner un peu ?

Jars haussa les épaules.

— Une minute, alors. On peut pas aller très loin, en une minute.

— Ça ira. (Il indiqua un chemin entre les arbres, qui menait à la ruelle derrière la Maison.) Enfin, si tu veux.

Jars regarda Fernel Pintte, en pleine conversation avec Sarle Baden. Ils n'étaient pas amis, ces deux-là, mais unis par leur cause. Plus de Doranens à Lur.

— Maître maire !

Pintte se retourna. Quand il vit qui lui rendait visite, son visage se crispa en une grimace contrariée.

— Quoi ?

— Il me faut un instant, dit Jars. Je vais pas loin. Pas longtemps.

— Et nous ne t'attendrons pas, dans le cas contraire, rétorqua Pintte. Rafel...

Rafel leva les mains.

— Je viens pas faire d'ennuis, maître maire. Je viens juste discuter avec Jars, avant qu'il parte.

Fernel Pintte lui tourna le dos. Cela voulait sans doute dire qu'ils avaient un moment.

Jars parut de cet avis aussi, puisqu'il se leva et traversa le désordre de la cour vers le chemin. Le ventre noué, Rafel le suivit. Le rejoignit dans les ombres dentelées, la bouche trop pleine de mots.

— Rafel, je suis pas fâché, dit patiemment Jars sans sourire. Je te l'ai déjà dit. Alors si tu viens t'excuser, garde ton souffle. À vrai dire, j'ai jamais vraiment cru que tu viendrais. J'ai jamais cru que ton père te laisserait.

Rafel accusa le coup.

— Comment ça, qu'il me *laisserait* ?

Jars lui posa la main sur l'épaule. Serra les doigts, et le secoua un peu.

— Rafe, je te jure... parfois, tu es plus têtu qu'une brique. Il a failli te faire tuer à Ventlevant. Tu croyais vraiment qu'il te quitterait des yeux si peu de temps après ? Qu'il te confierait à Sarle Baden et Fernel Pintte, alors qu'il les tient pour responsables de ce qui s'est passé là-bas ? Sois pas bête. Même s'il était pas persuadé que l'expédition va mal se passer, il ne prendrait pas le risque. Et il n'en démord pas, hein ?

La supériorité attendrie de Jars était pire que de la colère. Ils avaient le même âge – mais pourtant, son ami paraissait plus vieux, tout d'un coup. Et lui plus jeune. Comme le petit frère qu'on laissait en arrière.

— Ça veut pas dire qu'il a raison pour autant.

— Ce n'est pas la question, Rafe, dit Jars en laissant retomber sa main. Ce qui compte, c'est qu'il pense avoir raison. Et ton père est l'Olken le plus entêté de tous les temps. Tu savais qu'il était venu voir mon père ? Pour essayer de le faire renoncer à mon départ.

Rafel dévisagea son ami, horrifié.

— Jars, je savais pas, je te promets. C'est pas moi qui lui ai demandé. Je lui ai presque pas parlé depuis... (Il se mordilla la lèvre.) Jars, je suis désolé.

— Aucune importance, assura Jars en fronçant les sourcils. Rafe, ne sois pas bête. Laisse pas cette histoire vous séparer. Une fois qu'on aura ouvert la route, une fois qu'on sera amis avec ceux qui se trouvent de l'autre côté, il y aura d'autres expéditions. On ira ensemble la prochaine fois.

Il faillit dire « s'il y a une prochaine fois ». Mais ça n'aurait pas été gentil, comme s'il ne pensait pas revoir Jars un jour. Et il ne voulait surtout pas donner cette impression à son ami. Pourtant...

— Peut-être, mais cette première expédition va sans doute être dangereuse, Jars. C'est pas normal que tu y ailles tout seul.

— Tout seul ? (Jars regarda l'agitation dans la cour derrière la Maison de Justice.) Avec tout ce monde ?

— *Jars...*

Jars poussa un profond soupir.

— Tu sais ce que c'est, ton problème, Rafe ? Je vais te dire. Tu crois que juste à cause de ta magie doranenne, t'es un peu meilleur que les autres.

Il cligna des paupières, surpris.

— Quoi ?

— Et en plus, tu crois que je peux pas me débrouiller tout seul, dit Jars en haussant les sourcils pour le mettre au défi de le contredire. Tu crois que si t'es pas là pour me sauver, je suis comme mort. (Il sourit, amical mais ferme.) C'est presque insultant, tu sais.

— *Quoi ?*

— L'intention est bonne, ajouta Jars, mais ça reste insultant. Tu me répètes que t'es plus un gamin. Eh bien, moi non plus, Rafe. J'ai pas besoin de nourrice, et je compte pas sur toi pour me sauver. Comprends bien, ça m'aurait fait plaisir de partir avec toi. Cette expédition sera pas pareille, si t'es pas là. Mais comme je t'ai dit, on verra la prochaine fois.

Réduit au silence, Rafel le dévisagea. Jars avait-il perdu la tête ? Ou avait-il passé trop de temps avec Fernel Pintte et Sarle Baden, au point d'être contaminé par leur arrogance aveugle ? C'était ça, que P'pa ressentait devant un Conseil plein d'hommes et de femmes comme Jars, qui s'étaient laissé emberlificoter et berner par l'espoir et la peur ?

Il déglutit.

— Je crois pas être meilleur que toi, Jars. Mais je sais que je suis différent. Et la façon dont je suis différent, je sais qu'elle sauve des vies. T'es mon meilleur ami, pauvre cloche. Je veux pas qu'il t'arrive quelque chose !

— Il ne m'arrivera rien, assura Jars avec une grimace. Ou alors, rien ne dit que tu pourrais l'empêcher. Et puis, il faut bien que quelqu'un parte. Lur est une vraie marmite, avec le couvercle bien vissé. Il faut qu'on laisse échapper la pression. Sinon ça va se bagarrer, entre les Doranens et les Olkens, et quand on arrivera au pire, on sait tous les deux qui gagnera.

Comment pouvait-il dire le contraire ? Tout ce que Jars expliquait était vrai. Mais malgré cela...

— Naufrage, Jars, dit-il en serrant son ami de toutes ses forces. T'as intérêt à rentrer en un seul morceau.

— Promis, dit Jars en lui donnant une grande claque dans le dos. Je reviendrai en pleine forme, juste pour pouvoir te dire : « Ha ! Je te l'avais bien dit ! »

Dans la cour derrière eux, on entendit des chevaux sortir de l'écurie.

— Maître Martin ! lança Fernel Pintte. Si vous comptez venir, le moment est venu ! Sinon, restez ici et farcissez-vous la panse de regrets !

Jars le lâcha et recula.

— Va parler à ton père, Rafe. T'en as qu'un. Et il a que toi. Enfin, Deenie, aussi, mais c'est pas pareil. Pour un homme, un fils... c'est un *fi*ls.

— Ouais, répondit-il, incertain de la justesse de sa voix.

— Va lui parler, insista Jars. Sinon, je te dérouille le train quand je reviens.

— Eh ben, t'en as des choses à faire. Me dérouiller le train, me narguer...

Jars sourit.

— Je m'en sortirai.

L'agitation croissait derrière eux. Ils n'avaient plus le temps... plus le temps...

— Jars..., dit-il sur un coup de tête. Pour Deenie...

Et Jars rougit.

— Je sais. Je voulais dire quelque chose, et puis... (Il se détourna.) Demande-lui de m'attendre. Rafe ? Dis-lui...

— Maître Martin ! cria Pintte. Dernier appel !

— J'arrive, maître maire ! répondit Jars. (Puis il haussa les épaules.) Désolé, Rafe. Faut que...

— Je sais, dit-il en s'écartant. File.

Une foule de parents et d'amis s'était réunie pour prendre congé de l'expédition en privé, avant qu'elle soit avalée par les centaines de spectateurs alignés depuis la place jusqu'aux

portes de la ville. Olkens et doranens pleuraient, s'étreignaient et échangeaient des adieux fervents. Le père de Jars souleva son fils et le serra contre lui.

Debout dans l'ombre, Rafel regarda les hommes choisis par Fernel Pintte et Sarle Baden s'éloigner de leurs êtres chers, monter en selle et s'aligner. Sarle Baden en premier, puis Fernel Pintte, puis les autres Doranens, puis les Olkens. Jars en dernier. C'était de loin le plus jeune. Bien sûr qu'ils l'avaient collé à la fin.

Quand Baden fit avancer son cheval pour mener le groupe vers la place, Jars se retourna en selle. Sourit. Hocha la tête. Rafel lui répondit de même, avec une douleur atroce dans la poitrine. Puis une vague d'angoisse, de mauvais pressentiment, menaça de l'avaloir dans l'obscurité comme le tourbillon du port de Ventlevant. Et il savait... il savait...

Cette histoire va mal finir. Je reverrai jamais Jars.

Effondré, il se retourna, fouilla du regard la foule des proches dans la cour de l'écurie, dans l'espoir de trouver le père de Jars et de le pousser à l'arrêter avant qu'il soit trop tard. Mais le père de Jars avait été emporté dans la vague des familles... et la marée reflua dans le sillage de l'expédition. La queue de la maigre jument baie de Jars disparut entre les arches, sa croupe fut cachée par les têtes, les dos et les bras qui s'agitaient.

Rafel voulut crier, mais sa voix fut noyée par les vivats ambiants. Puis un grand rugissement monta des Olkens et des Doranens présents sur la place. Ils avaient dû apercevoir Fernel Pintte et Sarle Baden, élégants et fiers, prêts à quitter la ville. À traverser les Bois Noirs, à gravir les montagnes de Barl... et à connaître une mort atroce.

Jars, reviens. Pars pas.

Tandis que les derniers parents se pressaient pour rattraper le cortège, les garçons de l'écurie en service allèrent chercher pelles et fourches pour nettoyer la cour. Mais après que les derniers membres ignorants des familles furent partis, il resta une personne.

Asher.

« *Va parler à ton père, Rafe. T'en as qu'un. Et il a que toi.* »

La vive lumière du soleil lui montra le visage fatigué et inquiet de son père. Lui montra les cheveux gris. Les épaules voûtées et les yeux tristes. Rafel sentit une partie de son malaise passer. Il sortit de l'ombre et alla le rejoindre. Il essaya de parler d'un ton insouciant, comme s'il n'enrageait pas contre son père depuis des jours, en silence.

— Où tu étais ? Tu as raté tout le discours.

P'pa hocha la tête.

— Barbifiant, hein ?

— Pour sûr. J'ai failli m'endormir.

Un petit sourire.

— Où sont ta mère et Deenie ?

— Je sais pas trop. Je les ai laissées sur les marches de la chapelle, pendant que Jaffee leur tenait la jambe. Charis était avec elles. (Il parvint même à sourire.) Trois femmes ensemble ? Elles ont dû aller faire les boutiques. On va rentrer ce soir, et la boîte du trésor sera vide.

— Il y a des chances, admit P'pa. J'étais avec Pellen. Je l'ai laissé gagner aux cartes.

Rafel eut un rire narquois.

— Tu as *laissé* le meilleur joueur de zéphyr de la ville te battre ? Bien sûr, P'pa. Certainement.

— Oui, bah... Il se sent plus bien vaillant, notre Pellen, ces jours-ci. Il faut bien lui remonter le moral. (Il jeta un coup d'œil aux garçons d'écurie, qui travaillaient sans se presser.) Je suis

pas d'humeur à regarder Pintte et les autres idiots partir. Tu rentres avec moi ?

Tout simplement ? C'était bien son père, tiens ! Et Jars, alors ? C'était son meilleur ami qui partait avec Fernel Pintte. Et s'il avait voulu lui dire au revoir ?

Mais non. C'est déjà fait.

— Jars est pas idiot, tu sais, dit-il en sentant son humeur s'aigrir. Il essaie d'aider Lur.

— Je sais. C'est pas de sa faute si on l'a mal orienté, son père et les autres. C'est un bon gars, Rafe. Excuse-moi.

T'excuser de quoi ? De me traiter comme un gosse ? De faire en sorte que je puisse pas l'accompagner ? De savoir que je le reverrai jamais ? Il n'osait pas poser la question, au cas où...

— D'accord.

— Allez, viens, dit P'pa en se mettant en route.

Rafel le suivit un instant du regard, sans savoir s'il devait rester fâché ou se résigner. Après une brève lutte intérieure, il capitula. Ça faisait des semaines qu'il était fâché après son père, et ça le rendait plus que malheureux.

Et j'ai promis à M'man de faire la paix.

Ils remontèrent par les petites rues, pour éviter les curieux qui se massaient dans les grands axes de Dorana. À mi-chemin de la tour, la foule se raréfia, et ils se risquèrent à prendre le chemin le plus direct jusqu'aux portes du palais.

P'pa ne prononça plus un mot avant qu'ils soient à l'abri sur la propriété du palais, protégés des yeux curieux et des oreilles indiscrètes par les fleurs et les arbres. Alors il soupira et parut se détendre un peu. Son pas décidé ralentit, plus oisif ; il avait le souffle un tout petit peu trop lourd. Ce que Rafel voyait de son visage était en nage et assombri par les idées noires.

— Je crois que j'ai quelque chose à te dire, Rafe, dit-il. Mais avant, tu dois me promettre de pas en parler. Ni à ta mère, ni à Deenie. À personne, en fait. Tu me promets ?

Ils se parlaient peut-être à nouveau, mais Rafel n'avait pas la dent tendre pour autant.

— À qui tu voudrais que j'en parle, P'pa ? Tu m'as dit de rester à l'écart de Charis, et Jars s'en va. Il reviendra pas.

Asher ralentit encore et se tourna.

— Pourquoi tu dis ça ?

— *Pourquoi ?* (Au lieu de ralentir, il s'arrêta tout à fait, posa les poings sur ses hanches et regarda son père, incrédule.) À ton avis ? Parce que je suis autant mage que toi, P'pa, et que je sens les choses. Pourquoi tu crois que je voulais tellement partir avec lui ? Pourquoi tu crois que je voulais pas qu'il y aille sans moi ?

— Et toi, rétorqua P'pa d'une voix mal assurée et lourde, pourquoi tu crois que j'ai voulu que tu restes ici ?

Au temps pour la paix. Il ne pouvait pas répondre. Il avait déjà du mal à respirer. Un voile de rage rouge lui barrait la vue.

— *Rafel*, insista P'pa en le secouant par les épaules. Tu crois que je sais pas ce que tu ressens, petit ? Si, je sais. J'ai prononcé moi-même les mots qui ont tué mon meilleur ami.

— Alors comment tu as pu m'arrêter ? demanda-t-il d'une voix qui se brisait. Alors que tu sais que Jars aura besoin de moi, P'pa, comment tu as pu me forcer à rester ici ?

— Parce que j'ai encore plus besoin de toi ! dit P'pa en le secouant. J'ai besoin que tu sois là, Rafe, parce que je sais pas si je peux arrêter ce qui arrive. Pas sans toi. Comme j'aurais pas pu sauver ces idiots à Ventlevant sans toi. Je suis trop fatigué, j'ai trop mal pour faire ça tout seul. Et y a pas un seul autre mage dans tout Lur à qui je peux demander ça.

— Demander quoi, P'pa ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui arrive ?

P'pa le lâcha et le regarda, vigilant.

— T'as rien senti ?

— Non. P'pa, je sais pas de quoi tu parles.

— Je pensais que tu aurais senti, marmonna-t-il. Et que t'aurais rien dit parce qu'on se parlait pas. Et Deenie ? Elle a senti quelque chose, dont elle nous aurait pas parlé ?

— Senti quoi, P'pa ? De quoi tu... (Puis sa gorge se serra. Son cœur, déjà affolé, battit plus fort. Lui fit trembler les côtes.) Tu veux dire que ça va recommencer ? Comme avant ? Les orages, les tremblements de terre ?

— Pire qu'avant, Rafe. Bien pire.

— Comment tu le sais ? Tu as senti quelque chose, toi ?

— Non. Pas encore. Mais ça va venir, Rafe. Crois-moi.

Il ne voulait pas en entendre parler.

— Tu pourrais te tromper, P'pa. C'était déjà grave il y a dix ans, non ? Et après ça s'est arrangé. Je crois que ça commence à s'arranger, même. Il pleut plus, et... quoi ? *Quoi ?*

P'pa secouait la tête. Il était sur le point de rire, mais son regard faisait peur à voir.

— Naufrage, Rafe. La seule raison pour laquelle Lur s'est pas réduit en morceaux il y a dix ans, c'est que j'ai manqué de me tuer en le réparant.

— Toi ? (Soudain glacé malgré le soleil qui les surplombait, Rafel regarda son père. Se rappela des paroles de sa mère, sur les sacrifices que P'pa avait consentis. Il se sentit petit, à nouveau enfant. Il attendait que son père règle tout. Mais à voir la tête de P'pa...) Comment ? Dis-moi la vérité, P'pa. Plus de secrets.

— Allez, biens, dit P'pa en le prenant par la manche. Ce sera plus facile de te montrer.

Ils allèrent à la Chambre de Climagie.

Éberlué, Rafel regarda la pièce ensoleillée. Il n'y avait jamais posé le pied. Il en avait souvent eu envie, il avait même rêvé de s'y glisser en secret, avec Jars, quand ils étaient petits. Mais quelque chose l'en avait toujours empêché. Un instinct, une sensation profonde et indéfinissable, qui lui disait que venir là sans P'pa, venir là sans y être invité, serait une transgression trop grande... qu'il ne pourrait jamais rattraper.

P'pa le regardait, presque... presque avec angoisse.

— Tu le sens, hein ? Tu sens ce qui s'est passé ici pendant six cents ans. Même sans la Climagie brûlée dans tes os.

L'air sous le dôme de verre était frais et sec, et il vibrait contre sa peau comme un lointain tambour. Des échos de puissance. Des échos de douleur. Des échos de cris poussés dans la nuit.

— Oui, souffla-t-il. Je le sens.

— Ha ! Je m'en doutais, petit. (Puis il hocha la tête, les sourcils froncés.) Et ça, c'est la Carte de Climagie. Maudit machin.

Il se rapprocha, fasciné par la Carte. Il n'en savait pas grand-chose – ni P'pa ni M'man n'en parlait jamais. Darran ne l'avait jamais vue, mais il connaissait quelques histoires, et les avait racontées à une ou deux reprises. Il l'avait qualifiée de belle, et il avait raison. Dommage qu'il y ait quelques taches flétries, çà et là, pour gâter ses détails.

— Touche-la, invita P'pa.

Surpris, il leva le nez.

— Moi ? Mais...

— Touche-la, insista-t-il. Dis-moi ce que tu sens.

Avec hésitation, il posa un doigt contre la Carte – puis retira sa main, pris de haut-le-cœur, pour la passer sur sa bouche comme s’il venait de mordre dans un fruit pourri. La sensation était la même qu’à Ventlevant, comme la magie crachée par les tourbillons et les trombes d’eau, et par le Récif des Dents du Dragon. Malade. Rance. Une charogne bouffie.

— *Morg.*

— Oui, Morg est là, ce salaud. Mais tu as senti autre chose ?

— Je ne sais pas.

Il avait l’estomac retourné.

— Touche-la encore, petit, dit P’pa. Aussi longtemps que tu pourras.

C’était la dernière chose qu’il aurait voulu faire, mais si P’pa le lui demandait...

— Je ne sais pas, dit-il à nouveau quand ses tripes finirent de danser la gigue. Au début, je croyais que c’était mort, mais...

— Mais t’es pas sûr ? demanda P’pa en l’étudiant attentivement. Tu crois que tu sens une petite étincelle enterrée sous la pourriture ?

— Je crois. (Il haussa les épaules.) Ou alors c’est mon imagination.

Avec un soupir, P’pa vint se ranger à côté de lui, et posa la paume à plat sur la Carte. Son visage fatigué devint un masque de révolte.

— Non, t’imagines rien, dit-il enfin derrière ses dents serrées. Il y a une étincelle de pouvoir, là-dedans. Presque éteinte, à présent. C’est vrai que t’es bon, petit, si tu la sens.

Le compliment lui fit chaud au cœur. Mais l’expression qu’arborait son père éteignit cette lueur.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? Je croyais que la Climagie était dissipée depuis longtemps. Je croyais qu’elle était morte avec Morg, à la chute du Mur.

P’pa soupira de nouveau.

— C’est ce qu’on a dit, Rafe. Pellen, ta mère et moi. On trouvait que c’était moins dangereux comme ça, tu vois ? On croyait que le pire était derrière nous et que Lur était libéré des influences doranennes. On croyait.

Glacé, il regarda la Carte.

— Vous aviez tort ?

— Oui, petit, dit P’pa au plus bas. On avait tort.

Et d’un murmure, d’un symbole tracé de la main, P’pa fit neiger sous le dôme de verre.

Le ravissement surpris que témoignait Rafel en regardant tomber la neige fit supporter à Asher la douleur de l’avoir appelée. En fait, c’était presque comme s’il n’avait pas mal. Asher sentit le sang goutter sur ses lèvres, en goûta l’arôme métallique, mais il s’en moquait. Rafe souriait. Ils se parlaient de nouveau.

Quoi qu’il arrive d’autre, au moins on a ça.

— P’pa, c’est... C’est... je veux faire ça, souffla Rafe en tendant les doigts vers les flocons. Montre-moi comment on fait.

Le plaisir simple mourut. Il secoua la tête et bannit la neige.

— Je peux pas, petit.

Blessé, Rafel le regarda, et les flocons fondirent sur sa paume.

— Pourquoi ?

— La Climagie est perdue. Elle a disparu depuis longtemps.

— Mais tu disais...

— C'est tout comme, ajouta-t-il. Tout ce qu'il en reste est en moi. Et quand je mourrai, elle sera envolée pour de bon.

— Mais ça signifie qu'elle l'est pas, avança Rafe. Alors tu pourrais m'apprendre. P'pa...

Asher ferma les yeux, et prit une grande inspiration. *Pardon, petit. Pardon. Mais je refuse de te passer cette malédiction.*

— On apprend pas la Climagie comme le reste de la magie doranenne, Rafe. Je suis le dernier Climagicien de Lur.

Déçu, Rafe baissa les épaules.

— Alors pourquoi tu m'as fait venir ici ?

— Parce que je dois revenir sur une promesse faite à ta mère, et que je veux pas le faire tout seul.

— *P'pa...* (Rafe marcha en long et en large, comme il le faisait, enfant, quand on le contrariait.) Arrête de tout transformer en devinette, tu veux ? Dis-moi ce qu'on fait ici, tout net, ou je m'en vais.

Il se sentit forcé de sourire, malgré la tension qui lui nouait les muscles.

— Naufrage, mais quelle grande gueule.

— Ha ! rétorqua Rafe. C'est toi qui me dis ça. Allez, la porte est là, je...

Asher s'interposa devant son fils. Lui posa une main à plat sur la poitrine.

— Non.

— *P'pa...* (Rafe se détourna.) On arrête de jouer. C'est une mauvaise journée, et... (Il se tourna de nouveau vers son père.) S'il te plaît. On arrête de jouer.

La douleur que ressentait son fils, pour Jars qui s'en allait, était comme un poignard dans son propre cœur. *Pardon, petit. Je t'aurais épargné, si j'avais pu.*

— Rafe, la dernière fois que les choses se sont mal passées à Lur, je suis venu ici pour les arranger, en déversant de la Climagie dans cette maudite Carte.

Rafe en resta bouche bée.

— Tu quoi ? Mais... comment ?

Alors il lui expliqua. Il dit à son fils toute la vérité sur ce qui s'était passé ici lorsqu'il n'était âgé que de dix ans.

— Donc... t'étais pas cloué au lit par un rhume, toutes ces semaines-là, comprit Rafe quand le récit fut achevé. Quand Deenie et moi, on est partis avec tonton Pellen et Charis se promener dans les Dingles ?

Il secoua la tête.

— Non, c'était de la trimballerie, ça. Comme je viens de te dire, j'ai failli me tuer en arrangeant la Carte de Climagie. Ta mère... (Il sourcilla sous ce souvenir.) Elle a jamais été aussi fâchée contre moi de toute sa vie. Mais j'avais pas le choix, Rafe. Comme je l'ai pas aujourd'hui.

Rafel déglutit et regarda la Carte de Climagie.

— Tu veux recommencer ?

— Non, ça, j'en ai aucune envie, Rafe ! Mais si je le fais pas... ce sera la fin de Lur. Beaucoup de gens mourront. Et si l'expédition de Pintte arrive à passer les montagnes, ce qu'ils trouveront... (Il grimaça.) Rafe, j'ai pas le choix.

— *P'pa...* (Rafel continua de taper des pieds.) Il doit y avoir une autre solution. Tu l'as dit toi-même, t'es pas assez fort pour ça.

Ça lui cuisait de le reconnaître, mais il n'avait pas les moyens d'être fier.

— Je sais, Rafe. C'est pour ça que j'ai besoin de toi.

Rafe s'arrêta net.

— P'pa, tu as promis à M'man. Si tu fais ça, elle te pardonnera jamais.

— Rafe... (Il adressa un sourire fatigué à son fils.) Un de ces jours, je te raconterai certaines des choses que ta mère et moi nous sommes pardonnées. Elle sera fâchée, oui, c'est sûr... mais elle s'en remettra. Ta mère sait mieux que personne que Lur passe avant tout.

Rafe croisa les bras et fit les cent pas.

— Je dis quand même que tu pourrais avoir tort. Si tout ça était vrai, Deenie aurait senti quelque chose. Tu sais comme elle est. Elle serait en larmes à tout bout de champ, ou elle nous réveillerait avec ses cauchemars. Alors je crois...

— Tu crois des trucs qui sont pas vrais, petit, l'interrompit-il doucement. Parce que déjà, la dernière fois que c'est arrivé, j'ai commencé à sentir les problèmes bien avant les autres. Et en plus, c'est moi le Climagicien.

— Qu'est-ce que ça change, P'pa ? demanda Rafe sur un ton de défi. Tu veux que je t'aide, alors je veux savoir. (Il étrécit les yeux.) Plus de secrets, tu te rappelles ? Après Ventlevant, tu me dois bien ça.

Tu me dois bien ça. Le petit était tellement en colère. Asher avait eu beau expliquer pourquoi Dathné et lui avaient caché sa magie, Rafe ne comprendrait peut-être jamais. Mais ce n'était pas le moment d'expliquer. Ça devrait attendre.

Une peur soudaine, terrifiante.

— Rafe, t'as pas essayé, hein ? T'es pas allé...

— Allé quoi, où, P'pa ? Jouer ? (Rafe serra les poings.) Et même ?

— *Rafe...*

— T'inquiète pas, P'pa. Je suis plus malin que ça. Je sais que c'est dangereux, ce que j'ai en moi.

Soulagé, il hocha la tête.

— On va y arriver, petit. Je te promets. Quand Lur sera remis sur pied, on réglerà ça.

Rafe hocha la tête.

— Pour sûr, P'pa.

— Bon. D'accord. Puisque je suis le Climagicien, je sens les choses différemment. T'es bon, Rafe, mais tu peux pas tout sentir. Et ce que moi je sens... (Il n'essaya pas de cacher son frisson.) Rafe, une fois que les choses auront empiré, j'ai peur que ce soit la fin de Lur. Pas juste du pays, petit, mais aussi des habitants. On se retrouvera à couteaux tirés.

— Mais, P'pa, on est pacifiques, dit Rafe en secouant la tête. On l'a toujours été. J'arrive pas à croire qu'on...

— Rafe, réfléchis, dit-il désespéré. On est pacifiques seulement parce qu'on a aucune raison de se battre. Mais maintenant que la magie du Récif a ravagé tous les ports, qu'on peut plus pêcher, et que les récoltes sont à moitié ravagées... tu crois qu'on survivra à une autre calamité par ce temps ? D'autres inondations, d'autres têtes de bétail malades ou noyées, d'autres gens chassés de chez eux par l'eau ? Tu crois qu'il n'y aura pas de famine, pas de panique, et pas de bagarres ? Tu crois que les Doranens vont pas commencer à se dire que la vie était moins compliquée quand c'étaient eux qui commandaient ?

Rafe le regarda, hésitant.

— Mais... on a des lois, P'pa. Ils iraient pas... ils pourraient pas...

— Bien sûr que si. Les lois protègent les gens que quand tout le monde les respecte. Mais si les plus forts se réveillent un matin et décident qu'ils ont plus envie d'obéir... qu'est-ce qui les empêchera de faire tout ce qu'ils veulent ?

Cela lui brisait le cœur, de priver Rafel de ses illusions de sécurité éternelle. *J'ai affronté Morg pour que ça arrive plus jamais. Gar est mort pour qu'on n'ait plus jamais peur dans ce royaume.* Alors les combats et les sacrifices, ça avait servi à rien, en fin de compte ? C'était ça, la leçon que Lur devait apprendre ?

— P'pa... (Rafe croisa les bras, les dents serrées.) Mettons que je suis d'accord. Mettons que c'est aussi grave que tu dis. Ça veut pas dire que tu dois encore risquer ta vie. Enfin... pas avant qu'on sache clairement qu'il y a aucune autre chance.

— Rafel, je te dis...

— Non ! répondit Rafe en recommençant à tourner en rond. Tu peux encore attendre un peu. Au moins jusqu'à ce que Deenie sente quelque chose aussi. J'ai entendu tout ce que tu disais, mais... mais il se pourrait que tu puisses pas vraiment te fier à ce que tu ressens. Enfin, tu es inquiet pour tonton Pellen, t'es pas encore remis de ce qui s'est passé à Ventlevant, et peut-être que c'est pas une très bonne idée de faire ça maintenant.

Oh, Rafe.

— Et peut-être, ajouta-t-il, que si je peux encore déverser de la magie dans cette maudite Carte, si j'empêche le climat de nous tomber sur le coin du nez, tu auras le temps de rattraper Jars pour lui dire qu'il a pas besoin de passer de l'autre côté des montagnes. Son père m'en a parlé, Rafe, les brasseurs sont inquiets pour leur orge et leur avoine, et même leur houblon. Alors si j'arrange les choses ici...

Surpris, Rafe arrêta de faire les cent pas.

— P'pa...

— Je sais que t'as peur qu'il aille se faire tuer quelque part. Alors puisque t'as aucune chance de me convaincre de te laisser partir avec lui... je devrais essayer autant que possible de lui épargner des ennuis.

Les larmes emplirent les yeux de son fils.

— Mais, P'pa... Et si c'est toi qui meurs ?

— Mais non, dit-il. Pas si tu es là. Parce que ce sera ton boulot, hein. Me garder à l'œil. T'assurer que je meurs pas.

— C'est ça, mon boulot ? demanda Rafe incrédule. Alors que je connais rien de rien à la Climagie ? P'pa...

Il haussa les épaules.

— T'as peut-être pas la Climagie, mais tu as le potentiel pour. Tu la sens dans la Carte. Et tu as tout ce pouvoir en toi, petit. J'aurai peut-être besoin de te l'emprunter une deuxième fois. (Il essaya de sourire.) Si ça te dérange pas.

— Quoi ? P'pa, soit pas stupide. (Rafe prit une grande inspiration, et la libéra avec force.) Alors, qu'est-ce que je fais ? Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? Comment ça marche, pour déverser du pouvoir dans la Carte ?

— Je sais pas l'expliquer, admit-il. Mais... ça fait partie de la Climagie. Partie de moi. Il te suffit de m'empêcher d'aller trop loin. De m'arrêter avant que j'en mette trop dans ce maudit machin. Parce qu'elle me videra complètement, si je fais pas attention.

— C'est de la folie, marmonna Rafe en se détournant. P'pa...

Il avança d'un pas vers son fils, et s'arrêta.

— Tu peux y arriver, Rafe. Je le sais. J'ai confiance en toi.

Très, très lentement, Rafe revint face à lui.

— Vraiment ?

Le doute dans le regard de son fils était un châtiment. *Est-ce que je mérite ça ? Sans doute.*

— Si on a caché ta magie, c'est pas parce qu'on te faisait pas confiance. C'était seulement pour te protéger.

Rafe hocha la tête.

— Je sais.

— Mais t'es quand même fâché, dit-il. Et tu me pardonnes pas.

Une étincelle dans le regard de Rafe.

— Dis que tu avais tort, P'pa.

— J'avais tort.

Mais j'avais raison.

— Dis que tu regrettes.

Je regrette rien, et je risque pas de changer d'avis.

— Oui, je regrette, Rafel.

Silence dans la pièce. Dans la lumière filtrée par le soleil, la Carte de Climagie agonisante scintillait.

— D'accord, dit Rafe. Mais tu diras à M'man que c'est toi qui avais eu l'idée.

Il ébouriffa les cheveux courts de son fils au passage.

— T'es dur en affaires, toi. Allez, on s'y met. Et on va faire ce qu'on peut pour sauver ce maudit royaume, avant qu'il soit trop tard.

— Tu me passes la boîte à thé, Deenie ? demanda Charis tandis qu'elle faisait tourner l'eau qui venait de bouillir dans la théière.

Deenie prit la boîte sur son étagère, au-dessus du plan de travail de la cuisine de Charis, l'ouvrit, vérifia que la cuillère s'y trouvait bien, et lui tendit le tout.

— Merci, dit Charis avec un sourire hésitant.

Deenie ravala les larmes. Son amie avait beau compter ses cuillerées de feuilles sèches de menthe poivrée, sa détresse soigneusement dissimulée restait évidente.

— M'man n'est peut-être pas une vraie pothicaire, Charis, mais elle s'y connaît en herbes et en potions. Je suis sûre que tonton Pellen se sentira mieux bientôt.

Charis hocha la tête.

— Moi aussi.

Mais elle ne l'était pas. Deenie le sentait, comme elle sentait le lent découragement de Pellen et le terrible chagrin de M'man – pas seulement pour son ami, mais aussi pour son mari et son fils. Tous ces échos de sentiments l'empêchaient de respirer. Elle avait mal à la tête et à la gorge. Après des semaines du chagrin de P'pa et de la rage de Rafe, elle aurait pu éclater en sanglots.

J'ai horreur de ce que je sens. J'aimerais pouvoir claquer des doigts et me transformer en pierre.

Personne n'avait pu lui dire pourquoi elle était comme ça. Ni la pothicaire Kerril, ni le pothicaire Nix, pas même ses parents. Asher disait que c'était parce qu'elle était spéciale. Comme si cela pouvait tout arranger. Ça ne changeait rien. Elle ne voulait pas être spéciale, pas si cela la forçait à vivre le restant de ses jours en partageant la douleur des autres. Et plus elle grandissait, plus elle les sentait fortement, comme si la graine de son pouvoir poussait en même temps qu'elle.

Qu'est-ce que ça donnera quand je serai adulte ? Je ne veux pas le savoir. Je veux que ça s'arrête.

Même Charis ne comprenait pas vraiment, malgré ce qu'elle disait. Elle était mage, et puissante, mais même quand l'état de Lur la faisait pleurer, ce n'était pas la même chose.

Personne n'est comme moi. Pas même P'pa.

Cette solitude était presque insupportable.

Une fois l'eau versée dans la théière, Charis fit tourner le mélange quelques secondes et laissa le thé infuser.

— Je suis contente que tu aies acheté ce châle, Deenie. Cette teinte de bleu te va tellement bien.

Deenie regarda la table de la cuisine, où sa mère et elle avaient posé leurs paquets pêle-mêle.

— Il me plaît beaucoup. Mais tu aurais dû acheter le vert.

— Je n'en avais pas besoin, dit Charis en refermant la boîte à thé. J'ai déjà un châle vert. Et puis...

— Et puis quoi ? demanda-t-elle.

— Rien, dit Charis en se forçant à sourire. Une prochaine fois. C'est aussi amusant de regarder sans acheter.

— Charis... (Elle hésita. *Je ne veux pas insister.* Mais elles étaient aussi proches que des sœurs.) Charis... c'est une question d'argent ?

— Non ! assura Charis très vite – mais son visage se froissa, et elle finit par hocher la tête. Les potions dont Papa a besoin, les herbes sont très rares. Surtout avec la pluie et les inondations. Ce n'est pas que je manque d'argent, j'en ai, mais... mais je ne sais pas combien de temps il doit me durer, Deenie. Je ne sais pas combien...

— Oh, Charis, murmura-t-elle. Je suis désolée. Si seulement...

Avec un effort déchirant, Charis repoussa ses peurs. Ravala les larmes, releva le menton, et dénoua soigneusement son tablier à dentelles jaune pour le suspendre à sa patère à côté des rideaux en mousseline.

— Je voulais te poser la question, comment va Rafel ? Je ne le vois jamais. Enfin, si, une fois dans la rue, l'autre jour, mais... ce n'est pas pareil.

Oh, Charis. Son amie feignait l'indifférence, mais chaque fois qu'elle parlait de Rafel, son cœur faisait un bond. Quelques jours après le bal d'adieu de tonton Pellen, elle n'avait pas pu se retenir et avait demandé si Rafel parlait d'elle, parfois. Sa peine quand elle avait appris que non... c'était horrible.

— Rafe va bien, assura Deenie prudemment. Il est un peu fâché que Jars parte, c'est tout.

— Bien sûr, dit Charis prompte à compatir. C'est son meilleur ami. (Elle prit un torchon et essuya son plan de travail ; coula un regard discret, comme à l'époque où elle n'était que légèreté.) Et toi, Deenie ? Ça te fâche que Jars s'en aille ?

Elle sentit la chaleur lui monter aux joues.

— Je ne comprends pas.

— Mais si, insista Charis. Tu n'as pas remarqué comment il te regarde ? Moi, j'ai bien vu. Il te plaît ? Il est très bien.

Comment en était-on arrivé à parler de Jars et elle ?

— Charis, tu imagines des choses, dit-elle troublée. Et Rafel va très bien.

La lumière taquine quitta le regard de Charis.

— Eh bien tant mieux. Tant mieux.

Elle continua de sécher son plan de travail. Deenie la regarda, inquiète. Elle n'avait jamais demandé franchement à Rafel s'il aimait particulièrement Charis. Elle pensait que oui, même s'il n'en parlait jamais. Elle pensait que c'était justement parce qu'il l'aimait qu'il papillonnait autour de tant d'autres filles, lors des bals et des fêtes de la ville. Des filles qu'il aimait bien, mais pas assez pour qu'elles le mettent mal à l'aise.

Charis le mettait dans tous ses états.

— Mais il est encore très fâché après P'pa, ajouta-t-elle. Si seulement ils pouvaient se parler, je sais qu'ils pourraient arranger les choses. Mais ils sont tellement entêtés, Charis. M'man ne sait plus quoi faire avec eux, et moi non plus. Si on était encore à la côte, je te jure que je les pousserais tous les deux dans le port, trombes ou pas, et après...

Mais Charis ne l'écoutait pas. De nouvelles larmes étaient montées dans ses yeux, et cette

fois elle les laissa couler. Puis elle se pencha sur le plan de travail, les épaules agitées de tremblements. À cause de Rafel ?

Pitié, pitié, que ce ne soit pas à cause de Rafel.

— Oh, Deenie, murmura Charis en laissant les larmes couler. J'ai tellement peur. Papa... Papa, il... oh, je ne peux pas le dire. Je ne peux pas.

Donc, rien à voir avec Rafel. Et maintenant, elle le regrettait. La douleur de Charis pour son père était terrible, aussi dévorante que les tourbillons du port de Ventlevant. Mais tandis qu'elle tendait les bras pour la réconforter, elle sentit une nouvelle vague d'effroi la balayer. Tranchante comme du verre brisé, la douleur lui traversa la gorge et la poitrine, et lui coupa le souffle. Elle lâcha son amie et courut vers l'évier. Se pencha sur la bassine de pierre, prise de nausées, de vertige et de frissons glacés et fiévreux.

— *Deenie !*

C'était Maman, tremblante. Charis avait dû aller la chercher dans la chambre de tonton Pellen. Aveuglée, elle se tourna vers les bras aimants de sa mère. Enfouit son visage mouillé contre l'épaule de sa mère et sanglota.

— Deenie, qu'y a-t-il ? demanda M'man. Qu'as-tu senti ?

Dathné lui caressait les cheveux, mais cela n'atténuait qu'à peine les douleurs dans sa gorge et dans sa poitrine.

— P'pa, dit-elle étranglée. Maman, Papa a mal.

Elle sentit sa mère se crispier. La main s'immobilisa sur sa nuque.

— Quel genre de douleur ?

— La magie, M'man, dit-elle en fermant les paupières de toutes ses forces. Et c'est grave, c'est vraiment grave.

— Que Jervale nous aide, marmonna M'man. Je vais lui faire regretter le jour où il m'a rencontrée. *Charis !*

Charis était à côté, dans l'embrasement de la porte.

— Tante Dathné ?

— Nous devons partir, ma fille. Dis à ton père qu'il doit encore rester au lit demain. Dis-lui que je reviendrai dans la soirée. Qu'il ne se lève pas, hein. Tu le feras rester sous les couvertures ?

— Oui, Dathné, dit Charis d'une voix tremblante de peur. Je lui dirai. Est-ce... est-ce que Deenie va bien ?

— Bien sûr. Elle est simplement fatiguée. La journée a été aussi longue qu'excitante. Allez, Deenie. On rentre. Charis...

— Oui ?

— File nous chercher un chariot ou une calèche, tu veux ? C'est trop loin pour que Deenie rentre à pied, si elle se sent mal. Demande au nom d'Asher, pour qu'on t'aide.

Deenie leva la tête, honteuse. Vit la peur sur le visage de Charis.

— Oh non, M'man. S'il te plaît. Ne nous fais pas remarquer. Je peux marcher. Charis, ça va. Ne t'inquiète pas pour moi. Je...

Mais sa mère la fit taire avec force.

— Fais ce qu'on te dit. Charis, qu'est-ce que tu attends ? *Allez.*

Charis détalait.

— Vite, Deenie, dit M'man. Pendant que nous sommes seules. Tu es sûre qu'il s'agit de ton père ? Et qu'il fait de la magie ?

Elle paraissait si intense... Deenie se dégagea et la regarda en face.

— Oui, M'man. C'est bien lui. Je sais reconnaître ses sensations.

Elle n'avait jamais vu Dathné ainsi. N'avait jamais rencontré une telle rage effrayée, pas même à Ventlevant.

— Où est-il, Deenie ? Tu saurais me le dire ?

À contrecœur, elle s'ouvrit à cette douleur brûlante et changeante.

— Je... je ne suis pas sûre. Mais je crois... oui, il est avec Rafe. Je sens un peu Rafe. Il n'a pas mal, pas comme P'pa. Mais il a peur. Et je sens... il y a autre chose. Du pouvoir. Beaucoup de pouvoir, de la magie forte. (Elle essaya, mais ne put retenir son gémissement.) Je ne sais pas où ils sont, M'man. Je suis désolée. Je suis désolée.

— Non, non, ce n'est rien, Deenie. (Sa mère lui posa une main contre le front, étourdie par la peur.) Je crois que je sais où ils sont. Je crois que je sais ce qu'ils font. (Un sanglot s'arrêta dans sa gorge, à moitié provoqué par l'angoisse, à moitié par la colère.) Oh, Asher, je vais te tuer.

Tremblante, elle recula devant la rage de sa mère.

— Que se passe-t-il, Maman ? Que...

— Oh, Deenie, ça va aller, dit sa mère en l'embrassant. N'aie pas peur, ma souris. Je ne sais pas à quoi ils jouent, mais je suis sûre que ton père et ton frère ne risquent rien.

Mais sa mère n'y croyait pas.

Et moi non plus. C'est grave, comme à Ventlevant. Oh, P'pa. Rafel. Qu'est-ce que vous avez fait ?

— P'pa ! cria Rafel en tombant à genoux à côté de son père. P'pa, que se passe-t-il ? Pourquoi ça marche pas ?

Il avait cru que ce qu'il avait vu à Ventlevant était impressionnant, mais ce n'était rien par rapport au pouvoir que son père avait déversé dans la Carte de Climagie de Barl. Des symboles fantastiques, incandescents, qui embrasaient l'air. Le dôme tremblant de la salle faisait naître des arcs-en-ciel. Il avait senti son sang bouillir, ses cheveux remuer. La Climagie de P'pa lui faisait frissonner les os.

Mais à présent, le sang coulait des yeux de son père, comme si quelqu'un avait essayé de l'énucléer avec un couteau émoussé. Le sang lui coulait aussi du nez, et même de la bouche.

— P'pa ! cria-t-il de nouveau. Tu m'entends ? Tu peux parler ?

P'pa ne répondit pas. Étallé sur la Carte de Climagie, il ne faisait que tousser et grogner.

Par les seins de Barl, P'pa ! T'as dit que je devais pas te laisser mourir. Comment tu veux que je fasse ça ?

Tremblant, il posa une main sur la Carte de Climagie et recula, écoeuré par la magie impie de Morg qui s'ébrouait et crachait. *Sois pas lâche, Rafel. P'pa a besoin de toi – et Jars aussi.* Pris de nausée, il toucha de nouveau la Carte, et cette fois il entr'aperçut la magie de Barl. Plus forte qu'avant que son père commence à déverser son pouvoir dans la Carte... donc il s'était passé quelque chose. Quelque chose de bien, avant que tout aille de travers.

Il se pencha vers son père, posa les lèvres contre son oreille.

— Ça marche, P'pa, murmura-t-il. T'arrête pas. Laisse-moi t'aider. Prends ma magie, comme à Ventlevant. Prends ce qu'il te faut. Prends tout, je m'en fiche.

Dans des bulles de sang, les yeux fermés, P'pa hocha la tête et répondit :

— Donne-moi... la main... petit.

Presque sans respirer, il serra les doigts autour de ceux de son père. Ils étaient froids. Faibles. P'pa n'était pas vieux. Pourquoi son corps en donnait-il pourtant l'impression ?

Sa magie le tue. Voilà ce que ça veut dire. La Climagie, c'est un meurtre. Oh, P'pa.

P'pa grogna de nouveau, puis ouvrit les yeux. Son visage était un masque de sang.

— Je regrette, Rafe. Ça va te faire mal. Pire qu'à Ventlevant.

— Je m'en fiche, P'pa. Je m'en fiche. Dépêche-toi. Occupons-nous-en, pour t'emmener vite te coucher, tu veux ?

P'pa crispa ses doigts de vieillard et essaya de sourire. Rafel voulut lui rendre son sourire, le cœur battant. Puis il expira, lentement, et donna sa magie, tout entière, à son père.

Une chaleur furieuse... un froid glacial... tonnerre, éclairs, tempêtes de neige sous son crâne. Une voix aiguë et douce qui criait. La voix de Barl, déformée par la douleur. La voix de Morg, pleine de haine, aboya en dessous.

Rafel s'étrangla, le sang mué en flammes liquides. Et alors, il hurla, car un tourbillon prit vie dans sa tête. Il entendait P'pa hurler avec lui tandis que la Carte assoiffée essayait de les vider tous les deux. La Climagie était sans pitié. C'était la pire douleur qu'il ait jamais ressentie, comme des échardes de verre qui l'auraient écorché peu à peu. C'était en P'pa, mais il le sentait tout de même, le supplice qu'ils partageaient sans répit.

— P'pa... P'pa... (Il pleurait, et il s'en moquait.) P'pa, arrête. Il y a un problème. Je crois que ça devrait pas se passer comme ça... *P'pa !*

Perdu dans la Climagie, Asher ne l'entendait pas.

Rafel essaya de lâcher la main de son père, mais il ne pouvait pas. La magie les avait fait fusionner. Et les asséchait tous les deux.

Sans prévenir, la salle ensoleillée fut plongée dans l'obscurité. Les yeux pleins de sang, la vision troublée, Rafel leva le regard. Vit des nuages verdâtres se masser au-dessus du dôme. La température dégringola. La grêle martela le verre, la pluie battit les murs. Le parquet de la pièce trembla.

— P'pa, c'est toi qui fais ça ? cria-t-il. P'pa, arrête ! P'pa, arrête, s'il te plaît !

Sous son masque rouge, le visage d'Asher était blafard. Désespéré, pris de vertige, Rafel lutta pour se dégager de la poigne de son père, lutta pour se libérer, pour rompre les liens cruels de la magie avant qu'elle les tue. Tandis que l'orage soudain faisait rage, et que la Carte de Climagie vibrait et frémissait, bouillonnant de pouvoir, il lutta pour les sauver...

Mais il ne savait pas comment briser un rituel.

Je peux trouver. J'ai trouvé comment fendre des pierres, faire danser des feuilles et lancer des vagues dans mon bain. J'ai défait un verrou doranen, et j'ai brisé des trombes à Ventlevant. J'ai fait tout ça, alors je peux y arriver.

Pour vaincre la douleur, il devait commencer par l'accepter. C'était le plus difficile – laisser la douleur le saisir et le secouer comme un ratier avec sa proie. Il s'abandonna, et se laissa sombrer sous la surface de la magie brute...

... et il vit les liens du rituel de son père, comme des cordes de feu, qui les unissaient si étroitement. Les flammes rouges étaient striées de noir, infectées par la malveillance persistante de Morg. Tordues, difformes, elles essayaient de détruire ce qu'elles auraient dû nourrir. Elles le brûlaient. Il pleurait de douleur.

Je ne peux pas... je ne peux pas...

Les forces de P'pa déclinaient rapidement, à mesure que l'orage au-dessus de la Salle de Climagie gagnait en férocité. Lui-même se sentait faiblir, vidé sans pitié. Il sentait le vol avide de tout ce qu'il avait, tout ce qu'il était, tout ce qu'il espérait un jour devenir. Son esprit

tremblait, s'estompait. Dans quelques battements de cœur, il aurait disparu... et son père aussi.

C'est maintenant ou jamais.

Avec le peu de puissance qu'il lui restait, guidé par l'instinct et sûr de lui, il déchira les cordes. Détruisit le rituel qui les liait. Se libéra de la mort, et Asher avec lui. Du moins l'espérait-il. Il entendit P'pa crier. Le sentit frissonner. Sentit la Carte de Climagie de Barl hurler de douleur. Sentit la terre de Lur onduler à l'unisson, prise de convulsion, et son corps fut ballotté quand la Salle de Climagie les secoua.

Rafel ouvrit les yeux.

— *P'pa.* (Il avait la voix éraillée, la gorge à vif.) *P'pa, tu m'entends ?*

Son père grognait, le souffle laborieux et désordonné. Son sang avait taché la Carte de Climagie. Il était toujours étendu dessus, essayait encore de lui donner son pouvoir, Rafel sentait les soubresauts de sa Climagie, qui luttait pour alimenter la Carte et l'orage au-dehors, goutte à goutte.

Mais cela ne suffisait pas. Les dégâts continuaient.

— Non... P'pa, non, il faut arrêter, dit-il en se relevant à quatre pattes comme un pantin désarticulé.

Il parvint à se traîner jusqu'à son père, le saisit par les épaules et parvint à le relever de la Carte.

— *S'il te plaît, P'pa... s'il te plaît. Aide-moi. Il faut que tu arrêtes !*

Perdu dans la Climagie, coupé de toute raison, P'pa lui résistait. Rafel sentit ses larmes couler, chaudes comme des charbons ardents.

C'est ma faute. C'est ma faute. Je devais le protéger.

— *P'pa, s'il te plaît, reviens. Arrête. Reviens.*

Et avec son peu de forces restantes, les vestiges de son pouvoir, comme quand il avait fendu les pierres enfant, il arracha son père à la Carte. Roula avec lui sur le parquet. Le serra contre lui, comme si lui était le père et qu'Asher était son fils, blessé et en péril.

— Je te tiens, P'pa, je te tiens, murmura-t-il. *C'est Rafel, P'pa. Je te tiens. Aie pas peur, je te lâcherai pas.*

Aucune réponse. P'pa ne l'entendait peut-être même pas. *Qu'est-ce que je fais ?*

À ce moment, la porte de la pièce s'ouvrit à la volée, et M'man entra, encore plus enragée que n'importe quelle tempête, comme entourée d'une aura furieuse. Deenie la suivit discrètement. Tout aussi trempée, mais pas en colère. En larmes. Elle tremblait si fort qu'elle en claquait des dents.

Elle nous a sentis. Oh, misère. Bien sûr qu'elle nous a sentis.

— Qu'a-t-il fait, Rafel ? demanda M'man en les rejoignant. Qu'est-ce qu'il a fait, ce fieffé idiot ? Il s'est tué ? Il nous a tous tués ?

Rafel roula sur le côté quand M'man s'assit par terre à côté de lui et prit son mari entre ses bras.

— Il... il essayait de réparer la Carte de Climagie. De réparer Lur. Avec la Climagie. Comme la dernière fois. Il... on... la Carte...

— *On ?* demanda M'man. Tu veux dire que tu l'as *aidé* ?

Elle le regardait d'un air si intimidant qu'il fut forcé de se détourner, et baissa le nez.

— Oui, murmura-t-il. Il m'avait demandé. M'man, il m'a presque supplié. Comment j'aurais pu refuser ? Mais il y a eu un problème. La Carte de Climagie, elle...

— Bien sûr qu'il y a eu un problème ! cria M'man. (À l'entrée de la pièce, Deenie laissa échapper un sanglot.) Cette maudite Carte est ravagée. Elle est fichue. Elle a failli le tuer la dernière fois, et il m'avait juré, *juré*, je te dis...

P'pa ouvrit ses yeux encroûtés de sang et caressa le visage larmoyant de sa femme.

— Dathné, croassa-t-il. Te fâche pas contre le petit. Il y est pour rien. Et te fâche pas contre moi non plus, espèce, espèce de... de brise-sabots. J'avais pas le choix. Il fallait. Je...

— Asher ! cria M'man quand Asher fut pris de convulsions comme un poisson hors de l'eau. *Asher !*

Mais P'pa ne l'entendait plus. Et au-dessus d'eux, le tonnerre éclata, les éclairs filèrent, et une pluie terrible, atroce, s'abattit.

TROISIÈME PARTIE

Arlin se rendit à Dorana dans le coûteux carrosse de son père, à la suspension impeccable. Bien sûr, le carrosse lui appartenait, à présent. Tout était à lui : les vignobles, le manoir, la maison en ville, le trésor. La bibliothèque. Les terres des Garrick, dont il était le seul héritier. Avec une telle richesse, obtenue si vite, certains auraient pu penser qu'il devrait remercier Asher et Rafel. Il était certain qu'on trouvait même des gens pour le dire, dans son dos, loin de ses oreilles.

Mais qu'ils viennent me le dire en face.

Neuf jours avaient passé depuis que l'ignorant Sarle Baden avait quitté la ville à la tête de l'expédition, qui elle aussi aurait dû lui appartenir. Il en aurait été ainsi si Baden n'avait pas profité de son chagrin pour l'évincer.

Et maintenant, il va échouer. Il ne trouvera pas l'antique Dorana. L'imbécile. S'il avait été moins arrogant, moins impatient d'usurper le rêve de Père, s'il avait accepté d'obéir, alors j'aurais pu l'aider. J'aurais pu lui dire ce que Père et moi étions les seuls à savoir.

Depuis le départ de l'expédition, Lur semblait tomber en morceaux, abattu par l'ampleur évidente de son tourment. La pluie imbibait le sol déjà détrempé. Les tempêtes causaient de nouvelles inondations, ainsi que des tremblements de terre, plus violents que jamais. La moitié des vignobles Garrick étaient déjà pourris, son cher héritage transformé en bouillie sous ses yeux. Et Lur pourrissait tout entier. Tout cela par la faute d'Asher. Il n'en avait pas encore la preuve, mais il le savait. Tous les maux du royaume lui étaient imputables. Tous les maux...

Mon père est mort.

Le carrosse ralentissait. Ils avaient déjà atteint Dorana ? Eh bien, ce n'était peut-être pas étonnant. Avec le temps atroce, et la peur constante de ne pas savoir où allait frapper l'éclair, où la terre allait trembler, s'ouvrir et avaler les hommes à sa surface, peu de gens prenaient le risque de voyager par la route.

Il écarta le rideau. Ils avaient franchi la porte de la ville et se dirigeaient vers la salle du Conseil Général, derrière la Place du Marché. Il vit de la pluie. De la boue. Une poignée de visages mouillés et renfrognés. Quelques Olkens aveuglés, qui feignaient d'ignorer que le monde se noyait autour d'eux. Et qu'ils se noieraient avec lui.

Se noyer. Le port de Ventlevant, pris d'une frénésie mortelle. Le choc glacial de l'immersion. La douleur et la confusion quand on le hissa dans la barque. Et son père... son père... ce dernier coup d'œil terrible, dans le tourbillon. Ses cris. Emporté par le mouvement, puis avalé sous la surface. La faute de Rafel... et d'Asher. Il n'en mangeait presque plus. Qui aurait eu faim, le ventre plein de haine ?

Je dois obtenir justice. Ce meurtre ne peut rester impuni.

Et il aurait gain de cause – mais il voulait être présent. Sarle Baden avait peut-être

confiance en la justice, mais lui connaissait la vérité. Père la lui avait bien apprise. Les laquais corrompus de la Maison de Justice n'étaient pas dignes de confiance. Et puis... la vengeance n'aurait aucun sens si elle n'était pas personnelle. Et rendue de sa propre main.

Enfin, le carrosse arriva à destination, et il entra dans la Maison de Justice, décidé à faire comprendre aux incompetents qui passaient pour les maîtres de ce royaume gris et détrempé que la mémoire du grand Rodyn Garrick méritait bien un peu de sang. Asher était peut-être agonisant, cloué au lit, mais son fils contre nature se portait bien. Son fils pouvait payer. Son fils paierait – ou les Olkens de Lur sentiraient la poigne de fer du seigneur Arlin Garrick.

La salle du Conseil était en pleine agitation. Pellen Orrick, le teint cendré et l'air à demi mort – il aurait dû se trouver au lit – enrageait face aux Conseillers réunis.

— ... avait raison ! *Une fois de plus !* Pourquoi refusez-vous d'écouter ? Si vous aviez écouté, Asher ne paierait pas le prix de votre scepticisme obstiné ! Que Barl nous vienne en aide, nous ne le méritons pas !

Introduit dans la pièce par deux gardes aisément intimidés, Arlin se rangea discrètement dans un coin de la pièce. Orrick tomba sur sa chaise, en nage, pris d'une quinte de toux, et le Conseil insoumis se défendit contre ses accusations. Les membres présents lui crièrent dessus, et les uns contre les autres. Il était écoeuré, de voir son propre peuple s'abaisser ainsi en cherchant l'approbation des Olkens.

Nous sommes des Doranens. Les plus grands mages au monde. Comment avons-nous pu l'oublier ? Comment avons-nous pu devenir ces agneaux braillards et tremblants ? Père avait raison. Je n'aurais jamais dû douter de lui. Nous avons trahi notre fier héritage, et ainsi invité notre propre destruction.

Le président Shifrin, ce gros Olken stupide, ajoutait au vacarme en faisant sonner sa cloche, qu'aucun Conseiller n'écoutait. Shifrin était un incapable. Ainsi que Jaffee, plus inquiet de la santé d'Orrick que de la discipline qu'il aurait fallu ramener. Et Rafel ? Où était Rafel ? Était-il seulement présent ?

Oui. Là-bas. Il retournait à la table du président avec une carafe. Arlin le regarda aider Pellen Orrick, lui verser un verre de bière et l'aider à boire malgré ses mains tremblantes. Arlin ressentit une vague de rancœur si intense qu'il craignit un moment de défaillir.

Puis cela passa, et il redevint maître de lui-même. C'était important. Père l'aurait méprisé s'il avait laissé les émotions affaiblir sa détermination.

— Maître président ! lança-t-il. Maître président, je demande la parole !

Mais Shifrin ne l'entendait pas sous le vacarme ambiant et ses tentatives pathétiques de ramener l'ordre. Donc, indifférent au fait que personne ne l'avait convié, puisqu'il se considérait au-dessus de ces trivialités, il traversa la pièce.

— Seigneur Garrick ! s'étonna Shifrin. Seigneur... pardonnez-nous, mais le Conseil est en séance. Vous n'avez pas été autorisé à...

— Je me présente là où je le désire, dit-il en approchant de la table du président avec une nonchalance étudiée. Au cas où vous l'auriez oublié, Shifrin, mon père était Conseiller.

— Et alors ? demanda Rafel une main sur l'épaule d'Orrick. Les sièges au Conseil ne sont pas héréditaires, Arlin.

La pièce faisait peu à peu silence : les Conseillers se taisaient l'un après l'autre, Olkens comme Doranens. Arlin sourit et s'arrêta. Décida de laisser passer cette impolitesse, pour le moment.

— Et pourtant, tu es présent aussi, Rafel.

— On m’a convié, répondit le fils d’Asher en s’emportant. Et mon père n’est pas mort.

— Pas encore, corrigea Arlin en élargissant son sourire.

— Seigneur Garrick ! s’offusqua Jaffee par-dessus les murmures du Conseil. C’était fort incivil.

Arlin ignore ce vieux fou, et le reste du Conseil, pour continuer de fixer Rafel.

— Président Shifrin, je me présente devant vous pour demander réparation d’une injustice flagrante. Mon père...

— Arlin, l’interrompt Rafel. (Il lâcha l’épaule d’Orrick et contourna la table du président.) Fais pas ça. Te ridiculise pas. Rentre chez toi, et porte ton deuil en privé. Ton père a pas été assassiné.

— Je m’attendais à ce que tu dises cela, Rafel, répondit-il avec une politesse absolue. Puisque tu es au nombre des coupables. Mais je préfère...

— Arlin, accepte-le une bonne fois pour toutes. Ton père s’est mis en danger, et il a eu un accident, rétorqua Rafel. Il a même failli emporter le mien dans la mort. Je suis navré, mais...

— *Navré ?* (Stupéfait, il dut attendre un instant pour retrouver son calme.) Tu es navré, Rafel ? C’est un mot bien... petit. Il manque de poids, et de sens. C’est le mot qu’on utilise après avoir écrasé le pied de quelqu’un, par accident. Quand on interrompt une conversation. Pas quand on a volé la vie d’un innocent !

— J’ai rien volé ! cria Rafel. J’ai tué personne. Je...

— Silence, dit Pellen Orrick d’une voix rauque et faible mais toujours autoritaire. Tous les deux. Nous n’avons pas le temps pour ces âneries. Nous devons... (Il ferma brièvement les yeux, et secoua la tête.) Pardonnez-moi, maître président. (Il hocha la tête à l’intention d’un autre Olken nerveux assis près de lui.) Maire Stott. Je ne voulais pas...

Le suppléant de Fernel Pintte regarda Shifrin, puis leva la main.

— Ne vous excusez pas, Pellen. Votre expérience est notoire. Continuez, je vous prie.

— Seigneur Garrick, reprit Pellen Orrick. Aucune personne présente dans cette pièce ne souhaiterait minimiser le chagrin naturel que ressent un fils au trépas de son père. Mais nous ne sommes pas dans la Maison de Justice. Si vous avez une doléance, présentez-la à dame Marnagh une fois notre séance conclue. En tant qu’administratrice en chef de la Maison de Justice, elle examinera votre plainte et...

— Sarnia Marnagh est une amie notoire d’Asher, répondit-il sans prendre la peine de regarder la vieille Doranenne aux loyautés si égarées. Je n’ai aucune confiance en son jugement.

— Toujours est-il, seigneur Garrick, dit Jaffee par-dessus les murmures ambiants, qu’aucun de nous n’est au-dessus des lois. À présent, retirez-vous, afin que nous puissions poursuivre nos affaires sans interruption.

On le congédiait ? Comme s’il n’était personne, un vulgaire Olken ?

— Quelle affaire pourrait être plus urgente qu’un meurtre ? demanda-t-il. Plus urgente que l’assassinat d’un des plus grands mages de Lur ?

— La survie de ce royaume ! répondit Shifrin. Seigneur Garrick... comme l’a dit maître Orrick, ce Conseil partage votre peine et votre deuil, une grande perte pour le royaume. Mais...

— Ce sont des platitudes ! cracha-t-il au gros imbécile. Je ne viens pas ici pour entendre ces inepties. Je veux...

— On s’en cogne de ce que tu veux, Arlin ! dit Rafel d’un air sauvage. Alors sors ton cul d’ici

avant que...

Pellen Orrick tapa de la main sur la table du président.

— Non, Pellen ! se défendit Rafel en se tournant à moitié. J'en ai plus qu'assez que cet étron prétentieux vienne nous empoisonner les oreilles. Fernel Pintte, Sarle Baden et lui, tous les trois, dans le même bateau. Ils mentent tellement que ça leur fait avancer la voile. Je suis un meurtrier. Mon père est un meurtrier. Tu te prétends l'ami de P'pa ? Est-ce que tu pensais seulement ce que tu viens de dire ? Ou t'es comme le reste du Conseil, cette barcasse fuiteuse de crétins finis ?

Orrick se leva d'un bond, malgré sa jambe de bois.

— Honte à toi, Rafel. Si ton père était là...

— Mais il y est pas. Il est couché, trois quarts mort sous ses couvertures, pendant que ma mère pleure à côté de lui. Parce qu'il a risqué sa vie pour le royaume, une fois de plus. (Son regard furieux balaya la pièce.) Je sais pas comment vous pouvez vous regarder en face.

Oublié pour le moment, Arlin recula presque jusqu'à la porte, d'où il put observer la scène. Rafel n'avait pas été invité sans raison. Il voulait la connaître.

La vie de cet assassin est devenue mon affaire. Je veux tout apprendre de lui, aussi insignifiant cela soit-il. Je causerai sa perte, je le briserai. Il pleurera à mes pieds et me suppliera.

— Rafel, intervint le président d'un air sombre. Ta colère est excusable – tu as peur pour la santé de ton père. Nous aussi. Mais nous ne t'avons pas fait venir ici pour que tu nous juges. Ce n'est pas ton rôle.

Rafel tourna son visage renfrogné vers le président.

— Alors pourquoi je suis là ? Que voulez-vous ?

Shifrin regarda le Conseil jusqu'à ce que chacun fasse silence. Regarda Jaffee, Sarnia Marnagh, puis Pellen Orrick. Il se tourna de nouveau vers Rafel.

— Tu es le fils d'Asher.

Méfiant, Rafel lui rendit son regard.

— Je suis au courant.

— L'heure n'est pas au badinage, Rafel ! lâcha Shifrin. Lur est face à sa plus grande...

— Shifrin, l'interrompit Orrick en lui touchant le bras. C'est une période tendue.

— Je voulais dire, reprit Shifrin les dents serrées, que tu ressens la terre comme lui, et non comme les autres mages olkens.

— Et alors ?

— Et comme ton père, tu as le don de la magie doranenne.

Arlin, attentif, vit la peur de Rafel, mal dissimulée. Il la savoura. La peur était une faiblesse... il saurait l'exploiter.

— Vous le savez déjà, répondit Rafel. Vous voulez pas dire que ce qui se passe, c'est de ma faute ? Ou de celle de mon père ? Parce qu'on n'a pas provoqué tout ça, on n'a...

— Non, assura Shifrin impatient. Rafel, personne ne vous accuse. Nous savons ce que nous lui devons.

— Alors dites-moi ce que vous voulez, exigea Rafel avec toute l'arrogance de son père. Sinon, je rentre chez moi. Ma mère a besoin de moi.

— Lur aussi, dit Shifrin avec un regard incertain vers Pellen Orrick. Rafel, puisque ton père est... souffrant... tu pourrais être la seule chance de survie de notre royaume.

— Non. (Pris au dépourvu, son arrogance disparaissait. Intéressant.) C'est le climat qui se détraque, et je suis pas Climagicien.

— Nous en avons conscience, assura le président Shifrin. Mais tu as du pouvoir. Tu peux certainement empêcher la chute de Lur.

Les Conseillers se penchèrent en avant, guettant la réponse de Rafel. Ils attendaient qu'il promette de les sauver. *Rafel*. C'était pathétique.

Le jeune homme les regarda, toujours tiraillé.

— Si c'est vrai, je ne sais pas comment.

— Quand Lur affronta sa première grande crise, les magies doranenne et olkenne furent mêlées, rappela Jaffee, et la Climagie naquit pour nous protéger. À présent, Lur est une fois de plus au bord de la destruction, et ce Conseil pense...

— Quoi donc ? demanda Rafel. Qu'on devrait fabriquer notre propre Climagie ? Ou quelque chose dans ce goût-là ? Soyez pas fous. On aurait plus de chances de faire empirer les choses. Cette magie-là... (Un souvenir, désagréable, passa derrière ses yeux. Accompagné, à nouveau, de peur. *Que sait-il ?*) Il faut pas jouer avec.

Arlin se mordit la langue. Malgré toute sa réticence, il était d'accord avec Rafel. Ces Doranens étaient des mages domestiqués, aucun n'était assez fort pour manier un tel pouvoir. Et de toute façon, il n'existait plus dans ce royaume. Barl y avait veillé. La magie qu'ils cherchaient ne se trouvait que derrière les montagnes, dans le berceau des Doranens.

— Rien n'est décidé, Rafel, dit Jaffee avec un froncement de sourcils. Rien ne saurait être décidé jusqu'à ce que le sens de tous les soubresauts de Lur soit compris. Tu es le mage olken le plus puissant. Chercheras-tu ces réponses ? Te lieras-tu aux souffrances de la terre de Lur pour nous dire comment soigner notre pauvre foyer ?

Rafel enfonça les mains dans les poches, et regarda le sol. Il fit quelques pas. Revint, sans rien dire. Puis il leva le nez. Arlin, cible de son regard noir, se sentit hésiter. Une pensée lui vint, spontanée : *Ne t'attire pas sa colère*. Dérangé, irrité, il l'écarta : *Il n'est pas né, l'Olken qui me fera peur*.

— Nous cherchons un moyen de sauver le royaume, de telle sorte qu'aucun nouveau sacrifice héroïque ne soit nécessaire, dit Jaffee d'un ton presque humble. Mais nous ne pourrons pas le sauver sans toi, Rafel. S'il te plaît. Aide-nous.

Aucun bruit ne troublait le silence de la Salle du Conseil. Chacun retenait son souffle, immobile comme la pierre. Tous les regards pesaient sur le fils assassin d'Asher, pleins d'espoir et d'angoisse.

— D'accord, dit enfin Rafel. Je partirai demain... à condition que vous me promettiez deux choses.

— Rafel... (Pellen Orrick secoua la tête.) Tu voudrais nous extorquer des faveurs, à un moment pareil ? Avec ce qui est en jeu ? Ton père...

— C'est un idiot, interrompit Rafel. Et tu sais pourquoi, Pellen ? Parce que chaque fois qu'on lui a demandé – ou qu'on lui demande, encore aujourd'hui – quelque chose, il le donne. Quoi qu'il lui en coûte, il donne, sans jamais penser à lui-même. Je ne suis pas comme ça.

L'ambiance tourna au malaise.

— Que désires-tu ? demanda enfin Shifrin.

Les bras croisés, Rafel lui adressa son regard le plus arrogant.

— D'abord, vous ne discutez pas quand je viens vous expliquer ce que j'ai découvert. Vous levez pas les mains au ciel en disant que je dois me tromper. Vous m'ignorez pas, comme vous ignorez toujours mon père. Parce que ce que vous me demandez, ça va faire mal. Très mal. Et j'ai guère envie de me faire traiter de menteur après coup.

Shifrin prit un instant pour regarder ses collègues. Aucun ne parla. Aucun visage ne témoigna d'objection.

— Entendu, dit le président. Quoi que tu découvres, nous l'accepterons comme étant la vérité, sans discussion. Et ta deuxième... demande ?

Arlin ravala son mépris. Demande ? Exigence, plutôt. Le fils d'Asher les mettait au pas, les dominait... et ils l'acceptaient.

Pas étonnant que le royaume soit devenu aussi mou, s'il est dirigé par des êtres aussi faibles. À quoi sert ce Conseil qui préfère quémander que commander ?

Rafel désigna Arlin de l'index.

— Vous lui dites d'arrêter de nous traiter de meurtriers, mon père et moi. Faites prêter serment à ce pouilleux de seigneur Arlin Garrick, devant le Conseil, tout de suite, comme quoi il sait ce qui s'est passé à Ventlevant, et que c'était pas un meurtre.

Brûlant de rage et du désir de le détruire, Arlin sortit de l'ombre. Il s'arrêta face à Rafel, et laissa son ennemi le voir vraiment, pour la première fois de sa vie. Il regarda Rafel encaisser le coup. Regarda le parvenu olken cligner des paupières, et déglutir.

Eh oui, Rafel. Une chose de plus à redouter.

Puis il remit son masque, et regarda Shifrin.

— Je refuse, président ! Je ne trahirai pas mon père pour cet homme. Et qu'il veuille devant vous bafouer mon droit d'obtenir justice, mon droit de me faire entendre, qu'il prenne ce royaume en otage – cela prouve tout ce que j'ai dit. (Il éclata de rire, et regarda Rafel.) Alors, lequel d'entre nous a la langue la plus venimeuse, Rafel ?

Le fils d'Asher se détourna. La défaite était mineure – mais il la savoura.

Ce n'est que le début, Rafel. Tu as ma parole. Les autres seront nombreuses.

— Rafel... (Lentement, chaque pas hésitant lui demandant un effort, Pellen Orrick abandonna la table du président pour faire face au fils d'Asher. Il lui posa une main sur l'épaule.) Rafel, je regrette. Tu ne peux pas nous demander ça. Le seigneur Garrick se trompe peut-être, il est peut-être aveuglé, voire égaré, par le deuil, mais il garde le droit de réclamer justice. Nous demander de l'en priver, c'est effectivement prendre le royaume en otage. Et quand ton père l'apprendra... (Il secoua la tête.) Veux-tu donc lui briser le cœur ?

Rafel partit.

— Seigneur Garrick, dit le président Shifrin quand le brouhaha fut retombé et que Pellen Orrick se fut rassis, le teint plus maladif que jamais. Comme vous le voyez, ce Conseil ne peut pas – et ne veut pas – choisir de camp dans cette affaire. Si vous désirez poursuivre la question de la mort de votre père, vous devez en faire la demande à la Maison de Justice. À présent, je vous prie de vous retirer. Ce Conseil a des affaires qui doivent prendre le pas sur votre chagrin.

Avec tout le poids du Conseil contre lui, il n'avait d'autre choix que d'obéir. Aussi s'inclina-t-il devant les idiots aveugles qui confiaient l'avenir de Lur à un meurtrier et se retira-t-il de la chambre du Conseil pour aller réfléchir dans l'antichambre.

Rafel n'était nulle part. Ce qui valait mieux pour lui.

— Et si je te suppliais de ne pas y aller, Rafel ? Cela ferait-il une différence ?

Sans lever les yeux, Rafel fourra une deuxième chemise de rechange dans son sac presque plein. *M'man, ça suffit. Tu veux vraiment que je culpabilise à ce point ?*

— Ça ne durera que trois jours. Quatre, tout au plus.

— Trois jours – ou quatre – c’est peut-être tout ce qui reste à ton père ! rétorqua sa mère. Tu as entendu Kerril. C’est déjà un miracle qu’il respire encore. Il pourrait mourir avant que tu aies passé les portes de la ville. C’est ça que tu veux, Rafel ? Te promener à la campagne pendant que ton père pousse son dernier soupir ?

— Je fais ce que P’pa aurait voulu ! dit-il en fermant maladroitement son sac. Je fais passer Lur d’abord, comme il l’a fait toute sa vie. C’est pour ça qu’il est couché presque mort. Pour Lur, et pour moi.

— Pour toi ? demanda M’man. Comment ça ?

Il la regarda par-dessus les vêtements étalés sur son lit. Ces longues journées d’incertitude avaient été particulièrement dures pour elle. Les yeux cernés et enfoncés, les joues pâles, toute la force de sa mère s’était muée en inquiétude. On aurait cru qu’une inconnue l’avait remplacée derrière son visage. La pluie battait les fenêtres, remplissant le silence de chocs violents.

— Jars, finit-il par expliquer avec réticence. P’pa pensait que... (Il dut s’arrêter, le ventre noué par la culpabilité.) Il croyait...

M’man se laissa tomber assise sur le coffre à couvertures au pied du lit. Les coudes sur les genoux, le visage entre les mains, elle paraissait découragée, si petite et abandonnée, qu’il aurait pu en pleurer. Elle parla d’une voix étouffée par l’épuisement.

— Je sais ce qu’il croyait. Oh, *Asher*...

Et ça n’avait servi à rien, en fin de compte. Jars et les autres avaient franchi les montagnes, et Barl seule savait ce qu’ils y avaient trouvé. Les pierres de dialogue qu’ils avaient emportées restaient muettes. Entre son inquiétude pour P’pa et les tourments de Lur, il avait de plus en plus de mal à dormir.

— M’man, dit-il au bord du désespoir. Tu sais qu’il voudrait que je parte.

Elle leva les yeux.

— Qu’est-ce qui te fait croire que son avis m’importe ?

Il ne l’avait jamais vue aussi vaincue, abattue. Pas même à Ventlevant, quand elle avait cédé et qu’elle était partie.

— M’man...

— Non, répondit-elle en se cachant à nouveau le visage. À quoi bon, Rafel ? La Carte de Barl est détruite, et la Climagie n’existe plus. Les derniers filaments qui la reliaient à Lur sont brisés. Alors que pourrais-tu faire ?

Avec un soupir, il laissa son sac fermé sur le lit et rejoignit sa mère sur le coffre. Lui passa un bras autour des épaules et l’attira contre lui.

— Je sens la terre. Mieux que n’importe qui, toi comprise. Enfin, à part P’pa. (Il fit la grimace.) Et peut-être Deenie.

— *Deenie* ? (Dathné s’écarta de lui et se leva, les bras croisés sur son ventre, comme pour se protéger d’une blessure mortelle.) Laisse Deenie en dehors de cette folie, Rafel ! Tu es un homme. Fais ce que tu veux, je ne peux pas t’en empêcher. Mais Deenie ?

(Sa voix se brisa.) Elle est plus jeune qu’il y paraît. Plus fragile. C’est encore une enfant, par bien des côtés. Je refuse qu’elle soit mêlée à tout ça. Je refuse que sa vie soit ruinée par la magie, par sa différence, par...

— Mais, M’man, souffla-t-il avec autant de douceur que possible, elle est différente quand même. Tu ne peux pas...

Elle se retourna d’un bloc contre lui, ses yeux noirs débordant de larmes et de rage.

— Ne me dis pas ce que je ne peux pas faire ! Je suis sa mère, et je la protégerai jusqu'à mon dernier souffle ! Je suis l'Héritière de Jervale, et j'ai accepté ce fardeau. J'ai fait tout ce qu'on attendait de moi, pour veiller à ce que le mal soit vaincu. Mais l'époque de la Prophétie est finie, Rafe. Le Cercle est brisé, et je refuse de le réparer. Je ne lui donnerai pas ma fille. (Les doigts pressés contre ses lèvres, les larmes libérées, elle retint un sanglot.) Je ne pardonnerai pas à ton père de t'avoir donné.

— M'man ! (Choqué, il se leva.) Faut pas accuser P'pa. C'est moi qui voulais l'aider.

— Et maintenant, tu veux partir, répondit-elle amère. Mais en quoi ça m'aide, *moi* ?

Il avait besoin de la serrer contre lui, d'être dans ses bras, à tel point qu'il en avait mal. Mais il ne bougea pas. *Si elle me repousse, je serai brisé.*

— Ce qui aide Lur nous aide tous, M'man. N'est-ce pas ?

Elle eut un hoquet de dédain.

— C'est ce que pensait ton père. Regarde-le, maintenant. C'est presque un cadavre. Et où en est Lur ? Au même point. Pire qu'avant, même !

— C'est bien pour ça que je dois y aller. Je dois sortir de la ville pour faire le tour des Quartiers du Foyer, pour sentir ce qui se passe sans être dérangé. La magie doranenne fait tellement de bruit...

— C'est ce que Matt disait, murmura-t-elle. Elle a fini par le tuer. Elle tue tout ce qu'elle touche. Je la déteste.

— M'man, je demanderais jamais à Deenie de faire une chose pareille, insista-t-il. Je sais à quel point elle a mal. Et ça me fait une raison de plus d'y aller. Si je sens ce qui arrive à Lur, si je comprends, alors...

— Alors quoi ? Tu ne peux pas réparer tout ça, Rafel ! Lur est ravagé, et on n'y peut rien !

Il la regarda, peinant à croire qu'elle avait été l'Héritière de Jervale. Elle avait baissé les bras. P'pa en avait-il conscience ?

— Rien le prouve.

— Si, insista-t-elle. Rafe, c'est fini. Ce royaume est enfin libéré de la magie de Barl – et nous n'avons pas le choix, les Jours sombres sont sur nous. Et je sais, Rafe, avec certitude, que le Conseil est idiot de croire que tu nous sauveras.

Il grimaça devant le mépris qu'elle exprimait.

— Toi, tu penses le contraire. Pourquoi ? Parce que je suis moins bon mage que mon père ?

— Non ! Parce qu'ils demandent l'impossible ! Ce que ton *père* voulait est impossible. Rien n'est éternel, Rafe. Pas même un royaume.

Il recula.

— Donc... tu veux que nous attendions, passivement ? Sous la pluie, la bouche ouverte, jusqu'à nous noyer ?

Sa mère le regarda, désespérée. Puis elle secoua lentement la tête et se détourna.

— Tu n'as rien entendu de ce que j'ai dit.

— Oh que si ! rétorqua-t-il. Je pense que tu te trompes, c'est tout !

— D'accord, soupira-t-elle. Alors pars. Va battre la campagne des Quartiers du Foyer jusqu'à ce que ton égoïsme soit assouvi. Suis les ordres du Conseil. Mais ne sois pas surpris si tes précieux Conseillers t'accablent si tu ne peux pas tout régler d'un claquement de doigts.

— Ils ne le feront pas. Ils comprennent...

— Ils ne comprennent rien, Rafel. Ils veulent que le monde redevienne celui dont ils ont l'habitude. Et quand ils comprendront que non, qu'ils ne peuvent plus le retrouver, ils se

mettront en colère. *Crois-moi.*

— Non. M'man, je suis pas idiot, dit-il en commençant à s'énerver. J'ai fait promettre au Conseil qu'il m'écouterait. Tout ira bien. Je pense que...

— Ne me parle pas sur ce ton condescendant, petit, dit-elle d'un ton glacial. Je ne suis pas une vieille femme gâteuse. J'ai déjà vécu cette situation. Accepte la vérité, Rafel, aussi douloureuse ou déplaisante soit-elle. Lur a épuisé toutes ses chances. Le dernier espoir fragile du royaume repose sur l'expédition de Fernel Pintte. Et maintenant qu'elle est perdue, nous...

Jars.

— Ne dis pas qu'ils sont perdus. T'en sais rien. On n'a juste pas eu de nouvelles, c'est tout. Tu...

— Je quoi ? cracha-t-elle. Tu te rappelles Tollin et son expédition ? Tu te rappelles ce qui leur est arrivé ? Eh bien, mon cher enfant, il y a quelque chose qu'on ne t'a jamais dit. J'étais à côté de lui quand il est mort. J'ai senti la puanteur et la corruption de sa chair flétrie pendant qu'elle tombait de ses os. Ton père avait raison – Pintte et Baden n'auraient jamais dû partir. Ils sont tous morts, et l'espoir avec eux. Maintenant, ceux qui sont restés à Lur vont récolter ce que Barl et son cher Morgan ont semé.

Il ne savait pas quoi répondre. Il était tellement en colère, tellement déçu... il était à deux doigts de s'énerver, de dire quelque chose qu'il ne pourrait jamais rattraper. Qu'elle ne pardonnerait peut-être pas.

— *Rafe... y*

À mi-chemin de la porte, sac dans une main, manteau et chapeau de voyage dans l'autre, il s'arrêta. Se retourna. La douleur sur le visage de sa mère était une punition.

— M'man, je ne fais pas ça pour te faire de la peine. (Il avait la voix tendue, la poitrine serrée. Respirer lui faisait mal.) Je fais ça pour Lur. Pour P'pa.

— Je sais, répondit-elle sans la moindre douceur. Veille à lui dire adieu. Au moins, tu sauras que tu l'as fait, même si lui ne s'en rend pas compte.

— M'man... (Les yeux lui brûlaient.) Je reviens dans quelques jours. Moins d'une semaine.

— Tu reviendras quand tu voudras, Rafel, dit-elle avec un haussement d'épaules. Pas un instant plus tôt.

Il la laissa debout dans sa chambre, habitée par tant de colère, tant de douleur, et descendit à pas lourds vers l'étage de ses parents. Il lâcha son sac, son manteau et son chapeau sur le palier, puis ouvrit la porte et entra doucement dans leurs appartements.

Deenie était là. Elle faisait la lecture à P'pa.

Sa sœur leva les yeux quand il entra, marqua sa ligne du bout du doigt.

— Rafel. Tu t'en vas ?

— Oui, répondit-il brusquement en s'arrêtant après deux pas. Toi aussi tu vas me le reprocher ?

Deenie secoua la tête. Pâle et tremblante, elle paraissait trop petite pour ses vêtements.

— Pourquoi te le reprocherais-je, Rafe ? Tu veux nous aider.

(Son visage se tordit.) J'aimerais pouvoir aider aussi. Mais je ne sers à rien.

Il avança un peu plus dans la pièce. En regardant sa sœur, pas son père, parce que voir P'pa dans cet état, ça lui donnait envie de pleurer comme une fille.

— Mais si. Tu tiens compagnie à P'pa.

— Pour le bien que ça lui fait.

— T'en sais rien. Si ça se trouve, il t'entend.

— Oui, peut-être, concéda-t-elle, abattue.

Il la regarda plus attentivement, et vit des plis de douleur autour de sa bouche.

— Tu te sens encore mal ?

— Je me sens comme je me sens, répondit-elle à voix basse. Pas la peine d'en parler, Rafe. Je peux rien y faire, et toi non plus.

— Non, admit-il. Mais tu ressens les choses plus durement. Depuis toujours. (Il fit la grimace.) J'aimerais être comme toi, Deenie. J'aimerais...

— Non, ça m'étonnerait, dit-elle soudain enragée. (Deenie ne s'énervait jamais. Ça lui fit comme un coup dans le ventre.) Pourquoi dis-tu une chose pareille, Rafe ? (Elle avait les larmes aux yeux.) Tu as grandi avec mes cris. Tu connais mes cauchemars. Au moins, toi, tu peux essayer d'arranger ce qui ne va pas. Moi, je reste coincée dans cette tour, à boire des saletés qui me donnent envie de rendre mes tripes. Si tu étais comme moi, tu serais dans le même état, alors ne me raconte pas tes salades.

Il la rejoignit tout à fait et s'accroupit à côté d'elle.

— Pardon, Deenie. Je ne voulais pas...

— Je sais, marmonna-t-elle. Ne fais pas attention. La matinée a été difficile, c'est tout.

Il ramena une mèche de cheveux de sa sœur derrière son oreille.

— Je vois ça.

— J'ai peur, Rafe, dit-elle en lui prenant la main. J'ai si peur que P'pa meure.

— Deenie...

Les doigts de sa sœur paraissaient fragiles dans la grosse main de son frère. Il les leva à ses lèvres... et, enfin, il s'autorisa à regarder leur père.

Oh, P'pa.

Si immobile. Si silencieux. Toute son énergie était dissipée.

Il paraissait *vide*. Déjà envolé. Rien qu'une silhouette sous ses couvertures.

— Je n'arrête pas de penser à Darran, dit Deenie d'une voix épaisse. J'étais poupette, je sais, mais je me souviens de lui. Je me rappelle cette dernière nuit.

Il se la rappelait aussi. Mais il ne voulait pas y penser.

— Dis pas ça, répondit-il brusquement. Darran était vieux. Il avait des années de plus que P'pa. Il était malade. *P'pa va pas mourir.*

Deenie regarda la porte ouverte de la chambre, puis se rabougrit sur sa chaise.

— Je veux te dire quelque chose, dit-elle si bas qu'il l'entendit à peine. C'est grave. J'ai essayé d'en parler à Maman, mais... elle ne veut pas écouter. Elle dit que c'est parce que je suis souffrante. Elle dit que ce sont les potions et les élixirs qui jouent avec mes nerfs. La pothicaire Kerril est d'accord avec elle. (Elle se pencha près de lui, avec un frisson.) Et c'est vrai, j'ai des cauchemars. Mais c'est pas un rêve, ça, Rafe. C'est la vérité.

Il ne l'avait jamais vue si tendue.

— Quoi donc, Deenie ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Il y a une obscurité en lui, Rafe. Quelque chose de mauvais à l'intérieur, qui le rend malade. Qui l'empêche de se réveiller et de revenir vers nous.

Troublé, il la dévisagea.

— Deenie...

— Je le sens ! (Elle lui prit la main et la posa sur le front glacé de leur père.) Tu ne sens rien, toi, Rafe ? S'il te plaît, je t'en prie, dis-moi que tu le sens !

Mais il ne sentait que le chagrin de voir son père si diminué.

— Peut-être, avança-t-il avec prudence en reculant sa main. Peut-être que je sens quelque chose.

Elle se détourna de lui, dégoûtée.

— Tu dis ça pour me calmer, c'est tout. Tu es comme Maman, à me traiter comme une gamine. (Elle se leva, sans se soucier du livre qui tomba lourdement sur le tapis.) Je dois préparer une autre potion. Si tu t'en vas, au revoir.

— Non... Deenie, attends, ne...

Mais elle était déjà sortie, la démarche raidie par la contrariété. Rafel regarda leur père.

— Elle a raison, P'pa ? murmura-t-il. Tu es coincé ?

P'pa ne répondit pas. Il n'avait pas bougé depuis que la pothicaire Kerril l'avait sorti de sa crise dans la Chambre de Climagie. Même ses yeux enfoncés étaient immobiles, derrière ses paupières closes. Sa poitrine s'élevait et s'abaissait, mais c'était tout.

— P'pa... (Rafel embrassa la joue de son père qui piquait un peu, puis se redressa.) Je pars un moment. Le Conseil m'a demandé de l'aide. Mais je reviens, alors ne bouge pas d'ici. Tu m'entends ?

Il se tourna vers la porte... et se retrouva face à sa mère, les larmes coulant le long de ses joues creusées. Elle s'écarta quand il approcha, et ne leva pas le visage pour qu'il l'embrasse. Alors qu'elle le faisait toujours, sur son passage.

— M'man...

Elle ferma les yeux. Leva la main, pour dresser un mur entre eux.

— Tu sais où je serai, dit-il vaincu. Et j'ai mon morceau de pierre de dialogue. Appelle si tu as besoin de moi.

Elle ne répondit pas. Elle ne le regardait même pas.

Malheureux et furieux à la fois, il retourna sur le palier, ramassa ses affaires. Descendit l'escalier deux à deux, ses talons claquant sur les marches de marbre. Une fois dans l'entrée, il s'arrêta pour enfiler et boutonner son manteau de cuir huilé, enfiler ses gants de cuir, enfoncer son chapeau sur son crâne, puis sortit, sac à l'épaule. La pluie n'était plus qu'un crachin un peu dense, et c'était tant mieux. Ça faisait une chose supportable dans cette maudite journée.

Dragon de Feu, dont le boulet avait bien guéri, était prêt à l'emmener loin de là. Il attachait son sac à la selle, monta sur le dos de l'étalon impatient et le retint jusqu'à ce qu'ils soient sortis de la cour de l'écurie. Puis il lâcha la bride au cheval et ils galopèrent ventre à terre, dans une grande éclaboussure de boue, sur l'avenue bordée d'arbres, loin de la tour et de son père, vers la grand-porte du palais.

Après cela, il avançait beaucoup moins vite. Malgré la bruine, les gens s'aventuraient dans les rues. Et puisque tout le monde les connaissait, son étalon couleur de feu et lui, puisque la mauvaise santé de son père était de notoriété publique, il ne pouvait pas faire dix pas sans qu'on lui demande des nouvelles.

Parce qu'ils aimaient Asher, et parce qu'il était son fils, il ne pouvait pas se montrer grossier. Ne pouvait pas piquer des deux dans les flancs mouillés de Dragon de Feu et galoper comme un dément vers les portes de Dorana, ni sortir de la ville en catimini par les ruelles. Non. Il devait saluer de la tête, sourire, remercier chacun pour sa sollicitude. Leur répondre : « P'pa est au lit, ça l'amuse pas, mais il est bien au chaud pour se reposer. Je lui dirai que vous m'avez demandé des nouvelles. »

Mais les gens ne demandaient pas seulement par amour pour son père. Ils cherchaient un réconfort... et qui leur en aurait voulu ? L'humeur dans la ville était sombre, la peur mettait les habitants à cran, à deux doigts de la dispute, voire de se donner des coups. Les gardes de la ville ne chômaient pas. Pas étonnant que le Conseil lui ait demandé son aide. Et même s'il leur en voulait encore un peu de la façon dont ils avaient ignoré son père et ses mises en garde, ce qui avait mené au désastre de Ventlevant – même s'il était à deux doigts de les détester pour cette injustice – et même s'ils ne voulaient pas faire ce qu'il leur demandait, le débarrasser d'Arlin une bonne fois pour toutes – il ne leur aurait jamais refusé ce service.

Si seulement M'man avait pu le comprendre. Si seulement elle avait compris qu'en refusant la demande du Conseil, il aurait déçu P'pa, mais aussi donné des munitions à Arlin. Impossible de prédire les problèmes que cet étron vérolé aurait pu leur causer, vu l'état de la ville. Vu l'état de Lur. Quand ils avaient peur, les gens étaient comme les chevaux : une fois paniqués, ils se fichaient bien de qui ils piétinaient.

Mais pour le moment, M'man résonnait de travers. Et il le comprenait, bien sûr, mais... il se sentait à nouveau gamin, petit et tout tremblant à l'intérieur, parce que sa maman le grondait. Depuis toujours, c'était elle qui le comprenait. Et maintenant, elle se retournait contre lui. Il ne s'était jamais senti aussi perdu.

Mais elle me pardonnera quand j'aurai réparé ça. Quand P'pa ne sera pas mort, et quand j'aurai trouvé un moyen de réparer Lur, elle ne sera plus fâchée. Elle sera fière.

Il continua d'avancer ainsi, par à-coups, jusqu'aux portes. Toute une foule l'y attendait. En général, ce genre de niaiseries n'était pas autorisé, parce que ça ralentissait les entrées et les sorties. Mais c'était le capitaine Mason qui était de garde aujourd'hui, il s'assurait que tout le monde se conduisait bien et fermait l'œil pour ceux qui voulaient souhaiter bon voyage au fils d'Asher. Sur son passage, tandis qu'il souriait à la foule, le capitaine hocha la tête. *Bonne chance.*

— Capitaine, murmura-t-il en levant à moitié la main.

Puis il eut le sifflet coupé, parce que Charis était du nombre des Olkens qui l'attendaient.

— Rafel, dit-elle tandis qu'il s'arrêtait devant elle. Rafe, on peut parler ?

Elle avait jeté un joli châle vert sur sa tête pour se protéger de la pluie, mais ça ne l'empêchait pas d'être un peu mouillée. Elle avait aussi de la boue sur les collants et l'ourlet de sa jupe.

Il n'avait pas compté tramer, une fois sorti de la ville. Il avait pensé laisser Dragon de Feu se dégourdir les jambes, afin de trouver rapidement un endroit assez calme où écouter Lur comme il fallait. C'était l'idée. Mais il y avait Charis, dans la pluie et la boue, qui le regardait, avec ces yeux... et elle voulait parler.

— Oui, d'accord, dit-il, partagé entre la joie et la méfiance. Va m'attendre sur la route.

Elle essaya de sourire.

— Je ne te retiendrai pas longtemps, c'est promis.

Tandis qu'elle s'extirpait de la foule, il regarda tous les visages olkens solennels, de part et d'autre de la porte grande ouverte. Il sentait la contrariété du capitaine Mason, mais il savait qu'il ne pouvait pas les ignorer. Pas après s'être arrêté pour échanger quelques mots avec la fille de Pellen. Il sentait leur peur, comme un souffle froid sur sa peau. Il les sentait penser : « C'est le fils d'Asher. Il va nous sauver. »

Il en avait la nausée.

À présent qu'il s'était arrêté, un vieil homme leva sa main noueuse.

— Que Barl te bénisse, Rafel. Et ton père.

Ces paroles ferventes furent répétées, tandis qu'il traversait la foule comme un vent chaud dans un champ de maïs vert. Avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, remercier ces bonnes gens, leur donner l'espoir ou même un sourire, le capitaine Mason commença à les disperser, les sourcils froncés. Aussi tira-t-il sur le bord de son chapeau, lâcha-t-il un peu les rênes de son cheval, et laissa-t-il Dragon de Feu bondir vers la Route de la Capitale.

Charis s'était éloignée de ce qu'il fallait pour qu'ils aient la paix, et l'attendait sous la bruine, le châle resserré autour des épaules. Il la rejoignit au trot, et s'immobilisa de nouveau.

— Que se passe-t-il, Charis ? C'est pas ton père ? (Alarmé, il vit les larmes dans ses yeux. Quoi ? Non, non, Pellen ne pouvait pas... Il en aurait entendu parler si...) Charis, il est pas...

— Mort ? Non, assura-t-elle rapidement. Mais Rafe, il est... cette réunion du Conseil... je l'ai supplié de ne pas y aller, mais... (Sa voix se coinça sur un sanglot.) Il est obstiné. Et maintenant, il en paie le prix.

— Je regrette...

Il se sentait inutile et gauche. C'était déjà dur quand Charis était complice et séductrice, avec son sourire crâne et ses chemisiers coquins qui forçaient à remarquer que ce n'était plus une petite fille. Mais maintenant qu'elle était en larmes, c'était lui qui voulait descendre de Dragon de Feu pour la serrer dans ses bras, la rassurer, et...

Je peux pas être amoureux d'elle. C'est la camarade de Deenie. Et P'pa m'a prévenu... il m'a prévenu...

— Rafe ? s'inquiéta Charis. Rafe, que se passe-t-il ? Comment va ton père ?

— P'pa va bien, assura-t-il. *(Du calme, imbécile.)* Il se repose. C'est gentil de poser la question.

— Oh, Rafel. (Charis leva les yeux vers lui.) Ne me parle pas comme aux autres. (Elle indiqua du menton les curieux qui restaient près de la porte de la ville.) Tu ne peux pas te cacher de moi, tu sais. Je te connais depuis toujours. Et qui mieux que moi sait ce que c'est

que d'avoir un père si mal en point ? Et Asher est... mal en point... n'est-ce pas, Rafe ?

Elle voulait savoir si P'pa était mourant. Il ne pouvait pas répondre. Ne pouvait pas se résoudre à y penser, ni à accepter sa compassion vive et chaleureuse. Il avait un travail à faire. S'il s'autorisait une seule fois à penser...

— Je dois y aller, Charis. Salue ton...

Elle s'avança sur la route, pour lui barrer le chemin.

— Non. Attends.

— Charis... (L'estomac retourné, il calma l'impatience de Dragon de Feu d'une caresse, détendu en selle tandis que le cheval piaffait sur les pavés et battait de la queue, impatient.) Que veux-tu, hein ?

— La vérité, murmura-t-elle. La vérité, ce serait bien.

— Je t'ai dit la vérité, Charis. P'pa est au lit, il dort. Il souffre pas. Enfin... (Il s'éclaircit la voix.) Kerril nous dit que non.

— Mais se remettra-t-il ?

Je sais pas. Personne le sait. Mais dans le cas contraire... dans le cas contraire...

Captivé par ses doigts gantés autour des rênes de Dragon de Feu, il sourcilla quand Charis lui posa la main sur le genou.

— Tu sais ce que Jars disait souvent à ton sujet ? demanda-t-elle. Il disait que le vrai Rafel montrait rarement son visage.

— Quoi ? (Surpris, il la regarda.) Comment ça. *Jars disait...* quand est-ce que Jars et toi...

Elle souriait presque.

— C'est ton meilleur ami, Rafel. Et Papa aime sa bière. Deux ou trois fois par semaine, j'allais lui acheter quelques pichets, directement, et on en profitait pour discuter un peu.

— De moi ?

— De toutes sortes de choses. Mais oui, parfois, on parlait de toi. Jars pensait...

— Eh, l'interrompit-il les sourcils froncés. Parle pas de ce qu'il disait comme s'il pensait plus rien du tout. Il est pas mort.

— Pardon, dit-elle en retirant la main de son genou. Je ne voulais pas... Je pensais... (Elle croisa les bras.) Comme ton père, Rafel. Je m'inquiète pour lui. Je m'inquiète pour toi, d'ailleurs. Ce qui s'est passé n'est pas ta faute.

Non, non, non. Il ne voulait pas en parler. Ni avec Charis, ni avec quelqu'un d'autre. P'pa inconscient sur le sol de la Chambre de Climagie, entre ses bras, qui grognait et se débattait, le visage couvert de sang...

— Je dois y aller, dit-il en tournant Dragon de Feu de côté.

Elle sauta de nouveau devant lui.

— Comment va Deenie, Rafel ? Cela fait des jours que je ne l'ai pas vue.

Il ne pouvait pas la renverser, même si l'idée était tentante. Comme M'man, c'était une sacrée brise-sabots.

— *Charis...*

— Et ne me dis pas qu'elle va bien ! Je t'interdis de me répondre ça, Rafel. C'est ma meilleure amie. C'est la sœur que je n'ai jamais eue. Et je sais qu'elle sent le trouble de la terre, pire que toi. Pire que moi. (Elle pressa le poing contre son ventre.) C'est grave, cette fois, n'est-ce pas ? Rafe ? Cette fois, nous avons de vrais problèmes.

Il avait du mal à croiser son regard.

— Qu'a dit Pellen ?

— Papa ? (Essuyant les larmes sur ses joues, elle eut un hoquet entre rire et sanglot.) Rien. Il pense que le silence peut me protéger. Mais je vois à quel point il a peur. Il est si malade... (Elle le regarda, les yeux implorants.) Rafel, peux-tu arranger ce qui se passe ?

Par les seins de Barl... Il poussa un soupir violent.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas s'il existe une seule personne capable de nous aider. Même P'pa. S'il... *quand* il se réveillera.

— Oh, souffla-t-elle. (Elle leva le menton.) Eh bien, c'est moi qui t'ai demandé la vérité. Et Deenie ?

— Tu peux rien faire pour elle, Charis. Personne y peut rien. Ce qui se passe lui fait mal. C'est comme ça.

Ses paroles directes dérangent la jeune femme, il le voyait, il le regrettait, mais elle ne s'en prit pas à lui. Au lieu de cela, elle resserra de nouveau son châle.

— Je te retarde. Peut-être, quand tu rentreras de cette affaire pour le Conseil, pourras-tu venir voir Papa ? Il s'inquiète, d'être cloîtré dans la maison avec ma seule compagnie.

— Il n'a pas d'autres visiteurs ?

— Oh si, mais ce n'est pas pareil, dit-elle. Ça ne peut pas être pareil. Ils n'ont connu Papa qu'après.

Après... après la chute du Mur. Il se rappelait que P'pa l'avait précisé, un jour, quand il ne surveillait pas tant ses paroles. Après deux pintes de bière particulièrement forte. « *Il y a ceux qui y étaient, et les autres, petit. Il y a des choses qu'on peut pas expliquer ni partager. Pour ceux qui étaient là, on a pas besoin. Et pour les autres, ça sert à rien, ils pourraient pas comprendre.* »

— Dans ce cas, je vois pas comment je pourrais faire une différence, dit-il. C'était P'pa qui le connaissait, pas moi.

Elle eut un sourire bref, les yeux pleins de tristesse.

— Certes. Mais tu es le fils d'Asher, alors ça lui convient. Mais seulement si tu as le temps, Rafel. Je ne veux pas m'imposer.

Il se sentit coupable de ce qu'elle lui disait.

— *Charis...*

Mais elle retournait déjà vers la ville, et Dragon de Feu était prêt à se cabrer tellement il en avait assez d'attendre. Aussi lâcha-t-il la bride à son étalon, et avec un claquement de langue, il le lança au trot, les sabots martelant la terre humide de la Route de la Capitale. Au-dessus de lui, les nuages descendaient, lourds de pluie. La bruine s'épaissit et l'air devint froid, glacial. C'était l'été, en théorie, mais Lur n'avait jamais vu un été pareil. Pas depuis longtemps. Peut-être pas depuis sa création.

Charis, les yeux implorants. *Rafel, peux-tu arranger ce qui se passe ?*

Le cœur lourd, il poussa encore Dragon de Feu.

Les longues foulées de l'étalon avalèrent la route. Il croisa une poignée de charrettes et d'attelages qui se rendaient à la ville, mais avec son chapeau baissé sur les yeux et la brume ambiante, personne ne le reconnut. Puis Dragon de Feu rejeta la tête en arrière, les oreilles tendues, et ralentit sans qu'on le lui demande. Un cheval et un cavalier solitaires barraient la route devant lui. Rafel ne connaissait pas l'animal, mais il reconnut le cavalier immobile qui était en selle.

Arlin.

En arrivant à sa hauteur, Rafel arrêta Dragon de Feu. Dorana était assez loin, on ne voyait

que ses toits et le vieux palais au milieu de la campagne verdoyante, mouchetée de buissons de lampha sauvages jaunes et de frantins rouge vif. Arlin et son cheval se trouvaient au carrefour des Quartiers du Foyer. S'il tournait à droite, en une dizaine de ligues le voyageur se retrouvait dans la province affaire de Rumfylde. À gauche, les Collines du Safran tendaient les bras. Tout droit, plusieurs jours et quelques circonvolutions menaient à la côte.

— Rafel, salua Arlin.

Ses cheveux pâles étaient assombris par la pluie, et ses yeux clairs étaient lourds de pensées hostiles.

Il lissa une mèche humide de la crinière de Dragon de Feu. Il avait compté se diriger vers Rumfylde, mais Arlin lui barrait la route. Bien sûr. C'était tout Arlin, ça. Gêner les gens. Mais il n'allait pas lui chercher des noises, parce qu'ils étaient seuls et qu'il valait mieux se montrer prudent avec les Doranens. Surtout après ce qu'il avait vu dans la salle du Conseil.

Il se cachait, comme moi. Arlin Garrick est un petit sournois.

— Arlin, salua-t-il avec autant d'amabilité que possible. Tu es loin de chez toi, par cette pluie.

Arlin leva sa tête nue et regarda le ciel nuageux.

— Oui, la pluie. Saurais-tu me dire quand elle va s'arrêter ?

— Tu sais bien que je l'ignore.

Arlin sourit d'un air moqueur.

— Au temps pour le nouvel Asher.

— J'ai jamais prétendu ça, moi. (Dragon de Feu renâcla, tendu.) Seulement que je voulais bien aider, si je pouvais.

— Ha ! Aider ? Tu crois que tu peux aider ? Comme tu as aidé à Ventlevant ? (Il pencha la tête, curieux.) Je me demande combien d'hommes et de femmes doivent encore mourir parce que tu les aidais, Rafel.

Naufrage...

— Arlin... je suis désolé.

— Tu comptes me convaincre ? demanda Arlin les sourcils haussés. Me faire croire que tu es capable de remords ?

Ça ne servait à rien. Parler à cet idiot aveugle, était une perte de temps que Lur ne pouvait pas se permettre.

— Non, Arlin, dit-il d'un ton las. Certainement pas.

— Que fais-tu ici, Rafel ? demanda Arlin en approchant son cheval, les yeux plissés contre la pluie. Comptes-tu honnêtement me faire croire ces âneries ? Ces sornettes de « sentir la terre » ?

Dragon de Feu coucha les oreilles devant l'étalon d'Arlin, prêt à mordre ou à frapper. Avec un froncement de sourcils, Rafel tira brièvement sur le mors pour rappeler son cheval à l'ordre, mais sans reculer. Arlin y aurait vu une sorte de victoire.

— Tu me traites de menteur ? demanda-t-il. Juste parce que les Doranens sont sourds, muets et aveugles à la terre, je devrais l'être aussi ? Je pensais que ce genre d'arrogance était mort avec Conroyd Jarralt.

— Tu me prêtes cette arrogance ? cracha Arlin. Toi ? Fils de l'homme le plus arrogant que ce royaume ait jamais engendré ?

— Arrogant ou pas, il t'a sauvé la vie. Alors tu devrais peut-être tourner ta langue dans ta bouche avant de parler, seigneur Garrick.

Arlin montra les dents.

— J’y penserai une fois que tu auras reconnu, devant le Conseil, que ton père et toi êtes responsables de tous nos malheurs actuels. Vous êtes contre nature. Tous les deux. Il est contre nature qu’un Olken puisse manier la magie doranenne. Et c’est insultant que vous vous qualifiiez de mages. Seuls les Doranens sont des mages. Les Olkens sont...

— Je vais te dire ce que nous sommes, Arlin, coupa-t-il tandis que Dragon de Feu commençait à danser sur place. Nous sommes les gens à qui appartenait cette terre. Les gens qui ont payé le prix de l’arrogance doranenne. Six cents ans durant, on a été opprimés par les gens comme toi. Et si ça suffit pas, on est les gens qui vous ont sauvés de Morg. Voilà qui on est, seigneur.

Arlin regarda de nouveau Rafel, et la pluie qui lui tombait sur le visage.

— Morg, c’était il y a vingt ans, Rafel. Il est mort et enterré. C’est du passé. Que peux-tu faire pour nous sauver aujourd’hui, avec ta chère magie olkenne ? Pourras-tu rendre au climat sa perfection d’antan ? Peux-tu réparer les dégâts causés par ton père quand il s’est mêlé des rituels brillants de Barl ? Peux-tu mettre un terme à cette maudite pluie ?

Il se força à respirer lentement, sentant une colère inopportune surgir en lui.

— Tu racontes n’importe quoi, Arlin. C’est comme ça depuis l’école. Alors va embêter quelqu’un d’autre, tu veux ? J’ai une tâche à accomplir, au nom du Conseil.

Il relâcha un peu les rênes, et poussa Dragon de Feu un pas sur le côté, pour pouvoir contourner Arlin et filer vers Rumfylde. Arlin tendit la main et saisit la bride de son étalon. Le cheval s’arrêta avec un grognement de protestation.

— Lur est au bord du chaos, Rafel, dit Arlin d’une voix menaçante. Tu le sais, et moi aussi. Et nous savons tous les deux que tu ne peux rien faire pour le sauver. Tu dois aller le dire au Conseil. Tu dois...

— Oublie ce que *moi*, je dois faire, dit-il tandis que son cheval tirait pour se libérer. Toi, lâche la bride de mon cheval, ou bien...

— Ou bien quoi ? railla Arlin. Que comptes-tu faire, Rafel ?

Rafel sourit. Et merde à la prudence. Arlin l’avait cherché.

— *Ceci.*

D’un claquement de doigts, il trancha la sangle de la selle d’Arlin, et dans le souffle suivant fendit trois pierres dans l’herbe au bord de la route. Les fragments vinrent en claquer le cheval d’Arlin sur sa croupe pommelée. Avec un couinement, l’animal rua et fila ventre à terre... et Arlin, toujours en selle, bascula. Ses beaux vêtements furent éclaboussés et trempés de boue.

— Salaud ! cria Arlin les quatre fers en l’air. C’était une voie de fait ! Par magie, Rafel. Je vais te faire arrêter ! Je te ferai briser par la Maison de Justice. Je te ferai condamner pour tentative de meurtre, et pour le meurtre de mon père.

Avec un éclat de rire, Rafel passa à côté de lui.

— Tu peux essayer, Arlin, dit-il par-dessus son épaule. Mais je suis le fils d’Asher, rappelle-toi. Et toi, tu es le fils de l’homme qui a ravagé le Récif à Ventlevant. Alors tu devrais peut-être réfléchir un moment.

Ignorant les cris furieux d’Arlin, il piqua des deux, et Dragon de Feu galopa vers Rumfylde en laissant le jeune seigneur doranen attraper la mort, ou se faire des ampoules en rentrant à pied, voire les deux.

Il s’en moquait.

Pendant trois longues journées de pluie, il parcourut les Quartiers du foyer. Lur pleurait. Souffrait. Saignait depuis les profondes blessures que la Climagie, dans ses derniers soubresauts, avait infligées à la terre. Il sentit sa douleur dans les vergers détrempés aux fruits pourrissants, dans les ruches, qui bourdonnaient d'un air sinistre, dans les champs de moutons et de vaches noyés, et dans les sillons qui criaient en marge de sa conscience.

Au début, il crut devenir fou. L'assaut était brutal. Implacable. Était-ce cela, que ressentait Deenie ? Cet écrasement, ce harcèlement ? Sans espoir de répit, sans un seul instant de paix ?

Pauvre petite souris. Je n'avais jamais compris.

Mais peu à peu, ses sens s'émoussèrent – et il accueillit cet engourdissement avec joie. Cela lui permit enfin de dormir un peu. Où qu'il se rende, il restait à l'écart. Gardait son chapeau enfoncé sur la tête, sans jamais donner son vrai nom. Où qu'il aille, il tendait l'oreille, sans aucune honte. Dans les tavernes et les marchés, dans les auberges où il descendait, il écoutait les ragots du cru. Tous les Olkens qu'il rencontrait ne possédaient pas de magie, et parmi ceux qui avaient du pouvoir, peu étaient puissants. Il ne trouva pas une seule personne, homme, femme ou enfant, qui sente le tumulte de la terre aussi vivement que lui... mais beaucoup le sentaient. Et cela les faisait trembler.

Au quatrième jour, il se rendit à Riddleton, un village en marge des Quartiers, au pied des Collines de Safran. On y trouvait d'excellents pâturages, où l'on élevait parmi les meilleurs bovins de Lur. Riddleton était un village paisible, loin de la ville, généralement ignoré de tous sauf pour les deux Marchés aux Bestiaux annuels. C'est là, près des Collines du Safran, écho adouci de la beauté sauvage des montagnes de Barl, au milieu d'un terrain plus dégagé que les bocages du reste du Foyer... c'était là, donc, que les tourments de Lur criaient le plus fort.

Fatigué d'avoir passé autant de temps en selle, usé par la pluie incessante, soit qu'il bruinaît, soit qu'il pleuvait à cordes, il mena Dragon de Feu au pas vers le village entre les haies. Le grincement constant de la détresse de la terre lui hérissait les nerfs, une douleur marmonnée derrière ses yeux fatigués. Dragon de Feu, sentant son malaise, se mit au trot, battant de sa queue mouillée jusqu'à se claquer les flancs. Pétri de douleur, il ramena son cheval au pas. Dans les champs de chaque côté, les bovins roux à taches noires des Collines du Safran broutaient l'herbe humide. S'ils sentaient le malheur de la terre, ils n'en montraient rien. Il leur enviait leur ignorance brute.

Une fois à Riddleton, il prit une chambre au *Coq Moucheté*. Installa le pauvre Dragon de Feu épuisé dans une écurie sèche, avec une bouillie chaude, puis alla patauger dans les rues et les chemins détrempés. Pour forcer ses sens fatigués à lire la pauvre terre une nouvelle fois.

Ce serait sa dernière nuit loin de chez lui. Il avait appris ce dont il avait besoin, ce que le Conseil lui avait demandé de découvrir. Mais il savait, le cœur lourd, qu'ils ne voudraient pas entendre ce qu'il avait à leur dire...

Que Barl nous sauve, M'man avait raison. On ne peut pas arranger ça. Les dégâts sont trop profonds.

Cette idée l'arrêta net. Il dut s'appuyer contre un arbre et attendre que les frissons passent. Lur agonisait. Il voyait à peine, au travers de ses larmes.

Qu'est-ce que je fais, P'pa ? Comment je dis ça à M'man et Deenie ?

P'pa. La pierre de dialogue était dans sa poche, mais elle continuait de dormir. Il choisissait d'y voir un signe que son père respirait encore. M'man l'aurait certainement appelé, si P'pa avait trépassé. Elle était fâchée, elle le trouvait imprudent, mais elle ne le punirait pas comme ça. Et de toute façon... si P'pa était mort, il l'aurait sans doute senti.

Il se redressa et continua de marcher, presque sans voir le patchwork de potagers autour de lui, carottes, maïs, haricots et pois. Vidé et abattu, il restait debout par pure détermination. La douleur de Lur sanglotait dans ses veines. C'était une bonne chose, que Deenie soit bien à l'abri à Dorana, étourdie par les élixirs de Kerril. Si P'pa avait raison et que la magie était une malédiction, alors sa pauvre petite souris de sœur en était la pire victime.

Traversant le village sans but, ignorant les regards de ceux qui s'intéressaient de près aux étrangers, il sentit ses pensées glisser de Deenie à Jars comme des pierres au fond d'une rivière.

Je n'ai jamais demandé à Deenie si elle l'appréciait. Je ne lui ai jamais répété ce qu'il m'avait dit. Peu importe. Ils pourront s'en occuper tous les deux quand il rentrera. Parce qu'il va rentrer, pardi. Je me moque que le Conseil n'ait pas eu de nouvelles de Pintte et Baden. Il pourrait y avoir plein de raisons à ça. Et de toute façon, ça fait des jours que je suis sur la route. Le temps que je rentre, ils auront des nouvelles. Le temps que je passe les portes de la ville, l'expédition les aura contactés.

Forcément. Parce que sinon...

Et soudain, il était trop fatigué pour continuer de marcher. Trop fatigué, trop découragé, trop malade. Aussi retourna-t-il à l'auberge. Il voulait dormir. Oublier. Rêver d'un Lur prospère, rien qu'un instant. Une dernière nuit. Parce que au matin, il devrait rentrer à Dorana et annoncer au Conseil qu'il n'y avait aucun espoir.

Naufrage, P'pa. Comment on en est arrivés là ?

Il se coucha juste après le dîner, mais ne dormit pas très longtemps. Arraché de son sommeil par la tempête, il cligna des yeux devant le plafond de sa chambre tandis que les éclairs fouettaient la nuit et que le tonnerre grondait sans discontinuer. Le *Coq Moucheté* frissonna sous l'assaut, les vitres tremblantes. Derrière sa porte fermée, il entendit un jeune enfant crier. Il enfila en hâte ses vêtements humides et descendit dans la salle commune chichement éclairée.

— Maître Tamly, le salua l'aubergiste. Quelle nuit.

— Gamble, vous allez bien ?

Gamble haussa les épaules. C'était un homme chétif, aux cheveux grisonnants aux tempes, qui aimait les gilets à pois criards.

— Pas encore mort.

Rafel regarda par les fenêtres à cul de bouteille, vit la pluie battante, les feuilles hachées qui tombaient, le torrent d'eau qui traversait la rue au-dehors, toute la destruction semée par les sursauts argentés de l'orage.

— Que Barl nous vienne en aide, pria Gamble tête baissée.

L'estomac contrarié, il serra les poings dans les poches, où personne ne pouvait le voir. La douleur tambourinait dans ses os.

— Vous les sentez, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Les dernières gouttes de pouvoir qui s'arrachent à la terre ?

— Je ne comprends pas vraiment de quoi vous parlez, assura Gamble d'une voix prudemment atone. Monsieur, vous vous sentirez peut-être mieux dans votre chambre avec les rideaux fermés, comme les autres résidents.

— Gamble... (Il soupira.) Quand je vous ai dit que j'étais Ned Tamly, un propriétaire de ferme qui cherchait un nouveau taureau... j'ai menti. Je suis Rafel de Dorana. Le fils d'Asher.

— Le fils d'Asher ? (Gamble écarquilla les yeux dans la lumière dansante du luifeu, plein d'émerveillement.) Le grand homme en personne ?

Il avait depuis longtemps perdu le compte des Olkens qui l'avaient regardé ainsi. Autrefois, cela l'avait électrisé. Plus tard, plus âgé, il avait senti que cela le rapetissait. Mais maintenant... maintenant...

— Oui. C'est mon père.

— Eh bien, dit Gamble. Quel honneur. (Puis sa satisfaction retomba.) On a entendu dire qu'Asher était souffrant, et risquait de mourir. C'est vrai ?

Non, c'est pas vrai.

— Pour sûr, il est pas beau à voir pour le moment, mais il sera vite sur pied. Gamble, je...

Le *Coq Moucheté* trembla quand le tonnerre claqua au-dessus de leur tête. Les éclairs se succédèrent pour transformer la nuit en jour. À l'étage, le même enfant cria de nouveau. Gamble inspira vivement, puis osa s'aventurer près de la fenêtre la plus proche, pour essayer de distinguer ce qui restait de ce monde ballotté par les éléments. Le tronc des tiffas dans le jardin était plié en deux, et un parterre de pensées était réduit en bouillie. Gamble poussa un gémissement, un son de détresse pure, puis se détourna comme si c'était trop douloureux à voir.

Alors, enfin, Rafel vit Gamble convenablement. Par le cœur.

— Gamble. On dirait que vous êtes un Olken doué d'une magie rare.

Gamble lui adressa un regard revêche.

— Et alors ? J'utilise pas la magie pour m'occuper du *Coq*. Je suis pas un Doranen, qui a besoin de magie juste pour se moucher.

Cela le fit sourire, un peu, alors qu'un autre coup de tonnerre lui faisait trembler les dents.

— Vous n'avez guère bonne opinion des Doranens, on dirait.

— J'en vois presque jamais, à part peut-être deux ou trois fois l'an, répondit l'aubergiste. Ils achètent leurs bêtes des Safran à Dorana. Pas la peine de se crotter les souliers à Riddleton.

— Croyez-moi, vous ne ratez pas grand-chose. Nous autres Olkens, on s'en tire très bien sans eux, dans l'ensemble. Gamble... (Il attendit que l'écho d'un nouveau coup de tonnerre retombe.) Il faut que je sache... que ressentez-vous ?

Le visage de Gamble se troubla tandis qu'il regardait l'orage.

— J'ai terriblement peur, maître Rafel. Terriblement.

La salle commune s'éclaira d'un feu bleu blanc tandis que d'autres éclairs soulignaient le village. Sur leurs talons, un terrible grondement de tonnerre. Non loin, un chien se mit à hurler à la mort. L'enfant cria de plus belle. On entendit des portes claquer.

— La dernière tempête que j'ai vue comme ça, c'était quand le Mur s'est abattu, ajouta Gamble. (Il tourna la tête. Malgré la peur, son regard restait calme. Presque résigné.) Il n'y a plus de Mur à présent, jeune homme. Alors que se passe-t-il ? Vous le savez, vous, le fils d'Asher ?

Ce qu'il avait appris regardait avant tout le Conseil. Et puis, il ne voulait pas empirer les craintes de l'aubergiste.

— Rien de certain, Gamble. Malheureusement.

Un muscle tressauta sur sa mâchoire crispée. Comme s'il entendait ce mensonge... mais préférerait ne pas le relever.

— Et avez-vous peur ?

Il semblait stérile de mentir sur ce point.

— Oui, monsieur. Peur à me faire dessus.

— Oh, souffla Gamble comme s'il regrettait d'avoir posé la question. Et les Doranens ? Savent-ils ce que signifie tout ceci ? Leur magie pourrait-elle arranger les choses ?

Rafel haussa les épaules. Il se rappelait Rodyn Garrick et les autres à Ventlevant, leur impuissance face au Récif, la mort du père d'Arlin.

— J'en doute.

Le visage de Gamble se froissa, rien qu'un instant.

— Même le grand prêtre Jaffee ne peut rien pour nous ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Il prie dans sa chapelle. J'imagine que c'est une sorte d'aide. Pour l'heure, ça n'a pas fait grande différence, mais... ça pourrait venir. Je ne sais pas.

— Et votre père ? demanda Gamble. Pourra-t-il se rétablir à temps pour nous sauver ?

Éclairs et tonnerre se succédèrent. Une fois que les détonations furent retombées, Rafel regarda l'aubergiste.

— Il n'y a que les idiots qui abandonnent tout espoir. C'est pas le plus grand danger que Lur est connu. Morg est mort depuis longtemps. Lur est notre foyer, Gamble. Quel que soit le problème, je vais me battre... et mon père aussi.

— Vous battre avec quoi ? murmura Gamble. Des faucilles et des pelles ? Il y a de la magie doranenne au cœur de tout ça, maître Rafel. Comment on peut se battre contre ça, nous, les Olkens ? C'est pas nos usages.

La véracité des propos de Gamble lui fit un choc, comme un marteau contre une enclume. La magie terrienne des Olkens n'avait rien à voir avec tout ceci. Elle ne pouvait pas y mettre fin. Seule la magie doranenne pouvait résoudre cette crise. Mais Durm n'avait laissé aucun sort derrière lui qui pourrait les aider. Sinon, P'pa l'aurait déjà utilisé. Et puisqu'il ne l'avait pas fait...

Que Jervale ait pitié. Me dites pas que Rodyn Garrick avait raison. Me dites pas que notre seul espoir réside dans le royaume perdu de Dorana.

Parce que cela aurait fait de l'expédition de Fernel Pintte le dernier espoir du royaume. Mais Baden et ses mages s'y intéresseraient-ils ? Sans doute pas. Ils n'avaient aucun amour pour Lur ou pour les Olkens. Ils ne se souciaient que des Doranens. Et Jars... Jars ne pourrait jamais leur tenir tête et les forcer à aider Lur. Pintte non plus, malgré l'autorité qu'il aimait s'imaginer. Les autres les ignoreraient copieusement.

Si seulement ils sont vivants.

Il était blessé par cette amertume. Ce désespoir. Ce mépris qui le rongait de l'intérieur. Tandis qu'il regardait la tempête faire rage, il se flagella avec force.

Je n'aurais jamais dû laisser P'pa me dissuader d'accompagner l'expédition. Je l'ai laissé me traiter comme un gosse, et maintenant, Lur va en payer le prix.

Il quitta Riddleton au point du jour. La tempête s'était épuisée juste avant le lever du soleil, laissant sur son passage ruine et débris. Des arbres abattus. Des étables renversées. Des toits éparpillés, qu'ils soient faits de chaume ou de tuiles. Il regrettait de ne pas pouvoir rester pour aider les villageois à remettre de l'ordre, mais il était pressé de rentrer. Il mit Dragon de Feu au trot et laissa le cheval bondir par-dessus les troncs abattus et les piles de débris charriés par les eaux.

Les bêtes mortes qui avaient été frappées par l'éclair jonchaient les champs. Les fermiers catastrophés allaient d'une carcasse à la suivante, comptant leurs douloureuses pertes, le

visage pâle et tiré dans la lumière blafarde. Le ciel restait moucheté de nuages, des filaments diaphanes assez bas pour frôler la cime des arbres. L'air était si moite que Rafel aurait voulu l'essorer avant de respirer.

Fermant son cœur à leur douleur parce qu'il ne pouvait rien pour eux, il poussa Dragon de Feu au galop.

Quelques heures plus tard, l'étalon était prêt à tomber de fatigue, et lui-même ne tenait plus en selle que par habitude. Il passa les portes de la ville. Il était rentré. Pour commencer, il allait retourner chez lui, à la tour, puis...

— Rafel ! le héra le garde de faction. (Biddle. Ils jouaient aux phalanges, parfois, à *l'Ours*.) Tu peux attendre ? J'ai ordre de faire appeler le capitaine Mason à ton retour.

Mason ? Pourquoi ? Pris d'une peur soudaine, il hocha la tête. Ecarta Dragon de Feu du chemin et attendit que Biddle envoie un coureur jusqu'à la Maison de Garde. Mason arriva peu de temps après, au pas de course, à peine essoufflé. Un esprit honnête dans un corps sain.

— Qu'y a-t-il ? demanda Rafel. Capitaine, est-ce que...

— Non, non, le rassura Mason en s'approchant de l'épaule en nage de Dragon de Feu. Votre père n'est pas mort, Rafel. C'est le Conseil – il vous réclame de toute urgence. On a reçu des nouvelles de l'expédition de Pintte, d'une certaine façon.

Rafel sentit son cœur manquer un battement.

— Ils sont en vie ?

— Oui, répondit Mason avec tristesse. Mais les nouvelles sont mauvaises. Préparez-vous.

Jars.

— Que s'est-il passé ?

Mason fronça les sourcils.

— Ce serait plutôt au Conseil de...

Rafel se pencha et prit le capitaine par l'épaule.

— S'il vous plaît, Mason. Jars Martin est mon meilleur ami. S'il est... s'il est blessé...

— Nous ne savons pas s'il y a des blessés, répondit Mason avec une camaraderie bourrue. Mais il y a des problèmes. Jaffee dit qu'ils ont été attaqués, je crois.

— Attaqués ? (Rafel le lâcha.) Mais attaqués par qui ? Ça fait vingt ans que le Mur est abattu, et on n'a vu personne. Alors qui...

— Je ne sais pas. Je ne veux pas y penser. On a déjà assez de problèmes tout seuls. L'idée que quelqu'un attend derrière les montagnes, avec l'intention de nous faire du mal... (Il recula.) J'ai fait prévenir le Conseil de votre retour. Il est certainement déjà assemblé. Vous devriez y aller.

Rafel se redressa.

— Oui. Merci, capitaine.

— Rafel...

— Non, monsieur, dit-il sans attendre que la question lui soit posée. Les nouvelles ne sont pas bonnes non plus de mon côté.

Et il partit, laissant Mason muet et inquiet derrière lui.

Une petite heure plus tard, avachi derrière une fenêtre de la Salle du Conseil, un mal de crâne montant lentement derrière ses yeux, Rafel regretta de n'avoir jamais découvert les sorts de guerre que P'pa avait utilisés contre les démons de Morg. Ils auraient été utiles pour faire entendre raison à ces imbéciles.

Qui a eu la riche idée d'inviter Arlin ? Je suis sûr qu'il s'en mord les doigts, à présent.

Le seigneur Garrick haranguait le Conseil, les Doranens aussi bien que les Olkens. Les Conseillers offusqués vociféraient pour couvrir sa voix, agitaient les mains et postillonnaient. Après avoir appris l'état des Quartiers du Foyer, et entendu le message qu'ils avaient reçu de l'expédition, la pièce puait la peur, et personne ne tentait de ramener l'ordre. Ni Shifrin ni le maire Stott, ni même Jaffee. Et cette fois, Pellen n'était pas dans les parages.

— ... pure couardise ! criait Arlin en tapant du poing sur le pupitre devant lui. Nous ne pouvons pas rester passifs ! Le seul espoir de Sarle Baden est que nous lui envoyions des secours ! Nous ne pouvons pas l'abandonner !

Typique de ce maudit Arlin. Pas un mot sur les problèmes de Lur. Il ne se souciait que de sauver des vies doranennes... et de s'écouter parler.

Herrick Grey, maître de la Guilde des Tanneurs, se leva pesamment. De sa chaise.

— Vous oubliez un peu facilement que le maire de Dorana est autant en danger que Sarle Baden, seigneur Garrick, ainsi que quatre autres bons Olkens. Vous êtes bien le fils de votre père. Il serait fier de vous.

Le visage d'Arlin s'assombrit.

— N'ayez pas l'audace de me parler de mon père. Pas ici, où l'on accueille son meurtrier à bras ouverts.

Ce fut Jaffee qui s'anima alors. P'pa avait toujours dit que c'était un vieux mou, bien loin du flamboyant Holze, mais il semblait que les épreuves du royaume aient fini par le pousser à l'action.

Mieux vaut tard que jamais, en même temps. Mais j'espère que ça n'arrive pas trop tard.

— Seigneur Garrick, je vous en prie, dit Jaffee entre agacement et tristesse. Vous ne pouvez pas continuer de proférer de telles accusations contre Rafel sans...

— Si vous n'envoyez pas d'aide à Sarle Baden, l'interrompit Arlin sans hésitation, ce sera un nouveau meurtre. (Élégamment vêtu, paré de bijoux extravagants, tentant d'intimider la foule par sa richesse, il foudroya du regard son public turbulent.) Et ce Conseil a suffisamment cautionné de meurtres.

Le vieux Jaffee se leva avec un craquement, les yeux injectés de sang et bouffis. Il avait maigri ces dernières semaines, la prière et l'inquiétude l'usaient jusqu'à l'os.

— Mes amis, dit-il en levant les bras et en croisant le regard de ses collègues outrés. C'est sur nous que compte le royaume. Nous ne pouvons pas nous laisser dominer par nos peurs, ni

nous laisser égarer par le chagrin compréhensible d'un fils endeuillé.

Tandis que la clameur retombait lentement, Rafel posa sa tête endolorie contre la vitre. Le deuil, c'était une chose. Il pouvait le comprendre. Mais Arlin n'était pas en deuil. Pas seulement, du moins. Il avait décidé de se laisser submerger par la haine et le désir de vengeance.

Il ne sera pas heureux avant de m'avoir entendu admettre que c'était un meurtre. Il ne sera heureux *que* lorsque P'pa sera mort, et que je moisirai dans la Maison de Garde... voire pire.

Dans le quasi-silence qui régnait sur la salle, Jaffee se tourna de nouveau vers Arlin.

— Seigneur Garrick, je vous l'annonce tout net : le Conseil perd patience. Nous vous avons convié ici par politesse, parce que le seigneur Baden est un ami proche et que son expédition – en partie – honorait le rêve de votre père de...

— Vraiment ? riposta Arlin furieux. Et moi, je croyais que vous m'aviez convié ici pour me supplier de faire ce que Rafel a admis que son père et lui étaient incapables de faire – sauver Lur.

— Seigneur Garrick, vous êtes un jeune arrogant, dit le président Shifrin en frappant du marteau pour le mettre en garde. Tenez votre langue, ou vous serez congédié.

Rafel s'écarta de la fenêtre, la douleur sous son crâne monta en flèche. La pièce crépitait soudain de pouvoir. Il en avait la chair de poule. Jaffee le sentit aussi, et les autres Doranens.

La rage d'Arlin prenait enfin le pas sur sa raison.

— Seigneur Garrick ! cria Jaffee avec une autorité étonnante. Contrôlez-vous. La magie est interdite dans la chambre du Conseil, sous peine de châtiments sévères. Non seulement ce lieu est-il clos de symboles de protection qui vous causeraient un mal conséquent, mais les pénalités qui vous seraient imposées vous réduiraient à la mendicité. Est-ce la manière dont vous souhaitez honorer la mémoire de votre père ?

Pendant un instant, Rafel crut qu'Arlin était assez fou pour ignorer Jaffee, ignorer tout bon sens, et causer sa propre perte. Il retint son souffle.

Allez, vas-y. Détruis-toi, Arlin. Pour ce que ça me ferait. J'en ai plus qu'assez de te voir partout où je me tourne. Plus qu'assez que tu essaies de me nuire.

Arlin poussa un soupir, comme s'il courait. Il fermait et ouvrait les poings, la mâchoire crispée si fort que ses dents devaient être près de rompre, il tourna vers les Conseillers un œil noir – et ceux-ci soutinrent son regard. Les gardes près de la double porte avancèrent d'un demi-pas, leur pique cérémonielle tendue. Jaffee secoua la tête, et ils reculèrent de mauvaise grâce.

— Seigneur Garrick, dit le prêtre d'une voix épuisée. N'est-il pas déjà assez tragique qu'au-delà de ces quatre murs, le royaume soit en train de se déchirer ? Devons-nous ici nous entre-déchirer également ? Comment pouvons-nous conserver le moindre espoir si nous nous abandonnons à ces rancœurs ?

— De l'espoir ? (Un halo doré diffus l'entourait, signe d'un pouvoir suspendu au bord de l'explosion.) N'avez-vous pas entendu votre cher Rafel ? N'avez-vous rien écouté à ce que disait le fils de votre Mage Innocent ? *Il ne reste aucun espoir.* Pas pour ce royaume en deuil. La seule chance de survie de Lur réside en la découverte de l'antique Dorana et de ses trésors de savoirs magiques. Il faut envoyer des secours à Sarle Baden, afin que sa quête n'échoue pas. Envoyez-moi à lui. J'aurais dû l'accompagner dès le début. Dans ce cas...

— Vous auriez pu faire une différence ? demanda Jaffee. Vous auriez pu sauver l'expédition de l'infortune qu'elle a rencontrée ?

Seigneur Garrick... Arlin... (Le prêtre secoua la tête.) Cette fanfaronnade juvénile ne...

— Fanfaronnade ? railla Arlin. Croyez-moi, Jaffee, personne dans cette salle ne sait vraiment qui je suis, ni ce que je peux faire. (Il lança un regard en biais.) Le fils d'Asher n'est pas le seul mage puissant de Lur. Et si ce Conseil n'a pas le courage ou la volonté de m'envoyer là où l'on a besoin de moi, alors je le laisserai périr dans la tourmente et partirai seul, sans sa bénédiction.

Poignardé par la douleur, Rafel secoua la tête. *Naufrage, quelle barcasse. Je dois rêver, ce n'est pas possible.* Que le fils de Rodyn Garrick soit ou non ce qu'il affirmait, une chose était certaine.

— Arlin a raison, dit-il tout haut. C'est pas ici qu'on trouvera la réponse à ce qui nous afflige.

— Rafel ? s'étonna Jaffee. Tu es *d'accord* avec lui ?

Il aurait préféré danser nu dans les rues que de se répéter.

— Le seul espoir qu'on avait, c'était la Climagie. Et P'pa... (Il retint sa respiration. Attention. Doucement. *Ce qu'ils ignorent ne peut pas leur nuire, et à moi non plus*) Comme il vous a dit. Elle a disparu, elle ne reviendra pas.

Et c'était la vérité, sans fard.

— Conseillers, vous aviez promis de me croire lorsque je reviendrais. Voilà ce que j'ai ressenti. S'il existe une magie capable de nous sauver, c'est pas à Lur qu'on la trouvera. Si elle existe, c'est de l'autre côté des montagnes de Barl.

Silencieux, Jaffee échangea un regard avec le président Shifrin et le maire Stott, puis se renfonça sur sa chaise, la tête entre les mains. En prière ou en défaite, nul n'aurait su le dire. Le reste du Conseil bourdonnait comme une ruche renversée.

Du coin de l'œil, Rafel vit qu'Arlin ne l'avait pas quitté des yeux. Son envie de détruire quelque chose par la magie une fois contrôlée, il était un peu désarçonné, comme s'il soupçonnait qu'on se moquait de lui.

Rassure-toi Arlin, le seul idiot du coin, c'est moi, pour avoir levé la main et m'être intéressé à toi. Parce que si tu pars de l'autre côté des montagnes, je sais une chose : tu partiras pas tout seul.

Si Lur avait besoin de lui, Jars avait encore plus de problèmes. Et il ne comptait pas abandonner son meilleur ami une deuxième fois.

Oh, M'man, M'man, tu vas m'arracher les yeux.

— Conseillers, une autre expédition est nécessaire, dit-il en élevant la voix au-dessus de leur consternation. Nous devons partir à la recherche du seigneur Baden et des autres. Et si nous ne les trouvons pas, ou s'ils... s'ils... (Il s'arrêta, le temps que son cœur se calme.) Il n'y a pas d'alternative. Lur a besoin de cette magie perdue. D'une façon ou d'une autre, nous devons la rapporter avant que le royaume achève de se déchirer. Arlin et moi pourrons...

— *Quoi ?* (Arlin eut un rire d'étonnement.) Non. Si c'est de magie doranenne que nous avons besoin, alors c'est une affaire doranenne, qui ne te regarde pas. En tant que Doranen, je te l'annonce clairement, Rafel : tu n'es pas le bienvenu sur nos terres.

— Ne l'écoutez pas, *ignorez-le !* cria Rafel quand les Conseillers olkens crièrent leur indignation. Fermez-la, tous, bon sang !

Tandis qu'ils se taisaient les uns après les autres, il se tourna vers le fils de Rodyn Garrick, qui se laissait aveugler par la haine et l'ignorance.

— Arlin, ne sois pas complètement crétin. Il n’y a aucune chance que tu saches reconnaître les éléments de magie doranenne antique qui seront utiles pour guérir les maux de Lur. Mais moi, si.

Arlin retroussa les babines.

— C’est ce que tu dis.

— Oui. Parce que c’est pas toi qui entends la terre crier. C’est pas toi qui sens la douleur de Lur dans tes veines. Et c’est pas...

— Surtout, *c’est pas moi* qui irai où que ce soit avec toi, l’interrompt Arlin, blême. Si tu crois que je compte confier ma vie à l’assassin de mon père, tu es le dernier des idiots, Rafel.

Il haussa les épaules.

— D’accord. Alors tu resteras ici, et je trouverai un autre Doranen pour m’accompagner. (Il regarda les mages Doranens qui se trouvaient d’un côté de la salle du Conseil.) Qui est partant ? Vous en avez soupé du héros olken Asher ? Alors trouvez un héros bien à vous, et qu’il fasse comme mon père. Qu’il risque tout pour Lur.

Cette fois, le silence des Conseillers doranens fut tendu. Ils évitaient son regard, et aucun ne proposa de prendre ce risque en personne. Aucun ne proposa d’aider, de quelque manière que ce soit. La peur les tenait à la gorge, et ils ne comptaient pas résister. Il essaya de comprendre, de pardonner... et échoua. Il sentit son propre pouvoir relever la tête, sa propre rage frissonner.

— Maudits Doranens, vous me rendez malade ! Je supporte pas cet étron prétentieux d’Arlin Garrick. Mais il en vaut quand même cinq jolis petits mages de votre calibre. Et vous, les Olkens, qui devriez vous battre pour être les premiers à aider Lur... vous me faites vomir aussi. Pourquoi vous me soutenez pas ? C’est votre foyer, et vous voulez même pas vous battre pour le sauver ?

Le silence fut soudain rempli de honte, de colère et de ressentiment sourd. Le visage rougi, Shifrin se leva.

— Attention, Rafel. Le respect qu’on te témoigne dans cette salle est en grande partie dû à ton père. Et il a ses limites.

— Comme votre courage ? rétorqua-t-il. Oubliez la découverte de l’antique Dorana, si ça vous fait si peur. Et Jars ? Et les autres ? Fernel Pintte ? Vous pensez pas qu’on devrait les aider ?

Shifrin tapa du poing sur sa table.

— Nous ne savons même pas s’ils sont encore vivants !

— *Et vous savez pas s’ils le sont pas !*

Furieux, Shifrin poussa le fragment bleu de pierre du Cercle devant lui.

— Alors pourquoi tu n’essaies pas de le savoir, Rafel ? Essaie de parler à Pintte toi-même, si tu es certain que nous sommes des lâches et des incapables.

Il ne pouvait pas ignorer ce défi. Pas seulement parce que Arlin Garrick était là, un rictus aux lèvres, mais parce que s’il ne le faisait pas, il perdrait toute crédibilité. Et avec, tout espoir de passer les montagnes pour retrouver Jars. Alors il s’avança vers la table de Shifrin et posa les deux mains sur le cristal bleu.

Un froid intense. Une chaleur insoutenable. Son cœur battait la chamade, son sang bouillant de magie filait dans ses veines, toujours plus vite. Puis vint une bouffée d’effroi insurmontable. Une terreur qui essaya de le foudroyer sur place. Le message fragmenté de Pintte cria sous son crâne. « Danger. Aidez-nous. Pas seuls. » Mais quand il tenta de trouver le

maire de Dorana, l'idiot qui avait causé tant de naufrages au port de Ventlevant, il ne trouva rien. Ne ressentit rien. N'entendit rien d'autre que les échos persistants de l'horreur piégée dans le cristal. Il arracha ses mains à la pierre du Cercle, en s'efforçant de ne pas vomir.

— Tu vois ? demanda Shifrin. Rien du tout. Personne ne répond. Ils ont disparu, Rafel. Ils sont certainement morts. Et tu voudrais que nous en envoyions d'autres à la mort à leur suite ? Que Barl nous pardonne, ton père avait raison. C'était de la folie d'envoyer ces hommes par-delà les montagnes. Ce Conseil n'approuvera pas une troisième expédition. Surtout pas si tu parles de retrouver le royaume de Dorana. Es-tu fou ? Cette terre mythique a succombé aux guerres des mages depuis des siècles.

— Vous n'en savez rien, Shifrin. C'est ce que vous imaginez, parce que vous ne voulez pas prendre le risque.

Shifrin tapa de nouveau du poing.

— Je ne veux pas voir de gens convenables mourir sans raison, qu'ils soient olkens ou doranens. N'importe quelle mort serait un gâchis.

— Le président Shifrin a raison, ajouta Jaffee. Ce serait pure cruauté que d'envoyer quelqu'un suivre les pas égarés de Sale Baden ou de Fernel Pintte. Je sais que ton ami les accompagnait, Rafel. Je suis navré. Mais...

— C'est pas vous qui me le demandez, éminence. C'est moi qui vous le propose.

— Et ta proposition est refusée, lâcha Shifrin. Ainsi que celle du seigneur Garrick. Rafel, comment peux-tu seulement envisager d'abandonner Lur en ce moment ? Des orages ravagent le royaume sans discontinuer, et la terre privée de magie se soulève en permanence. Nous avons besoin de toi, ici. Puisque ton père est cloué au lit, et Barl seule sait s'il s'en relèvera un jour, tu es le seul Olken doué de la magie doranenne. Tu pourrais être le seul espoir de survie de Lur.

Il faillit répondre : « Non, pas du tout. Vous avez Deenie, aussi. » Mais il ravala ses paroles juste à temps. Cela détruirait la vie de Deenie. Et M'man ne le pardonnerait jamais.

— Je vous ai dit que je pouvais pas aider Lur, Shifrin. Je peux pas arrêter les orages. Je peux pas soigner la terre. Et cette fois, ça s'arrangera pas tout seul. Alors il faut essayer autre chose, quelque chose de désespéré, ou je vous promets, je vous *jure*, que *Lur ne survivra pas*.

Les Conseillers échangèrent quelques murmures choqués. Shifrin et Jaffee se regardèrent avec angoisse. Les puissants de Lur, aussi impuissants que des enfants.

— Quoi qu'il arrive, si je meurs en faisant ceci, personne vous le reprochera, ajouta-t-il. Je signerai un papier avant de partir, pour garantir que c'était mon idée, que vous avez essayé de m'arrêter et que je voulais pas vous écouter. Avec plaisir. Et je dirai pas que quelqu'un doit m'accompagner. Je partirai seul. Ce sera sans doute mieux, de toute façon. Mais...

Arlin le saisit par la manche et le retourna face à lui.

— Tu crois que tu peux décider de qui part et qui reste ? Tes petites promesses ne représentent rien pour moi. Je suis un mage doranen, et je compte revendiquer mon héritage, en me passant de ta permission. Sans toi. Je...

— Vous respecterez la décision de ce Conseil Général ! cria le président Shifrin en tapant si fort de son marteau qu'il faillit se rompre. Et toi aussi, Rafel. Nous allons à présent délibérer de ces sujets capitaux. Vous serez informés de notre décision en moment voulu. Quittez cette chambre. Et ne mentionnez cette réunion à personne.

Pendant un instant, Rafel envisagea de protester. P'pa disait toujours que le Conseil pouvait se perdre en paroles, parler et parler sans jamais prendre de décision. Et Lur, comme

Jars, manquaient de temps.

— Rafel, souffla Jaffee. Va rejoindre ton père. Il a besoin de toi, mon garçon... et ta mère aussi.

C'était un coup bas – mais ça n'en était pas moins vrai. Il tourna les talons et sortit, sans regarder Arlin Garrick qui fulminait. Les gardes lui ouvrirent la double porte. Il les remercia d'un hochement de tête brusque, un demi-sourire tendu, et se rendit dans l'antichambre.

— Rafel ! Arrête ! *Ne me tourne pas le dos !*

Arlin, bien sûr, aussi stupide qu'une puce ivre. Il lui emboîta le pas comme s'il avait le droit de lui donner des ordres. À mi-chemin du couloir qui menait à l'extérieur, à l'air frais dont il avait tant besoin, il se retourna.

— Laisse-moi, Arlin. J'ai pas envie de bavarder, là.

Arlin eut un geste impatient.

— Je veux...

— *Je me fous de ce que tu veux.* À moins que tu cherches à ce que je te foute sur le cul une deuxième fois, laisse-moi.

Arlin serra le poing, comme s'il voulait frapper ou étrangler. Le pouvoir crépita dans l'air autour de lui.

— L'antique patrie des Doranens ne te concerne pas. Je ne te laisserai pas...

Rafel leva le poing. Alluma le chaudron de magie qui était en lui, et laissa le luifeu jaillir de son sang. Les flammes dansèrent sur ses phalanges blanchies.

— Arlin, tu vieillis, mais tu deviens pas plus malin pour autant. Tu te *rappelles* Ventlevant ?

Arlin sourit avec férocité. Souffla sur le luifeu, qui s'éteignit.

— Tu ne me fais pas peur, Rafel. Tu ne m'as jamais fait peur, et ce n'est pas aujourd'hui que tu vas commencer. Pas plus que tu ne franchiras ces montagnes.

Il aurait préféré mourir que de montrer à Arlin qu'il l'avait impressionné. Il fourra les mains dans ses poches et haussa les épaules.

— Oui, oui. On verra bien.

Puis il se détourna une deuxième fois, et partit.

— Rafel, le salua Charis à la porte. (Elle portait un tablier blanc sur un chemisier jaune et une jupe verte ; elle avait attaché ses cheveux noirs sous un foulard jaune. Elle avait de la farine sur les mains, les joues et le bout du nez. Elle paraissait pleine de vie. Elle était belle.) Tu es rentré. Quand... pourquoi...

Son chapeau à la main, il lui sourit d'un air hésitant.

— J'ai mis Dragon de Feu dans ton écurie. J'espère que ça te dérange pas.

— Quoi ? Non, non, bien sûr. Rafel, que fais-tu...

— Je suis passé voir Pellen. (*Que le Conseil râle autant qu'il veut pour ça, je m'enfiche.*) Il est là ?

Le plaisir surpris mourut dans le regard de la jeune femme.

— Papa ? Pourquoi as-tu besoin de voir Papa ?

Pour tout un tas de raisons, il ne pouvait pas lui répondre.

— C'est compliqué, Charis. Et c'est important. (Il prit sa voix la plus séductrice.) S'il te plaît ?

Sous les traces de farine, les joues de Charis rosirent.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle. Il est terriblement faible, Rafe. (Elle crispa les doigts sur

la porte.) Ce serait peut-être mieux si tu revenais une autre fois. Je ne veux pas le perturber. Je ne peux... je ne...

La voix de la jeune femme se brisa, et elle le regarda, muette et atterrée.

Naufrage.

— S'il te plaît, Charis...

Il savait à quel point il se montrait égoïste. Et aussi qu'il utilisait ses sentiments pour lui à son avantage. *Mais ça dépasse ses sentiments.*

— Je veux pas le fâcher, ni toi. J'ai juste besoin de quelques instants. Et je viendrais pas le déranger si c'était pas nécessaire. Je suis même pas encore passé chez moi. J'ai même pas vu mon père. Tu crois que je serais venu ici en premier si j'étais pas obligé ?

Elle secoua la tête, au bord des larmes.

— Non, bien sûr que non. (Elle lâcha la porte et recula.) Mais, Rafel, quand je te demanderai de partir... il faudra partir. Me fais pas du charme à ce moment-là.

Seulement si j'en ai besoin, songea-t-il.

— Promis, répondit-il en entrant. Alors, je... je peux monter ?

— Oui, vas-y. (Elle tordit son tablier.) Il vient de manger. Il est encore réveillé. Mais, Rafel...

Il s'arrêta dans l'escalier et la regarda.

— Tu me fais pas confiance, Charis ?

— Je n'ai que lui, Rafe, dit-elle en laissant couler les larmes. Et Kerril me dit que je ne l'ai plus pour très longtemps. Si tu... si tu as la moindre tendresse envers moi, souviens-t'en. Quand tu parleras de tes importantes affaires de mage doranen... souviens-t'en.

Donc, elle ne lui faisait pas confiance. Pas tout à fait. *Elle me connaît trop bien, c'est le problème.*

— Je ferai aussi vite que possible. Mais...

Elle crispa les doigts autour de la rampe d'escalier.

— Quoi ?

— Tu es si occupée à le voir comme un malade que tu oublies que Pellen Orrick a passé toute sa vie au service de Lur. Il ne regrettera pas de me voir. Il sera content de me voir.

— J'oublie ? (Les larmes chassées par la colère, Charis le regarda d'un œil noir.) Tu veux m'apprendre qui est mon père, Rafel ? Peut-être qu'Arlin Garrick a raison, finalement. Tu es vraiment aussi arrogant qu'un Doranen.

Il haussa les épaules.

— Les timides n'accomplissent pas grand-chose, Charis.

Il continua de gravir l'escalier, le dos brûlé par la chaleur de son regard.

— Rafel ! dit Pellen quand il frappa à la porte. Tu es rentré. Tant mieux. Ne reste pas là. Viens. Assieds-toi.

Mais il ne pouvait plus bouger. Il était cloué sur place à la vue de l'état de l'ami de son père. Il avait vu Pellen seulement cinq jours plus tôt, dans la Salle du Conseil, mais il avait beaucoup changé. Il avait le visage grisâtre, encore amaigri par la fièvre. Ses cheveux blanchis, coupés presque à ras, révélaient la forme vulnérable de son crâne. Comme un bébé. Même sous sa chemise de nuit, il était clair qu'il n'avait plus que la peau sur les os, il était encore plus amoindri que Jaffee.

— Quoi ? s'étonna Pellen en haussant les sourcils. Charis ne t'a pas dit que j'étais mourant ?

Il était venu demander un conseil. Ou peut-être... une permission. Il n'avait pas envisagé de se retrouver au bord des larmes.

Un fin sourire malicieux ourla les lèvres de Pellen.

— Donc, j'ai encore plus mauvaise tête que ton père. Je devrais être navré de l'apprendre, mais non. Je suis content de remporter la course, Rafel. Dis-moi comment il se porte. Et la vérité, hein. Ne me ménage pas.

Rafel s'éclaircit la voix. Il y avait des bougies à côté du lit, imprégnées d'un encens curatif. Sans doute fournies par Kerril. Elle en faisait aussi brûler au chevet de P'pa. Il n'avait pas constaté la moindre amélioration, mais personne ne voulait contrarier la meilleure pothicaire de Lur.

— Je ne sais pas, marmonna-t-il le nez chatouillé par la fumée. Je suis pas encore passé chez moi.

— Plusieurs jours sur la route, et tu viens ici au lieu d'aller voir ton père. Qu'est-ce qui t'arrive, Rafe ?

— J'ai été appelé au Conseil, urgemment.

— Oh. (Pellen indiqua du menton la chaise à son chevet.) Assieds-toi, j'ai dit. Ça me fatigue, de crier à l'autre bout de la pièce.

Il ferma la porte et obéit.

— Tu as entendu parler de P'pa ?

— Il paraît qu'il résiste, répondit Pellen avec prudence. Mais Charis et cette maudite pothicaire pensent m'arracher encore quelques jours en me racontant des mensonges rassurants. C'est pour ça que je t'ai demandé quelle tête il avait. Je peux pas me fier à ce que dit Kerril. Si je me sentais assez fort pour ça, je serais vexé. (Il fit la grimace.) Bon, je pense qu'elle en pince un peu pour moi. Petite écervelée. (Puis son regard voilé se fit plus précis.) En parlant de pincer, tu ne fais pas les yeux doux à ma fille, hein ?

Quoi ? *Si*.

— Non ! Pellen...

— Tant mieux, dit l'ami de son père. Elle mérite un peu mieux qu'une jeune tête brûlée comme toi.

Piqué, il resta bouche bée.

— Oh. Alors...

— Du calme, Rafe. Je te fais marcher, le taquina Pellen. Mais cette conversation-là devra attendre. Que te voulait le Conseil ?

— L'expédition. On a reçu des nouvelles.

Pellen eut un rire désabusé.

— Mauvaises, bien sûr. Les imbéciles. Dommage que ce ne soit plus la mode d'écouter ton père. Alors, ils sont tous morts ?

Fatigué et inquiet aussi, il sentit son ventre se serrer de colère.

— *Pellen...*

— Pardon, Rafe. (Pellen lui tapota le genou.) J'avais oublié. Jars Martin. Un bon gars. Mais on ne t'aurait pas appelé juste pour ça. Qu'est-ce que le Conseil voulait d'autre ?

Il s'avachit sur la chaise.

— L'impossible.

— Ah. (Pellen fronça les sourcils vers le plafond.) Ah... voici *enfin* les Derniers Jours dont ta mère a essayé de nous sauver. Après tout ce que nous avons connu, la prophétie s'est trompée.

Il paraissait triste, mais pas vraiment surpris. Comme s'il avait toujours su que les choses

en arriveraient là.

— Pellen... (Inutile d'hésiter. Autant le dire clairement.) Arlin Garrick et moi voulons traverser les montagnes. Pour trouver l'antique Dorana, et rapporter la magie qui pourra sauver Lur. Le Conseil délibère, mais il acceptera. C'est notre seule chance.

— Et c'est ton idée, j'imagine ?

— Arlin en a parlé le premier. J'ai dit que je l'accompagnerais.

— Je suis sûr que ça l'enchanter.

Il ne put s'empêcher de sourire.

— Pas tout à fait.

— Rafel... (Pellen soupira.) Personne ne sait où est véritablement Dorana. C'est pour ça qu'on dit le royaume *perdu*. Tu pourrais errer pendant des années sans jamais le trouver.

— Je sais. Mais ça doit pas m'arrêter. De toute façon, même sans l'antique Dorana, il reste Jars.

— Rafe...

— Non, dit-il en se levant. Ne me dis pas ça, Pellen. Jars est pas mort. Il est avec Sarle Baden, et Baden est un mage puissant. Il est pas mort. Personne est mort. Ils ont des ennuis, on dirait, mais pas... ils sont pas morts.

Pellen se passa la main sur les joues, hérissées d'un duvet gris.

— Que puis-je dire pour te faire changer d'avis ? Tu veux que je te rappelle pourquoi tu ne devrais pas confier ta vie à Arlin Garrick ? Parce que tu ne devrais pas. À la première occasion, ce jeune homme te poussera du haut de la montagne.

— Sans doute, dit-il. Alors je veillerai à pas lui en donner l'occasion...

Pellen gronda.

— Ça n'a rien de drôle, jeune homme.

— J'ai jamais dit ça, répondit-il. Pellen, je sais pas quoi faire d'autre. Même si Jars était pas là-bas à attendre que je l'aide, j'irais quand même. Parce que Lur a encore plus besoin de mon aide que Jars et les autres. Ce que j'ai senti dans la terre, dans les Quartiers du Foyer... ce que je sens ici même... (Il n'essaya pas de masquer son frisson. Se rassit, soudain au bord du désespoir. Des larmes.) Je dois faire quelque chose.

— Je comprends, répondit Pellen troublé. Tu es le digne fils de ton père. Mais, Rafe... le fils de Rodyn, il est...

— Crois-moi, je n'ai aucune envie d'aller où que ce soit avec ce mouche-pied. Mais même si c'est Arlin, je courrai moins de risques en traversant les montagnes avec lui que tout seul.

— Tu en es certain ? demanda Pellen. Moi, je n'en suis pas si sûr.

— T'inquiète pas, dit-il en tentant de cacher ses propres doutes. J'ai quelques tours dans mon sac. Si Arlin essaie de faire du vilain, il pourrait avoir une mauvaise surprise.

— Il y a une différence entre la confiance et...

— L'arrogance ? Oui. Il paraît.

Cela lui valut un nouveau regard appuyé.

— Je vois que tu t'es convaincu que c'était la seule façon. Mais...

— *Pellen.* (Il se calma, au prix d'un effort conséquent. *Je ne peux pas m'énerver contre lui. Il essaie de m'aider, c'est tout*) Je sais pas si P'pa est mourant... mais Lur l'est. Et je sais que c'est l'agonie de Lur qui cloue P'pa au lit comme une poupée de cire.

— Peut-être, convint Pellen avec un nouveau froncement de sourcils. Mais, Rafel, en tant que père, je peux te dire que le tien ne serait pas d'accord. Tout ce qui l'intéresse, c'est que son

fils soit en sécurité.

Il se recula sur sa chaise.

— Vraiment ? Parce qu'à Ventlevant, quand il avait besoin de moi, pour aider d'autres personnes, il a risqué ma vie sans hésiter, Pellen. Une fois coincé, P'pa est prêt à utiliser n'importe qui. Tu le sais. Il a utilisé son meilleur ami, quitte à le tuer. Alors si je traverse les montagnes pour sauver le royaume, ça ferait de moi un bon fils, non ?

Le profond soupir de Pellen dégénéra en quinte de toux sèche et douloureuse. Malade d'inquiétude, Rafel attendit que le spasme passe, prit la carafe sur le chevet, servit un verre d'eau à l'ami de son père, puis attendit de voir s'il était assez fort pour continuer.

— Rafel, croassa Pellen à nouveau étalé sur ses oreillers. Tu es sûr que ce n'est pas simplement parce que ton père ne t'a pas laissé faire la dernière fois ? Parce que tu lui reproches les problèmes de ton ami ?

Il se leva de nouveau. Fit les cent pas dans la pièce parfumée.

— Si je le fais pas, Pellen, si je sauve pas Lur, alors toutes les douleurs que P'pa a endurées pour ce royaume auront servi à rien. C'est pas possible. Je refuse. Il faut que Lur vive.

— Même si ça doit te coûter la vie ? demanda Pellen en forçant ses paupières à s'ouvrir. Ce n'est pas ce que ton père voudrait.

— Je me fiche de ce qu'il veut, rétorqua-t-il. Cette fois, ça ne compte pas.

— Eh bien... puisque tu as pris ta décision... que veux-tu que je te dise ? demanda Pellen d'une voix sifflante. Moi, un vieil homme avec un pied dans la tombe ?

Bonne question. Arrêté net, il ne trouvait plus ses mots.

— P'pa pourrait se réveiller pendant que je serai parti. S'il se réveille, et... et si... si tu...

— Si je ne suis pas mort ? (Pellen secoua la tête et éclata de rire, malgré sa respiration pénible.) Rafel, tu me tues. Non, non, ne t'excuse pas. Après Charis et Kerril, aussi bien intentionnées soient-elles, c'est rafraîchissant d'entendre quelqu'un me parler aussi directement. (Il se reprit.) Oui. Je lui dirai. J'essaierai de lui faire comprendre. Si je ne suis pas mort quand il se réveille.

S'il se réveille. Ces paroles non dites restèrent suspendues entre eux, aussi fortes qu'un cri.

— Merci. J'apprécie.

— Et tu ne voulais rien d'autre ? demanda Pellen. Ma bénédiction, peut-être ?

Tu es aussi pénible que Charis. Vous me connaissez tous les deux trop bien.

— Oui, oui, marmonna-t-il. (Il leva les yeux et croisa le regard de Pellen.) Puisque je n'ai pas celle de P'pa. Et je n'aurai pas celle de M'man. Ce serait quelque chose, si tu me la donnais, Pellen. Tu fais partie de la famille.

Les yeux endoloris de Pellen se brouillèrent de larmes.

— Que Barl me sauve, Rafel. Asher et toi, vous êtes vraiment pareils. (Puis il grimaça.) À propos de ta mère...

— Elle est déjà bien fâchée après moi. Je doute que ça fasse une grosse différence.

— Ne dis pas n'importe quoi, lâcha Pellen. Ça fait près d'un quart de siècle que je suis ami avec ta mère. Pour l'heure, elle est morte d'inquiétude parce qu'elle ne sait pas pour qui elle doit avoir le plus peur, toi ou ton père. Si tu es déterminé à aller jusqu'au bout, fais-le en toute conscience. Accepte ce que tu lui feras en partant. Et ce que tu feras à ta sœur.

— Deenie a pas besoin de moi, dit-il. Elle a Charis. Mais M'man... (Il se frotta le visage.) Je sais ce qu'elle va dire. Elle me l'a déjà dit avant que je parte pour les Quartiers du Foyer. Elle m'a accusé d'abandonner P'pa. Elle m'a dit que j'étais irréfléchi, égoïste et cruel. (Cinq jours

qu'elle lui avait crié ça au visage, et les blessures n'avaient toujours pas guéri.) Je comprends pas, Pellen. Elle était forte, avant. Elle s'est battue autant que P'pa pour sauver Lur de Morg. Pourquoi elle... pourquoi elle ne peut pas... je comprends pas.

— Les gens changent, Rafel, dit doucement Pellen. Les femmes ont des enfants, et cela les change. Elle a encore de la force, mais elle la réserve pour protéger sa famille. C'est pour ça qu'elle se bat, à présent.

— C'est pour ça que je suis parti ! protesta-t-il. Et c'est pour ça que je vais traverser les montagnes avec Arlin. Elle doit bien le savoir, quand même ! Comment ma propre mère pourrait-elle...

— Elle le sait, Rafe. Mais son instinct la pousse à te protéger. Alors ménage-la, tu m'entends ? Ne va pas...

La porte de la chambre s'ouvrit.

— Rafel, dit Charis avec un sourire poli mais un regard froid. C'est très gentil de ta part d'être venu voir comment Papa se portait.

En d'autres termes, *va-t'en*. Conscient qu'il avait promis de ne pas discuter, il sourit à l'ami mourant de son père.

— Merci de m'avoir reçu, Pellen. Mais Charis a raison, il faut que tu te reposes.

Pellen lui fit signe d'approcher.

— Rafel...

Il rejoignit le lit et se pencha.

— Oui, Pellen ?

— Que Barl te protège, mon garçon, murmura Pellen avant de lui embrasser le front de ses lèvres chaudes et sèches. Et que Jervale veille sur toi. Tu es le fils de ton père, Rafel. Si quelqu'un peut sauver Lur, je pense que ce sera toi.

Jusqu'à ce que Pellen le dise, Rafel ne s'était pas rendu compte à quel point il voulait l'entendre. À quel point il avait eu *besoin* de l'entendre. Savoir qu'un homme comme Pellen Orrick croyait en lui...

— *Rafel*, rappela vivement Charis. Je te raccompagne à la porte.

Pellen laissa retomber sa main, et Rafel se redressa. Il regarda l'homme qu'il connaissait depuis aussi longtemps que son propre père, et soudain il fut à nouveau enfant, sur le lit de Darran. Et il savait que quand Charis aurait refermé la porte de la chambre derrière lui, il aurait vu Pellen Orrick pour la dernière fois. Comme il avait su, en saluant Jars à son départ, que...

Non. Je me trompais. Je vais revoir Jars. Je vais le revoir.

Charis ouvrit la porte si fort qu'elle faillit l'arracher à ses gonds.

— Au revoir.

— Pourquoi es-tu énervée après moi ? demanda-t-il. Tu m'as dit de pas discuter, et j'ai rien dit.

— Non, tu n'as pas discuté, riposta Charis. Mais tu as fait pleurer Papa. Et c'est bien pire, Rafel. Je ne te le pardonnerai pas de sitôt.

— *Pleurer ?* Il n'a pas...

— Tu penses qu'il faut nécessairement verser des larmes pour pleurer ? demanda-t-elle. Tu lui as brisé le cœur, Rafel, et il est trop vieux pour cela. Plus assez fort.

En silence, il grimaça.

— Tu es sûre que c'est son cœur à lui que j'ai brisé, Charis ? Tu confonds peut-être avec un

autre.

Elle le gifla. Puis elle l'embrassa, une pression désespérée de ses lèvres chaudes sur sa bouche. Surpris, il essaya de lui rendre son baiser, mais elle se dégagea et recula.

— Tu ne m'aimes pas, dit-elle d'un ton accusateur. Tu ne m'as même jamais remarquée. Alors ne crois pas que tu peux, juste parce que tu t'en vas...

Il avait les lèvres comme engourdies.

— Comment tu sais que je pars ? Tu nous as écoutés ?

— Évidemment, répondit-elle. C'était la seule façon d'être certaine que tu ne l'énerverais pas.

— Tu nous écoutais, murmura-t-il. (*Maudite brise-sabots.*) Alors ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je dirais que tu n'as pas le choix, répondit-elle d'une voix chevrotante. Si c'est aussi grave que tu l'affirmes... il faut que tu partes.

Elle avait retiré son tablier et son foulard. Il ne put se retenir d'attraper délicatement une mèche brune pour la lui remettre derrière l'oreille.

— Je t'ai vue, Charis, assura-t-il la gorge serrée. Il ne s'est jamais passé une journée sans que je te voie.

Elle resta bouche bée.

— C'est maintenant que tu me le dis ? souffla-t-elle. Maintenant ? Alors que tu vas partir de l'autre côté des montagnes, certainement pour y mourir dans le fossé, seul en terre inconnue ? Espèce... espèce... de sève *molle*. *Palpiteur*. Va-t'en, Rafel. Je te déteste.

Et elle lui claqua la porte de la maison au nez.

Ah, les femmes.

Agacé, il contourna la maison, sortit Dragon de Feu de leur écurie, monta en selle et rentra chez lui.

Asher était si immobile qu'il ne dérangeait même pas ses couvertures, mais Dathné les lissa tout de même. Elle se sentait mieux si elle avait l'impression de faire quelque chose. De l'aider. De le soigner, comme une bonne épouse devait le faire. Mais le geste paraissait stérile. Il n'avait pas conscience qu'elle se trouvait à côté de lui, parce qu'il était très loin. Comment avait-il pu partir et la laisser seule ? C'est toujours elle qui avait été devant. Depuis le jour de leur rencontre, elle l'avait mené là où il devait aller. Mais il l'avait abandonnée. Et maintenant, Rafel la quittait à son tour.

Tel père, tel fils.

Les larmes lui piquèrent les yeux. Elle les chassa d'un clignement de paupières. Pleurer l'enlaidissait et n'arrangeait rien. Son mari était statufié, et son fils s'en allait. Bientôt, elle serait seule, avec sa fille dont les peurs et les fantaisies n'étaient qu'un fardeau de plus. La Dathné d'antan se serait battue contre cela. Elle aurait rejeté un avenir aussi déprimant et aurait martelé le présent jusqu'à façonner un autre futur.

Je ne sais pas où elle est. Je ne sais plus où la trouver.

Auparavant, lorsqu'elle était perdue, Veira avait su la ramener sur le bon cap. Lui montrer où trouver le courage. Elle avait eu Matt, aussi. Mais ses amis étaient morts, et la main qu'elle avait serrée pour supporter ce double deuil, la main d'Asher, était froide et indifférente à ses besoins.

Ça ne devait pas se passer comme ça. Nous avons sauvé le royaume. Nous devons connaître une fin heureuse. Nous pensions y être parvenus. Et maintenant, nous nous trouvons face à une vraie fin... une fin sans retour.

À moins que Rafel atteigne son but.

— Peut-il y parvenir, Asher ? murmura-t-elle. Ou les ténèbres qui se trouvent derrière ces montagnes l'avaleront-elles comme tous les autres qui les ont défiées ? Je sais qu'il est comme toi. Je sais qu'il possède une force et un pouvoir sans égaux chez les Olkens. Mais Asher... regarde-toi. Tu es vaincu. Cela signifie qu'il pourrait l'être à son tour. Il voudrait que je souris et que je l'envoie sur les routes de bon cœur. Il voudrait que je sois fière de lui. Il voudrait que je me réjouisse de ce qu'il va faire. Mais je ne peux pas. Je ne peux pas. Il me demande de danser sur sa tombe avant même qu'elle soit creusée.

Asher ne répondit pas. Après tant d'années de présence écrasante, tonitruante, son absence était une blessure béante. Le Mage Innocent dominait sa vie avant même qu'elle ait l'âge de Deenie. Il était lié à ce qu'elle était comme un fil d'or scintillant. C'était son fanal, sa fondation, son foyer.

Et maintenant, il est éteint. Et moi, je suis impuissante à l'aider.

La marée grise du désespoir lui léchait les pieds.

— Oh, Asher...

Fatiguée, épuisée, elle se laissa tomber sur son lit. Posa la joue sur les couvertures et imagina qu'il lui caressait les cheveux. Imaginait qu'il lui parlait, de sa voix profonde. Imaginait qu'il caressait son corps, qu'il lui faisait l'amour. Elle se rappela les mille peccadilles par lesquelles il lui apportait la joie, et les autres par lesquelles il lui faisait froncer les sourcils.

Mets-moi encore hors de moi, Asher. Donne-moi une raison de te crier dessus.

Il ne disait toujours rien. Un instant, elle lui en voulut tellement qu'elle aurait pu hurler.

Tu m'avais promis. Tu m'avais promis, Asher, comment as-tu pu faire ça ?

Il ne lui opposa que son silence.

— C'était différent, lui dit-elle. J'étais l'Héritière de Jervale, à l'époque. Je faisais partie du Cercle, liée par des serments que je ne pouvais pas enfreindre. Pas même pour toi. Et nous n'étions pas mariés quand je t'ai... orienté. Nous n'avions pas d'enfants. Je ne te devais rien.

Kerril faisait brûler des bougies auxquelles elle prêtait des vertus curatrices. Pour sa part, Dathné les trouvait écœurantes. Mais son désespoir avait atteint de tels sommets... si Morg lui-même était venu...

— Je l'écouterais, chuchota-t-elle. Vraiment. Je pense que je ne reculerais devant rien pour toi. Asher, je t'en prie, reviens. Deenie a si mal, je ne peux rien pour elle. Et Rafel... *oh, Rafel...*

Meurtrie, elle s'assit de nouveau. Passa les doigts dans les cheveux ternes d'Asher. Effleura ses paupières, ses lèvres pâles. Suivit le contour de son nez cassé. À une époque, quelques semaines plus tôt, quelques jours, même, il s'éveillait à la première caresse de son épouse. Il souriait, et il l'embrassait. Et maintenant, elle aurait aussi bien pu toucher un gisant de marbre.

Mais elle ne pouvait pas se permettre de penser à cela. Elle avait quelque chose à demander. La question ne pouvait pas rester sans réponse.

— Jervale seule sait quels dangers notre fils va rencontrer, dit-elle en se forçant à croiser les mains sur ses genoux. Et il a peut-être du pouvoir, mon amour, mais cela ne suffira pas. Devrais-je... (Elle déglutit, et sentit la chaleur de la terreur monter dans sa gorge.) Devrais-je lui donner le journal de Barl ?

Elle en avait envie. Que Jervale ait pitié, elle voulait que Rafe absorbe jusqu'au dernier sort de bataille de ce livre et s'arme jusqu'aux dents contre ce qui l'attendait de l'autre côté des montagnes.

— Nous savons qu'il est assez fort pour ces magies-là. Tu l'as vérifié à Ventlevant. Et nous ne pouvons pas le laisser partir sans... sans faire tout notre possible pour le protéger. Nous sommes ses parents, Asher. Adulte ou non, Rafe reste notre enfant.

Parfois, Asher respirait si faiblement qu'on ne s'en rendait qu'à peine compte. Elle retenait alors sa propre respiration, attendant de voir sa poitrine se soulever... attendant d'entendre ce soupir ténu...

— *Asher, dit-elle en le voyant respirer, devrais-je lui donner le journal ?*

Et comme s'il avait parlé, elle entendit sa réponse.

Non.

Non. Leur amour pour Rafel n'était pas une raison suffisante de révéler ce dernier secret. Le journal devait rester caché. Parce que des Doranens comme Arlin Garrick ne devaient jamais apprendre son existence. Une fois ces sorts de guerre libérés, on ne pourrait plus jamais les cacher. Et le journal contenait d'autres magies, aussi, qui ne devaient jamais voir la lumière du jour. Parce que...

Parce qu'il pourrait les utiliser pour retrouver l'antique Dorana. Et qu'une fois là-bas, il

pourrait découvrir des magies à côté desquelles les sorts de bataille paraîtraient... inoffensifs. Je ne peux pas prendre ce risque. Quels que soient les dangers auxquels Lur est confronté, ce n'est rien par rapport à la magie doranenne déchaînée. Asher ne me pardonnerait jamais si je mettais ce royaume en danger. Et je ne me pardonnerais jamais si je faisais courir un risque à Rafe. S'il ne peut pas trouver ce maudit pays perdu... alors il reviendra. Forcément.

Elle en avait la nausée. En protégeant son enfant, en lui refusant ce dont il avait besoin pour la tâche qu'il s'imposait, elle le trahissait. Il croyait tant que ce qu'il comptait faire était la bonne solution. Que c'était ce qu'aurait voulu son père. Que c'était... *son devoir.*

— C'est nous qui lui avons fait cela, Asher, dit-elle en regardant le visage de son mari bien-aimé. Le Mage Innocent et l'Héritière de Jervale ont réussi à lui faire croire que s'il ne se sacrifiait pas pour Lur, il ne serait pas digne de ses parents. Honte à nous. *Honte à nous.*

Elle interpréta le silence d'Asher comme une confirmation. Elle sentit les larmes chaudes couler sur son visage. C'était la seule chaleur dans toute son existence. Elle se sentait glacée, et seule. Jeune femme, quand elle était l'Héritière, elle avait appris à accepter que sa vie serait solitaire. La venue d'Asher avait renversé cette conviction. Il l'avait poussée à l'audace. Elle avait rompu ses chaînes, et brisé le cœur de ce jeune homme qu'elle connaissait à peine. Elle avait brisé son propre cœur, au passage. Et pourtant... ils avaient guéri. Ils avaient construit une vie. Fait des enfants. Trouvé la joie et la paix.

Mais il semblait que la paix était une illusion. Toute joie était fuyante. Les enfants quittaient le foyer. Et l'homme qu'elle aimait plus que la paix et la joie, plus que la vie, était à nouveau brisé – et elle ne pouvait pas le réparer.

Derrière la fenêtre de la pièce, la nuit s'emplissait de nuages. Un nouvel orage se préparait. La douleur de Lur prenait forme. Dans la terre, dans son sang et dans ses os, elle sentait ses échos cruels. Mais cette douleur-là était ténue. Celle qu'elle ressentait pour Asher était bien plus vive.

Je suis moi-même aux portes de la mort. S'il meurt... j'en ferai autant.

Coincée dans sa chambre, recroquevillée sur son lit, assommée par les potions de Kerril, Deenie sentit l'orage éclater comme un verre qui aurait explosé dans ses veines. Sa violence la traversa, la vida de l'effet des herbes et de l'apathie qu'elles conjuraient. Avec un gémissement, elle pressa les poings contre ses tempes pour retenir la douleur. Cela ne servit à rien. Chaque battement de son cœur la propulsait dans tout son corps. Comme du verre, Lur se brisait.

Et moi, je me brise avec ?

Ce n'était plus une enfant, qui aurait pu courir en pleurant se réfugier dans les jupes de sa mère. Elle n'y trouverait pas de réconfort. Dathné était presque vide, ces jours-ci, désarmée. Elle avait passé toute sa vie à se battre, et l'épuisement l'avait emporté.

Moi aussi, je suis fatiguée. Je suis fatiguée de sentir ce qui échappe à tout le monde autour de moi. Fatiguée qu'on ne me croie pas. Fatiguée d'être seule. D'avoir peur. D'être une souris attendant que le chat lui saute dessus.

Effrayée et seule, consciente qu'elle le regretterait certainement, elle partit chercher son frère. Il était rentré depuis quelques heures, mais il n'était pas encore venu lui parler. Elle l'avait entendu crier, ainsi que leur mère. Tant de colère et de douleur, qui lui poignardaient le cœur. Ils avaient encore crié à propos d'un départ de Rafael. À propos de P'pa, et des montagnes

de Barl. À propos de Jars et des autres qui étaient partis et ne reviendraient pas. Parce qu'elle ne pouvait pas les aider, elle s'était bouché les oreilles.

Rafe était dans sa chambre, calé sur la banquette de l'appui de la fenêtre, à lire un vieux manuscrit écorné. Debout à la porte, elle attendit qu'il la remarque.

— Va-t'en, dit-il sans lever la tête. Je suis occupé.

Ce manuscrit... c'était le récit d'expédition de Tollin. La première fois qu'elle avait trouvé Rafe en train de le lire – dans le jardin de la tour, où il aimait s'isoler – ils étaient tous les deux enfants. Elle avait près de neuf ans, et savait pertinemment qu'il n'avait pas le droit de lire ça. Elle l'avait épié pendant qu'il en lisait certains passages à voix haute, pendant qu'il interprétait certaines scènes, jouait aux explorateurs ; puis elle était partie avant de se trahir par son ricanement. Mais il n'était plus un enfant, et elle non plus.

— Rafe, souffla-t-elle en approchant. Tu crois vraiment que le récit de Tollin te sera utile ?

— Je t'ai dit de partir, marmonna-t-il. (Le luifeu de la pièce crachota, et projeta des ombres en écho aux souffrances de la terre.) Me force pas à te faire sortir.

Mais elle persista, parce que ses menaces ne lui faisaient pas peur. Malgré tout le pouvoir qu'il avait, qui menaçait de se libérer violemment, aussi agité que les tourbillons au port de Ventlevant, il restait son frère. Elle n'aurait jamais peur de lui.

— Les autres ont dû le lire, tu sais. Jars, Fernel Pintte et Sarle Baden. Si ça ne les a pas aidés, je ne pense pas que ça te sera utile.

Il poussa un soupir exaspéré entre ses dents.

— Deenie... (Puis il laissa sa tête retomber contre le chambranle.) Comment tu sais que je pars ? Toi aussi tu nous écoutais ? (Il fit la grimace.) Maudites filles.

— Je n'espionnais pas, se défendit-elle, vexée par le sous-entendu. Mais je vous ai entendus. Vous devriez parler moins fort, si vous voulez vous dire des secrets dans l'escalier.

— Ah. Certes.

L'idée qu'il parte la blessait comme des lames de couteau sous sa peau.

— Rafe... tu ne peux pas faire autrement ?

Il la regarda en face.

— Non.

S'il avait crié contre elle, comme il avait crié sur Dathné... s'il avait levé les yeux au ciel, essayé de plaisanter... s'il ne l'avait pas seulement regardée, sérieux et résigné...

Je ne peux pas l'accabler. Je ne peux pas.

Tremblante, elle se posa sur un repose-pieds. *Rafe.*

— Alors... ce manuscrit. Tu l'avais chipé à Papa ? La fois où tu as fait de la magie vraiment difficile, tu te rappelles ? C'est là que tu l'as chipé ?

— C'était il y a des années, dit-il en laissant le parchemin usé tomber sur ses genoux. Quelle importance, à présent ?

Aucune, bien sûr. Mais il allait partir, et il y avait le fait qu'ils ne parlaient presque jamais.

— Je sais, mais... (Elle se mordilla la lèvre.) C'est ça ?

— Et alors ? (Il regarda par la fenêtre, la pluie battante et le ciel zébré d'éclairs.) Tu vas le dire à qui ?

— Personne. Je voulais savoir, c'est tout. Cette magie difficile... tu l'as inventée tout seul ?

Elle le regarda plonger dans ses souvenirs. Regarda une petite expression de plaisir secret soulager la tension autour de ses yeux. Si proche de lui, presque assez pour le toucher, elle sentait brûler son pouvoir. Comme un feu de joie, aux flammes bondissantes et à la chaleur

confortable.

Il hocha la tête.

— Oui. C'est moi qui l'ai inventée. (Il la regarda de côté.) C'est un secret.

À quand remontait la dernière fois où il lui avait confié un secret ? À quand remontait la dernière fois où ils s'étaient assis comme ça, tranquillement ? Au voyage de retour de Ventlevant. Ces quelques moments où elle avait posé la tête sur son épaule. Et avant ça ? Elle ne se rappelait pas. Ils n'étaient pas si proches que ça. Ils ne l'avaient jamais été, en fait. Et pourtant, elle le sentait, comme elle sentait son propre sang dans ses veines.

— Tu es allé voir P'pa ?

D'un claquement de doigts, comme par magie, son plaisir se figea en douleur.

— Oui.

— Et tu l'as senti ? demanda-t-elle le cœur battant. Ce qu'il y a en lui ? Dis-moi que tu l'as senti, cette fois, Rafe. Je ne veux pas être la seule à le sentir.

— Naufrage, jura-t-il. *Deenie...*

— S'il te plaît, Rafe, ne crie pas. Tout est déjà si laid, ne crie pas.

Il abandonna le manuscrit et se laissa tomber à genoux sur le tapis devant elle. La prit par les deux épaules et la secoua. Pas très fort, pas pour lui faire du mal. Il essayait de la sortir de son angoisse.

— Deenie, il faut que tu arrêtes, dit-il très sérieux. Non, je ne sens pas de flétriiture dans P'pa. Et toi non plus. Tu te fais des idées, comme quand on était gamins. Tu te rappelles pas comment ça faisait ? Tu te réveillais la nuit en criant, en disant que tu avais rencontré des fantômes et des monstres que personne d'autre voyait. Tu jurais tout ce que tu savais qu'ils étaient vrais, mais ils l'étaient jamais. C'était juste des cauchemars. C'est pareil, là.

— La fois où P'pa a rêvé ses bêtes de guerre, rétorqua-t-elle en repoussant les mains de son frère, c'était bien réel.

— C'est arrivé une seule fois, rappela son frère. Tu as eu raison une fois, Deenie. Et plus jamais après ça. Tu ne peux pas...

Elle se leva en hâte, renversant le repose-pieds au passage.

— Tais-toi, Rafel. Ce n'est pas parce que tu as fait un peu de magie à Ventlevant que tu peux croire que personne d'autre ne peut être spécial !

— *Non.* Mais...

— Je suis plus une gamine, dit-elle avec un regard noir. Et je rêve pas, non plus. Pourquoi tu...

— La pothicaire Kerril l'a senti ? demanda-t-il en se relevant. C'est la meilleure pothicaire du royaume. Elle a soigné des gens qui étaient à l'article de la mort. Qu'est-ce qu'elle en dit, Deenie ?

Elle sentit une larme rouler sur sa joue.

— Je me fiche de ce que dit Kerril. Je sens des choses, Rafel. C'est comme ça.

Il la regarda en silence. Au-dehors, le tonnerre gronda. Des éclairs griffèrent le ciel.

— Je sais, finit-il par admettre. Mais... j'aimerais que tu aies tort.

— Tu crois que je n'en ai pas envie aussi ? murmura-t-elle. Tu crois que je ne donnerais pas n'importe quoi pour avoir tort ?

Ils sursautèrent tous les deux quand un coup de tonnerre assourdissant éclata au-dessus d'eux. Tout le luifeu s'éteignit, les plongeant dans l'obscurité.

— Ce n'est rien, dit Rafel en rallumant toutes les lampes. Tout va bien, Deenie.

— Non, Rafel, pas du tout. Oh, est-ce que tu te sens aussi mal que moi ? (Elle appuya sur sa poitrine.) Je suis toute... cassée... à l'intérieur.

Il avait la douleur de la terre dans le regard, aussi brillante que du verre brisé.

— Moi aussi.

— Ce sera pareil de l'autre côté des montagnes. Sans doute pire.

— Je sais. Deenie...

— Je ne te dis pas que tu ne devrais pas y aller, assura-t-elle rapidement. Mais... ne fais pas semblant de ne pas avoir peur. Si tu t'empêches de ressentir la peur, tu t'empêcheras peut-être de ressentir d'autres choses, Rafe. Des choses qui pourraient t'aider à rester en vie.

— Comme quoi ? demanda-t-il.

Certes, il avait l'air contrarié, agacé, mais au moins il l'écoutait. Elle aurait préféré mentir, mais ne put pas.

— Je n'en sais rien. Les cris de Lur me tournent la tête.

Derrière la vitre, la pluie battit les jardins déjà mal en point.

De nouveaux coups de tonnerre retentirent, de plus en plus lointains. Sans doute du côté des Plaines.

— Ça, on peut dire que tu es utile. (Avec les sourcils froncés comme ça, on aurait dit Asher.) Si tu veux me donner des mises en garde, Deenie, au moins que je puisse m'en servir.

— J'aimerais pouvoir, dit-elle. Mais je ne sais pas comment te sauver, Rafe. Je ne sais pas comment sauver qui que ce soit. Ni Lur. Je me sens taillée en morceaux, c'est tout.

Son grand frère l'aimait. Ça ne lui venait pas naturellement, elle le savait. Son amour était toujours mâtiné d'agacement. Ses peurs l'irritaient, comme s'il avait du sable dans les bottes... tout comme l'impudence de Rafel donnait toujours à Deenie l'impression d'être toute petite. Mais il la serra contre lui, et elle répondit à son étreinte. Inspira son odeur de sueur et de cheval, l'arôme de la bière forte, et un soupçon d'encens. Toutes les odeurs qui composaient Rafe. En cet instant, elle savait tout à propos de son frère.

Il va partir. Il va partir. Je ne veux pas qu'il parte.

— Rafe, dit-elle contre son épaule. T'inquiète pas pour Maman.

Il la serra un peu plus fort.

— Elle m'en veut tellement, Deenie. Je croyais qu'elle était fâchée quand je suis parti pour les Quartiers du Foyer. Mais maintenant que je compte traverser les montagnes... (Sa voix se fendilla.) Je pense qu'elle pourrait me laisser partir sans me dire un seul mot.

Il tremblait.

— Non, non, assura-t-elle. Elle a peur pour toi. Comme moi. Vu ce que tu essaies de faire ! Sans autre aide qu'Arlin Garrick ! Bien sûr qu'on s'inquiète.

Rafel laissa retomber ses bras. Recula d'un petit pas.

— Je vais pas me perdre, il m'arrivera rien. J'ai du pouvoir, et je compte bien m'en servir. (Il avait le regard dur.) Je brûlerai tous ceux qui se dresseront sur mon chemin. Je vais sauver Jars, sauver Lur, et rentrer.

Elle ne savait pas s'il avait raison, mais il pensait ce qu'il disait, et même la rage ou les larmes de Maman n'y changeaient rien. Même la vision de leur père, couché dans son lit, si pâle et immobile, avec la flétriature qu'elle était la seule à sentir. Rafe pensait qu'il était né pour cette expédition... et que rien d'autre ne comptait.

— Tu as toujours été entêté, murmura-t-elle en lui posant la main sur la joue. Tu n'en fais qu'à ta tête, quoi que les autres disent. Que ce soit une bêtise ou pas. (Elle essaya de rire.) Et la

plupart du temps, Rafe, tu faisais une bêtise.

Il lui prit la main. Mais son sourire retomba très vite.

— C'est vrai. Deenie, j'ai des choses à faire. Je veux relire ce manuscrit. Je veux... (Il hésita, et laissa retomber sa main.) J'ai besoin de réfléchir.

Il ne lui disait pas la vérité. Il paraissait soudain distant, comme l'odeur de citrons frais portée par une brise tiède. *Il doit sans doute avoir des bêtises à faire.* Mais puisqu'elle n'avait aucune chance de l'arrêter, autant jouer le jeu.

— Ça ne fait rien. Combien de temps avant que le Conseil ne donne l'autorisation officielle de partir ?

— Je sais pas trop. Mais pas beaucoup, à mon avis. (Il regarda l'orage derrière la fenêtre.) Lur a plus beaucoup de temps. Au moins, ça, on le sent tous les deux.

— Quelle chance on a, hein ? répondit-elle avec un sourire faux. Ne travaille pas trop tard. Tu as besoin de te reposer.

— Deenie...

Elle s'arrêta à mi-chemin de la porte et se retourna.

— Oui ?

Il avait les larmes aux yeux. De vraies larmes. Il paraissait si jeune. Si vulnérable.

— Qu'y a-t-il, Rafe ?

Il secoua la tête.

— Rien. Rien. Fais pas attention. Allez, file.

Elle ferma la porte derrière elle et descendit à la cuisine pour voir si maîtresse Watt pouvait la laisser préparer des pâtisseries, ou autre chose. Cela lui changerait peut-être les idées.

Mais elle en doutait. Elle ne voyait pas ce qui pourrait soulager son inquiétude.

Quand la porte se referma sur sa sœur, Rafel prit plusieurs inspirations et attendit jusqu'à ne plus ressentir qu'un amusement irrité. *Des bêtises*, avait dit Deenie. Et alors, s'il aimait cela ? Comme il l'avait dit à Charis, les timides ne font pas grand-chose, dans la vie.

Mais tout de même. Cela lui restait dans la tête quand il se glissa dans la bibliothèque de P'pa pour s'asseoir devant le coffre où dormaient les magies secrètes de Durm. Les parchemins et journaux que P'pa ne lui avait jamais montrés, dont il ne lui avait même jamais parlé, même après la libération de son pouvoir. Il restait tant de non-dits entre eux. À propos de Ventlevant. À propos de beaucoup de choses.

L'orage avait passé son chemin, mais la pluie continuait, comme un rideau devant les fenêtres. Il s'était conjuré une infime boule de luifeu, pas assez pour alerter M'man, qui veillait P'pa trois pièces plus loin. S'il faisait attention, elle ne saurait jamais qu'il était venu. Après leur dispute dans l'escalier, il préférait l'éviter pour la journée.

Il regarda son reflet dans la vitre mouillée, le luifeu prêtant à son portrait des ombres mystérieuses. Il accumulait tant de douleur. Celle de Lur. Celle de sa mère. Celle de Deenie. Celle de Pellen et Charis, aussi. Et son pouvoir s'agitait. Son pouvoir, bouillonnant et affamé, qui ne voulait pas se rendormir. Qu'il ne comprenait pas, qu'il n'aurait sans doute jamais l'occasion de comprendre.

P'pa aurait dû m'en parler. Il aurait dû m'apprendre, depuis plusieurs années, comment le contrôler. Je ne sais pas si je pourrai y arriver seul.

Le chagrin le frappa comme un poing et lui coupa le souffle. Les yeux brûlants, la gorge

serrée, le feu rugit dans son sang. La culpabilité fut comme un blizzard qui lui gela les os. Ce n'était pas juste une bêtise, c'était *mal*, d'en vouloir à P'pa, alors qu'il était mourant.

Répugnant à se regarder une seule seconde de plus dans cette vitre, il se tourna de nouveau vers le coffre. Défit le verrou, c'était si facile. Aussi facile que de cligner des yeux. Y avait-il une tâche trop compliquée pour lui ? Il entrouvrit le coffre, laissa le luifeu flotter près de sa tête et ouvrit le premier livre de Durm.

Le plus urgent, c'était de trouver une façon de se protéger contre les ténèbres qui rôdaient derrière les montagnes. Si l'ennemi était fait de miasmes, de flétrissure et d'enchantements insanes, de choses naturelles devenues mortelles comme les tourbillons et les trombes qui infestaient tous les ports de Lur, il lui fallait un moyen de les bannir. De les faire s'effondrer. Ou de s'en protéger, au moins. Mais si son ennemi était fait de chair et de sang, si c'était une race d'hommes tordus et déformés par les magies impies de Morg, voire de démons qui n'avaient pas péri en même temps que le sorcier, alors les sorts qu'il cherchait devaient lui donner le pouvoir de tuer. Comme P'pa avait tué le jour où le Mur s'était abattu.

J'aimerais connaître cette magie. J'aimerais qu'elle ne soit pas perdue.

Tuer par magie... cette idée l'arrêta net. Au pied du mur, serait-il capable de tuer un homme ? De le réduire en bouillie par de simples mots ? De simples mots... et le pouvoir qui brûlait en lui ?

P'pa l'a fait. Et je suis comme lui. S'il faut choisir entre Lur et un inconnu... s'il le fallait, je pourrais tuer.

L'un après l'autre, il survola les livres et les parchemins de Durm. Il trouva des sorts de compulsion, de transformation, de déconstruction et de répression. Des magies qui, entre de mauvaises mains, pouvaient causer des torts irréparables. Auxquelles aucun Olken n'aurait pu résister, même s'il était doué en ce qui concernait la capacité de sentir la terre, comme maître Gamble du *Coq Moucheté* à Riddleton. Touché par ces magies, Gamble aurait brûlé comme une effigie de papier.

Le cœur battant, Rafel vit comment ces sorts pourraient servir d'arme. Et il en avait besoin. Contre l'obscurité, contre les montagnes. Peut-être même contre Arlin. Aussi prit-il plume et papier sur l'écritoire de P'pa et commença-t-il à noter les incantations, à noter toute forme de magie qui pourrait l'avantager.

Il trouva cinq sorts différents pour déplacer des objets d'un endroit à un autre. Bien sûr, il avait déjà vu des Doranens le faire, mais ce n'était pas une incantation qu'il avait réussi à voler à Arlin. Il avait eu beau essayer en privé, il n'y était jamais parvenu. Bizarre, que P'pa garde au secret des sorts aussi ordinaires. Puis, en lisant plus attentivement, il vit que si l'un des sorts de conjuration concernait les objets, les autres invoquaient des êtres vivants, plus ou moins grands. Cela expliquait qu'ils soient cachés dans ce coffre. Une erreur sur un sort pareil...

Il trouvait l'idée un peu dérangeante. Mais il nota tout de même ces sorts. Mieux valait prévenir que guérir.

Domage qu'on n'ose pas s'en servir pour traverser les montagnes. Ça nous éviterait des ampoules et des nuits à la dure. Mais après, les gens sauraient que cette magie existe... et on aurait sans doute tout un tas d'autres problèmes.

Le sort qu'il lut ensuite servait à voir sur de longues distances. Il sourit. Ça, ça pourrait être sacrement pratique. Puis il se mordilla la lèvre, tenté. Il était tard. Il avait faim. Et il fallait bien vérifier que ces sorts fonctionnaient...

Il ferma les yeux, chercha son pouvoir. Il l'attendait, dangereux et sublime. *Magnifique.*

Il se sentit flotter, le sang vibrant comme une mélodie, et regarda l'encre passée des incantations écrites par Durm. Laissa ses syllabes chantantes s'enfoncer dans son esprit. Les murmura doucement. Un symbole, une caresse dans l'air. Pensa à l'endroit qu'il voulait voir...

... et se retrouva dans la cuisine de la tour. La lumière du luifeu lui montra qu'elle était vide. Il sentait l'arôme épicé de pains fraîchement cuits. Sur la large étagère devant la fenêtre, cet endroit magique où Rafel-le-gosse avait aimé renifler tout ce qui passait à sa portée, notamment un pain d'épice, frais, couleur marron doré. Encore chaud. Quel parfum entêtant ! Il entendit son ventre grommeler.

Alors, tournant son esprit vers les autres sorts, il l'invoqua.

La chaleur d'un baiser lui traversa les veines. Un éclair de lumière blanche noya la douleur perpétuelle de Lur. Derrière la fenêtre de la bibliothèque, la pluie continuait de tomber. Il la remarqua à peine, fasciné par le pain d'épice se trouvant devant lui. Il sentit sa croûte un peu collante, et porta ses doigts à sa langue. Le goût éclata dans sa bouche comme celui de la magie.

Il faillit se trahir, tellement c'était difficile de se retenir de rire.

Ensuite, il invoqua un couteau et se coupa une tranche épaisse.

Une fois repu, il retourna aux livres et aux parchemins de Durm. Et malgré le sérieux de la situation, même s'il y avait du chagrin, de la colère et de la peur tout autour de lui... tandis qu'il griffonnait des sorts, des protections pour son dangereux voyage, chaque fois qu'il regardait la fenêtre, il se voyait sourire.

Il reçut des nouvelles du Conseil en début de journée, le lendemain. Une convocation, sans fioriture. Pas de *demande l'honneur de votre présence aimable*. Seulement *Venez tout de suite. Dans la chapelle privée de Jaffee.*

Dathné et Deenie étaient encore au lit, ou du moins n'étaient pas sorties de leur chambre. Rafel leur laissa un mot, sella Dragon de Feu et se rendit à la Place du Marché sous la bruine. Il confia l'étalon aux garçons de l'écurie de la chapelle et y entra tranquillement. Un secrétaire le mena aux appartements privés de Jaffee.

Arlin s'y trouvait déjà, le velours et la semence de perle scintillant au luifeu. Au bruit des pas de Rafel, il se retourna sur sa chaise, et son expression mécontente se mua en colère.

— Pas la peine de faire des simagrées, dit Rafel avec son propre rictus contrarié. T'es pas le visage que j'aurais préféré voir non plus.

Arlin ne répondit pas. Les bras croisés, les yeux plissés, il regarda ses genoux sans bouger.

Pauvre con.

Rafel s'appuya contre le mur de pierre le plus proche et attendit en silence. Il parcourut du regard la pièce austère, son sol dallé, son bureau et ses chaises de bois brut, et le portrait de Barl dans son cadre splendide. Dans la chapelle, les moines chantaient des hymnes. Pour la leçon, ou la répétition. Leurs voix s'élevaient et retombaient en louanges à Barl.

Quelques instants plus tard, Jaffee entra. Il paraissait fatigué, comme s'il n'avait pas dormi. Sa tresse se défaisait et perdait ses fleurs d'offrande. Sa robe cléricale était froissée.

— Il n'y aura pas de défilé, annonça-t-il brusquement en s'asseyant. Pas d'affaire publique de quelque sorte que ce soit pouvant attirer l'attention sur votre départ. Et vous ne partirez pas seuls.

Arlin se redressa.

— Pardon ?

— Assieds-toi, Rafel, ordonna Jaffee. Et vous, Arlin, taisez-vous. J'ai eu assez de délibérations et de protestations pour le moment. Acceptez la décision du Conseil ou rentrez à vos vignobles. Cela vous regarde. Rafel, *assis*.

Lui-même épuisé, surexcité par les vestiges de magie doranenne, l'excès de pain d'épice et la douleur de Lur, Rafel foudroya Jaffee du regard, puis se posa sur l'autre chaise en bois.

— Je ne suis pas satisfait de cette décision, dit Arlin. J'aimerais me présenter devant le Conseil, et non...

— Non, dit Jaffee en croisant les mains dans ses manches.

Il rayonnait de plus d'autorité que Rafel lui en avait jamais vue.

— Je parle avec la voix unie du Conseil. Acceptez ou rejetez ces termes selon votre plaisir, seigneur Garrick. Mais aucun autre ne vous sera proposé.

— En ce cas, dit Arlin en se levant, je m'organiserai de mon côté.

— Ce serait stérile, répondit Jaffee. Rappelez-vous que les montagnes de Barl sont entourées de charmes protecteurs. Même vous n'êtes pas assez fort pour les briser. Si vous désirez entrer dans le col de Gibley, alors la gardienne officielle des charmes doit vous ouvrir le passage. Et elle ne le fera que si le Conseil lui en donne l'instruction spécifique.

Amusé, Rafel regarda Arlin se débattre avec cette information. Puis il regarda Jaffee.

— Quelle compagnie aurons-nous ?

— Le Conseil a choisi trois de ses membres pour vous accompagner, dit Jaffee avec un sombre sourire. On estime que votre absence de chaleur envers le seigneur Garrick pourrait... entraver votre succès.

Arlin s'énervait.

— Et je n'aurai donc aucune voix au...

— Aucune. Seigneur Garrick, nous nous tenons au bord d'un précipice qui en ce moment même s'effrite sous nos pieds. Si vous voulez sauver ce royaume, sauver la vie de ses habitants innocents, servez Barl de la manière qui vous rend cher à ses yeux, ne laissez pas votre fierté et votre ambition entrer en ligne de compte. Vous voudriez voir périr des dizaines et des dizaines de personnes parce que vous vous estimez supérieur à un Olken ? Parce que Rafel et vous ne vous entendez pas ? Parce que vous vous offusquez que le Conseil impose son autorité et ses restrictions ? Dans ce cas...

— Bien sûr que non, l'interrompt Arlin. Si je n'avais aucun souci de Lur ou de ceux qui y vivent, pourquoi risquerais-je ma propre vie ?

— Bien sûr, admit Jaffee avec douceur. Vous êtes un homme bon et brave, Arlin, et nous vous sommes redevables. Mais je vous implore d'écarter toute considération personnelle. La seule chose qui peut compter serait de trouver une façon de sauver Lur et, si Barl le veut, l'autre expédition. Malgré vos différences et vos différends, Rafel et vous partagez cette conviction. Qu'elle soit le point de départ d'une compréhension plus étroite et plus sympathique.

À voir sa mine, Arlin était tout sauf convaincu. Mais il hocha la tête.

— Très bien.

Rafel cacha son amusement.

— Quels Conseillers nous accompagneront, Jaffee ?

— Nib Hambly, Hosh Clyne et Tomas Dimble, annonça le prêtre. Trois hommes honnêtes. Des mages puissants, consciencieux. (Il s'éclaircit la voix, soudain gêné.) Et célibataires.

— Trois Olkens ? s'étrangla Arlin. Jaffee, avez-vous perdu la tête ? Le pouvoir de Rafel est peut-être difforme et contre nature, mais au moins...

— Avez-vous oublié, Arlin ? Aucun Doranen célibataire ne peut siéger au Conseil, rappela Jaffee. C'est notre propre peuple qui a établi cette règle, peut-être de manière bien peu avisée.

— Alors choisissez un Doranen marié, envoyez...

Jaffee secoua la tête.

— Personne *n'envoie* personne. Personne ne pourrait être forcé à entreprendre ceci. Et puis, Arlin, il semblerait que le fait d'être Doranen n'offre guère de protection contre les dangers qui se trouvent derrière les montagnes. À moins que Sarle Baden ne soit pas le mage qu'on s'imaginait ?

Arlin n'avait apparemment rien à répondre à cela. Rafel se leva.

— Nous avons pas mal à faire, Jaffee. Autant nous y mettre de suite, car plus tôt nous serons partis, plus tôt nous sortirons le bon peuple de Lur de ce maudit précipice. (Il se tourna vers Arlin.) Entendu, seigneur Garrick ?

— Ai-je le choix ? demanda Arlin avec amertume.

Ils eurent une journée pour se préparer. Une seule journée pluvieuse pour respirer encore un peu le même air que ceux qu'ils aimaient. L'air de leur foyer. Essayant de ne pas trop y penser, Rafel se prépara au difficile voyage. Il s'affaira, pour ne pas se laisser le temps de réfléchir. Quand il eut fini, son sac encombrant était plein de viande séchée, de biscuits durs et de fruits secs, le genre de nourriture qui lui permettrait de supporter l'épuisante ascension des montagnes. Deux outres de toile. Deux chemises de rechange. Des chaussettes et culottes de rechange. D'épais gants de cuir. Une pierre de dialogue comme celle que Pintte et Baden avaient emportée, assez forte pour joindre le Conseil. Silex et amadou. Un drap de toile. Pour accompagner son sac, il prit un solide bâton de marche, un couteau, une longueur de corde... et une épée. Cela lui arracha un regard sinistre. Il avait dû fouiller dans des montagnes de reliques moisies pour la trouver. Les épées appartenaient au passé révolu du Schisme de Trevoyle. Nettoyée et affûtée, son fourreau savonné puis graissé, l'arme était un rappel cuisant des dangers qui l'attendaient.

Enfin, et surtout, il avait le parchemin de Tollin, plié très serré, et la collection de sorts pris dans la bibliothèque secrète de Durm. Ils étaient bien cachés, car il ne voulait pas risquer qu'Arlin les aperçoive. Cela pourrait lui en compliquer l'apprentissage, mais il trouverait un moyen. Il faudrait bien.

De toute cette journée, il ne croisa pas sa famille. Souffrante, Deenie garda le lit. Et M'man... M'man resta avec P'pa. Ils ne partagèrent même pas un repas d'adieu. La tour était pleine de silence et d'effroi. Aussi mangea-t-il seul, et consacra-t-il les heures avant le coucher à étudier les sorts de Durm.

Le lever de soleil boueux derrière les nuages n'apporta qu'une lumière chiche qui s'aventura entre les rideaux à demi écartés de la chambre de son père. Enfin arrivé à ce terrible moment, Rafel était assis à côté du lit.

L'air sentait bon, le silence était frais. Il manquait de mots. Il ne savait plus par lequel commencer. Cet homme. Cet homme qui l'aimait. Qui lui avait menti. Qui lui avait donné la vie. Qui l'avait juché sur son premier poney. Qui avait tenu sa main. Qui avait essuyé ses larmes.

— P'pa...

Rien n'avait changé. Les semaines avaient coulé depuis la Chambre de Climagie, et rien n'avait changé. P'pa restait allongé là, sans parler ni bouger. Matin et après-midi, Kerill et M'man lui faisaient ingurgiter du gruau et des potions censées le maintenir en vie. Il avalait tout. Il ne se réveillait pas. Il ne s'éveilla pas davantage, malgré la main qui serrait ses doigts froids.

Les yeux troublés et brûlants, le chagrin comme un charbon ardent logé dans son cœur, Rafel se pencha en avant.

— P'pa, c'est Rafe. Tu m'entends ?

Silence. Un souffle lent. Sous les couvertures chaudes, son père dormait, aussi immobile qu'une poupée.

— *P'pa...*

Pas assez de mots. Trop de mots.

Il embrassa le menton de son père, son duvet de barbe... et s'en alla.

Maman et Deenie avaient l'air si abandonnées, perdues, dans l'entrée de la tour. C'est là qu'ils se disaient adieu, puisque son départ n'était pas public. Il les serra toutes les deux contre lui, fort. Sentit la profondeur de leur peur les déchirer, mêlée à la douleur stridente de la terre.

M'man arrangea le col de son manteau de voyage graissé, puis lui passa la main dans les cheveux.

— Fais attention, Rafel. Sois prudent. Fais confiance à ton instinct. (Ses lèvres tremblaient.) Reviens.

Il se sentait à nouveau tout petit, pris à faire une bêtise.

— Tu sais pourquoi j'y vais, Maman ? Tu sais...

— Je sais, Rafe. (Elle avait les yeux brillants.) Je suis fière de toi.

En entendant cela, il faillit craquer.

— Ne cherche pas à te disputer avec Arlin, murmura Deenie en le serrant contre elle. Il n'y peut rien si c'est un idiot fini.

Avec un sourire douloureux, il déposa un baiser sur les cheveux de sa petite sœur.

— Il pourrait faire un effort, quand même. Deenie, prends soin de Charis pour moi. Tonton Pellen...

— Je sais. C'est promis. Elle sera ici quand tu rentreras. Veille bien à ramener Jars. Et toi.

Il hocha la tête.

— Promis. Deenie...

Elle se recula. Son maquillage avait coulé, et les larmes continuaient de venir.

— Vas-y, Rafe. C'est... vas-y.

Il avait raison de partir. Il fallait le faire. Si P'pa avait été réveillé, il serait venu aussi. Mais ce départ fut ce qu'il avait fait de plus difficile, de toute sa vie.

Il rejoignit Arlin et leurs compagnons olkens dans la chapelle privée du vieux palais. Elle ne servait quasiment plus, à présent, mais Jaffee les y attendait avec des prières et une bénédiction. Rafel ne put retenir un rictus en voyant le fils de Rodyn. Même la perspective éprouvante de leur voyage n'avait pu empêcher le seigneur Garrick d'afficher sa richesse. Velours. Semence de perle. Fins anneaux d'or. Comptait-il éblouir les ténèbres jusqu'à ce qu'elles se soumettent ?

Peut-être. Arlin est vraiment stupide.

Après son invocation quotidienne, Jaffee étala une huile odorante sur l'intérieur de leurs poignets, pour que le pouls qui y battait puisse porter l'amour de Barl jusqu'à leur cœur. Puis il croisa les mains et regarda les cinq hommes humblement agenouillés devant lui.

— Mes fils, vous entreprenez une grande tâche, dit-il d'une voix lourde d'émotion. Chaque jour de votre voyage sera accompagné de mes ferventes prières.

Clyne, Dimble et Hambly marmonnèrent une réponse reconnaissante. Rafel entendit Arlin déglutir vivement. La présence de ces intrus olkens le dérangeait amèrement. Pour sa part,

Rafel se moquait qu'ils soient là. Jaffee avait peut-être raison, ils courraient moins de risques à cinq qu'à deux. Ce serait le cas pour Arlin, en tout cas. Les trois autres pourraient les séparer quand ce sale étron véreux finirait par énerver Rafel. Quant à leur caractère, eh bien, il connaissait un peu Tom Dimble, qui travaillait avec son père à la Maison de Justice. C'était un homme d'âge moyen, que P'pa trouvait fiable. Rafel s'en satisferait. Nib Hambly et Hosh Clyne avaient quelques années de plus, et il ne les connaissait que pour les avoir croisés dans la rue ou à *Y Ours qui Danse*. Qu'ils aient été volontaires ou choisis par le Conseil, il fallait avoir le cœur bien accroché pour accepter.

Et ça pourrait être pire. Es pourraient être doranens.

— Voici ma dernière injonction, à chacun d'entre vous, ajouta Jaffee. Quand vous gravirez les montagnes de Barl, laissez vos identités derrière vous. Quand vous atteindrez le sommet pour descendre dans l'inconnu, qu'il n'y ait plus de Doranens et d'Olkens. Ne soyez que des hommes de Lur. Œuvrez ensemble pour sauver ce pauvre royaume affligé, car si vous échouiez dans cette tâche, je crains que nous périssions tous. Que Barl vous accompagne.

La bénédiction était finie.

Arlin avait accepté de fournir le grand attelage qui les mènerait à Gribley, le village des Bois Noirs niché au pied des montagnes de Barl. Attendant dans la cour d'écurie qu'on vérifie une dernière fois l'attelage, les instructions écrites de Jaffee sur ce qu'il faudrait faire une fois sur place en poche, Rafel regarda le ciel gris et humide. Il se rappela le jour, seize ans plus tôt, où Tollin et les autres avaient quitté Dorana pour leur grande aventure.

Tant d'excitation, à l'époque. Sous un soleil chaud, il les avait regardés franchir la porte de la ville en riant, parce que même si P'pa avait été farouchement opposé à cette expédition, il n'avait pas empêché M'man d'emmener le petit Rafe les saluer au milieu de la foule. Il y avait eu aussi beaucoup d'excitation, quelques semaines plus tôt, quand Jars était parti avec Fernel Pintte, Sarle Baden et les autres. Le soleil brillait ce jour-là. Les habitants de Dorana poussaient des cris de joie.

Et aujourd'hui, il pleut, et nous quittons la capitale par la petite porte, presque en secret. Mais je ne compte pas m'attarder là-dessus.

Les trois Conseillers olkens discutaient entre eux à voix basse. Pâles et mal à l'aise, ils le regardaient à la dérobée. Ainsi, cœur bien accroché ou pas, ils n'étaient pas tout à fait certains de ce qu'ils faisaient, ou de ceux avec qui ils partaient.

Et Arlin ? Arlin réprimandait son cocher, chagrin que les choses ne soient pas faites à son entière satisfaction. Le cocher encaissa les reproches d'un air stoïque, les yeux sur le sol humide. Il fallait désespérément avoir besoin de travailler pour être Olken et accepter de travailler pour cette plaie.

Naufrage, P'pa... ce qu'on va rire.

Il renvoya le cocher à son véhicule et s'emporta ensuite après un garçon d'écurie. Rafel baissa les épaules, se mordit la langue et laissa la pluie goutter du bord de son chapeau. Il aurait pu s'abriter, comme les Conseillers, mais quitte à rester coincé dans l'attelage jusqu'après la nuit tombée avec Arlin, il voulait autant d'air frais que possible. Derrière les nuages sombres, le tonnerre gronda, comme des billes de marbre géantes sur un grand parquet.

Dragon de Feu, qui attendait dans une stalle qu'un des garçons d'écurie de la tour vienne le chercher, passa la tête par la demi-porte et observa les préparatifs d'un œil curieux. Rafel le regarda, pris par une soudaine bouffée d'affection. Fou d'inquiétude également de ne jamais

revoir son cheval.

Et soudain, l'idée de voyager jusqu'à Gribley, tout là-bas, dans le joli carrosse du seigneur Garrick, avec ce même maudit seigneur Garrick, sa mauvaise humeur et sa langue acérée, fut insupportable.

Il traversa les pavés humides de la cour pour rejoindre Arlin, qui continuait de rebattre les oreilles du garçon d'écurie.

— Eh ! Changement de plan. J'irai à Gribley à cheval.

Arlin se retourna. Même son manteau de voyage était coupé dans le cuir le plus élégant et le plus coûteux du royaume. Et les coutures de ses gants ? Du fil d'or.

— Comment ?

Arlin était très contrarié de cette interruption. Aussi Rafel lui répondit-il sur un ton aimable, car c'était la meilleure façon de l'énervier.

— Tu m'as bien entendu. J'ai pas envie de rester sur mon cul toute la journée. Pas dans un carrosse, en tout cas. J'y vais à cheval.

— Vraiment ? (Arlin le regarda. Regarda le carrosse, chargé de leurs sacs et autres équipements. Regarda les trois Conseillers, des hommes qu'il méprisait pour la seule raison qu'ils étaient Olkens. Puis se tourna de nouveau vers le garçon d'écurie.) Fais prévenir ma maison. Qu'on m'apporte mon étalon brun.

— Oui, seigneur, répondit le garçon d'écurie avant de filer ventre à terre.

Rafel ne savait pas s'il fallait rire ou s'énervier. *Et moi qui comptais aller à Gribley tranquillement.*

— On n'a pas le temps d'attendre ton cheval, Arlin. Il nous faut partir, les gens viennent travailler. Et puis, ce sera une longue journée de route jusqu'à Gribley.

— Alors partez, dit Arlin d'un ton méprisant. Mon cheval est de la meilleure lignée de Lur. Je vous aurai vite rattrapés.

Bien sûr, cela ne le dérangerait pas de tuer son étalon au passage. Rafel haussa les épaules et sourit, d'un air aimable.

— Comme tu veux.

Il laissa Arlin fulminer et demanda à un autre garçon d'écurie de seller Dragon de Feu, puis rejoignit les trois Conseillers olkens.

— Le carrosse est tout à vous, Tom. Le seigneur Garrick et moi avons envie de faire le trajet à cheval.

Tom Dimble croisa les bras, les sourcils froncés. Il paraissait... méfiant.

— Ah oui ?

— Tom... (Rafel secoua la tête.) Sois pas bête. On va pas vous planter dans la nature. Tu sais ce que dit le passe. Cinq, pour traverser les montagnes. Si on n'est pas cinq, personne ne passe.

Tom y réfléchit.

— Oui, en effet, admit-il de mauvaise grâce. Mais, Rafel, il fait un sale temps. Pourquoi veux-tu...

— Me traîner jusqu'à Gribley coincé dans un carrosse avec ce maudit seigneur Arlin Garrick ? Laisse-moi réfléchir cinq minutes, Tom, je vais te dire ça.

— Eh bien... (Tom regarda ses collègues avec une étincelle amusée.) Oui, ça pourrait se comprendre, ça.

— Et si Arlin vient à cheval aussi, vous êtes épargnés à votre tour, ajouta-t-il. Alors tout le

monde est content.

— Content, répéta Tom. (Son amusement disparut.) Oui.

Il s'approcha et baissa la voix.

— Tom, rien ne vous oblige à faire ça. Vous avez encore le temps de changer d'avis. Je sais que le Conseil estime que ce sera moins dangereux de nous envoyer tous les cinq, mais... Garrick et moi sommes pas manchots. On peut se protéger. Alors si vous voulez pas venir...

Hoch Clyne, le plus âgé des trois à quelques semaines près, secoua sa tête dégarnie.

— La décision est prise. Nous devrions nous mettre en route.

La question était réglée. Aussi hocha-t-il la tête pour les trois hommes qui ne voulaient pas être là, à qui ni lui ni Arlin Garrick n'avaient demandé de venir, et alla-t-il chercher Dragon de Feu dans sa stalle. Les Conseillers s'entassèrent dans l'élégant carrosse d'Arlin et le cocher prit ses rênes mouillées en main.

— Prenez soin de ces chevaux, lui cracha Arlin. Je vous le ferai regretter si un seul se fait une contracture... et si je trouve un tendon tordu quand nous atteindrons Gribley, je...

— Seigneur, assura le cocher en touchant le bord de son chapeau. Ils arriveront à Gribley en pleine forme.

Tandis que les chevaux attelés agitaient la tête, impatients, et qu'Arlin fixait son regard méfiant sur le cocher, Rafel sauta sur la selle de Dragon de Feu.

— Eh bien, Arlin, dit-il en passant les pieds dans les étriers. À bientôt. Sois prudent sur la route. Te retrouve pas les quatre fers en l'air pour nous rattraper. Un petit trot tranquille, ça devrait aller.

La réponse d'Arlin fut un rictus furieux, mais silencieux. Rafel ravala un sourire. Les vœux pieux de Jaffee n'avaient donc servi à rien. Arlin ne paraissait guère tenté par un nouveau départ. Cela n'inquiétait guère Rafel, à vrai dire. Il avait déjà un meilleur ami. Et pour sauver Jars, il aurait été prêt à traverser les montagnes de Barl avec Morg en personne.

Il poussa Dragon de Feu en avant. Le cheval grogna, se ramassa sur lui-même, puis se lança au trot jusque sur la route. Il ne se retourna pas pour voir si l'attelage le suivait de près. Peu importait.

Une parade, des cris de joie dans les rues, des visages souriants... qu'aurait-il ressenti en quittant la ville ainsi ? Ç'aurait été de toute façon plus agréable que de s'en aller comme un voleur, même s'il comprenait pourquoi le Conseil avait décrété ce départ via la porte privée de l'ancien palais, alors que le soleil était à peine levé et qu'il n'y avait pas âme qui vive pour les voir passer.

Mais même avec de telles précautions, la nouvelle se répandrait bientôt. La douleur de Lur était une plaie usante et incessante dans les os de tous les Olkens, et l'on parlait librement de ces problèmes. Tôt ou tard, on constaterait l'absence du fils d'Asher. Le Conseiller Clyne, fermier, pourrait s'absenter sans que cela choque trop. Mais Thomas Dimble ? Son absence à la Maison de Justice serait très visible. Et le salon du barbier Hambly ne désemplissait pas. Ses clients se demanderaient rapidement où il était passé. Sans compter que quelqu'un d'autre au Conseil parlerait. Les gens étaient comme ça, tout finissait par se savoir.

Mais c'est pas mon problème, hein ? C'est à Jaffee, Shifrin et les autres de s'en inquiéter, de ça. Moi, j'ai assez à faire comme ça.

Comme supporter la peur constante qu'ils agissaient trop tard, et qu'ils ne pourraient sauver ni le royaume, ni Jars. Que même s'il revenait indemne de l'autre côté des montagnes après avoir sauvé tout ce qui lui était cher, il aurait perdu son père entre-temps.

Attends-moi, P'pa. Meurs pas pendant que je suis pas là.

Le cocher d'Arlin économisait les chevaux, et Dragon de Feu avait envie de sauter de flaque en flaque, aussi atteignit-il rapidement les portes du palais, rarement utilisées. Indifférent à cette avance qu'il avait prise avec le carrosse, ainsi qu'à l'absence d'Arlin qui attendait encore son cheval, il arrêta Dragon de Feu. Avec son pouvoir doranen ardent, il ouvrit les grilles... puis lâcha la bride à son cheval. Dragon de Feu, toujours réactif, sentit sa tension, sentit ses peurs, ses espoirs et ses chagrins mêlés, gratta des sabots, tendit le cou, et bondit.

Plus que tout, il aurait voulu laisser son étalon galoper librement jusqu'à Gribley. Mais il ne pouvait pas. Alors il laissa Dragon de Feu filer un moment ventre à terre puis, peu à peu, à regret, le fit ralentir. Le carrosse finit par les rejoindre dans de grandes gerbes de boue, puis ils continuèrent leur route ensemble, d'un pas lent, sous le ciel gris et la bruine.

Le palais et la ville s'estompèrent lentement derrière la brume, et les voyageurs finirent par quitter la Petite Route de la Ville pour prendre celle des Bois Noirs, plus étroite, qui les mènerait à Gribley par la forêt. Les montagnes de Barl se dessinaient au loin, intimidantes et coiffées de nuages. La jupe que formait la forêt n'était guère plus rassurante. On y trouvait des loups et des ours. Quelques Olkens, aussi. C'est là qu'avait vécu Veira. Elle avait laissé sa maison à M'man, mais celle-ci l'avait offerte à quelqu'un d'autre, des années plus tôt.

Mais pour l'heure, ils traversaient la campagne. La journée ne promettait que de la pluie, et peu de lumière : les nuages formaient une couverture continue, qui bouchait tout le ciel. Peu d'animaux vivaient dans les parages, à part des lapins et les aigles qui les mangeaient. Même quand il ne pleuvait pas, cette région de Lur était rarement dérangée par les passages. Rafel aimait bien cette partie du royaume. Il aimait son isolement, sa sauvagerie. Quand ils étaient petits, Jars et lui avaient joué aux explorateurs dans les parages. Sous un ciel bleu et un soleil chaud, entourés de dangers imaginaires.

Jars. Il sentit son ventre se serrer. Pense pas à lui. Tu fais ton possible, aussi vite que possible.

Un bruit de sabots se rapprochait derrière eux. Il se retourna, et vit l'approche rapide d'Arlin. Dragon de Feu s'écarta. Maintenant son cheval en place avec les genoux et les mains, Rafel regarda le mage doranen dépasser le carrosse et s'arrêter à sa hauteur. Puis il ramena son étalon au trot régulier qui les mènerait à Gribley. Avec le col de son manteau relevé et son chapeau enfoncé sur les yeux, le visage d'Arlin était presque entièrement caché. Il n'adressa aucune salutation, ne fit aucun commentaire.

Rafel soupira. Ça peut pas marcher si on n'arrive pas à se parler.

— Arlin, tu crois...

— Je crois que ce que je crois ne te concerne pas, l'interrompit Arlin avec un coup d'œil appuyé. Le Conseil dans sa... sagesse... a choisi cette route. Je la suivrai parce que j'y suis contraint. Parce que par rapport à la découverte de l'antique Dorana, qui libérera enfin mon peuple de ce royaume pathétique et condamné, mon dégoût pour ta compagnie est sans importance. Mais cela ne signifie pas pour autant que nous devons parler sans bonne raison.

Des jours et des jours avec cet étron ? Des semaines ? Voire des mois ? Rafel ravala sa consternation.

— D'accord, Arlin. On n'est pas amis, on le sera jamais. Mais...

Au cœur de la terre, un grondement léger prenait peu à peu de l'ampleur. La douleur sourde dans ses os se fit plus vive. Lui serra la gorge. Faillit... faillit...

— Attends. Arlin, *attends* ! (Ignorant les protestations du Doranen, il fit faire volte-face à

Dragon de Feu.) *Cocher, arrête tes chevaux !*

— Que fais-tu ? demanda Arlin tandis que son cocher s'arrêtait. Ne donne pas d'ordre à mon domestique. Ne...

— La ferme, Arlin, dit-il en levant le poing.

Son sang s'agitait, murmurait des mises en garde qui s'achevaient par un cri. La pluie continuait de tomber, mais le monde paraissait... immobile.

Puis vint le tremblement, qui traversa la terre et la roche, la peau, les os et la chair du royaume. Son écho le traversa, et les Conseillers olkens piégés dans le carrosse d'Arlin. Sous leurs cris, les chevaux tirèrent sur leur harnais, et la terre roula et ondula autour du Doranen. Celui-ci jura, luttant pour maîtriser son étalon paniqué. Rafel serra les genoux contre les flancs de Dragon de Feu en priant pour ne pas tomber. Penché sur l'épaule de sa monture, il vomit son petit déjeuner sur la route frissonnante. La douleur de Lur coulait en rivières incandescentes dans ses propres veines.

Cela finit par s'arrêter.

Il se redressa lentement, cracha une salive souillée de bile. Ses yeux abritaient des brasiers de douleur, ses articulations étaient comme soudées. Il regarda le carrosse – intact, les chevaux indemnes – puis Arlin. Le Doranen était pâle. Les yeux plissés, il luttait pour immobiliser sa monture.

Rafel cracha de nouveau, puis s'essuya la bouche de la manche.

— Ça va, Arlin ?

Celui-ci le regarda avec indifférence.

— Pourquoi ça n'irait pas ? (Il se tourna et agita la main vers son cocher.) Démarrez, abruti ! Nous n'atteindrons jamais Gibley avant minuit si nous restons plantés là à admirer le paysage !

Le cocher toucha le bord de son chapeau.

— Oui, seigneur.

Maudit Arlin. Rafel mena Dragon de Feu vers le bord de la route, attendant que le carrosse arrive à sa hauteur, puis poussa son étalon en avant pour qu'il conserve la même allure.

— Tom, dit-il en regardant à l'intérieur. Ça va, vous autres ?

Comme Arlin, ils étaient pâles, mais indemnes.

— Ça ira, dit Tom à côté de la fenêtre. Mais, Rafel...

Leur sang continuait de frémir, comme le sien.

— Je sais, dit-il d'un ton morne. Et vous pouvez parier que ça ne s'arrangera pas de sitôt. Mais on n'a pas le choix, hein ?

Tom regarda ses compagnons.

— Non, admit-il vaincu. Non, sans doute pas.

Sur cette prise de conscience dégrisante, ils poursuivirent leur voyage.

Ils atteignirent le village de Gibley six heures après le coucher du soleil. Le luifeu de la cour de la modeste auberge du village projetait de longues ombres. Le Conseil s'était arrangé pour que les voyageurs y passent la nuit ; les étalons de Rafel et Arlin furent donc installés à l'écurie. Les Bois Noirs, silencieux, les entouraient de leur présence. Et au-dessus d'eux, les montagnes de Barl.

Tandis que le cocher et les garçons d'écurie s'occupaient de l'attelage, Arlin remit son étalon au maître d'écurie et entra sans un mot. Rafel soigna Dragon de Feu lui-même, le

dessella et l'étrilla, puis s'assura qu'il ne s'était pas blessé pendant la longue route depuis la ville. Quand le cheval fut propre et installé, il discuta avec le maître d'écurie, puis mesura le repas de Dragon de Feu. Il donna son souper au cheval, brossa sa longue crinière de feu, et lui dit adieu. Attendit de pouvoir montrer son visage au monde, puis alla chercher ses compagnons.

Il retrouva Tom, Clyne et Hambly buvant une bière dans la salle commune de l'auberge.

— Où est Arlin ?

Les Conseillers échangèrent des regards.

— Il prend son souper seul, dans sa chambre, répondit Tom indifférent. Nous lui avons proposé de se joindre à nous.

— Économise ta salive, Tom.

Un nouvel échange de regards.

— Oui.

Rafel comprit de manière cuisante que Tom et ses amis n'accueillaient guère sa compagnie de gaieté de cœur. Pourquoi ? Parce qu'ils devaient discuter d'affaires du Conseil ? Ou parce qu'ils voulaient parler de lui ? Parce qu'il les mettait mal à l'aise ? La raison n'avait sans doute pas d'importance. Ce qui comptait, c'est qu'ils attendaient qu'il s'en aille.

D'accord. Je ne suis pas idiot. Pas la peine de me le répéter.

Mais cela n'augurait rien de bon pour le reste du voyage.

— Je suis un peu fatigué aussi, confia-t-il sur le ton de la conversation. Je ne refuserais pas un bain. Bonne bière, Conseillers.

Il grimpa d'un pas lourd l'escalier vers sa chambre, et envisagea de déranger Arlin – puis changea d'avis. Essayer de pacifier sa relation avec le Doranen ne serait guère plus économe vis-à-vis de sa propre salive. Après son bain, il mangea un repas copieux et consistant, ragoût de mouton, pommes de terre et carottes dans une sauce épaisse, avec trois chopines de bière forte. Après cela, il étudia les sorts de Durm jusqu'à ce que ses yeux se ferment, et bascula dans le sommeil. La douleur dansa dans ses rêves crispés, et il se réveilla guère plus reposé, au point du jour.

Habillé en hâte, il rejoignit Arlin et les Conseillers dans la salle commune, où ils avalaient en silence des œufs brouillés et du bacon accompagnés de thé. Ensuite, ils rassemblèrent leurs paquetages, bâton de marche et épée – Arlin, les mains vides, considéra les épées d'un air railleur – et traversèrent les rues de Gribley vers la demeure de la seule mage doranenne résidant dans les Bois Noirs.

Elle habitait dans l'ombre des montagnes, à un jet de pierre de l'entrée du col. Rafel regarda le chemin rocailleux et sentit le poids des falaises et des roches, leur silence sinistre, assez lourd pour lui briser les os. Il devina la douleur de leur escalade, comme s'il l'avait déjà entreprise. Un doute brutal l'assaillit.

Puis il sentit le regard attentif et méprisant d'Arlin. Il ne lui fallait pas d'autre encouragement.

Pas question, seigneur Garrick. Je ne ferai pas demi-tour.

Phéna, la gardienne de la passe, était chenu, son corps maigre et voûté drapé dans une tunique de laine bleu sombre. Chargée d'entretenir les charmes de protection qui empêchait tout passage non sanctionné dans les montagnes, la rumeur voulait qu'elle pouvait tuer un homme d'un seul mot. Il suffit à Rafel de voir ses yeux vert pâle si profonds pour croire cette rumeur sans réserve.

— Tiens donc, dit-elle depuis la porte de sa maison en regardant les voyageurs de la tête aux pieds. Cinq autres courageux idiots, à ce que je vois. (Elle sourit.) Bienvenue à Gribley.

Arlin lui répondit avec mépris, alors qu'il parlait à une Doranenne.

— Nous sommes envoyés par le Conseil. Abaissez les protections afin que nous puissions avancer.

Rafel lança un coup d'œil au fils si grossier de Rodyn, et Tom et les autres se dandinèrent, mécontents.

— Arlin...

Mais Phéna n'avait pas pris ombrage.

— Vous êtes le fils d'Asher, dit-elle en ignorant Arlin. Rafel. La dernière fois que je vous ai vu, vous étiez encore un nourrisson. Vous ressemblez à votre père. J'ai été triste d'apprendre qu'il était mourant.

Avec un effort, il parvint à sourire poliment.

— Merci, dame Phéna. Il est vrai qu'il est souffrant, mais je suis certain qu'il se rétablira. S'il vous plaît... vous gardez ce col depuis de nombreuses années. Que savez-vous de ces montagnes ?

Phéna éclata de rire.

— De nombreuses années ? Oui. J'étais déjà vieille quand Tollin et ses hommes ont traversé. J'étais encore plus vieille quand les rares survivants sont revenus, déjà morts sur pied. Et j'étais une vraie antiquité quand Sarle Baden m'a ordonné de le laisser passer. (Elle renifla, et regarda Arlin.) Comme vous, petit seigneur. Le même ton de voix. La même importance bouffie. Ils ne sont pas revenus. Je pense qu'ils ont peu de chance de réapparaître. Les montagnes ont faim. Voilà ce que je sais. (Elle renifla de nouveau.) Le Conseil doit être désespéré, pour leur donner de nouveaux hommes à manger.

Le visage d'Arlin s'empourpra.

— Je ne suis pas venu jusqu'ici pour recevoir une leçon. Abaissez les charmes, femme.

— Ah, dit Phéna avec un clin d'œil. Vous l'entendez, Rafel ? Vous l'entendez, messieurs ? Je pense que c'est à cause de cela que les Olkens n'ont guère de tendresse pour nous.

Rafel lui adressa un hochement de tête respectueux.

— Le seigneur Garrick a moins de manières qu'un sanglier en rut, mais... il dit vrai quant à l'urgence de notre expédition.

Elle considéra de nouveau les cinq hommes, leur manteau de voyage, leur chapeau à large bord, leurs gros sacs et leur long bâton de marche. Les épées qui ornaient chaque dos sauf celui d'Arlin.

— Que Barl ait pitié de vous, jeunes mages, souffla-t-elle. Mais je dois vous prévenir. Dans ces montagnes, la pitié est rare.

L'air moite crépita quand elle dessina quatre symboles rouges dans l'air. Rafel sentit une pression croissante contre sa peau, sentit les cheveux se hérissier sur sa nuque. Entendit Arlin retenir son souffle.

Phéna haussa un fin sourcil gris.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ? La voie est libre. En route.

Avec un sourire de remerciement, sans un coup d'œil pour Arlin, Tom ou les autres, Rafel franchit les charmes abaissés...

... et le voyage débuta.

Quelques instants après qu'ils eurent franchi le seuil du col, Arlin prit la tête de la file. Le chemin usé qu'ils suivaient, marqué de charmes doranens pour les guider, était trop étroit pour passer à plusieurs de front. Rafel s'en moquait. Il n'avait rien à dire à Arlin, et préférait ne pas s'essouffler en vaine conversation. Il regarda par-dessus son épaule. Tom et les autres Conseillers s'étaient laissé distancer, assez loin pour suggérer qu'ils formaient un groupe à part. Assez loin pour que leurs commentaires haletants faits à mi-voix soient inaudibles. Mal à l'aise, il fixa les omoplates d'Arlin et commença à s'inquiéter.

Est-ce qu'ils vont nous causer des ennuis ? J'espère que non, bon sang.

Le chemin était difficile, éprouvant, de charme en charme, en montée et en descente sur des chemins arides, par-dessus des troncs abattus et des rochers éboulés, sur des falaises raides, glissantes de pluie et dépourvues de prise, où ils laissèrent des bouts de peau et d'ongle. Lentement, péniblement, le village embrumé de Gribley se rétrécit derrière et sous eux.

Le silence était oppressant. Réprobateur. Tandis qu'il grimpait, Rafel se convainquait presque que la masse antique de roche et de terre des montagnes pourrait en un clin d'œil s'ébrouer et les jeter vers la mort. Le Mur était tombé avant sa naissance, mais il en sentait les vestiges dans ses os. Des échos d'un pouvoir qu'il peinait à imaginer, mais évocateurs de ce qu'il avait ressenti dans la Carte de Climagie de Barl.

Et il sentait aussi d'autres échos. La caresse noire de la flétrissure de Morg, qui avait détruit ce miraculeux Mur. Qui avait ravagé le Récif, et essayait encore d'emporter Lur à sa suite.

L'obscurité envahissante entravait encore son ascension. Surtout derrière Arlin Garrick. Le Doranen paraissait tout ignorer de la lutte de Lur ou de l'héritage immonde de Morg. Chaque fois qu'il devait s'arrêter pour reprendre son souffle, pas parce qu'il se sentait faible mais parce que ce qu'il ressentait dans la montagne menaçait de l'écraser, Arlin marmonnait et levait les yeux au ciel avec mépris. Jamais il ne lui proposa une main secourable. Même Tom, Nib et Hosh le regardèrent de travers, au bout d'un moment, car aucun de ces trois-là ne sentait quoi que ce soit. En tout cas, pas comme Rafel.

Il commençait à se dire qu'être ordinaire devait avoir ses avantages.

Au bout de dix heures d'ampoules, de bleus et de pluie, avec seulement deux arrêts pour boire, manger et se soulager, alors que la lumière du premier jour s'estompait et que la bruine menaçait de se transformer en pluie à part entière, Rafel demanda une halte – et les autres ne discutèrent pas. Ils avaient atteint un bon endroit pour camper. Pas exactement une caverne, mais un creux peu profond dans le flanc de la montagne, qui laissait juste assez de place pour se protéger du climat. Pour faire comme si, pendant leur première nuit en pleine nature, ils pouvaient se protéger sous un toit.

Épuisés, ils entreprirent de rassembler du bois pour le feu. Enfin, pour deux feux, parce que Arlin avait trouvé de quoi se préparer le sien, et s'était installé sur son couchage à l'autre bout de la corniche, signe clair qu'il ne cherchait aucune compagnie.

Rafel échangea un haussement de sourcils avec Tom, puis fit comme si Arlin n'existait pas. Le bois que les Conseillers et lui-même rassemblèrent était humide, comme celui d'Arlin, mais il était facile d'y remédier. Tom et les deux autres regardèrent avec de grands yeux tandis qu'il utilisait la magie doranenne pour les sécher, puis les enflammer d'un simple mot.

Et malgré cette aide, malgré la chaleur qu'il leur avait donnée pour éviter qu'ils ne tombent malades, il sentait encore leur sourde méfiance. Leur hésitation à accepter son mystérieux

pouvoir doranen.

Naufrage, P'pa. Je crois que je commence à comprendre de quoi tu parlais.

Cette idée le surprit. Il était si occupé à en vouloir à son père, qui lui avait caché la vérité de son potentiel magique, qu'il ne s'était jamais demandé s'il n'avait pas eu une bonne raison pour cela. Mais apparemment, si. Découragé, endolori de mille et une égratignures, pris d'un frisson inquiétant maintenant qu'ils avaient arrêté de grimper, il laissa Tom et ses amis méfiants se rôtir près du feu et ramassa du bois pour, comme Arlin, pouvoir s'installer à l'écart.

Allongé au milieu de la caverne peu profonde, enfin réchauffé tandis que les ombres dansaient sur les murs et que derrière son entrée la pluie tambourinait un peu plus fort, il regarda les dernières couleurs quitter le ciel, et mangea une maigre poignée de biscuits secs et de bœuf salé. Cela ne suffit pas à combler le vide dans son ventre, mais il n'osa pas manger davantage. Ils pourraient peut-être améliorer leur quotidien en attrapant des oiseaux ou de petites créatures des montagnes, mais ils ne pouvaient pas y compter. Quand le pire de sa faim fut apaisé, et quand les autres Olkens se furent endormis devant leur feu, il tira le parchemin de Tollin de son sac et, pour lire, conjura une petite boule de luifeu.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Arlin.

Il était tentant de ne pas lui répondre. Sale curieux. Mais puisqu'il n'était guère utile de commencer une chamaillerie sans raison...

— Le récit d'expédition de Tollin.

Arlin tendit la main.

— Montre-le-moi.

— Si tu avais voulu de la lecture, Arlin, il fallait apporter un livre.

— Tu perds ton temps avec ça, dit Arlin avec un regard moqueur. Grâce aux Doranens qui l'accompagnaient, notre chemin dans la montagne est balisé de charmes bien visibles.

— Peut-être, rétorqua-t-il. Et peut-être pas. Impossible de savoir si tous les charmes ont tenu. Ils ne sont pas tout jeunes, Arlin.

Celui-ci eut un rire moqueur.

— Tu ne vois pas que Sarle Baden les a renforcés ?

— Il a renforcé ceux que nous avons trouvés, corrigea-t-il en tâchant de garder son calme. On les a pas encore tous trouvés. Et puis bon, il faut un peu plus qu'un chemin balisé pour traverser ces montagnes, Arlin. Il faut savoir où trouver de l'eau, une fois qu'on atteindra le premier sommet ainsi que des plantes ou animaux comestibles, et...

— Je n'ai pas besoin d'un Olken pour me dire tout cela, dit Arlin sans cesser de sourire. J'ai une source d'information bien plus fiable.

— Et laquelle, seigneur Garrick ? demanda Tom pas aussi assoupi qu'il y paraissait. Vous savez quelque chose que nous ignorons ? Quelque chose qu'il aurait fallu partager avec le Conseil ?

— Moi seul décide de ce que je partage et de ce que je garde pour moi, dit Arlin. Cela ne vous regarde en rien.

Tom se redressa et parla d'une voix autoritaire. Trois ans passés à la Maison de Justice lui avaient donné un bon entraînement.

— Si, cela me regarde. Cela nous regarde tous les trois, seigneurs. Pendant cette expédition, le Conseil, c'est nous, et vous nous répondez de tout ce que vous faites.

Clyne et Dimble se redressèrent à leur tour, l'air aussi contrarié que Tom. Arlin eut un

hoquet railleur.

— Je ne vous ai pas invité en ma compagnie, Dimble. Et je ne me sens guère enclin à supporter votre impertinence.

— Alors ce sera la fin de votre voyage, dit Tom d'un ton sévère. Le Conseil refuse qu'on le bafoue, seigneur Garrick. Répondez à la question, ou rebroussez chemin au point du jour.

— Vous pensez me forcer à redescendre, Conseiller ? (Arlin éclata de rire, la lumière changeante du feu apportant un éclat chaud à ses cheveux humides.) Imbéciles, vous en êtes incapables.

Rafel se passa la main sur le visage, et sentit le début de barbe frotter contre sa paume. *Je suis trop fatigué pour ça.*

— Peut-être pas, Arlin, mais moi je peux, rappela-t-il sans retenue. Et j'ai autant envie qu'eux de savoir de quoi tu parles. D'un autre côté, je serais heureux comme un cochon dans sa merde de continuer sans toi. Alors fais ton choix. D'une façon ou d'une autre, je suis gagnant.

Arlin se redressa.

— Vous osez me menacer ?

— Bordel, Arlin, soupira-t-il. Pourquoi il faut que tu transformes tout en bras de fer ? Dis-nous de quoi tu parles. Je suis à peu près sûr que ça t'arrachera pas les dents.

À moins que je t'en colle une, et là tout de suite, c'est tentant.

Les flammes crépitèrent dans le silence humide tandis qu'Arlin ressassait ses chances de vaincre le fils d'Asher au combat. Il devait savoir qu'il risquait de perdre.

— Ce n'est rien, dit-il enfin. Une vieille histoire de famille. Une légende, même. Elle mérite à peine qu'on en parle. C'est pourquoi je ne l'ai jamais mentionnée.

Arlin écarquilla les yeux, le regard fixe. Trop fixe. Rafel se sentit sourire. Il se rappelait avoir fait la même tête quand il racontait des histoires à Darran. Ou à P'pa. Avec toute sa magie à cacher, il était vite devenu bon pour raconter des histoires.

— Seigneur Garrick, je ne te crois pas.

Et avant qu'Arlin ait pu cligner des yeux ou penser à l'arrêter, il conjura le sac du Doranen depuis l'autre bout de la caverne, jusque dans ses bras tendus. Arlin se releva, les traits déformés par la rage.

— Ne bouge pas ! le prévint Rafel. Ou je te fige sur pied – et je pourrais bien oublier comment te libérer.

Tom Dimble protesta.

— Allons, Rafel. Ce n'est pas...

— La ferme, Tom. Vous voulez savoir ce qu'il cache ou pas ?

Tom regarda Clyn et Hambly, qui haussa les épaules.

— Nous voulons savoir.

Arlin était livide.

— Tu oses toucher à mes affaires ? Tu oses utiliser la magie contre moi ? Je te jure, Rafel, je te jure que...

— Qu'y a-t-il là-dedans, Arlin ? demanda-t-il avec une politesse douce tout en soupesant le

sac. Qu'y a-t-il que tu ne veux pas montrer à Tom et à ces estimés messieurs ?

Arlin ne répondit rien, la fureur lui rendait le souffle court. Rafel sourit.

— Dis-le-moi, ou je renverse tout par terre et je fouille jusqu'à trouver ma réponse. Tu crois que ça me dérangerait ? Réfléchis bien.

— Rends-moi mes affaires, dit Arlin avec crispation, et je te le dirai. Si tu touches une seule chose dans ce sac, je le réduis en cendres d'un seul mot.

— Pour te retrouver sans rien ? Pas même une culotte de rechange ? J'en doute.

Arlin plissa les yeux.

— Pour te contrarier, Rafel ? Je me passerais de bien plus.

— Rends-le-lui, Rafel, intima Nib Hambly. C'est notre première nuit, et nous sommes déjà à couteaux tirés... On a peu de chances de durer plusieurs semaines, à ce train-là. *Rends-le-lui.*

Au lieu d'une incantation, il utilisa ses muscles pour le renvoyer à Arlin, et sourit en voyant le Doranen l'attraper de travers.

— Conseillers, dit Arlin en dénouant les sangles de son sac. Je vous tiens pour témoin de cette agression. Lorsque nous rentrerons à Dorana, si vous n'êtes pas déjà morts à cause de votre incompétence, vous vous rangerez avec moi et enverrez cet escogriffe à la Maison de Justice.

Rafel leva les yeux au ciel.

— C'est là que je dois me mettre à trembler ?

— Silence, Rafe, dit Tom lui aussi agacé. N'aggrave pas les choses. Seigneur Garrick...

Arlin finit de fouiller dans le sac et en tira un livre fin et relié en cuir.

— Le mari de la deuxième cousine de feu ma mère était membre de l'expédition de Tollin. Vont Marbury. Voici son récit.

Rafel le dévisagea.

— Tu avais des parents dans cette première expédition ? Je l'ignorais. (Il regarda Tom.) Vous le saviez ?

— Non. (Tom répondit avec raideur. Le Conseil était pris en flagrant délit de négligence.) Le lien est ténu, ce n'est pas un lien du sang. Nous n'avions aucune raison de nous en douter.

Apparemment, personne n'avait de raison. Il regarda Arlin. Puis le journal.

— Sarle Baden en avait-il un exemplaire ?

Arlin eut un éclat étrange dans le regard.

— Non.

— Tu le lui as caché ?

— Oui.

— Mais pourquoi... (Puis il secoua la tête.) Tu es vraiment une pourriture. C'était pour le punir ?

Hosh Clyne interrompit ses murmures avec Tom et Hambly.

— Le punir ? Rafel, de quoi...

— Tu voulais l'accompagner, n'est-ce pas ? (Rafel agita la main vers les Conseillers estomaqués.) Tu n'étais pas étourdi par le deuil comme il l'affirmait. Tu voulais partir, et il refusait de t'emmener.

Le feu qui mourait lentement éclaboussait d'ombre le visage d'Arlin.

— Il n'avait pas besoin du récit de Marbury. Il avait celui de Tollin. (Un haussement d'épaules indifférent.) Que j'ai lu.

— Alors pourquoi me chercher des noises ?

— Pour m’amuser.

— Rafel, c’est très dérangement, dit Hambly. Comment as-tu obtenu un exemplaire du récit de Tollin ? Il devait être gardé sous clé, à la seule intention du Conseil.

Rafel tourna l’épaule vers lui. Avec leurs murmures et leur méfiance, il n’avait guère envie de se faire tancer par des gens comme Nib Hambly.

— Allez, Arlin. (Il agita les doigts.) Montre-le-moi.

— Non, montre-le-nous, plutôt, dit Tom. Rafel, tu vas trop loin !

Il se retourna.

— Non, Tom, je crois pas. Aux dernières nouvelles, c’est moi qui me trouvais au port de Ventlevant. Je me rappelle pas vous avoir vu aider qui que ce soit. (Il leur tourna le dos.) Arlin. Donne-moi ce journal, tu veux ?

Avec un sourire méprisant, Arlin fit flotter le journal de Vont Marbury jusqu’à la main de Rafel. Rafel le saisit, l’ouvrit prudemment et commença à lire ses pages manuscrites. L’écriture était serrée, l’encre estompée par le temps et mouchetée de taches étranges.

— Je ne vois pas de différence entre leurs récits, finit-il par marmonner. Ils conseillent tous les deux la prudence avec les mêmes parties du col. Disent où trouver de l’eau. Quels lézards et œufs sont comestibles. Ils décrivent même les montagnes de la même façon. Deux rangées de dents les unes à côté des autres. Alors je ne...

— Qu’y a-t-il, demanda Tom en rompant le silence tendu. Rafel, qu’as-tu...

— Naufrage... (Il regarda Arlin, dont le visage fatigué et mal rasé était crispé... parce qu’il savait, il savait. *C’était ça qu’il n’avait pas voulu qu’on découvre.*) Et ça ne t’est pas venu à l’esprit d’en parler ?

— Parler de quoi ? demanda Tom. Rafel, qu’as-tu...

— Tais-toi, Tom, dit-il entre deux frissons. Je vais te le lire.

L’expression de Tom était aussi crispée que celle d’Arlin. Clyne et Hambly, assis de chaque côté, le foudroyaient du regard.

— Je n’apprécie guère la façon dont tu me parles, dit Tom. Je te remercierai de...

— Tu veux que je te le lise ou pas ? lâcha-t-il sans quitter Arlin du regard. (Sale petit étron véreux et moisi.) *Si oui, la ferme.*

Puisque Tom n’ajoutait rien, il interpréta son silence comme une invitation à continuer. S’éclaircit la voix, et inclina le journal vers le luifeu erratique.

— « Plus de trois semaines de voyage dans ces nouvelles terres désolées, et nous avons rencontré un mal terrible et attardé. Une malveillance effroyable. L’air même que nous respirons est empoisonné. Et Vesty... Vesty nous jure qu’il entend une voix. Dans ses rêves. »

Nib Hambly était un homme solide, musclé par le dur labeur de la ferme, mais il paraissait ébranlé.

— Que Barl nous sauve. Qu’est-ce que ça signifie ?

— Vesty, dit Clyne. C’est l’un des Doranens qui sont morts pendant l’expédition de Tollin, n’est-ce pas ?

Rafel hocha la tête. La colère montait, et son pouvoir avec elle. Le luifeu qu’il avait conjuré s’aviva et cracha des étincelles.

— D’après Tollin, il avait enflé, il était devenu noir, et avait pourri avant même d’arrêter de respirer.

Comme Tollin lui-même était mort, d’après M’man. C’était l’un des atroces détails de l’expédition qui les avait tant ravis, Jars et lui, quand ils étaient enfants.

Jars.

Il se leva et abandonna le journal.

— T'es un fieffé salaud, Arlin. T'es au courant de ça et tu dis rien ? D'accord, t'étais fâché après Sarle Baden. Et alors ? C'est ton problème, ça concerne personne d'autre. Mais t'es si égoïste que tu te fous de qui pourrait être blessé, du moment que toi, tu obtiens ce que tu veux. Et si c'est pas le cas...

Arlin le regarda, méfiant – à fichtrement juste titre – et se releva avec grâce. Restait campé, tendu, sur la pointe de ses pieds.

— Du calme, Rafel. Tu...

Il leva le poing, et le luifeu flamboya.

— *J'ai pas fini, Arlin.* Tu l'as fermée pour punir Sarle Baden, et maintenant Jars est là, quelque part dans ces ténèbres, et ce maudit Fernel Pintte, et tous les autres qui t'ont jamais rien fait, et d'après ce qu'on a appris via la pierre de dialogue, on dirait qu'ils ont été punis en même temps que Baden. Et pour quoi ? Pour quoi ? Pour que tu puisses te venger ?

L'air humide de la caverne frissonna et se teinta d'or. La boule de luifeu scintillait comme un petit soleil captif. Les yeux étincelants, Arlin recula.

— Tu as tort de m'accabler, Rafel, dit-il. Tu l'as dit, le récit de Tollin parlait aussi de la terrible maladie qui a frappé la première expédition. Comment peux-tu m'accuser alors que...

— *Tollin n'a jamais parlé de voix !*

— Sans doute parce qu'il savait qu'on se moquerait de lui ! rétorqua Arlin. Ce sont les délires d'agonie d'un esprit décrépît, d'un vieux fou. Il faudrait être dénué de tout bon sens pour les écouter !

— P'pa les aurait écoutés, dit-il sur le point d'éclater et de briser Arlin avec son pouvoir. Après avoir survécu à Morg ? P'pa aurait su qu'il fallait prendre ces délires au sérieux. Et si tu lui en avais donné l'occasion, Arlin, si tu lui en avais parlé, si tu en avais parlé à n'importe qui, alors... alors...

Alors Jars ne serait pas là-bas. Mourant, peut-être. Ou déjà mort. Aucun d'eux n'y serait.

Arlin se recula de nouveau. Plus que prudent, à présent. Plus que méfiant. Ce maudit étron avait peur.

Et il a bien raison. Il devrait se pisser dessus, pendant qu'il y est.

— Rafel... (Arlin tendit les deux mains. Aucun frisson de pouvoir en lui, toute sa magie était sous clé.) C'était une erreur. Tu as raison. J'étais en colère contre Sarle. Je ne pensais qu'à le priver de son succès. Je ne croyais pas à ce que racontait le journal. Je ne pensais pas que quelqu'un pourrait en pâtir. Nous ne savons toujours pas si quelqu'un est blessé, d'ailleurs. Pour ce que nous en savons, leur pierre de dialogue a été endommagée. Pour ce que nous en savons, nous les trouverons dans un jour ou deux. *Rafel.*

Lentement, très lentement, le rugissement dans son esprit faiblit. Son sang se refroidit, et en même temps retomba l'envie de tuer. Il poussa un long soupir, pris d'un tel vertige qu'il faillit chanceler.

— En tant que présence officielle du Conseil lors de cette expédition, je vous le dis, seigneur Garrick, nous sommes cruellement mécontents. (Tom Dimble regarda ses compagnons, et ils se relevèrent tous les deux.) Le Conseil aurait dû être prévenu du récit de Marbury avant d'autoriser le maire Pintte et le seigneur Baden à mener leur expédition. Avant que nous soyons envoyés sur leurs pas. Vous nous avez peut-être tous placés en grand danger !

Ayant retrouvé de son arrogance, Arlin secoua la tête.

— Et vous vous demandez pourquoi je n'en ai jamais parlé. Comme tous les Olkens, vous sursautez devant votre ombre, et vous avez réussi à rendre les Doranens du Conseil aussi lâches que vous. Si je vous avais montré le journal de Marbury, les timorés que vous êtes n'auriez peut-être pas autorisé...

— *Peut-être ?* répéta Hosh Clyne d'une voix tremblante. *Certainement*, même. Aucune autorisation n'aurait été donnée si nous avions su...

Arlin sourit, d'un air déplaisant.

— Mais l'autorisation a été donnée. Et nous sommes sur place. Et...

— Nous repartirons demain, déclara Tom tout net. Cette expédition est terminée. Des voix mystérieuses et malveillantes dans la nuit qui s'étend derrière ces montagnes ? Il est trop dangereux de continuer. Pas tant que cette affaire n'aura pas été traitée par tout le Conseil, et que Jaffee n'aura pas prié.

— Prié ? s'écria Arlin. Traitée par le Conseil ? Nous n'avons pas le temps. Nous devons...

— La décision est prise, seigneur Garrick, dit Nib Hambly. Inutile de discuter. Ce n'est pas vous qui avez l'autorité, ici. Au point du jour, nous...

— Poursuivrons notre route, déclara Rafel.

Je n'y crois pas. Je suis d'accord, avec Arlin. Une fois de plus. Si ça continuait, il allait tomber raide mort d'un orage au cerveau.

— Il a raison, maître Hambly. Le temps de Lur est compté. Et Jars et les autres manquent de temps aussi, encore plus. Dangereux ou pas, il faut continuer.

Les trois Conseillers le regardèrent, stupéfaits.

— Tu es dans le camp du Doranen ? s'étonna Clyne. Mais Rafel... tu le détestes.

Il haussa les épaules.

— Non. Détester, ce serait trop doux. Mais il se trouve que je suis d'accord avec lui. Je peux le détester et être d'accord avec lui, Clyne. C'est pas difficile. Surtout avec des enjeux pareils.

— *Rafel...*

— Économise ta salive, Tom, dit-il, soudain épuisé. Si tu veux tourner les talons, pas de problème. Je t'arrêterai pas. À vrai dire, je t'encouragerai sans doute. Mais moi, je ferai pas demi-tour, et Arlin non plus. Si l'un ou l'autre essaie de nous arrêter... (Il haussa les épaules.) Enfin, bon, ça sert pas à grand-chose, hein ? On sait tous que ce serait comme cracher contre le vent.

Leur expression lui apprit tout ce dont il avait besoin.

— Très bien, dit-il en hochant la tête. Et maintenant, je suis un peu fatigué... et il faudra qu'on se remette en route à l'aube. Je crois que je vais dormir.

D'un claquement de doigts, il éteignit son luifeu, plongeant leur caverne exiguë dans l'ombre des feux dansants.

Tandis que Tom et les deux autres se rapprochaient un peu pour discuter à voix basse, il se laissa retomber sur son couchage. Sentit le journal abandonné sous ses fesses, le dégagea puis le tendit à Arlin.

— Tiens.

Arlin le regarda, à moitié éclairé par le feu mourant.

— Tu crois que ça fait la moindre différence ? Tu crois que si tu te pavanés et si tu te rengorges comme un coq sur un tas de fumier, j'oublierai Ventlevant ?

Il sourit, sans douceur. Tout ce pouvoir, qui dormait dans son sang.

— Je ne veux pas que tu oublies Ventlevant, Arlin. Je veux que tu t'en souviennes. Chaque fois que tu seras tenté de me jouer un mauvais tour, je veux que tu y penses. Et maintenant, prends ce maudit journal, avant que je m'en serve de petit-bois.

Les lèvres serrées, Arlin reprit le livre relié en cuir. Le rangea dans son sac, puis hésita. Leva les yeux.

— Ce qui est arrivé à Vesty et aux autres. La façon dont ils sont morts. Tu n'es pas... soucieux ?

— Effrayé, tu veux dire, répondit-il en se blottissant près de son feu. Je sais depuis que je suis gamin comment la magie de Morg les a tués.

Arlin reposa son sac et s'assit en tailleur.

— Ça ne répond pas à ma question.

— Ah non ? (Rafel bâilla.) Tiens donc. Bizarre.

Tom et ses amis du Conseil continuaient leur conciliabule. Puis ils cessèrent leurs murmures, et à la lumière diffuse des feux, leurs ombres se séparèrent.

— Nous continuerons, annonça Tom froidement. Mais le président Shifrin et le Conseil entendront parler de ceci. Vous pouvez tous les deux compter sur une censure sévère lorsque nous serons rentrés.

Arlin ne se fatigua pas à répondre. Rafel soupira. Grogna. Qu'ils y lisent ce qu'ils voulaient. Tom et ses amis si polis choisirent de décider qu'il acceptait leur autorité, et tous les trois s'installèrent pour dormir. Au-dehors, la pluie continuait.

Ainsi passa leur première nuit.

Une aube détrempée les réveilla, et le voyage reprit.

Les longues journées usantes passèrent lentement. Au troisième coucher de soleil, la pluie s'était épuisée, ainsi que toute ambition illusoire de se trouver un terrain d'entente. Tom et ses collègues Conseillers avaient même cessé de chuchoter entre eux, abandonnant toute doléance. Ils avaient besoin de leurs forces pour continuer. Les charmes doranens sur les rochers et les arbres leur permettaient de ne jamais s'écarter du chemin ; et grâce à Tollin et Vont Marbury, ils savaient où trouver les sources qui bouillonnaient dans les fissures et crevasses des montagnes. Ils savaient que les lézards vert vif aux yeux bleus étaient comestibles, du moment que l'on excisait le sac à venin sous chaque aisselle écailleuse... et que les lézards marron, avec la queue courte et la langue orange, entraînaient une mort immédiate. Ils savaient que les baies d'un bleu terne sur les lianes sèches qui étouffaient les jeunes pousses de la montagne avaient un goût amer, mais les aideraient à rester éveillés... et que les champignons pâles et moussus qui se nourrissaient des souches pourries faisaient vomir un homme jusqu'à ce qu'il se retourne littéralement l'estomac.

Tandis qu'ils luttèrent pour venir à bout de ces montagnes hostiles, les détestant trop pour se soucier de leur beauté sauvage, ils trouvèrent des traces de Fernel Pintte et de son groupe. Des empreintes de bottes dans la terre séchée autour de telle ou telle source. Des branches brisées récemment. Des braises là où un feu avait brûlé. Des carcasses d'animaux rôtis, dont il ne subsistait que les os, dénudés par de petites fourmis diligentes. L'avancée ne fut aisée à aucun moment. Phéna n'avait pas menti : les montagnes de Barl étaient sans pitié.

Étendu chaque soir sur la pierre dure ou sur une litière de feuilles rassemblées, regardant le ciel derrière les branches ou cachés de la pluie et de la brume sous son large chapeau de cuir, Rafel pensait à Barl et aux mages terrifiés qu'elle avait amenés avec elle depuis l'antique

royaume de Dorana qu'Arlin et lui cherchaient tant. Il pensa à tous les enfants. *Des enfants !* Et les nourrissons. Il y avait eu des nourrissons, d'après l'histoire et les légendes doranennes. C'était une merveille que tous les enfants ne soient pas morts.

Des centaines de Doranens, affamés et terrifiés, qui fuyaient Morg. Difficile à imaginer. Difficile de ne pas se sentir triste à leur rencontre, même s'ils avaient apporté leurs problèmes avec eux.

Comment puis-je leur en vouloir ? Il aurait fallu être fou pour ne pas fuir.

Tandis que les terres inconnues derrière les montagnes se rapprochaient à chaque lever de soleil, la douleur qui parasitait son sang et ses os s'assombrit. S'intensifia. Comme s'il ne sentait plus seulement les échos de la magie amère présente dans ces montagnes... mais aussi celle qui se trouvait au-delà. Les terres ravagées d'où Tollin et Vont Marbury étaient rentrés aussi vite que possible. Dont P'pa disait qu'elles ne changeraient jamais. Mais pourtant, pourtant, il se cramponnait à l'espoir.

P'pa pourrait se tromper. Il se trompe forcément. Ou alors, on a fait un beau brin de chemin pour rien.

Ce fut la seule fois où il s'autorisa à penser à son père. S'il se laissait aller dans cette direction, il réveillerait ses peurs. Il se demanderait si...

Même le bourdonnement constant de la douleur était plus supportable que cela.

La conversation restait rare. Qu'avaient-ils à se dire ? Les Conseillers étaient amis, certes, mais l'épuisement les avait réduits au silence. De ces trois hommes, seul Hambly, le fermier, avait l'habitude d'un effort physique aussi répété. Tom et Clyne, tous les deux citadins, payaient leur vie confortable. Il aurait voulu compatir, mais c'était difficile.

Je vous avais dit de pas venir, bon sang.

Quant à Arlin, il subissait aussi l'impact de leur marche exténuante. Comme tous, il était égratigné, coupé et contusionné à force d'escalader des rochers, des arbres abattus, et de passer dans des gorges. Aucune magie doranenne ne pouvait l'aider à se frayer un chemin. C'aurait été trop dangereux, les risques d'éboulement étaient trop grands. Même lui s'en rendait compte. Pleurerait-il encore son père ? Rafel le regardait à la dérobée, de temps en temps, et n'arrivait pas à se faire une idée. La façon dont Rodyn l'avait harcelé, sans qu'Arlin lui tienne jamais tête... y avait-il de l'amour entre eux ? Son chagrin était-il sincère ? Comment un fils pouvait-il aimer un père qui le traitait ainsi ?

Mais ce genre de question le portait trop près d'eaux dangereuses. Mieux valait méditer sur des distractions moins cuisantes, comme sa douleur permanente.

Une fois, il parla à Arlin d'un sujet personnel. Quelque chose qui n'avait pas trait aux pièges à lézards, aux sources ou à la validité d'un charme de balisage. À la dix-neuvième nuit de leur éprouvante randonnée, meurtri et trop fatigué pour dormir, il s'était adossé au tronc d'un arbre frappé par la foudre et s'était efforcé de respirer malgré l'agitation frénétique de son sang. Son feu, soigneusement protégé par des pierres, projetait un peu de lumière et de chaleur. C'était mieux que rien, mais pas suffisant pour chasser le frisson installé dans ses os. Il s'était fait une raison. Il avait accepté, contraint et forcé, le fait qu'il n'aurait plus jamais chaud.

Partout autour de lui, sous lui, la terre empoisonnée murmurait. Ici, dans les terres sauvages, autant que dans les Quartiers du Foyer à Lur, rien ne s'interposait entre lui et ce qu'il ressentait.

Heureusement que Deenie est pas là. Elle serait pour l'heure roulée en boule en train de crier.

Cruellement conscient du regard sombre d'Arlin, il ouvrit ses yeux trop secs.

— Tu sens rien du tout, hein ?

Les joues couvertes d'une barbe naissante, les cheveux sales et collés par la sueur, Arlin paraissait aussi épuisé que lui. D'une maigreur malsaine, le visage creusé parce que la viande séchée, les noix, les biscuits, les lézards et rares œufs parvenaient à repousser la faim, mais rien de plus.

Je pourrais tuer pour un pain d'épice.

— Comment ? De quoi parles-tu ? répondit Arlin.

La fatigue lui cassait la voix. Et il était brusque, vexé qu'on l'ait surpris à dévisager quelqu'un. Rafel laissa sa tête retomber contre l'écorche rêche derrière lui.

— Tu sens rien. Je pense que c'est la première et la dernière fois que je suis jaloux d'un Doranen.

Arlin eut un rire sans joie.

— La première fois que tu l'admetts, en tout cas.

Il était à l'écart des autres, comme toujours ; Tom et ses amis alimentaient leur feu de camp avec des brindilles. Comme s'ils étaient tous les trois tout seuls. Tout aussi maigres, tout aussi sales et les joues barbues. Ils regrettaient cette épreuve, à présent qu'il était bien trop tard pour changer d'avis.

— Tu insistes pour dire que tu es spécial, pour un Olken ? (Même assoiffé et la voix cassée, Arlin restait cinglant.) Que tes sens de mage sont supérieurs aux miens ?

— Pas supérieurs, assura-t-il avec lassitude. Différents.

— Et qu'affirmes-tu sentir qui m'échapperait ?

Il aurait dû se taire.

— Rien, marmonna-t-il en fermant les yeux. Laisse-moi ronfler, Arlin. Le soleil se lève fichtrement tôt, à cette altitude.

— *Rafel...*

Surpris, il rouvrit les yeux : Arlin venait de lui lancer une pierre, assez fort.

— Fais pas ça !

— Alors réponds-moi ! lança Arlin. Que ressens-tu ?

Sous son arrogance belliqueuse... y avait-il un soupçon de peur ? Il le pensait bien. *Alors peut-être que je me trompe. Peut-être, enfin, Arlin sent-il quelque chose.* Les ténèbres commençaient peut-être à l'affecter.

Il tourna la tête pour croiser le regard agacé d'Arlin.

— Je sens les montagnes, seigneur Garrick. (Le silence de la jeune nuit s'accrut, comme si tous les oiseaux et animaux retenaient leur souffle. Écoutaient.) Elles sont animées par le souvenir de ce qui s'est déroulé ici. Elles souffrent. Elles nourrissent des rancœurs. Elles se rappellent le Mur, et ce qui l'a abattu. Elles se rappellent Morg et toutes ses exactions, six cents ans à projeter sa magie noire dans leurs pierres, leurs os enfouis. Les montagnes pleurent. Voilà ce que je ressens.

Arlin resta longtemps silencieux. Puis il éclata d'un rire méprisant.

— Des âneries poétiques. Tu as le vertige, Rafel. Tu déliras. Ventlevant t'a rendu simple d'esprit. Je n'ai jamais entendu pire billevesées.

— Non, il a raison, intervint Tom à côté de son feu. Moi aussi je le sens. Pas autant... après tout, c'est le fils d'Asher. Mais je le sens aussi.

— Moi de même, murmura Nib Hambly. Mes rêves... mes rêves... ils sont cruels et froids,

ces dernières nuits.

Surpris, dérangé, Rafel les regarda.

— Et vous, maître Clyne ? (Il faisait trop sombre pour voir le visage du barbier, mais il entendait la respiration irrégulière du Conseiller.) Que sentez-vous ?

— Je ne sais pas, dit Clyne. Mais mes rêves sont devenus effrayants. Et je désespère.

— Bien sûr, répondit Arlin sur un ton cinglant. Regardez autour de nous, imbécile. Regardez où nous nous trouvons. Vous ne pouvez attacher foi à ses affirmations. Vous êtes peut-être olken, Clyne, mais vous ne devez pas être stupide.

Rafel fronça les sourcils. *La ferme, Arlin. T'aides pas beaucoup.*

— Tom ? Depuis combien de temps vous sentez ça ?

— Avec certitude ? (Tom échangea un regard prudent avec ses compagnons.) Quelques jours. Avant cela... (Il haussa les épaules.) Une grande partie de ce que nous faisons donnerait des cauchemars à n'importe qui.

Arlin fourra une branche brisée dans son feu qui déclinait et aviva les flammes d'un claquement de doigts.

— C'est absurde. Vous vous effrayez les uns les autres comme de jeunes enfants.

— Vraiment ? (Rafel ramena un genou contre sa poitrine et l'enveloppa de ses bras. Y posa le menton, le battement sourd derrière ses yeux menaçant de devenir plus vif.) Mais toi aussi, tu te sens mal, Arlin. Forcément. Un mage comme toi ? Tu ne sens peut-être pas la terre comme nous, mais ne me dis pas que tu ne sens pas, au moins, la présence de Morg dans les parages.

Sous les quatre regards olkens, Arlin s'affaira à arranger son paquetage pour en faire un oreiller.

— Ce que je sens ne regarde que moi.

— Et ce que je sens te regarde, par contre ?

— C'est toi qui as commencé cette conversation, Rafel, rappela-t-il. Pas moi.

— Je t'ai posé une question. C'est toi qui voulais en savoir plus. (Frustré, il ramena son autre genou. Se réjouit d'avoir le tronc d'arbre pour s'appuyer.) C'est toi qui me traites de...

— C'est moi qui aimerais me reposer, interrompit Arlin. Et au lieu de cela, vous m'empêchez de dormir avec des comptines olkennes. (Il s'installa dans son sac de couchage, roulé serré pour conserver sa maigre chaleur.) Morg est mort. Sa magie est morte. Il n'y a pas de voix. Dormez.

Perplexe, Rafel secoua la tête. *Moi qui le trouvais moins arrogant.* Puis il leva les yeux vers Tom et les autres.

— Vous avez entendu le seigneur Garrick, les petits. Bonne nuit.

Avec un marmonnement, les Conseillers se couchèrent. Il en fit autant, mais le sommeil fut lent à venir, et irrégulier. Certes, il n'y avait pas de voix. Rien que le cri aigu de la terre, qui gémissait en lui.

Le lendemain, ils continuèrent, sans parler de ténèbres ou de cauchemars. Mais Rafel gardait Tom et les autres à l'œil, car son instinct lui disait de se méfier. *Mais me méfier de quoi ? Arlin a peut-être raison. C'est peut-être parce que je suis fatigué. Usé.* Et il l'était. Il ne pouvait pas dire le contraire.

Mais la peur d'Arlin demeurait, aussi. Résolument cachée, tenue secrète, mais présente.

Trois jours de voyage éprouvant en plus, trois nuits de sommeil épuisant et douloureux. Heure après heure, il se sentait de plus en plus battu, de plus en plus meurtri. L'air

s'épaississait autour de lui, de telle sorte que marcher au soleil revenait à nager dans l'obscurité. Son sang était trop épais, son cœur peinait à battre. Il voulait attirer Arlin à l'écart, et lui murmurer : « Tu le sens pas ? »

Mais montrer sa faiblesse à Arlin, ç'aurait été une belle erreur. Arlin était pas Jars, une épaule sur laquelle s'appuyer. Lui porterait plutôt le coup de grâce.

Tom et les autres le sentaient, cela se voyait. Leur douleur les ralentissait. Tom avait les yeux enfoncés, injectés de sang. Rafel se confia à lui. Essaya de lui faire entendre raison.

— Je sais que c'est risqué, mais vous devriez faire demi-tour. Ça va faire qu'empirer.

— Nous ne pouvons pas, répondit le Conseiller d'une voix moins convaincante qu'auparavant. Nous avons une mission. Nous irons jusqu'au bout.

Il soupira.

— Tu es un imbécile, Tom. Ça ne vaut pas ta vie.

— Tu trouves bien que ça vaut la tienne, riposta l'autre en haussant les épaules. Et tu n'es pas le seul Olken prêt à se battre pour Lur.

— Hosh et Nib voient peut-être les choses d'un autre œil, dit-il. Ils pourraient trouver...

— Ils sont d'accord avec moi, dit Tom. Arrête, Rafel. Garde tes forces pour la prochaine falaise.

Que pouvait-il faire ? Aucune loi ne les forçait à l'écouter.

— D'accord, dit-il brusquement. Mais venez pas vous plaindre quand vous serez tout cassés et qu'on pourra pas vous remettre sur pied.

Le vingt-cinquième jour après leur départ de Gibley, l'aube fut fraîche et nuageuse. Ils avaient environ quatre jours de retard sur l'expédition de Tollin, d'après leur récit. Mais malgré cela, ils devaient quitter les montagnes de Barl avant le coucher du soleil.

Epuisé, Rafel mâchonnait du bœuf salé, et se retrouva à la fois rassuré et effrayé par cette perspective. Il avait hâte que cette partie du voyage s'achève. Mais à présent, si proche du domaine abandonné de Morg, son cœur battait fort contre ses côtes. Il se sentait déjà mal. Qu'est-ce que ce serait dans les terres où ce monstre avait régné ?

Pense pas à ça. Tu verras bien quand tu y seras, et quoi que ce soit, tu supporteras. T'as pas le choix. Jars compte sur toi.

Près de lui, Arlin avalait de la viande froide de lézard grillée. Il sentit le Doranen le regarder, comme s'il avait exprimé ses peurs à voix haute. Croisa le regard de cet étron moisi, pour le mettre au défi de parler.

Arlin se détourna.

Une fois le petit déjeuner fini, ils mirent à l'épaule leur sac très allégé, dans un silence morose, et reprirent leur marche. Bientôt, le chemin descendit, raide et traître, caché par un feuillage si épais qu'ils ne voyaient pas le pied des montagnes ni ce qui les attendait plus bas. Un faux pas, une glissade, et ce serait la jambe brisée – ou la nuque. En nage, éternés par l'épuisement, ils se cramponnaient aux jeunes pousses, déséquilibrés par leur sac, leur épée et leur épais bâton de marche. Ils luttèrent pour rester debout tout en négociant la descente des contreforts montagneux. Aucun oiseau ne chantait, aucun lézard ne détalait. En fait, il ne semblait y avoir aucune vie. Aussi près de l'ancien royaume de Morg, tout paraissait mort.

Puis le jour apparut, aveuglant, quand ils émergèrent enfin de l'ombre de la forêt.

— Barl ait pitié de nous, grimaça Tom Dimble, haletant. On a réussi. On a quitté Lur.

En effet. Devant eux, une nouvelle chaîne de montagnes, cette fois séparée par une large béeance. Contre le sommet de gauche, un escalier de pierre taillé de main d'homme, étroit et

effrité par endroits. Antique. Traître : un faux pas, et c'était la chute à pic, mortelle, Et derrière cette large ouverture, baignées dans un soleil masqué de quelques nuages, les premiers aperçus d'une terre qu'ils n'avaient jamais vue.

Tom, Clyne et Hambly s'entre-congratulaient. Malgré leur malaise évident, ils se réjouissaient.

Arlin, à l'écart et dédaigneux, frotta la couture usée d'un doigt de ses gants, apparemment indifférent à ce qu'il observait.

Rafel se passa l'avant-bras sur son visage barbu, sale et en nage.

Naufrage, P'pa. On a franchi la montagne.

Et maintenant ?

Malgré l'épuisement et la puanteur inextinguible de la magie de Morg qui lui brûlait le sang, lui cuisait les os et aurait facilement pu le faire pleurer, il se mit à trotter. Il entendit Arlin jurer et lui emboîter le pas, ses bottes usées frappant lourdement les marches de pierre, essayant désespérément de le dépasser. Bien sûr. Derrière Arlin suivaient Tom, Clyne et Hambly, haletants. Il entendit son propre souffle difficile tandis qu'il gravissait l'escalier, les jambes lourdes. Presque. Presque. Il était presque au sommet. Encore une marche. Encore une. Plus qu'une. Il avait l'impression de sentir le souffle court d'Arlin sur sa nuque.

Voilà.

La main contre la paroi rocheuse à côté de lui, près de tomber, il prit une grande inspiration. Une autre. Encore. Essayait de repousser la nausée qui montait dans son ventre. Mais avant d'essuyer la sueur qui lui tombait dans les yeux et de voir la nouvelle terre qui s'offrait à lui, il entendit un gémissement d'agonie étranglé.

Il se retourna, essaya de voir derrière ce balourd d'Arlin qui lui bouchait la vue, et vit les jambes de Tom Dimble céder sous lui. Le Conseiller s'étala sur le dos. Son bâton tomba sur les marches de pierre et dévala l'escalier. Plus loin, Hosh Clyne et Nib Hambly peinaient aussi, appuyés l'un contre l'autre, restant péniblement debout.

Tom avait le regard plein d'angoisse, le visage grisâtre, et son sang coulait comme des larmes. Il arrivait à peine à respirer, tous ses muscles étaient crispés par la douleur.

— *Rafel...*

Abandonnant son propre bâton, il écarta Arlin en ignorant ses protestations furieuses et descendit vers les trois autres.

— Tom... Tom... Qu'y a-t-il ? demanda-t-il en se laissant tomber à côté de lui. Tu peux parler ?

Les yeux écarquillés, les narines prises d'une écume sanguinolente, Tom frissonna.

— Tu ne... tu ne sens rien ? hoqueta-t-il. L'obscurité... *l'obscurité...* (Un gémissement terrible.) Hosh... Nib...

Rafel leva les yeux. Vit les Conseillers étalés comme lui, tordus de douleur.

— Que se passe-t-il ? demanda Arlin bien à l'écart. Une affliction olkenne ?

Serrant la main de Tom, Rafel regarda le fils impossible de Rodyn.

— Non. C'est cet endroit. C'est Morg. Tu le sais bien. Tu es blafard, Arlin. Ne me dis pas que tu ne sens rien.

Arlin plissa les yeux.

— Je le sens peut-être, mais je ne suis pas mourant, moi. Et toi, pourquoi résistes-tu ?

Sans lâcher Tom, il se retourna tant bien que mal sur les marches qui lui meurtrissaient les genoux.

— Aie pas l'air si déçu, va. Je suis malade. C'est juste que... je suis plus fort qu'eux. Et ils ne sont pas mourants ! *(Pas si je peux les aider.)* Tom... (Il se retourna.) Je suis désolé, j'aurais dû insister jusqu'à ce que vous fassiez demi-tour.

— Ils peuvent encore le faire, dit Arlin tandis que Tom cherchait sa respiration. Il faut qu'ils repartent. Ils nous ralentiraient.

— Repartir ? répéta-t-il incrédule en désignant les trois hommes. Arlin, bonté de Barl, regarde-les !

— Je les regarde, assura Arlin en approchant d'un pas. Ils restent ici ou ils repartent, Rafael. C'est tout. Voilà le choix qu'il leur reste.

Sa haine pour Arlin était aussi vive qu'un coup de couteau. Sa peur pour Jars, plus douloureuse encore. Était-il arrivé la même chose à l'expédition de Pintte ? S'ils continuaient de marcher, découvriraient-ils leurs cadavres ? Noircis, bouffis et saturés de pus ?

— Naufrage ! Il doit bien y avoir autre chose.

Arlin haussa les épaules.

— Non. Tu peux rester mourir avec eux, Rafael, ou les ramener à Lur. À toi de voir. Je refuse de perdre davantage de temps sur ce sujet.

Il lâcha la main de Tom, eut un regard pour Clyne et Hambly, tout aussi souffrants, et se redressa d'un bond.

— Tu vas abandonner trois malades ? *(Arlin, espèce de sale enfoiré...)* Tu ne peux pas. C'est... c'est mal.

Pâle et crasseux, puant – comme eux tous – Arlin sourit. C'était un rictus dénué de tout plaisir, rien qu'une cruauté froide et calculée.

— J'ai traversé les montagnes pour retrouver Dorana. Je n'ai aucune envie de jouer les pothicaïres pour trois Olkens qu'on m'a imposés. Et si tu tentes de m'arrêter, Rafael... (Son pouvoir monta, rapide et mortel, bouillonnant dans l'air souillé.) Nous ne sommes plus à Lur. Barre-moi la route, et je te tuerai net.

Tom poussait des sons étranglés dans sa gorge. Hosh Clyne et Nib Hambly étaient pris de tremblements. Se rappelant P'pa sur le sol de la Chambre de Climagie, le sang et les convulsions, Rafael dut fermer les yeux. Puis il se tourna vers Arlin.

Il ne le pense pas. Ce n'est pas possible.

— Si tu t'en vas, que veux-tu que je fasse ? Que je claque des doigts et...

— Rafael ? s'étonna Arlin méfiant. Que fais-tu ?

Les yeux brûlés par la sueur, la haine de Morg l'entourant de ses murmures sombres, il ignora cet étron d'Arlin Garrick. Finit de retirer son sac, le laissa tomber avec son épée sur l'escalier à côté de Tom, puis s'accroupit pour l'ouvrir. Il n'osait pas essayer le sort de mémoire. Il avait lu ces incantations plusieurs fois depuis qu'il les avaient copiées dans la bibliothèque de P'pa, mais il n'était pas certain de les connaître par cœur.

Je peux y arriver. Il le faut.

Mais c'était un endroit si toxique. Tollin et les autres avaient eu du mal à utiliser leur magie. Et s'il peinait autant qu'eux ? Et si les vestiges du pouvoir impie de Morg déformaient ses sorts ? Le déformaient, lui ? Et si...

Je dois essayer.

Tom pleurait à présent, de petits sanglots d'une douleur insupportable. Nib Hambly, Hosh Clyne et lui n'avaient plus beaucoup de temps devant eux. La malveillance de Morg les écrasait. Elle essayait aussi d'écraser Rafael. Mais il aurait préféré mourir que de céder.

— *Rafel !* (Arlin approcha d'un pas.) Que fais-tu ?

Il tira les papiers pliés de son sac, leva des yeux qu'il savait effrayants. Sachant que la rage et le pouvoir brûlaient dans son regard.

— Tais-toi et recule. J'ai aucune idée de si ça va marcher ou pas.

Et sinon, je serai vraiment un meurtrier, cette fois.

Mais il ne devait pas penser à cela. Laisser Tom et les autres ici, les renvoyer seuls de l'autre côté de la montagne ou les tuer en essayant de les renvoyer chez eux. Quoi qu'il arrive, le résultat serait le même, et il serait responsable de leur mort. Mais au moins, comme ça, ces pauvres gars avaient une chance.

Il trouva la page qu'il cherchait, replia les autres et les rangea dans son sac. Puis il lut rapidement les incantations de conjuration, à la recherche de celle dont il avait besoin.

— Rafel, que fais-tu ?

Il faillit éclater de rire, tellement il avait peur.

— Je les renvoie chez eux, Arlin. Et maintenant, recule, bon sang !

Les sourcils froncés, Arlin recula de trois pas.

— *Les renvoyer chez eux ?* Rafel, tu as perdu la raison ?

Il ignora la voix insistante d'Arlin, ignora sa peur, ses doutes et tout ce qui l'entourait, toutes les douleurs et la magie insidieuse de Morg, coinça la feuille de papier sous ses orteils... posa la main gauche sur la tête ballante de Tom Dimble... lut les paroles de l'incantation... annonça « Dorana » d'une voix claire, visualisant en esprit la salle du Conseil... inscrivit des symboles de feu dans l'air flétri, du bout de l'index droit... et attendit.

Il ne se passa rien. Rien. Il aurait pu en pleurer de désespoir. Puis le pouvoir en lui s'anima, immense et chaud. Il en eut le vertige. La nausée.

Une douleur... un éclat d'or bruni... et Tom Dimble disparut.

Silence stupéfait. Puis Arlin s'anima.

— Que s'est-il passé ? *Rafel, que viens-tu de faire ?*

Les doigts tremblants, la tête battante, toujours pris de la même migraine, il reprit la feuille d'incantations.

— Tu m'écoutes jamais, Arlin ? (Il leva les yeux. Regretta de ne pas avoir le temps de savourer l'expression du seigneur Garrick.) J'ai renvoyé Tom chez lui. Maintenant, ferme-la le temps que je renvoie Hosh et Nib à sa suite.

Laissant Arlin faire le poisson échoué, il rejoignit Hambly et Clyne, abandonnés comme les poupées de Deenie sur les marches de pierre. Presque aussi immobiles que des poupées, d'ailleurs. Proches de la mort. Il récita à deux reprises le sort de conjuration de Durm. Traça les symboles à deux reprises. L'un après l'autre, les Olkens disparurent.

Un battement de cœur plus tard, il s'assit, assez lourdement pour manquer de se mordre la langue. Vibrant de douleur et étrangement vide, il se pencha et mit la tête entre les genoux. Attendit de voir si le spasme passait, ou s'il allait s'évanouir.

J'ai réussi, P'pa. J'ai réussi. Même dans cet endroit immonde. Le sort a fonctionné, je l'ai senti. Qu'est-ce que ça signifie ? De quoi d'autre je suis capable ?

Un frottement de bottes, des talons qui claquaient contre les marches. Puis des doigts brutaux lui empoignèrent les cheveux. Lui tirèrent la tête vers le haut, jusqu'à ce qu'il soit face à face avec Arlin Garrick, furieux.

— Où as-tu trouvé ces incantations, Rafel ? Leur magie est *inconnue*.

Quoi qu'il arrive ensuite, ça vaudrait le coup. Il sourit.

— Pas inconnue, Arlin. Du moins pas pour Durm.

Secoué, Arlin le lâcha. Recula et faillit tomber à la renverse.

— Durm ? Ce n'est pas possible. La bibliothèque magique de Durm est... elle est... (Sa voix mourut dans sa gorge.) J'ai lu la bibliothèque du Conseil, Rafel. Tous les livres, tous les parchemins. L'incantation de conjuration que tu as utilisée...

— Elle n'y est pas, dit-il en se pinçant l'arête du nez entre le pouce et l'index. (Un brasier ronflait sans retenue derrière ses yeux.) Pour de drôlement bonnes raisons, d'ailleurs.

— Ton père, murmura Arlin. Il a réprimé ces connaissances ? Il a osé décider ce que les Doranens pouvaient ou non connaître de leur propre héritage ?

Rafel releva le nez. Pendant un instant éphémère, il ressentit un élan de compassion. Il voyait sa propre rage reflétée chez Arlin. Puis il se rappelait qui était cet homme, ce qu'il était, et sa sympathie le déserta.

— C'est Durm qui a décidé le premier, Arlin. C'est lui qui a caché cette magie. Lui et tous les Maîtres Magiciens depuis Barl. P'pa a juste suivi leur conseil. Tu veux te plaindre ? Adresse-toi à eux.

Arlin tendit la main. Il tremblait de rage.

— Donne-moi ces pages. Donne-les-moi toutes. Elles ne te regardent pas, *Olken*.

— Non, dit-il en se relevant tant bien que mal. Et je te préviens, Arlin. Si tu essaies de me les prendre, je te renvoie chez toi aussi. Mais tu ne te réveilleras pas dans la salle du Conseil. Essaie quoi que ce soit de louche, et je te jure que je t'envoie dans un de ces maudits tourbillons que ton père et toi avez aidé à créer.

— Mon père avait raison, dit Arlin d'une voix étranglée. Tu es une abomination. La sage-femme aurait dû te noyer à la naissance.

— Et moi, c'est toi que j'aurais dû laisser se noyer à Ventlevant.

Et voilà. La vérité dans toute sa laideur. Toute une vie de rivalité, de ressentiment et d'amertume, de cruautés mesquines et de vengeance secrètes, mise à nu.

Arlin serrait et ouvrait les poings, mourant d'envie de frapper.

— *Rafel...*

— Tu sais, ajouta-t-il, d'humeur à retourner le couteau dans la plaie, puisqu'on a l'air partis pour déballer tous nos petits secrets ? Le jour de mes onze ans, j'ai chipé un sort dans ce livre que tu aimais montrer à l'école. Tu te rappelles, celui où il y avait plein de magie doranenne ? Et tous les jours après ça, Arlin, tous les jours, j'en ai chipé un autre. Sous ton nez. Et tu t'en es jamais rendu compte. (Il sourit de nouveau, plus largement. Manqua rire, devant l'expression d'Arlin.) Alors au cas où il te viendrait des idées, seigneur Garrick, maintenant que Tom et les autres sont partis... Je suis pas novice en magie doranenne. Et ce sort de conjuration, c'est rien par rapport à ce que je sais faire.

Pendant un long moment, Arlin garda le silence. Quels que fussent ses sentiments, il les cachait bien. Puis il s'anima.

— Ce sort. Peux-tu l'utiliser pour nous envoyer à l'*Antique* Dorana ?

— Si je pouvais, tu crois pas que j'en aurais déjà parlé ? (Il secoua la tête.) Non, Arlin. Ça marche que si on sait où on va. Et puisqu'on sait pas... il va falloir y aller à l'ancienne.

Laissant ce petit étron de seigneur Garrick regarder dans le vide, il retourna à son sac abandonné. Y glissa les pages griffonnées, le remit sur son dos, un peu gêné par son épée inutile, puis ramassa son bâton de marche. Il regarda l'escalier de pierre raide devant eux.

— Alors ? Tu viens ?

Arlin répondit en le bousculant au passage, pour gravir les marches deux par deux. Rafel secoua la tête et le suivit.

Qu'il passe devant, tiens, pour ce que ça méfait. Je suis moins en danger que s'il est derrière moi.

L'escalier de pierre descendait de l'autre côté de la montagne. À un cheveu de la chute mortelle, ils négocièrent chaque marche érodée l'une après l'autre, lentement. Rafel ne pouvait imaginer qui avait construit cet escalier, ni pourquoi. Il s'en moquait. Cela signifiait qu'autrefois, des gens avaient vécu là. Si Barl le voulait, ils trouveraient aussi Jars et les autres. Vivants.

Parce que sinon...

Mais il ne pouvait pas s'attarder sur cette idée. Il avait assez de mal sans penser que Jars pourrait être mort, vu qu'il n'avait plus qu'Arlin comme compagnie, et les vestiges écœurants de la magie de Morg pour lui embrouiller le sang. Il ne comprenait pas pourquoi Tom et les autres avaient été terrassés de la sorte, alors que lui résistait. Arlin était, dans l'ensemble,

normal. Parce qu'il était Doranen ? Était-ce l'explication ? Et était-ce sa magie doranenne qui l'avait sauvé ? Sans doute.

Alors je dirais que j'ai de la chance, P'pa. Sacrement de la chance, de t'avoir comme père.

Bien sûr, ça ne résolvait pas le premier mystère : pourquoi P'pa et lui pouvaient-ils utiliser la magie doranenne ? P'pa détestait sa magie, alors ils n'en avaient jamais discuté. Ils n'en auraient sans doute plus jamais l'occasion, d'ailleurs. À moins qu'Arlin et lui trouvent l'Antique Dorana. Il y trouverait peut-être ses réponses.

Si elle existe. Si c'est pas une grande perte de temps... et de vies.

Enfin, ils arrivèrent au pied de l'escalier. Prirent un instant pour retrouver leur souffle et s'orienter. Devant eux s'ouvrait une grande plaine. Pas d'arbres, pas d'animaux, pas d'habitations, ni même de ruines. Tout était silencieux et immobile. Dans les ombres au loin, juste hors de portée de vue, il distinguait... quelque chose. Vaguement.

Arlin tendit l'index.

— Par là.

— Je suis d'accord.

— Et je me moque de ton avis.

— Arlin... (Avec un soupir, Rafel le regarda.) Que ça te plaise ou non, on est dans le même bateau. Que ça te plaise ou non, on doit se faire confiance, parce que...

— Confiance ?

Il regarda Arlin avancer de quelques pas, puis se retourner face à lui. Sous la crasse, la sueur et la barbe, le Doranen était livide.

— Eh oui, Arlin, ajouta-t-il. Nous faire *confiance*. Je te parle pas qu'on s'apprécie. Je t'apprécie pas, et tu m'apprécies pas. Mais on n'est pas à Lur, où ça change rien. Barl seule sait ce qu'on va croiser ici. Il y aura peut-être un moment où je serai ta seule défense contre une mort atroce.

Arlin éclata de rire.

— Et je suis censé croire que tu me défendrais vraiment ?

— Oui.

— Prouve-le, dit Arlin, l'œil étincelant. Donne-moi ces sorts que tu as volés.

Salaud. Il secoua la tête.

La colère s'éteignit sur le visage d'Arlin, le laissant blanc et froid.

— Débrouille-toi tout seul, Rafel. À partir de maintenant, je voyage seul. Suis-moi, gêne-moi, et je te le ferai regretter. Pour ça, tu peux me faire confiance.

Il faillit laisser Arlin partir. Faillit laisser cet étron s'en aller, et bon débarras s'il en mourait. Mais il ne pouvait pas. Il avait besoin de trouver l'Antique Dorana, et pour ça, il avait besoin de ce maudit seigneur Garrick.

Un de ces quatre, je vais m'étrangler d'avoir eu besoin de lui.

— D'accord ! cria-t-il. Arlin, d'accord ! Je te les montrerai !

Arlin ralentit. S'arrêta. Sans se retourner. Retenant un grognement, parce qu'il était fatigué et mal à l'aise, Rafel se força à trotter jusqu'à sa hauteur.

— Je te les montrerai, répéta-t-il face au silence hostile d'Arlin. Vraiment. Mais pas maintenant. Ce soir. Quand on aura dressé le camp, où que ce soit. Je te les montrerai.

Arlin commença à marcher. Avec un nouveau grognement, Rafel le suivit.

Ils avancèrent pendant des heures sur l'herbe d'un gris-vert maladif. Même sous le soleil à

peine couvert, l'air paraissait sombre et dangereux. Il y avait une odeur... anormale. Ces terres étaient oppressantes, trempées et infusées des magies les plus perverses.

Arlin jeta un coup d'œil à Rafel, qui marchait à deux longueurs de bras de lui. Il se méfiait viscéralement de l'Olken, refusait l'existence de son lien étrange à la terre, mais il fallait reconnaître qu'il paraissait... souffrant. Et ce n'était pas seulement dû à la fatigue de leur traversée des montagnes.

Il a raison. Cet endroit est empoisonné. Et j'ai beau le sentir, en avoir le ventre tordu, ça ne me ronge pas. Alors que lui, oui.

Il aurait pu ressentir quelque chose, s'il s'était agi d'un autre Olken. Compatir, et proposer son aide. Mais c'était le fils d'Asher, le meurtrier du grand Rodyn Garrick, et c'était un voleur, pour ne rien arranger. Il se rappela le sourire moqueur de Rafel et sentit son ventre se serrer un peu plus.

Il me vole depuis des années. Il me ridiculise. Je le punirai pour ce crime. Peut-être pas aujourd'hui, ni même demain. Mais je me vengerai. Quand je n'aurai plus besoin de lui, il paiera.

Voler de la magie...

Derrière toute sa discipline, il restait ébranlé par ces trois conjurations. Trois hommes, vivants, renvoyés chez eux par magie. Par la main de Rafel.

Que sait-il faire d'autre ? Qu'est-ce que Durm avait caché ? Qu'y a-t-il d'autre que le fils d'Asher sait faire et que j'ignore ?

Il avait été élevé dans les légendes des fantastiques magies doranennes. Il s'était endormi en écoutant les diatribes de son père contre Barl et ses trahisons, en l'écoutant se lamenter pour leur héritage perdu parce qu'elle avait été faible et craintive. Si Père et Ain Freidin n'étaient pas morts, ils auraient peut-être découvert ce que Barl avait laissé derrière elle. Alors, Ain lui aurait enseigné cette magie, et il serait devenu le plus grand mage de Lur.

Et Ain lui aurait souri.

— Arlin ? demanda Rafel en ralentissant. Qu'y a-t-il ?

Ils n'avaient pas échangé une parole depuis le pied de l'escalier. Ils se regardaient à peine, chacun faisant comme s'il marchait seul. Et maintenant, Rafel témoignait un véritable souci envers lui. Comme c'était cuisant, que le fils d'Asher sente son trouble...

— Rien.

Rafel s'abrita les yeux de la main et regarda devant eux. Après tant d'heures de marche, il s'était assez rapproché pour distinguer les ombres troubles qu'ils avaient aperçues plus tôt.

— Je le sens aussi. On dirait un village. Sans doute celui que Tollin avait trouvé. (L'Olken frissonna.) C'est désagréable, n'est-ce pas ?

Oui. Mais il ne comptait pas l'admettre. Ne comptait pas faire ou dire quoi que ce soit qui donne à Rafel l'impression qu'ils avaient ne serait-ce que cela en commun.

— Je me demande si nous allons y trouver Fernel Pintte. Et les autres, ajouta Rafel. Barle Saden. Jars.

Pour l'heure, ils n'en avaient décelé aucun signe. S'ils trouvaient effectivement les hommes disparus dans le village, ce ne seraient sans doute que des cadavres. Leur message au Conseil avait été pour le moins décourageant. Il n'avait pas la force de pleurer. Vivant, Baden ne serait qu'un obstacle. Sa détermination aveugle à voler les rêves de son père le prouvait.

Le jour déclinait, glissait vers le crépuscule, mais s'ils pressaient le pas, ils devraient arriver au village avant la nuit. Tant pis s'il était épuisé, il terminerait volontiers le chemin en courant. Il avait du mal à voir au-delà de l'occasion qu'il avait de prendre conscience des sorts

de Durm.

— On devrait se dépêcher, dit Rafel en regardant le ciel. La nuit approche, et j'aimerais bien ne pas la passer au milieu de nulle part. Pour ce qu'on en sait, il y a des créatures par ici qui fuient la lumière du jour et sortent la nuit.

Quelle charmante idée.

Il se remit en marche, laissant Rafel le suivre, rester derrière ou tomber raide mort. Quelques minutes plus tard, il se mit au petit trot. Quand sa poitrine lui fit trop mal pour respirer, il ralentit. Marcha jusqu'à ce que sa respiration se calme, puis trotta de nouveau. Marcher, courir, marcher, courir. Rafel resta à sa hauteur. Ce salaud était d'une obstination...

Quand ils atteignirent enfin le village, le monde était baigné d'un crépuscule violacé. Comme Vont Marbury avant eux, ils trouvèrent de vieux os blanchis, des maisonnettes désertes et en ruine, des rues éventrées et pleines de mauvaises herbes, et des puits à sec. Si les montagnes avaient souvent paru silencieuses, cet endroit évoquait une tombe. Il en avait la froideur, et l'odeur sèche et poussiéreuse. Comme une tombe, il ne contenait rien de vivant.

Sur ce qui avait dû être la place publique, des squelettes jaunis pendaient à des gibets à moitié pourris. La rouille de leurs chaînes indiquait des pluies éparses.

— Ils ne sont pas ici, dit Rafel en se passant une main gantée sur le visage. Je ne comprends pas. Où peuvent-ils être ?

Il haussa les épaules.

— N'importe où. Ça n'est sans doute pas le seul village.

— Peut-être pas, mais c'est le premier, dit Rafel atterré. Ils se sont forcément arrêtés ici. Pourquoi n'y a-t-il pas signe d'eux ?

— Arrêtés pour quoi faire ? demanda-t-il, impatient et irrité par son chagrin. Cet endroit est stérile.

— Je vois bien, Arlin. Je suis pas aveugle.

Il regarda Rafel jusqu'à ce que l'Olken baisse les yeux.

— Nous devrions dresser le camp. À l'aube, nous inspecterons les lieux plus méthodiquement.

— Oui, marmonna Rafel. Oui, autant faire ça.

— *Rafel...*

— J'ai dit oui ! Me cherche pas, Arlin, je suis pas d'humeur.

C'était mieux. Un Rafel déprimé avait plus de chances de traîner la patte que de bondir entre la mort et lui.

— Je vais chercher du bois, dit-il. Toi, trouve un endroit où dormir. Pas à l'intérieur. S'il y a des... des créatures dans cet endroit maudit, nous devons les voir venir.

Laissant Rafel à sa tâche, il alla chercher quelque chose, n'importe quoi, qui puisse servir à faire du feu. Les candidats furent rares. Le temps qu'il rassemble assez de bois brisé et à moitié pourri – des volets, des portes, des encadrements de fenêtre – pour se réchauffer une heure ou deux, l'Olken avait choisi les restes d'une mesure délabrée qui se trouvait à une rue derrière la place. Cela n'offrait qu'un maigre abri, au mieux. Le toit avait depuis longtemps disparu, ce qui signifiait qu'ils n'étaient pas à l'intérieur de quoi que ce soit. Deux de ses murs de pierre restaient debout, les deux autres étaient à moitié éboulés. Mais au moins s'il pleuvait ou si le vent se levait, ils seraient un peu protégés.

Du moment que les deux autres murs ne s'écroulent pas pour nous écraser dans notre sommeil.

— Je suis heureux que ça t’amuse, Arlin, dit Rafel avec un froncement de sourcils. (Le luifeu qu’il avait invoqué éclairait la mesure d’une lueur capricieuse.) Qu’est-ce qu’il te reste comme nourriture et comme boisson ?

— Suffisamment, dit-il en s’occupant d’allumer le feu.

Une fois qu’il eut pris, seule activité joyeuse dans tout le village, il étala son couchage et s’y assit. Mangea et but avec parcimonie, en essayant d’ignorer le grondement dérangeant de son ventre. Les magies résiduelles de Morg avaient souillé ces terres comme une vieille huile rance et contaminaient tout. Il s’imaginait presque les effluves de ces incantations immondes pénétrer dans ses poumons à chaque inspiration. Les sentait presque lui recouvrir les os.

Sous couvert de rajouter du bois dans le feu, il regarda Rafel, adossé à sa partie du mur, plié en deux et abattu. Il sentait leur environnement, oui, mais il pleurait aussi son ami disparu. Imbécile sentimental. Puis l’Olken se sentit observé, et redressa la tête.

— J’ai pas apporté tous les sorts de Durm avec moi, tu sais, dit Rafel sur la défensive. Juste quelques-uns. Pas un seul de ceux que mon père a utilisés contre Morg. Ces sorts-là existent plus.

Avec prudence, il se rassit.

— C’est ce qu’affirme ton père. Mais on sait tous les deux que c’était un menteur.

Le visage de Rafel s’assombrit.

— Que *c’est* un menteur, Arlin. Il est pas mort. Et c’est pas non plus un menteur. Il a un peu contourné la vérité pour protéger Lur. C’est pas pareil.

— Contourné la vérité ? répéta-t-il incrédule. Il a dit que tu étais tout à fait ordinaire. *Mensonge*. Il a dit à Jaffee qu’il n’avait senti aucune agitation dans la terre. *Mensonge*. Il a dit que le Conseil avait vu tout ce qui restait de l’ancienne magie dora-nenne. *Mensonge*.

— Comme j’ai dit, marmonna Rafel. Il protégeait Lur.

— Quels autres mensonges a-t-il proféré ? Et ne me dis pas aucun, parce que je sais que c’est faux. (Il se pencha en avant, vers la caresse chaude du feu.) Dis-le-moi, Rafel. Quelle importance ? Lur est loin derrière nous.

— Peut-être, Arlin, mais une fois qu’on aura trouvé le royaume perdu de Dorana, on y retournera, pas vrai ? Tu crois que je vais te donner quoi que ce soit pour lui faire du mal ?

— Tu crois qu’il sera encore vivant ?

Rafel secoua la tête. Ses yeux cernés étaient écarquillés et blessés.

— Tu es un pauvre salaud miteux.

Et toi, tu as assassiné mon père. Ne crois pas que je compte l’oublier.

— D’accord, dit-il avec un haussement d’épaules. Garde tes petits secrets, Rafel. Je m’en moque. (Il tendit la main.) Donne-moi les sorts, c’est tout.

— Demain matin, dit Rafel. Pour le moment, je suis fatigué. Je veux dormir.

— Tu es fatigué ? (Il attendit un instant, pour contrôler son envie de frapper.) Je vois. Ça aussi, c’était un mensonge ? Un exemple frappant de tel père, tel fils ?

Rafel ne parvint pas tout à fait à masquer son sursaut.

— Ces sorts sont dangereux, Arlin. Ce sont des armes. Et comme je te dis, je suis fatigué. Je te les montrerai demain, quand je serai plus reposé.

— Tu crois que je vais t’attaquer ?

Rafel sourit.

— Je crois que tu penses que j’ai tué ton père. (Il claqua des doigts et le luifeu s’éteignit, plongeant son visage dans l’ombre.) Dors, seigneur Garrick. L’aube sera là bien assez tôt.

Longtemps après qu'Arlin eut succombé à son épuisement furieux, Rafel resta éveillé, trop fatigué pour dormir, et écouta le silence tendu de la nuit. Il sentit sa vacuité. Cette terre morte lui mettait les nerfs à vif. Même la musique discordante de Lur valait mieux que ce... que ce *néant*.

Et sous la mort, une terrible maladie immonde. La putréfaction qu'il avait sentie dans le Récif des Dents du Dragon, dans la Carte de Climagie, était ici libre et prospérait. Amère et noueuse, elle déformait tout ce qu'elle touchait.

Va-t-elle me déformer aussi, si je reste assez longtemps ? Déformera-t-elle Arlin ?

Quoique dans le cas d'Arlin, il ne serait peut-être pas possible de faire la différence.

Le feu mourait, leur réserve de bois était épuisée. Mais il ne voulait pas prendre le risque d'en ramasser davantage. Arlin pourrait se réveiller. Et s'il se réveillait seul, il prendrait les sorts de Durm. Et ce n'était pas...

— Tu entends ? murmura Arlin dans l'ombre. Il y a quelque chose, dans la rue.

Oui. En effet.

Il l'entendit à nouveau, cet étrange reniflement, proche du grognement. Presque animal, mais pas tout à fait. L'impression, la présence, était humaine. Ou presque humaine. Le cœur battant, les nerfs tendus, il dégaina prudemment l'épée qu'il avait espéré ne jamais utiliser, et se leva d'un mouvement fluide, la tension oblitérant ses douleurs. Arlin était déjà debout, et approchait de ce qui passait pour la porte du cottage écroulé.

Rafel le rejoignit et lui effleura le bras.

— Attends. *Attends*.

Un frottement discret. Un autre reniflement. Qui ou quoi que ce soit, cela approchait. Encore... encore...

— Maintenant !

Il poussa Arlin dans la rue. Bondit à sa suite, et dans le même mouvement conjura un luifeu assez grand pour transformer la nuit en jour. Le grognement de l'homme – de la créature – se transforma en cri paniqué. À moitié aveuglé lui aussi, Rafel leva l'épée pour blesser ou tuer.

Puis il vit le visage terrifié de leur assaillant.

— *Jars ?*

Laissant son épée tomber sur les pavés, il se retourna vers Arlin. Le poussa brusquement, au moment où le Doranen se préparait à frapper avec sa magie.

— Non ! *Non !* Arlin, tu ne vois pas ? C'est Jars !

Arlin recula, pour une fois trop surpris pour se montrer arrogant. Le laissant se débrouiller, Rafel se retourna vers son ami.

Jars clignait des yeux dans la lumière, et frissonna comme un bœuf assommé. Les vêtements presque en lambeaux. Ses cheveux sales et emmêlés, le visage griffé et égratigné, sa barbe rase et pelée. Maigre, si horriblement maigre. Et surtout, avec une terreur sourde dans son regard.

Le cœur au bord des lèvres, Rafel avança d'un pas vers lui.

— Jars ? Tout va bien. C'est moi. C'est Rafel.

Il avança d'un autre pas, tendit la main... et s'arrêta quand Jars leva le bras avec un gémissement.

— Il a perdu la raison, dit Arlin avec un mépris tranchant. Son esprit bat la campagne.

Sale fiente.

— La ferme, Arlin. Tu vas lui faire peur. (Parlant d'une voix plus douce, il avança d'un autre pas.) Jars... Jars... pas peur. Je vais pas te faire de mal. Tu risques rien. Promis. C'est moi, Rafel. Tu te rappelles ? (Il entendit sa voix se briser, sentit les larmes lui piquer les yeux.) Arlin... prends les sorts de Durm dans mon sac. Je renvoie Jars chez lui.

— Non, dit Arlin. Tu ne peux pas. Il doit rester.

— Rester ? (Malgré le gémissement de Jars, cette fois il ne radoucissait pas la voix.) Il ne peut pas rester. Regarde-le, Arlin. Il lui est arrivé quelque chose. Il est blessé. Il a besoin de l'aide de Kerril.

Arlin haussa les épaules.

— Et il l'aura, mais pas tout de suite. Nous avons besoin de lui, Rafel, même s'il n'est pas capable de se rappeler comment on pisse.

— Besoin de lui ? répéta-t-il sans comprendre. Arlin...

— Es-tu aussi bête que lui ? demanda le Doranen. Rafel, nous devons trouver Sarle Baden et les autres. Nous avons besoin de tous les mages possibles. Et ton ami pourrait être notre seule chance de les trouver.

Quoi ?

— Mais, comment ? Regarde-le. Regarde son visage. (Comme ce pauvre Jed, les yeux vides. L'esprit... oui, égaré.) Au mieux, il nous mènera vers un précipice.

— Alors je me trompais sur ton compte, Rafel, dit Arlin avec froideur. Tu n'es pas le digne fils de ton père, tu es un imbécile pathétique et pleurnichard. Tu laisserais mourir un royaume pour sauver un seul homme.

Arlin aurait aussi bien pu prendre l'épée et la lui planter dans le corps. L'embrocher au cœur. Épargner Jars ou perdre Lur ? N'avait-il pas d'autre choix ?

Tu crois que je sais pas ce que tu ressens, petit ? Si, je sais. J'ai prononcé moi-même les mots qui ont tué mon meilleur ami.

Les paroles que P'pa lui avait dites avant qu'il se déverse dans la Carte de Climagie et manque y mourir.

Il pleurait, il le sentait. Il se moquait qu'Arlin le voie. Il détestait Arlin, parce qu'il était Arlin, parce qu'il avait raison. Et il essaya de sourire à son meilleur ami.

Il faut que je le fasse. Je dois me servir de lui, ou je serai pas digne de mon père.

— Je sais que tu as peur, Jars, murmura-t-il. Je sais que tu veux rentrer chez toi. Et tu vas y retourner. Promis. Parole, d'homme à homme. Aide-nous un peu avant, et je te renvoie chez toi.

— Fais-le entrer. Il pourrait s'enfuir, dehors.

Lentement, il tendit de nouveau la main vers Jars. Cette fois, son ami ne gémit pas, ne recula pas. Au lieu de cela, grimaçant comme un ours cruellement dressé à faire des tours, il se laissa mener à leur abri décrépit. Parce qu'une partie de lui se rappelait ? Ou parce qu'il était si diminué et usé qu'il ne pouvait plus se battre ? Rafel n'en savait rien. Aucune importance. Tout ce qui comptait, c'est que cette fois, Jars avait écouté.

Arlin les suivit à l'intérieur après avoir ramassé l'épée, puis emporta le luifeu à sa suite, d'un claquement de doigts. Il cala l'épée dans un coin et resta debout à côté, les bras croisés, attentif. Quoi, pensait-il que Jars allait l'attaquer ?

Salaud. Sale étron. Je me fiche qu'il ait raison. Avant que tout ça soit fini, je veux le voir brisé, en larmes.

Rafel s'accroupit sur son couchage.

— Tiens, Jars, viens t’asseoir ici.

Oh, c’était presque trop dur, de voir Jars coincé là, incertain, incapable de comprendre des mots aussi simples. Son meilleur ami, le brasseur adoré, certain de devenir maître de sa guilde un jour, comme son père. Drôle, aimable et sage. Jars, qui aimait Deenie. Jars, qui l’aimait, lui.

Jars. Jars. Je suis désolé. Pardonne-moi.

Il foudroya Arlin du regard.

— Ça ira. Il va pas s’enfuir. Il me connaît, Arlin. Il sait qu’il est en sécurité.

— Vraiment ? (D’un autre claquement de doigts, Arlin diminua l’éclat de la boule de luifeu ; il leur restait à peine assez de lumière pour voir. Et assez d’obscurité pour dormir.) Alors il en sait plus que moi, Rafel. Je pense qu’aucun de nous n’est en sécurité.

Mais cela n’empêcha pas ce sale étron de se rendormir.

Peu de temps après, Jars aussi dormait, blotti contre le mur de pierre. Et ensuite, malgré ses efforts pour rester éveillé au cas où il y aurait du danger, Rafel se laissa emporter par l’épuisement... et il fut affligé par des cauchemars terribles.

Des cris. Des hurlements. Des visages violents, bestiaux. Du sang. Tant de sang. Des flammes, de la souffrance, des charognards. Des loups qui sortaient des ombres pour dévorer les cadavres, les blessés et les enfants morts de faim.

Il s’éveilla au premier contact du faible soleil, endolori et malade. Plein d’épouvante et de mal-être. Arlin était déjà debout et le regardait, dédaigneux, froid.

— Nous avons peut-être besoin de ton ami, Rafel, mais c’est toi qui t’en occupes. Pas moi. Tu peux le nourrir, lui donner à boire et lui torcher le cul, car moi, je n’en ferai rien. Et assure-toi qu’il marche loin de moi. Il pue.

Rafel hocha la tête, incertain de pouvoir parler d’une voix ferme.

Brisé et en larmes, seigneur Garrick. Brisé et en larmes.

Jars s’éveilla alors, effrayé, perdu. Rafel en oublia entièrement Arlin Garrick, trop occupé à calmer son ami et à le nourrir.

Il ne put repousser les larmes.

Pardon. Pardon. Tout est de ma faute, Jars.

Le ventre apaisé par quelques bouchées de nourriture et d’eau, ils quittèrent ce village désolé. Empruntèrent la route envahie de végétation, pensant – espérant – arriver bientôt à un village plus important, vivant, où trouver Baden et Pintte, voire les deux. Jars n’avait toujours pas parlé, mais il était plus calme, et paraissait heureux de les suivre comme un chien.

Rafel le gardait à l’œil. Un chien. Un ours. Et on le surnommait Jars. *N’est-il plus que ça, maintenant ? Un animal ? Moins qu’un homme ?* Cette idée le refit pleurer.

S’il n’y prenait garde, il se tuerait à force de pleurer.

Ils continuèrent de marcher à mesure que le soleil montait, sans trouver signe de Fernel Pintte, Sarle Baden ou de tout autre membre de leur expédition. Aucune trace du passage d’un être humain depuis des jours ou des semaines. Peut-être plus longtemps que cela. Rafel demandait régulièrement à son ami :

— Où est passé ce maudit Fernel Pintte ? Tu te rappelles où tu l’as laissé, Jars ?

Mais le jeune Olken le regardait sans répondre, bouche ballante, les yeux éteints. Comme si personne n’habitait son corps.

Ils virent des lapins. Enfin, un signe de vie. Rafel, fils de sa mère chasseresse, en tua six. Ils

les cuisinèrent au-dessus du feu, dévorant les carcasses filandreuses et mal pelées comme des affamés... ce qu'ils étaient. Jars essaya de manger les os, et pleura quand Rafel l'en empêcha. Puis ils trouvèrent un cours d'eau lent et puant – et y burent malgré tout. Remplirent leur outre de ce liquide maronnasse, en espérant que ça ne les tuerait pas.

Quand la nuit tomba, ils dormirent. Au matin, ils s'éveillèrent, mangèrent du lapin froid, burent de l'eau immonde et reprirent leur marche en silence. Il n'y avait presque rien à dire. Rafel attendit qu'Arlin parle des sorts de Durm, exige de les voir. Maudisse les Olkens qui se mêlaient de ce qui ne les regardait pas. Mais Arlin n'en parla pas. *Peut-être que ça l'intéresse plus. Je sais que ça m'a passé. Je me soucie que de Jars. Qu'on me montre le sort pour le guérir, et là ça m'intéressera.*

Leur voyage se poursuivit dans les landes désolées, via des ruisseaux, des forêts touffues. Ils croisèrent trois autres villages, tous déserts et morts. Ils attrapèrent assez de gibier pour ne pas mourir de faim. Trouvèrent assez de bois pour ne pas mourir de froid, non plus. Ils marchèrent neuf jours sans croiser personne. Sans rien apprendre. Aucun signe de l'expédition de Pintte. Aucun signe de vie, sinon les animaux qu'ils tuaient pour survivre. Et la terre souillée les tourmentait, leur envoyait ses cauchemars.

Puis au dixième jour... tout changea.

— Attends ! dit Arlin en levant le poing. Tu sens ça ? De la fumée... et de la viande rôtie.

Plongé dans une stupeur abrutie, à peine conscient de son corps, de ses douleurs, les pensées tournées vers la maison... *Es-tu encore en vie, P'pa ? Sois pas mort, s'il te plaît...* Rafel s'arrêta de justesse. Jars s'immobilisa à côté de lui, un gémissement dans la gorge. Ils étaient dans une autre forêt tordue, le ciel de l'après-midi était zébré de branches malsaines, sa lumière fracturée et maigre, et les ronces et lianes leur attrapaient les chevilles. Pourtant, les arbres étaient familiers, c'étaient les mêmes qu'à Lur.

— Oui, marmonna-t-il. Je le sens. Arlin... faisons attention. Nous ne savons pas si c'est Sarle et...

Arlin ravala un juron impatient.

— Reste là avec ton ami imbécile, si tu as peur. Je ne crains pas les inconnus. C'est à eux d'avoir peur de moi.

Il était si sonné par ces neuf jours de marche incessante dans la flétrissure de ces terres, comme un vieux sang pourri, que Rafel n'avait pas la force de discuter. De rappeler à cet arrogant seigneur Garrick qu'il n'était peut-être pas le seul mage dans les parages.

Arlin avança vers l'odeur du feu de bois, et par habitude, Rafel le suivit. Jars trotta derrière lui. Il commençait à se demander si ce n'était pas une torture de garder son ami avec eux. Il commençait à craindre de s'éloigner trop de la capitale pour pouvoir le renvoyer chez lui. Pour ce qu'il en savait, c'était déjà le cas. Et alors, s'il essayait le sort de conjuration de Durm, Jars mourrait à coup sûr.

Demain. Je déciderai demain. Voilà.

Devant eux, ils entendirent le crépitement de bûches embrasées. Un hennissement, abrégé. Des voix, basses mais sonores. Une clairière s'ouvrit. Sans hésiter, Arlin sortit de l'ombre. Puant et sale, pas rasé depuis des semaines, il parvenait quand même à avancer comme s'il était maître de tout ce qui l'entourait.

Petite merde arrogante. Rafel ralentit, s'arrêta presque, un bras tendu pour retenir Jars, et observa la scène.

Trois chevaux, qu'on n'avait pas brossés depuis longtemps, d'une race ordinaire, attachés en colonne. Un feu crachait sous la graisse qui gouttait du gibier embroché pour y rôtir. Douze hommes à genoux, le cou enserré par une corde, entravés les uns avec les autres, le regard baissé vers le sol. Une tente ouverte, en lambeaux mais autrefois opulente. Sans doute longtemps auparavant. Un homme, sur une chaise branlante, restait assis à l'écart, vêtu de velours rouge mité et d'une couronne de fer-blanc terne. Il avait des cheveux blond argenté...

— Sarle ! cria Arlin en s'avançant vers l'homme assis. Sarle Baden !

Rafel cligna des yeux et approcha de quelques pas. Sarle Baden ? Mais... mais... Son instinct le mit en garde pesamment. Il y avait un problème, un problème terrible.

Le blond leva la main pour le saluer, et éclata de rire.

— Oui. Oui, je suis Sarle. J'étais Sarle. Je pourrais redevenir Sarle. Et tu es Arlin Garrick, le fils de mon cher ami Rodyn. Tu nous as trouvés ! Merveilleux. Nous venions à ta recherche. Dès que nous t'avons senti, nous avons fait demi-tour. Bienvenue, Arlin. Bienvenue à ma cour !

Les hommes entravés relevèrent la tête. Rafel se sentit chanceler en voyant leur visage. Il sentit la maladie sombre, son compagnon constant, faire monter la bile et l'incrédulité dans sa gorge. Car il reconnut Fernel Pintte, et les autres Olkens qui avaient accompagné Sarle Baden. Aucun signe des Doranens. Les hommes attachés avec eux étaient roux. Il n'avait jamais vu un homme aux cheveux roux. Mais pourquoi étaient-ils attachés de la sorte ? Que se passait-il ?

Il approcha d'un nouveau pas, tirant Jars par la manche, mais son ami refusait d'avancer. Rafel se retourna, et vit que Jars tremblait comme une feuille, les yeux écarquillés et pleins de larmes. Puis les genoux de Jars cédèrent et il tomba au sol.

— Jars. Jars, je peux pas rester ici. Il faut que j'aille voir.

Aussi laissa-t-il Jars derrière lui, en priant pour que son ami soit hors de danger, et approcha-t-il un peu. Mais plus il approchait de Sarle Baden, plus son ventre était noué. Plus son sang bouillonnait, brûlait. Arlin ne sentait-il rien ? Pourquoi ne détalait-il pas ? Il dut se pencher en deux, pris de nausée, car il comprit de quoi il s'agissait. Cela avait déjà failli l'étranger à Ventlevant. En franchissant les montagnes. En traversant ces terres. L'immonde puanteur de la flétriature de Morg, si forte à présent qu'il aurait pu la toucher...

Arlin regarda son cousin doranen. Il lui parla d'un ton méprisant, comme pour le rabaisser. Typique de ce maudit Arlin Garrick.

— Sarle, qu'entends-tu par ta cour ? Que...

Sarle Baden sortit de sa tente miteuse, approcha d'Arlin les bras tendus, un grand sourire réchauffant son visage doranen.

Ses yeux étaient terriblement anormaux.

Arlin serra les poings contre ses hanches.

— Sarle. Je ne le demanderai pas une troisième fois. Que signifie cette mise en scène ridicule ? Le Conseil Général...

— Il n'a aucun pouvoir à ma cour, assura doucement Sarle en posant la main sur l'épaule tachée d'Arlin. Mais comme je te le disais, toi, tu es le bienvenu. Sarle était... décevant. Compétent, mais pas brillant. Une solution de fortune, pourrait-on dire. Il faut se contenter de ce que l'on trouve. Et à présent, te voilà, Arlin. Oh, que je suis heureux. Tu arrives juste à temps.

Plus proche, Rafel vit que Pintte et les autres n'étaient pas seulement attachés, ils étaient menottés et bâillonnés d'une boule de bois. Leurs yeux écarquillés de terreur pleuraient sans discontinuer. *Fernel Pintte pleurait.*

Pour la première fois de sa vie, Rafel se sentit désolé pour ce salaud.

Arlin haussa les épaules pour déloger la main de Sarle Baden.

— Seigneur Baden, vous êtes clairement souffrant. Trop pour continuer. Vous devriez rentrer immédiatement à Lur. Je continuerai de chercher notre royaume perdu. Je...

— Ah, Dorana..., soupira Baden. Ce nom perce le cœur des exilés. Mais je ne puis rentrer. Je suis déchiré, Arlin. Je suis oublié par moi-même. La douleur... elle est insoutenable. Je suis... je suis... (Le visage du mage se tordit.) Je suis Sarle Baden. J'étais Sarle Baden. Je... Je... (Il poussa un cri animal, moitié agonie et moitié folie.) Je brûle cette créature inférieure. Oh, à quelles profondeurs a chuté mon peuple. Arlin...

Rafel déglutit.

— Arlin, tu devrais t'éloigner de lui, dit-il aussi doucement que possible. Je sais pas... je pense... qu'il est dangereux.

Irrité, Arlin tourna la tête.

— La ferme, imbécile. Il est malade, c'est tout.

— Oui, oui, je suis malade, répéta Sarle Baden d'une voix caressante en effleurant les cheveux sales d'Arlin. Mais tu peux me soigner, mon beau garçon. Tu es fort. Je le sens. C'est peut-être toi que je cherchais pour...

— *Arlin !* répéta Rafel avec plus de mordant. (Sur l'herbe derrière lui. Jars gémissait.) Tu es aveugle ? Tu ne te rends pas compte ? Regarde ses yeux ! Par les seins de Barl, idiot, c'est pas...

— Barl ? murmura Sarle Baden. La putain, la catin, la traîtresse. (Il passa la main de l'épaule d'Arlin à sa nuque, les doigts repliés. Ses dents se dénudèrent sur un sourire.) Oui. Oui. Plus de Sarle. Je serai Arlin. Et Arlin Garrick me ramènera chez moi.

— Non ! cria Rafel tandis que des vagues d'obscurité flétrie montaient autour du fils arrogant de Rodyn Garrick. Arlin, recule !

Avec ses dernières forces, il puisa au fond de lui la magie qui n'était pas olkenne. Qui avait jailli de lui à Ventlevant. Qui avait aidé à dissiper les trombes, à retenir un tourbillon et à renvoyer trois hommes souffrants chez eux.

Sarle Baden hoqueta. Sa main s'écarta d'Arlin. Il repoussa le jeune mage et avança d'un pas. D'un autre. Ses yeux terribles étaient écarquillés d'émerveillement. De rage. La tête penchée sur le côté, il approcha encore.

— Je te connais, jeune homme ? murmura-t-il. Petit mage, où nous sommes-nous déjà rencontrés ?

Hypnotisé par ce regard brûlant, comme un oiseau pris dans la chaux, Rafel cligna des yeux.

— Vous ne vous rappelez pas ?

Baden tendit les deux mains. Son contact était de feu et de glace. Rafel pleura. Sentit ses forces se dérober. Il parvenait à peine à respirer.

Baden y arrivait sans peine, lui. Les yeux fermés, il inspira profondément, doucement.

— Je vous connais... Je connais votre odeur. Elle est familière. Je connais le goût de votre magie. Je connais... (Ses yeux déments s'ouvrirent soudain.) Je connais votre père. Vous êtes *son* fils.

Derrière lui, entravé et impuissant, Pintte criait derrière le bâillon de bois. Devant lui, Arlin écarquillait les yeux, enfin – trop tard – tandis qu'un soupçon atroce s'éveillait sur son visage arrogant.

— Rafel...

Sarle Baden souriait.

— Rafel ? C'est ton nom ? Oh... quel pouvoir tu as, Rafel. Le soupçonnes-tu ? Sais-tu ce que tu es ? Ce que tu aurais pu devenir ? Ce que tu ne seras jamais ? Cela fait vingt années de solitude que je te cherche...

Il essaya de parler. De se libérer. Essayait de tomber raide mort.

Sarle Baden l'attira plus près, jusqu'à ce qu'ils soient front contre front. Au fond de ses yeux, une flamme noire s'aviva.

— Fais tes adieux, Rafel..., murmura le Doranen. Fais tes adieux, petit mage...

Il sentit un assaut des ténèbres. Son cœur terrifié battait la chamade. La révulsion, la rage, le chagrin et le désespoir.

Non... non... non... non...

Le soleil s'éteignit. Son cœur s'arrêta. Les cris moururent dans sa gorge. Puis, une éternité plus tard, il ouvrit les yeux. Regarda autour de lui, comme un homme nouveau. Regarda autour de lui...

Morg.

FLEUVE NOIR
12, avenue d'Italie
75627 Paris CEDEX 13

Cet ouvrage a été imprimé
en janvier 2012 par
CPI

FIRMIN-DIDOT
27650 Mesnil-sur-l'Estrée
N° d'impression : 109216

Dépôt légal : février 2012
Imprimé en France